Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE

NOUVELLE EDITION ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. E. DE BEAUMONT, DAUBIGNY, DUBOULOZ, E. GIRAUD, MEISSONIER, PASCAL

STAAL, STEINHEIL ET TRIMOLET

GRAVÉS PAR LES MEILLEURS ARTISTES

CHANTS GUERRIERS ET PATRIOTIQUES

CHANSONS BACHIQUES

PARIS

GARNIER FRÈRES LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES, ET 215 BIS, PALAIS-ROYAL.

1855

BIBLIOTHECA

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

M
1930
.A46
55
v.1-2

LISTE DES CHANTS ET CHANSONS

CONTENUS DANS CE VOLUME

LA MARSEILLAISE. Paroles et Musique de Rouget de Lisle.

TE SOUVIENS-TU? E. Debraux.

MANON LA COUTURIÈRE. Vadé.

MALGRÉ LA BATAILLE. Mangenot.

FANCHON.

LE ROI D'YVETOT. Béranger.

PLUS ON EST DE FOUS. Soulié. Musique de Lasquel.

LE CHANT DU DÉPART. J. Chénier. Musique de Méhul.

LE DÉPART DU CONSCRIT.

LE RETOUR DU CONSCRIT.

LE DÉPART DU GRENADIER.

UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE. Scribe et Poisson. Musique de Despinois.

RELANTANPLAN. Lavart.

FANFAN LA TULIPE. E. Debraux.

PARIS A 5 HEURES DU MATIN. Désaugiers.

PARIS A 5 HEURES DU SOIR. Désaugiers.

ÉLOGE DU VIN. Cantara. Musique de Doche père.

ÉLOGE DE L'EAU. Armand Soulié.

LE CABARET.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

VERSEZ DONC, MES AMIS. Fabien Pillet.

AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE. Maître Adam.

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE. Comte de Bonneval.

CHANSON DE ROLAND. Alex. Duval. Musique de Méhul.

VIVE HENRI IV. 3e et 4e couplets. Collé.

CHARMANTE GABRIELLE. Attribuée à Henri IV. Musique de Ducaurroy.

VIENS AURORE. Attribuée à Henri IV.

MANON.

DANS LES GARDES FRANÇAISES. Vadé.

LA BELLE BOURBONNAISE.

LA NOUVELLE BOURBONNAISE.

LE MATELOT DE BORDEAUX.

LA MACHINE INFERNALE. D***.

LE RÉVEIL DU PEUPLE. Souriguère de Saint Marc. Musique de Gaveaux.

PÈRE DE L'UNIVERS. Desorgues. Musique de Gossec.

PROPHÉTIE TURGOTINE. Chr de Lisle.

LA GAMELLE PATRIOTIQUE.

GRACE A LA MODE. Despréaux.

TONTAINE TONTON. Marion Dumersan.

INTRODUCTION

Il a chanté jadis, il veut chanter encor,
Il chantera encore.

La collection des chansons publiées dans ce recueil, dont nous présentons au public une nouvelle édition, offre la piquante variété d'un genre cultivé en France par tant d'ingénieux esprits, genre dans lequel la fécondité et le mérite des productions nous ont laissé sans rivaux ; dans ces trois volumes sont venus se joindre aux chefs-d'œuvre lyriques de Panard, Béranger, Désaugiers, Moncriff, Favart, Marsollier, Émile Debraux, Hoffmann, ces touchantes romances de Châteaubriand, Fabre d'Églantine, Florian, La Harpe, Favart, Gentil-Bernard, etc., et ces naïves complaintes du bon vieux temps. Aux accents guerriers et patriotiques de Rouget de Lisle (*la Marseillaise*), de Chénier (*le Chant du Départ*), ont succédé les refrains joyeux de la tente et de la caserne dans *Fanchon*, dans *Fanfan la Tulipe*, dans les couplets remplis de verve de *Malgré la bataille*, etc.

Aux amateurs de la chanson bachique et grivoise, nous avons donné *le Cabaret*, *Plus on est de fous, plus on rit*, et tant d'autres.

Les chansons épigrammatiques, les tableaux de mœurs, ceux qui peignent certaines époques, se retrouvent dans *les Portraits à la mode*, *le Relantamplan*, *la Prophétie turgotine*, *la Gamelle patriotique*, *la Nuit de la garde nationale*.

Le genre bouffon n'a pas été oublié : Vadé nous a fourni sa *Manon la couturière ;* l'abbé de Latteignant, *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*.

La parodie et le genre burlesque ont apporté leur contingent dans la romance d'*Héloïse et d'Abailard* et dans la *Complainte de Fualdès*, *la Vestale*, etc.

Nous nous sommes élevés jusqu'à la hauteur de l'hymne, en donnant cette belle composition qui, pour être née dans une circonstance politique qui rap-

pelle de tristes souvenirs, n'en est pas moins pleine d'élévation et de poésie, et a mérité de survivre à son époque. Nous voulons parler de l'*Hymne à l'Etre suprême,* dont les paroles ont surpassé en noblesse et en énergie celles de Chénier, dont la musique, due à la lyre de Gossec, se chante encore aujourd'hui dans nos temples catholiques, et dont la mélodie embellit les cantiques religieux.

La musique, dans notre recueil, est aussi agréablement variée que les paroles : si l'on y trouve de simples chansonnettes, des ponts-neufs, des airs faciles et naïfs, on y rencontre encore les chants délicieux de Grétry, de Dalayrac, de Della Maria, de Gaveaux, Méhul, J.-J. Rousseau, Boïeldieu, Monsigny, Pergolèze, Amédée de Beauplan, Gossec, Solié, Doche père, Pradher, etc.

A ces esprits graves et positifs, qui veulent trouver partout un but d'utilité, qu'il nous soit permis de faire observer qu'il aura bien aussi son utilité, ce recueil où la Chanson a pris sur le fait les mœurs, les usages, les opinions, les travers de chaque époque, cette histoire chantée de la vie guerrière et civile, publique et privée des Français. *Le Comte Ory* vous dira la licence des temps féodaux; *le Juif-Errant* et *l'Enfant prodigue* la foi du peuple des siècles de croyance; *Vive Henri IV* et *Charmante Gabrielle* vous rappelleront la popularité et les tendres faiblesses du bon roi. Ici le pacha Bonneval, dans ses couplets (*Nous n'avons qu'un Temps à vivre*), va résumer tout l'insouciant épicuréisme de la Régence; là, deux Chansons satiriques de Lamotte et de Panard (*Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,* et *Jadis et Aujourd'hui*) vous prouveront que déjà chez *nos bons aïeux* on regrettait *le Bon vieux Temps.* L'avénement de Louis XVI a-t-il ramené un instant des mœurs plus pures, on en retrouve le reflet dans les gracieuses pastorales du chantre d'Estelle et dans *la Bergère* de Fabre *menant ses blancs moutons.* Plus tard, *Monsieur et Madame Denis* vous retraceront dans leurs *souvenirs nocturnes* les mœurs et les antiques amours de la vieille bourgeoisie. Enfin, notre époque moderne vous offrira pour son tribut les malignes critiques du *Roi d'Yvetot,* le tableau si ingénieux et si vrai du *Ménage de Garçon,* de *Paris à cinq heures du matin et cinq heures du soir.*

Les *Notices* placées en tête de chaque Livraison complètent ce cours historique sans prétention. Ces Notices ont été confiées à la plume d'écrivains qui n'ont point épargné les recherches pour semer l'instruction dans des matières en apparence si frivoles. Les noms de MM. de Lamartine, Lacroix (Bibliophile Jacob), Leroux de Lincy, Du Mersan et Ourry, connus par des travaux sérieux et par leurs succès dans divers genres de littérature, sont une garantie des soins apportés à ces commentaires et de l'intérêt qu'ils offrent.

La collection de nos gravures fournit aussi d'utiles et curieux renseignements. La physionomie morale de chaque époque n'est pas la seule que nous ayons saisie : tout ce qui constitue les formes et l'extérieur, les costumes, vêtements, atours, armes, etc., en usage aux diverses époques, passent tour à tour sous

les yeux de nos lecteurs dans les nombreuses vignettes qui encadrent les Chansons. Dans ce *Musée Pittoresque*, vous retrouverez près des pesantes armures du moyen âge, l'ample uniforme des soldats de Louis XIV, la tenue raide et poudrée des gardes-françaises sous Louis XV, et le *très-léger* habillement des volontaires de la République ; après la fraise gaufrée de *Gabrielle*, les prétentieuses modes Pompadour, les costumes un peu hasardés du Directoire, et les parures de nos élégantes contemporaines. MM. Trimolet, Steinheil, Daubigny, Meissonier, Pascal, E. Giraud, Staal, E. de Beaumont, auxquels nous devons ces dessins, ont non-seulement donné tous leurs soins à reproduire fidèlement les situations et les époques ; mais leur crayon spirituel et fécond a su ajouter souvent aux textes, des détails d'une piquante folie ou d'ingénieuse malice.

Nous croyons avoir observé une juste mesure dans le choix des couplets qui se rattachent au genre *hasardé*, tranchons le mot, au genre grivois si goûté de nos bons aïeux. La Chanson ne doit point être cynique, mais elle ne doit pas non plus affecter la pruderie. Et au surplus, quoique nous ayons exclu toute pièce qui aurait dépassé les limites convenables, nous rappellerons que, pour ménager toutes les susceptibilités, et malgré le soin que nous avons pris dans cette nouvelle édition de former un volume de chansons choisies qui donnât à la jeunesse, en lui rappelant ses jeux, les paroles et l'air noté de ces chansons qui ont bercé son enfance, nous avons laissé au public liberté complète de choix et d'exclusion, en rendant nos livraisons indépendantes l'une de l'autre et en supprimant toute pagination.

Cette nouvelle édition a été l'objet de tous nos soins : nous avons rejeté celles des chansons qui, par leur mauvaise exécution, nuisaient à l'harmonie de ce recueil ; nous avons voulu qu'elle surpassât les éditions précédentes par la perfection et l'achèvement des gravures. *La Marseillaise*, depuis si longtemps demandée par les souscripteurs, reprend la place qu'elle devait avoir dans cette collection : elle forme la 1re livraison. Cet immortel chant de gloire est accompagné d'une notice de M. de Lamartine.

Le succès populaire obtenu par nos Chansons se continuera. Notre espoir s'appuie sur la popularité même de ce recueil. Et c'est ce qui nous a encouragé à faire avec autant de soin cette nouvelle édition, que nous offrons avec confiance au public.

LA MARSEILLAISE

Paroles et Musique

PAR ROUGET DE LISLE

DESSINS PAR M. STAAL

GRAVURES PAR M. NARGEOT

Musique arrangée avec Accompagnement de Piano

PAR M. JULIEN NARGEOT

CHEF D'ORCHESTRE AU THÉATRE DES VARIÉTÉS.

NOTICE

La Marseillaise conserve un retentissement de chant de gloire et de cri de mort; glorieuse comme l'un, funèbre comme l'autre, elle rassure la patrie et fait pâlir les citoyens. Voici son origine.

Il y avait un jeune officier du génie en garnison à Strasbourg. Son nom était Rouget de Lisle. Il était né à Lons-le-Saulnier, dans le Jura, pays de rêverie et d'énergie, comme le sont toujours les montagnes. Ce jeune homme aimait la guerre comme soldat, la révolution comme penseur; il charmait par les vers et par la musique la lente impatience de la garnison. Recherché pour son double talent de musicien et de poëte, il fréquentait familièrement la maison du baron de Dietrich, noble Alsacien du parti constitutionnel, ami de Lafayette et maire de Strasbourg. La femme du baron de Dietrich, ses jeunes amies partageaient l'enthousiasme du patriotisme et de la révolution, qui palpitait surtout aux frontières, comme les crispations du corps menacé sont plus sensibles aux extrémités. Elles aimaient le jeune officier, elles inspiraient son cœur, sa poésie, sa musique; elles exécutaient les premières ses pensées à peine écloses, confidentes des balbutiements de son génie.

C'était dans l'hiver de 1792. La disette régnait à Strasbourg. La maison de Dietrich, opulente au commencement de la révolution, mais épuisée de sacrifices nécessités par les calamités du temps, s'était appauvrie. Sa table frugale était hospitalière pour Rouget de Lisle. Le jeune officier s'y asseyait le soir et le matin comme un fils ou un frère de la famille. Un jour qu'il n'y avait eu que du pain de munition et quelques tranches de jambon fumé sur la table, Dietrich regarda de Lisle avec une sérénité triste et lui dit : « L'abondance manque à nos festins; mais qu'importe, si l'enthousiasme ne manque pas à nos fêtes « civiques et le courage aux cœurs de nos soldats! J'ai encore une dernière bouteille de vin du Rhin dans « mon cellier. Qu'on l'apporte, » dit-il, « et buvons à la liberté et à la patrie! Strasbourg doit avoir « bientôt une cérémonie patriotique; il faut que de Lisle puise dans ces dernières gouttes un de ces hymnes « qui portent dans l'âme du peuple l'ivresse d'où il a jailli. » Les jeunes femmes applaudirent, apportèrent le vin, remplirent les verres de Dietrich et du jeune officier jusqu'à ce que la liqueur fût épuisée. Il était tard; la nuit était froide. De Lisle était rêveur, son cœur était ému, sa tête échauffée. Le froid le saisit. Il rentra chancelant dans sa chambre solitaire, chercha lentement l'inspiration tantôt dans la

palpitation de son âme de citoyen, tantôt sur le clavier de son instrument d'artiste, composant tantôt l'air avant les paroles, tantôt les paroles avant l'air, et les associant tellement dans sa pensée, qu'il ne pouvait savoir lui-même lequel de la note ou du vers était né le premier, et qu'il était impossible de séparer la poésie de la musique et le sentiment de l'expression. Il chantait tout et n'écrivait rien.

Accablé de cette inspiration sublime, il s'endormit, la tête sur son instrument, et ne se réveilla qu'au jour. Les chants de la nuit lui remontèrent avec peine dans la mémoire, comme les impressions d'un rêve. Il les écrivit, les nota, et courut chez Dietrich. Il le trouva dans son jardin, bêchant de ses propres mains des laitues d'hiver. La femme du maire patriote n'était pas encore levée. Dietrich l'éveilla. Il appela quelques amis, tous passionnés comme lui pour la musique et capables d'exécuter la composition de de Lisle. Une des jeunes filles accompagnait. Rouget chanta. A la première strophe les visages pâlirent, à la seconde les larmes coulèrent. Aux dernières le délire de l'enthousiasme éclata. Dietrich, sa femme, le jeune officier se jetèrent en pleurant dans les bras les uns des autres; l'hymne de la patrie était trouvé! Hélas! il devait être aussi l'hymne de la terreur. L'infortuné Dietrich marcha peu de mois après à l'échafaud, au son de ces notes nées à son foyer du cœur de son ami et de la voix de sa femme.

Le nouveau chant, exécuté quelques jours après à Strasbourg, vola de ville en ville sur tous les orchestres populaires. Marseille l'adopta pour être chanté au commencement et à la fin des séances de ses clubs. Les Marseillais le répandirent en France en le chantant sur leur route. De là lui vint le nom de **Marseillaise**. La vieille mère de de Lisle, royaliste et religieuse, épouvantée du retentissement de la voix de son fils, lui écrivait : « Qu'est-ce donc que cet hymne révolutionnaire que chante une horde de « brigands qui traverse la France et auquel on mêle notre nom? » De Lisle lui-même, proscrit en qualité de fédéraliste, l'entendit, en frissonnant, retentir comme une menace de mort à ses oreilles en fuyant dans les sentiers du Jura. « Comment appelle-t-on cet hymne? » demanda-t-il à son guide. — « La Marseil- « laise, » lui répondit le paysan. C'est ainsi qu'il apprit le nom de son propre ouvrage. Il était poursuivi par l'enthousiasme qu'il avait semé derrière lui. Il échappa à peine à la mort. L'arme se retourne contre la main qui l'a forgée. La révolution en démence ne reconnaissait plus sa propre voix.

La Marseillaise, c'était l'eau de feu de la Révolution qui distillait dans les sens et dans l'âme du peuple l'ivresse du combat. Les notes de cet air ruisselaient comme un drapeau trempé de sang encore chaud, sur un champ de bataille. Elles faisaient frémir; mais le frémissement qui courait avec ses vibrations sur le cœur était intrépide. Elles donnaient l'élan, elles doublaient les forces, elles voilaient la mort.

Tous les peuples entendent, à de certains moments, jaillir ainsi leur âme nationale dans des accents que personne n'a écrits et que tout le monde chante. Tous les sens veulent porter leur tribut au patriotisme et s'encourager mutuellement. Le pied marche, le geste anime, la voix enivre l'oreille, l'oreille remue le cœur. L'homme tout entier se monte comme un instrument d'enthousiasme. L'art devient saint, la danse héroïque, la musique martiale, la poésie populaire. L'hymne qui s'élance à ce moment de toutes les bouches ne périt plus. On ne le profane pas dans les occasions vulgaires. Semblable à ces drapeaux sacrés suspendus aux voûtes des temples et qu'on n'en sort qu'à certains jours, on garde le chant national comme une arme extrême pour les grandes nécessités de la patrie. Le nôtre reçut des circonstances où il jaillit un caractère particulier qui le rend à la fois plus solennel et plus sinistre : la gloire et le crime, la victoire et la mort semblent entrelacés dans ses refrains. Il fut le chant du patriotisme, mais il fut aussi l'imprécation de la fureur. Il conduisit nos soldats à la frontière, mais il accompagna nos victimes à l'échafaud. Le même fer défend le cœur du pays dans la main du soldat et égorge les victimes dans la main du bourreau (*).

A. DE LAMARTINE.

(*) Dans cette page sur Rouget de Lisle et sur l'exécution de l'Hymne des Girondins, Alphonse Lamartine s'inspire du récit de MM. Turne et Cinquevent, éditeurs de ce grand ouvrage de M. de Lamartine.

LA MARSEILLAISE.

I.

Allons, enfants de la Patrie,
Le jour de gloire est arrivé.
Contre nous de la tyrannie
L'étendard sanglant est levé. (bis)
Entendez-vous dans ces campagnes
Mugir ces féroces soldats?
Ils viennent jusque dans vos bras
Egorger vos fils, vos compagnes!...

Aux armes, citoyens! formez vos bataillons!
Marchons, marchons!
Qu'un sang impur abreuve nos sillons!

II.

Que veut cette horde d'esclaves,
De traîtres, de Rois conjurés ?
Pour qui ces ignobles entraves,
Ces fers dès longtemps préparés ? (bis)
Français, pour nous, ah ! quel outrage !
Quels transports il doit exciter !
C'est nous qu'on ose méditer
De rendre à l'antique esclavage !...

Aux armes, citoyens ! &c.a &c.a

III.

Quoi ! ces cohortes étrangères
Feraient la loi dans nos foyers ?
Quoi ! des phalanges mercenaires
Terrasseraient nos fiers guerriers ? (bis)
Grand Dieu ! par des mains enchaînées
Nos fronts sous le joug se ploieraient !
De vils despotes deviendraient
Les maîtres de nos destinées !...

Aux armes, citoyens ! &c.a &c.a

IV.

Tremblez, tyrans, et vous perfides,
L'opprobre de tous les partis;
Tremblez! vos projets parricides
Vont enfin recevoir leur prix! (bis)
Tout est soldat pour vous combattre,
S'ils tombent nos jeunes héros,
La terre en produit de nouveaux
Contre vous tout prêts à se battre!...

Aux armes, citoyens! &c.a &c.a

V.

Français, en guerriers magnanimes,
Portez ou retenez vos coups;
Epargnez ces tristes victimes
A regret s'armant contre nous. (bis)
Mais ces despotes sanguinaires,
Mais les complices de Bouillé,
Tous ces tigres qui sans pitie
Déchirent le sein de leurs mères!..

Aux armes, citoyens! &c.a &c.a

VI.

Nous entrerons dans la carrière
Quand nos ainés n'y seront plus,
Nous y trouverons leur poussière
Et la trace de leurs vertus ! (bis)
Bien moins jaloux de leur survivre
Que de partager leur cercueil,
Nous aurons le sublime orgueil
De les venger ou de les suivre !...

Aux armes, citoyens ! &c.a &c.a

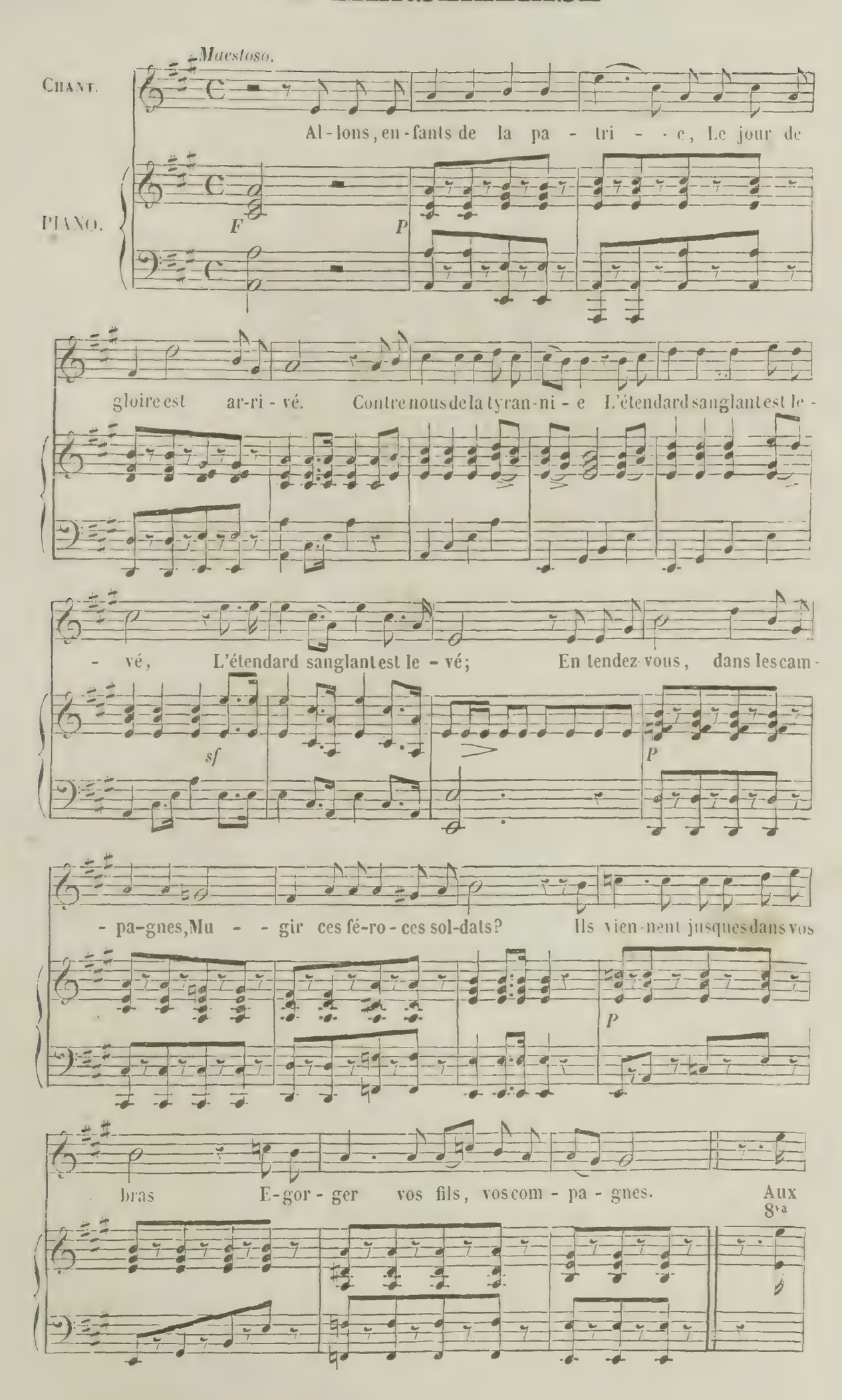
VII.

Amour sacré de la Patrie,
Conduis, soutiens nos bras vengeurs :
Liberté, Liberté chérie,
Combats avec tes défenseurs ! (bis)
Sous nos drapeaux que la Victoire
Accoure à tes mâles accents ;
Que tes ennemis expirants
Voient ton triomphe et notre gloire !...

Aux armes, citoyens ! formez vos bataillons !
Marchons, marchons !
Qu'un sang impur abreuve nos sillons !

FIN.

LA MARSEILLAISE



ar - mes! ci-toy-ens, for-mez vos batail-lons, Marchons, mar

- chons, qu'un sang im-pur a - breu - ve nos sil - lons.

CHOEUR.

Aux ar - mes! ci-toy-ens, for - mez vos ba-tail-lons, Mar

Aux ar - mes! ci-toy-ens, for - mez vos ba-tail-lons, Mar

Aux ar - mes! ci-toy-ens, for - mez vos ba-tail-lons, Mar-

FF

FF

- chons, mar-chons, qu'un sang im-pur a - breu - ve nos sil - lons!

- chons, mar-chons, qu'un sang im-pur a - breu - ve nos sil - lons!

- chons, mar-chons, qu'un sang im-pur a - breu - ve nos sil - lons!

8ve

Gravé des ... LANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe

Imprimerie de PIETRE FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7

TE SOUVIENS-TU?

SOUVENIRS D'UN VIEUX MILITAIRE,

PAR ÉMILE DEBRAUX.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. BOILLY. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. NARGEOT.

Air de Doche père, avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les Chansons qui naissent avec la circonstance meurent souvent avec elle. Rien n'est en France plus fugitif que l'enthousiasme. La mode, l'esprit de parti, le besoin de critiquer, font éclore chaque jour des productions que l'on porte aux nues; puis une mode nouvelle arrive, un nouveau pouvoir s'élève, de nouveaux succès amènent de nouvelles critiques, et la Renommée, avec ses cent bouches et ses cent trompettes, n'a ni assez de voix ni assez de fanfares pour suffire à la consommation de vers et de chansons qui la poursuivent dans son vol rapide.

L'opposition est le stimulant le plus fort pour éveiller l'esprit public : elle s'adresse à la malignité, au mécontentement, elle entoure les souvenirs d'une auréole brillante.

La plus belle ode, dans les temps de victoire et de prospérité, passe inaperçue : on trouve à son encens un parfum de flatterie, à ses couleurs un vernis de servilité. La Henriade eût été honnie du vivant d'Henri IV. On reprochait à Louis XIV les prologues d'opéra qui chantaient ses victoires. Lorsque Napoléon était sur le trône, et maître de l'Europe, on glissa entre les odes des poètes louangeurs et le Triomphe de Trajan, les refrains du Roi Dagobert et du Roi d'Yvetot.

La Restauration survint, et la France qui avait eu l'air d'être lasse de gloire, se prit à en avoir la passion. Elle s'attendrit avec les Messéniennes, et elle alla gémir au pied de la Colonne, qu'elle avait vue s'élever avec une sorte d'insouciance; puis après s'être enroué à chanter le retour des lys et Bon, bon, bon, vive un Bourbon, l'on s'amusa de Roule ta bosse, roi Cotillon; et de toutes sortes de gentillesses de même nature. Tant il est vrai qu'on n'apprécie les choses que quand on les a perdues, et qu'on ne les aime souvent que quand il faut les regretter. Qu'il nous vienne quelque jour un prince guerrier, nous entendrons bientôt l'éloge de la paix, dont il semble aujourd'hui que l'on ne jouisse qu'avec résignation.

Quoi qu'il en soit, les sentiments généreux et ce qu'ils produisent, survivent aux époques qui les ont fait naître. Emile Debraux ne fut pas un faux enthousiaste, ni un spéculateur d'opposition. Élève du Lycée impérial, il y puisa cet esprit de patriotisme qu'on y inculquait à la jeunesse. En 1815, lorsque la trahison eut livré la France à l'étranger, il fut, comme tant d'autres, indigné des humiliations dont on accablait notre vieille armée, et le sentiment profond de la gloire qui s'attachait aux exploits de nos soldats, lui inspira des chants dans lesquels il fit revivre tous les souvenirs propres à réveiller l'orgueil national.

Déjà une main amie a tracé dans une précédente Notice (sur Fanfan la Tulipe, 11e Livraison), quelques lignes sur Émile Debraux, et a rendu justice à son talent, avec quelques restrictions sur les négligences de sa poésie; mais il faut convenir que si, dans les sujets peu élevés, l'auteur a été simple et familier, dans ceux qui demandaient de la noblesse et de l'inspiration, il s'est montré plein d'ame, de verve et de poésie.

Sa chanson intitulée Te souviens-tu est une de celles qui a eu le plus de popularité; on y trouve le sentiment et la noblesse de l'expression, elle s'élève quelquefois jusqu'à la hauteur de l'ode. Elle fut chantée dans les carrefours, dans les mansardes, dans les villages, dans les guinguettes des faubourgs, dans les dîners de corps, partout enfin où l'on chantait.

Aujourd'hui qu'au lieu de chanter on fume, qu'au lieu de s'enthousiasmer on raille (pour ne pas employer un mot trivial, qui du langage du peuple a passé dans celui du beau monde), aujourd'hui, dis-je, on appelle les poésies militaires ou nationales du chauvinisme, expression néologique employée par les feuilletonistes pour flétrir par le ridicule des souvenirs qui ont cependant quelque chose d'honorable! Il n'y a plus assez de dérision pour les exilés de la Loire, ni assez de dédain pour les Soldats laboureurs; mais en revanche, on apothéose Robert-Macaire!

On est prêt à dire, comme Ménage à Chapelain, en sortant de la comédie des Précieuses ridicules: "Nous avons eu la faiblesse d'applaudir à ces sottises-là. Il faut brûler ce que nous avons adoré.

Revenons à Émile Debraux, dont la réputation fut populaire, et qui se contenta pendant sa vie d'une célébrité qui ne dépassait point la région des ateliers et de la petite propriété. Il eût pu s'élever plus haut, si son caractère indépendant ne l'avait entraîné jusqu'à l'insouciance. Il quitta jeune encore un emploi qu'il avait à la bibliothèque de l'École de Médecine, pour n'être plus que libre et Chansonnier. Il se crut apôtre, et oublia en chantant la misère présente et celle qui menaçait son avenir. Béranger a peint ainsi sa situation:

Il avait donc des rentes?
Eh! non, Messieurs, il logeait au grenier.
Le temps, au bruit des fêtes enivrantes,
Râpait, râpait l'habit du chansonnier.
Venait l'hiver, le bois manquait à l'âtre,
La vitre au nord étincelait de fleurs,
Il grelottait; mais sa muse folâtre,
Du pauvre peuple allait sécher les pleurs.
La voix d'Émile, évoquant notre histoire,
Du cabaret ennoblit les échos!...

Échos stériles dont l'enivrement dure peu! Debraux se contenta de ces succès, entonna refrains sur refrains, devint l'âme des réunions lyriques et des goguettes chantantes. Nous n'élèvons point notre esprit quand nous ne choisissons pour admirateurs que ceux qui en ont moins que nous. La pauvreté et ses habitudes énervent le goût et détruisent l'énergie. Béranger l'a dit encore:

Ah! le besoin, du talent est l'écueil.

Debraux n'avait que trente-trois ans, lorsqu'en février 1831 une maladie chronique le conduisit au tombeau. Il n'a laissé qu'un Recueil de Chansons, dont quelques unes seulement lui survivront.

Avec son caractère, s'il eût vécut plus longtemps, qu'aurait-il laissé? Il n'y avait, pour lui, plus rien à chanter: les gloires sont oubliées, les regrets sont éteints. L'oubli eût suivi sa misère, et quelque ami eût fait son épitaphe, comme Gilbert fit celle d'un autre poète malheureux:

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré!

Quand nous mourons, nous autres, pauvres poètes, on dit un jour: c'est dommage! et le lendemain, on ne dit plus rien.

Mais les chansons d'Émile Debraux seront toujours une page de notre histoire, et l'histoire en chansons vaut mieux que l'histoire en romans, comme on la fait bien souvent.

Que de scènes déguisées, passées sous silence, oubliées exprès, dont on pourrait dire à ceux qui en furent ou les témoins ou même les acteurs, TE SOUVIENS-TU?....

DU MERSAN.

SOUVENIRS DU VIEUX MILITAIRE.

Paroles d'Émile Debrans

Te souviens-tu disait un capitaine
Au vétéran qui mendiait son pain
Te souviens-tu qu'autrefois dans la plaine
Tu détournas un sabre de mon sein ?
Sous les drapeaux d'une mère chérie
Tous deux jadis nous avons combattu.
Je m'en souviens car je te dois la vie
Mais toi soldat dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

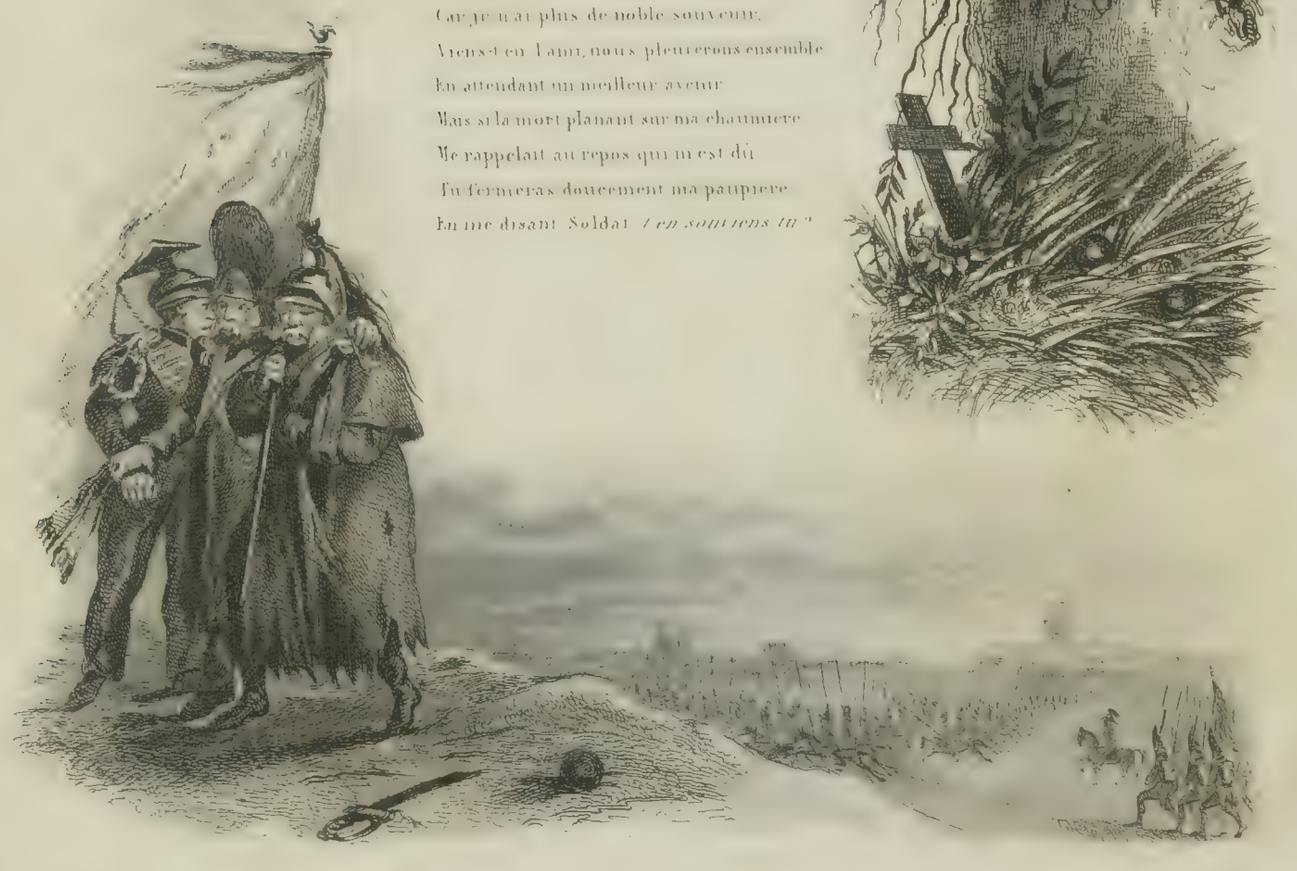
Te souviens-tu de ces jours trop rapides
Où le français acquit tant de renom ?
Te souviens-tu que sur les Pyramides
Chacun de nous osa graver son nom ?
Malgré les vents, malgré la terre et l'onde
On vit flotter après l'avoir [illegible]
Notre étendard sur le berceau du monde
Dis-moi soldat dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

VIBRANIA ENTRÉE DES FRANÇAIS A VIENNE MAI 809
Te souviens-tu que les preux d'Italie
Ont vainement combattu contre nous ?
Te souviens-tu que les preux d'Iberie
Devant nos chefs ont plié les genoux ?
Te souviens-tu qu'aux champs de l'Allemagne
Nos bataillons, arrivant impromptu,
En quatre jours ont fait une campagne :
Dis-moi soldat, dis-moi,
Ce'n souviens-tu ?

Te souviens-tu de ces plaines glacées
Où le Français abordant en vainqueur
Vit sur son front les neiges amassées
Glacer son corps sans refroidir son cœur ?
Souvent alors au milieu des alarmes,
Nos pleurs coulaient, mais notre œil abattu
Brillait encor lorsqu'on volait aux armes.
Dis-moi, soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

Te souviens-tu qu'un jour notre patrie
Vivante encor descendit au cercueil,
Et que l'on vit, dans Lutèce flétrie
Des étrangers marcher avec orgueil ?
Grave en ton cœur ce jour pour le maudire,
Et quand Bellone enfin aura paru,
Qu'un chef jamais n'ait besoin de te dire
Dis-moi soldat, dis-moi, *t'en souviens-tu* ?

Te souviens tu — Mais ici ma voix tremble,
Car je n'ai plus de noble souvenir.
Viens-t'en l'ami, nous pleurerons ensemble
En attendant un meilleur avenir
Mais si la mort planant sur ma chaumiere
Me rappelait au repos qui m'est dû
Tu fermeras doucement ma paupiere
En me disant Soldat *t'en souviens tu*"



TE SOUVIENS-TU?

AIR DE DOCHE PÈRE

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Andantino.

CHANT.

PIANO.

P

Te souviens-tu, di-sait un ca-pi-tai-ne Au vé-té-

-ran qui mendi-ait son pain, Te souviens-tu qu'autre-fois dans la

plai-ne, Tu dé-tour-nas un sa-bre de mon sein? Sous les dra-

Poco F *Ped.*

- peaux d'u-ne mè - re ché - ri - e, Tous deux ja - dis nous a - vons combat -

sf

- tu; Je m'en sou - viens, car je te dois la vi - e, Mais toi, sol -

- dat, dis-moi, t'en souviens-tu? Je m'en souviens, car je te dois la vi - e, Mais toi, sol-

2e COUPLET. *S.*

-dat, dis-moi, t'en souviens- tu? Mais toi, sol-dat, dis-moi, t'en souviens-tu? Te souviens-

S.

Fin.

Procedés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ rue des Grands Augustins, 5.

MANON LA COUTURIÈRE,

CHANSON PAR VADÉ.

DESSINS PAR M. MESSONIER. •• GRAVURES PAR M. VARBEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Vadé pour achever ses esquisses fidèles,
Dans tous les carrefours poursuivait ses modèles;
De ce costume agreste, ingénu partisan,
Interrogeait le pâtre, abordait l'artisan.
Jaloux de la saisir sans musc et sans parure,
Jusques aux Porcherons il chercha la nature.
Etait-il au village, il en traçait les mœurs,
Trinquait, pour les mieux peindre, avec des racoleurs,
Et changeant chaque jour de ton et de palette,
Crayonnait sur un port Jérome et Fanchonnette.

C'est ainsi que Dorat, dans son poème de la déclamation, a tracé le genre de Vadé, qui fut à la mode et eut un moment de vogue, grace à la gaité, à l'originalité des productions burlesques de ce poète, qui fut proclamé l'inventeur du genre poissard.

Vadé dut en grande partie sa réputation à des circonstances qui n'existent plus, et dont la classe inférieure de la société ne conserve heureusement qu'une faible tradition. Les femmes de la halle s'étaient arrogé autrefois le singulier privilège d'injurier impunément les acheteurs et même les passants J'ai dit injurier, mais je risquerai le mot technique : **engueuler**. Je puis me permettre cette licence, aujourd'hui qu'on imprime jusqu'à l'argot des voleurs. On appelait **poissard** leur idiôme grossier, et la bonne compagnie avait quelquefois la curiosité d'aller aux halles entendre ces femmes débiter, avec une amusante volubilité, toutes les richesses de leur vocabulaire sottisier.

Vadé s'imagina le premier d'en faire usage dans des pièces de vers, dans des chansons, et particulièrement dans un poème burlesque intitulé **la Pipe cassée**. Il allait étudier sur place l'esprit et le langage du peuple, se plut à imiter les scènes dont il avait été le témoin et à les jouer lui-même dans les salons, où il fut admis comme plaisant de profession. Les gens riches payaient ses facéties par de bons dîners, il se livra malheureusement à des excès qui ne lui permirent pas de fournir une longue carrière; il mourut dès l'âge de 37 ans, le 4 juillet 1757. Du reste, Vadé était doux, poli, jovial, obligeant, et ce n'était pas seulement comme un homme facétieux, mais à cause de ses qualités et de son esprit, qu'il était recherché dans le monde. Beaucoup de ses opéras-comiques eurent un grand succès, et on trouve dans ses poésies beaucoup de morceaux qui prouvent qu'il avait du goût quand il le voulait.

L'historiette ou chanson de **Manon la Couturière** est un petit chef d'œuvre de naïveté et même de sentiment. Ma vieille bonne, qui me la chantait dans mon enfance, ne pouvait s'empêcher de s'attendrir à certains passages. Elle admirait surtout la bonté du Roi, qui sans s'offenser de la familiarité de Manon qui

s'était jetée au cou de M. Villeroy, qu'elle avait pris pour lui, fait donner mille écus à la jeune fille et lui rend son amant, en répondant aux offres de Manon :

Qu'il ne voulait rien pour ça.

Mais ce qui est à remarquer, comme un contraste avec nos mœurs actuelles, c'est la facilité avec laquell on abordait le monarque. Ne chante-t-on pas dans la prière du déserteur :

Le roi passait, et le tambour
Battait aux champs. Une fille bien faite
Perce la file, elle crie, elle court,
Tombe à genoux, en pleurs, le roi s'arrête,
Le roi l'écoute.....

Le peuple est heureux lorsqu'une méfiance, malheureusement devenue nécessaire, ne met point de barrière entre lui et le souverain.

Vadé, parmi ses chansons grivoises, en a fait de fort jolies sur les évènements du temps, et le langage poissard donnait beaucoup de sel à la louange, qui devenait bientôt populaire.

Voltaire a fait au nom de Vadé l'honneur de le prendre pour pseudonyme dans plusieurs de ses facéties. Il publia en 1764 un volume intitulé : Contes de Guillaume Vadé, c'était sept ans après la mort de l'auteur de la Pipe cassée. Voltaire ne changea que les prénoms, et mit Guillaume au lieu de Jean-Joseph. Il fait dire à Catherine Vadé dans la préface : Je pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda comme le sait tout l'Univers, il y a quelques années. — Guillaume fut inhumé sans que personne en sût rien. C'est ainsi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la foire de plusieurs opéras-comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouissait des fruits de son génie, et on négligeait l'auteur.

Dans une lettre que Voltaire écrivait à madame du Deffant, le 7 de septembre 1774, il lui dit : Savez-vous que ce fut ce polisson de Vadé, auteur de quelques opéras de la foire, qui, dans un cabaret, à la Courtille, donna au feu roi le titre de Bien Aimé, et qui en parfuma tous les Almanachs et toutes les affiches? Voltaire se trompait, ce fut Pannard, qui mit dans les fêtes sincères, en 1744, lors de la convalescence de Louis XV :

Vive Louis le Bien Aimé,
Tous les cœurs l'ont ainsi nommé.

Et Voisenon dit, dans ses anecdotes littéraires :

C'est Pannard qui, dans un opéra comique, nomma le premier le roi le Bien Aimé. Ce trait seul aurait dû lui valoir quelque grace de la cour, pour secourir son indigence. Ce qu'il y a d'assez singulier dans l'épithète dont Voltaire flétrit ce pauvre Vadé, c'est que Pannard fait dire, dans sa pièce, au personnage qui annonce les couplets du chanteur public :

La beauté du sujet a fait sa confiance:
Daignez écouter sa chanson;
Elle n'est point d'un style polisson!

Tout le monde connaît la chanson épigrammatique :

Le Bien Aimé de l'Almanach
N'est point le Bien Aimé de France.

Vous voyez à présent, dit encore Voltaire, la mémoire du roi Bien Aimé poursuivie par ce même peuple qui était prêt à lui dresser des autels!

Que de choses on peut remarquer à propos d'une chanson!

DU MERSAN

HISTOIRE DE M[illegible]

[illegible] savoir l'histoire entière
De Mansche Manon la couturière
Et de Monsieur son cher [illegible]
Qui l'aimait zamicablement.

Ce jeune homme cy [illegible] un beau Dimanche
Qui [illegible] aurait son d'mistier à la croix blanche
[illegible] par des farauds
Qui raccollent [illegible] de croix

[illegible] dit [illegible]
[illegible] du Roi [illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

[illegible]
De ces Messieurs les gens de la justice
Ils vous jugeront sans jugement
Sans savoir lequel qu'est l'innocent

Sachant cela, Manon z'habile
S'en va tout droit de cheux M. d'Marville,
Pour lui raconter zen pleurant,
Le malheur de son accident

Monsieur l'lieutenant de Police
Soit par raison d'Etat ou par malice
Dit Mar'sell, quoiqu'vous parlez bien
Vot' serviteur, vous n'aurez rien.

La-d'ssus ste pauvre chère amante
Pleure encor un p'tit brin pour qu'ça le tente
Mais voyant que ça n'operait pas
Pour la Cour all' part de ce pas

A Fontainebleau zelle arrive,
Quasi presque toute aussi morte que vive
S'jette au cou de M. d'Villeroi
Qu'alle prat d'abord pour le Roi

Monsieur votre servante — J'suis l'votre
C'n'est pas moi qu'est l'Roi dit y c'est un autre
Mon enfant, t'nez l'y la tout là-bas
Ah! Monsieur je l'vois n'bougez pas

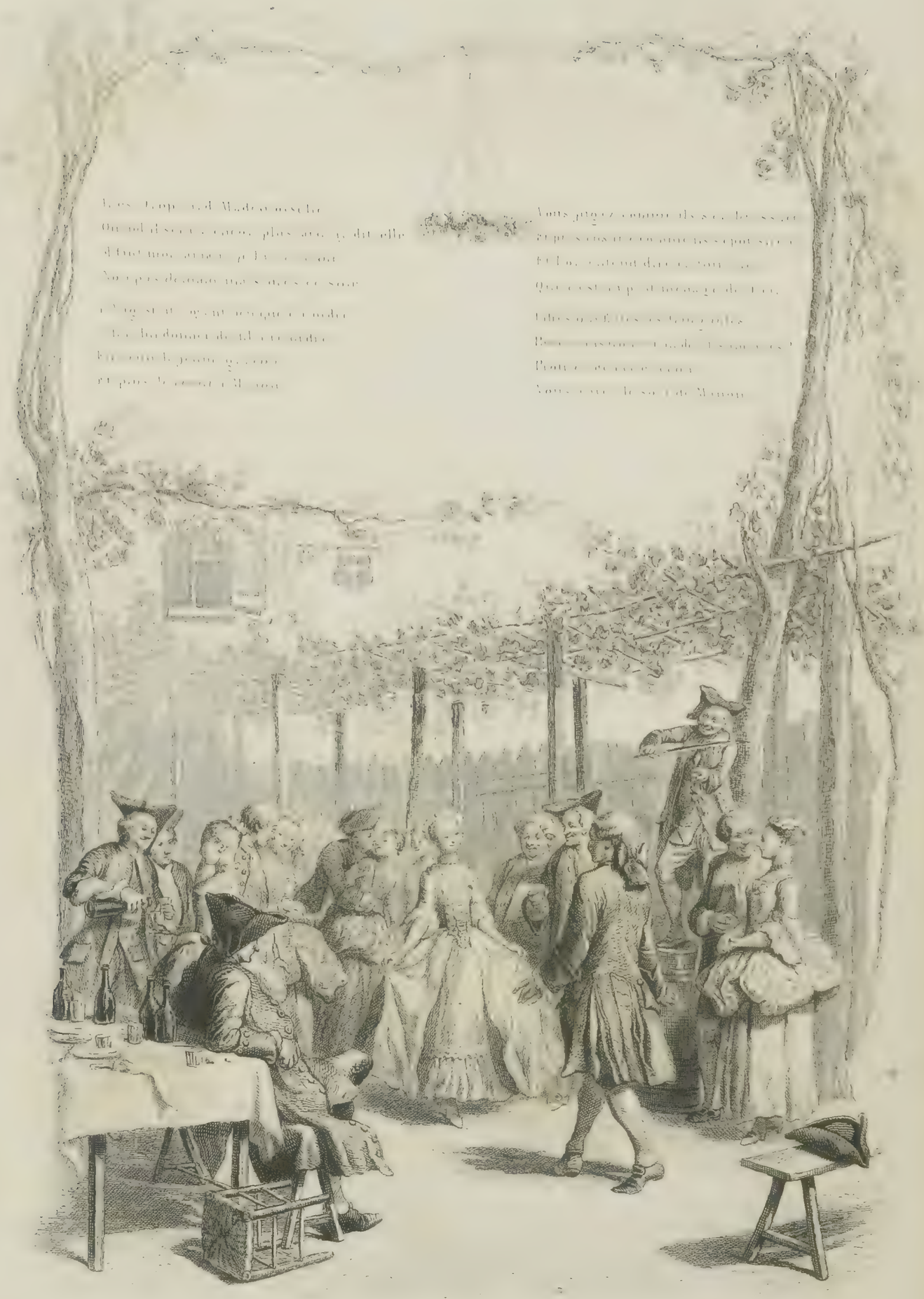
Sire excusez si j'vous dérange,
Mais c'est que je ne dors ni bois ni ne mange
Du depuis que l'amant que j'ai
Sur vo' respect est engagé

On z'y a forcé sa signature
De signer un papier plein d'écriture
Il ne serait point z'en rôle
Si y on ne l'avait pas violé.

Le Roi qu'est la justice même
Dit vous méritez qu'vote amant vous aime
Puis lui fit donner mille zéeus
Et le congé par là dessus

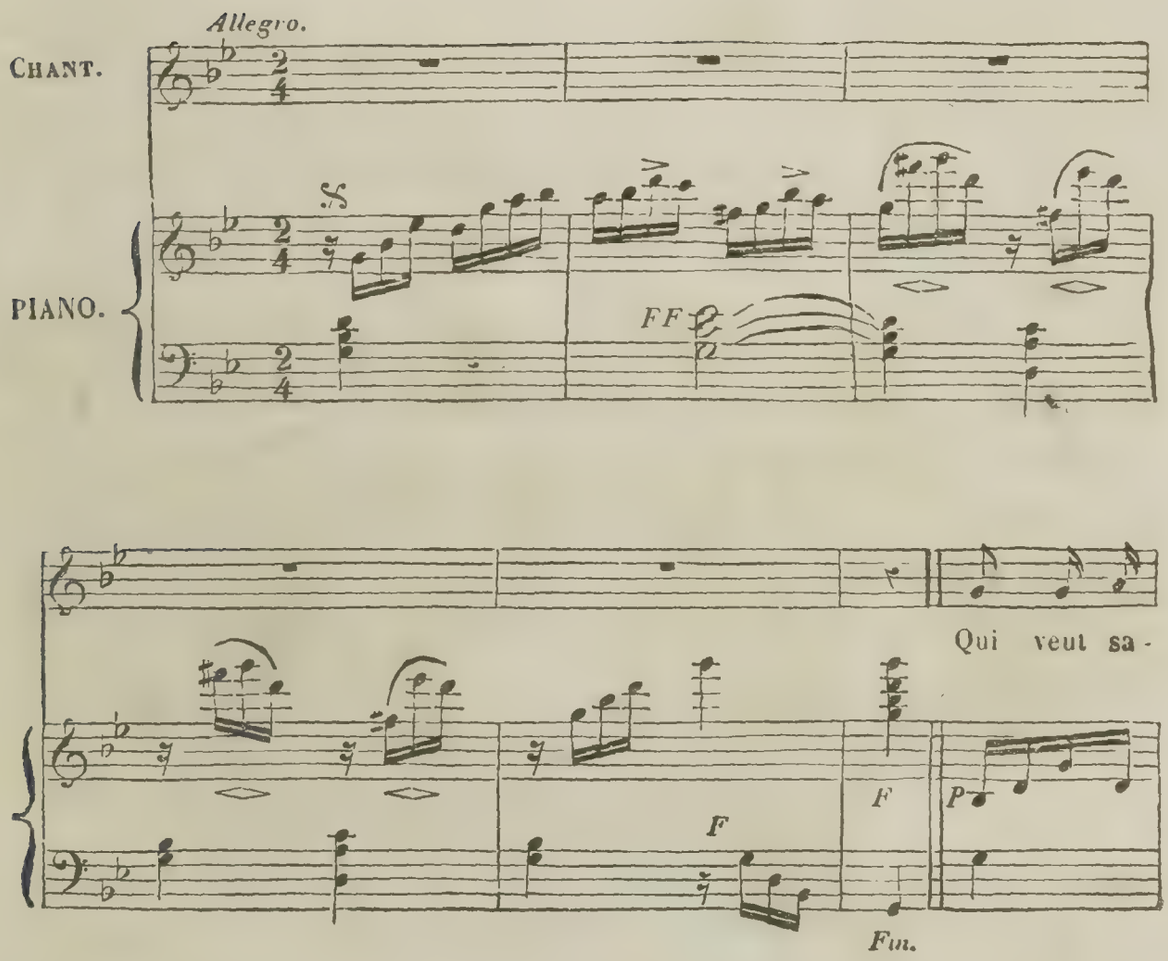
Ah dit elle Roi trop propice
S'il y avait quelqu'chose pour vous servir
Je pourrions nous en ployer là
L'Roi dit qu'il n'voulait rien pour ça

De Paris regagnant la ville
Elle rêva de chez M. de Marville
M'faut mon amant, rendez le moi
T'nez tisez y la l'ordre du Roi.



MANON LA COUTURIÈRE,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



- voir l'his - toire en - tie - re, De mam'sel - le Ma - non la cou - tu -

- riè - re, Et de mon - sieur son cher a - mant, Qui l'ai -

- mait z'a - mi - ca - ble - ment, Qui l'ai-mait z'a - mi - ca - blement.

(Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.)

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

MALGRÉ LA BATAILLE,

PAROLES DE MANGENOT.

FANCHON.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES DE M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Voici deux Chansons militaires et grivoises toutes deux, et qui, toutefois, ont entre elles des différences assez marquées.

Malgré la Bataille, œuvre pleine de verve, d'originalité et dont les troupiers du temps (règne de Louis XV) auront pu dire aussi, comme ceux de 1792 au sujet de la production de Rouget de l'Isle : "En voilà une qui a des moustaches!"

Cette Chanson guerrière se rattache du reste à une campagne glorieuse, à celle de 1745, où Raucoux et Fontenoy illustrèrent à la fois nos armées, et le grand général qui les commandait. Le Maréchal de Saxe, qui faisait annoncer la victoire du lendemain par des couplets que Favart traçait la veille, dut certainement sourire à ceux-ci, qui peignaient si bien l'insouciant courage et la gaîté quand même du soldat français.

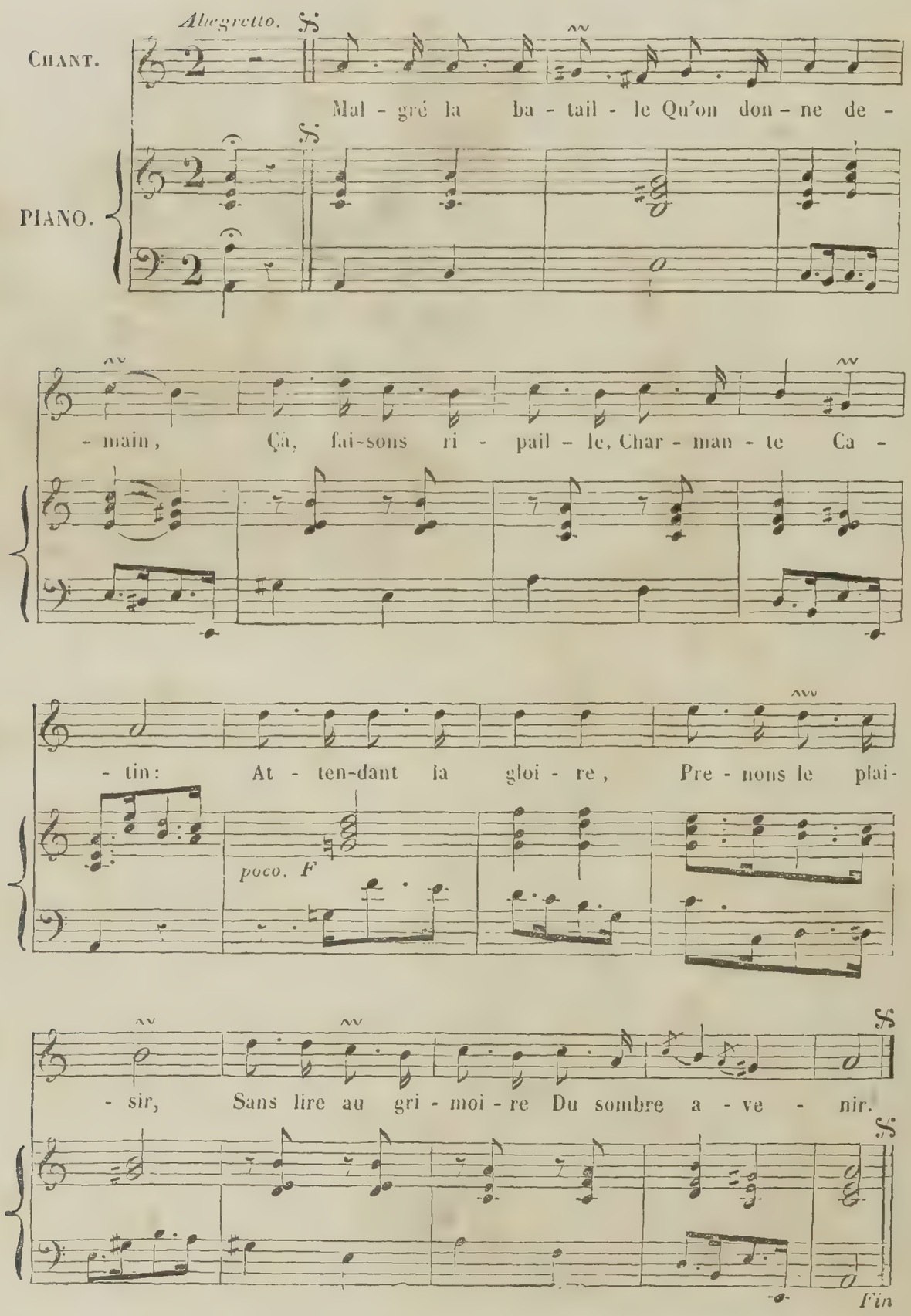
La vogue de cette Chanson fut si grande qu'on lui fit l'honneur insigne de l'attribuer à Voltaire. Elle est, ou du moins elle porte le nom de Mangenot, commissaire des guerres dans l'armée du Maréchal; mais la chronique du temps prétendit que le véritable auteur était son frère, l'abbé Mangenot, connu par de jolies églogues et quelques autres poésies du genre sérieux, mais qui dut faire passer sous l'uniforme de son frère ce qui eût paru un peu trop profane sous la soutane de l'abbé.

La Fanchon, dont le mérite et la gloire sont joyeusement célébrés dans la seconde Chanson, n'est point cette héroïne du boulevart, érigée en grande dame et transformée en vertu par feu M. Bouilly. Notre Fanchon est une de ces luronnes qui ont vu le feu, qui, comme on dit vulgairement, n'ont pas les mains dans leurs poches, et donnent au besoin un baiser et quatre soufflets.

La nuance principale entre ces deux pièces, c'est que la première semble née sous la tente, la seconde dans la garnison. Il y a plus du soldat dans l'une, du toustic dans l'autre, et Fanchon a bien les franches allures d'une improvisation faite entre deux bouteilles. C'est depuis longtemps l'une des chansons les plus répandues dans nos régiments; mais son trop modeste auteur est resté inconnu.

OURRY, membre du Caveau moderne.

MALGRÉ LA BATAILLE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, prof. d'harmonie au Conservatoire.



LES ADIEUX DE LA TULIPE

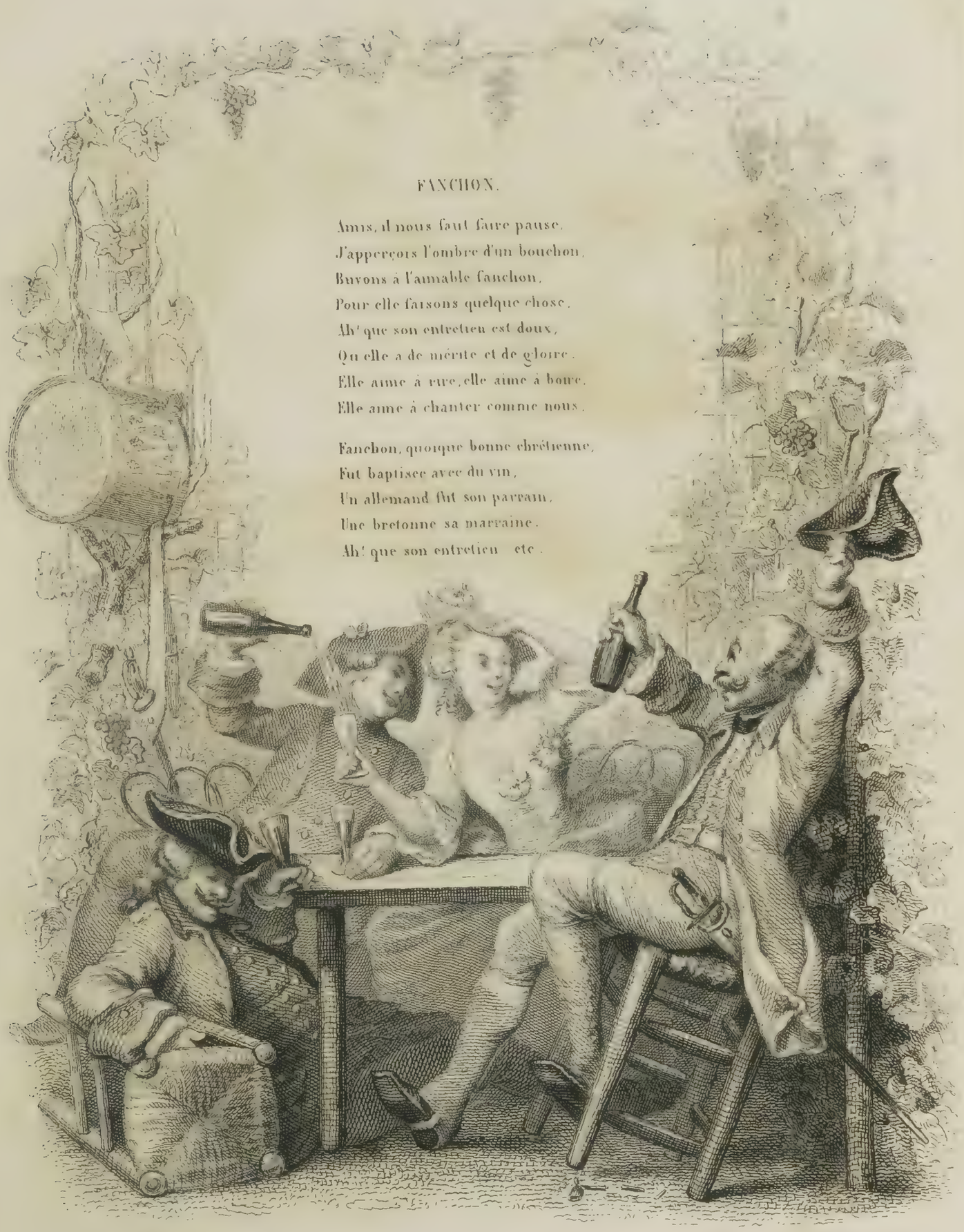
Malgré la bataille
Qu'on livre demain,
Ça, faisons ripaille,
Charmante Catin :
Attendant la gloire,
Prenons le plaisir,
Sans lire au grimoire
Du sombre avenir.

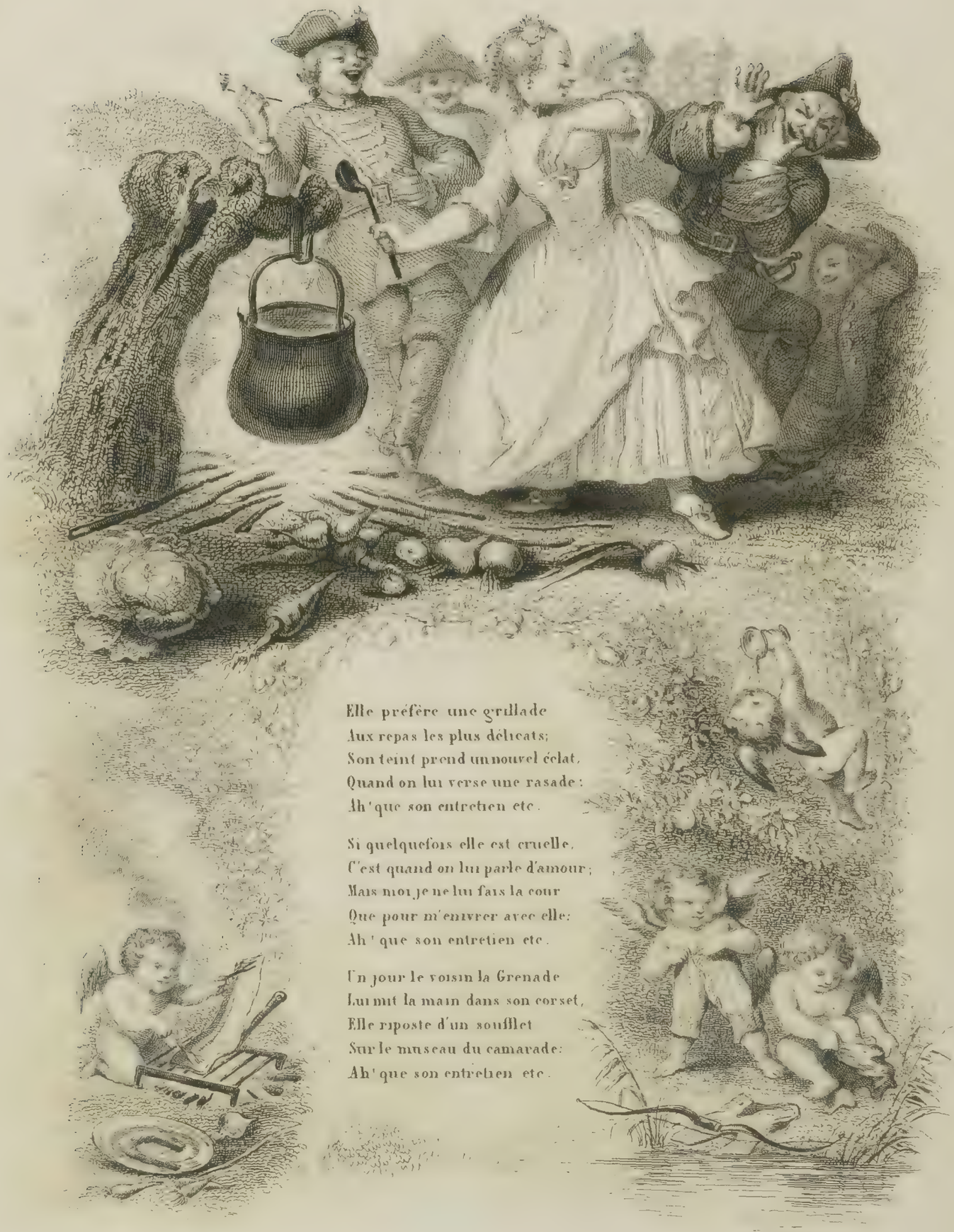
Si la hallebarde
Je peux mériter,
Près du corps-de-garde
Je te fais planter,
Avant la dentelle,
Le soulier brodé,
La blouque à l'oreille,
Le chignon cardé.

Narguant tes compagnes,
Méprisant leurs vœux,
J'ai fait deux campagnes,
Rôti de tes feux.
Digne de la pomme,
Tu reçus ma foi;
Et jamais rogomme
Ne fut bu sans toi.

Tiens, serre ma pipe,
Garde mon briquet,
Et si la Tulipe
Fait le nouv trajet,
Que tu sois la seule
Dans le régiment
Qu'ait le brûle-gueule
De ton cher Z'amant.

Ah! retiens tes larmes,
Calme ton chagrin;
Tu nom de tes charmes...
Achève ton vin
Mais, quoi! de nos bandes
J'entends les tambours?
Gloire, tu commandes,
Adieu, mes amours!


FANCHON.
Amis, il nous faut faire pause,
J'apperçois l'ombre d'un bouchon,
Buvons à l'aimable fanchon,
Pour elle faisons quelque chose.
Ah! que son entretien est doux,
Qu'elle a de mérite et de gloire.
Elle aime à rire, elle aime à boire,
Elle aime à chanter comme nous.
Fanchon, quoique bonne chrétienne,
Fut baptisée avec du vin,
Un allemand fut son parrain,
Une bretonne sa marraine.
Ah! que son entretien etc.



Elle préfère une grillade
Aux repas les plus délicats;
Son teint prend un nouvel éclat,
Quand on lui verse une rasade:
Ah! que son entretien etc.

Si quelquefois elle est cruelle,
C'est quand on lui parle d'amour;
Mais moi je ne lui fais la cour
Que pour m'enivrer avec elle:
Ah! que son entretien etc.

Un jour le voisin la Grenade
Lui mit la main dans son corset,
Elle riposte d'un soufflet
Sur le museau du camarade:
Ah! que son entretien etc.

FANCHON, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, prof. d'harmonie au Conservatoire.

Allegretto.

CHANT.

A - mis, il nous faut fai - re pau- se, J'a-per-çois

PIANO.

F

l'om - bre d'un bou - chon; Bu-vons à l'ai - ma - ble Fan-

FF *P*

-chon, Faisons pour el - le quel - que cho - - se. Ah! que son

cresc. *FF* 8va *loco.* *P*

en - tre-tien est doux, Qu'elle a de mé - rite et de gloi -

FF

- re! Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me nous !

P *FF*

Cet air s'écrit aussi dans la mesure à 6/8. Les deux chants sont à peu près les mêmes, sauf quelques très petits changements de la 11e à la 15e mesure, et le chœur qui finit à la 6e mesure dans l'air à 6/8. Le chant que nous donnons est plus usité que l'autre.

CHOEUR.

Elle aime à rire, elle aime à boi-re, Elle aime à chan-ter com-me

Elle aime à rire, elle aime à boi-re, Elle aime à chan-ter com-me

Elle aime à rire, elle aime à boi-re, Elle aime à chan-ter com-me

F

nous, Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me nous!

nous, Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me nous!

nous, Elle aime à rire, elle aime à boire, Elle aime à chan-ter com-me nous!

P *cresc.* *FF*

2e COUPLET

Elle aime à rire, elle aime à boi-re, Elle aime à chanter comme nous! Al-

Elle aime à rire, Elle aime à boi-re, Elle aime à chanter comme nous!

Elle aime à rire, elle aime à boi-re, Elle aime à chanter comme nous!

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. F. LOCQUIN, 16, rue N.-D. des Victoires.

LE ROI D'YVETOT

PAR P.-J. DE BÉRANGER.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. TORLET,
2e et 3e planche, par M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M H COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Saluez, lecteurs!.... ce n'est point ici une de ces royautés imaginaires de Garbe, de Taprobane, des Iles-Vertes, Bleues, etc., créées par nos conteurs et nos romanciers. Oui, vingt témoignages de l'histoire attestent ce fait; il a existé des Rois d'Yvetot, rois légitimes, s'il en fût jamais, puisque cette royauté en miniature était une émanation, et, en quelque sorte, une fille de la grande monarchie française.

Il faut bien en convenir, son berceau est entouré de quelque obscurité; c'est encore un rapport qu'elle a avec sa mère. Voici, toutefois, comment plusieurs de nos vieux chroniqueurs racontent l'origine de ce royaume normand.

Gauthier, qui n'était encore que Seigneur d'Yvetot, exerçait les fonctions de Camérier (de nos jours on dirait Grand Chambellan), à la cour de Clotaire I; tombé dans sa disgrâce, il alla combattre les Infidèles; puis, de retour en Europe, muni de la bénédiction et de lettres du pape Agapet, il revint à Soissons, se présenter aux regards de Clotaire, dans l'église, le Vendredi-Saint, et au moment de la messe. Ces rois de la première race étaient, comme on sait, d'humeur assez dévote, mais encore plus brutale. Dans son premier mouvement de colère, le roi tirant son épée, en perça Gauthier sur les marches même de l'autel. Puis, vu toutes ces circonstances aggravantes, menacé par le Pape d'excommunication, pour appaiser son courroux par une grande expiation, il érigea en royaume la terre d'Yvetot, pour les héritiers et la postérité du malheureux Gauthier.

Si le pyrrhonisme historique de notre temps veut douter de cette tragique aventure, pourra-t-il également contester des actes authentiques formant les titres du royaume d'Yvetot; cet arrêt de 1392, conservé dans les archives du Parlement de Rouen; ces lettres-patentes de Louis XI, roi fort peu disposé à laisser empiéter sur ses droits; et cette lettre autographe de François I, où il traite de Reine la dame de ce lieu; car il

paraît que le royaume d'Yvetot pouvait tomber en quenouille, en attendant qu'il tombât en sous-préfecture.

La décadence de cet empire de deux ou trois lieues de tour commença sous le règne de Henri II, qui, tout en confirmant les privilèges royaux de cette Seigneurie, s'en réserva toutefois la souveraineté en dernier ressort. Aussi, lorsque quelques jours avant la bataille d'Ivry, Henri IV vint avec ses troupes camper dans la plaine voisine de cette capitale : " Ventre saint-gris ! s'écria-t-il, si je perds la couronne de France, je veux au moins être roi d'Yvetot ! " Hélas ! de nos jours, les rois mis à la retraite n'en trouvent pas toujours une pareille.

Plus tard, Isabeau Chenu apporta pour dot cette couronne amoindrie à la maison Du Bellay. Puis, dans le dernier siècle, Françoise de Crevant, par son mariage, fit passer dans la famille d'Albon, ce royaume qui n'était plus qu'une principauté, et qui redevint même une simple seigneurie, en attendant cette révolution qui allait balayer si rudement rois, princes et seigneurs.

Mais à quoi bon rassembler ici ces témoignages constants de la réalité du petit royaume décédé? Oui, certes, il était, ou plutôt,

Il existe un Roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire,

mais fort connu dans les annales de la chanson, bon petit roi, couronné par Jeanneton, sacré et immortalisé par Béranger. Cette piquante et maligne biographie lyrique fut composée au commencement de 1813, et ne se chanta d'abord qu'à demi-voix, car c'était une leçon indirecte au conquérant infatigable que ces deux vers entre autres :

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode.

Eh bien, voyez comme la malice française sait, en toute occasion, trouver des aliments. Napoléon tombe d'un trône sur lequel on apporte Louis XVIII, et voilà maintenant qu'on veut trouver en ce prince le roi d'Yvetot,

Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire.

Il n'est pas jusqu'à Jeanneton qu'on ne prétende avoir reconnue sous les falbalas d'une grande dame.

Le fait est que, toute allusion à part, le Roi d'Yvetot passera à la postérité comme un des chefs-d'œuvre de Béranger, comme un monument de haute philosophie déguisée sous la plus spirituelle gaîté. Voilà un Roi à l'épreuve des révolutions, et qu'aucune d'elles ne détrônera jamais !

N.....

Nous avons obtenu de l'obligeance de M. PERROTIN, éditeur des *Œuvres de Béranger*, l'autorisation spéciale de publier cette pièce dans notre collection.

LE ROI D'YVETOT.

Il était un roi d'Yvetot
Peu connu dans l'histoire
Se levant tard se couchant tot
Dormant fort bien sans gloire.
Et couronné par Jeannneton
D'un simple bonnet de coton
Dit-on.
Oh! oh oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là.
La la

Il faisait ses quatre repas
Dans son palais de chaume,
Et sur un âne, pas à pas,
Parcourait son royaume.
Joyeux, simple et croyant le bien,
Pour toute garde il n'avait rien
Qu'un chien.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

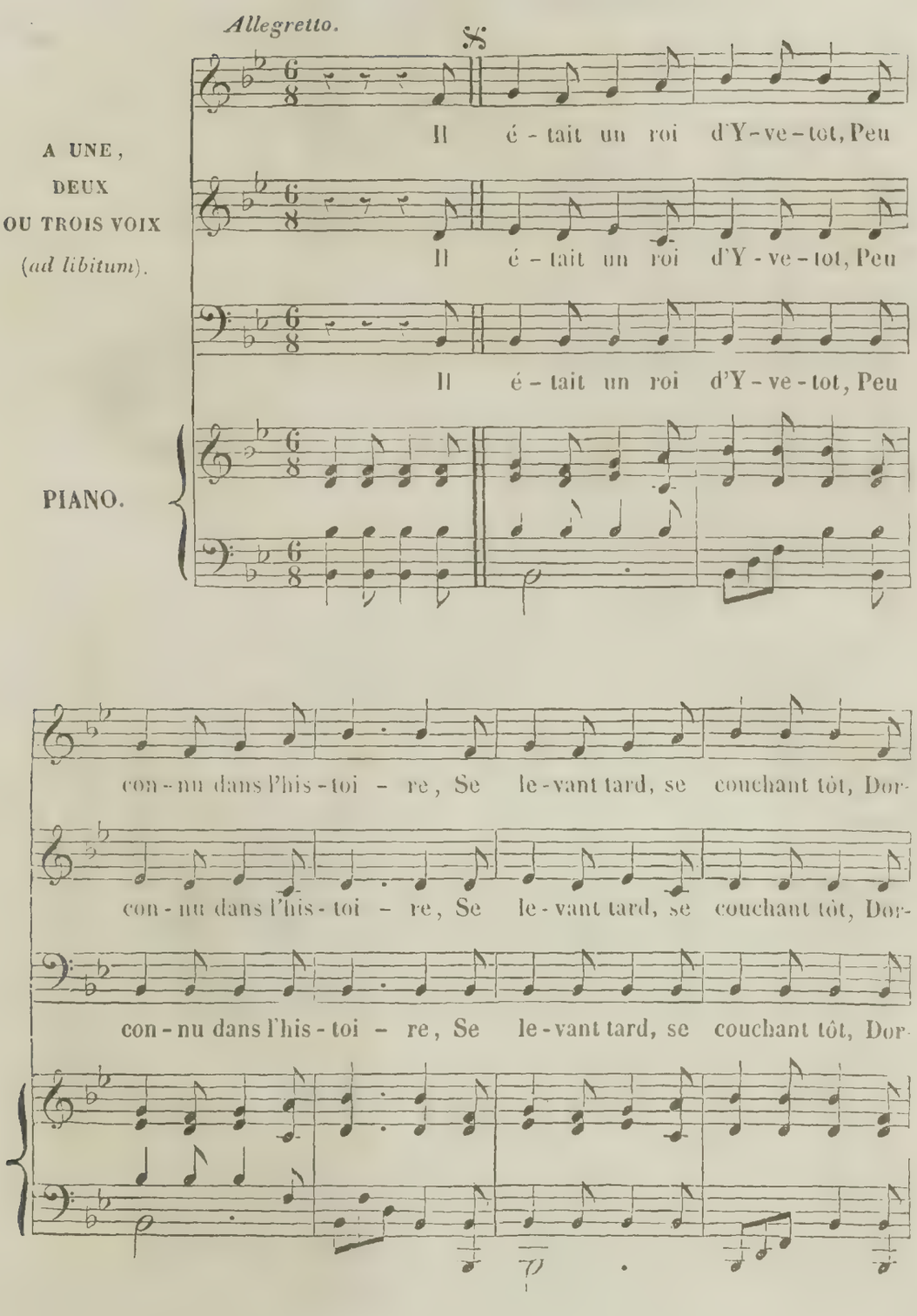
Il n'avait de goût onéreux
Qu'une soif un peu vive;
Mais, en rendant son peuple heureux,
Il faut bien qu'un roi vive.
Lui-même, à table et sans suppôt,
Sur chaque muid levait un pot
D'impôt.
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah!
Quel bon petit roi c'était là!
La, la.

Aux filles de bonnes maisons
Comme il avait su plaire,
Ses sujets avaient cent raisons
De le nommer leur père :
D'ailleurs il ne levait de ban
Que pour tirer, quatre fois l'an,
Au blanc.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

Il n'agrandit point ses états,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra
Pleura.
Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !
Quel bon petit roi c'était là !
La, la.

On conserve encor le portrait
De ce digne et bon prince.
C'est l'enseigne d'un cabaret
Fameux dans la province
Les jours de fête, bien souvent
La foule s'écrie en buvant
Devant
Oh! oh! oh! oh! ah! ah! ah! ah
Quel bon petit roi c'était là!
La la

LE ROI D'YVETOT



- mant fort bien sans gloi - re; Et cou-ron - né par Jean-ne -

- mant fort bien sans gloi - re; Et cou-ron - né par Jean-ne -

- mant fort bien sans gloi - re; Et cou-ron - né par Jean-ne -

- ton D'un sim - ple bon - net de co - ton, Dit-on. Oh! oh! oh!

- ton D'un sim - ple bon - net de co - ton, Dit-on. Oh! oh! oh!

- ton D'un sim - ple bon - net de co - ton, Dit-on. Oh! oh! oh!

2e couplet

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

oh! ah! ah! ah! ah! Quel bon pe - tit roi c'é - tait là, La la! Il

Fin.

Paris. — Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 7.

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT,

CHANSONNETTE BACCHIQUE

PAR M. ARMAND GOUFFÉ,

MUSIQUE DE M. FASQUEL.

DESSINS PAR M. DU BOULOZ. - GRAVURES PAR M. NARGEOT,

Musique arrangée pour le piano par M. G. Colet.

NOTICE.

Les Vers sont enfants de la Lyre
Il faut les chanter, non les lire.
LA MOTTE.

Beaucoup de chansons qui paraissent charmantes lorsqu'on les chante, perdraient beaucoup à la lecture. D'autres qui sont très jolies le paraissent moins lorsqu'elles sont chantées par des profanes, j'entends par ce mot les gens qui ne sont pas initiés à l'art de faire valoir le couplet. Aussi quelqu'un à qui on proposait d'entendre une chanson, demandait qu'on lui donnât le chansonnier avec. Ce n'est pas que tous les auteurs de chansons aient le talent de les bien chanter, talent que possédaient Désaugiers et Brazier, Désaugiers surtout. De même certains auteurs de vers et de comédies lisent déplorablement leurs ouvrages, témoin Corneille, à qui Boileau disait : J'ai trouvé votre pièce bonne, quoique vous l'ayez lue vous-même.

Tout ce préambule vient à propos de la chanson d'Armand Gouffé, qui ne chantait pas aussi gaiment et aussi agréablement qu'il écrivait, et qui ayant composé sa chanson sur l'air Tenez, moi, je suis un bon homme, la chanta au Caveau moderne, où elle produisit peu d'effet.

Cette chanson avait été faite au sujet de l'admission de plusieurs nouveaux convives aux Dîners de la Société épicurienne.

Quelques mois après, à un dîner auquel avaient été invités divers artistes, M. Fasquel, professeur de harpe, demanda la permission de faire entendre un air qu'il avait composé sur la chanson d'Armand Gouffé. Cet air était entraînant, il produisit le plus grand effet, il fut chanté, rechanté, la chanson parut délicieuse, délirante; elle eut bientôt une grande vogue, et le refrain chanté en chœur, lui donna l'allure bacchique qui convient à une chanson de table.

La chanson n'était ni plus ni moins jolie que lorsque le poète l'avait composée : mais la musique donnait aux paroles leur véritable expression, et voilà justement comme le meilleur opéra-comique réussit ou tombe, selon qu'il sort des mains d'un bon ou d'un mauvais compositeur. Voilà ce qui explique les succès de Sédaine et Grétry, de Marsollier avec Dalayrac, d'Etienne avec Nicolo, de Scribe avec Auber.

La musique est la coquetterie de la chanson. La plus jolie femme en négligé, n'a pas autant de ressources

pour plaire, que lorsqu'une parure élégante et bien assortie aux qualités qu'elle possède, en fait valoir tous les avantages.

Nous avons déjà parlé de M. Armand Gouffé, à propos de sa chanson intitulée l'Eloge de l'Eau, dans notre 47e livraison, et de celle de la Fin du Jour, qui se trouve dans la 67e. M. Armand Gouffé a composé sa chanson en 1807, elle est dans le Journal des Gourmands et des Belles du mois de décembre de cette année, qui était la seconde de la résurrection du Caveau, sous le titre de Société épicurienne.

On a étrangement abusé de ce mot, Epicurien. Beaucoup de gens croient qu'Epicure était un matérialiste, un gourmand, un buveur, adonné aux plaisirs des sens, et cela peut être à cause du passage d'Horace (Liv. 1, ép. 4, v. 16), où ce poète, qui professait la philosophie d'Epicure, plaisante en écrivant à Tibule :

Me pinguem ac nitidum bene curatâ cute vises,
Quum ridere voles Epicuri de grege porcum.

« Quand vous voudrez rire, venez me voir gras, brillant de santé, le teint fleuri, vrai pourceau du troupeau d'Epicure. »

Mais Epicure fut calomnié comme le sont tous les hommes d'un grand mérite. Les stoïciens cherchèrent à donner de mauvaises interprétations à ses sentiments, et en tirèrent de pernicieuses conséquences. Il est si facile de dénaturer et de souiller les choses les plus pures.

Epicure enseignait à ses disciples que le bonheur de l'homme est dans la volupté, non des sens et du vice, mais de l'esprit et de la vertu. Il tâchait de leur inspirer l'enthousiasme de la sagesse, la tempérance, la frugalité, l'éloignement des affaires publiques, la modération dans la dispute, la fermeté de l'ame, le goût des plaisirs honnêtes et le mépris de la vie.

A toutes les calomnies forgées contre lui par l'imposture, il n'opposa que le silence et une vie exemplaire.

L'épicurisme négligé ou ignoré dans les siècles de barbarie qui suivirent la décadence de l'empire romain, ne sortit de l'oubli que dans le dernier siècle, par les soins du célèbre Gassendi, qui, interprétant les sentiments d'Epicure d'une manière favorable, illustra la doctrine du philosophe grec par ses écrits et par ses mœurs. Il eut pour disciples, Molière, Chapelle et Bernier, dont les exemples et les leçons soumirent à la philosophie d'Epicure plusieurs hommes distingués, qui formèrent parmi nous différentes écoles d'épicurisme moral ou littéraire. La plus ancienne tenait ses assemblées chez la fameuse Ninon de Lenclos : c'est là que venait s'inspirer tout ce que la cour et la ville avaient d'hommes polis et voluptueux, et particulièrement Saint-Evremond, qui fit pour le portrait de Ninon, ces vers :

L'indulgente et sage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Platon.

Puis vint la Société du Temple, où brillèrent Chaulieu, La Fare, J.-B. Rousseau, Palaprat, le duc de Nevers, le maréchal de Catinat et d'autres noms célèbres. L'Ecole de Sceaux, chez la duchesse du Maine, plus décente que celle du Temple, compta La Motte, Fontenelle, Voltaire, etc. Enfin la petite Société épicurienne du Caveau, réunit les plaisirs du Parnasse et de la table, elle était composée des deux Crébillon, de Gresset, Piron, Gentil-Bernard, Saurin, Collé et Gallet. Laujon, qui en était le plus jeune, se trouva le doyen du Caveau moderne, et fit la transition entre les deux Sociétés Epicuriennes, dont Armand Gouffé fut un des plus aimables soutiens, avec Désaugiers, Béranger et..... mais la nomenclature serait trop longue. Toutefois, si, d'après le proverbe qu'Armand Gouffé a pris pour refrain : Plus on est de fous, plus on rit, on doit bien rire dans le monde, où, comme le dit un proverbe encore plus ancien, celui de Salomon, Stultorum numerus est infinitus : le nombre de fous est infini !

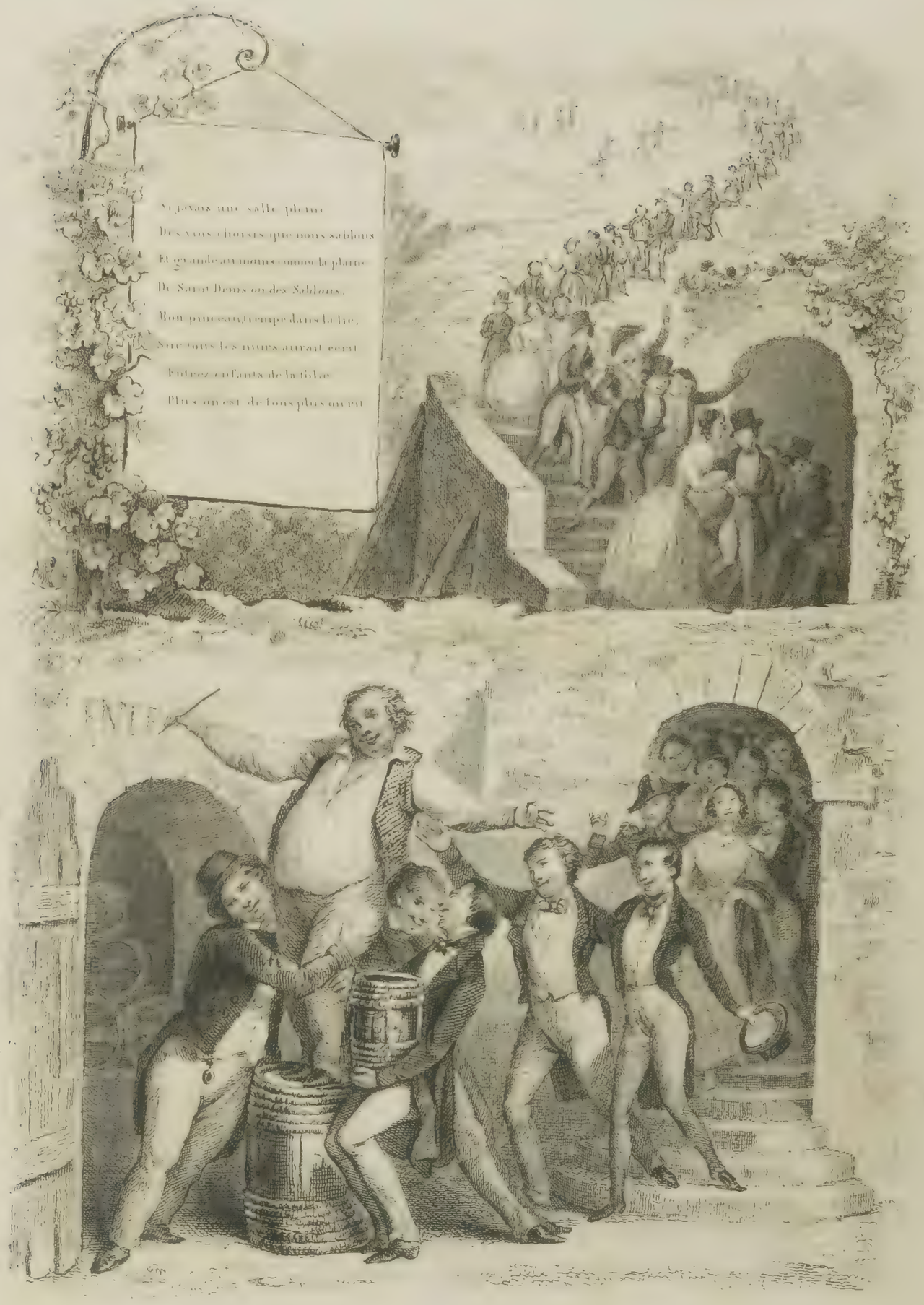
DU MERSAN.

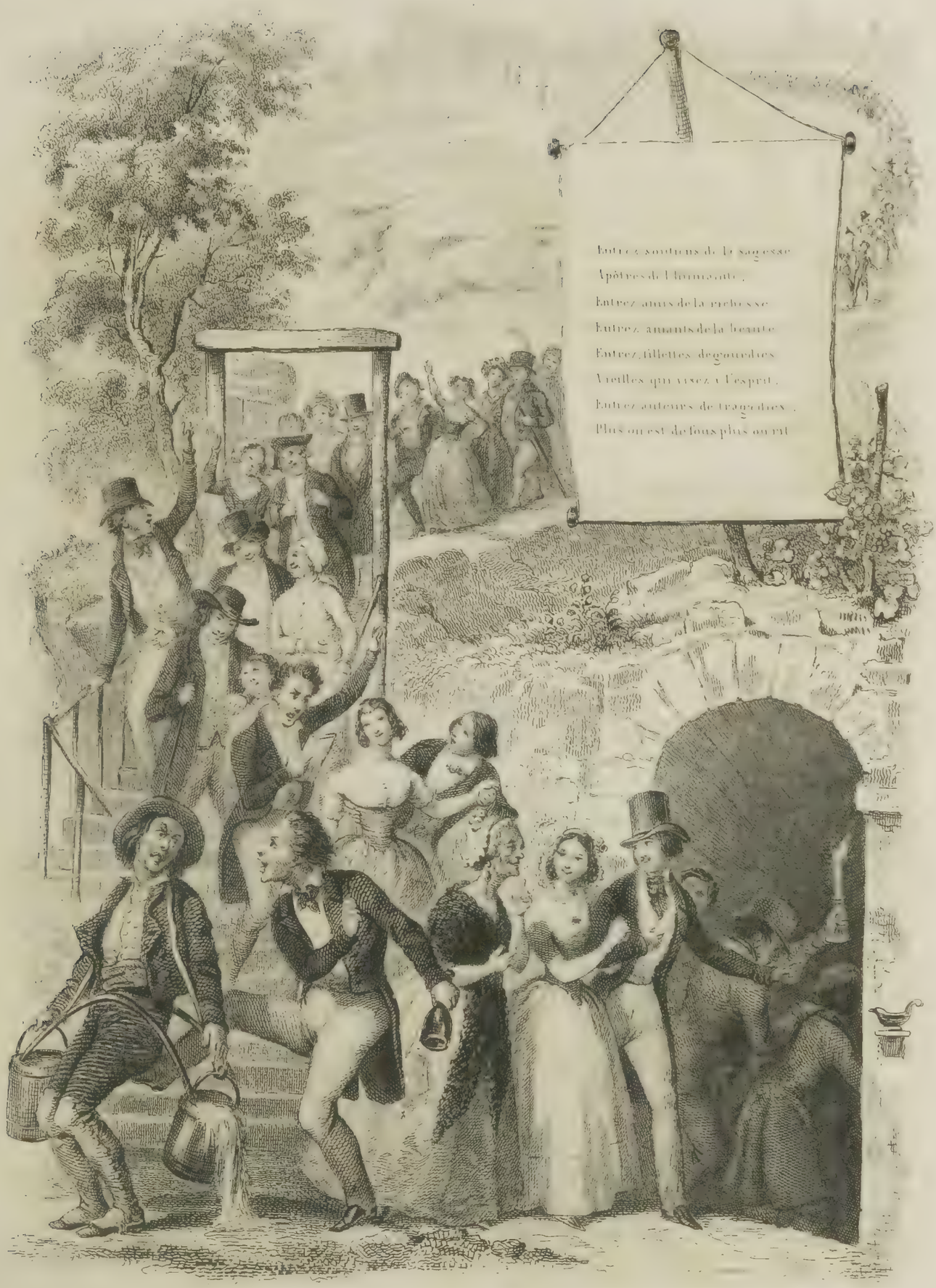
PLUS ON EST DE FOUS

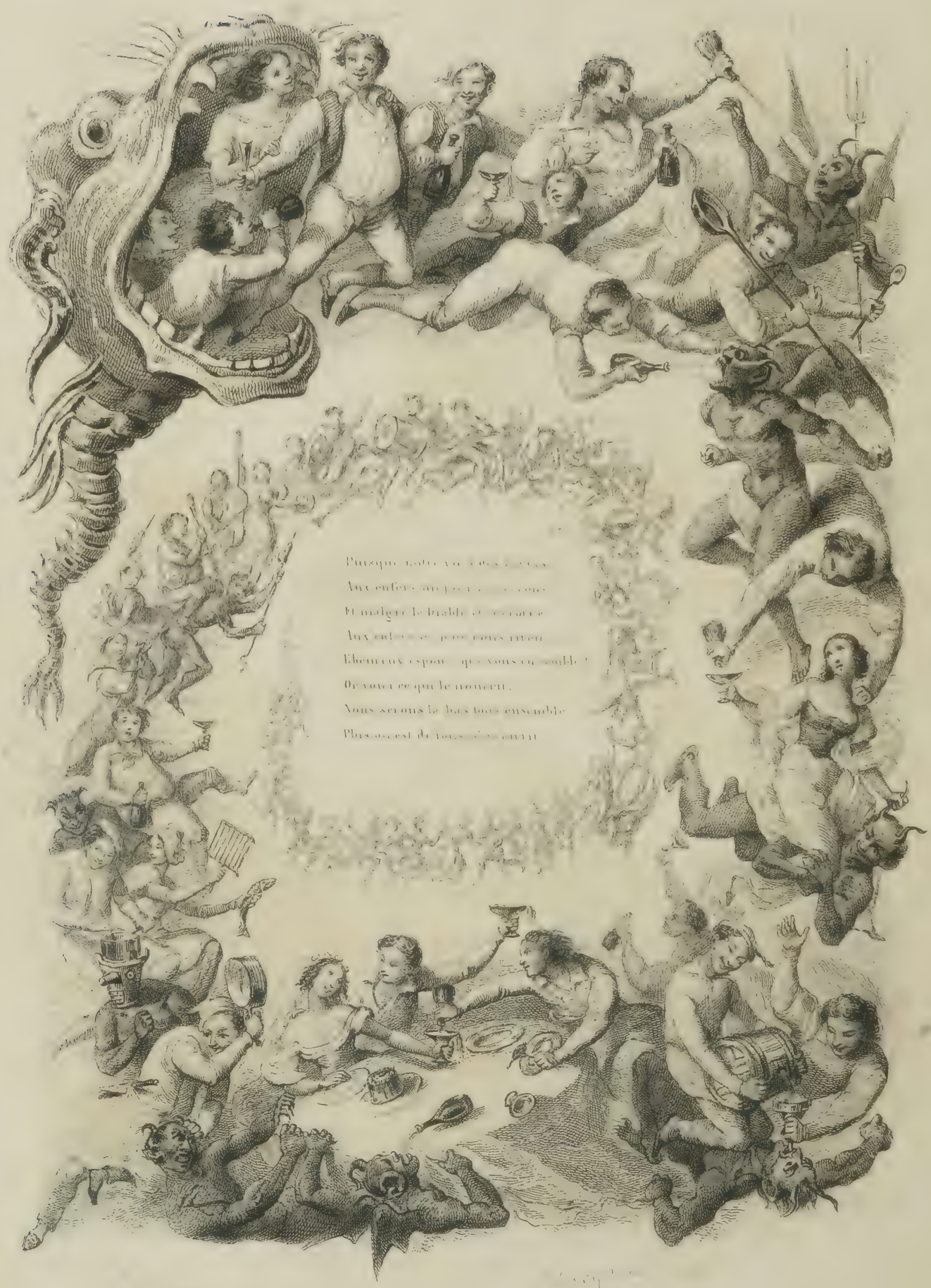
Des frélons bravant la piqûre,
Que j'aime à voir dans ce séjour
Le joyeux troupeau d'épicure
Se recruter de jour en jour!
Francs buveurs, que Bacchus attire
Dans ces retraites qu'il chérit
Avec nous venez boire et rire
Plus on est de fous, plus on rit.

PLUS ON RIT

Ma règle est plus douce et plus prompte
Que les calculs de nos savans
C'est le verre en main que je compte
Mes vrais amis, les bons vivans!
Plus je bois plus leur nombre augmente
Et quand ma coupe se tarit
Au lieu de quinze j'en vois trente
Plus on est de fous, plus on rit


Si j'avais une salle pleine
Des vins choisis que nous sablons
Et grande au moins comme la plaine
De Saint Denis ou des Sablons.
Mon pinceau trempé dans la lie,
Sur tous les murs aurait écrit
Entrez enfants de la folie
Plus on est de fous plus on rit


Entrez soutiens de la sagesse
Apôtres de l'humanité,
Entrez amis de la richesse
Entrez amants de la beauté
Entrez fillettes degoutées
Vieilles qui visez à l'esprit,
Entrez auteurs de tragédies,
Plus on est de fous plus on rit


Puisque
Aux enfers
Et malgré le diable
Aux enfers
Eh! eux
Or voici ce qui le nouerit.
Nous serons là bas tous ensemble
Plus qu'est de tous

PLUS ON EST DE FOUS, PLUS ON RIT

Allegro.

CHANT.

PIANO.

Des fré - lons bra - vant la pi - qû - re,

F

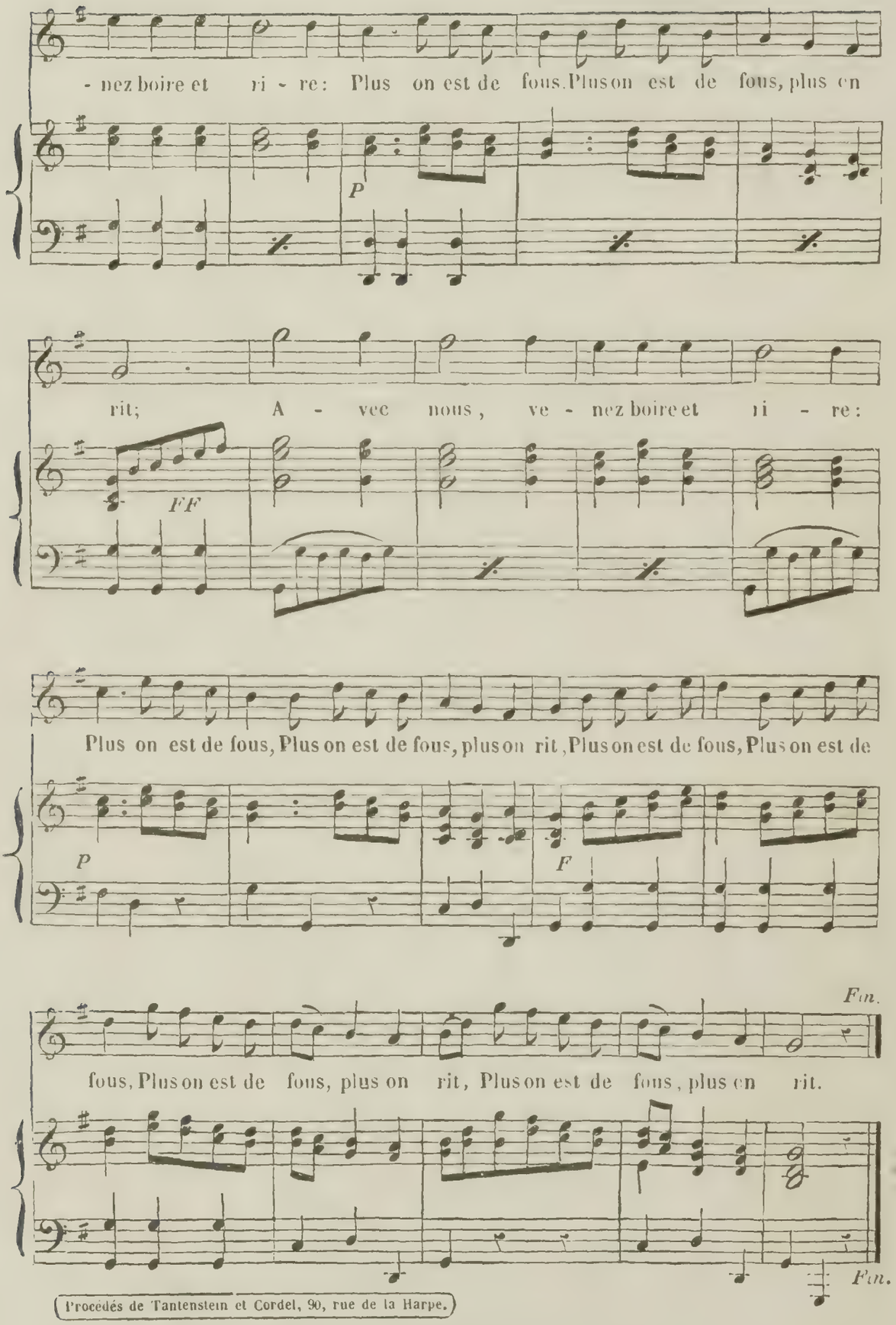
Que j'aime à voir dans ce sé-jour Le joyeux trou-peau d'Ε - pi - cu-re Se re - cru-

- ter de jour en jour! Francs bu - veurs, que Bacchus at - ti - re

dolce.

Dans ces re - trai - tes qu'il ché - rit, A - vec nous, ve -

F



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de Pillet fils aîné, 7, rue des Grands-Augustins.

LE CHANT DU DÉPART

[illegible]

Paroles de M. J. CHENIER, [illegible] MEHUL

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. GARNIER. — 2e et 3e planche, par M. BOILLY.

NOTICE.

Après l'Hymne des Marseillais " au-dessus duquel il n'y a rien, en ce genre, soit chez les anciens, soit chez les nations modernes, la seconde place appartient incontestablement au Chant du Départ. Chénier (Marie-Joseph), cet autre Tyrtée des guerres de la Révolution, le composa en 1794, pour l'anniversaire du 14 Juillet. En faisant la part de l'exaltation républicaine du temps qui ne permettait d'exprimer modérément ni ses affections, ni ses haines; en n'examinant pas à la loupe d'un purisme vétilleux quelques expressions peu harmonieuses, introduites dans un petit nombre de vers par le langage obligé de l'époque, on reconnaîtra toujours dans ce chant guerrier une brillante et poétique inspiration. La magnifique strophe qui en forme le début est à la hauteur des chefs-d'œuvre de nos deux grands lyriques français.

Dans l'une des strophes de ce chant l'auteur rendit un juste hommage à deux jeunes héros, on peut dire à deux héros-enfants, dont l'histoire impartiale signalera aussi les noms et le dévouement.

Joseph Barra, entré, comme tambour, avant sa douzième année, dans les rangs de l'armée républicaine de l'intérieur, était aussi bon fils que soldat intrépide. Envoyant chaque mois à sa mère sa modique solde tout entière, il s'était toujours fait remarquer par son ardeur dans le combat. Cerné un jour par un nombreux parti de Vendéens, vingt baïonnettes sont levées sur lui. — " Crie Vive Louis XVII, lui dit-on, ou tu es mort. — " Vive la République! " s'écrie ce jeune d'Assas de douze ans, et il tombe percé de coups!

La Convention vota une fête à sa mémoire, une pension à sa mère; Chénier et Collin d'Harleville lui offrirent, dans leurs vers, le tribut de l'admiration nationale.

Le second exemple de ce dévouement précoce n'est pas moins héroïque. Les insurgés marseillais allaient traverser la Durance, et écraser par la supériorité du nombre une faible troupe de soldats républicains. Un seul moyen de salut restait à ces derniers, c'était d'aller couper, sous le feu de l'ennemi, les câbles du ponton déjà tombé en son pouvoir; mais une si périlleuse entreprise fait hésiter les plus braves..... Soudain un enfant de treize ans s'élance : c'est Joseph-Agricole Vialla, qui saute sur une hache, vole aux bords du fleuve, et frappe sur le câble à coups redoublés. Plusieurs décharges de mousqueterie sont dirigées contre lui : il continue à frapper avec ardeur..... Enfin, atteint d'une balle et mortellement blessé, "Je meurs, mais c'est pour la Liberté!" telles sont ses dernières paroles. La mère de ce jeune Spartiate se montra digne de lui avoir donné le jour. En apprenant cette perte cruelle, sa douleur fut profonde; mais quand on lui eut raconté l'admirable dévouement de son fils. — "Oui, dit-elle, il est mort pour la patrie!" et ses larmes cessèrent de couler.

En regrettant que ces deux traits n'aient pas eu lieu dans une lutte contre l'étranger, la France doit s'enorgueillir de pareils enfants, et savoir gré à la lyre qui a célébré leur courage.

Le Musicien ne resta pas au-dessous du Poète. Exalté par cette belle composition, Méhul en doubla le prix par ses énergiques accords. Ajoutons, comme une circonstance mémorable, qu'ils furent tracés en quelques instants, sur le coin d'une cheminée, et au milieu des causeries d'un salon.

Ainsi, trois des plus remarquables productions lyriques de nos jours sont nées d'improvisations du génie. le Chant du Départ, comme on vient de le dire; l'air O Patrie! du Tancredi, nommé en italie l'Aria dei Rizzi, parce que Rossini le composa pendant qu'on apprêtait le riz de son repas; enfin, la Marseillaise, qui, nouvelle Pallas, en quelques moments d'une nuit déjà très avancée sortit tout armée du cerveau enflammé de Rouget de l'Isle.

Exécuté d'abord par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire de musique, dans la fête nationale de 1794 qui célébrait le souvenir de la prise de la Bastille, le Chant du Départ devint promptement populaire; il fut accueilli avec transport par nos armées, qui le baptisèrent du nom honorable de Frère de la Marseillaise. Il est, en effet, aussi beau de majesté et d'énergie que l'autre de verve et d'enthousiasme. Ces deux Chants belliqueux entraînèrent des légions de volontaires à la défense de nos frontières menacées, et décidèrent souvent la victoire. Leur souvenir restera toujours inséparable dans les glorieuses annales des guerres de l'indépendance nationale.

N. ...

LE CHANT DU DÉPART,

HYMNE DE GUERRE.

UN DÉPUTÉ DU PEUPLE.

La victoire en chantant nous ouvre la barrière :
La liberté guide nos pas.
Et du nord au midi la trompette guerrière
A sonné l'heure des combats.
Tremblez, ennemis de la France,
Rois ivres de sang et d'orgueil !
Le peuple souverain s'avance.
Tyrans, descendez au cercueil
La république nous appelle,
Sachons vaincre ou sachons périr ;
Un Français doit vivre pour elle,
Pour elle un Français doit mourir.

CHANT DES GUERRIERS.

La république, etc.

UNE MÈRE DE FAMILLE.

De nos yeux maternels ne craignez pas les larmes
Loin de nous de lâches douleurs!
Nous devons triompher quand vous prenez les armes.
C'est aux rois à verser des pleurs.
Nous vous avons donné la vie
Guerriers, elle n'est plus à vous,
Tous vos jours sont à la patrie
Elle est votre mère avant nous.

CHOEUR DES MÈRES DE FAMILLE.

La république, etc

DEUX VIEILLARDS.

Que le fer paternel arme la main des braves.
Songez à nous au champ de Mars.
Consacrez dans le sang des rois et des esclaves
Le fer beni par vos vieillards;
Et, rapportant sous la chaumière
Des blessures et des vertus,
Venez fermer notre paupière
Quand les tyrans ne seront plus

CHOEUR DES VIEILLARDS.

La république, etc.

UN ENFANT.

De Barra, de Viala le sort nous fait envie;
Ils sont morts, mais ils ont vaincu.
Le lâche accable d'ans n'a point connu la vie!
Qui meurt pour le peuple a vécu.
Vous êtes vaillans, nous le sommes:
Guidez-nous contre les tyrans;
Les républicains sont des hommes,
Les esclaves sont des enfans.

CHOEUR DES ENFANS.

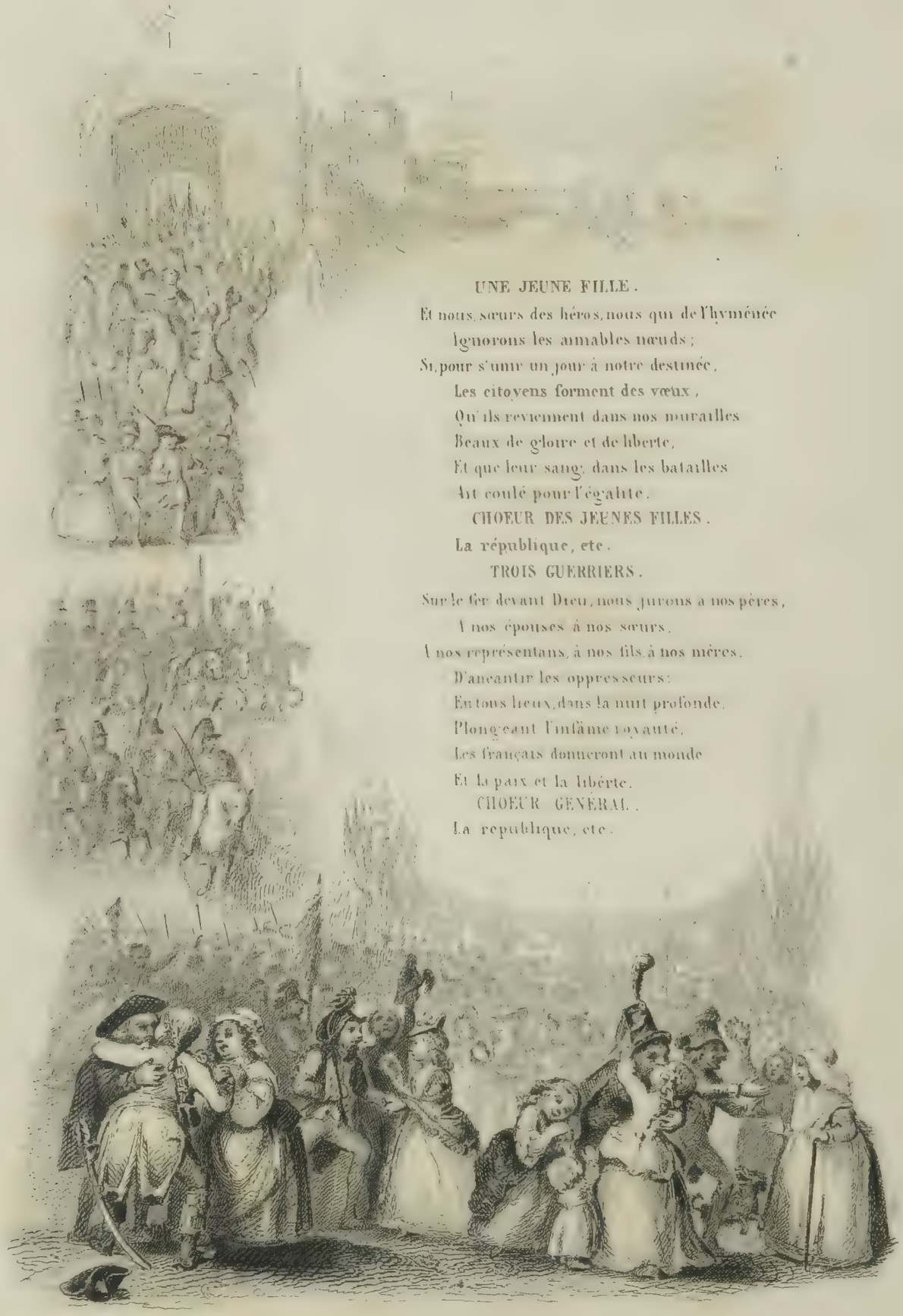
La république, etc.

UNE ÉPOUSE.

Partez, vaillans époux; les combats sont vos fêtes:
Partez, modèles des guerriers:
Nous cueillerons des fleurs pour en ceindre vos têtes
Nos mains tresseront vos lauriers.
Et, si le temple de mémoire
S'ouvrait à vos mânes vainqueurs,
Nos voix chanteront votre gloire.
Nos flancs porteront vos vengeurs.

CHOEUR DES ÉPOUSES.

La république, etc.



UNE JEUNE FILLE.

Et nous, sœurs des héros, nous qui de l'hyménée
Ignorons les aimables nœuds;
Si, pour s'unir un jour à notre destinée,
Les citoyens forment des vœux,
Qu'ils reviennent dans nos murailles
Beaux de gloire et de liberté,
Et que leur sang, dans les batailles
Ait coulé pour l'égalité.

CHOEUR DES JEUNES FILLES.

La république, etc.

TROIS GUERRIERS.

Sur le fer devant Dieu, nous jurons à nos pères,
A nos épouses à nos sœurs,
A nos représentans, à nos fils, à nos mères,
D'anéantir les oppresseurs:
En tous lieux, dans la nuit profonde,
Plongeant l'infâme royauté,
Les français donneront au monde
Et la paix et la liberté.

CHOEUR GÉNÉRAL.

La république, etc.

LE CHANT DU DÉPART

Accompagnement de piano par M. COLET.

Allegro marziale.

CHANT.

La vic toire en chan - tant nous ou - vre la bar -

PIANO.

FF *F* *F* *Ped.* 8va *loco*

- riè - re, La li-ber - té gui - de nos pas; Et du nord au mi - di la trom-

Ped. *Ped.* *Ped.* 8va *loco*

- pet - te guer - riè - - re A son-né l'heu - re des com - bats; Trem -

Ped.

FP *FP* *F*

- blez en-ne-mis de la Fran - ce, Rois i - vres de sang et d'or-gueil, Le

P *P* *FP* *FP* *F* *F*

peu-ple sou-ve - rain s'a - van - - ce, Ty-rans, des - cen-dez au cer - cueil!

8va *Ped.*

CHOEUR. (La 2e fois en chœur.)

SOPRANI. La Ré pu - bli - que vous/nous ap - pel - - le, sachez/sachons vaincre ou sachez/sachons pé -

TENORI. La Ré-pu - bli - que vous/nous ap - pel - - le, sachez/sachons vaincre ou sachez/sachons pé -

BASSI. La Ré-pu - bli - que vous/nous ap - pel - - le, sachez/sachons vaincre ou sachez/sachons pé -

PIANO. *loco* *Ped.*

(La 2e fois l'accompagnement doit être plus fort que la 1re fois.)

Doux. *F*

- rir, Un Fran-çais doit vi - vre pour el - - le, Pour elle un Français doit mou -

F

- rir, Un Français doit vi-vre pour el - - le, Pour elle un Français doit mou

F

- rir! Un Français qui vé cut pour elle Est heureux de mou -

dolce *F* *Ped.*

Doux. *F* 2da volta al segno

- rir! Un Français doit vi - vre pour el - le, Pour elle un Français doit mourir.

F

- rir! Un Français doit vivre pour el - - le, Pour elle un Français doit mourir!

- rir! Un Français qui vécut pour elle Est heureux de mourir!

loco *dolce* *F* *Ped.* Pour finir.

(Procédés de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

LE DÉPART DU CONSCRIT ❀ LE RETOUR DU CONSCRIT
LE DÉPART DU GRENADIER.

DESSINS DE M. PASCAL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. ALÈS. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. TORLET.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les trois chansons que nous avons réunies dans cette livraison, font une sorte de trilogie qui comprend les trois phases de la vie du militaire, et retrace la marche ascendante du jeune soldat.

On le voit conscrit, s'arrachant avec regret du sein de sa famille éplorée. Il revient au pays quelques années après, soldat dégoisé pour faire la moisson et revoir sa promise. Enfin il devient troupier fini, le beau grenadier pour lequel la cuisinière émérite réserve toujours le premier bouillon, et dont au départ elle garnit le sac de chemises, paires de bas, mouchoirs, etc.

La Chanson du Départ du Conscrit qui date de plus d'un quart de siècle, est sans doute le texte original de celle du Conscrit de Corbeil, qui n'en est qu'une imitation. La rime du premier couplet

Faut quitter le Languedô,
Avec le sac sur le dos:

prouve évidemment que l'auteur était Languedocien. J'aurais du dire les auteurs: car le dernier couplet annonce une association poétique de trois rimeurs, dans le genre de nos vaudevillistes qui se mettent en trois, et souvent en quatre, pour composer un acte.

La Chanson du Retour du Conscrit est encore une composition qui n'eût point été faite avec autant de simplicité et de graces naturelles par des auteurs de vaudeville; ceux du Soldat Laboureur eurent le bon esprit de la demander textuellement à une petite Normande, de qui ODRY l'apprit avec la manière de la chanter, ce qu'il fit avec grand succès dans son rôle de Faucille, qu'il joua avec un comique parfait.

Quant à la Romance Guernadier, que tu m'affliges, elle eut une telle vogue, à l'époque où FLORE la chanta dans la comédie des Cuisinières, qu'en peu de temps elle courut dans les quatre parties du monde. Un voyageur qui revenait du Brésil, m'apprit qu'il l'avait entendu chanter sur les bords de la rivière des Amazones, et au pied du Chimboraco. Je doute cependant qu'elle y fut chantée d'une façon aussi originale, qu'elle l'était au Théâtre des Variétés par cette excellente Flore, à qui, sans contredit, elle dut son succès. Toutefois, la modestie de l'auteur est forcée de convenir que la pièce partagea la vogue de la chanson, que dans plusieurs châteaux, les duchesses et les marquises s'amusèrent beaucoup à se travestir en cuisinières, et que c'était à qui jouerait le rôle de Victoire, pour chanter Guernadier, que tu m'affliges. Cette romance fut longtemps sur tous les pianos. Elle n'était que l'imitation d'une chanson de village, copiée sous la dictée d'une paysanne, et dans laquelle on trouvait ce couplet remarquable :

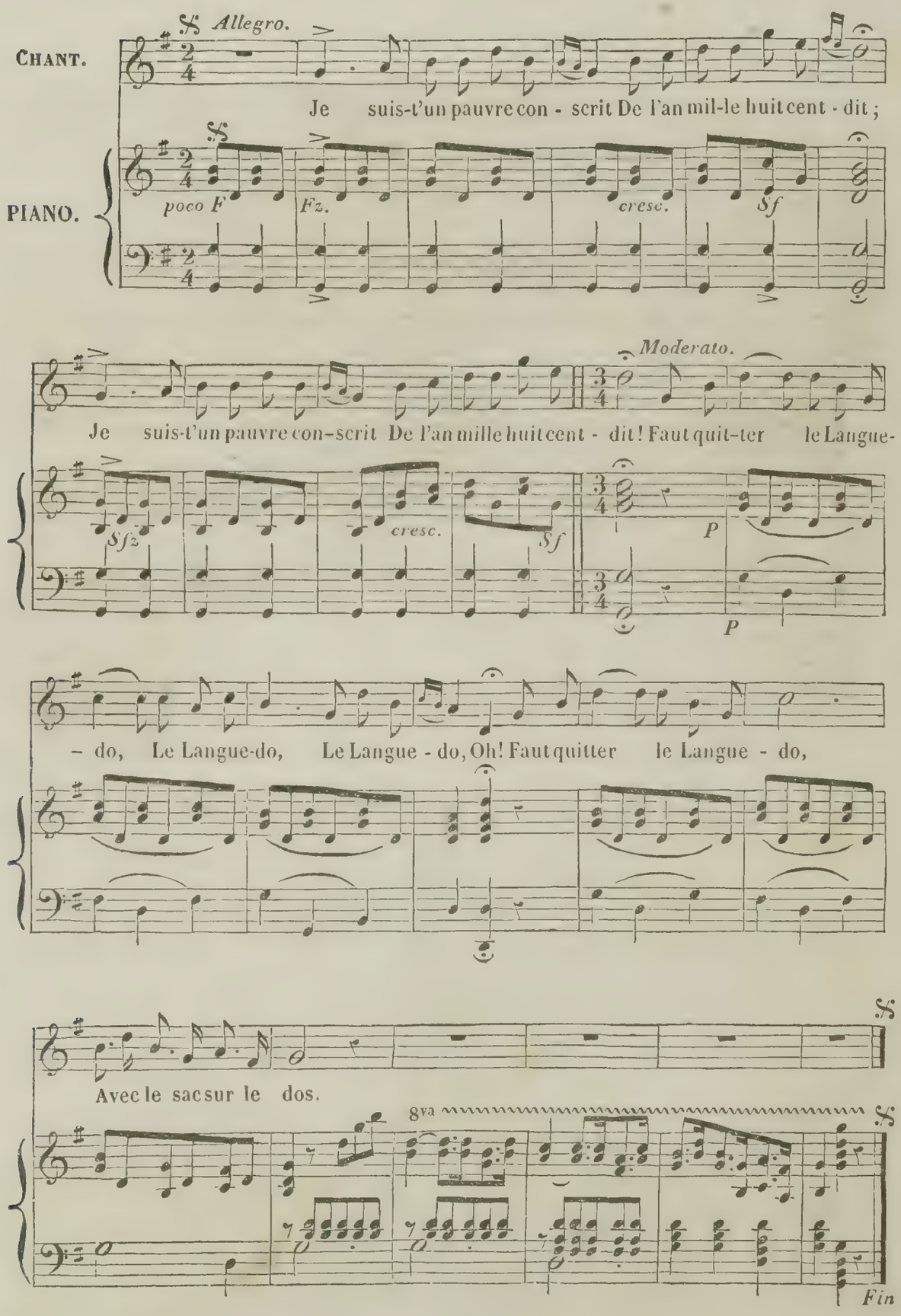
Ah! dis-moi, militaire de guerre,
As-tu ton saque bien garni?
Tien voilà quatre chemises
Qu'ils sont faites de ma main.
Et une bourse bien garnise,
Pour boire dans ton chemin.

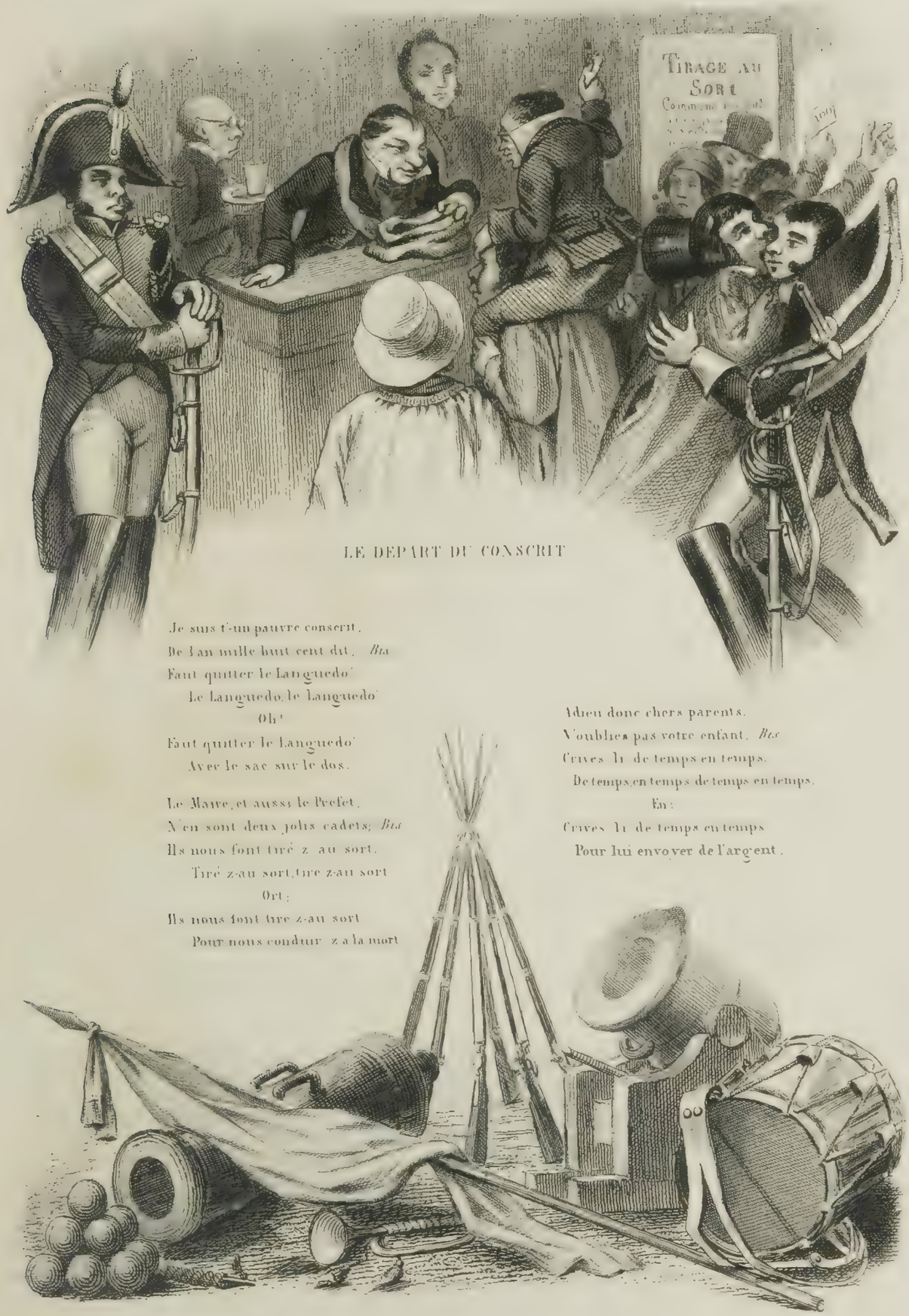
Les airs de nos trois Chansons ont été écrits fidèlement sous la dictée de celles qui ont fourni les paroles, excepté celui de la Chanson Guernadier, que tu m'affliges, auquel un jeune musicien amateur, a fait subir quelques modifications pour l'ajuster à la manière dont il a été chanté au théâtre.

On ne regrettera pas de trouver réunies ces œuvres de quelques Tyrtées de village, dont la musette a soupiré les Amours des conscrits, le Chagrin du départ, et l'Espoir, au retour, de voir les myrtes de Vénus se joindre aux lauriers de Mars, pour les couronner doublement.

DU MERSAN.

LE DÉPART DU CONSCRIT, avec accomp. de piano par M. H. COLLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



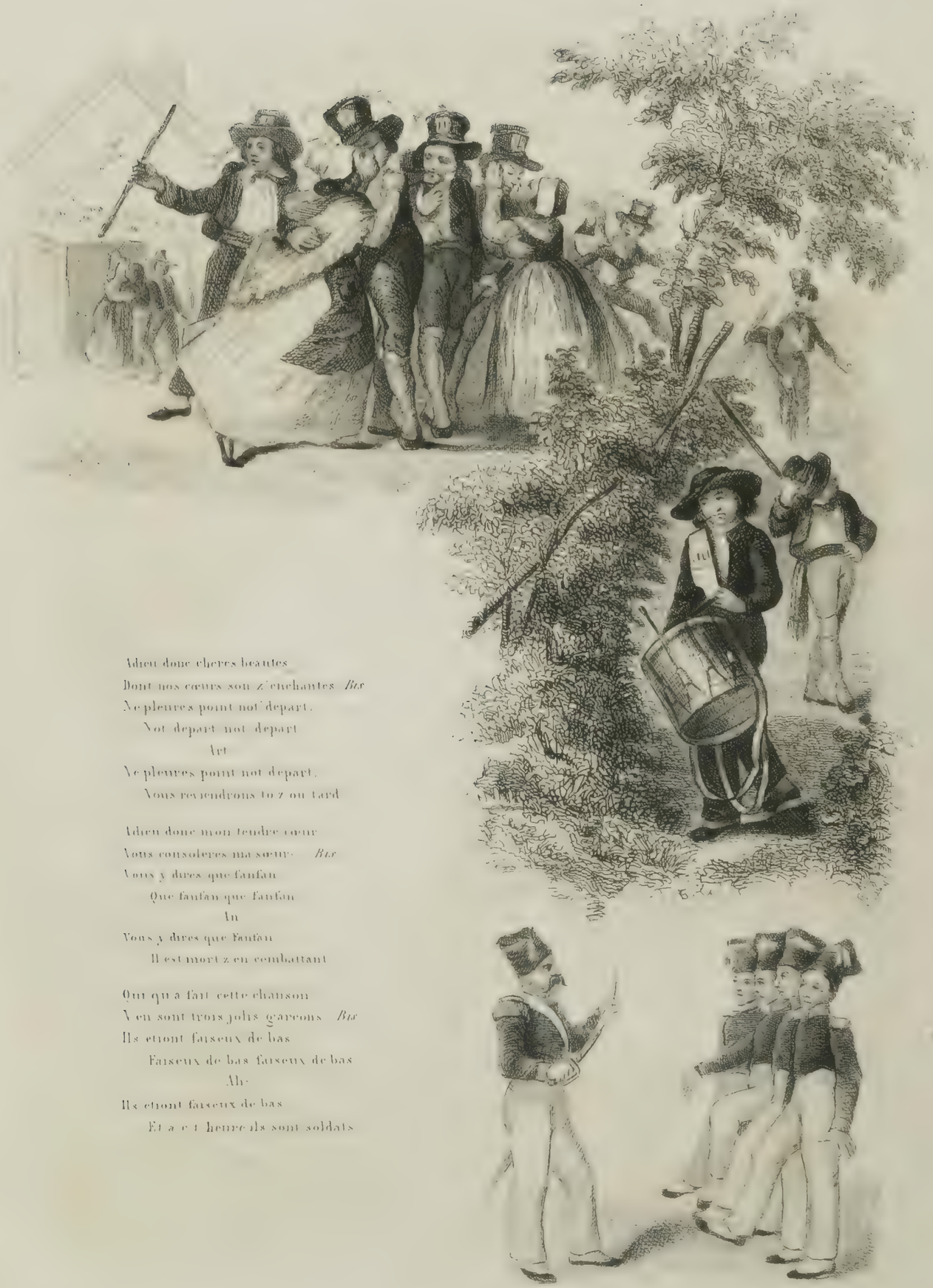


LE DEPART DU CONSCRIT

Je suis t-un pauvre conscrit,
De l'an mille huit cent dit. *Bis*
Faut quitter le Languedo'
Le Languedo, le Languedo'
Oh!
Faut quitter le Languedo'
Avec le sac sur le dos.

Le Maire, et aussi le Prefet,
N'en sont deux jolis cadets; *Bis*
Ils nous font tiré z au sort.
Tiré z-au sort, tire z-au sort
Ort;
Ils nous font tire z-au sort
Pour nous conduir z a la mort

Adieu donc chers parents.
N'oubliez pas votre enfant. *Bis*
Crivez li de temps en temps.
De temps en temps de temps en temps.
En:
Crivez li de temps en temps
Pour lui envoyer de l'argent.



Adieu donc chères beautés
Dont nos cœurs son z'enchantés *Bis*
Ne pleures point not' départ.
Not départ not départ
Art
Ne pleures point not départ.
Nous reviendrons to z ou tard

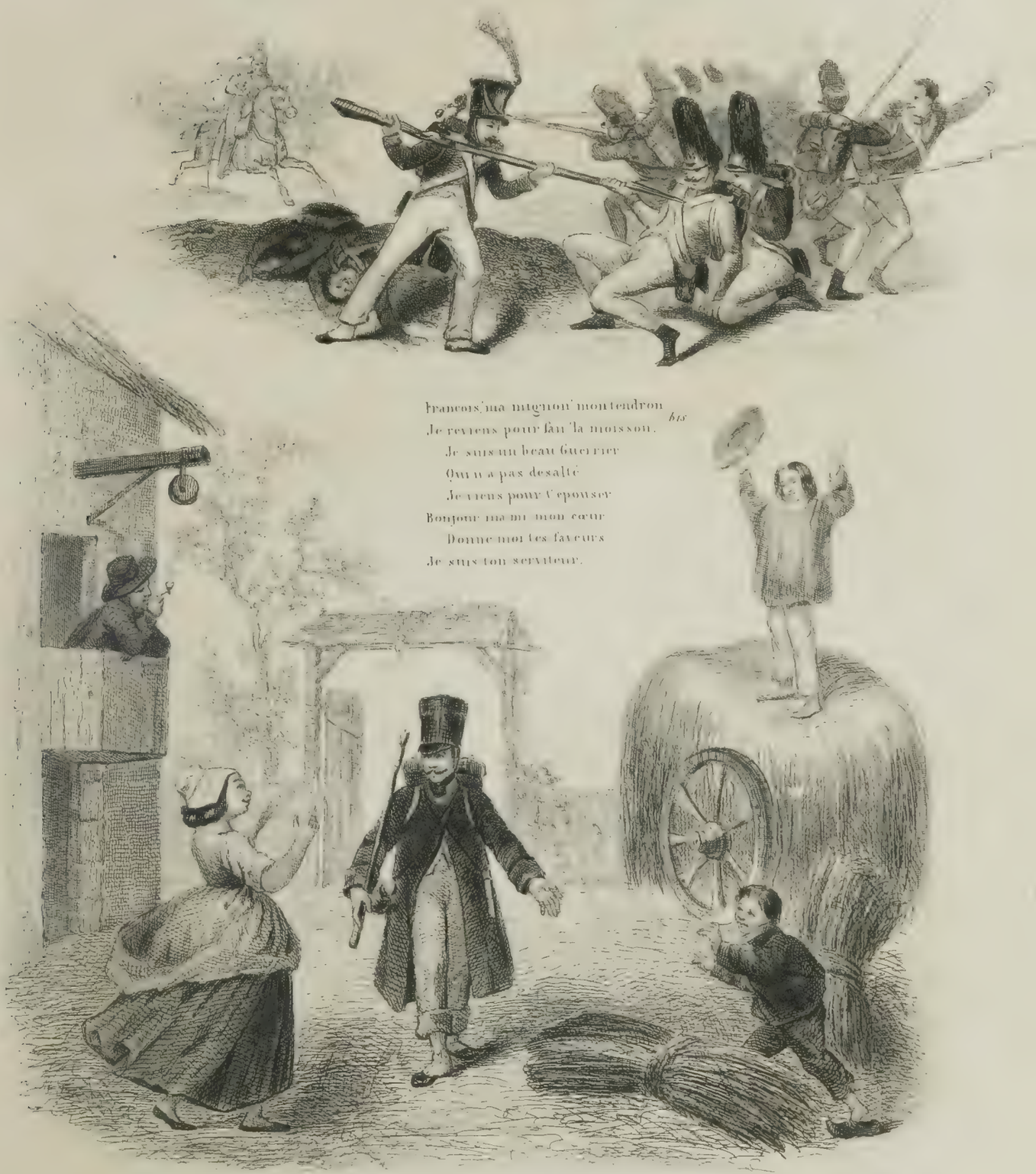
Adieu donc mon tendre cœur
Nous consolères ma sœur. *Bis*
Vous y dires que fanfan
Que fanfan que fanfan
An
Vous y dires que fanfan
Il est mort z en combattant

Qui qu a fait cette chanson
Y en sont trois jolis garçons *Bis*
Ils étiont faiseux de bas
Faiseux de bas faiseux de bas
Ah
Ils étiont faiseux de bas
Et a c t heure ils sont soldats

LE RETOUR DU CONSCRIT

Ah! que je suis donc chagrinée *bis*
Que mon amant s'est engagé
Je pleur toutes les soir
Que je peux pas savoir
Quand je vas le revoir.
Y a deux ans qu'il est parti,
Avec son beau fusil,
Pour tuer les ennemis.

Ah! bah! la bell' ne pleurez pu *bis*
Que votre amant est revenu
J'vous r'econnais en partant
Vous étiez paysan
A présent changement
Comm' tu est habillé
Te voila retapé
Comme un vrai Grenadier



François, ma mignon, mon tendron *bis*
Je reviens pour fau' la moisson.
Je suis un beau Guerrier
Qui n'a pas desalté
Je viens pour t'epouser
Bonjour ma mi mon cœur
Donne moi tes faveurs
Je suis ton serviteur.

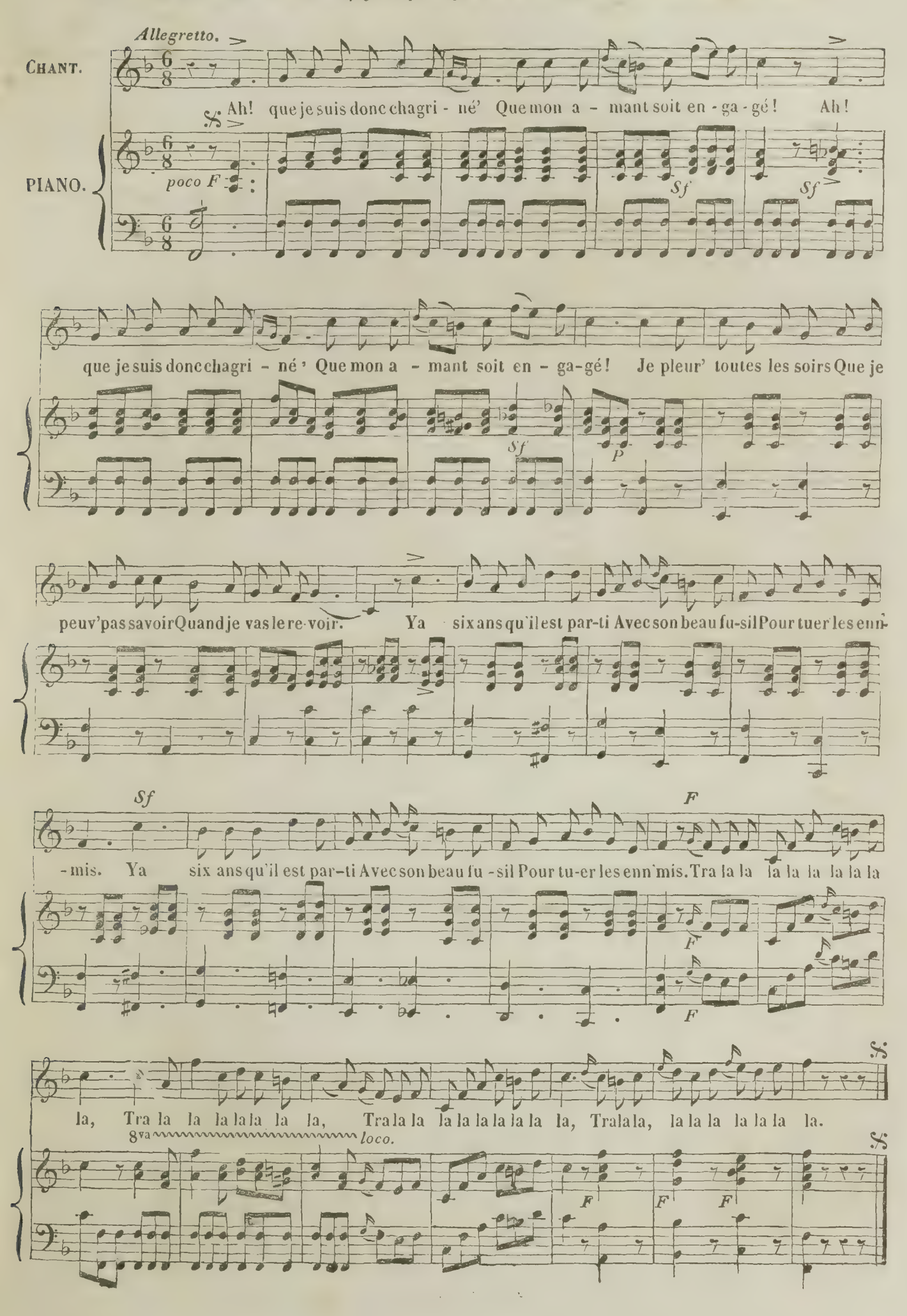
LE DEPART DU GRENADIER

Guernadier que tu m affliges
En m appeurnant ton depart,
Va dire a ton Capitaine,
Qu il te laisse en nos cantons
Que j en serai
Bien aise, contente, ravie,
De t y voir en garnison.

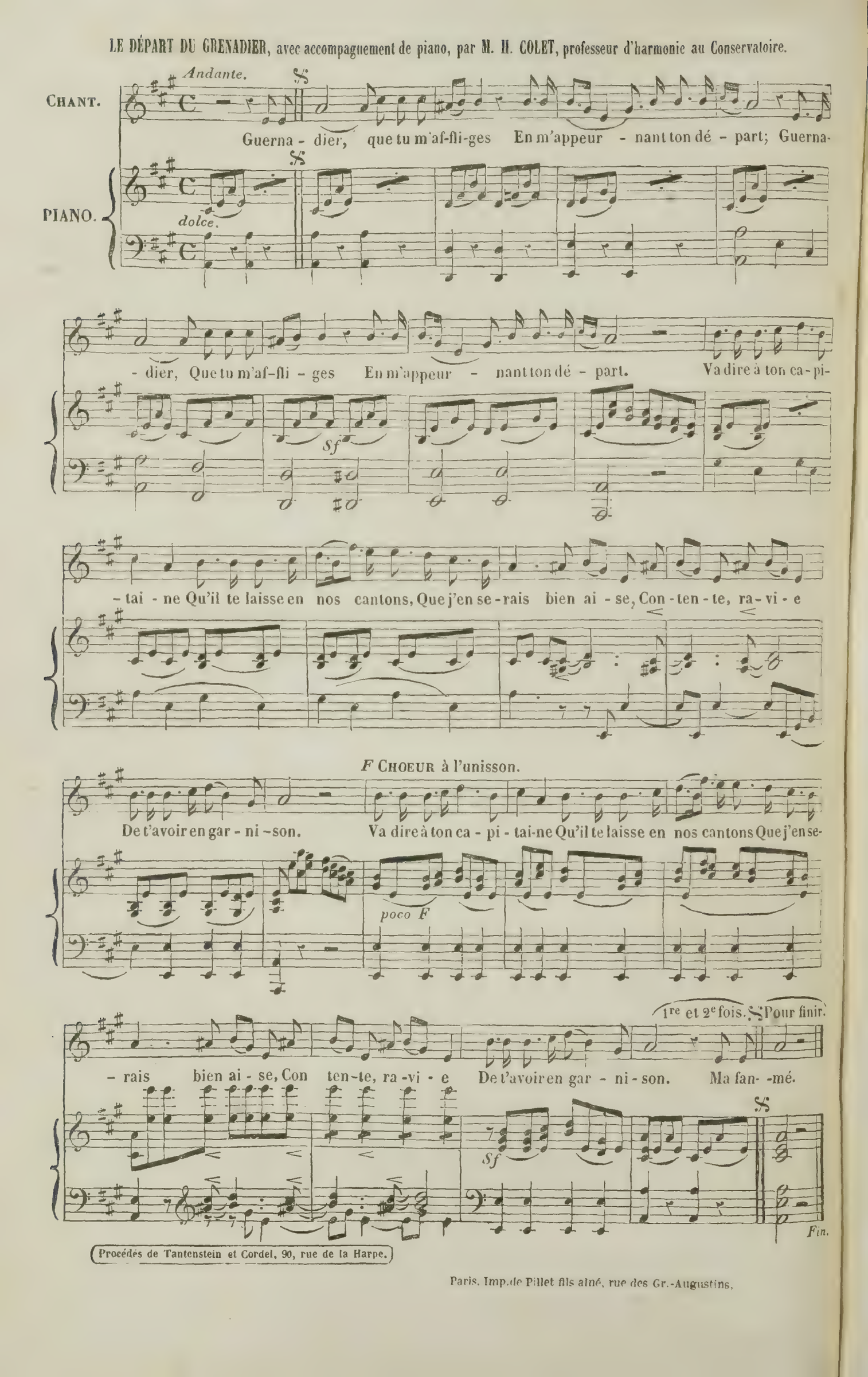
Ma Fanchon, sois en ben sure,
Je ne t oublierai jamais;
C est ton amant qui te l jure
Et crois bien qu il n aura pas
Le cœur assez capable,
Barbare perfide
D'oublier tous tes attraits

– Guernadier, puisque tu quittes
Ta Fanchon ta bonne amie,
Tiens, voila quatre chemises,
Cinq mouchoirs, un pair de bas
Sois moi toujours fidele
Constant, sincère,
Je ne t oublierai jamais.

LE RETOUR DU CONSCRIT, avec accompagn. de piano, par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.



LE DÉPART DU GRENADIER, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins.

LE RÉCIT DU CAPORAL

DANS UNE NUIT DE LA GARDE NATIONALE,

VAUDEVILLE DE MM. SCRIBE ET POIRSON,

MUSIQUE DE FEU DESPINOIS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONNIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR Mlle GOUJON.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

En 1815, on ne pouvait faire un pas sans entendre fredonner à son oreille :

Je pars,
Déja de toutes parts.....

C'était un couplet de facture fort piquant, à l'époque où dans les vaudevilles on mettait encore des couplets de facture, et où les vaudevillistes savaient faire des couplets. M. Scribe était au Havre, dans la famille de son ami Casimir Delavigne, il entendit jouer sur le piano un air de valse que venait de composer le maître de musique des jeunes personnes, homme de talent, qui avait reçu des leçons de Gluck, et il fit son couplet sur cet air qui lui dut l'honneur de devenir populaire. M. Scribe débutait alors dans la carrière du vaudeville, qu'il a suivie avec tant de bonheur et de talent. Un modeste incognito cachait encore son nom maintenant célèbre, car l'un ne marche pas sans l'autre, et il ne livrait au public que son prénom d'Eugène.

La pièce d'une Nuit de la garde nationale eut un grand succès, un succès de vogue, et ce ne fut pas seulement le sujet, neuf alors, qui motiva ce succès : mais la manière dont il était traité; car on donna à la même époque aux Variétés une pièce du même genre qui tomba tout à plat.

Il faut dire que la pièce était merveilleusement jouée, que Minette fut charmante dans le petit tambour, qu'Hippolyte fut très original dans le personnage de M. Pigeon qui est devenu un type, et que l'on voit encore sur une enseigne de la rue de Seine, et qu'Isambert chanta délicieusement le couplet de facture. Déjà dans ce petit tableau, M. Scribe avait joint au comique, une de ces intrigues légères et gracieuses, quelques uns de ces agencements de goût, qui décélaient l'auteur de bonne compagnie, en qui annonçaient le continuateur de Marivaux.

Que l'on ne prenne pas pour une épigramme ce point de ressemblance, car ce qu'on est convenu

d'appeler ironiquement le **Marivaudage**, prouve que ceux qui parlent ainsi ne connaissent pas Marivaux, et ne l'ont pas étudié : qu'ils ne l'ont même peut-être pas lu. Tout ce qu'a écrit Marivaux est semé de traits fins et délicats, d'aperçus où les secrets du cœur sont cherchés jusque dans les moindres replis, et de mots heureux auxquels il ne manque pour être entendus que d'être bien dits : comme les disait encore il y a peu de temps mademoiselle Mars. Une langue pour être bien comprise, doit être bien parlée.

Mais, dira-t-on, le langage de Marivaux dans un corps de garde ! Pourquoi pas? Il y a corps de garde et corps de garde ; et selon la légion et la compagnie qui le compose, il ressemble tantôt à un estaminet, tantôt à un club, tantôt à un salon de la Chaussée-d'Antin.

Quant à la localité, le corps de garde est ordinairement une salle basse, dont les murs seraient nus, s'ils n'étaient ornés d'arabesques et d'inscriptions de toutes sortes de styles. Le désœuvrement guide la main de celui qui y trace des sentences burlesques ou morales. Le charbon du poêle sert de crayon à l'artiste qui improvise sur les murailles un hussard à cheval, un grenadier la pipe à la bouche, un cœur enflammé, ou quelques hiéroglyphes plus ou moins réjouissants.

Il y a dans un corps de garde, les dormeurs, les joueurs, l'orateur et le farceur. Chacun y joue son rôle sans s'inquiéter s'il gêne les autres. Le lit de camp, quelques bancs, un bidon de ferblanc, un poêle dégradé, complètent l'ameublement, avec le ratelier pour les fusils, et la planche à mettre les schakos. C'est dans ce lieu, souvent enfumé, éclairé par des lampes dont la lumière s'échappe à regret, que se réunissent pour vingt-quatre heures les citoyens zélés qui passent par dessus les petites considérations de paresse, d'égoïsme, de plaisirs, et ceux qui ne craignent pas le ridicule dont on stigmatise chez nous l'homme qui a la bonhomie de faire son devoir.

Cette réunion improvisée a un caractère tout français. L'avocat, le bon bourgeois, le dandy, l'homme de lettres, l'agent de change, l'employé, le notaire, l'artisan et le fils du pair de France, sont d'abord alignés par rang de taille. Les premiers numéros sont pour les plus grands, les derniers souvent pour l'homme de mérite : c'est à peu près comme dans le monde.

L'homme de lettres commande le poste, le notaire est sergent, le banquier est caporal : Le marquis est simple soldat : mais il paye le punch, et il établit ainsi sa supériorité morale. Un écarté commence, l'agent de change et le banquier gagnent en considération ce qu'ils perdent en pièces de vingt francs.

La conversation s'anime, et de particulière devient générale, surtout quand cette teinte d'actualité qui colore tout aujourd'hui, la fait palpiter de son puissant intérêt. On parle de modes, de commerce, de l'Opéra, des feuilletons; mais aussi on parle politique et bientôt on ne s'entend plus. De la politique on tombe sur la littérature : Je pourrais dire on tombe avec elle.

Le corps de garde est une lanterne magique, un panorama où passent tour à tour les trois quarts des citoyens, les uns de gré, les autres de force. Mais tel qui se plaint de l'invention de la garde nationale, ne la croit pas d'origine aussi ancienne qu'elle l'est en France. Dès 1358, le Prévôt des marchands, Marcel, rassembla sur la place Saint-Eloi trois mille Parisiens armés qui firent trembler le dauphin. A l'époque de la ligue la garde bourgeoise s'organisa par compagnies que commandaient des **quarteniers**. En 1789, par un mouvement spontané, se forma la garde nationale parisienne, qu'une commotion électrique organisa presque aussitôt dans toute la France. Licenciée sous la Restauration, elle reparut en juillet 1830, et la chanson de M. Scribe faite en 1815 est encore l'histoire de la garde nationale d'aujourd'hui.

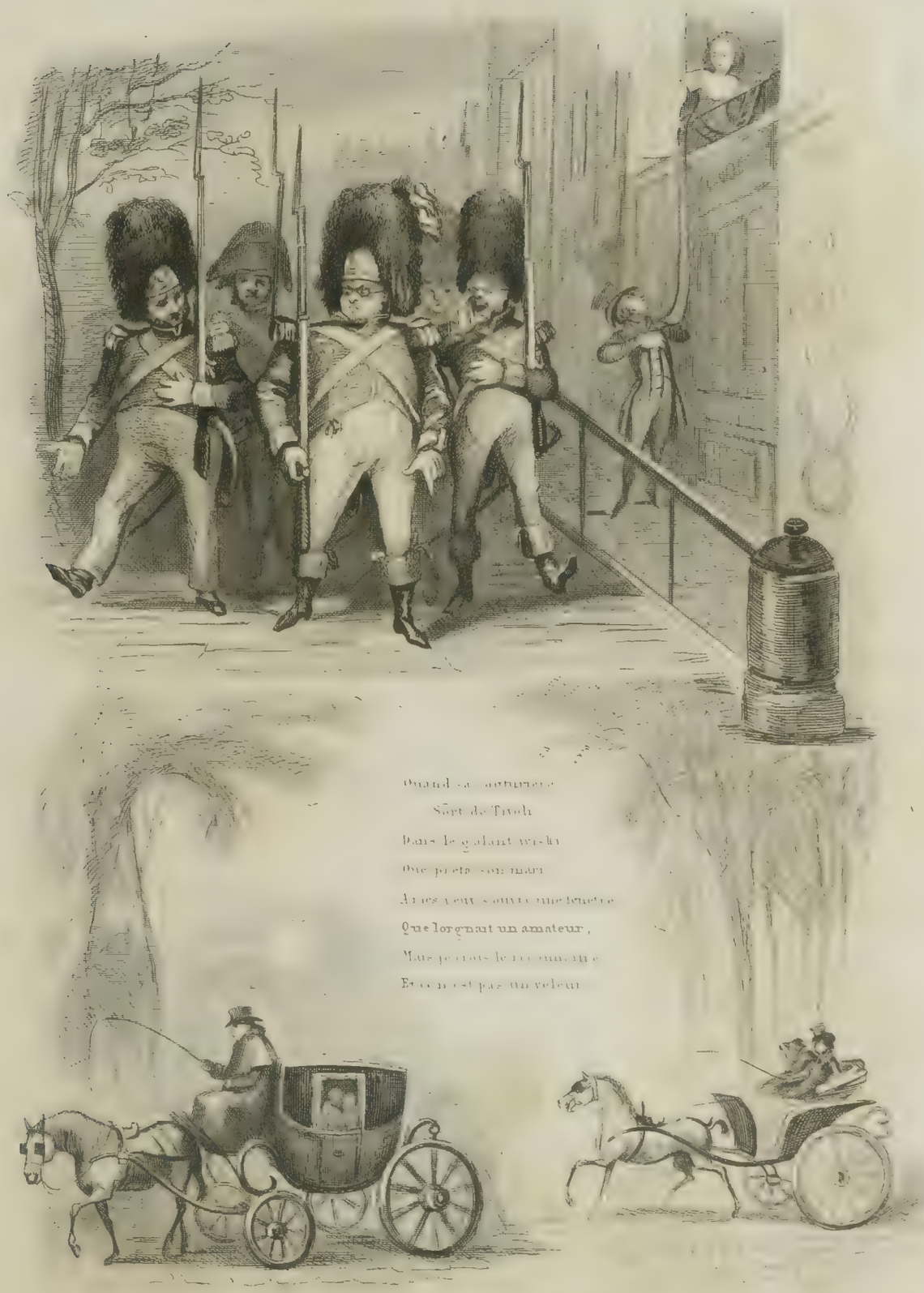
DU MERSAN.

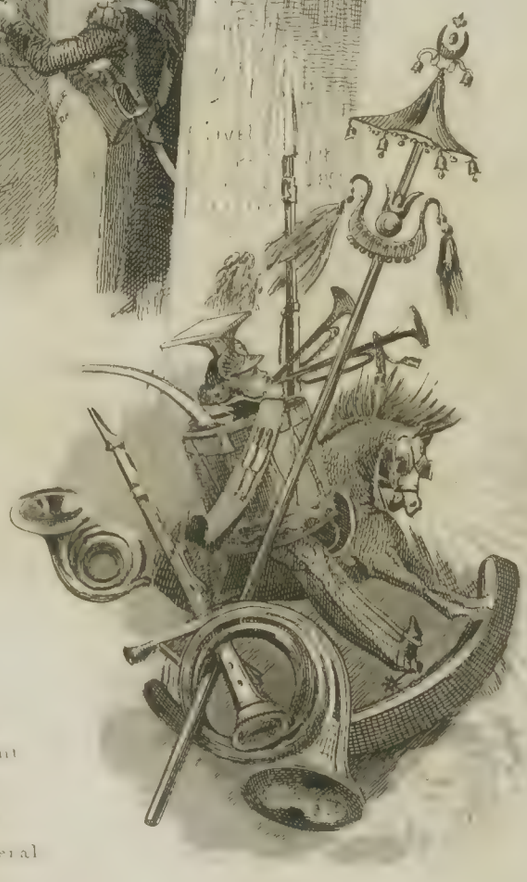
UNE NUIT
DE LA
GARDE NATIONALE

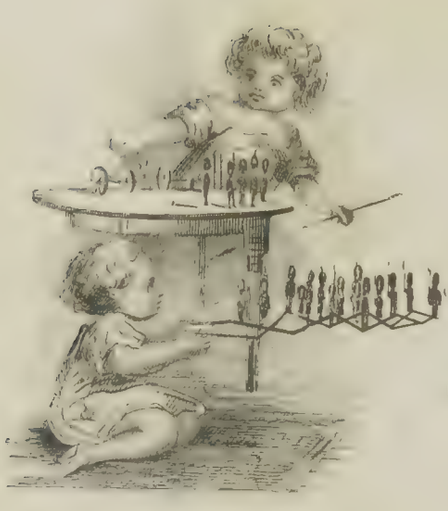
Paroles de Scribe.

Le pas
Déjà de toutes parts
La nuit sur nos remparts
Etend son ombre
Sombre;
Chez vous,
Dormez époux jaloux
Dormez, tuteurs pour vous
La patrouille
Se mouille
Au bal
Court un original,
Qui d'un faux pas fatal
Redoutant l'infortune
Marche d'un air contrait
Se cabosse et se plaint
D'un reverbere éteint,
Qui comptait sur la lune

Un luron
Que l'instinct gouverne
A défaut de sa raison!
Va frappant à chaque taverne
Les prenant pour sa maison
J'examine,
Cette mine
Qu'enlumine
Un rouge bord;
Quand au poste
Qui l'accoste,
Il riposte
Verse encor.
Je vois
Revenir un bourgeois
Qui charme de sa voix,
Sort gaîment du parterre;
Il chante, et plus content qu'un Dieu
Il écorche avec feu
Un air de Boyeldieu.
Plus loin,
Près du discret cousin,
En modeste sapin,
Rentre le fin incière.

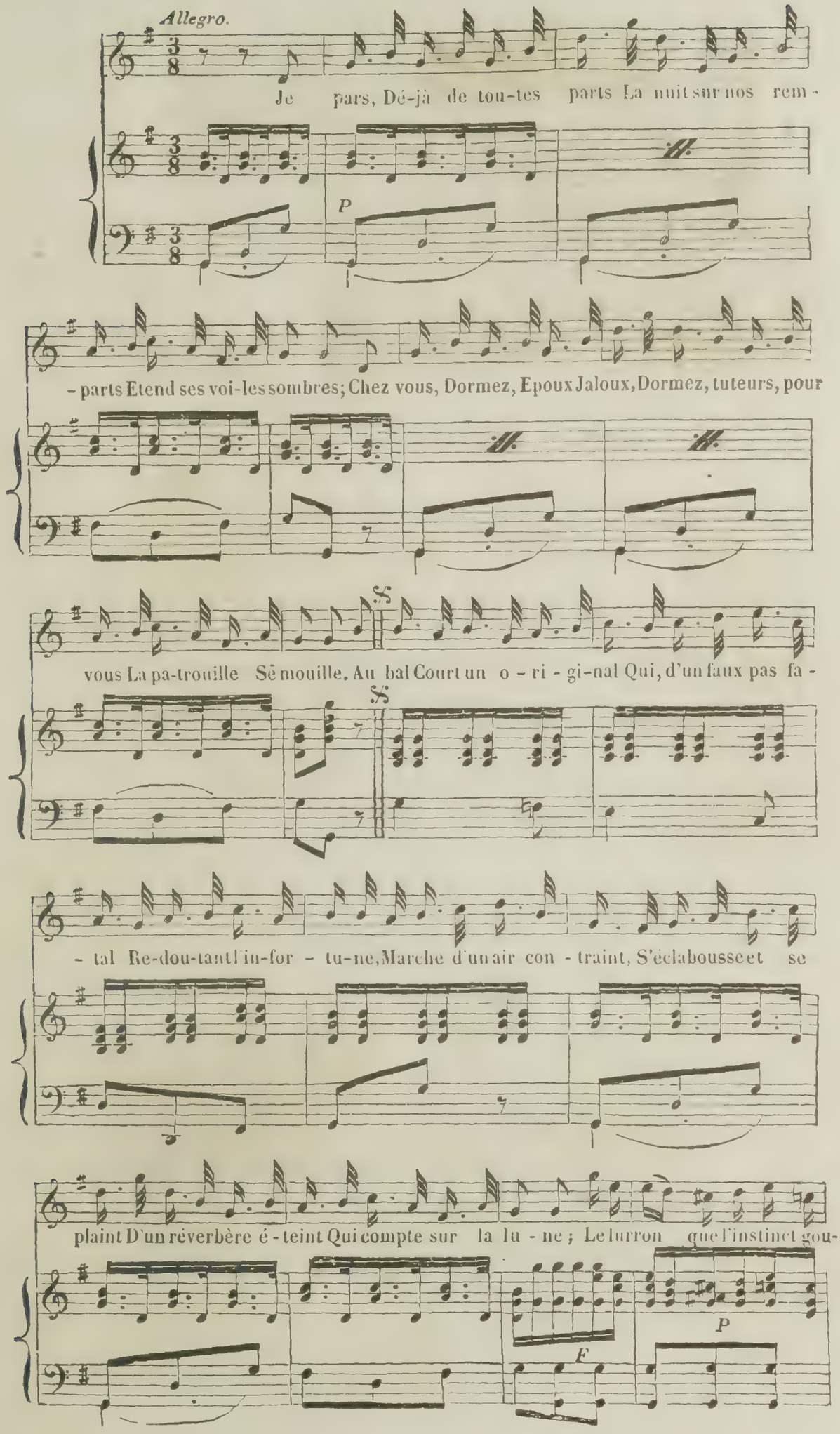

Quand sa couturière
Sort de Tivoli
Dans le galant wiski
Que prêta son mari
A mes yeux s'ouvre une fenêtre
Que lorgnait un amateur,
Mais je crois le reconnaître
Et ce n'est pas un voleur

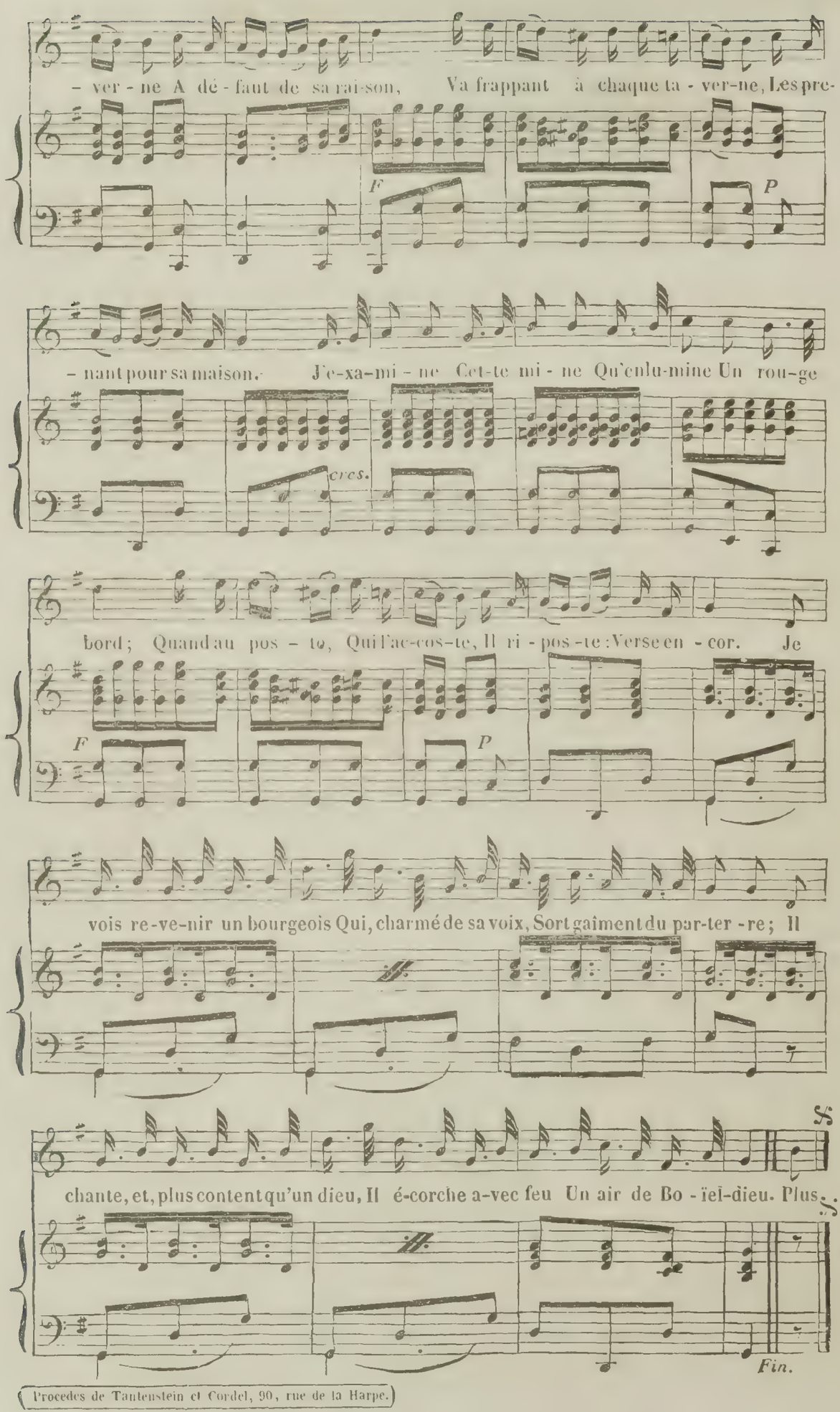




Je m'efface
Pour qu'on fasse
Volte face
A l'instant
Trois basse
Car la belle
Peu cruelle
Était celle
Du sergent
Jugeant
En chef intelligent
Que rien n'était urgent
Quand la ville
Est tranquille
Je rentre et voici général
Le récit littéral
Qu'en fait le caporal.

LE RÉCIT DU CAPORAL





Procedes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de Pillet fils aîné, 7, rue des Grands-Augustins.

LE RELANTAMPLAN TAMBOUR BATTANT,

VAUDEVILLE DE LA SOIRÉE DES BOULEVARTS, PAR FAVART.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. BOSREDON.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les Boulevarts et surtout le Boulevart du Temple, étaient, il y a quatre-vingts ans, la promenade à la mode. C'était là que la noblesse et la bourgeoisie, que les petits-maîtres de robe et d'épée, les femmes du plus haut rang et les filles de spectacles, donnaient leurs rendez-vous, étalaient leur luxe, et animaient ce lieu de plaisir par les contrastes les plus piquants.

Voltaire fait dire à son Pauvre Diable, enrichi par un immense héritage :

> Je conduisais ma Laïs triomphante,
> Les soirs d'été, dans la Lice éclatante
> De ce rempart, asile des Amours,
> Par Outrequin rafraîchi tous les jours.

Outrequin était l'entrepreneur de l'arrosement. Le rempart ou boulevart était bordé de cafés, de boutiques de marionnettes, de joueurs de gobelets, de danseurs de corde, et de toutes sortes d'amusements. Il y avait aussi des traiteurs, dont les salons servaient aux repas fins et aux parties de plaisir. Bancelin était le plus célèbre de ces traiteurs.

Voltaire a écrit sa satyre du Pauvre Diable en 1758, la même année que Favart donna la Soirée des Boulevarts. Les théâtres de Nicolet et d'Audinot n'étaient pas encore établis, ce ne fut qu'en 1760 que Nicolet fit bâtir le sien, le plus ancien de tous.

La pièce de Favart, à laquelle la Chanson dont le refrain est relantamplan sert de vaudeville, était une peinture fidèle, piquante et spirituelle du spectacle que présentait alors cette promenade, dont la physionomie a complètement changé.

Avant la Révolution de 1790, c'est à dire trente ans après la pièce de Favart, le Boulevart était encore à peu près tel que cet auteur l'a représenté. Pendant une vingtaine d'années, il a encore gardé un aspect original et amusant; mais ceux qui le voient aujourd'hui, ne peuvent plus avoir une idée de ce qu'il était alors. Les façades des théâtres, élevées, sévères, n'ont plus ce grand balcon sur lequel on faisait la parade, qui était quelquefois aussi amusante que les pièces de l'intérieur. Les cafés n'ont plus ces larges auvents, sous lesquels les consommateurs jouissaient de la vue des promeneurs, et leur servaient eux-mêmes de spectacle. On ne voit plus à la porte de Bancelin ces vielleuses coquettes, coiffées de la marmotte, et portant leur vielle suspendue à un large ruban bleu, qui ont donné à Pain et Bouilly l'idée de leur pièce intitulée : Lanchon la Vielleuse, qui eut en 1800 un si prodigieux succès.

Maintenant, de hautes maisons d'un côté, de l'autre une longue rangée de marchandes d'oranges, de pommes, de sucre d'orge, de tisane, de punch et de glaces à un sou le verre, telles sont les limites entre lesquelles se promènent quelques bourgeois du Marais, et au milieu desquelles fourmillent des gens du peuple, et une multitude de gamins vêtus de la blouse inévitable, coiffés de la casquette obligée, et fumant le cigarre de rigueur.

Le bonnes d'enfants, même, ne dépassent plus la frontière du boulevart du Château-d'Eau.

C'est ainsi que Paris perd tous les jours une partie de sa physionomie pittoresque. Assurément nous ne regrettons pas, comme certains amateurs, les zigzags, les rues tortueuses et boueuses, les toits pointus et autres monstruosités de l'ancien temps; nous ne craignons pas que l'alignement des rues fasse de Paris un damier. Nous sommes heureux de voir embellir, assainir et régulariser la Capitale, de voir disparaître les labyrinthes

de la Cité, abattre les masures qui servent de repaires aux malfaiteurs, et qui enlaidissent encore la misère qui les habite ; mais nous pouvons nous plaindre de la monotonie à laquelle on condamne nos yeux.

Plus de saltimbanques, de joueurs de gobelets, de chanteurs ni de musiciens ambulants, de montreurs de marionnettes et de curiosités, plus même la marmotte en vie, non plus que de chiens dansants et d'ânes savants, si ce n'est dans des endroits que la politesse nous défend de désigner. Et cependant on laisse vaguer de tristes enfants déguenillés, traînant au bout d'une ficelle quelque quadrupède méconnaissable. On nous laisse écorcher les oreilles par l'insupportable orgue, dit de Barbarie. Et pour compensation aux bouffonneries amusantes, dont la civilisation progressive nous a privés, on nous accorde des myriades de crieurs d'allumettes chimiques !

Favart ne ferait pas aujourd'hui la *Soirée des Boulevarts* ; il est temps de revenir à lui. Favart a pris tous ses personnages dans la classe bourgeoise et dans le peuple, qui sont beaucoup plus gais que les gens à étiquette. Molière a si bien connu cette vérité, que sur ses trente pièces, il n'en a fait que six avec des sujets au-dessus de la bourgeoisie, et encore a-t-il eu le soin d'y mêler des personnages comiques.

Parmi ceux qui paraissaient dans la pièce de Favart, il y en eut un qui produisit le plus grand effet, quoique son rôle ne fût composé que de sept répliques. C'était celui de **M. Gobemouche**, joué par l'inimitable CARLIN, cet acteur si spirituel, dont la pantomime était si expressive que le célèbre Garrick disait de lui : **que son dos jouait la comédie.** Il avait saisi la marche, le maintien, le ton, le geste des originaux qu'il traduisait sur la scène. Il représentait un nouvelliste qui n'avait à dire que : **Hé! mais..... — Messieurs.... — Hé, hé..... — Entendons-nous, Messieurs. — A dire la vérité. — Cela parle tout seul. — Entendons-nous.** Chaque phrase, chaque mot excitait le rire.

La pièce avait paru dans un moment où nos troupes avaient remporté de grands avantages sur les Anglais, avec lesquels la France était en guerre depuis deux ans. La paix ne se fit cependant que cinq ans après, en 1763, et l'on se rendit de part et d'autre ses conquêtes. C'était bien la peine de se battre pendant sept ans, pour en revenir au point d'où l'on était parti ! Toutefois, il y avait dans la pièce des allusions très heureuses. Les Anglais ayant fait une descente à Saint-Brieuc en Bretagne, furent punis de leur audace par le duc d'Aiguillon, qui leur prit sept cents hommes, en fit tuer quatre mille, et les força de se rembarquer : ce qui fait chanter à une montreuse de curiosité, qui était jouée par Madame Favart :

Dès qu'on est à leur poursuite,
Ils regagnent pavillon.
Pour les faire aller plus vite,
Il leur faut un coup d'aiguillon.

Les avantages qu'on avait remportés sur les Anglais motivaient le vaudeville final et sa couleur militaire. Il était animé par la présence des soldats du régiment d'Orléans, qui s'était distingué dans cette affaire. Ce vaudeville, aussi gai que piquant, donne une idée du talent de Favart pour la Chanson, car toutes ses pièces contiennent non-seulement des couplets et des ariettes, mais de charmantes Chansons qui ne perdent rien à être detachées des scènes qu'elles embellissaient. Cette Comédie et la suite que Favart lui donna l'année d'après, en contiennent de charmantes, parmi lesquelles on distingue : *Ainsi doit être un petit-maître*, **Le Lendemain**, et **Chansons, chansons**, la **Leçon d'une Mère à sa Fille**, donnée dans notre 50e livraison, et **Le Relantamplan**, que nos lecteurs vont juger. Dans ce temps là on faisait des Comédies où il y avait des vaudevilles, maintenant on fait des Vaudevilles où il n'y a pas de couplets.

DU MERSAN.

Les Recueils de Chansons ne contiennent que les couplets que nous avons fait graver ; mais nous ne voulons pas priver nos lecteurs des trois suivants, qui sont dans la pièce de Favart :

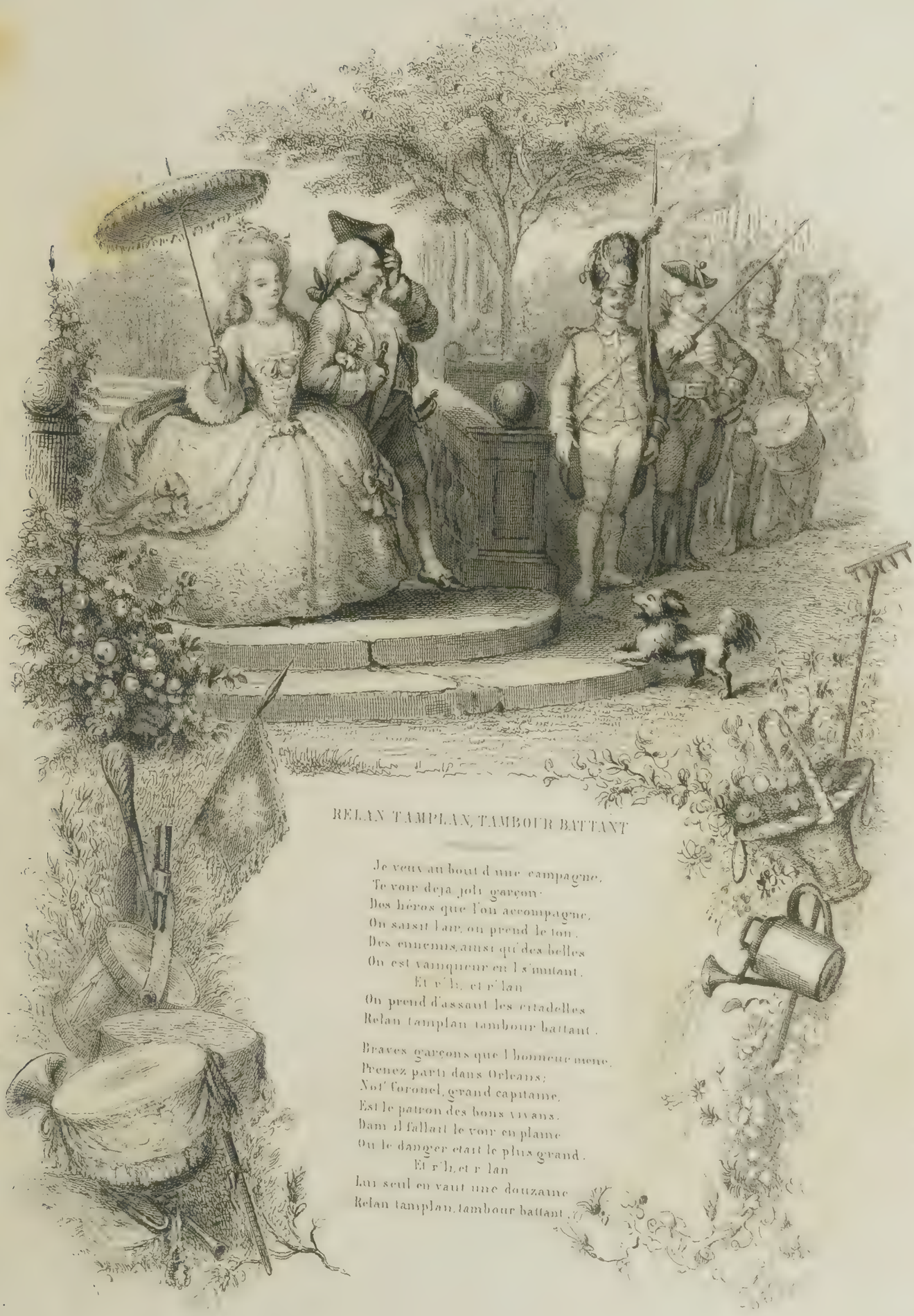
Un Barbier.

A la besogne je m'apprête,
Et mon rasoir aura le fil,
Aux ennemis j' lav'rai la tête;
A savonner je suis subtil.
Tout aussi sûr qu'un Roi de Garbe,
En arrivant au régiment,
Reli, relan,
Je veux à tous faire la barbe,
Relantamplan, tambour battant.

Un Soldat.

Lorsque la guerre diminue
Le nombre des soldats d' Cypris,
A l'Opéra faites recue,
Jeunes coquettes de Paris :
Là vous enrôlerez sans peine
L'homme de robe et le traitant :
Reli, relan,
Relantamplan, on vous les mène
Relantamplan, tambour battant.

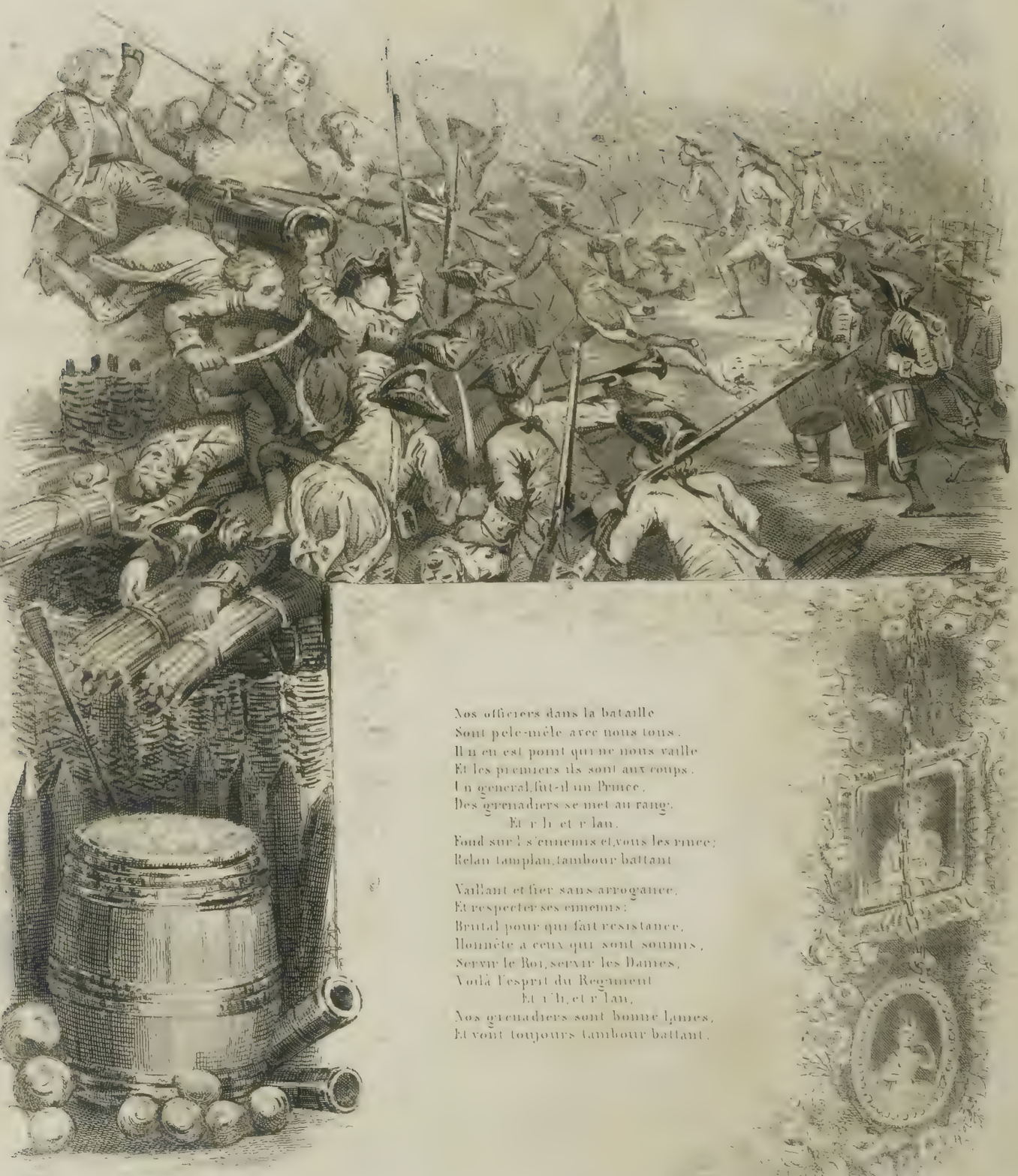
Hussards d'amour, votre milice
A, comme nous, l'esprit grivois;
A peine est-on dans le service,
Qu'on fait déjà nombre d'exploits.
Adroite et prompte à l'exercice,
Fille s'instruit en un instant,
Reli, relan,
Dès quatorze ans, la plus novice,
Mène un galant, tambour battant.



RELAN TAMPLAN, TAMBOUR BATTANT

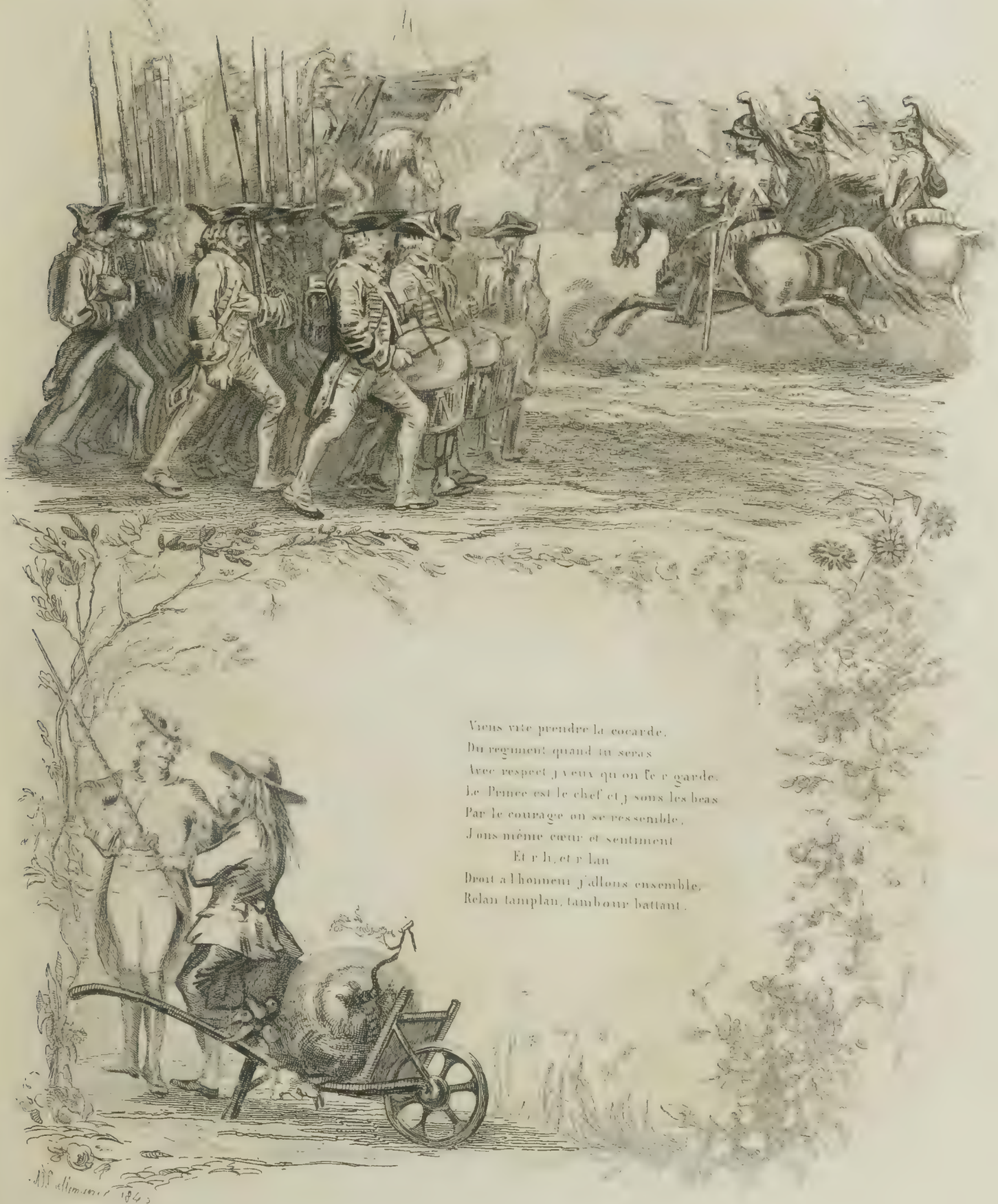
Je veux au bout d'une campagne,
Te voir deja joli garçon.
Des héros que l'on accompagne,
On saisit l'air, on prend le ton.
Des ennemis, ainsi qu'des belles
On est vainqueur en l's'imitant.
Et r'lan, et r'lan
On prend d'assaut les citadelles
Relan tamplan tambour battant.

Braves garçons que l'honneur mene,
Prenez parti dans Orleans;
Not' Foronel, grand capitaine,
Est le patron des bons vivans.
Dam il fallait le voir en plaine
Ou le danger etait le plus grand.
Et r'lan, et r'lan
Lui seul en vaut une douzaine
Relan tamplan, tambour battant.



Nos officiers dans la bataille
Sont pele-mêle avec nous tous.
Il n'en est point qui ne nous vaille
Et les premiers ils sont aux coups.
Un general, fût-il un Prince,
Des grenadiers se met au rang.
Et r'li et r'lan.
Fond sur l'ennemis et, vous les rince;
Relan tamplan, tambour battant

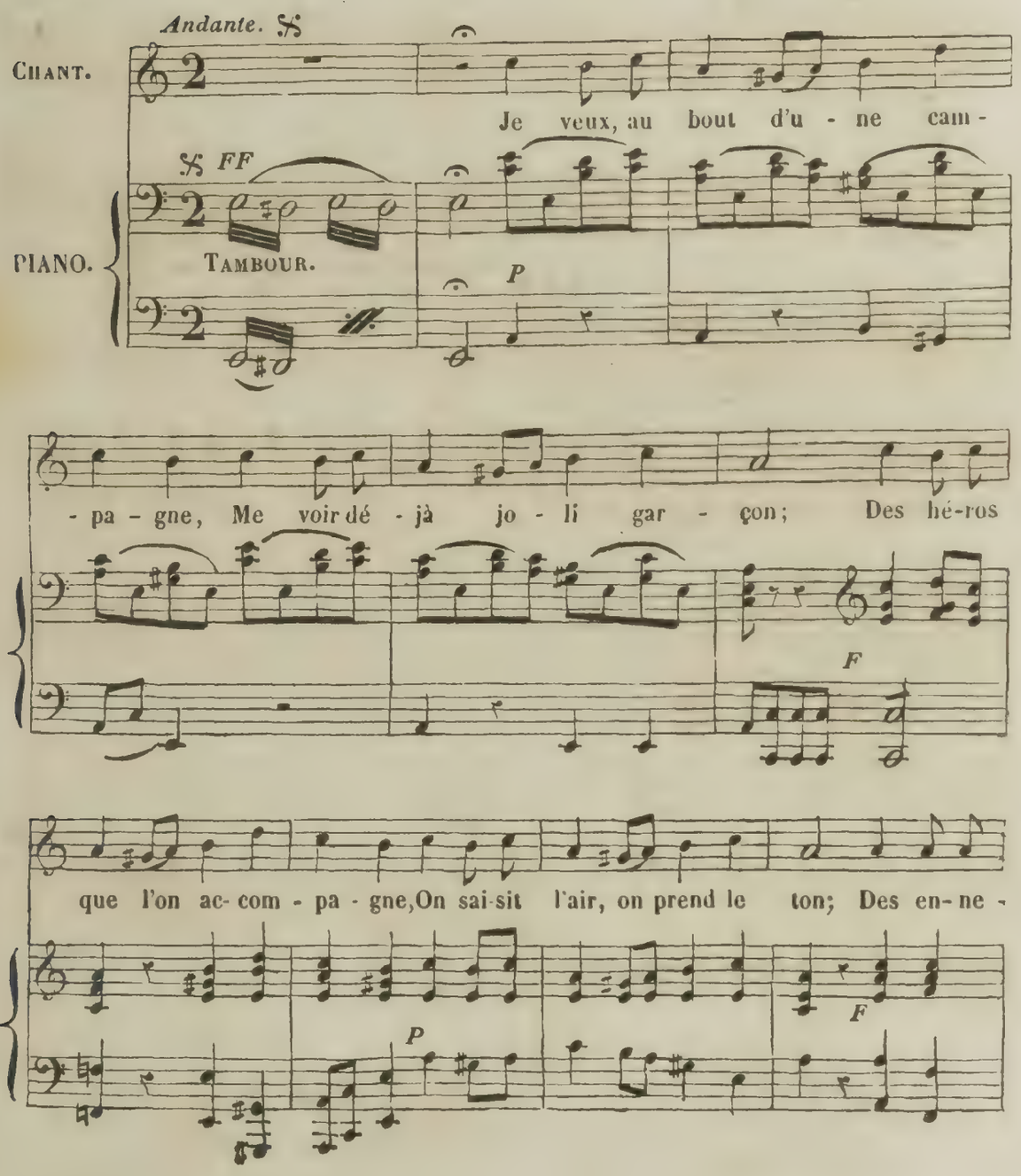
Vaillant et fier sans arrogance,
Et respecter ses ennemis:
Brutal pour qui fait resistance,
Honnête a ceux qui sont soumis,
Servir le Roi, servir les Dames,
Voilà l'esprit du Regiment
Et r'li, et r'lan,
Nos grenadiers sont bonne lames,
Et vont toujours tambour battant.

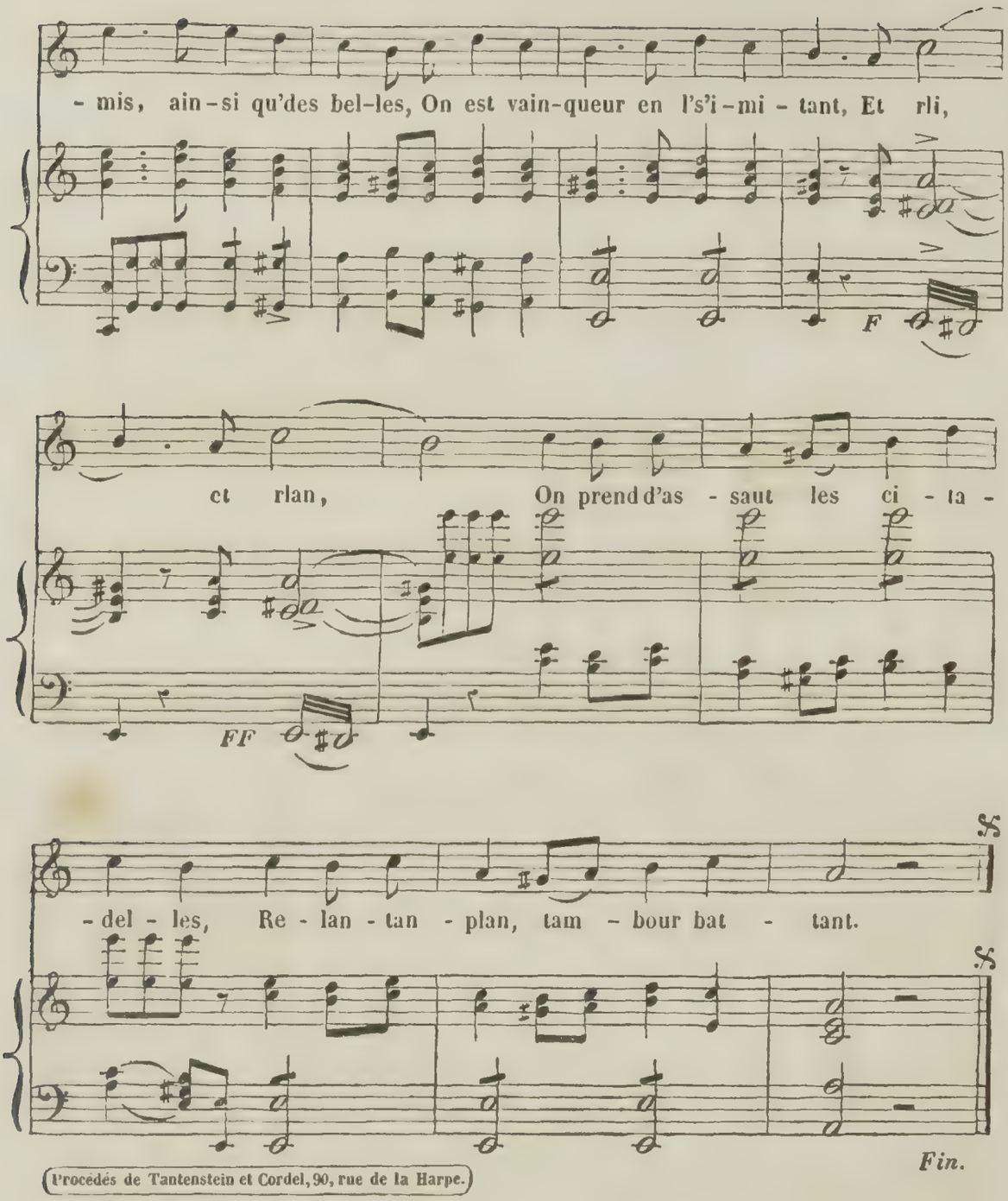

Viens vite prendre la cocarde,
Du régiment quand tu seras
Avec respect j'veux qu'on t'e r garde.
Le Prince est le chef et j'sons les beas
Par le courage on se ressemble,
J'ons même cœur et sentiment
Et r h, et r lan
Droit à l'honneur j'allons ensemble,
Relan tamplan, tambour battant.

La jeune Agnes devint ma femme
J'etais le maitre a la maison
Au bout d'un mois changeant de gamme
Elle fut pire qu'un dragon
Pauvres époux, voyez ma peine.
Si je m'echappe un seul instant.
Et r'lh et r'lan
Relan tamplan elle me mene
Relan tamplan, tambour battant.

Quand un mari fait bon menage.
Que de sa femme il est l'amant
Frauder ses droits est un outrage.
Que l'on excuse rarement.
S'il va courir la pretentaine
Ne peut-on pas en faire autant?
Et r'lh, et r'lan
Relan tamplan, on vous le mene
Relan tamplan, tambour battant.

LE RELANTAMPLAN TAMBOUR BATTANT, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de F. Locquin, 16, rue N. D. des Victoires.

FANFAN LA TULIPE

PAROLES D'ÉMILE DEBRAUX.

DESSINS PAR M. TRIMOLET

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. FONTAINE ; 2e et 3e planche, par M. J. COLLIGNON.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

AIR : *Boira qui voudra, larirette.*

NOTICE.

Le pauvre Emile a passé comme une ombre,
Ombre joyeuse et chère aux bons vivants;
Ses gais refrains vous égalent en nombre,
Fleurs d'acacia qu'éparpillent les vents.....

BÉRANGER.

Peu de chansons ont obtenu les honneurs d'une popularité égale à celle de Fanfan la Tulipe. Lors de son apparition, en 1819, elle passa rapidement des goguettes où elle avait pris naissance, dans les rangs de l'armée qui l'accueillit avec enthousiasme, et bientôt elle pénétra, rayonnante, dans les salons, où les souvenirs de notre gloire trouvaient encore des échos. On assure même qu'elle fut souvent chantée par le duc de Berry qui en aimait surtout la musique. Enfin, pour que rien ne manquât à son triomphe, le théâtre de la Gaité en fit le sujet d'une charmante petite pièce qui eut une longue suite de représentations.

Ce n'est pas, cependant, que cette chanson fût regardée comme un chef-d'œuvre de purisme ou de poésie; son esprit de bon aloi autant que d'à-propos, sa franchise nationale et son originalité sans prétention, en avaient seuls déterminé le succès. Émile Debraux, qui en est l'auteur, se souciait peu d'observer les règles du langage et de la versification, bien qu'il eût fait d'assez bonnes études pour être correct. La nature lui avait donné le secret de parler au cœur et de s'en faire comprendre, il n'aspirait pas

à autre chose. Chansonnier du peuple, ce titre semblait suffire à son ambition. Il est mort sans avoir songé qu'il aurait pu être un poète remarquable.

En jetant sur la tombe d'Émile un adieu qui ressemble beaucoup à un brevet d'immortalité, Béranger a dit :

A tant d'esprit passez la négligence;
Ah! du talent le besoin est l'écueil.

Mais il est fort douteux pour nous que Debraux, placé dans une condition de fortune moins équivoque, se fût jamais plus sérieusement occupé de ses compositions. Une impérieuse habitude de produire était devenue sa première Muse; il traitait vingt sujets pour ne pas prendre le temps d'en choisir un; ses pensées étaient souvent jetées sans ordre sur le papier, et, lorsqu'il en avait formé un tout, quelque imparfait qu'il fût pour lui-même, il n'y retouchait plus.

Cependant, que de jolis refrains éclos sous la plume d'Émile Debraux, et combien on regrette en les parcourant, que leur auteur, plus convaincu de son mérite ou plus soigneux de sa réputation d'écrivain, ne se soit pas toujours conformé aux exigences de l'art en suivant l'exemple du grand maître dont il était le contemporain et l'admirateur enthousiaste!

La circonstance est le meilleur aliment de la Chanson, telle que la comprenait Debraux, et il savait l'exploiter avec autant de talent que de bonheur. Fanfan la Tulipe, cette chaleureuse expression des sentiments guerriers qui agitaient la France à l'époque où la queue de l'invasion se traînait encore à nos portes, aurait probablement fait moins de bruit quelques années plus tard. L'intérêt qui se rattache aux plus grandes choses se prescrit vite; mais celles que célébrait la Chanson, deux cent mille braves, à peine dépouillés de leur vieil uniforme, venaient d'en être témoins. L'Histoire de Fanfan la Tulipe était la leur, rien n'y manquait, pas même l'épilogue :

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier.....

La chanson d'Émile Debraux est peut-être encore de notre temps. C'est la Victoire au repos, mais toujours prête à marcher au premier signal. Les soldats d'autrefois la chantent comme ils raconteraient un épisode de leur vie, et ceux d'aujourd'hui comme une fiction de leur état

CHARLES LE PAGE,
Ancien ami et collaborateur de Debraux.

FANFAN LA TULIPE

Paroles de Lucile Desvaux

Comme l'mari d'notre mère
Doit toujours s'app'ler papa,
Je vous dirai que mon père
Un certain jour me happa;
Puis, me m'nant jusqu'au bas de la rampe
M'dit ces mots qui m'mir'nt tout sans d'ssus d'ssous
J'te dirai ma foi
Qui g'nia plus pour toi
Rien chez nous,
V'là cinq sous
Et decampe
En avant,
Fanfan la Tulipe
Qui mill'nom d'un' pipe
En avant.

Puisqu'il est d'fait qu'un jeune homme
Quand il a cinq sous vaillant,
Peut aller d'Paris à Rome,
Je partis en sautillant.
L'premier jour je trottais comme un ange
Mais l'lend'main
Je mourais quasi d'faim
Un r'cruteur passa
Qui me proposa....
Pas d'orgueil,
J'm'en bats l'œil,
Faut que j'mange!
En avant, etc

Quand j'entendis la mitraille,
Comm' je regrettais mes foyers!
Mais quand j'vis à la bataille
Marcher nos vieux grenadiers,
Un instant, nous somm's toujours ensemble,
Ventrebleu me dis-je alors tout bas!
Allons, mon enfant,
Mon petit Fanfan,
Vite au pas,
Qu'on n'dis' pas
Que tu trembles
En avant, etc.

En vrai soldat de la garde,
Quand les feux étaient cessés
Sans regarder à la cocarde
J'tendais la main aux blessés
D'insulter des homm's vivant encore
Quand j'voyais des lach's se faire un jeu,
Quoi mill ventrebleu!
Devant moi, morbleu!
J'souffrirais
Qu'un Français
S'deshonore!
En avant, etc.

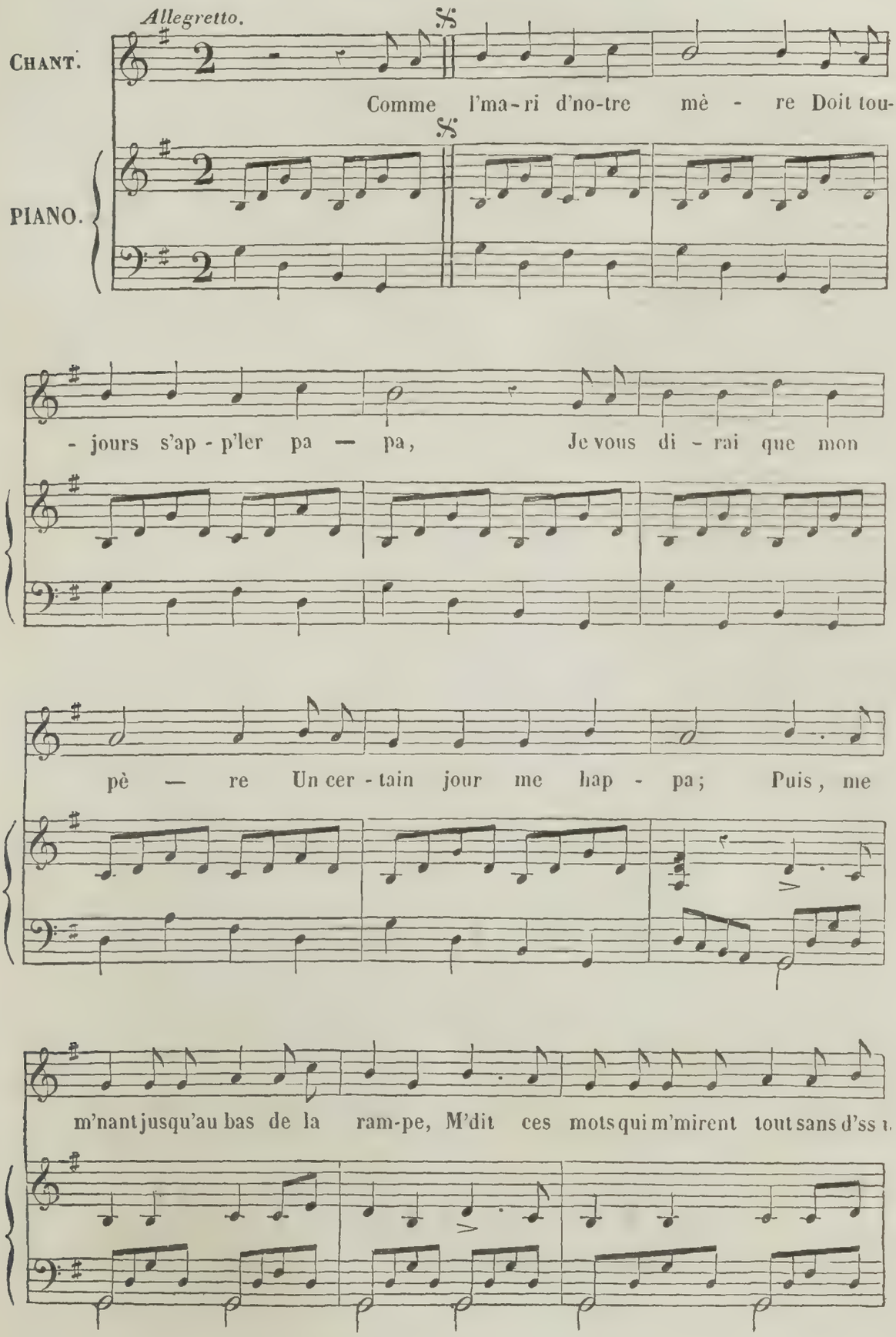
Vingt ans soldat vaill'que vaille,
Quoiqu'au d'voir toujours soumis,
Un' fois hors du champ d'bataille
J'nai jamais connu d'ennemis.
Des vaincus la touchante prière
M'fit toujours
Voler à leur secours.
P't'et c'que j'fais pour eux,
Les malheureux
L'f'ront un jour
A leur tour
Pour ma mère!
En avant, etc

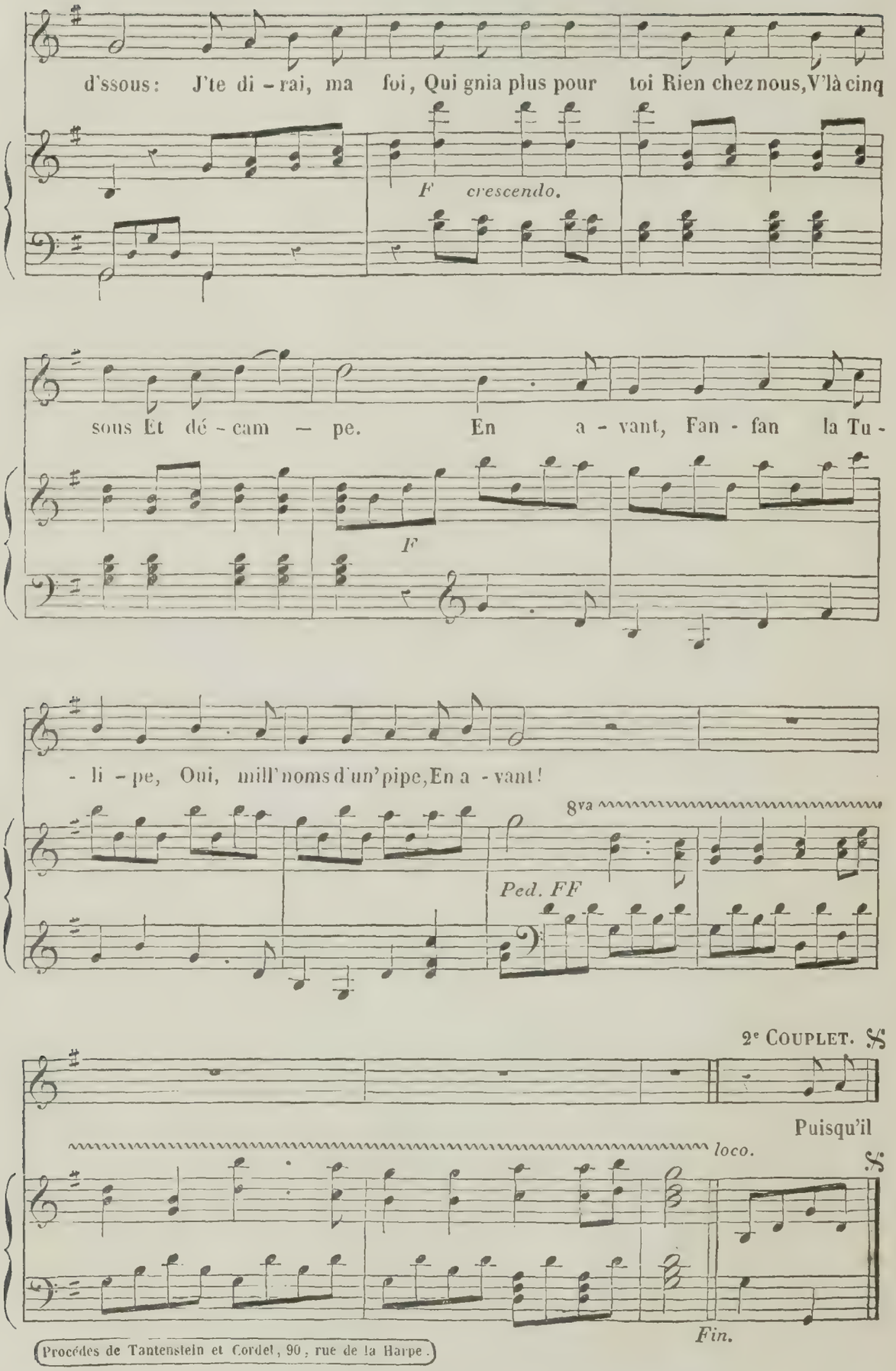
A plus d'un' gentill' friponne
Mainte fois j'ai fait la cour,
Mais toujours à la dragonne,
C'est vraiment l'chemin l'plus court.
Et j'disais quand un' fille un peu fière
Sur l'honneur se mettait à dada:
N'tremblons pas pour ça
Ces vertus là
Tôt ou tard,
Finiss'nt par
S'laisser faire!
En avant, etc.

Mon père, dans l'infortune,
M'app'la pour le protéger;
Si j'avais eu d'la rancune,
Quel moment pour me venger!
Mais un franc et loyal militaire
D'ses parens doit toujours être l'appui;
Si j'n'avais eu qu' lui,
J's'rais aujourd'hui
Mort de faim,
Mais enfin,
C'est mon père!
En avant, etc.

Maintenant je me repose
Sous le chaume hospitalier
Et j'y cultive la rose,
Sans négliger le laurier.
D'mon armur' je détache la rouille,
Si le Roi m'app'lait dans les combats,
De nos jeun's soldats
Guidant les pas,
J'm'écrirais
J'suis français,
Qui touch' mouille!
En avant,
Fanfan la Tulipe
Qui mill'nom d'un pipe
En avant.

FANFAN LA TULIPE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de Tantenstein et Cordet, 90, rue de la Harpe.

Paris — Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

TABLEAU

DE

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN

PAR DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. NARGEOT ; 2e et 3e planche, par M. TORLET,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Que de tableaux on a faits de cette grande capitale de la France et de la civilisation ! Sous combien d'aspects, en effet, on peut la peindre ! Mercier, ce bizarre écrivain, ou plutôt fabricateur d'écrits en tout genre, qui se donnait tant de peine pour singer l'originalité, fut le premier qui entreprit ce portrait en grand. Jusque-là, on s'était borné à en décrire les monuments et les édifices ; il voulut en retracer aussi les usages et les mœurs. Son Tableau de Paris ne manquait point, dans quelques parties, d'observation et de vérité ; mais un philosophisme frondeur et bavard, un manque presque total de vues saines et élevées, condamnaient cette œuvre à la médiocrité. Son style, sans correction et sans couleur, acheva de la vouer à l'oubli. Aussi n'en reste-t-il guère aujourd'hui dans nos souvenirs que cet arrêt porté sur elle par un ingénieux critique : "Livre pensé dans la rue et écrit sur la borne !"

Mercier, toutefois, se crut, d'après cette ébauche, promu en quelque sorte à l'emploi de peintre officiel et permanent de notre capitale. En 1796, il en recommençait le tableau sous le titre du Nouveau Paris ; mais cette fois ce fut pis encore. Outre ses divagations personnelles, il y entassa les doctrines et rêveries politiques de l'époque : ce qui en rendit la lecture dès lors très fastidieuse, et aujourd'hui à peu près impossible.

Au temps où il avait entrepris son premier travail, c'était tenter une espèce de voyage de découvertes dans cette cité-monde. Il en avait laissé beaucoup à faire à ses successeurs, et vingt années de révolutions

les avaient multipliées pour eux. Aussi un assez grand nombre d'observateurs se lancèrent dans cette carrière, avec plus ou moins de succès. Salgues, Gallois, Saint-Victor, Dulaure, etc., y consacrèrent tour à tour leurs pinceaux. Ajoutons que, pour justifier un adage de nos jours :

Tout s'entreprend par compagnie.

La capitale a également fourni le sujet de deux ouvrages assez volumineux, éclos de l'association de divers écrivains, le Livre des Cent-Un, et le Nouveau Tableau de Paris.

Paris a aussi inspiré, comme on sait, des compositions moins graves; ainsi le spirituel Ermite de la Chaussée-d'Antin en crayonna, sous l'Empire, avec une légèreté railleuse les mœurs et les ridicules, et Picard voulut en transporter sur le théâtre le panorama critique; mais il fut moins heureux avec la Grande Ville qu'avec la Petite.

Depuis longtemps la Poésie avait aussi trouvé des couleurs sur sa palette pour retracer au moins quelques traits de la physionomie de cette vaste cité, et la verve satyrique de Boileau en avait depeint les embarras, qui, de nos jours, auraient fourni un ample supplément à ses descriptions. Désaugiers ne voulut pas que la Chanson fût déshéritée dans ce partage; il saisit, pour faire poser Paris devant lui, l'instant où le portrait devait être et rester le plus vrai, cinq heures du matin, moment où n'ayant point encore fait sa toilette, Paris s'offrait à lui

. . . . . dans le simple appareil
D'une cité qui vient d'échapper au sommeil.

Grace à cet habile choix, ce tableau a conservé, après un demi-siècle, toute sa fraîcheur, tout son coloris. Son exécution finie l'a rendu il est vrai l'un des chefs-d'œuvre de son auteur. Là ne brille pas seulement sa vive et franche gaîté; observation fine, critique maligne, morale enjouée, tout s'y trouve réuni et disposé avec un art qui a tout le charme du naturel.

Dans cette production, Désaugiers s'imposa en outre la tâche et mérita le prix de la difficulté vaincue par le choix de son rhythme. Sur la contredanse du Ballet de la Rosière, de Gardel aîné, il fit courir pour ainsi dire une foule de vers rapides, courts et légers, de rimes redoublées, qui constituent ce qu'on appelle chez nous le couplet de facture. C'est un mérite de plus, quand il n'a rien coûté au sens, au goût et à la vérité; et, à tous ces titres, cette jolie miniature restera l'un des ornements de notre Musée lyrique.

OURRY, membre du Caveau moderne.

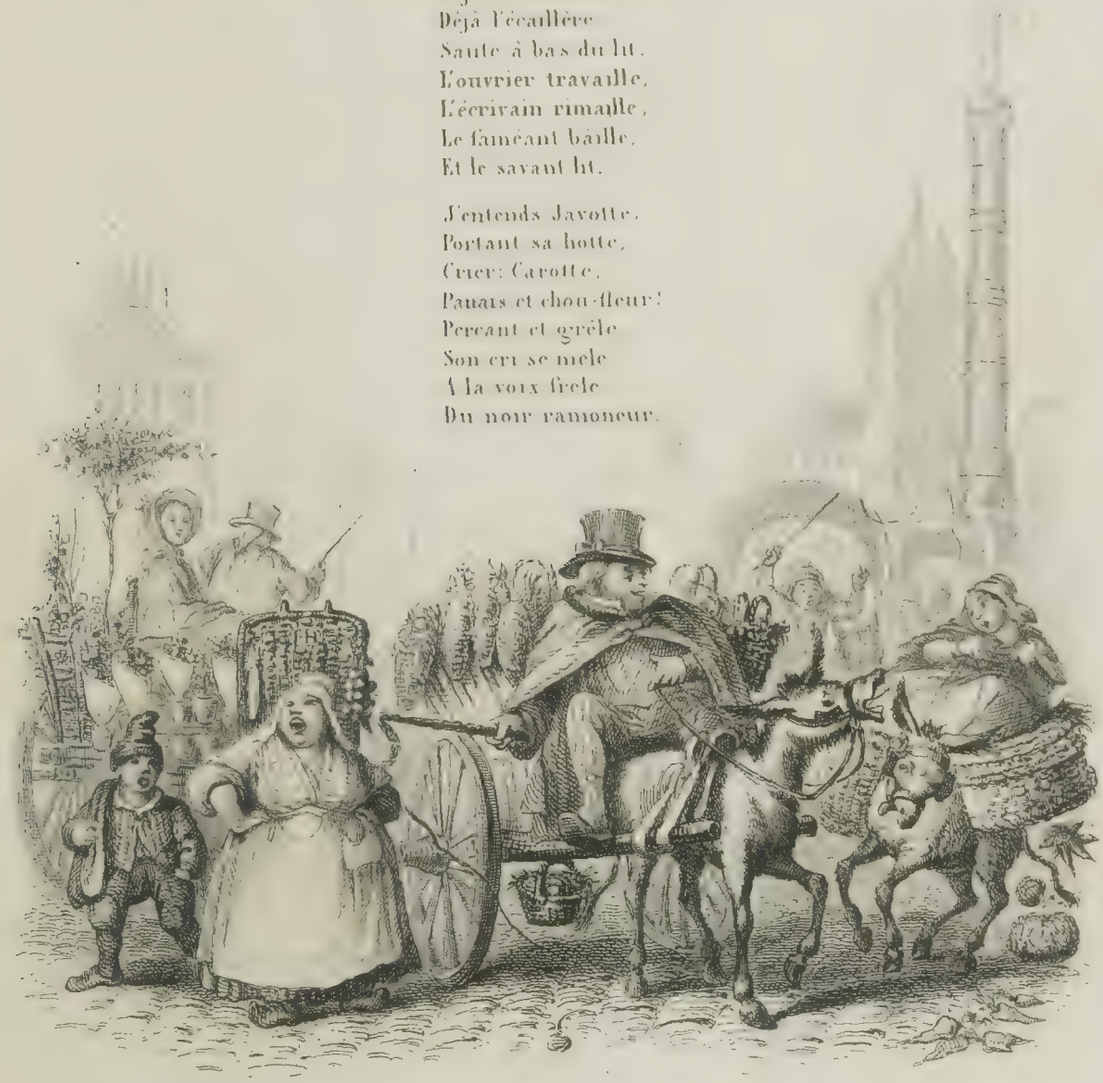
TABLEAU DE PARIS
A CINQ HEURES DU MATIN

L'ombre s'évapore
Et déjà l'aurore
De ses rayons dore
Les tuits d'alentour;
Les lampes pâlissent,
Les maisons blanchissent,
Les marchés s'emplissent,
On a vu le jour

De la Villette,
Dans sa charrette,
Suzon brouette
Ses fleurs sur le quai,
Et de Vincenne
Gros-Pierre amène
Ses fruits que traîne
Un âne cellauqué.

Déjà l'épicière
Déjà la fruitière,
Déjà l'écaillère
Saute à bas du lit.
L'ouvrier travaille,
L'écrivain rimaille,
Le fainéant bâille,
Et le savant lit.

J'entends Javotte,
Portant sa hotte,
Crier: Carotte,
Panais et chou-fleur!
Percant et grêle
Son cri se mêle
A la voix frêle
Du noir ramoneur.

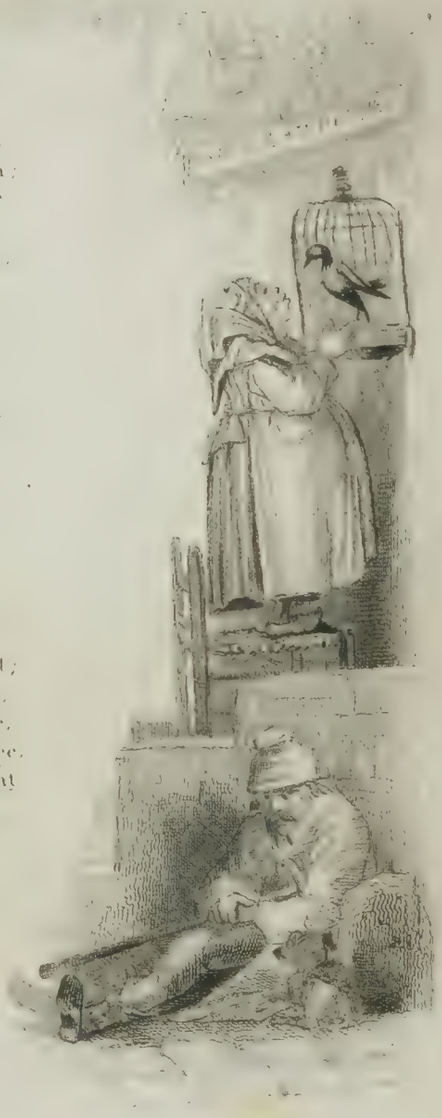


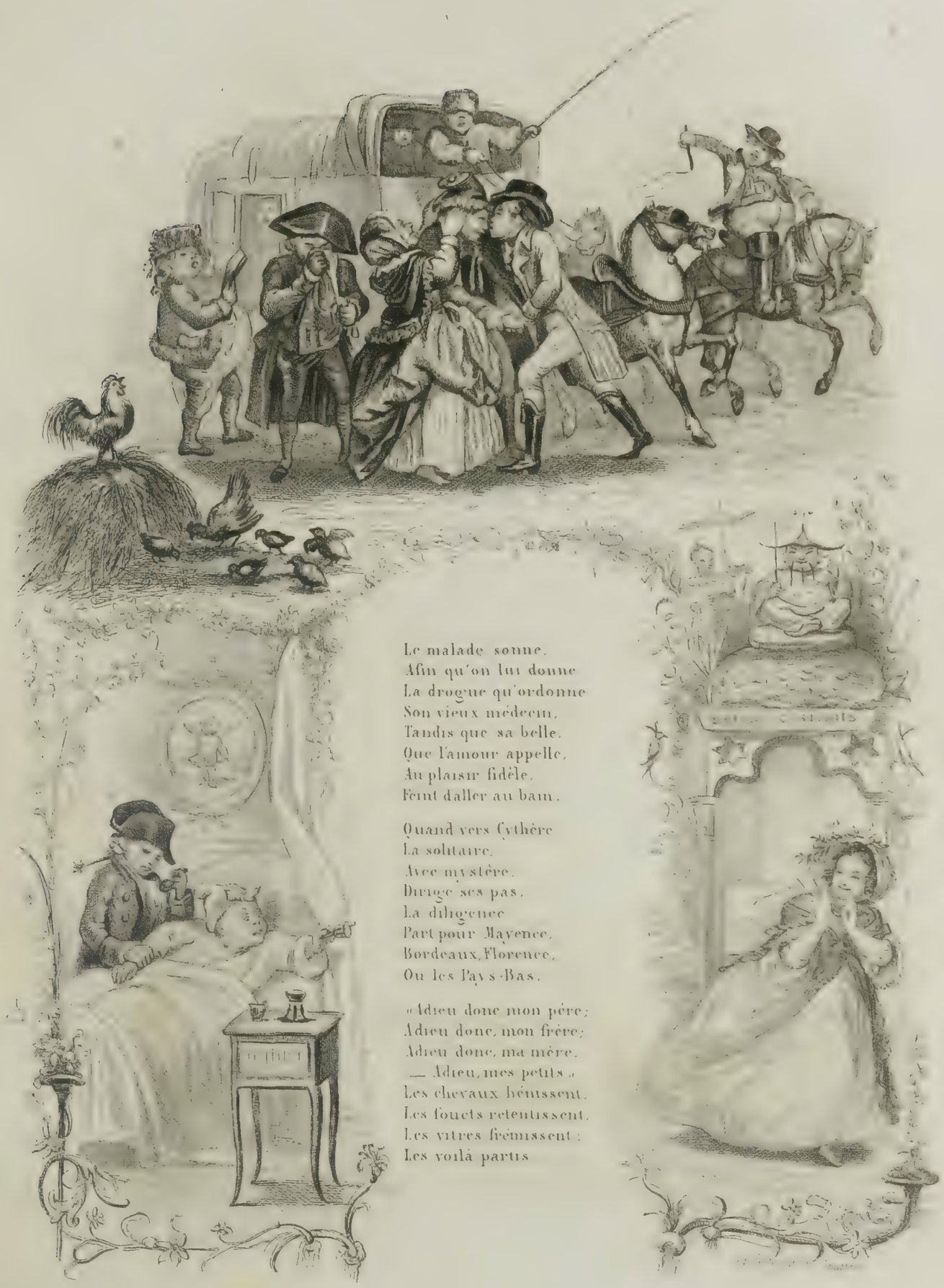
L'huissier carillonne
Attend, jure, sonne,
Ressonne, et la bonne,
Qui l'entend trop bien;
Maudissant le traître
Du lit de son maître
Prompte à disparaître,
Regagne le sien.

Gentille, accorte,
Devant ma porte
Perrette apporte
Son lait encor chaud;
Et la portière,
Sous la gouttière,
Pend la volière
De dame Margot.

Le joueur avide,
La mine livide
Et la bourse vide,
Rentre en fulminant;
Et, sur son passage,
L'ivrogne, plus sage,
Rêvant son breuvage,
Ronfle en fredonnant.

Tout, chez Hortense,
Est en cadence:
On chante, danse,
Joue, *et cætera*...
Et sur la pierre
Un pauvre hère,
La nuit entière,
Souffrit et pleura.

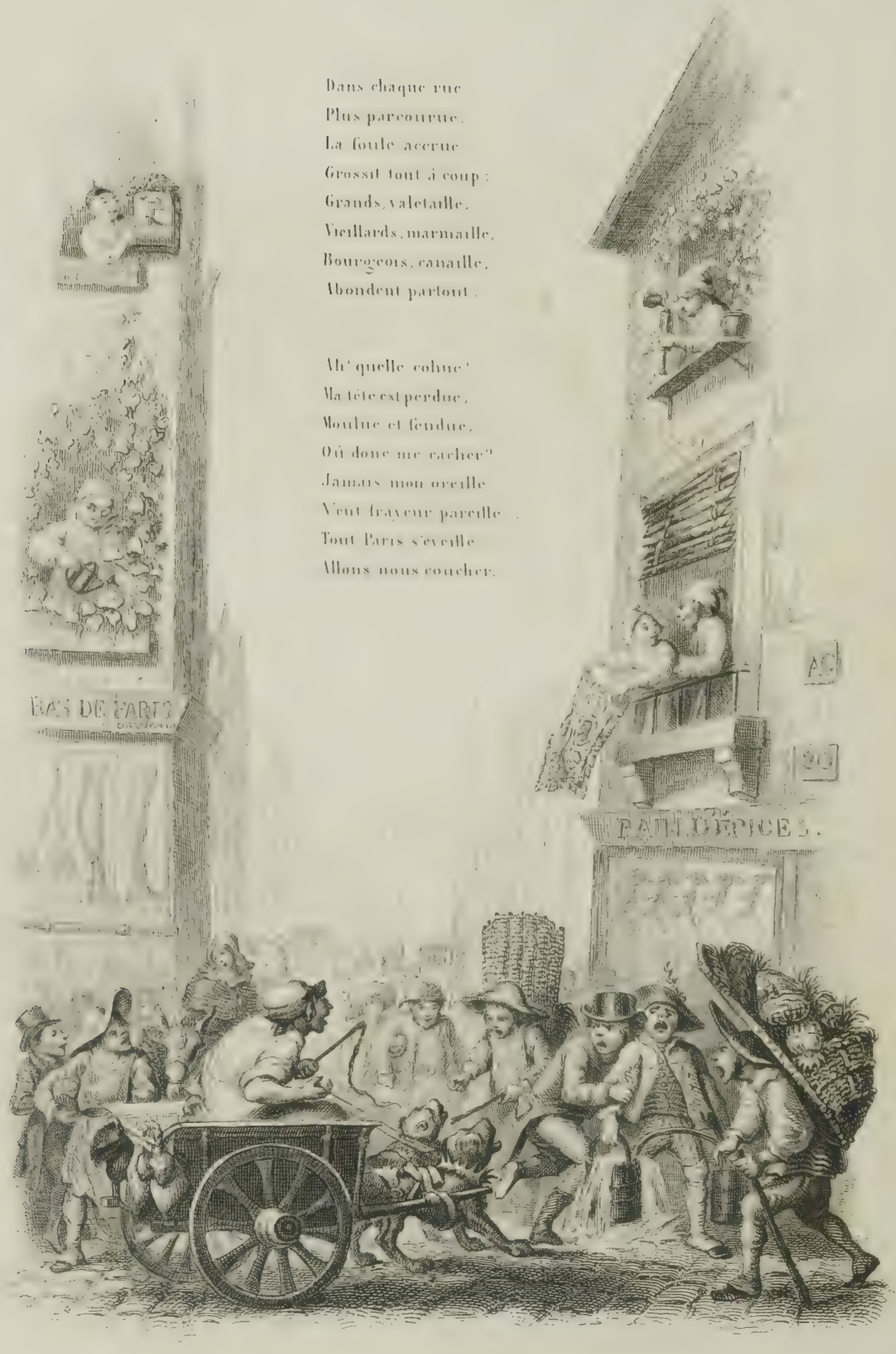




Le malade sonne,
Afin qu'on lui donne
La drogue qu'ordonne
Son vieux médecin,
Tandis que sa belle,
Que l'amour appelle,
Au plaisir fidèle,
Feint d'aller au bain.

Quand vers Cythère
La solitaire,
Avec mystère,
Dirige ses pas,
La diligence
Part pour Mayence,
Bordeaux, Florence,
Ou les Pays-Bas.

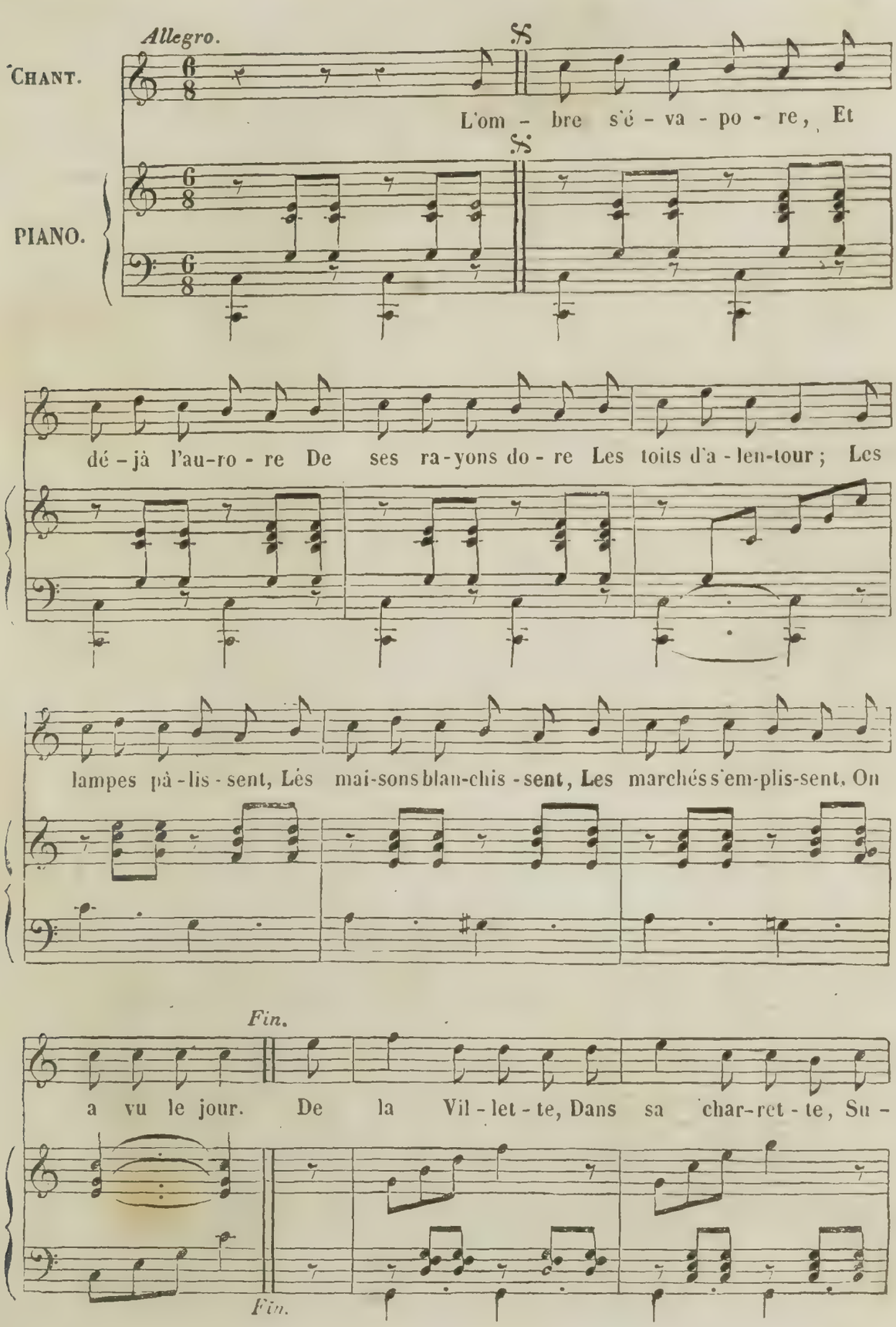
« Adieu donc mon père;
Adieu donc, mon frère;
Adieu donc, ma mère.
— Adieu, mes petits »
Les chevaux hénissent,
Les fouets retentissent,
Les vitres frémissent :
Les voilà partis.



Dans chaque rue
Plus parcourue,
La foule accrue
Grossit tout à coup :
Grands, valetaille,
Vieillards, marmaille,
Bourgeois, canaille,
Abondent partout.

Ah! quelle cohue!
Ma tête est perdue,
Moulue et fendue,
Où donc me cacher?
Jamais mon oreille
N'eut frayeur pareille
Tout Paris s'éveille
Allons nous coucher.

PARIS A CINQ HEURES DU MATIN, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes d'harmonie au Conservatoire.



- zon brou-et - te Ses fleurs sur le quai, Et de Vin-cen-ne Gros-

Pierre a - mè - ne Ses fruits que traî - ne Un âne ef - flan - qué. Dé -

On choisira à volonté l'accompagnement qui précède ou celui qui suit.

Allegro.

PIANO.

P

Fin.

Procédés de Tauchnitz et Cordel.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands Augustins, 5.

TABLEAU

DE

PARIS A CINQ HEURES DU SOIR,

PAR DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. DANOIS. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

DÉSAUGIERS, après avoir tracé la peinture de Paris à cinq heures du Matin, voulut faire un pendant à son tableau, et esquissa Paris à cinq heures du Soir. Je dis esquissa, car quel pinceau pourrait rendre complètement la physionomie de l'immense capitale, à cette heure où commencent tant de scènes dramatiques et bouffonnes, tant d'orgies et de mystères lugubres, tant de misères et de brillantes folies. Et surtout comment circonscrire ce qui ferait le sujet d'un vaste poème, dans le cadre étroit d'une Chanson.

Si l'auteur voulait prendre le ton de la satire, il lui fallait lutter avec Boileau et avec Voltaire. Tout le monde sait par cœur cette philippique qui commence par ces vers :

Qui frappe l'air, bon Dieu, de ces lugubres cris ?
Est-ce donc pour veiller qu'on se couche à Paris ?

Ce sont les embarras de la rue que Boileau a dépeints. Les scènes d'intérieur ont été retracées de la manière la plus piquante dans la pièce de Voltaire où il fait le tableau d'un salon de son époque :

Après dîner, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.

Le Chansonnier dans une revue rapide et générale aiguise un trait, moins acéré peut être, mais d'une

philosophie plus gaie et plus rieuse ; car ce qui distingue Désaugiers des faiseurs de chansons qui remplissent leurs couplets de banalités, et qui amènent tant bien que mal un refrain vulgaire, c'est qu'il pense souvent en philosophe et écrit en poète.

Le gai Désaugiers, avec son extérieur joyeux, était un homme mélancolique. Épanoui dans la société, son ame était rêveuse dans la solitude. Bouffon en apparence, boute-en-train à table, il était au fond épicurien, dans l'acception que l'on doit donner à ce mot. Epicurien à la façon de Chaulieu et de Saint-Evremond.

Desaugiers avait fait d'excellentes études, il était nourri des meilleurs modèles, et quand il s'élevait, il était à leur hauteur, autant que le lui permettait le genre auquel il avait voué sa muse. Il chante son refrain Il faut rire, ou il faut boire, comme Horace disait : Nunc est bibendum.

La Chanson de l'Epicurien est le code philosophique d'un homme dont le cœur est sensible ; et plusieurs Romances, où Désaugiers a laissé tomber ses pensées mélancoliques, respirent une grace touchante. Tant il est vrai que malgré soi, l'homme se peint toujours dans un coin de ses écrits.

Marc-Antoine Désaugiers, né à Fréjus en 1772, reçut bien jeune encore les leçons du malheur. C'est à cette école que les ames se trempent fortement ; la sienne résista aux plus rudes épreuves. Il raconte lui-même dans la préface de son premier recueil de chansons, comment la gaité le soutint dans les circonstances les plus pénibles, au milieu des horreurs de l'insurrection de Saint-Domingue, au moment où, condamné par un conseil de guerre, et les yeux déjà couverts d'un bandeau, il allait recevoir le coup fatal, lorsque par miracle il fut soustrait à la mort. Il appelle gaité ce qui était le courage de la résignation !

Il revoit sa patrie, et le goût de la poésie et du théâtre qui est si rarement la route de la fortune, l'entraîne par ces jouissances qui ne sont connues que de ceux qui aiment les lettres pour elles-mêmes. Il s'essaye dans ces petits spectacles où l'on retirait de ses pièces un gain bien léger, à cette époque où les théâtres supérieurs offraient eux-mêmes aux auteurs d'assez faibles ressources. Il voyage avec quelques amis, et leur bourse légère étant épuisée, ils se font acteurs de circonstance. Leur talent ne répondant pas à leur bonne volonté, ils fuyent la scène ingrate qui ne les nourrissait pas, et laissent jusqu'à leurs vêtements pour gages.

Mais de retour à Paris, Désaugiers parvient enfin à faire connaître son esprit, et bientôt son talent et son caractère lui assurent une position.

Dès lors, il marche de succès en succès. Sa verve s'anime, il chante, il est partout reçu, accueilli, fêté. Ses jours s'écoulent dans la joie, on l'applaudit au théâtre, on l'applaudit dans les banquets, où ses Chansons, chantées par lui, avaient un double attrait, car il les chantait aussi bien qu'il les faisait.

Le Caveau Moderne nomme son président, celui qui avait hérité de l'esprit de Collé, de la gaité de Vadé, et du sel de Panard. Le Théâtre du Vaudeville choisit pour directeur l'émule des Piis et des Barré.

Mais Désaugiers n'économisait ni ses forces ni son esprit, il abrégea sa carrière en la remplissant trop. Il n'avait que cinquante-cinq ans, lorsque sa santé robuste chancela sous les rudes assauts qu'il lui faisait soutenir. Un lit de douleurs fut le dernier asyle de sa gaité. L'esprit lutta en vain contre le corps épuisé. Il fit en riant son épitaphe, et ses amis la lurent en pleurant.

Le 9 août 1827, Désaugiers ne chantait plus.

DU MERSAN.

TABLEAU DE PARIS

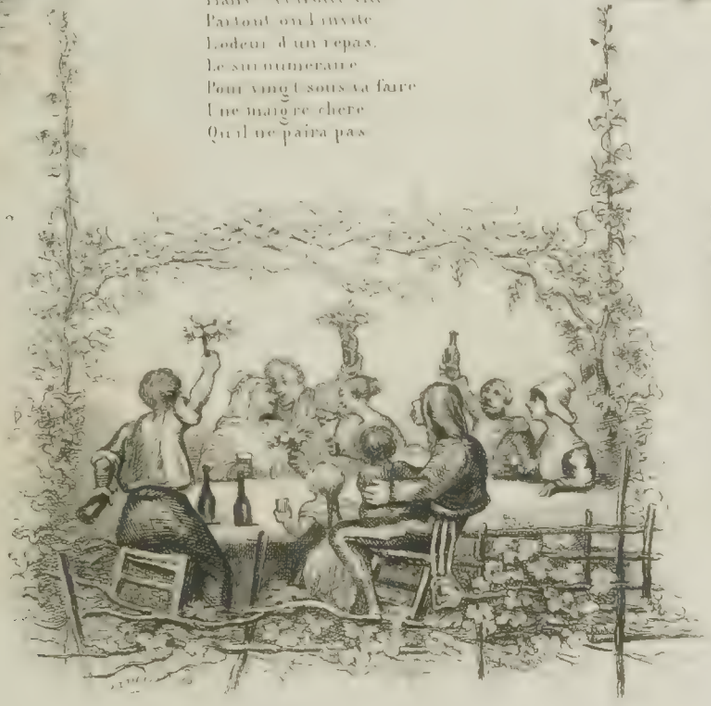
A CINQ HEURES DU SOIR

En tous lieux la foule
Par torrens s'écoule;
L'un court, l'autre roule,
Le jour baisse et fuit
Les affaires cessent;
Les diners se pressent,
Les tables se dressent;
Il est bientôt nuit.

La, je devine
Poularde fine
Et bécassine,
Et dindon truffe
Plus loin je hume
Sale, légume
Cuits dans l'écume
D'un bœuf réchauffé

Le sec parasite
Flaire et trotte vite
Partout où l'invite
L'odeur d'un repas.
Le surnuméraire
Pour vingt sous va faire
Une maigre chère
Qu'il ne paira pas

Plus loin, qu'entends-je?
Quel bruit étrange
Et quel mélange
De tons et de voix!
Chants de tendresse,
Cris d'allégresse
Chorus d'ivresse
Partent à la fois.



Les repas finissent
Les teints refleurissent
Les vafes s'emplissent
Et trop avine
Un lourd gastronome
De sa chûte assomme
Le corps d'un pauvre homme
Qui n'a pas dîné.

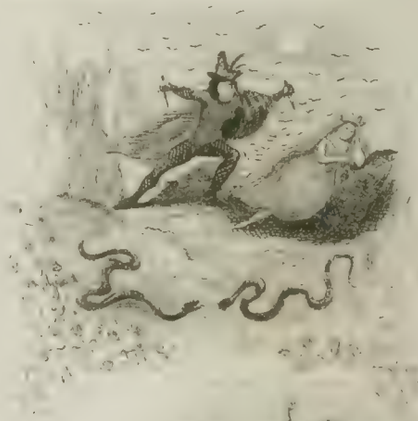
Le moka fume,
Le punch s'allume,
L'air se parfume;
Et de crier tous :
Garçons ma glace !
Ma demi tasse !
— Monsieur, de grâce,
L'empire après vous.

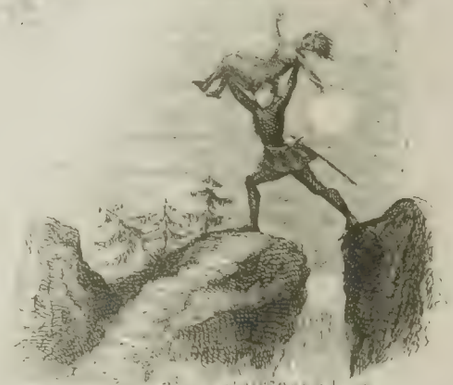
Les journaux se lisent,
Les liqueurs s'épuisent,
Les jeux s'organisent,
Et l'habitué
Le nez sur sa canne
Approuve ou chicane,
Défend ou condamne
Chaque coup joué

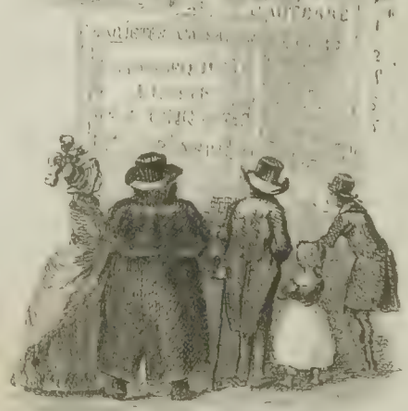
La Tragédie,
La Comédie,
La Parodie,
Les escamoteurs,
Tout, jusqu'au drame
Et mélodrame
Attend, réclame
L'or des amateurs

Les quinquets fourmillent,
Les lustres scintillent
Les magasins brillent,
Et l'air agaçant
La jeune marchande
Provoque, affriande
Et de l'œil commande
L'emplette aux passans

Des gens sans nombre
D'un lieu plus sombre
Vont chercher l'ombre
Chère à leurs desseins
L'époux convole,
Le fripon vole,
Et l'amant vole
A d'autres larcins.







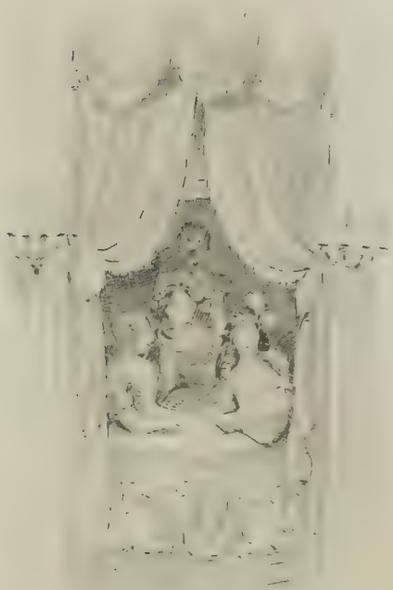
Jeannot, Claude, Blaise,
Nicolas, Vincise,
Tous cinq de Falaise
Récemment sortis,
Elevant la face,
Et cloués sur place,
Devant un Paillasse
S'amusent *gratis*.

La jeune fille,
Quittant l'aiguille,
Rejoint son drille
Au bal de *Lucquet*,
Et sa grand'mère
Chez la commère
Va coudre et faire
Son cent de piquet.

Dix heures sonnées,
Des pièces données
Trois sont condamnées
Et se laissent choir.
Les spectateurs sortent,
Se poussent, se portent ...
Heureux s'ils rapportent
Et montre et mouchoir !

« Saint-Jean, la Flèche,
Qu'on se dépêche
Notre calèche !
-Mon cabriolet !
Et la livrée,
Quoiqu'enivrée,
Plus altérée
Sort du cabaret

Les carrosses viennent,
S'ouvrent et reprennent
Leurs maîtres qu'ils mènent
En se succédant ;
Et d'une voix âcre,
Le cocher de fiacre
Peste, jure et sacre
En rétrogradant.



Quel tintamarre!
Quelle bagarre!
Aux cris de *gare*
Cent fois repétés
Vite on traverse
On se renverse
On se disperse
De tous les côtés.

La sœur perd son frère,
La fille son père
Le garçon sa mère
Qui perd son mari,
Mais un galant passe
S'avance avec grâce,
Et s'offre à la place
De l'époux chéri.

Plus loin des belles
Fort peu rebelles,
Par rubambelles
Errant à l'écart,
Ont doux visage
Gentil corsage
Mais je suis sage
D'ailleurs il est tard.

Faute de pratique
On ferme boutique
Quel contraste unique
Bientôt m'est offert!
Ces places courues,
Ces bruyantes rues
Muettes et nues
Sont un mon désert.

Une figure
De triste augure
M'approche et jure
En me regardant...
Un long *qui vive?*
De loin m'arrive,
Et je m'esquive
De peur d'accident.

Par longs intervalles,
Quelques lampes pâles
Faibles, inégales,
M'éclairent encor
Leur feu m'abandonne
L'ombre m'environne,
Le vent seul résonne,
Silence! .tout dort.

LE CABARET.

COMMENÇONS LA SEMAINE.

VERSEZ DONC, MES AMIS, VERSEZ.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR BRUNELLIÈRE. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. DANOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Il faut contenter tous les goûts, plaire à chaque classe de lecteurs et de chanteurs, c'est ce qui nous a engagés à former une Livraison épicurienne, dont les refrains bacchiques animeront les desserts de quelques joyeuses réunions. Des trois Chansons que nous avons réunies, deux sont d'auteurs inconnus, quoiqu'elles soient restées dans la mémoire des amis de la gaîté.

La Chanson : Voulez-vous suivre un bon Conseil, qui était surtout chantée par les militaires, est de M. Fabien Pillet, qui est aujourd'hui le vétéran, et peut-être le doyen de la Chanson. Elle date de l'époque où l'auteur était à l'armée, et elle parut vers la fin de 1792, dans les Petites-Affiches de Ducray-Dumesnil. Plusieurs compositeurs s'en emparèrent, entre autres Chardini, et Ladurner, auteur de l'opéra de Wenzel, dont M. Fabien Pillet avait fait les paroles; mais l'air avec lequel elle est devenue populaire, est celui de la Ronde de Pierre-le-Grand, musique de Grétry : c'est celui que nous avons fait graver.

La Chanson du Buveur, dont le refrain est au cabaret, parut au commencement du siècle, elle eut une vogue étonnante, quoique les paroles n'en soient pas de la plus grande élégance, et que le poète y fasse rimer Pégase avec Parnasse; mais elle est pleine de verve, et l'air eut le plus grand succès. On l'employa dans les Vaudevilles, dans les Sociétés chantantes; Rougemont fit sur cet air sa Chanson intitulée : Le Roi du Cabaret. Cependant l'auteur de la Chanson et l'auteur de la Musique ont eu la modestie de ne pas mettre leurs noms sur la feuille musicale que publia l'éditeur Lemoine.

Même ignorance de notre part pour la franche et bonne Chanson : Commençons la Semaine; elle a une allure bourgeoise et sans façon, qui sent son bon vieux temps: mais si elle rime mal, on ne peut pas dire qu'elle n'a ni rime ni raison. Elle est une profession épicurienne d'un vrai sans-souci. Cette Chanson est beaucoup plus ancienne que les deux autres, puisqu'on y parle du Receveur des Tailles. La Taille était l'imposition levée au nom du Roi sur le peuple et les roturiers, elle ne fut abolie que sous le commencement du règne de Louis XVI, avec la Corvée et les Jurandes, sous le ministère de Turgot.

Lorsque l'Assemblée des Notables fut convoquée pour la seconde fois en 1788, elle donna lieu à plusieurs Épigrammes et à plusieurs Chansons, parmi lesquelles on doit remarquer la suivante, où il s'agit de la Taille. Elle est intitulée : De la Banqueroute des Notables, sur l'air des Fraises :

Un grand voulut prouver que
La France est dans Versaille :
Qu'il faut faire la banque-
route, et que le Tiers n'est que
Canaille (ter)

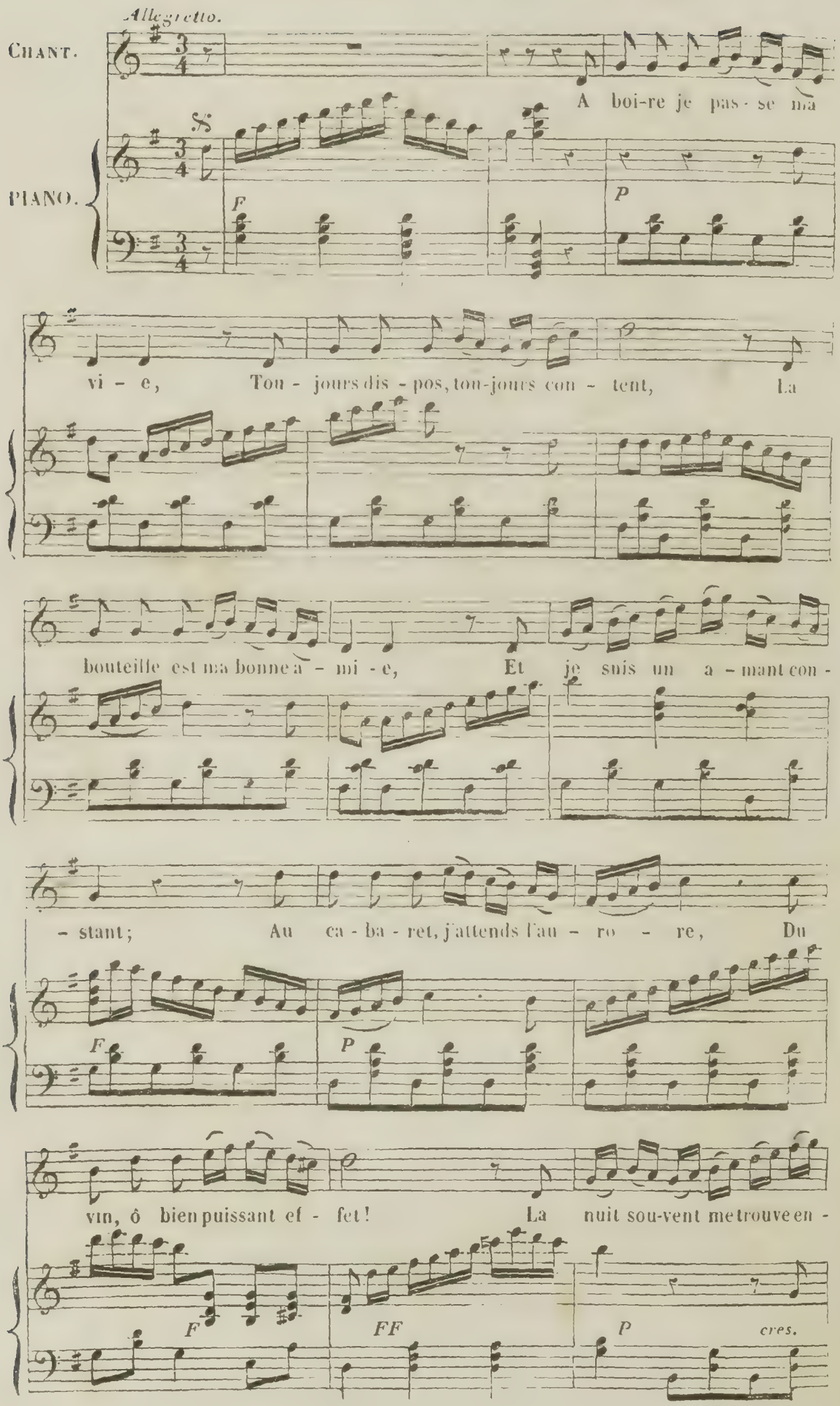
Monsieur rit et répliqua,
Si le Tiers est canaille;
Par fierté nous n'avons qu'à
Payer tout, pour lui, jusqu'à
La Taille. (ter)

Quant à notre Chanson, elle paraît avoir été faite sous Louis XV, et ne peut pas remonter plus haut que la fin du règne de Louis XIV, puisque l'on y parle de Barême, qui est mort en 1703.

Voilà donc encore deux Poètes et deux Musiciens sur les œuvres desquels nous devrons inscrire comme les anciens Romains : Diis ignotis (Aux Dieux inconnus)!

DU MERSAN.

LE CABARET


Allegretto.
CHANT.
PIANO.
A boi-re je pas-se ma
vi - e, Tou - jours dis - pos, tou-jours con - tent, La
bouteille est ma bonne a - mi - e, Et je suis un a - mant con -
- stant; Au ca - ba - ret, j'attends l'au - ro - re, Du
vin, ô bien puissant ef - fet! La nuit sou-vent me trouve en -
F
P
FF
cres.

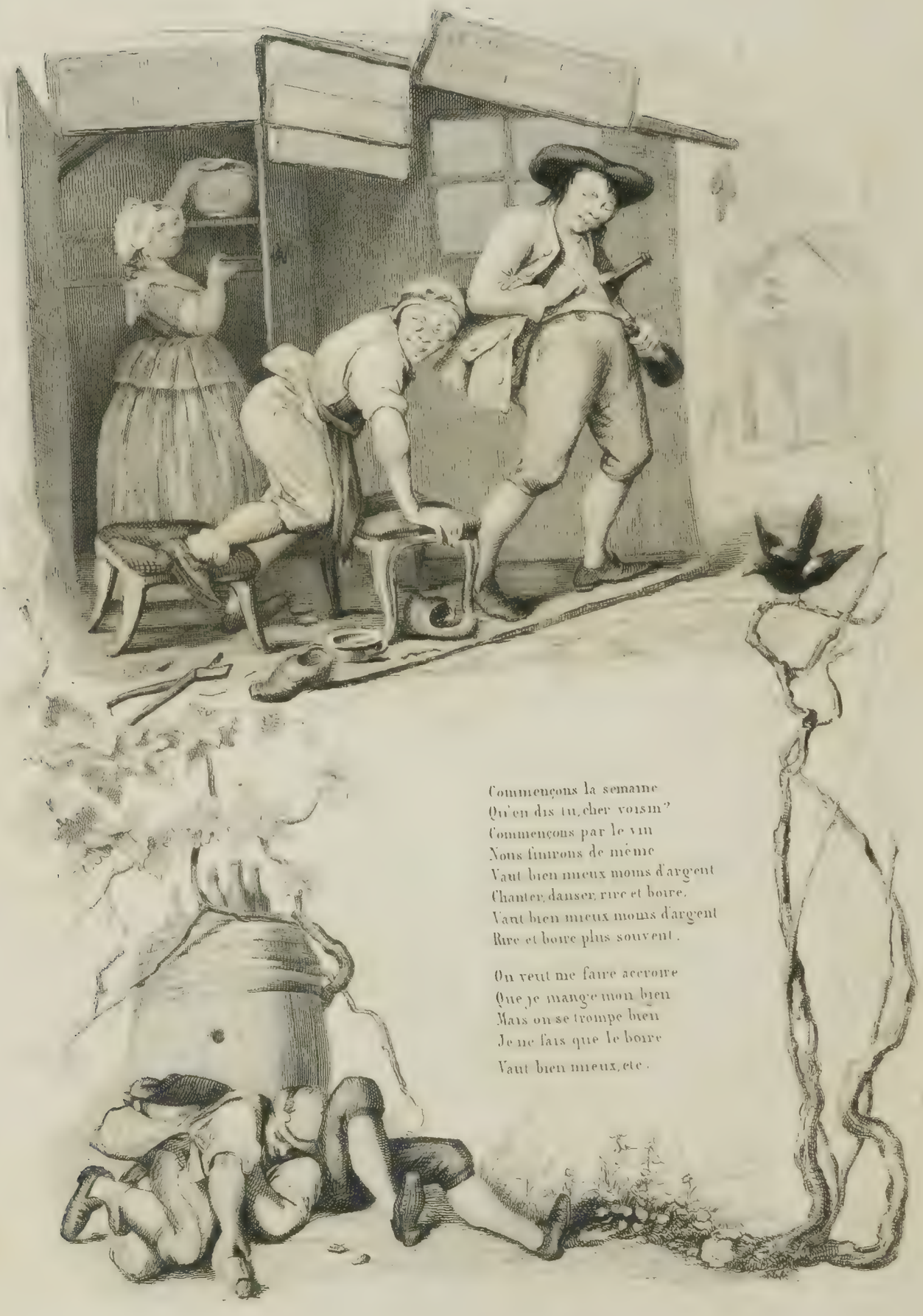
LE BUVEUR

A boire je passe ma vie
Toujours dispos, toujours content,
La bouteille est ma bonne amie
Et je suis un amant constant
Au cabaret j'attends l'aurore
Du vin tel est l'heureux effet
La nuit souvent me trouve encore
Me trouve encore au cabaret *bis*

Si frappé de quelques alarmes
Mon cœur éprouve du chagrin
Soudain on voit couler mes larmes
Mais ce sont des larmes de vin.
Je bois je bois à longue haleine.
Du vin tel est l'heureux effet
Le malheureux n'a plus de peine
N'a plus de peine au cabaret. *bis*

Si j'étais maître de la terre
Tout homme serait vigneron:
Au Dieu d'amour toujours sincère,
Bacchus serait mon cupidon
Je ne quitterais plus sa mère
Car de la cour un juste arrêt
Ferait du temple de Cythère
Oui de Cythère un cabaret. *bis*

Auteurs qui courez vers la gloire
Bien boire est le premier talent
Bacchus au temple de mémoire
Obtient toujours le premier rang
Un tonneau voilà mon pégase
Ma lyre un large robinet
Et je trouve le Mont Parnasse
Le Mont Parnasse au cabaret. *bis*

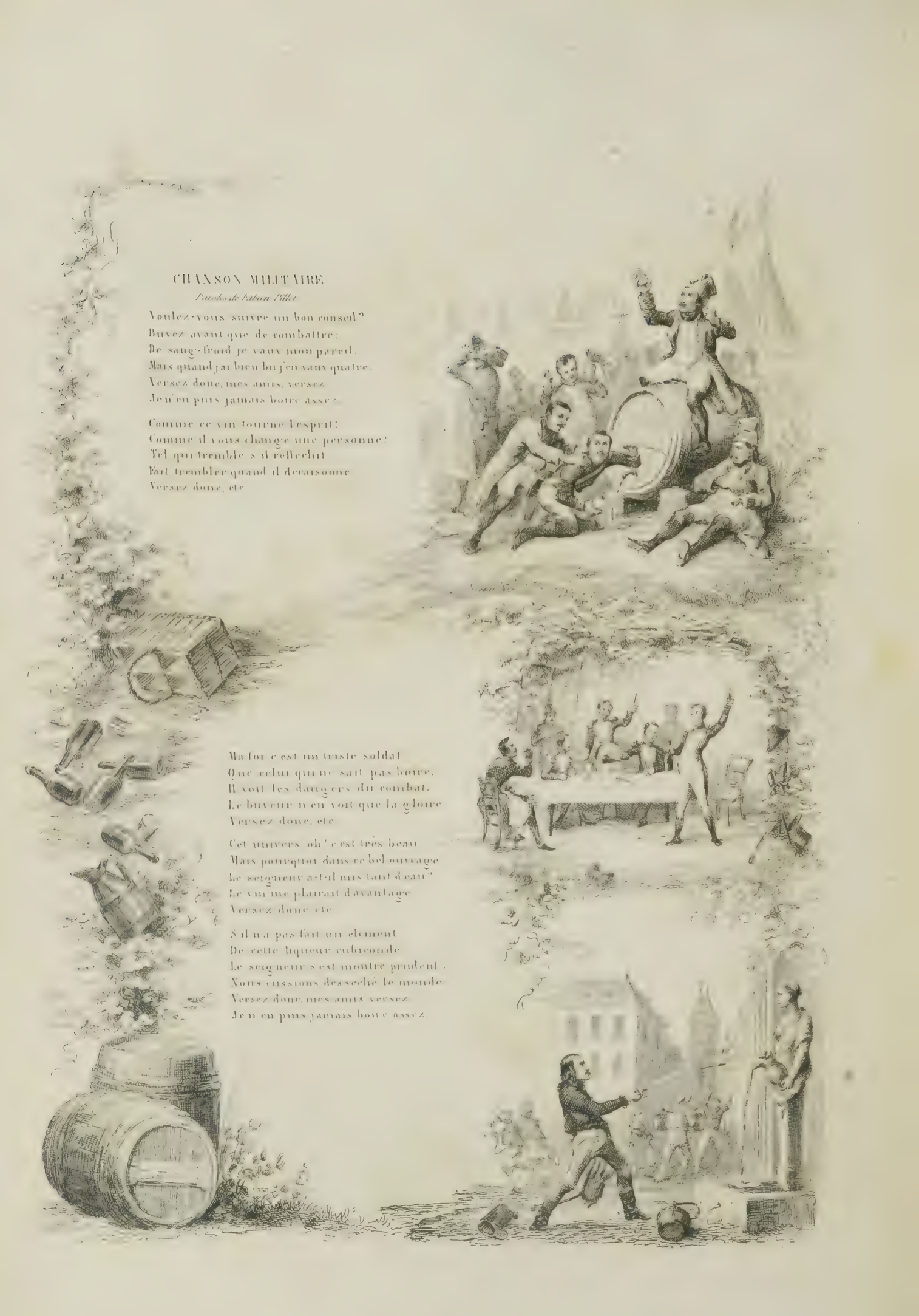

Commençons la semaine
Qu'en dis tu, cher voisin?
Commençons par le vin
Nous finirons de même
Vaut bien mieux moins d'argent
Chanter, danser, rire et boire,
Vaut bien mieux moins d'argent
Rire et boire plus souvent.
On veut me faire accroire
Que je mange mon bien
Mais on se trompe bien
Je ne fais que le boire
Vaut bien mieux, etc.

Si ta femme querelle
Dis lui pour l'apaiser
Que tu veux te griser
Pour la trouver plus belle
Vaut bien mieux etc

Au compte de Barême ?
Je n'aurai rien perdu
Je suis venu tout nu
Je m'en irai de même
Vaut bien mieux etc

Le receveur des tailles
Dit qu'il vendra mon lit
Je me moque de lui
Je couche sur la paille
Vaut bien mieux etc

Providence divine
Qui veilles sur nos jours
Conserve nous toujours
La cave et la cuisine
Vaut bien mieux etc



CHANSON MILITAIRE.

Paroles de Fabien Pillet

Voulez-vous suivre un bon conseil?
Buvez avant que de combattre;
De sang-froid je vaux mon pareil.
Mais quand j'ai bien bu j'en vaux quatre.
Versez donc, mes amis, versez
Je n'en puis jamais boire assez.

Comme ce vin tourne l'esprit!
Comme il vous change une personne!
Tel qui tremble s'il réfléchit
Fait trembler quand il déraisonne
Versez donc, etc

Ma foi c'est un triste soldat
Que celui qui ne sait pas boire.
Il voit les dangers du combat,
Le buveur n'en voit que la gloire
Versez donc, etc

Cet univers, oh! c'est très beau
Mais pourquoi dans ce bel ouvrage
Le seigneur a-t-il mis tant d'eau?
Le vin me plairait davantage
Versez donc etc

S'il n'a pas fait un élément
De cette liqueur rubiconde
Le seigneur s'est montré prudent:
Nous eussions desséché le monde
Versez donc, mes amis versez
Je n'en puis jamais boire assez.

- co - re, Me trouve encore Au ca - ba - ret, La nuit souvent me trouve en -

F FF Sf P

- co - re, Me trouve en - core Au ca - ba - ret.

poco F F

COMMENCONS LA SEMAINE.

Allegro.

CHANT.

Commen-çons la se-mai-ne, Qu'en dis-tu, cher voi sin ! Com-

PIANO.

- men-çons par le vin, Nous fi-nirons de même, Vaut bien mieux moins d'argent. Chanter

danser, rire et boi-re, Vaut bien mieux moins d'argent, Rire et boi-re plus sou-vent.

Fin.

Procédes de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

VERSEZ-DONC, MES AMIS, VERSEZ

Andante.

CHANT.

PIANO.

Voulez vous suivre un bon con - seil ? Buvez a- vant que de com-

- bat-tre, De sang froid je vaux mon pa - reil, Mais quand j'ai bien bu j'en vaux qua -

- tre. Ver-sez donc, mes amis, ver-sez, Je n'en puis ja - mais as - sez

F *F* *F* *P*

2e COUPLET.

boi-re; Et versez donc, mes amis, versez, Je n'en puis ja-mais boire as - sez. Comme ce

P *Fin.*

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

AUSSITÔT QUE LA LUMIÈRE

Par ADAM BILLAUT, menuisier de Nevers (MAITRE ADAM).

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE

RONDE DE TABLE

PAR LE COMTE DE BONNEVAL.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. PH LANGLOIS,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Au commencement du dix-septième siècle, des poésies écloses dans un atelier étaient encore une rareté, et la singularité du fait ne contribua pas moins à leur succès que leur mérite réel.

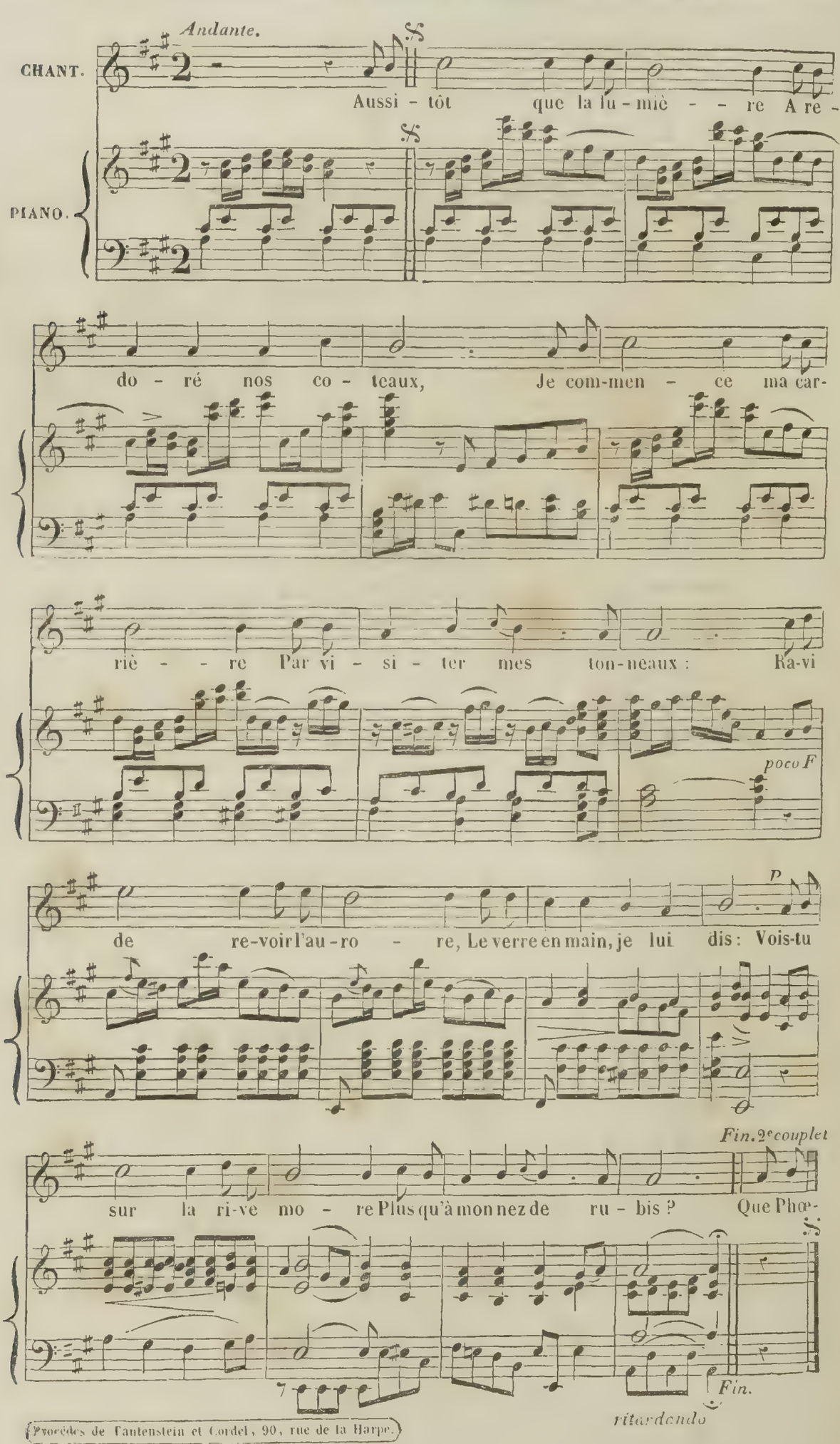
Adam Billaut, ce patron des poètes-artisans, n'a pas seulement composé des Rondeaux, des Pièces légères, et cette Chanson-modèle qui eût suffi pour l'immortaliser. Le Poète-Menuisier s'éleva avec bonheur jusqu'au Poème et à l'Ode, et mérita le titre glorieux du Virgile au Rabot que lui décernèrent ses contemporains. Presque tous les littérateurs de son temps voulurent tresser quelques fleurs pour sa couronne, et il eut l'honneur d'être célébré par le grand Corneille lui-même. De nos jours encore le Vaudeville et les Variétés ont consacré à sa mémoire deux de leurs plus jolis ouvrages.

Sa fameuse Chanson Bachique (Aussitôt que la Lumière), empreinte de tant de verve et d'originalité, est restée le type de ce genre. Quelques personnes ont prétendu que l'air, si bien adapté aux paroles, était également de sa composition, ce qui est demeuré incertain. Quoi qu'il en soit, la Chanson de Maître Adam sera toujours regardée comme un des petits chefs-d'œuvre de notre langue poétique, et comme la production d'un grand maître en la gaie science, suivant l'expression de nos bons aïeux.

Aucune Chanson à boire n'était plus digne de figurer à la suite de celle de Maître Adam, que cette joyeuse boutade de philosophie épicurienne (Nous n'avons qu'un Temps à vivre), animée par une si franche gaîté. Rien de plus populaire que cette Chanson; mais ce qu'on ignore généralement, c'est qu'elle est une œuvre de la jeunesse de ce fameux Comte de Bonneval, tour à tour officier en France, général en Autriche et pacha en Turquie. C'est dans la première partie de sa carrière aventureuse que cet homme, dont la vie fut un roman, composa, outre cette jolie Ronde, plusieurs autres Couplets et Vaudevilles agréables : talent qui le lia avec J.-B. Rousseau, dont il resta constamment l'ami et dont longtemps il partagea l'exil. Plus d'une fois, sans doute, le pacha Bonneval chanta aux beautés de son harem cette folle Chanson de son jeune âge, avec l'accompagnement obligé des rasades; car, malgré son apostasie, il est un culte, celui de la Dive Bouteille (suivant l'expression de Rabelais), qui, comme on le sait, ne le compta point au nombre de ses renégats.

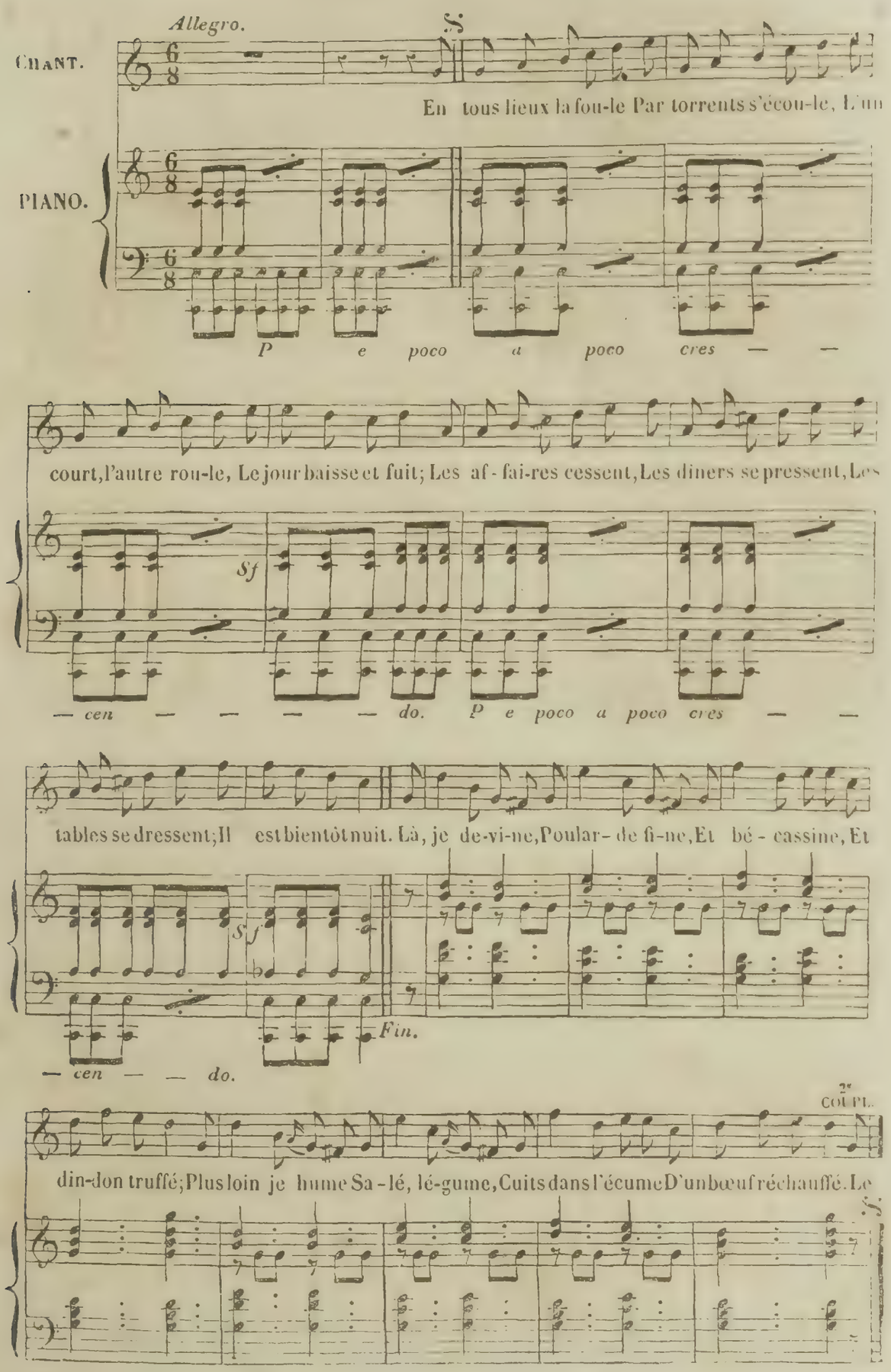
OURRY, membre du Caveau moderne.

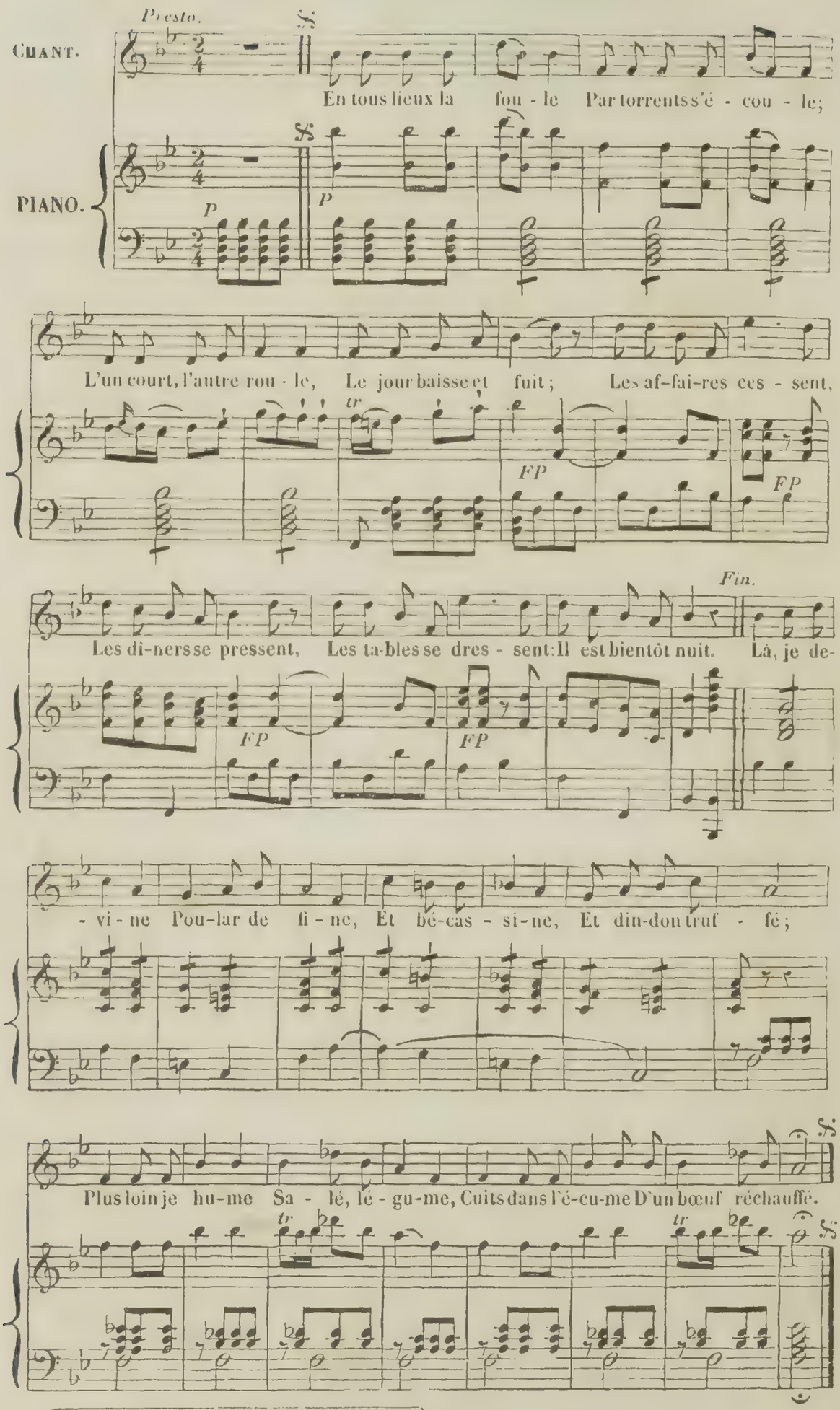
AUSSITOT QUE LA LUMIÈRE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Fantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

PARIS A CINQ HEURES DU SOIR





Procedes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

L'ÉLOGE DU VIN,

COUPLETS DE LA PIÈCE DE LANTARA,

Musique de Doche père.

L'ÉLOGE DE L'EAU,

PAR ARMAND GOUFFÉ.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. C. KOLB. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. GIRARDET.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Lantara était né peintre, comme on naît poète. Il eut pour premier maître, le meilleur de tous, la nature, et dès son enfance, sans avoir pris d'autres leçons que celles de son inspiration, il retraçait sur les murailles et les portes du village où il était né, les paysages qui frappaient ses yeux. Un peintre de Versailles, passant dans ce village, voisin de Montargis, d'autres disent de Fontainebleau, fut frappé de ses dispositions, lui enseigna les principes de son art, et fut bientôt surpassé par son élève. L'éducation mûrit le talent et le dirige; mais le génie seul le place au-dessus de la sphère commune. Lantara ne voulut plus de maître que la nature, il lui voua ses couleurs, et sut particulièrement exprimer sur la toile les nuances des différentes heures du jour. Il fit admirer la perspective aérienne dans ses levers du soleil, qui ont toute la fraicheur de l'aurore, dans ses couchants où le ciel prend une teinte mélancolique, dans ses clairs de lune dont les reflets argentins colorent les objets d'un éclat suave et doux. Il sentait si vivement, qu'on l'a vu pleurer d'admiration, en extase devant un coucher du soleil. Du talent et de la facilité devraient mettre un artiste sur la route de la fortune; mais le caractère est un tyran impérieux qui domine notre vie. La paresse et l'insouciance laissaient reposer les crayons et les pinceaux de Lantara, qui ne les prenait que quand le besoin l'y forçait; aussi vécut-il dans cette indigence qui justifiait le proverbe connu : Gueux comme un peintre!

Madame de Staël dit quelque part, en parlant de J.-J. Rousseau, qu'il avait traîné son génie dans des rapports trop subalternes. Non seulement les relations sociales sont utiles au talent pour le produire, mais encore elles l'élèvent et le soutiennent, elles lui donnent de la dignité. Lantara trouvait le bonheur dans d'obscures amitiés, où son indépendance était à l'aise. Il se confondait avec une foule d'artisans dont les goûts et les habitudes entretenaient son laisser-aller : et comme il était généreux, il payait son écot en nature, c'est à dire qu'il leur faisait présent de dessins ou de tableaux, que ceux-ci savaient fort bien vendre aux marchands qui les appréciaient. Des amateurs distingués cherchèrent en vain à le tirer de cette position indigne de lui. Le luxe et les plaisirs élégants semblaient éteindre son génie ennemi de toute contrainte; et il retournait à son obscurité. C'est à tort qu'on a représenté Lantara comme adonné au vin. On peut dire seulement que les plaisirs de la table étaient de ceux qu'il préférait; et comme à cette époque, le cabaret n'était pas même dédaigné par les grands seigneurs, comme les poètes, tels que Piron, Crébillon, Vadé, Collé, Panard, allaient au cabaret, un peintre pouvait bien y tenir des séances.

Mais Lantara n'était point ivrogne, il était friand comme un enfant. Il faisait un dessin pour une tourte

ou pour un gateau d'amandes. Le propriétaire de la maison où il occupait une petite chambre, rue du Chantre, le faisait travailler en lui promettant un bon diner. Par ce moyen il arracha du pauvre peintre, une collection de tableaux dont il tira un prix considérable.

Le limonadier Dalbot, placé près du Louvre, obtint une belle suite de dessins de Lantara, avec les bavaroises et le café au lait, qu'il lui donnait pour déjeuner.

On dit que le perruquier de Lantara, assez drôle de corps, ainsi que les perruquiers de ce temps-là, le prêchait sur sa paresse, et que comme Lantara élevait des huppes, oiseaux qu'il aimait beaucoup, il le menaçait, s'il ne travaillait pas, de tordre le cou à ses huppes.

Lantara, de même que Claude-Lorrain auquel on l'a comparé, ne savait pas peindre les figures. Il avait fait pour un amateur, un paysage dans lequel se trouvait une église. Celui-ci n'y voyant pas de figures, crut qu'il les avait oubliées. **Elles sont à la messe**, dit Lantara. Eh bien, dit l'amateur, je prendrai le tableau quand elles en sortiront.

De l'indigence, Lantara en vint à la misère. Sa santé s'altéra, il ne voulut pas être à charge à des amis aussi peu fortunés que lui, et, pressé par le mal qui le consumait, il alla chercher un refuge à l'hospice de la Charité, où il avait déjà été une fois. C'était dans l'année 1778, remarquable par la mort de plusieurs hommes célèbres. Voltaire, J.-J. Rousseau, Lekain, Linné, moururent cette même année, il en augmenta le nécrologe. Le 22 décembre, il entrait à la Charité à midi, et à six heures du soir, il avait cessé de vivre.

La biographie Michaud le fait mourir à 33 ans: M. Alexandre Lenoir, qui l'a connu, dit qu'il pouvait avoir 67 ou 68 ans.

La pièce intitulée **Lantara**, jouée en 1800, et dont nos couplets sont tirés, fut le fruit de l'association des trois auteurs qui exploitaient habituellement le théâtre du Vaudeville, Barré, Radet et Desfontaines. Ils admirent cette fois à leur collaboration, Picard, le joyeux comique, qui probablement avait composé la pièce à laquelle leurs couplets donnèrent un passeport. Picard qui à cette époque était dans un interrègne de direction, essaya momentanément la scène du vaudeville, et la pièce réussit beaucoup. Quant au personnage, il n'était pas tracé d'après nature: mais il était assez théatral. Joly, qui jouait le rôle de Lantara était un des acteurs qui ont le mieux rempli les rôles d'ivrognes avec toutes leurs nuances. Dans ce rôle, il avait une ivresse d'artiste, presque noble, et sentant son enthousiasme. Il joua tout le rôle avec distinction ; sa tenue y était si remarquable, que Carle Vernet n'a pas dédaigné d'employer son crayon à retracer le portrait et le costume du comédien. Joly, qui avait une extrême adresse et beaucoup de facilité pour exécuter tout ce qu'il entreprenait, s'était fait remarquer dans une scène de la pièce, où il dessinait sur son genou, un groupe de deux amants (quoique Lantara ne dessinât point la figure). Il le dessinait réellement en scène, avec beaucoup de promptitude, et souvent des amateurs se disputèrent ce croquis, comme une curiosité à la possession de laquelle ils mettaient du prix.

Joly contribua aussi à la vogue des couplets

Ah! que de chagrins dans la vie,

L'air de Doche, sur ces couplets, est un de ceux qui ont été les plus populaires, et presque tous ceux qu'il a composés l'ont été. Doche fut l'auteur le plus fécond et le plus gracieux de son genre ; on peut le surnommer le Grétry du Vaudeville.

La Chanson bacchique de l'**Eloge de l'Eau** ne demande aucun commentaire: C'est une des nombreuses et spirituelles productions de M. ARMAND GOUFFÉ, l'un des chansonniers les plus distingués du **Caveau Moderne**, et de plus, auteur d'une grande quantité de jolis Vaudevilles. On doit regretter qu'il ait cessé d'écrire et de chanter lorsque tout le monde le chante encore. Nous reviendrons sur cet auteur lorsque nous publierons sa Chanson qui a eu tant de vogue: **Plus on est de fous, plus on rit.**

DU MERSAN.

LANTARA

Ah! que de chagrins dans ma vie,
Combien de tribulations
Dans mon art en butte à l'envie
Trompe dans mes affections. *Bis.*
Viens m'arracher à la misantropie
Jus précieux, baume divin
Où c'est par toi, par toi seul que j'oublie
Les torts affreux du genre humain. *Bis.*

A jeun je suis trop philosophe
Le monde me fait peine à voir,
Je ne rêve que catastrophe
A mes yeux tout se peint en noir. *Bis.*
Mais quand j'ai bu tout change de figure,
La riante couleur du vin
Prête son charme à toute la nature
Et j'aime tout le genre humain. *Bis.*

ELOGE DE L'EAU (*)

Il pleut, il pleut enfin!
Et la vigne altérée
Va se voir restaurée
Par ce bienfait divin!
De l'Eau chantons la gloire
On la méprise en vain.
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

C'est par l'eau, j'en conviens,
Que Dieu fit le déluge.
Mais ce souverain juge
Mit les maux près des biens:
Du déluge l'histoire,
Fait naître le raisin:
C'est l'eau qui nous fait boire
Du vin, du vin, du vin.

(*)

Du bonheur je jouis
Quand la rivière apporte
Presque devant ma porte
Des vins de tous pays
Ma cave et mon armoire,
Dans l'instant tout est plein'
C'est l'eau qui me fait boire
Du vin, du vin, du vin.

Par un temps sec et beau
Le meunier du village
Se morfond sans ouvrage
Et ne boit que de l'eau
Il reste dans sa gloire
Quand l'eau vient au moulin
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin.

S'il faut un trait nouveau,
Mes amis, je le guette,
Voyez à la guinguette
Entrer mon porteur d'eau,
Il perd la mémoire
Des travaux du matin
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin

Mais à vous chanter l'eau
Je sens que je m'altère
Passez moi vite un verre
Plein de jus du tonneau
Si tout mon auditoire
Répète mon refrain
C'est l'eau qui lui fait boire
Du vin, du vin, du vin

Imp.ie Clairdon aîné et fils 30, r. Haute-feuille, Paris.

L'ÉLOGE DU VIN, Musique de Doche père, avec accomp. par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.

Andantino.

CHANT.

PIANO.

Dol. *dol.* *Sf*

Ah! que de chagrins dans ma vi - e, Com - bien de tribulati - - ons, Dans mon art en butte à l'en - vi - e, Trom - - pé dans mes af - fec-ti- - ons, Trom - pé dans mes af-fec-ti - ons. Viens m'arra - cher à la mi-san-tro- - pi - e, Jus précé - eux, baume di - vin; Oui, c'est par toi, par toi seul que j'ou- - bli - e Les torts af - freux du genre hu - main. Oui, c'est par toi, par toi seul que j'ou- - bli-e Les torts af - freux du genre hu-main, Les torts af-freux du genre hu-main,

tr *tr* *Sf*

Fin.

L'ÉLOGE DE L'EAU, avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Il pleut, il pleut en - fin, Et la vigne al - té - ré - e Va se voir res - tau - ré - e Par ce bien-fait di - vin. De l'eau chan-tons la gloi - re, On la mé-prise en vain ; C'est l'eau qui nous fait boi - re Du vin, du vin, du vin. C'est l'eau qui nous fait boi - re Du vin, du vin, du vin. C'est

PIANO.

Ped. F

2e COUPLET.

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

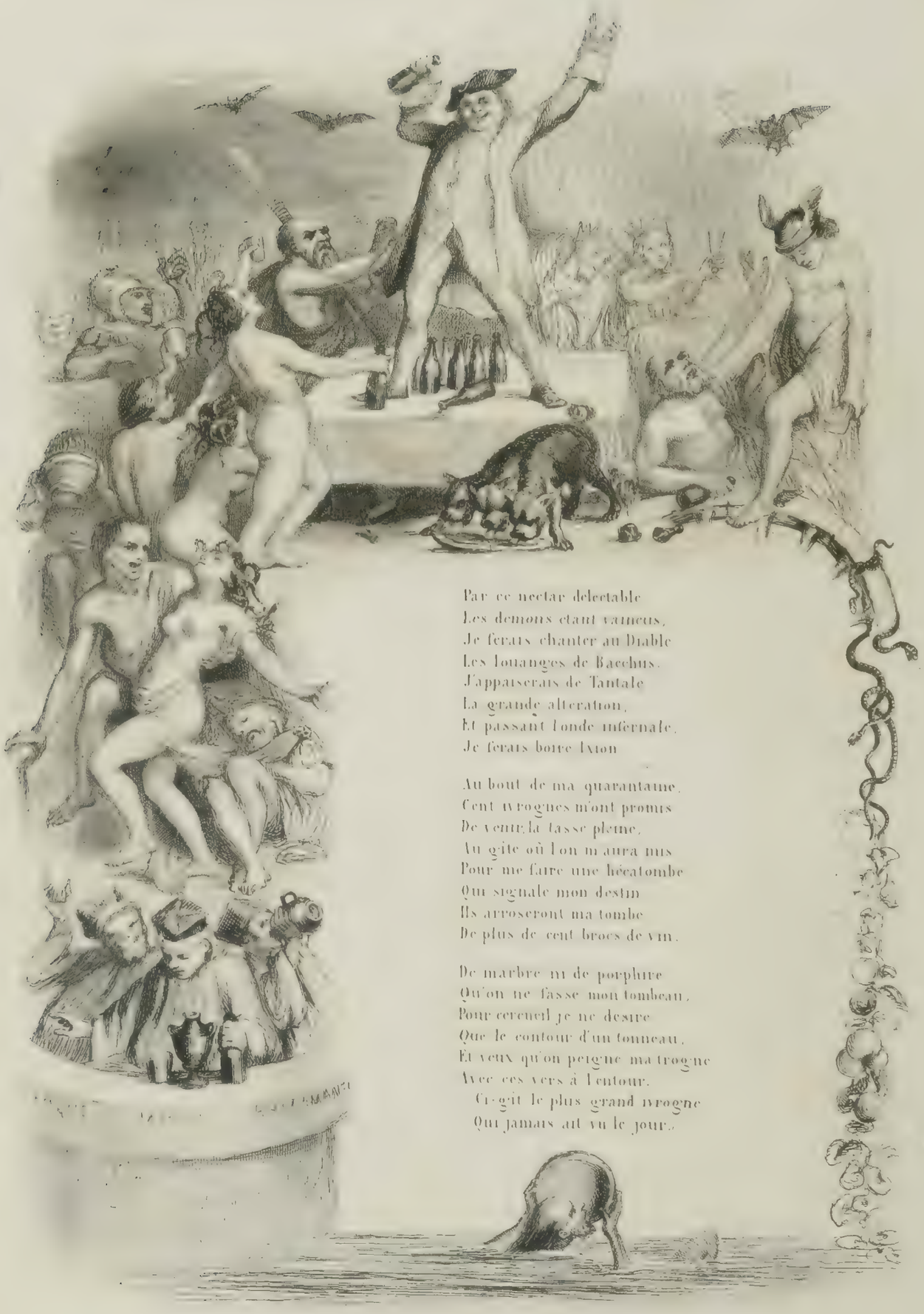
Paris. Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins 5.

CHANSON DE MAITRE ADAM

Aussitôt que la lumière
Redore nos côteaux,
Je commence ma carrière
Par visiter mes tonneaux.
Ravi de revoir l'aurore,
Le verre en main, je lui dis
Vois-tu sur la rive more
Plus qu'à mon nez de rubis ?

Le plus grand roi de la terre,
Quand je suis dans un repas,
S'il me déclarait la guerre,
Ne m'épouvanterait pas:
A table rien ne m'étonne,
Et je pense quand je boi,
Si là-haut Jupiter tonne,
Que c'est qu'il a peur de moi.

Si quelque jour, étant ivre,
La mort arrêtait mes pas,
Je ne voudrais pas revivre
Pour changer ce grand trépas.
Je m'en irais dans l'Averne,
Faire enivrer Alecton,
Et planter une taverne
Dans la chambre de Pluton.



Par ce nectar délectable
Les démons étant vaincus,
Je ferais chanter au Diable
Les louanges de Bacchus.
J'appaiserais de Tantale
La grande altération,
Et passant l'onde infernale,
Je ferais boire Ixion

Au bout de ma quarantaine,
Cent ivrognes m'ont promis
De venir, la tasse pleine,
Au gîte où l'on m'aura mis
Pour me faire une hécatombe
Qui signale mon destin
Ils arroseront ma tombe
De plus de cent broes de vin.

De marbre ni de porphire
Qu'on ne fasse mon tombeau,
Pour cercueil je ne désire
Que le contour d'un tonneau,
Et veux qu'on peigne ma trogne
Avec ces vers à l'entour.
Ci-gît le plus grand ivrogne
Qui jamais ait vu le jour.

JOUISSONS DU TEMPS PRESENT

Nous n'avons qu'un temps à vivre
Amis passons le gaiment
De tout ce qui va le suivre
N'ayons jamais aucun tourment.

A quoi sert d'apprendre l'histoire?
N'est-ce pas la meme partout?
Apprenons seulement à bien boire:
Quand on sait bien boire on sait tout
Nous n'avons ete

Qu'un tel soit general d'armée.
Que l'Anglais succombe sous lui
Moi, qui suis sans renommee.
Je ne veux vaincre que l'ennui.
Nous n'avons ete.

A courir sur terre et sur l'onde
On perd trop de temps en chemin;
Faisons plutôt tourner le monde
Par l'effet de ce jus divin.
Nous n'avons etc.

Qu'un savant a chercher les planètes
Occuppe son plus beau loisir;
Je n ai pas besoin de lunettes
Pour appercevoir le plaisir.
Nous n'avons etc

Qu'un avide chimiste exhale
Sa fortune en cherchant de l'or;
J'ai ma pierre philosophale
Dans un cœur qui fait mon trésor.
Nous n'avons etc.

Au grec, à l'hébreu je renonce.
Ma maîtresse entend le français.
Sitôt qu'à boire je prononce
Elle me verse du vin frais!
Nous n'avons etc.

NOUS N'AVONS QU'UN TEMPS A VIVRE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro. REFRAIN.

F Nous n'a-vons qu'un temps à vi - vre, A-mis,

F Nous n'avons qu'un temps à

F Nous n'avons qu'un temps à vi - vre,

PIANO

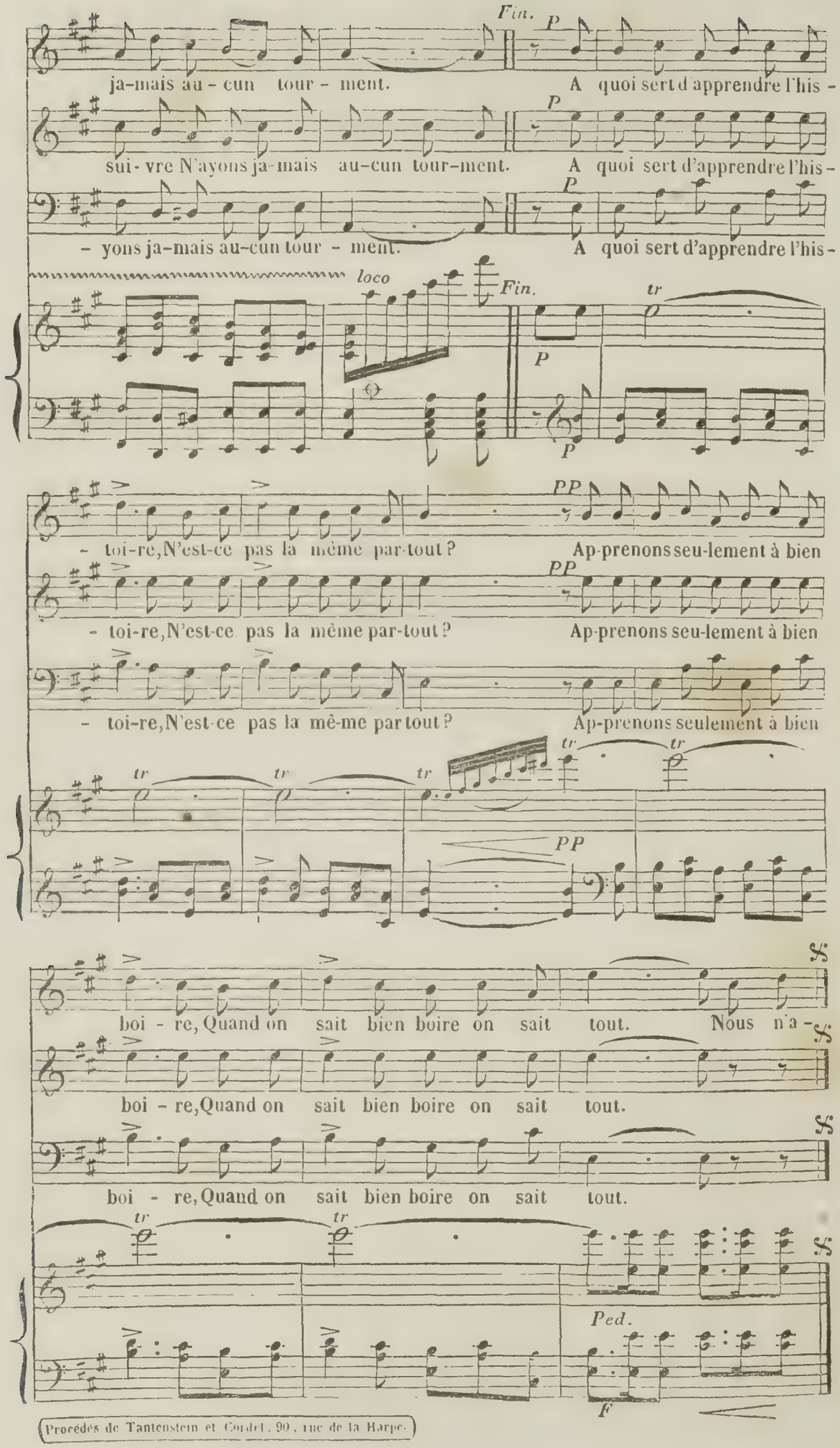
F *Ped.*

8va

pas - sons-le gai - ment; De tout ce qui va le sui - vre N'ayons

vi - vre, A-mis, pas-sons-le gai - ment; De tout ce qui va le

A-mis, pas - sons-le gaîment; De tout ce qui va le sui-vre N'a-



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5

CHANSON DE ROLAND,

PAROLES D'ALEXANDRE DUVAL, MUSIQUE DE MÉHUL.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. HUART. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. ALÈS.

NOTICE.

Roland est une des plus anciennes et des plus belles gloires militaires de la France! Compagnon d'armes de cet illustre empereur d'Occident, Charlemagne, qui dans les dernières années du huitième siècle soumit à ses lois une grande partie de l'Europe, sa renommée ne s'est jamais effacée du souvenir des peuples, et depuis le jour où il est mort à Roncevaux, ses exploits ont sans cesse été célébrés. Les documents authentiques de l'histoire qui se rapportent à Roland, ne sont pas considérables; ils suffisent cependant pour attester son existence et pour empêcher qu'il soit relégué au nombre des héros fabuleux. Ainsi, une ordonnance (*præceptum*) de Charlemagne, de l'année 776, le place au nombre des fidèles de ce monarque, et l'historien Eginhart le cite comme un des plus fameux capitaines morts à Roncevaux. Si les chroniques ont été sèches et décolorées au sujet de Roland, en récompense, les poésies et les chants populaires ont transmis jusqu'à nous les hauts faits et la gloire de ce paladin. Dès le onzième siècle, le nom de Roland était synonyme de la vaillance, et les poètes, les historiens eux-mêmes, le nommaient avec celui d'Achille ou d'Alexandre. Maints passages des plus anciens troubadours se rapportent à lui, et prouvent que son nom était depuis longtemps populaire. Quant à la France proprement dite, l'un de nos plus anciens monuments en langue vulgaire est consacré à Roland, et tout un cycle de ces romans de chevalerie naguère encore si admirés, contient le récit de ses exploits. Il est certain, que nos soldats, en marchant au combat, chantaient Roland, ses victoires et sa mort. Aussi, Wace, poète français du douzième siècle, dans son **Histoire en vers de la Conquête d'Angleterre par les Normands**, connue sous le nom de **Roman de Rou**, a-t-il représenté l'armée de Guillaume s'avançant contre les Saxons, conduite par Taillefer le Jongleur :

Taillefer qui moult bien cantoit,
Sur un cheval qui tot alloit,
Devant as (eux) s'en aloit cantant
De Carlemane et de ROLANT,
Et d'Olivier et des vassaus
Qui moururent à Rainscevaus.

Il ne faut donc pas être surpris si des écrivains du dernier siècle, et de nos jours l'illustre auteur du **Génie du Christianisme**, se sont préoccupés de savoir ce qu'était devenu ce chant national et guerrier. Mais les langues, et principalement la nôtre, ont leurs révolutions; les mots changent d'acception; ainsi, ce qu'on entendait par **chanson** dans les premières années du douzième siècle, n'était rien moins qu'un long poème, dont l'étendue variait depuis mille jusqu'à huit et dix mille vers, et il est évident que la **Chanson de Roland** était de cette nature. Voici les traits principaux de l'une des plus anciennes versions qui soient parvenues jusqu'à nous :

L'empereur Charles est depuis sept ans en Espagne et l'a presque entièrement conquise. Le roi sarrasin Marsiles, après un conseil tenu avec ses **amiraux**, envoie à l'empereur un ambassadeur qui lui dit " **Dieu**

vous sauve! Voici des présents que le roi mon maître vous envoie. Il s'engage, si vous voulez quitter l'Espagne, à vous suivre jusqu'à Aix." L'Empereur fait venir tous ses barons pour prendre leur avis. Roland s'oppose à la paix, mais Ganelon et le duc Naime s'font observer qu'on ne doit pas refuser un ennemi vaincu. La discussion s'engage entre les barons pour savoir lequel d'entre eux ira auprès du roi Marsiles. Ganelon, irrité des mépris de Roland, lui dit : "Prends garde qu'il ne t'arrive malheur! Roland répond : Tu parles comme un fou, c'est aux hommes sensés à remplir des messages, si le Roi veut, j'irai à ta place. — Tu n'iras pas, s'écrie Ganelon, Charles commande ici, je remplirai sa volonté."

A ces paroles, Roland se prend à rire. Ganelon est choisi comme ambassadeur; il part, emportant au cœur l'insulte que Roland lui a faite. Il ne tarde pas à se venger en trahissant; il guide les Sarrasins dans les défilés de Roncevaux, où se trouvent les douze pairs de France avec vingt mille hommes sous la conduite de Roland. Bien qu'il se rende coupable de trahison, le baron français est fier et hardi devant Marsiles; et quand ce dernier lui dit : "Charles est vieux maintenant, il a au moins deux cents années; ne pense-t-il pas au repos? — Non, non, reprend Ganelon, Charles est toujours fort. Tant qu'il aura autour de lui les douze pairs de France, Olivier, Roland, Charles ne peut craindre homme qui soit vivant."

Dans le récit du combat où périrent les douze pairs de France, la Chanson de Roland s'élève à des beautés du premier ordre : Après une longue énumération de tous les rois sarrazins venus au secours de Marsiles, voici les douze pairs de France et leurs vingt mille compagnons engagés dans les montagnes de Navarre. L'ennemi les environne de toutes parts. Olivier, qui est monté sur un arbre, dit à Roland : "Les Païens sont nombreux, et nous Français, nous sommes peu. Compagnon, si tu sonnais du cor, l'empereur Charles viendrait à notre secours. Roland répond : A Dieu ne plaise que mon lignage soit déshonoré par mon fait! Je frapperai de ma bonne épée DURANDAL, et les païens seront venus pour leur malheur; ils mourront tous. — Compagnon, sonne du cor, répète Olivier. — Non, dit Roland, les Français sont bons, ils frapperont bien." Et il prépare ses troupes pour le combat, les exhortant à faire leur devoir. Survient Turpin, l'archevêque, qui les fait mettre à genoux et leur donne l'absolution de leurs fautes. Un combat terrible s'engage, mais le nombre l'emporte enfin; les douze pairs et leurs compagnons succombent. Cependant ils restent trois encore, l'Archevêque, Olivier e Roland. Ce dernier, las de combattre, dit à Olivier : "Je vais sonner du cor, Charles nous entendra et nous pourrons revoir la France. — Honte et vergogne! s'écrie Olivier, quand je l'ai dit, tu ne l'as pas voulu, les Français sont morts par ta légèreté, il faut périr avec eux." Mais Turpin leur commande d'appeler Charles, et Roland sonne du cor avec une telle force que le sang lui vient à la bouche et que ses veines se brisent. Charles, qui était à trente lieues, l'entend et s'écrie : "Bataille font nos hommes. — Je ne le crois pas, répond aussitôt le traître Ganelon. Roland, resté seul, saisit son cor et en tire un son presque mourant. L'Empereur s'arrête, écoute : Mal nous va, dit-il, mon neveu Roland ne peut plus sonner. Et il dirige sa marche vers Roncevaux.'

Tels sont quelques uns des traits les plus saillants de cette Chanson de Roland, dont les différents couplets ont été redits par nos armées pendant tout le Moyen-Age. Vers la fin du quatorzième siècle, au milieu des désastres qui ont signalé le règne du roi Jean, l'ancienne Chanson de Roland était encore en usage. Ce prince, aigri par ses malheurs, se plaignait qu'on ne trouvait plus de Roland dans les armées. Un vieillard lui répondit que les Rolands ne manqueraient pas s'il se trouvait des Charlemagnes.

Différentes imitations modernes de la Chanson de Roland ont été essayées; elles n'ont rien conservé de la vigueur et du noble sentiment qui distinguent l'original. La chanson reproduite ici est l'œuvre d'Alexandre Duval; elle ne manque pas d'élévation, et sous ce rapport mérite de succéder au chant séculaire tombé dans le domaine de la science et que le peuple ne comprend plus aujourd'hui.

LE ROUX DE LINCY.

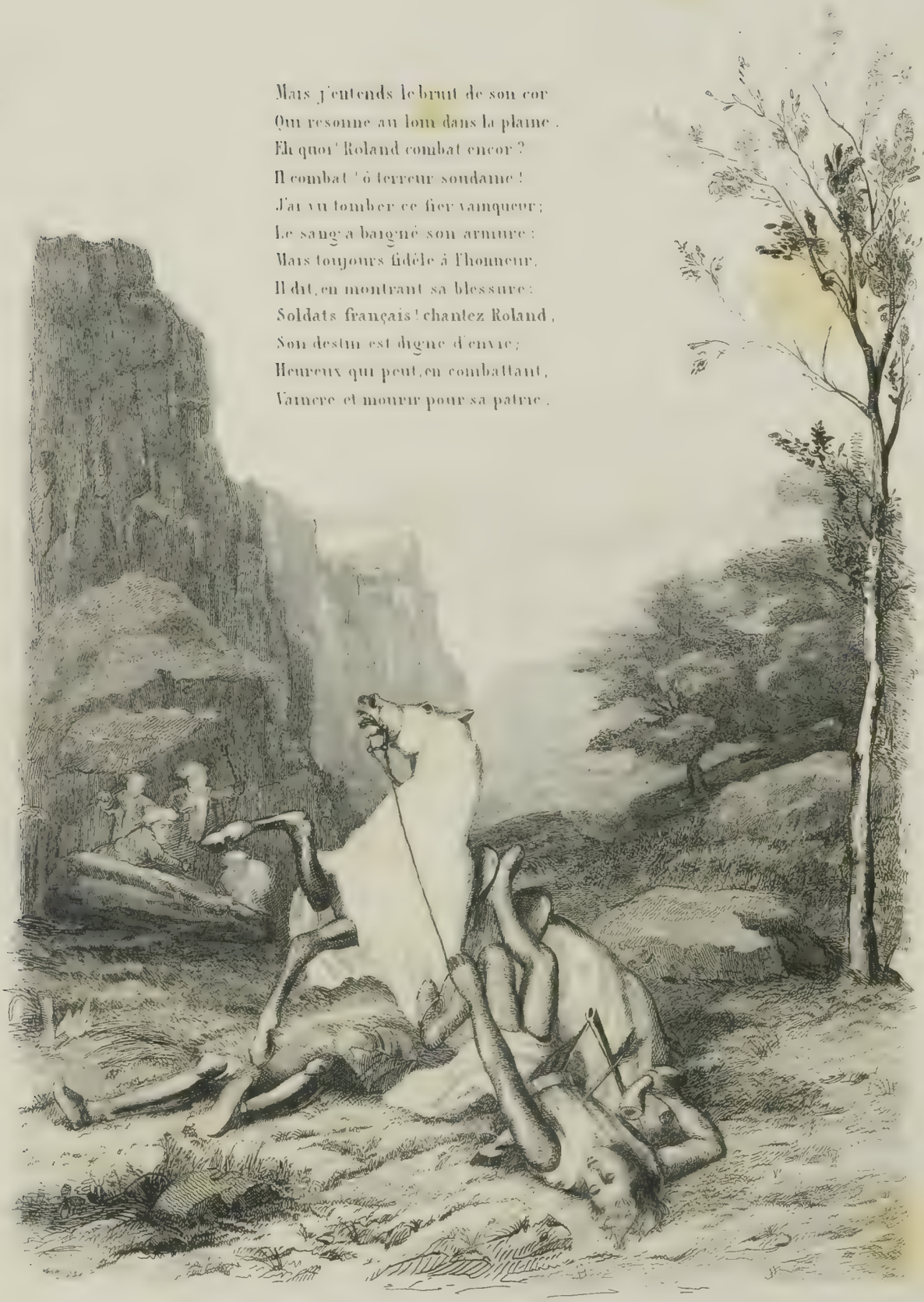
CHANSON DE ROLAND.

Où vont tous ces preux chevaliers,
L'orgueil et l'espoir de la France ?
C'est pour défendre nos foyers
Que leur main a repris la lance ;
Mais le plus brave, le plus fort,
C'est Roland, ce foudre de guerre.
S'il combat, la faux de la mort
Suit les coups de son cimeterre.
Soldats français, chantons Roland
L'honneur de la chevalerie,
Et répétons en combattant
Ces mots sacrés : gloire et patrie !

Déja mille escadrons épars
Couvrent le pied de ces montagnes
Je vois leurs nombreux étendarts
Briller sur les vertes campagnes
Français, là sont vos ennemis;
Que pour eux seuls soient les alarmes,
Qu'ils tremblent! tous seront punis!
Roland a demandé ses armes
Soldats français &

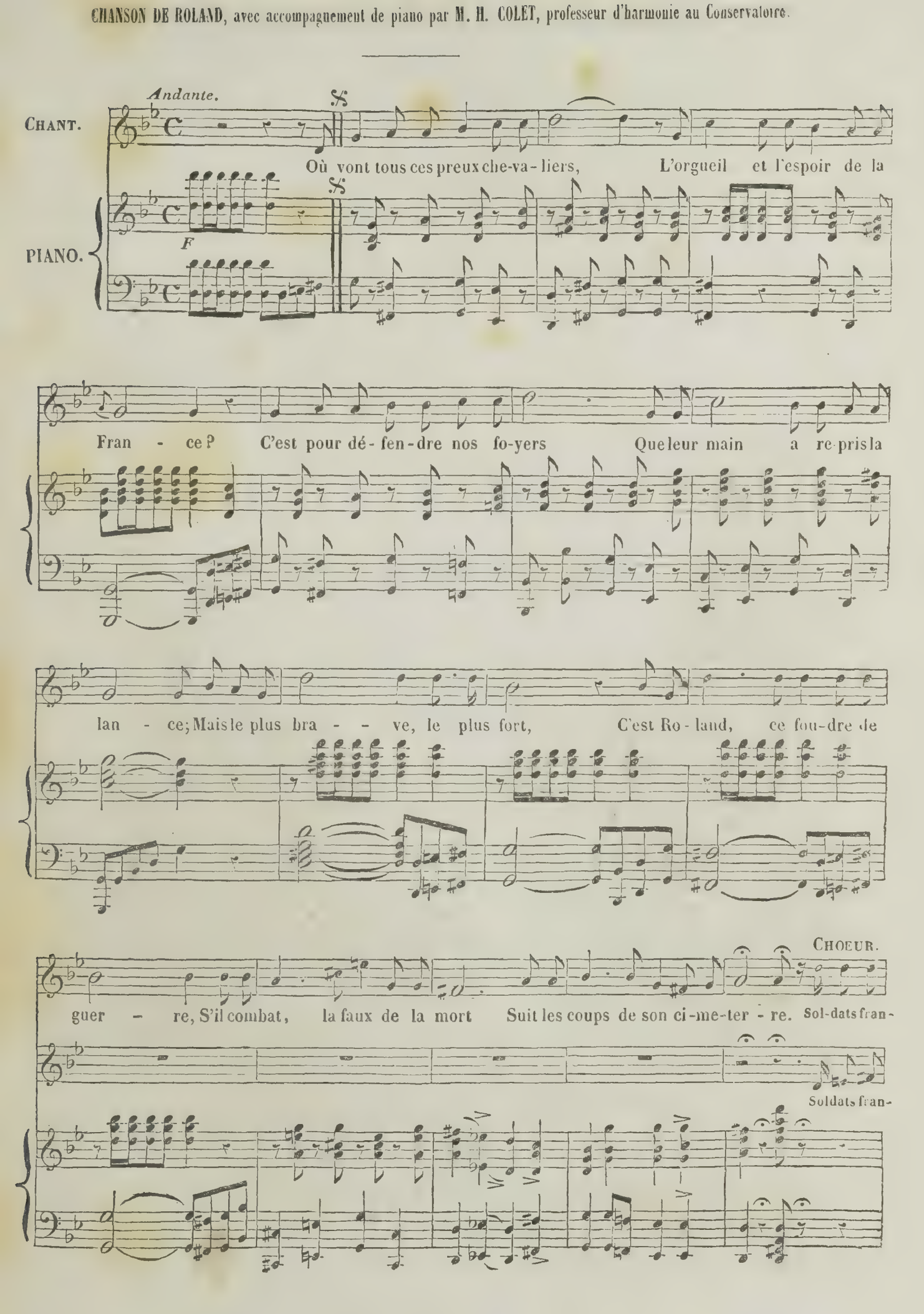
L'honneur est d'imiter Roland.
L'honneur est près de sa bannière
Suivez son panache éclatant,
Qu'il vous guide dans la carrière.
Marchez, partagez son destin.
Des ennemis que fait le nombre?
Roland combat; ce mur d'airain
Va disparaître comme une ombre
Soldats français &

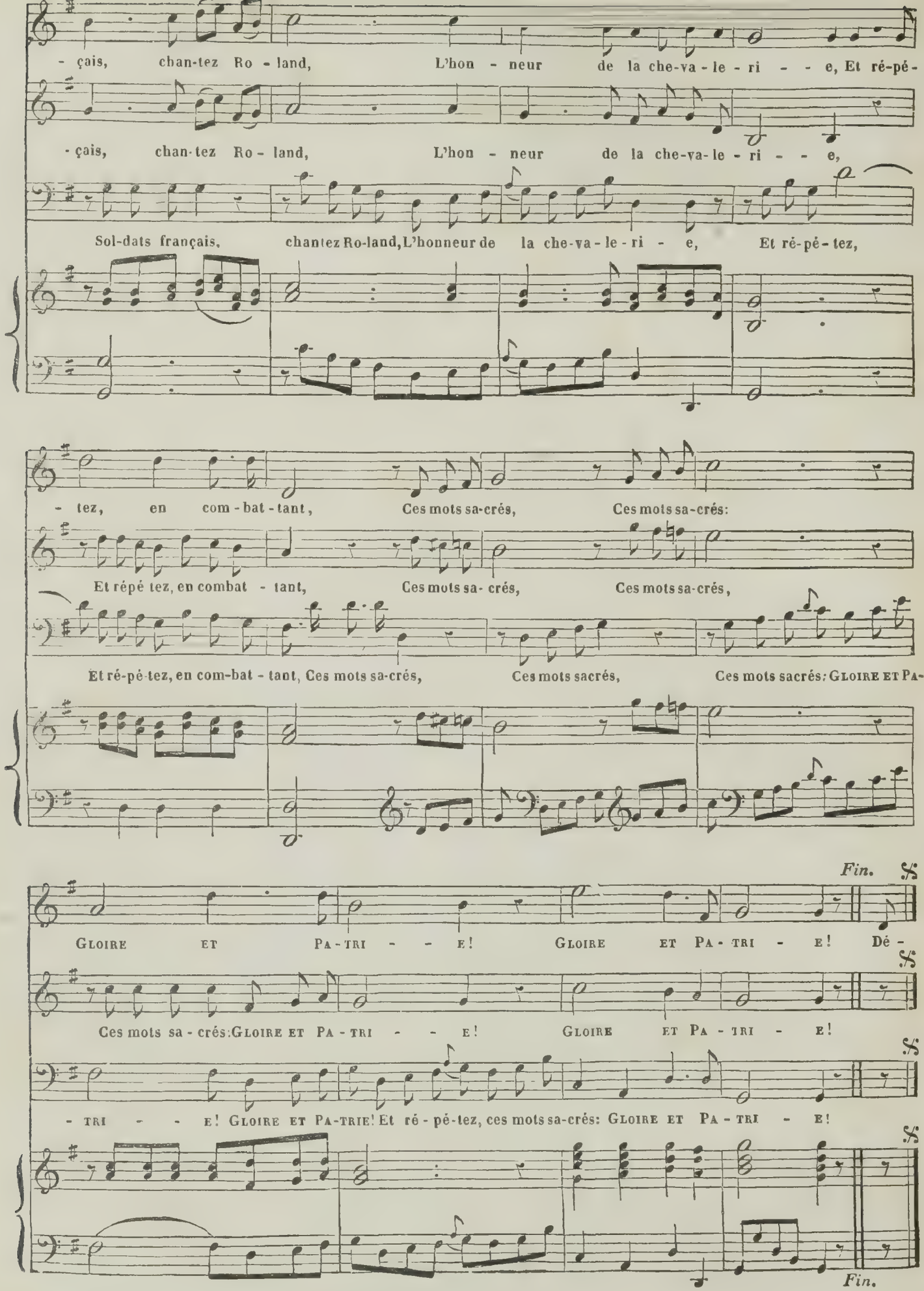
Combien sont-ils ? combien sont-ils ?
C'est le cri du soldat sans gloire.
Le heros cherche les perils;
Sans les perils qu'est la victoire ?
Ayons tous, ô braves amis,
De Roland l'ame noble et fiere
Il ne comptait les ennemis
Qu'etendus morts sur la poussiere
Soldats français &c



Mais j'entends le bruit de son cor
Qui resonne au loin dans la plaine.
Eh quoi! Roland combat encor?
Il combat! ô terreur soudaine!
J'ai vu tomber ce fier vainqueur;
Le sang a baigné son armure:
Mais toujours fidèle à l'honneur,
Il dit, en montrant sa blessure:
Soldats français! chantez Roland,
Son destin est digne d'envie;
Heureux qui peut, en combattant,
Vaincre et mourir pour sa patrie.

CHANSON DE ROLAND, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.





Procédes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

VIVE HENRI QUATRE,

CHARMANTE GABRIELLE,

VIENS, AURORE, JE T'IMPLORE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. BOILLY. — 2e et 3e planche, par M. NARGEOT.

NOTICE.

Au premier rang des Chants Populaires de la France seront toujours placés et celui qu'inspira le souvenir du grand et bon Henri, et ceux qui furent composés par lui-même!

Quel est l'auteur du couplet primitif de Vive Henri Quatre? Il ne s'est pas nommé, parce qu'il ne s'est regardé, sans doute, que comme un écho de toutes les voix françaises. Collé augmenta encore la popularité de ce chant, en le plaçant dans sa charmante comédie de la Partie de Chasse d'HENRI IV. Grace à l'heureux choix du héros et à la fidélité du portrait, aucune pièce n'a eu des représentations plus multipliées et de plus nombreuses éditions.

Les troisième et quatrième couplets furent ajoutés par Collé, et de la bouche de son Michau, passèrent bientôt dans toutes les autres. Le second, qui n'a pas moins de naïveté et de franchise, date de l'époque des espérances que fit naître l'aurore du règne de Louis XVI. Un de ses premiers actes avait été l'autorisation au Théâtre-Français de représenter la Partie de Chasse, tolérée seulement dans les spectacles de province, sous le règne précédent.

Quant à l'air de Vive Henri Quatre, c'est un fragment du morceau de musique intitulé les Tricotets, sur lequel s'exécutait une danse en vogue au seizième siècle, et que l'on a entendu au Vaudeville, dans le Mariage de Scarron

---

Charmante Gabrielle est une délicieuse romance, remplie de grace et de sentiment. On a prétendu que les deux premiers couplets seulement avaient été tracés pour la fameuse Gabrielle d'Estrées par le royal guerrier troubadour. Les autres, au surplus, sont également dignes de son esprit et de son cœur.

Mais une erreur généralement répandue, et que Grétry, dans ses Essais sur la Musique, a contribué à propager, c'est celle qui a fait désigner Henri IV pour auteur de l'air touchant, auquel il adapta ces paroles. Comme il ne faut pas donner à César ce qui n'est point à César, il est juste de restituer ce chant à son véritable père Du Caurroy, successivement maître de chapelle de Charles IX, de Henri III, et de son successeur. Cet air fut composé par lui pour un Noël pieux du temps, que la profane mais Charmante Gabrielle fit aisément oublier.

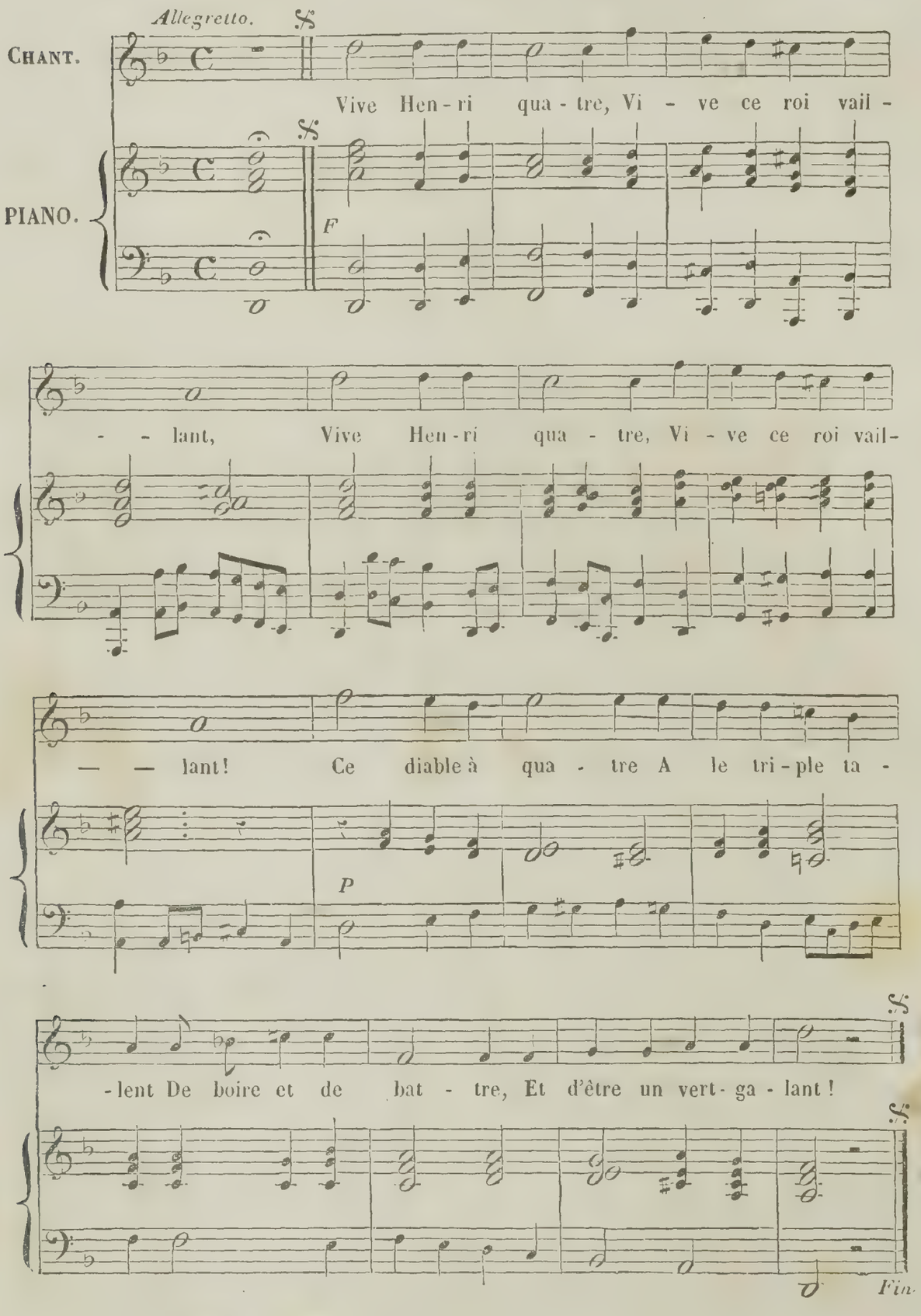
La fraîche et gracieuse Villanella : Viens, Aurore, je t'implore, a toujours été attribuée au Béarnais, et l'on aime à se figurer

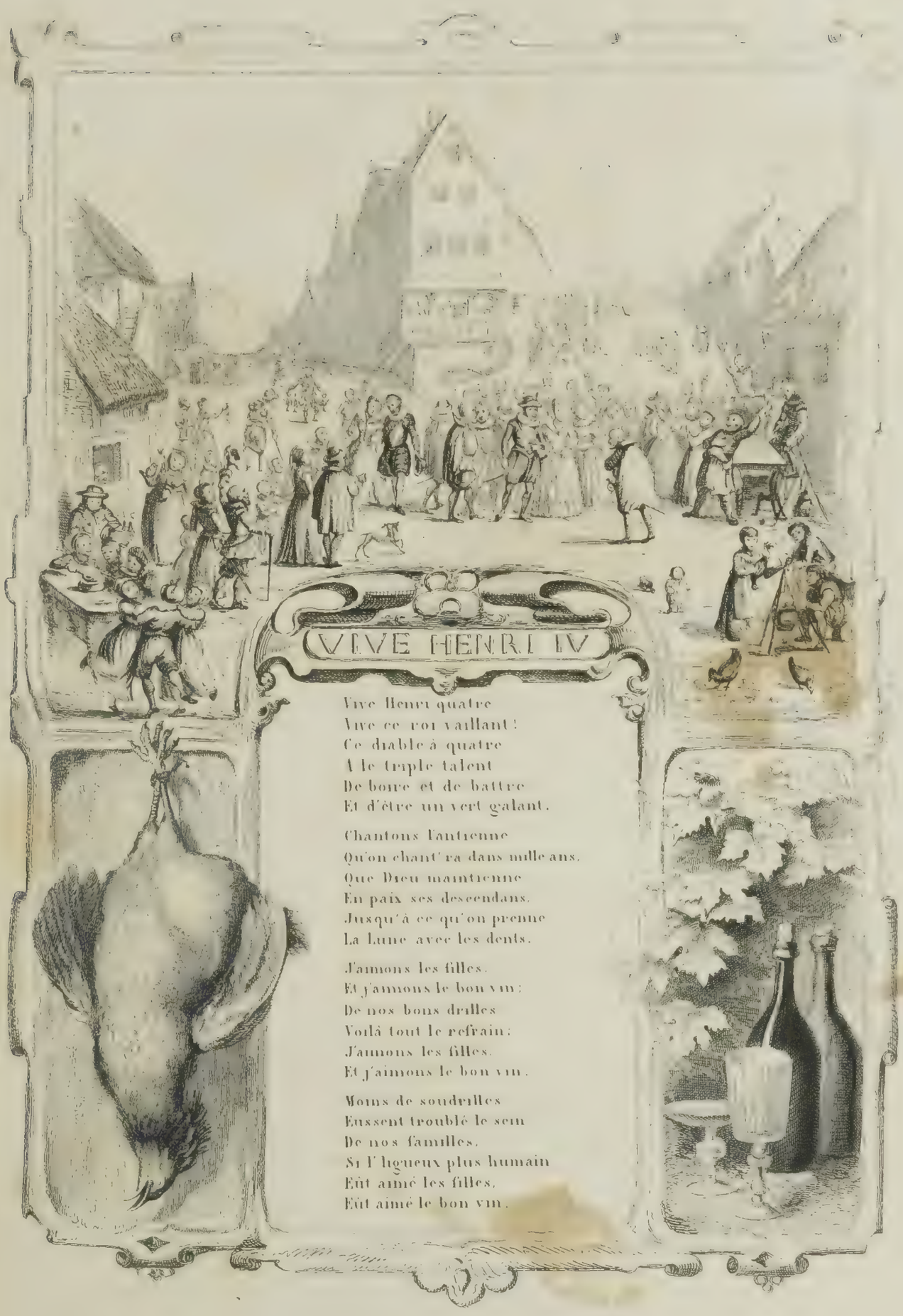
Le seul roi dont le peuple ait chanté la mémoire

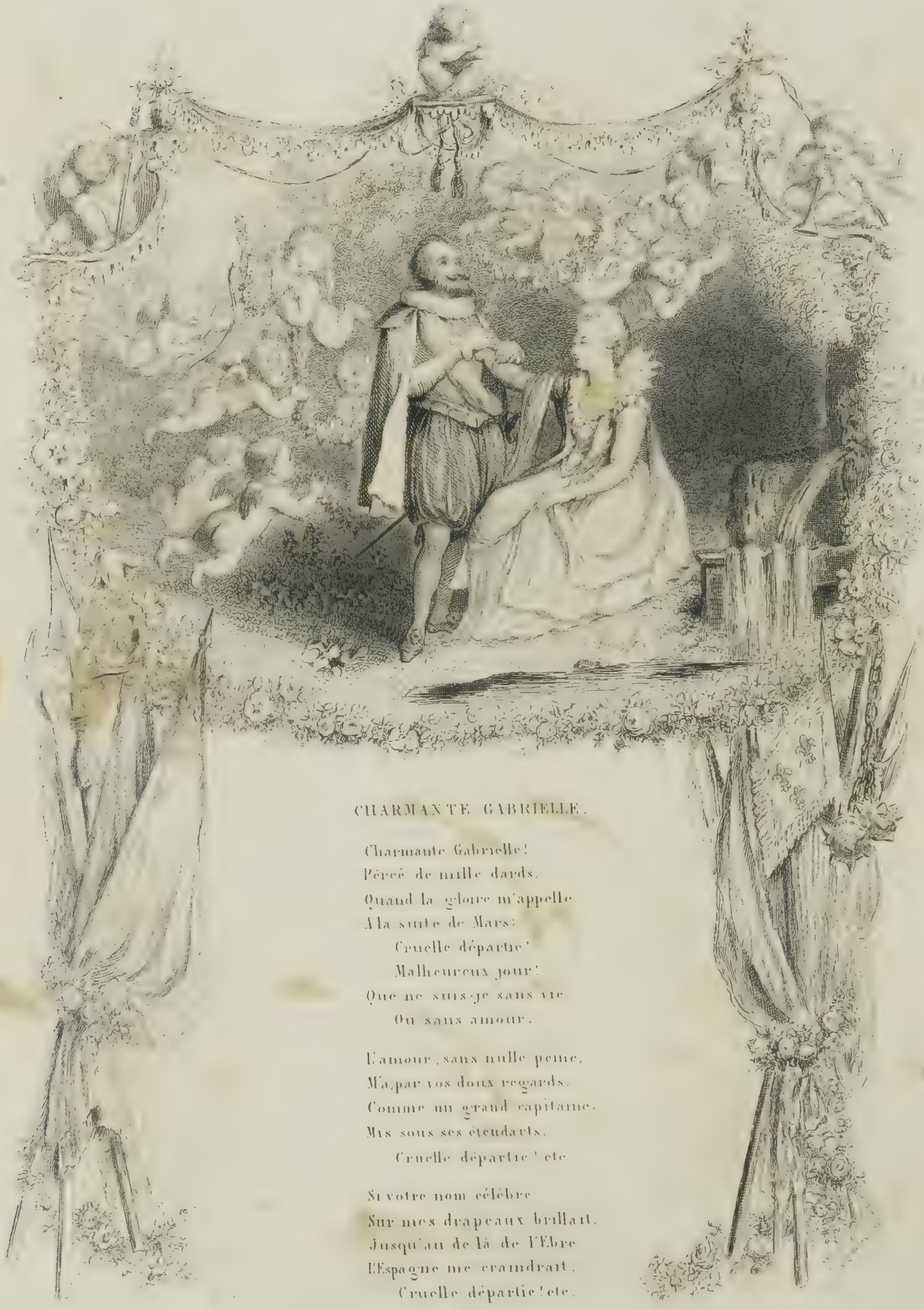
chantant aussi, dans ses jolis couplets, œuvre de sa jeunesse, ou cette Belle Jardinière d'Anet, qui fut l'aïeule de Dufresny, ou cette tendre et naïve Fleurette, premières et trop courtes amours du Vert-Galant.

OURRY, Membre du Caveau moderne.

VIVE HENRI IV, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.




VIVE HENRI IV
Vive Henri quatre
Vive ce roi vaillant !
Ce diable à quatre
A le triple talent
De boire et de battre
Et d'être un vert galant.
Chantons l'antienne
Qu'on chant' ra dans mille ans,
Que Dieu maintienne
En paix ses descendans,
Jusqu'à ce qu'on prenne
La lune avec les dents.
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin ;
De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin.
Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'heureux plus humain
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin.

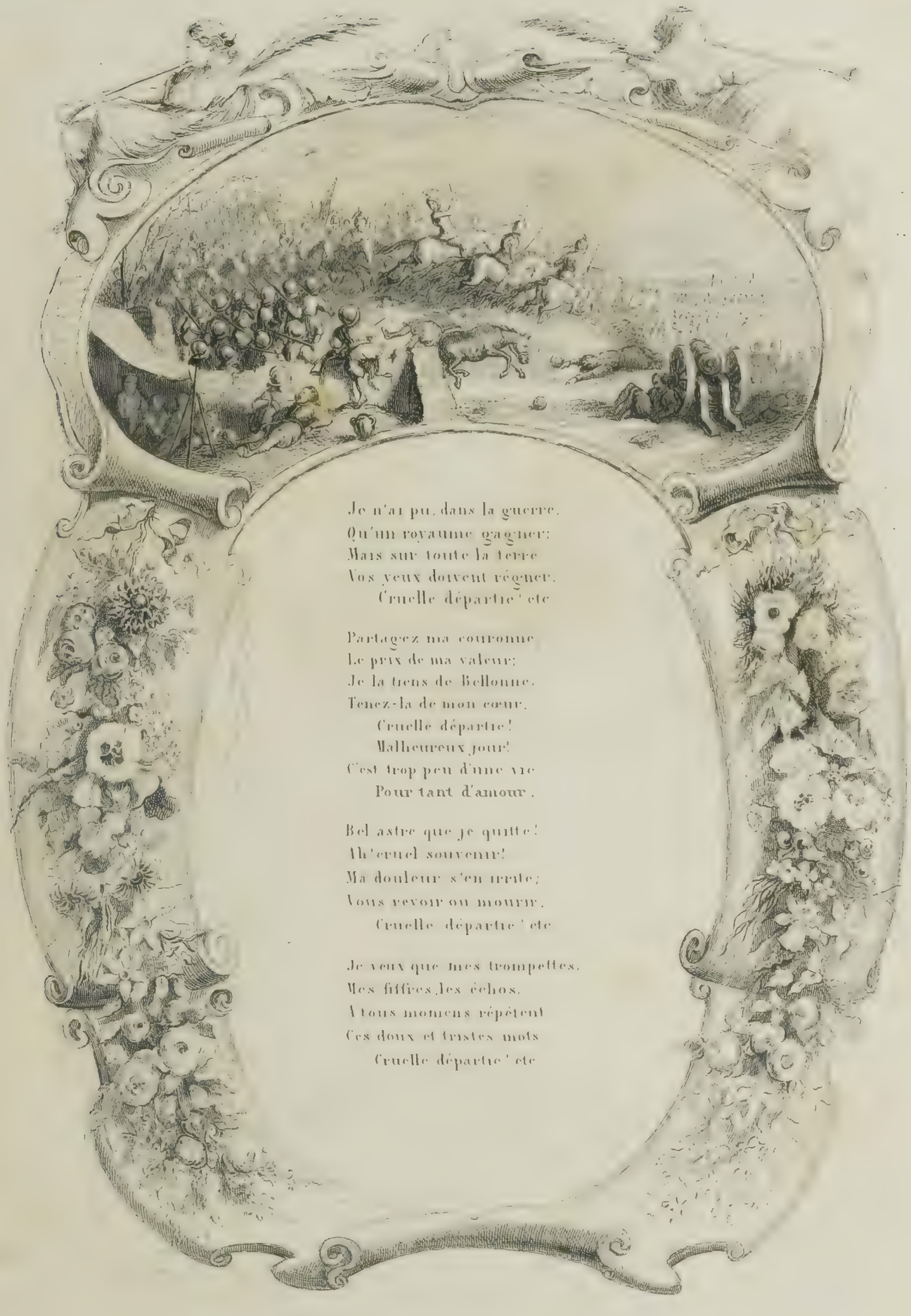


CHARMANTE GABRIELLE.

Charmante Gabrielle!
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
A la suite de Mars:
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie
Ou sans amour.

L'amour, sans nulle peine,
M'a, par vos doux regards,
Comme un grand capitaine,
Mis sous ses étendarts.
Cruelle départie! etc

Si votre nom célèbre
Sur mes drapeaux brillait,
Jusqu'au de là de l'Ebre
L'Espagne me craindrait.
Cruelle départie! etc.



Je n'ai pu, dans la guerre,
Qu'un royaume gagner;
Mais sur toute la terre
Vos yeux doivent régner.
Cruelle départie! etc

Partagez ma couronne
Le prix de ma valeur;
Je la tiens de Bellonne,
Tenez-la de mon cœur.
Cruelle départie!
Malheureux jour!
C'est trop peu d'une vie
Pour tant d'amour.

Bel astre que je quitte!
Ah! cruel souvenir!
Ma douleur s'en irrite;
Vous revoir ou mourir.
Cruelle départie! etc

Je veux que mes trompettes,
Mes fifres, les échos,
A tous momens répètent
Ces doux et tristes mots
Cruelle départie! etc

INVOCATION A L'AMOUR.

Viens, aurore,
Je t'implore !
Je suis gai quand je te voi.
La Bergère
Qui m'est chère,
Est vermeille comme toi

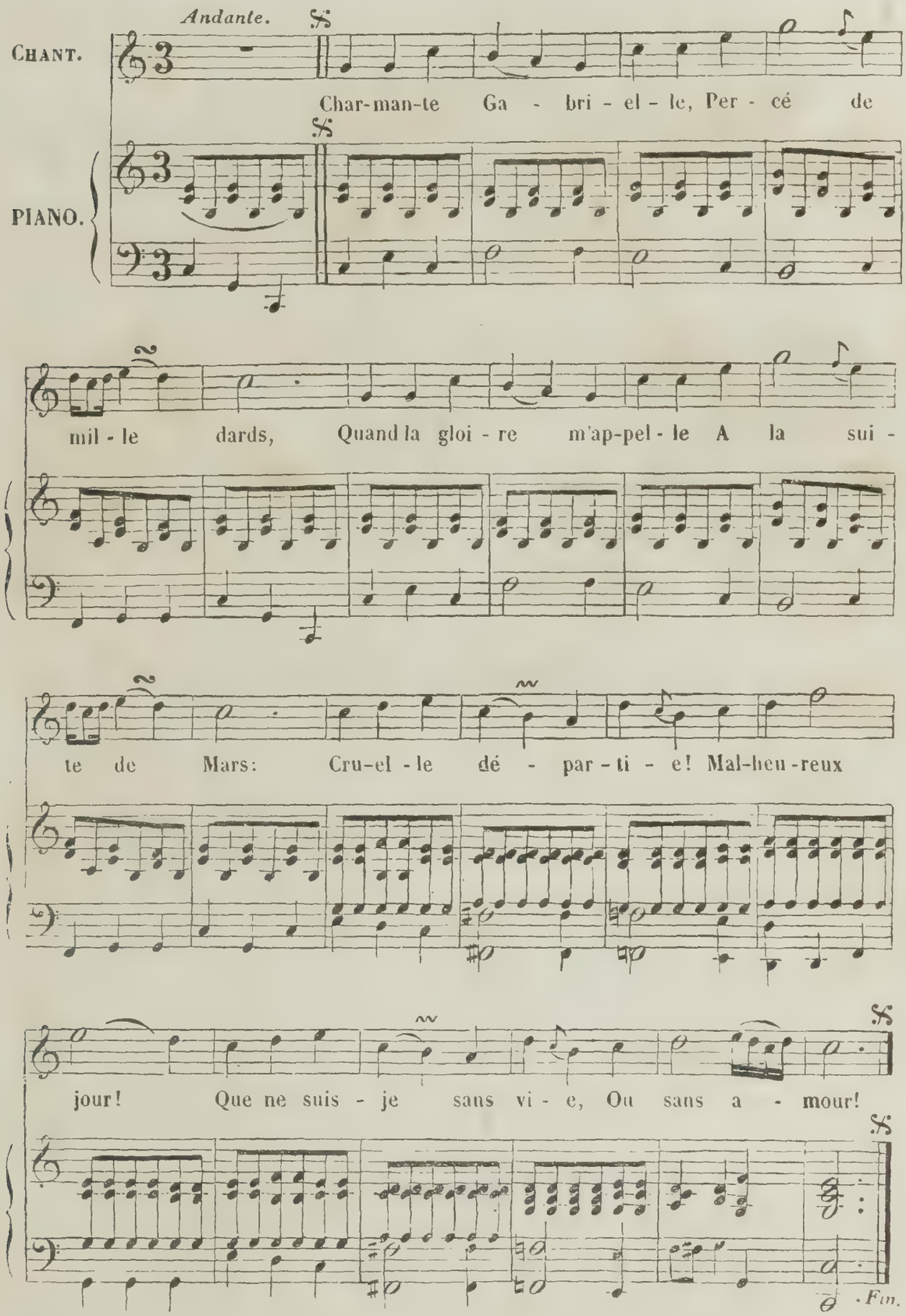
D'ambroisie,
Bien choisie,
Hébé la nourrit à part ;
Et sa bouche,
Quand j'y touche,
Me parfume de nectar.

Elle est blonde,
Sans seconde ;
Elle a la taille à la main.
Sa prunelle
Etincelle
Comme l'astre du matin.

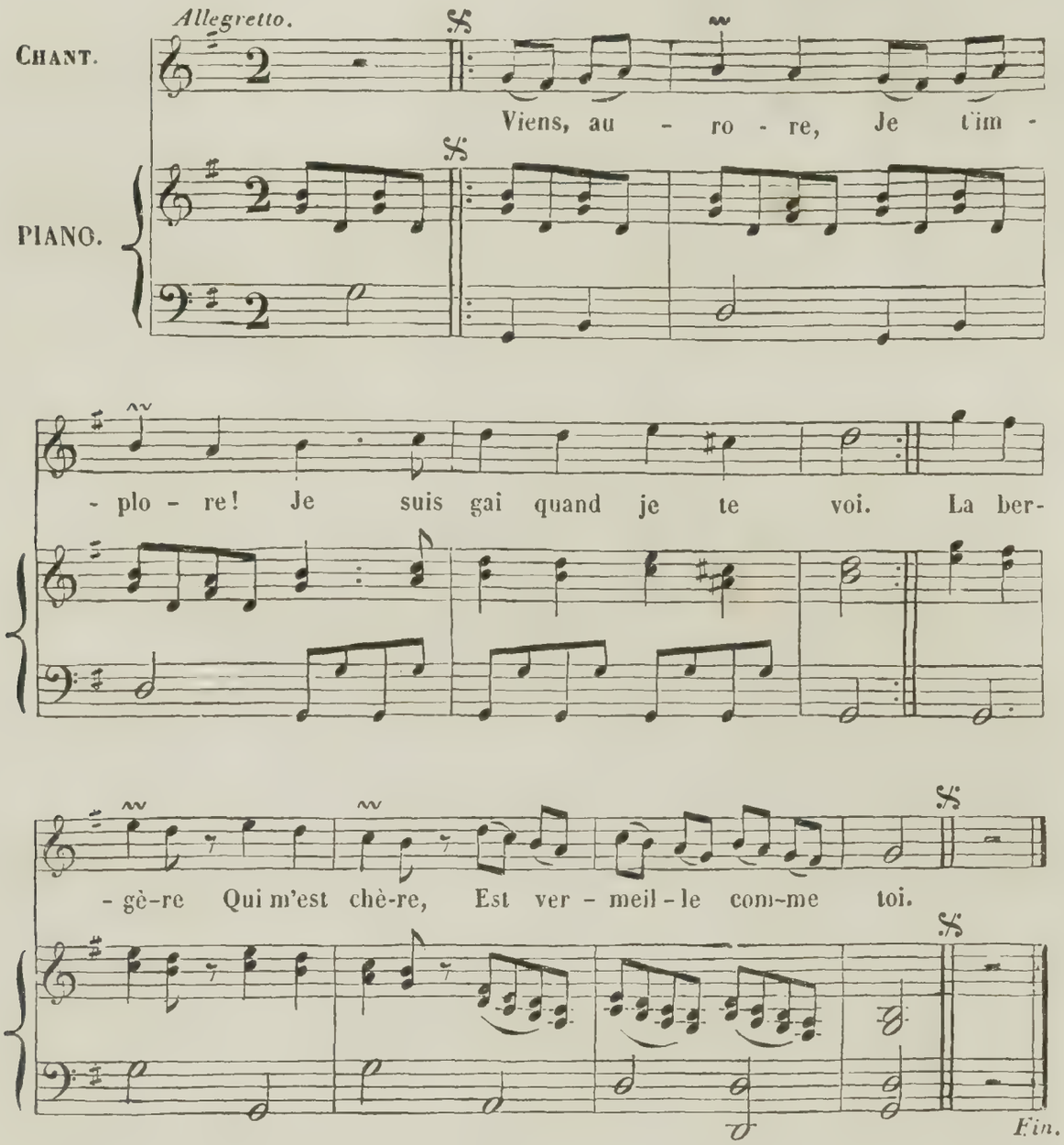
Pour entendre
Sa voix tendre,
On déserte le hameau ;
Et Tytire
Qui soupire,
Fait taire son chalumeau.

Les trois graces
Sur ses traces,
Font naître un essaim d'amours ;
La sagesse,
La justesse
Accompagnent ses discours.

CHARMANTE GABRIELLE, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



VIENS, AURORE, JE T'IMPLORE, avec accomp. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

MANON.

DESSINS DE M. E. GIRAUD,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. TORLET. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson de Manon paraît reposer sur un fait historique. Si cela n'était pas, à moins que l'auteur ne fût brabançon, il n'aurait point choisi la ville de Nivelle, pour en faire la patrie de son héroïne. Quoique cette ville soit célèbre par ses béguines, par le **Chien de Jean Nivelle** et par un autre Jean de Nivelle qui perché sur la tour de l'horloge, y sonne les heures depuis plusieurs siècles, elle n'a pas un nom assez poétique, pour qu'il ait été choisi comme digne de figurer dans une romance.

Manon, n'est pas non plus un nom aussi gracieux que celui d'Aminte, de Philis, d'Estelle ou de Galatée, et, si le poète a nommé son héroïne Manon, c'est qu'elle était baptisée ainsi. On sait que Manon est une espèce de diminutif de Marie, et qu'il a pour variante Manette. Je ne sais ce que ces noms avaient de plus flatteur à l'oreille de nos pères que celui de Marie qui a repris faveur depuis quelques années, tandis que les deux autres sont tombés dans le discrédit.

Du reste, il y a un siècle que les Manons étaient fort à la mode; on connait la **Manon Lescaut**, de l'abbé Prévost, et toutes les Manons de Vadé. **Manon Giroux**, **Manon la Couturière**. Il n'y a pas quarante ans que Désaugiers a fait **Manon la Ravaudeuse**, et qu'Aude a donné **Manon Repentante**.

Revenons à la **Manon de Nivelle**, qui se fait soldat dans le régiment de Provence, pour suivre son infidèle. Dans la chanson cet amant est nommé **Sans-Quartier**; mais il est évident que c'est un sobriquet militaire: son véritable nom nous est inconnu.

Nous ne ferons pas la vieille plaisanterie de dire que si toutes les belles délaissées s'engageaient, on n'aurait plus besoin de la conscription pour recruter l'armée. Nous dirons, au contraire, que peu de femmes donnent l'exemple de cette héroïque fidélité. Ce n'est pas que nos annales manquent d'héroïnes qui aient endossé le harnois militaire, ou combattu sous les drapeaux de la France. Quand nous ne citerions que **Jeanne d'Arc**, **Jeanne Hachette**, de Beauvais; lors de la révolution de 89, l'**Héroïne de Mittié**; et sous l'Empire, la **Femme Grenadier**, qui a obtenu la Croix-d'Honneur, et qui a fini par tenir un cabaret sur les boulevarts extérieurs de Paris.

Si nous remontions aux siècles reculés, nous aurions les **Clélie**, les **Bradamante**, et tant d'autres. Mais je trouve dans la brave **Manon de Nivelle**, une ressemblance frappante avec la **Clorinde** de la **Jérusalem délivrée**; et je ne sais lequel du Tasse, ou du poète brabançon, gagnerait à la comparaison, si ce dernier n'était évidemment l'imitateur. Qui de nous n'a pas lu et admiré ce touchant épisode, où Tancrède reconnaît la belle Clorinde frappée de son fer meurtrier! La stance LXVIIe du 12e chant de la **Jérusalem** offre la même situation que la XIVe de notre poème, car il est fait en stances comme celui du Tasse, et il doit être chanté comme on chante encore en Italie les stances du **Cygne de Sorento**:

Voici, pour ceux qui ne savent pas l'italien, la traduction de **Baour Lormian**:

« En découvrant ce front, il sent trembler sa main.
« Tout à coup, ô disgrace... ô terreur imprévue!
« Il voit, il reconnaît... quel moment, quelle vue!
« Clorinde! juste ciel! Le déplorable amant
« Demeure anéanti, sans voix, sans mouvement. »

Tancrède ne reconnaît son amante qu'en voyant son visage, ce qui est bien simple et bien naturel! L'amant de Manon la reconnaît d'une manière bien plus originale!

Quant elle fut en chemise,
Il fixa son sein mignon.
Ah! jugez de sa surprise,
Lorsqu'il reconnut Manon

Si Tancrède avait eu cette perspicacité, il n'aurait point percé le sein de Clorinde. Il eût fait comme le soldat du régiment de Provence, qui ne demeure point sans voix et sans mouvement. Et combien il y a de vérité et de naturel dans l'incident qui suit :

Le major vint en personne,

Il n'envoya pas un sous-officier, ou le chirurgien du régiment, ce digne major vint en personne!

Pour savoir exactement,
Si Manon était un homme,
Ce qu'il apprit sur le champ.

Le major était connaisseur : mais il n'avait voulu s'en rapporter qu'à lui-même ; ce que devraient faire tous les gens en place, tous les ministres, qui s'en rapportent trop souvent à des subalternes et sont trompés sur la vérité des choses.

Après les remarques philosophiques, on nous en permettra bien quelques unes de philologiques. La première, sera sur le mot **négoce**, employé deux fois. D'abord, l'amant,

Dans un certain doux négoce,
Soutenu par Cupidon.

Cette épithète de **doux**, jointe à **négoce**, donne une certaine grace à une expression qui, sans cela, aurait pu paraître triviale. Car, négoce entraîne l'idée de commerce, de trafic. Mais ici, c'est un **doux négoce**! L'amant n'était pas un négociant : mais un négociateur, adroit, intelligent. On négocie un mariage d'intérêt : ici, l'amour avait négocié une affaire délicate. Je remarquerai encore que lorsque Manon était vêtue en soldat :

Elle portait sur sa cuisse
Son épée en vrai faraud.

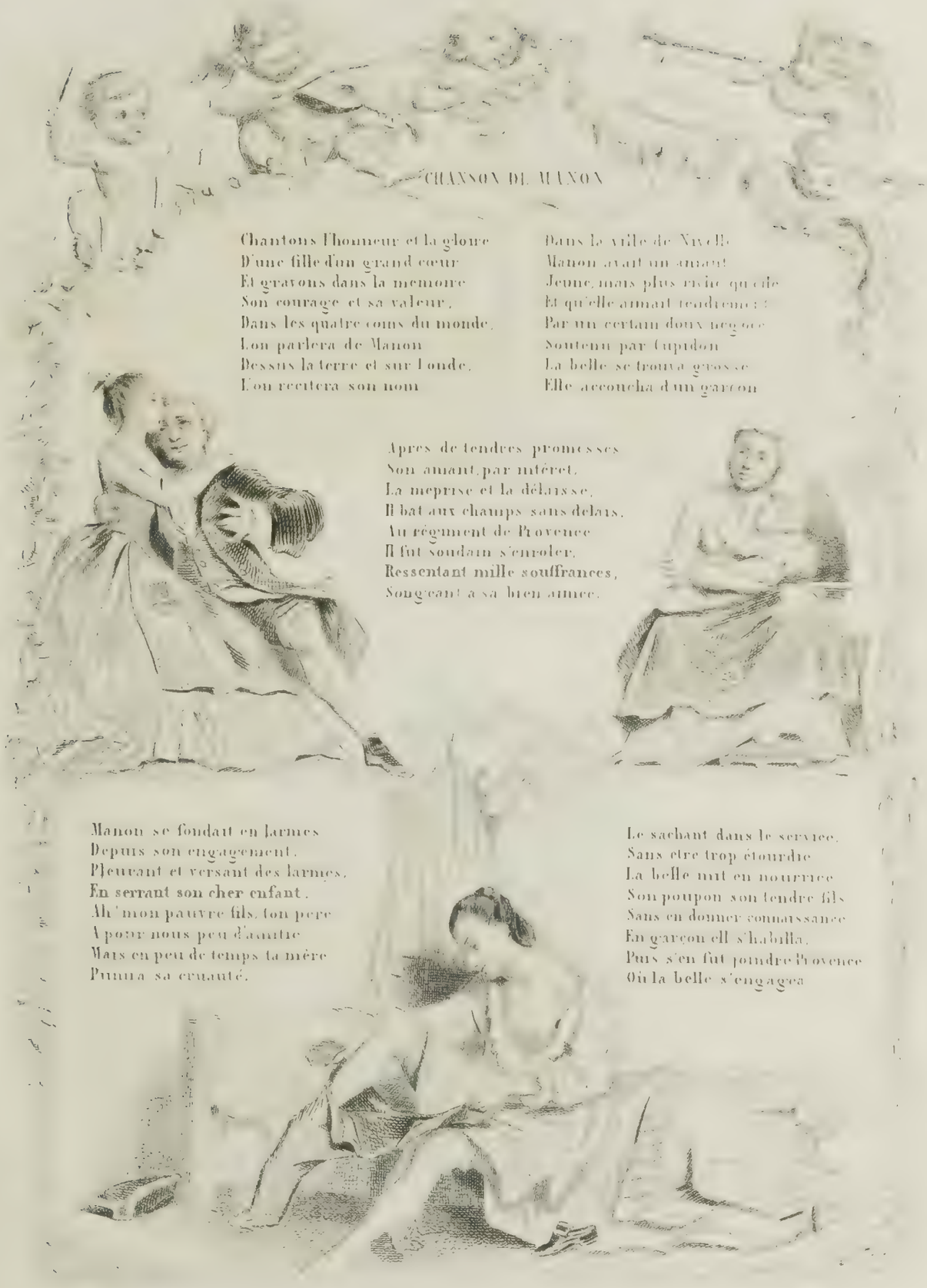
Ce terme de faraud est tombé en désuétude et ne s'emploie pas dans le beau langage ; cependant, il manque à la langue. En effet, l'Académie a eu tort de dédaigner ce mot qui se trouve dans des écrivains classiques, comme Vadé ; le peuple n'a pas voulu l'abandonner, et il a eu raison, car il n'a pas de synonyme. Ce mot n'est pourtant pas ancien ; on ne le trouve pas dans les auteurs, avant le 18e siècle. Toutefois, son étymologie pourrait venir de **farot** ou **pharet**, cité dans le **Dictionnaire de Ménage**, et qui signifie, falot ou fanal. Le faraud est un homme brillant. L'orthographe du mot faraud varie dans différents ouvrages. Dans notre romance, il est terminé par un D. Dans l'ouvrage intitulé ŒUVRES CHOISIES DE VADÉ ET DE SES IMITATEURS, il y a un dialogue intitulé **Spirituoux rebus de Mademoiselle Margot, reine de la Halle**, dont l'un des personnages s'appelle le **Farau**. Il ne faut pas croire que le faraud d'autrefois fût ce qu'ont été ensuite les petits-maîtres, les fats, les muscadins, les merveilleux, et ce que sont aujourd'hui les dandys et les lions. Le faraud était un homme qui sentait son brave, et qui ne manquait pas d'une certaine élégance, comme le prouve la manière dont Manon portait son épée sur la cuisse. Il y a eu plusieurs manières de porter l'épée. Les Grecs et les Romains la portaient à leur côté, perpendiculairement, comme l'ont ensuite portée nos chevaliers. Sous Louis XIV, on la porta horizontalement, derrière les jambes. Sous Louis XV, on se mit à la porter diagonalement, sur la cuisse, de sorte qu'elle pouvait aisément s'accrocher dans les jambes des passants, ou déchirer les robes des dames, quand on se retournait brusquement, ce qui n'arrivait qu'aux maladroits, et aux gens qui n'avaient pas le bel usage : mais aussi, il était plus facile de la tirer, ce qui arrivait souvent aux farauds, et ce qui prouvait qu'ils n'étaient pas des faquins.

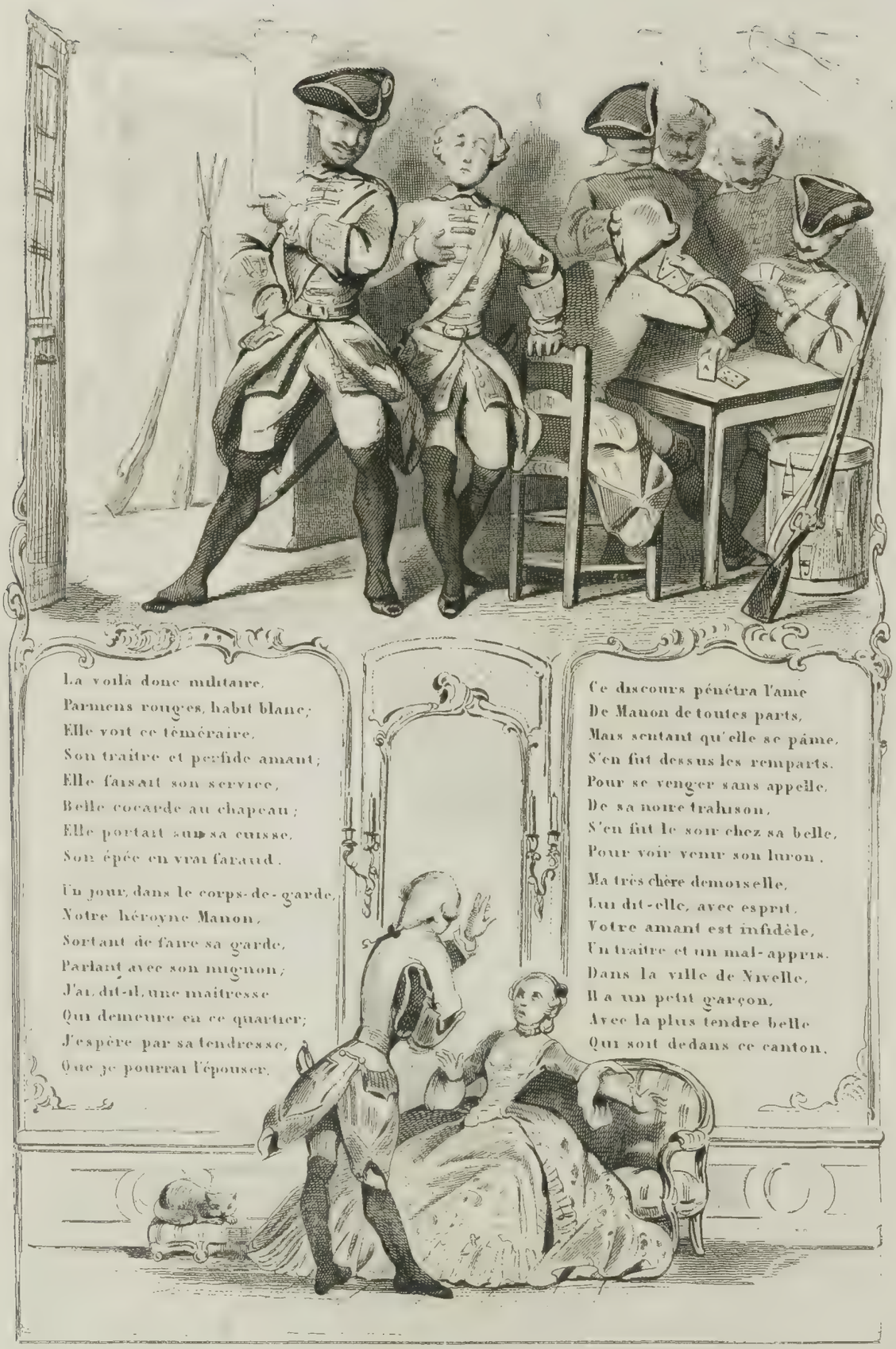
Le nom du poète qui a composé la Chanson de Manon, nous est malheureusement inconnu ; le savant Barbier l'a omis dans son **Dictionnaire des Anonymes** Il nous a fallu également retrouver la musique dans la mémoire fidèle des cuisinières et des nourrices, sous la dictée desquelles elle a été transcrite. Quant à l'époque à laquelle a été composé cet ouvrage, c'est évidemment celle où le régiment de Provence existait. Ce régiment a été créé en 1674, il était composé de deux bataillons. L'auteur a commis ici une faute, à moins qu'on ne doive l'attribuer à son imprimeur. Nous lisons dans la chanson :

La voilà donc militaire,
Parements rouges, habit blanc.

Il fallait dire : **parements verts**, habit blanc. Tel était l'uniforme du régiment de Provence ; c'était le régiment de Picardie, créé en 1563, qui portait les parements rouges. Tous deux étaient des régiments d'infanterie. Au surplus, il était heureux pour Manon que son amant fût dans cette arme, car s'il eût été dans la **cavalerie**, on n'aurait pas manqué de dire que la conduite de notre héroïne avait été un peu **cavalière**.

DU MERSAN.


CHANSON DE MANON
Chantons l'honneur et la gloire
D'une fille d'un grand cœur
Et gravons dans la memoire
Son courage et sa valeur,
Dans les quatre coins du monde,
L'on parlera de Manon
Dessus la terre et sur l'onde,
L'on recitera son nom
Dans la ville de Nivelle
Manon avait un amant
Jeune, mais plus riche qu'elle
Et qu'elle aimait tendrement !
Par un certain doux negoce
Soutenu par Cupidon
La belle se trouva grosse
Elle accoucha d'un garçon
Apres de tendres promesses
Son amant, par intéret,
La meprise et la délaisse,
Il bat aux champs sans delais,
Au régiment de Provence
Il fut soudain s'enroler,
Ressentant mille souffrances,
Songeant a sa bien aimee.
Manon se fondait en larmes
Depuis son engagement,
Pleurant et versant des larmes,
En serrant son cher enfant,
Ah ! mon pauvre fils, ton pere
A pour nous peu d'amitie
Mais en peu de temps ta mère
Punira sa cruauté.
Le sachant dans le service,
Sans etre trop étourdie
La belle mit en nourrice
Son poupon son tendre fils
Sans en donner connaissance
En garçon ell s'habilla,
Puis s'en fut joindre Provence
Où la belle s'engagea

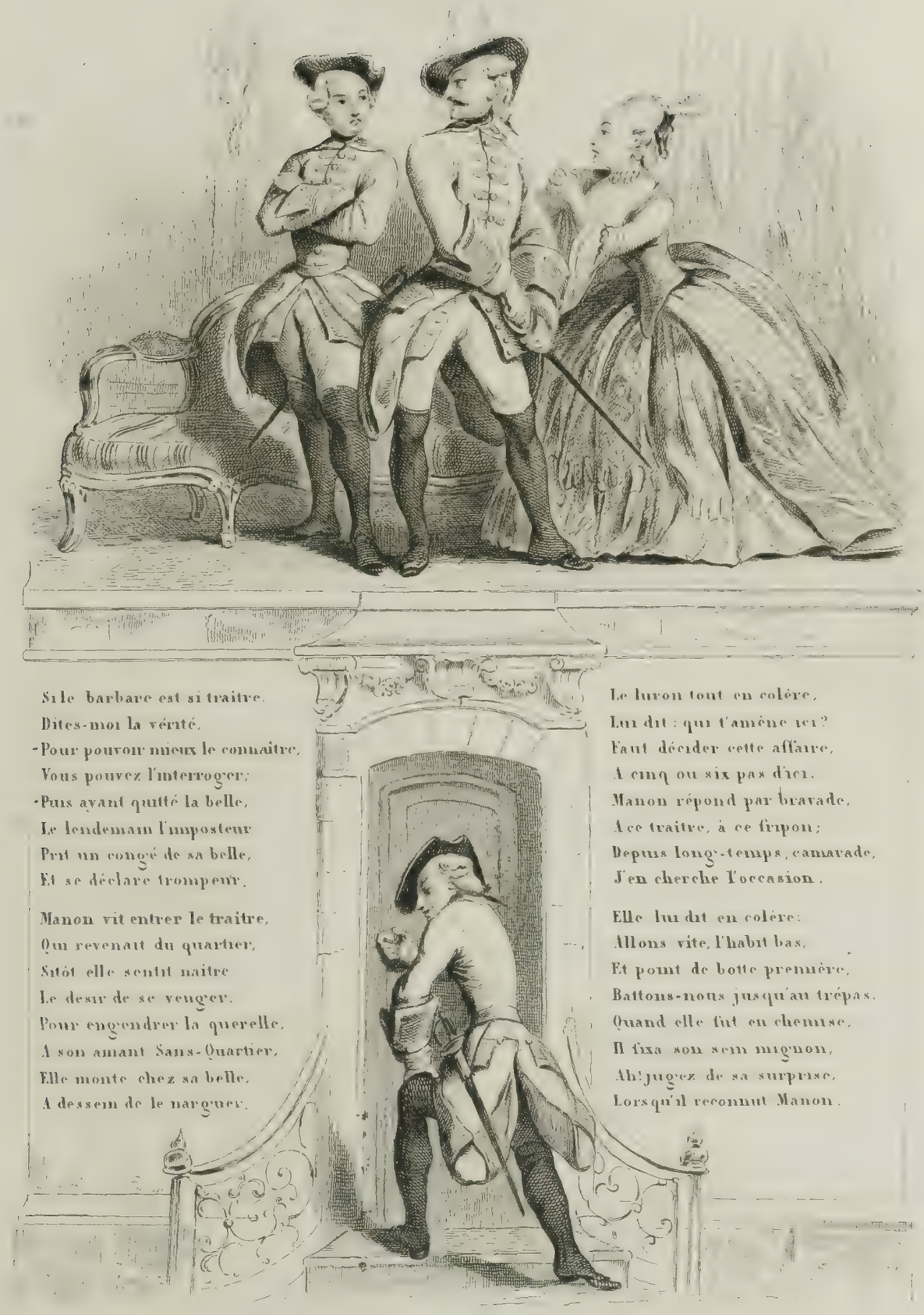


La voilà donc militaire,
Parmens rouges, habit blanc;
Elle voit ce téméraire,
Son traître et perfide amant;
Elle faisait son service,
Belle cocarde au chapeau;
Elle portait sur sa cuisse,
Son épée en vrai faraud.

Un jour, dans le corps-de-garde,
Notre héroïne Manon,
Sortant de faire sa garde,
Parlant avec son mignon;
J'ai, dit-il, une maîtresse
Qui demeure en ce quartier;
J'espère par sa tendresse,
Que je pourrai l'épouser.

Ce discours pénétra l'ame
De Manon de toutes parts,
Mais sentant qu'elle se pâme,
S'en fut dessus les remparts.
Pour se venger sans appelle,
De sa noire trahison,
S'en fut le soir chez sa belle,
Pour voir venir son luron.

Ma très chère demoiselle,
Lui dit-elle, avec esprit,
Votre amant est infidèle,
Un traître et un mal-appris.
Dans la ville de Nivelle,
Il a un petit garçon,
Avec la plus tendre belle
Qui soit dedans ce canton.



Si le barbare est si traitre,
Dites-moi la vérité,
Pour pouvoir mieux le connaître,
Vous pouvez l'interroger;
Puis ayant quitté la belle,
Le lendemain l'imposteur
Prit un congé de sa belle,
Et se déclare trompeur.

Manon vit entrer le traitre,
Qui revenait du quartier,
Sitôt elle sentit naitre
Le desir de se venger.
Pour engendrer la querelle,
A son amant Sans-Quartier,
Elle monte chez sa belle,
A dessein de le narguer.

Le luron tout en colère,
Lui dit : qui t'amène ici ?
Faut décider cette affaire,
A cinq ou six pas d'ici.
Manon répond par bravade,
A ce traitre, à ce fripon;
Depuis long-temps, camarade,
J'en cherche l'occasion.

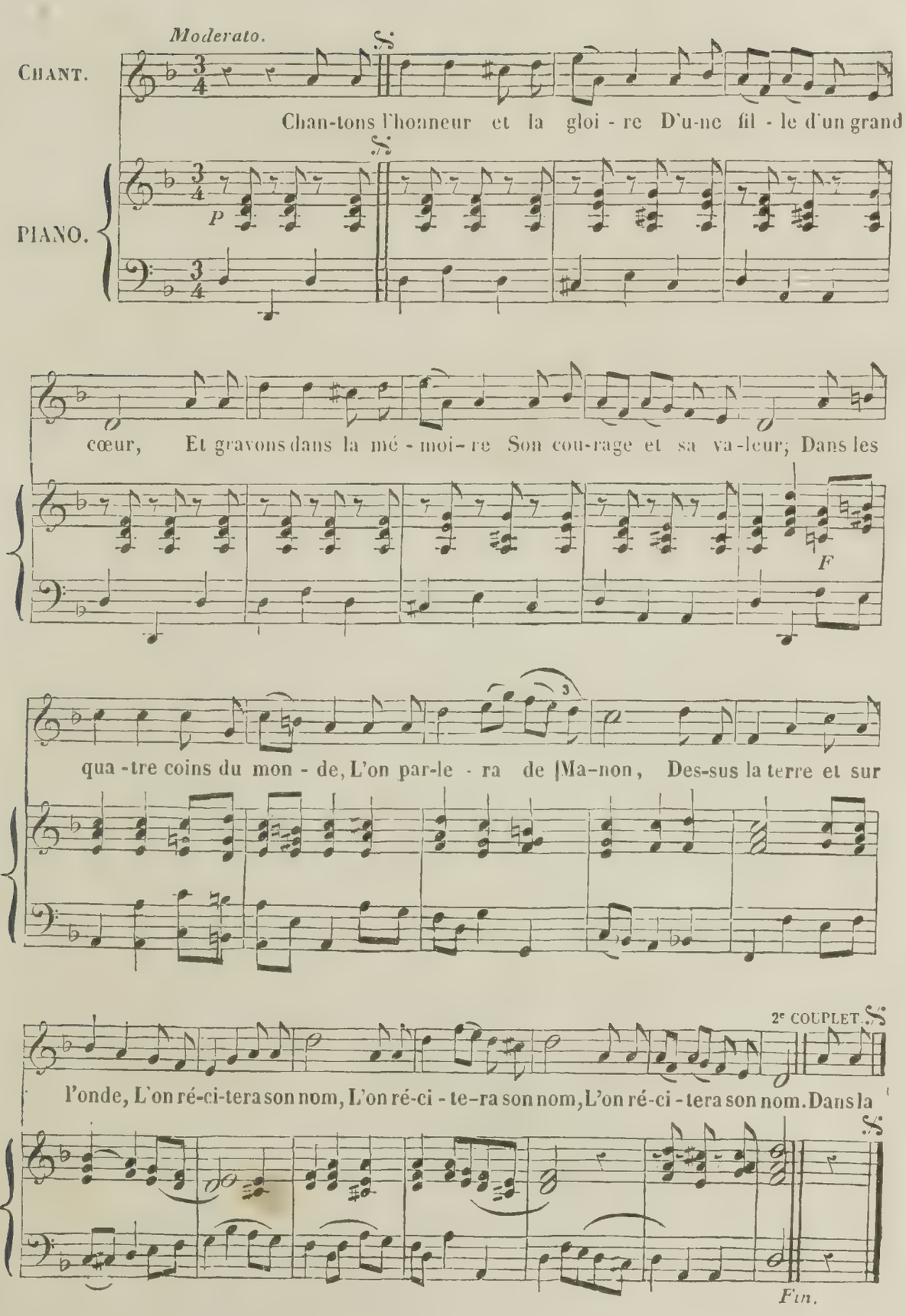
Elle lui dit en colère:
Allons vite, l'habit bas,
Et point de botte première,
Battons-nous jusqu'au trépas.
Quand elle fut en chemise,
Il fixa son sein mignon,
Ah! jugez de sa surprise,
Lorsqu'il reconnut Manon.

Son épée tomba par terre,
Il se jette à deux genoux,
En versant des pleurs amères,
Pour appaiser son courroux;
Avec transport il l'embrasse
En la serrant tendrement,
La prie de lui faire grace,
Au nom de son cher enfant

Le major vint en personne
Pour savoir exactement
Si Manon était un homme,
Ce qu'il apprit sur le champ
Et connaissant leur negoce,
Leur fit publier des bancs,
Puis leur fit faire des noces,
Le plus magnifiquement

L'epoux écrit à son pere
L'aventure de Manon,
Lequel apprenant l'affaire,
S'en vient à la garnison,
Charme de cette nouvelle,
Et leurs conges bien signés
Il les emmène à Nivelle
Pour vivre en tranquillité.

MANON


Moderato.
CHANT.
PIANO.
P
Chan-tons l'honneur et la gloi - re D'u-ne fil - le d'un grand
cœur, Et gravons dans la mé - moi - re Son cou-rage et sa va-leur; Dans les
F
qua - tre coins du mon - de, L'on par-le - ra de Ma-non, Des-sus la terre et sur
2e COUPLET.
l'onde, L'on ré-ci-tera son nom, L'on ré-ci - te-ra son nom, L'on ré-ci - tera son nom. Dans la
Fin.

Allegro.

CHANT.

Chan-tons l'hon-neur et la gloi-re D'u - ne fil - le d'un grand

PIANO.

cœur, Et gra - vons dans la mé - moi - re Son cou - rage et sa va -

- leur; Dans les qua-tre coins du mon - de, L'on par - le - ra de Ma -

- non: Des-sus la terre et sur l'on-de, L'on ré - ci - te - ra son nom.

Fin

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. — Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

DANS LES GARDES FRANÇAISES,

PLAINTES GRIVOISES.

(CHANSON ATTRIBUÉE A VADÉ.)

DESSINS DE M. E. GIRAUD. — GRAVURE PAR M. GAITTE.

Musique arrangée avec accompagnement par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson grivoise eut pendant un temps une certaine vogue, qu'elle dut à la nouveauté du genre dont Vadé fut le créateur. Nous ne pensons pas que celle-ci soit de lui, quoiqu'elle lui ait été généralement attribuée : on ne la trouve dans aucune édition de ses Œuvres. Vadé mourut en 1757, et nous voyons la Chanson Dans les Gardes françaises, imprimée pour la première fois dans le recueil intitulé Chansonnier français, en 1760 (vol. 6e, page 192). Elle est sans doute de quelque imitateur du poète que Voltaire appelait ce polisson de Vadé, et dont quelques gens nommaient le genre, la Grossièreté poissarde, tandis que le sévère Fréron, son contemporain, appelait tout simplement cette nouvelle poésie le Genre poissard. Cette espèce de chansons parut d'autant plus amusante, qu'elle contrastait avec la plupart de celles qui remplissaient les recueils, et qui étaient des bergeries assez semblables aux peintures des trumeaux, ornées de houlettes et de pannetières enrubanées, de moutons bien peignés et de bergères coiffées à la Pompadour. Les Brunettes, les Musettes, les Chansons anacréontiques, les Chansons de table et les Vaudevilles satyriques se partageaient le reste du domaine de la poésie chantée, et les Iris et les Chloris marchaient en compagnie de Bacchus et de Momus.

La Muse enjouée de Vadé le prit sur un ton qu'il ne faut cependant pas confondre avec le burlesque. Elle peignit une nature basse à la vérité, mais qui n'était pas sans agréments. Vadé fut le Téniers de la poésie, dont les autres Chansonniers étaient les Watteau. Les amours de corps de garde, dont notre Chanson est une peinture, ont aussi leur originalité. Nous avons dit que Vadé avait eu des imitateurs, parmi eux se trouvent des noms célèbres, car à ceux de Piron et de Lanjon on peut joindre celui de VOLTAIRE.

Les Poètes qui se permettaient ces plaisanteries, n'y mettaient pas assez d'importance pour y attacher leur nom : cependant la Chanson grivoise, Dans les Gardes françaises, a eu beaucoup de vogue, puisqu'après avoir été composée sur l'air connu, Pour un Amant frivole, un musicien ne dédaigna pas de lui faire les honneurs d'un air nouveau, qui est resté comme type dans les Vaudevilles.

Une autre preuve de son succès, c'est qu'on la jugea digne d'une réponse qui n'a pas moins de onze couplets et qui est imprimée à sa suite dans le 10e volume du Chansonnier français. Il s'en faut de beaucoup que la réponse vaille la Chanson ; mais ce genre était à la mode, et les libraires demandaient du Vadé, comme ceux du siècle précédent disaient à leurs auteurs : Faites-nous du Saint-Evremond. Ils savaient toutefois qu'ils faisaient des pastiches et n'avaient pas la naïveté de ce Monsieur, que je trouvai dernièrement écrivant sur un beau cahier. Je lui demandai ce qu'il faisait, et il me répondit avec bonhomie Je fais des Pensées de La Rochefoucault.

Les Chansons militaires sont de différentes sortes et ont du avoir la couleur de leur époque.

Le La Tulipe du siècle de Louis XV est un soldat cardé, poudré, ferme sur la hanche, singe coquet des petits maîtres du temps. C'est le Céladon des blanchisseuses, qu'il traite en Richelieu de bas étage. Les mœurs de ses supérieurs déteignent sur lui. C'est le soldat poli de Fontenoy, qui ôte son chapeau aux Anglais, en les priant de tirer les premiers ; mais qui riposte ensuite avec cette valeur qui a toujours été française, et que les officiers alliaient si bien avec leurs manchettes et leur jabot brodé. Ces soldats tirés à quatre

épingles, n'étaient pas moins braves que ceux de la République avec leurs pantalons de toile et leurs souliers sans semelles, ni que ceux de l'Empire avec leur belle et sévère tenue.

Ils marchaient à l'ennemi en chantant le

Rantamplan tambour battant,

et

Malgré la bataille
Qu'on livre demain,

comme les Volontaires de 91 y couraient avec ÇA IRA et la CARMAGNOLE, et comme les soldats de Napoléon y allaient au PAS REDOUBLÉ, qui était leur musique, avec accompagnement de fifre et de tambour, et la basse continue du canon.

La Tulipe est le nom favori des Chansonniers d'alors. Celui de notre Chanson,

. . . . . De la colonelle
Est le plus scélérat.

La colonelle était la première compagnie du régiment, ainsi nommée parce qu'elle appartenait au colonel lui-même. Le fin bas d'écarlate rappelle les bas de cette couleur, d'où est venu le proverbe : *avec une pipe et des bas rouges.*

Nous trouvons dans cette Chanson quelques mots d'argot, qu'il est bon d'expliquer, car tout le monde ne connait pas ce langage comme Vidocq et comme l'auteur des Mystères de Paris. La TOQUANTE est une montre; la BRANLANTE est la chaîne : quant au COULANT, c'était une espèce de boucle, à la mode alors, et qui retenait le chignon.

Notre Chanson est connue et ordinairement imprimée en six couplets; mais dans le Recueil même où elle avait paru, les éditeurs l'ont donnée plus tard en la complétant, avec cette note : " Les six couplets de cette Chanson, qui se trouve au cinquième volume, ne suffisant pas pour ceux qui désirent avoir des Chansons complètes et régulières, nous avons cru devoir la rétablir ici dans son entier. "

Nous ferons comme eux, en donnant les cinq couplets suivants :

Deuxième Couplet.

Se découvrant sans feinte,
A la Courtille, un jour,
Il grelotait de crainte,
Quoiqu'il brulât d'amour.
Je meurs, chère maîtresse,
Dit-il, prenant ma main.
J'en pleurai de tendresse
Et ne lui cachai rien.

Troisième Couplet.

Il me jurait sans cesse,
Qu'il m'aimerait toujours.
Hélas! sur sa promesse,
J'approuvai ses amours.
De toute sa tendresse,
Je faisais mon bonheur,
Et par ses tours d'adresse,
Il se rendit vainqueur.

Quatrième Couplet.

Quoi! fallait-il me rendre,
Pour cet amant ingrat?
J'avais le cœur trop tendre,
Pour un simple soldat.
Je veux être plus fière,
Puisqu'il me laisse là.
Je serai plus altière,
Et n'aimerai comm' ça.

Onzième Couplet.

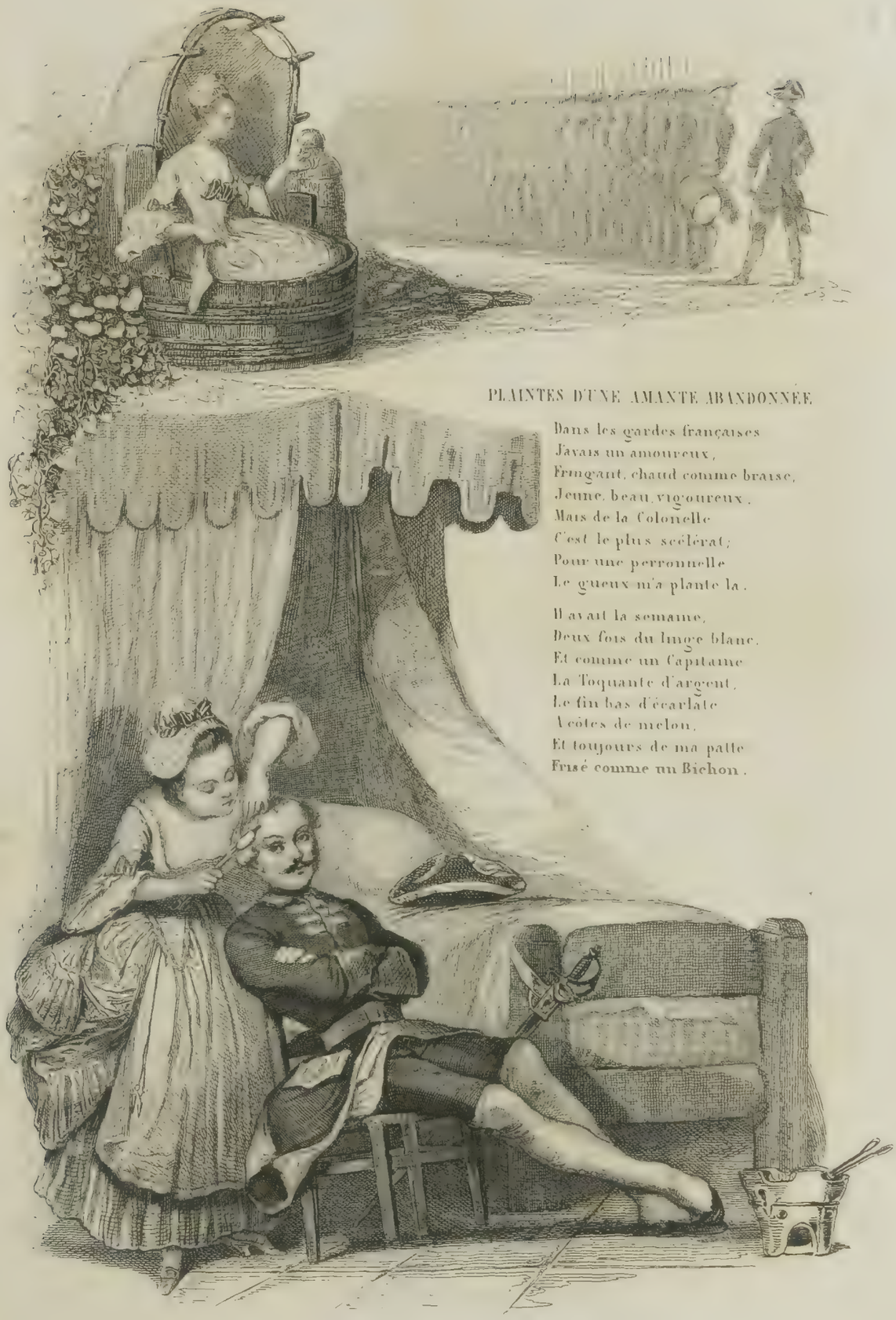
Sans écouter ma plainte,
Le drôle avec Catin,
Sans aucune contrainte,
Va boire un pot de vin.
J'étais pour lui trop bonne,
De souffrir ses amours :
Et puisqu'il m'abandonne,
Je le fuirai toujours.

Douzième et dernier Couplet.

J'étais, ma foi, trop bête,
D'aimer ce libertin,
Qui venait tête à tête,
Manger mon saint-frusquin.
S'il me trouvait gentille,
D'autres aussi verront,
Que je suis brave fille
Qui ne veut pas d'affront.

Ces couplets me paraissent évidemment d'une autre main que la Chanson. Ils auront été faits par quelque chanteur des rues, et pour satisfaire les amateurs qui aiment mieux la quantité que la qualité. Ils me rappellent ce bon mot de Fontenelle : *Il y a des gens qui ne quittent pas une bonne plaisanterie, qu'ils n'en aient fait une sottise.*

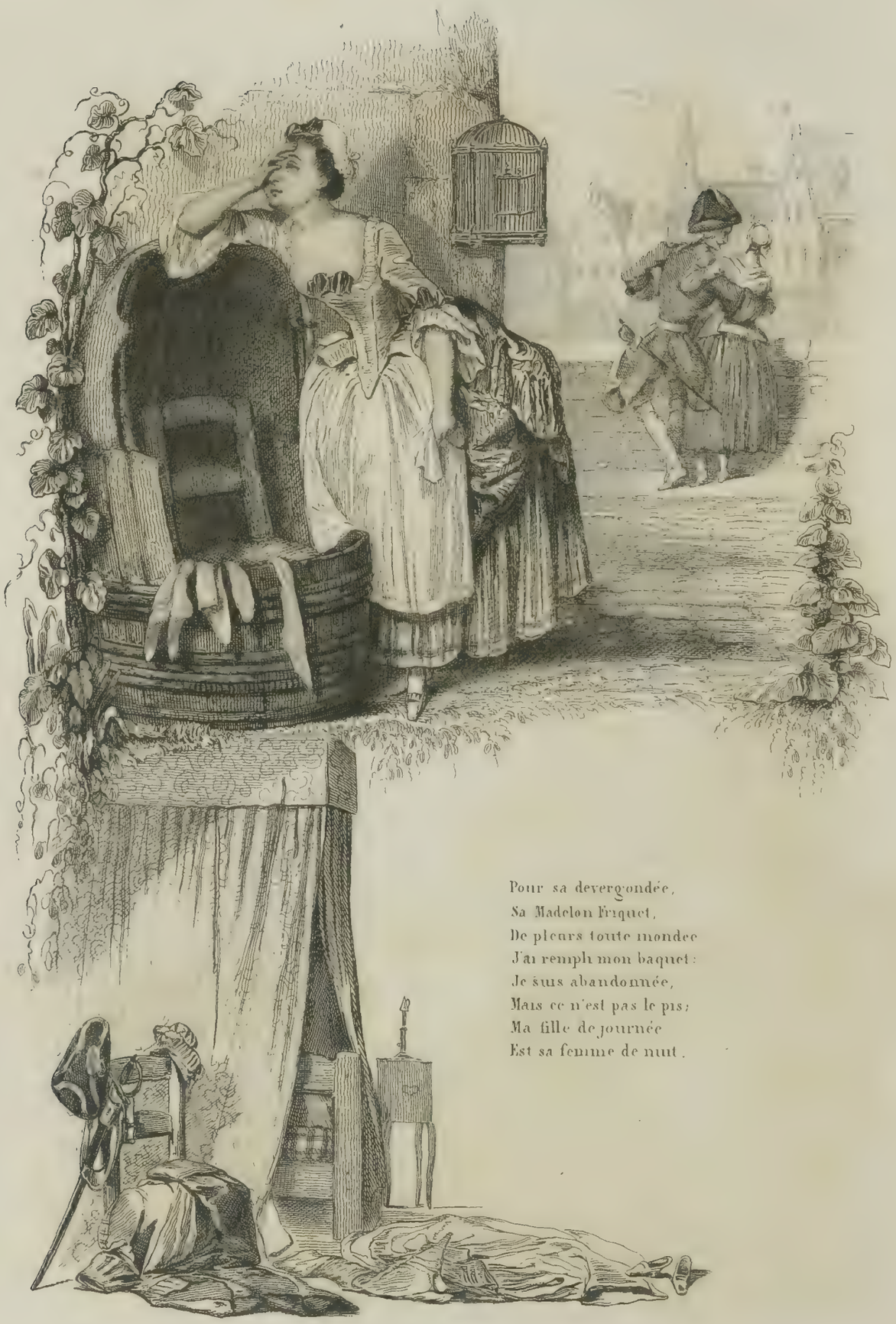
DU MERSAN.



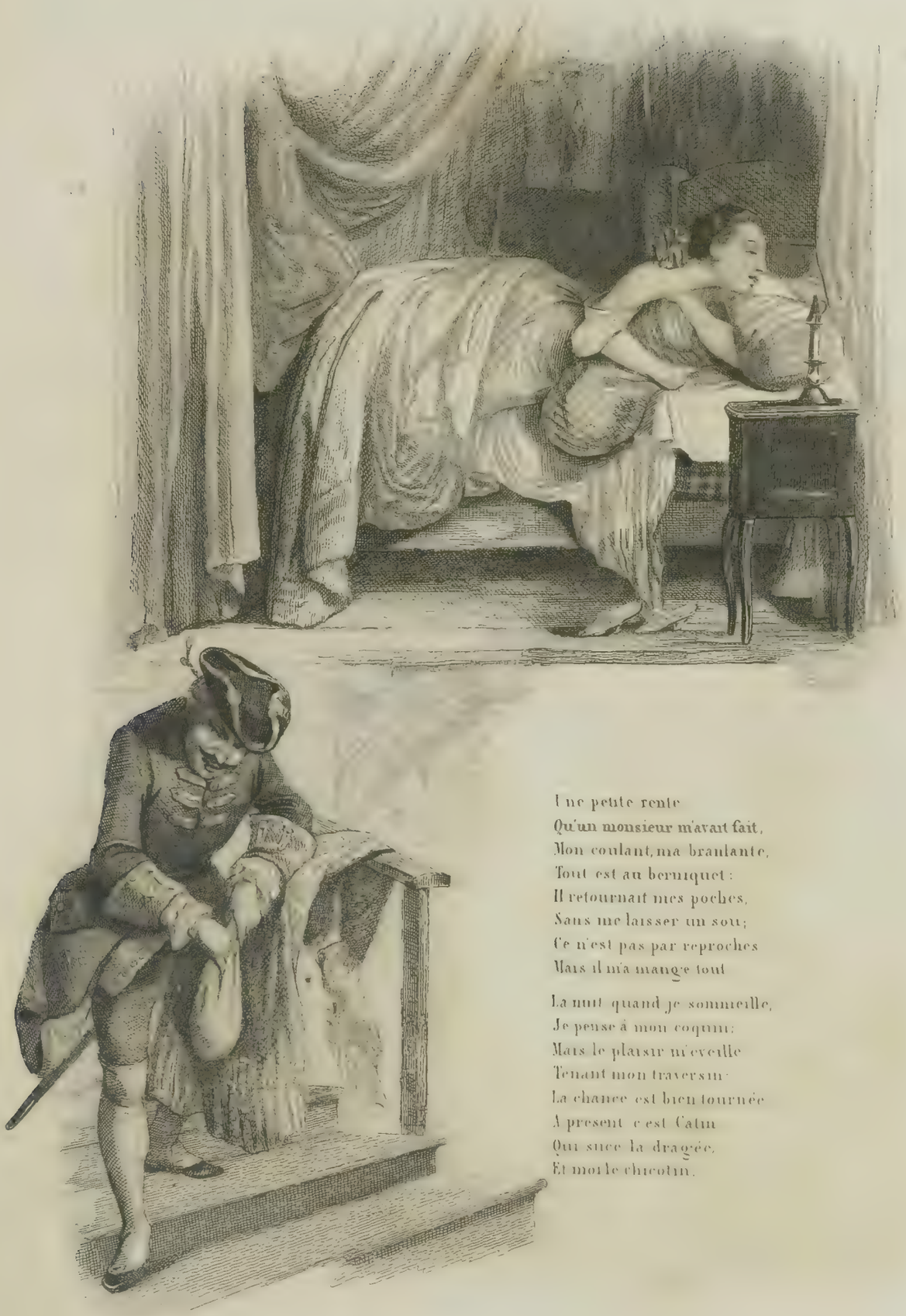
PLAINTES D'UNE AMANTE ABANDONNÉE.

Dans les gardes françaises
J'avais un amoureux,
Fringant, chaud comme braise,
Jeune, beau, vigoureux.
Mais de la Colonelle
C'est le plus scélérat;
Pour une perronnelle
Le gueux m'a planté là.

Il avait la semaine,
Deux fois du linge blanc,
Et comme un Capitaine
La Toquante d'argent,
Le fin bas d'écarlate
A côtes de melon,
Et toujours de ma patte
Frisé comme un Bichon.



Pour sa devergondée,
Sa Madelon Friquet,
De pleurs toute mondee
J'ai rempli mon baquet :
Je suis abandonnée,
Mais ce n'est pas le pis ;
Ma fille de journée
Est sa femme de nuit.

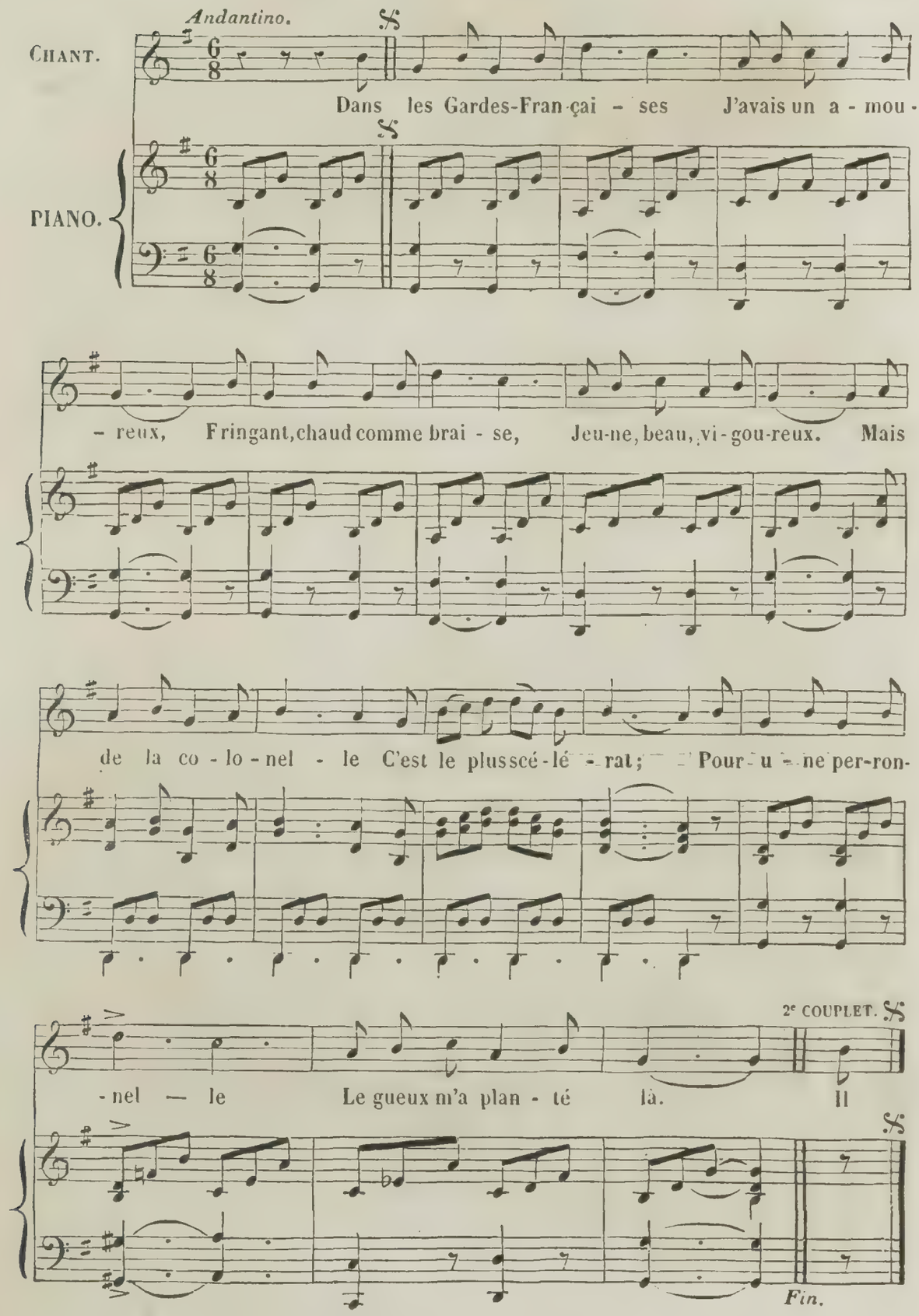


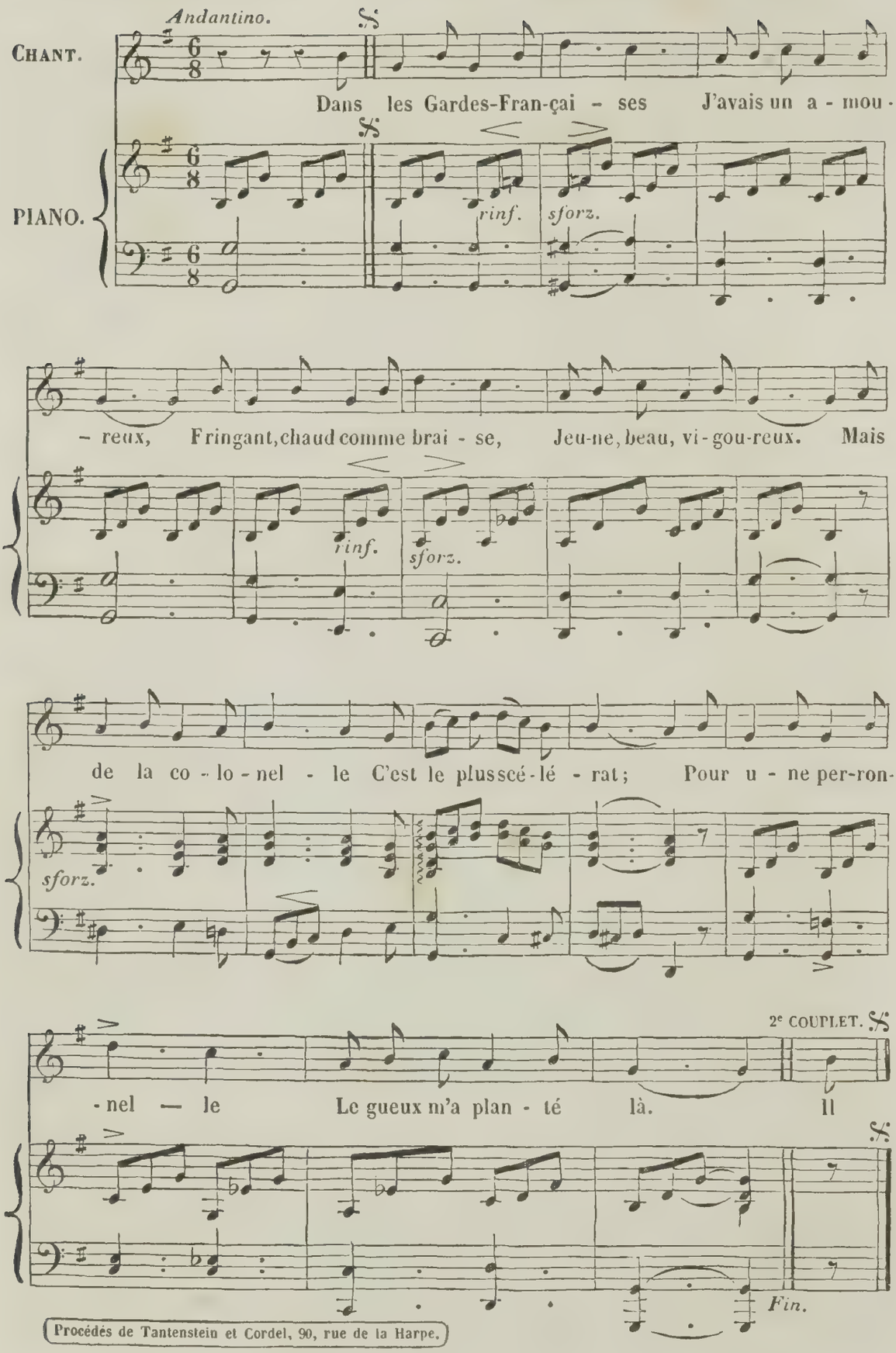
Une petite rente
Qu'un monsieur m'avait fait,
Mon coulant, ma branlante,
Tout est au berniquet :
Il retournait mes poches,
Sans me laisser un sou ;
Ce n'est pas par reproches
Mais il m'a mangé tout

La nuit quand je sommeille,
Je pense à mon coquin :
Mais le plaisir m'éveille
Tenant mon traversin :
La chance est bien tournée
A présent c'est Catin
Qui suce la dragée,
Et mord le chicotin.

De ton épée tranchante
Perce mon tendre cœur,
Fais périr ton amante,
Ou rends lui son bonheur.
Le passé n'est qu'un songe,
Une fichaise, un rien,
J'y passerai l'éponge
Viens, rentre dans ton bien.

DANS LES LES GARDES FRANÇAISES





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

LA BELLE BOURBONNAISE.

LA NOUVELLE BOURBONNAISE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. COUCHÉ. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. TORLET,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

C'était sous Louis XV que l'on chantait la Bourbonnaise. Beaucoup de personnes ont cru que cette Chanson avait été faite contre Madame Dubarri, et il est vrai que dans les Chansons et les Pamphlets du temps, on désignait cette favorite sous le nom de la Bourbonnaise. Cependant, ce nom ne pouvait pas faire allusion au lieu de sa naissance, puisqu'elle est née à Vaucouleurs, dans le Bassigny, en Champagne, et par un singulier rapprochement, dans la patrie de Jeanne d'Arc. Elle portait aussi le prénom de Jeanne, ce qui rend doublement piquante l'épigramme qui courut en Avril 1771.

France, quel est donc ton destin,
D'être soumise à la femelle ·
Ton salut vint de la pucelle,
Tu périras par la catin

Quelques étymologistes ont pensé que Madame Dubarri avait été surnommée la Bourbonnaise, parce qu'elle était la maîtresse d'un Bourbon. Mais la première Chanson de la Bourbonnaise est antérieure à la faveur de Madame Dubarri, elle avait été faite, dit-on, sur une courtisane en vogue, qui, comme beaucoup de ses pareilles, était tombée dans la misère ; peut-être même cette Chanson n'était-elle qu'une fantaisie d'un chanteur des rues.

Quoi qu'il en soit, on voulait en assimilant la favorite à la Bourbonnaise du Pont-Neuf, la ridiculiser et l'avilir. Outre les Chansons on employa les Caricatures, et on en connait une qui a été répétée dans le Musée de la Caricature (tome 1, pl. 75). On y voit la Bourbonnaise quittant son village vêtue en paysanne et avec des sabots, puis elle paraît richement vêtue, dans une guinguette où elle est entourée d'adorateurs de tous étages. Le titre de cette Caricature, est : Le vrai portrait de la belle Bourbonnaise.

On joignit les Pamphlets aux Chansons et aux Caricatures, et il en parut un entre autres, intitulé : Vie de la belle Bourbonnaise, écrite par elle-même à sa mère. Ce Pamphlet la fait mourir à l'hôpital.

La Duchesse de Grammont, qui avait brigué la succession de Madame de Pompadour, furieuse de se voir préférer Madame Dubarri, fit partager sa rage à son frère, le Duc de Choiseul. Celui-ci résolut d'ouvrir les yeux du Roi sur l'infamie dont son choix allait le couvrir, non directement, il en connaissait trop le danger, mais par les voies les plus détournées. Il fit consigner les aventures de la Comtesse dans des Vaudevilles et des Nouvelles manuscrites dont on amusait les cercles. La police, aux ordres du Ministre, loin de jeter officieusement le voile sur les turpitudes du souverain, contribua la première à les divulguer par ces Pont-Neufs, dont elle amusa la populace de la capitale : Pont-Neufs allégoriques, mais dont chacun eut bientôt la clef (Voyez la Vie privée de Louis XV, par d'Angerville, tome 1, p. 163). Il n'y eut pas jusqu'à Voltaire, qui, pour faire sa cour aux Choiseul, ne s'égayât dans cette occasion. Il se permit un Conte intitulé :

L'Apothéose du Roi Pétaut, ce conte en vers est imprimé dans la Correspondance secrète de Métra, tome 2, page 311.

On vit aussi paraître une Epître à Margot, par Dorat, satyre assez ingénieuse : mais l'auteur craignit la Bastille, et en fit une réfutation qui ne valait pas la satyre. Ces deux pièces se trouvent dans les Fastes de Louis XV (tome 2, p. 318).

Une diatribe moins fine mais non moins insultante, qui se trouve dans le même ouvrage (tome 2, p. 239), est celle où l'on fait mention de toutes sortes de Gorils, même de ceux dont l'usage est peu propre à être désigné.

Voici ce qu'on lit dans le Bulletin des Nouvelles qui couraient dans Paris, et ne pouvaient guère être inconnues à M. de Sartines, qui en plaisantait lui-même (15 Octobre 1768) :

" Depuis quelque temps, il court une Chanson intitulée : la Bourbonnaise, qui a été répandue avec une rapidité peu commune; quoique les paroles en soient fort plates et que l'air en soit on ne peut pas plus niais. Les gens qui raffinent sur tout ont prétendu que c'était un Vaudeville satirique sur une certaine fille de rien, parvenue à jouer un rôle et à faire figure à la Cour. "

Cette Chanson, la Nouvelle Bourbonnaise, fut suivie de beaucoup d'autres ; l'approbation de M. de Sartines est du 16 Juin 1768, le temps précisément où Mademoiselle L'Ange venait d'être produite à la Cour. Ce nom de L'Ange était celui qu'avait adopté Jeanne Vaubernier, selon l'usage des courtisanes, avant de prendre celui de Dubarri. Les autres Chansons sur la favorite sont trop ordurières pour être rapportées. (Anecdotes sur Madame la Comtesse Dubarri; Londres, 1775, p. 75 et suiv.)

On sait que rien ne put s'opposer à la passion du Roi, et que Madame Dubarri l'emporta sur M. de Choiseul qui tomba dans la disgrace. Son triomphe avait été prédit dans un joli mot du Duc de Nivernais. Lors de la faveur du chancelier Maupeou, la Comtesse ayant rencontré le Duc, un des protestants au lit de justice (en 1771), lui dit : M. le Duc, il faut espérer que vous vous départirez de votre opposition, car, vous l'avez entendu, le Roi a dit qu'IL NE CHANGERAIT JAMAIS. — Oui, Madame, répondit le fin courtisan; mais il vous regardait.

Ce qui prolongea jusqu'à notre époque la vogue de l'ancienne Chanson de la Bourbonnaise, ce fut la manière dont elle était chantée par le fameux Grimacier. Cet homme, appelé Valsuani, dit l'Italien, était sur le boulevart du Temple, où, monté sur une chaise, il exprimait par les jeux de sa physionomie mobile les diverses affections des sens et de l'ame. Il fut bientôt si couru, la foule, pour le voir, devint si grande, qu'il imagina de s'établir dans une barraque, et de faire payer à la porte. Bientôt il céda son entreprise à un montreur de marionnettes, s'obligeant néanmoins à paraître dans les entr'actes. Les marionnettes servirent ensuite de passeport à des comédiens en personne naturelle, et ce Théâtre devint, en 1774, celui des Associés, qui prit à la Révolution le titre de Théâtre Patriotique du sieur Sallé, qui fut ensuite le Vaudeville du Boulevart, puis le Théâtre sans Prétention, le Spectacle de Madame Saqui, et qui a pris enfin, aujourd'hui, le titre de Délassements Comiques, emprunté à un de ses anciens voisins.

Le grimacier Valsuani avait quitté Sallé, son associé, vers 1787 ou 1788, car à cette époque, il faisait la parade devant la porte d'un sieur Noël, qui montrait les Scènes de la Passion avec des figures automates, à peu près à l'endroit où est maintenant le Théâtre du Petit Cazari. Il était affublé d'une perruque de crin ou de filasse, avait sur le nez d'énormes lunettes sans verre, qu'il faisait danser par une contraction de son nez, et il accompagnait sa Chanson avec un violon composé d'un long manche avec deux cordes, auxquelles une vessie servait de chevalet. Il exprimait d'une manière très grotesque le rire et les pleurs aux refrains ha ! ha ! ha ! ha ! de la Chanson de la Bourbonnaise.

Ce grimacier, après avoir disparu pendant la Révolution, reparut sous l'Empire; il pouvait alors avoir une cinquantaine d'années, et il chantait encore la Bourbonnaise dans les rues de Paris; mais il avait changé de costume ; le premier qu'il avait porté était une espèce d'habit de Pierrot, couleur de rose, avec des garnitures vertes et d'énormes boutons de la même couleur. C'est ainsi qu'il est représenté dans les gravures du temps, reproduites dans le Musée de la Caricature, T. 2, pl. 224. Sous l'Empire, il était affublé en Marquis ridicule.

Le destin de la Bourbonnaise était de ressusciter une troisième fois, et on l'a vue en 1839, sur le Théâtre des Folies Dramatiques, dans une pièce où l'acteur Heuzey a chanté sa Chanson, et imité le grimacier qui l'avait rendue fameuse.

DU MERSAN.

LA BOURBONNAISE.

Dans Paris la grand ville,
Garcons, femmes et filles *bis*
Ont tous le cœur débile,
Et poussent des hélas *au plur.*
Ha ha ha ha ha!
La belle Bourbonnaise,
La maitresse de Blaise,
Est très mal à son aise,
Elle est sur le grabat.
Ho, ha ha, ho, ha, ha,
Ho ha, ha ha ha ha, ha, ha.
Est très mal à son aise,
Elle est sur le grabat.

N'est-ce pas bien dommage
Qu'une fille aussi sage, *bis*
Au printemps de son âge,
Soit réduite au trépas!
Ha, ha, ha, ha!
La veille d'un dimanche
En tombant d'une branche
Elle s'est démis la hanche
Et s'est cassé le bras.
Ho, ha, ha, ha, &c.

Pour guérir cette fille,
On cherche dans la ville *bis*
Un médecin habile:
Et l'on n'en trouva pas.
Ha ha, ha, ha!
L'on mit tout en usage,
Médecine et herbage,
Bon bouillon et lattage
Rien ne la soulagea.
Ho ha ha, ha, &c.

Et la pauvre malade
D'argent n'ayant pas garde, *bis*
On tomba sur ses hardes
Et rien ne lui resta
Ha, ha ha, ha!
En fermant la paupière,
Elle finit sa carrière,
Et sans drap et sans bierre
En terre on l'emporta.
Ho, ha, ha, ha &c.

Pour fair' sonner les cloches,
On donna ses galoches, *bis*
Son jupon et ses poches,
Son mouchoir et ses bas.
Ha, ha, ha, ha! *on pleure*
Et de sa sœur Javotte,
On lui donna la cotte,
Son manteau plein de crotte
Avant qu'elle expirat!
Ho, ha, ha, ha, &.

La pauvre Bourbonnaise,
Va dormir à son aise, *bis*
Sans fauteuil et sans chaise,
Sans lit et sans sopha.
Ha, ha, ha, ha! *on pleure*
Voilà qu'elle succombe,
Elle est dans l'autre monde,
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son libera.
Ho, ha, ha, ho, ha, ha.
Ho, ha, ha, ha, ha, ha, ha, ha. *on rit*
Puisqu'elle est dans la tombe,
Chantons son libera.

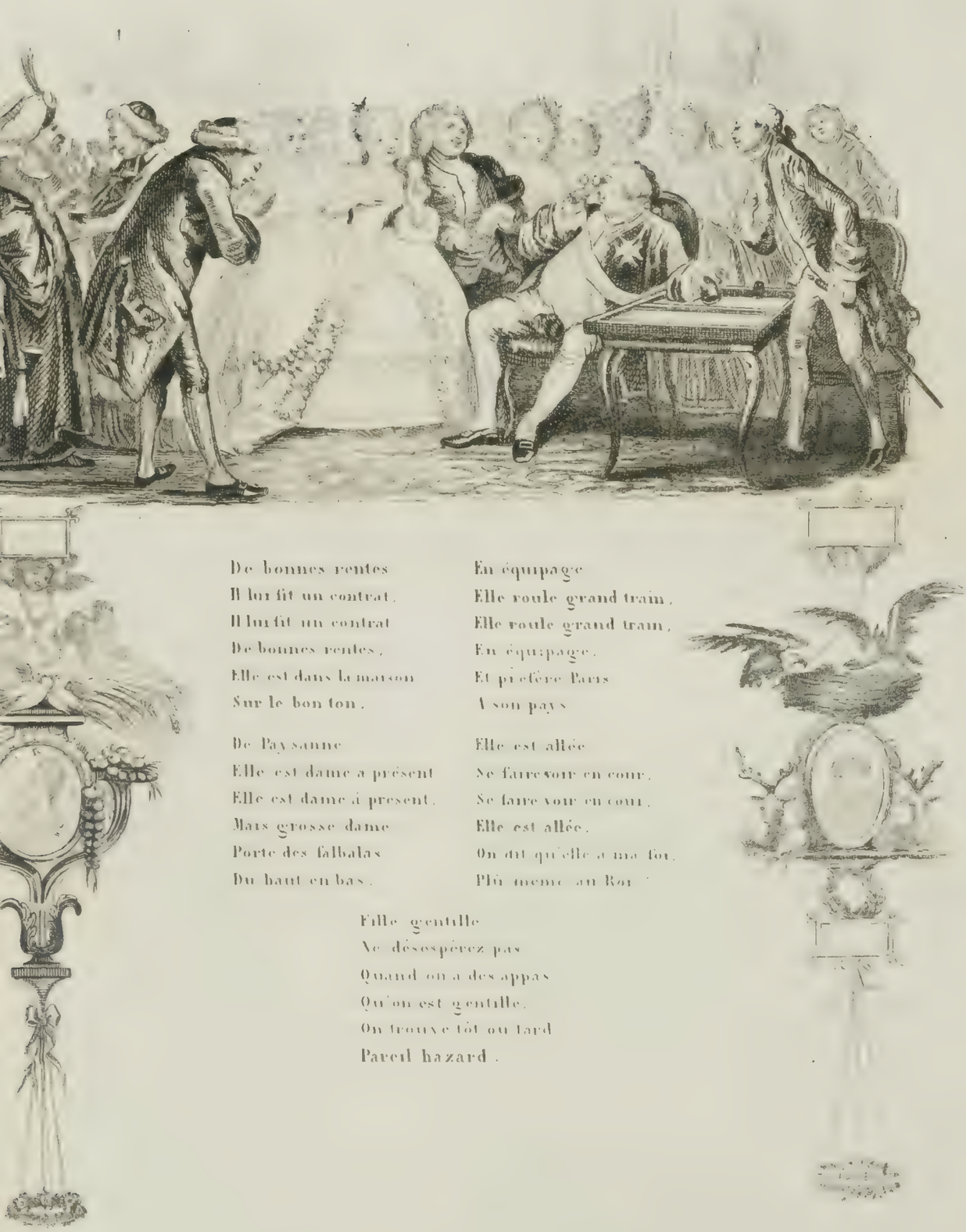
LA NOUVELLE BOURBONNAISE.

La Bourbonnaise,
Arrivant à Paris,
A gagné des Louis,
La Bourbonnaise
A gagné des Louis
Chez un marquis.

Pour apanage
Elle avait la beauté,
Elle avait la beauté,
Pour apanage,
Mais ce petit trésor
Lui vaut de l'or.

Etant servante
Chez un riche seigneur,
Elle fit son bonheur
Quoique servante,
Elle fit son bonheur
Par son humeur.

Toujours facile
Aux discours d'un amant,
Ce seigneur la voyant
Toujours facile,
Prodiguait les présens,
De temps en temps.



De bonnes rentes
Il lui fit un contrat,
Il lui fit un contrat
De bonnes rentes,
Elle est dans la maison
Sur le bon ton.

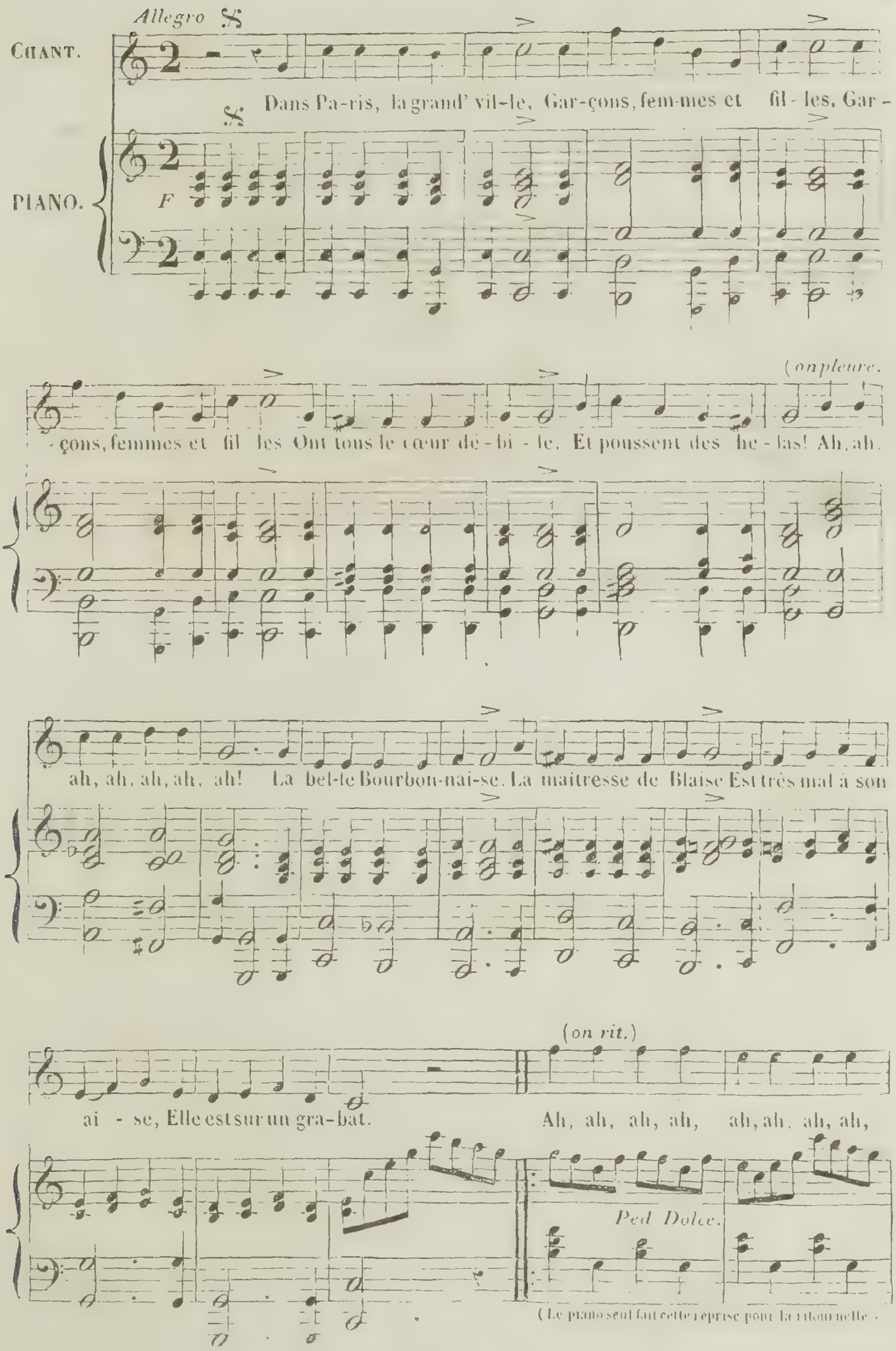
De Paysanne
Elle est dame à présent
Elle est dame à présent.
Mais grosse dame
Porte des falbalas
Du haut en bas.

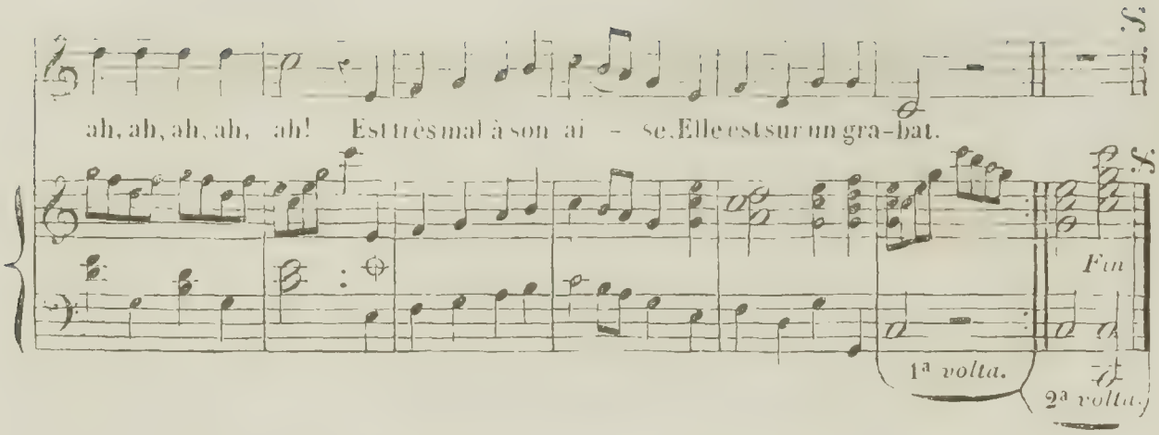
En équipage
Elle roule grand train,
Elle roule grand train,
En équipage,
Et préfère Paris
A son pays

Elle est allée
Se faire voir en cour,
Se faire voir en cour,
Elle est allée.
On dit qu'elle a ma foi,
Plû même au Roi.

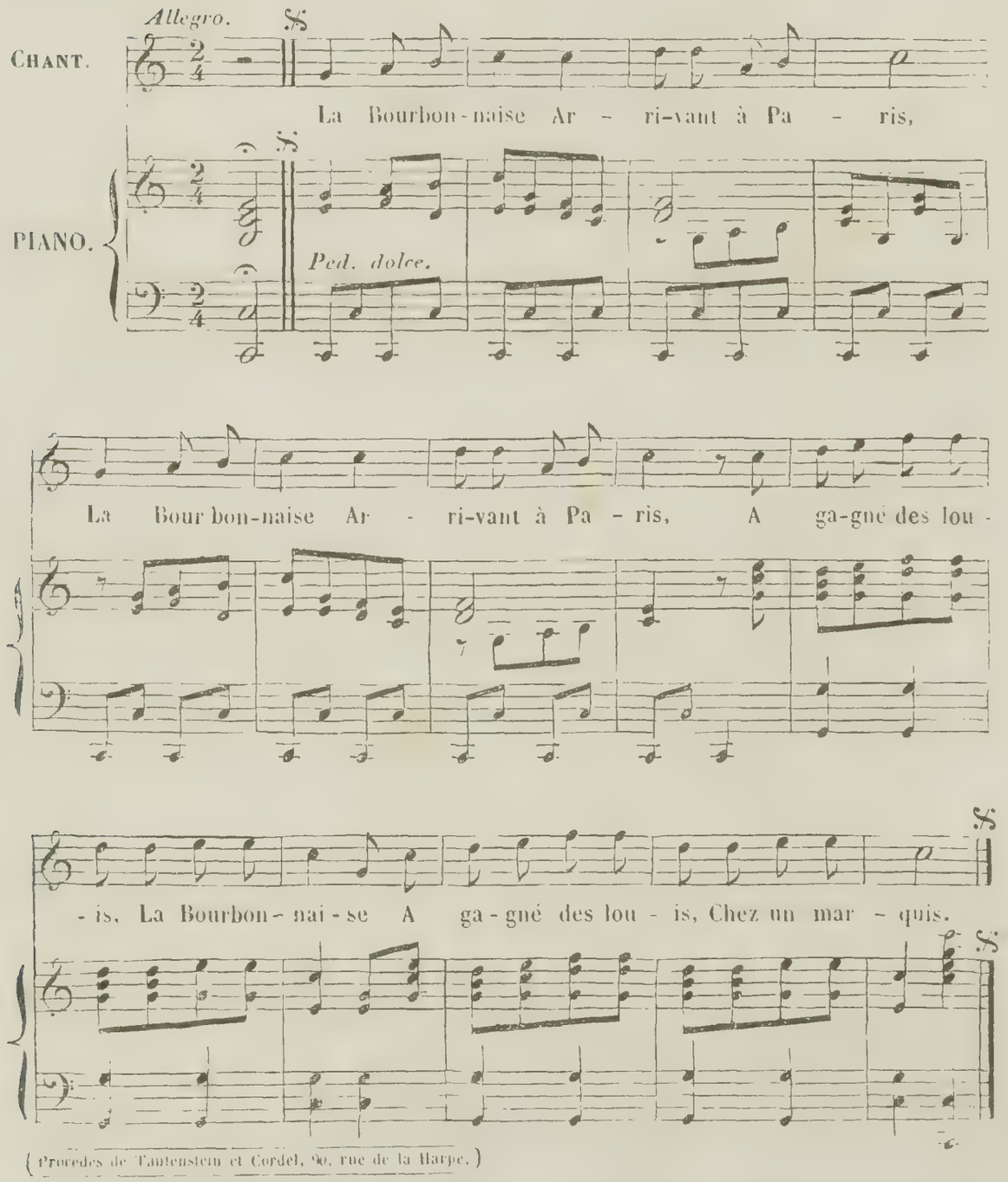
Fille gentille
Ne désespérez pas
Quand on a des appas
Qu'on est gentille,
On trouve tôt ou tard
Pareil hazard.

LA BELLE BOURBONNAISE





LA NOUVELLE BOURBONNAISE



(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

LE MATELOT DE BORDEAUX.

DESSINS PAR M. TRIMOLET.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. BRUNELLIÈRE. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. BOILLY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Cette Chanson est sans doute fort ancienne, et l'une de celles que chantent les matelots sur les ports et dans les cabarets, lorsqu'ils sont à terre, et qu'ils y dépensent l'argent qu'ils ont gagné dans leurs voyages; mais sa vogue date de la fin du dernier siècle. C'était vers 1796 qu'un gros Paillasse de bonne mine, nommé le Père Rousseau, chantait la Chanson du Matelot de Bordeaux sur les tréteaux de la parade d'un petit Théâtre du boulevart du Temple, voisin de celui des Délassements, à l'endroit où est maintenant la salle du Cirque Olympique. Ce petit Théâtre avait été avant la Révolution celui des Bluettes, il avait été ensuite occupé par des Marionnettes qui avaient le nom de Grands Pantagoniens, et qui jouaient le répertoire de l'ancienne Comédie Italienne. Il fut ensuite le Théâtre de Mademoiselle Malaga, célèbre danseuse de corde, qui précéda la fameuse Madame Saqui.

Ce fut sur la parade de ce Théâtre que Bobèche attira ensuite tout Paris; mais il n'avait été que le successeur du Père Rousseau, dont la verve et la physionomie bouffonne rappelaient un peu l'excellent Dugazon. Rousseau, vêtu en vrai Paillasse, avec le serre-tête, la collerette et le costume en toile à carreaux, avait pour compère un nommé Germon.

Voilà deux noms, qui, sans cette notice, n'eussent point passé à la postérité! Cependant ces Roscius de bas étage ont eu leur célébrité comme d'autres. Qui est-ce qui connaîtrait un Achille s'il n'avait pas eu un Homère!

Ce qui faisait le charme de cette parade, c'était l'union des deux acteurs et la manière originale dont ils l'exécutaient. Rousseau cachait ses bras derrière son dos, et Germon, qui avait retroussé ses manches, passait les siens sous ceux de Paillasse, et faisait les gestes, auxquels le gros chanteur accommodait le jeu de sa physionomie mobile. Germon lui prenait le menton, le mouchait, lui donnait une prise de tabac, et quand, par un geste dérangé, la prise arrivait à l'œil au lieu d'arriver au nez, les spectateurs éclataient de rire.

Comme Bobèche a été le successeur du Père Rousseau, celui-ci avait été le successeur de Tabarin, qui faisait ses parades sur le Pont-Neuf, il y a deux cents ans. Les noms des Paradistes (1) qui ont occupé

(1) Ce mot n'est pas dans le *Dictionnaire de l'Académie*, mais il admet bien *parodiste!* Enrichissons la *gueuse fière* malgré elle.

cet intervalle nous sont inconnus; mais il n'en est pas moins vrai qu'ils se sont succédé, quoique l'on n'ait pas écrit leurs annales.

Rousseau, Bobèche et Galimafré ont été les derniers qui aient eu de la réputation. Le règne des parades est passé. Il n'en reste plus qu'un vestige unique dans la personne d'un homme qui la fait encore maintenant à la porte d'un petit spectacle du boulevart, qui occupe la salle où était jadis le Théâtre des Délassements. Cet homme est le dernier des Romains!

Perché à une petite fenêtre, il fait le rôle d'un niais, en posant sa grosse tête sur un petit mannequin, et débitant quelques vieux calembourgs et quelques bribes de chansons. Mais le peuple seul s'arrête devant lui: tandis qu'autrefois la haute société allait au Boulevart du Temple voir les parades qui se faisaient devant la porte des Théâtres de Nicolet et des Associés. C'est que les parades d'alors étaient de petites comédies plus comiques que beaucoup de celles qu'on joue maintenant dans l'intérieur.

Les parades, avant la révolution, étaient exigées par l'autorité. C'était un tribut payé au despotisme des grands théâtres, de même qu'on exigeait que les spectacles forains et ceux du Boulevart commençassent en dedans par des marionnettes, pour rappeler leur origine.

Chez Nicolet, à cette époque, les marionnettes étaient encore exigées : mais on éludait cette ordonnance en se bornant à lever la toile à deux pieds du théâtre. Polichinelle paraissait, disait trois ou quatre phrases: puis arrivait le petit chien Carabi, qui emportait Polichinelle. On baissait la toile, et on la relevait pour le spectacle.

Une fois par semaine on jouait, devant le Théâtre de Nicolet, la grande parade des Savetiers, qui attirait la foule. Les voitures s'arrêtaient sur la chaussée, et le beau monde ne dédaignait pas ce spectacle. Cette parade finissait par un jeu assez plaisant dans lequel les spectateurs devenaient acteurs. Les Savetiers se battaient et se lançaient des seaux d'eau qui arrosaient tous ceux qui se trouvaient près de la balustrade. Ceux qui connaissaient cette plaisanterie avaient soin d'amener, et de faire placer sur le devant, des curieux qui étaient enchantés de ce qu'on leur laissait les premières places, sans se douter de l'aspersion qui les attendait et qui excitait le rire général.

Les trois derniers héros de la parade que nous avons nommés, ont disparu de la scène et ont eu un sort différent.

Le père Rousseau qui chantait le Matelot de Bordeaux, est devenu, vers 1805, marchand de tisane dans le faubourg du Temple, vis à vis la caserne. Bobèche, ayant eu la prétention de renfermer ses talents dans un intérieur, s'est fait siffler d'abord à Paris, et ensuite à Rouen : puis il a disparu sans avoir laissé de traces de ses anciens succès; et Galimafré cessant d'être acteur, et ne voulant pas abandonner les planches, est devenu garçon de théâtre sur celui de l'Opéra Comique.

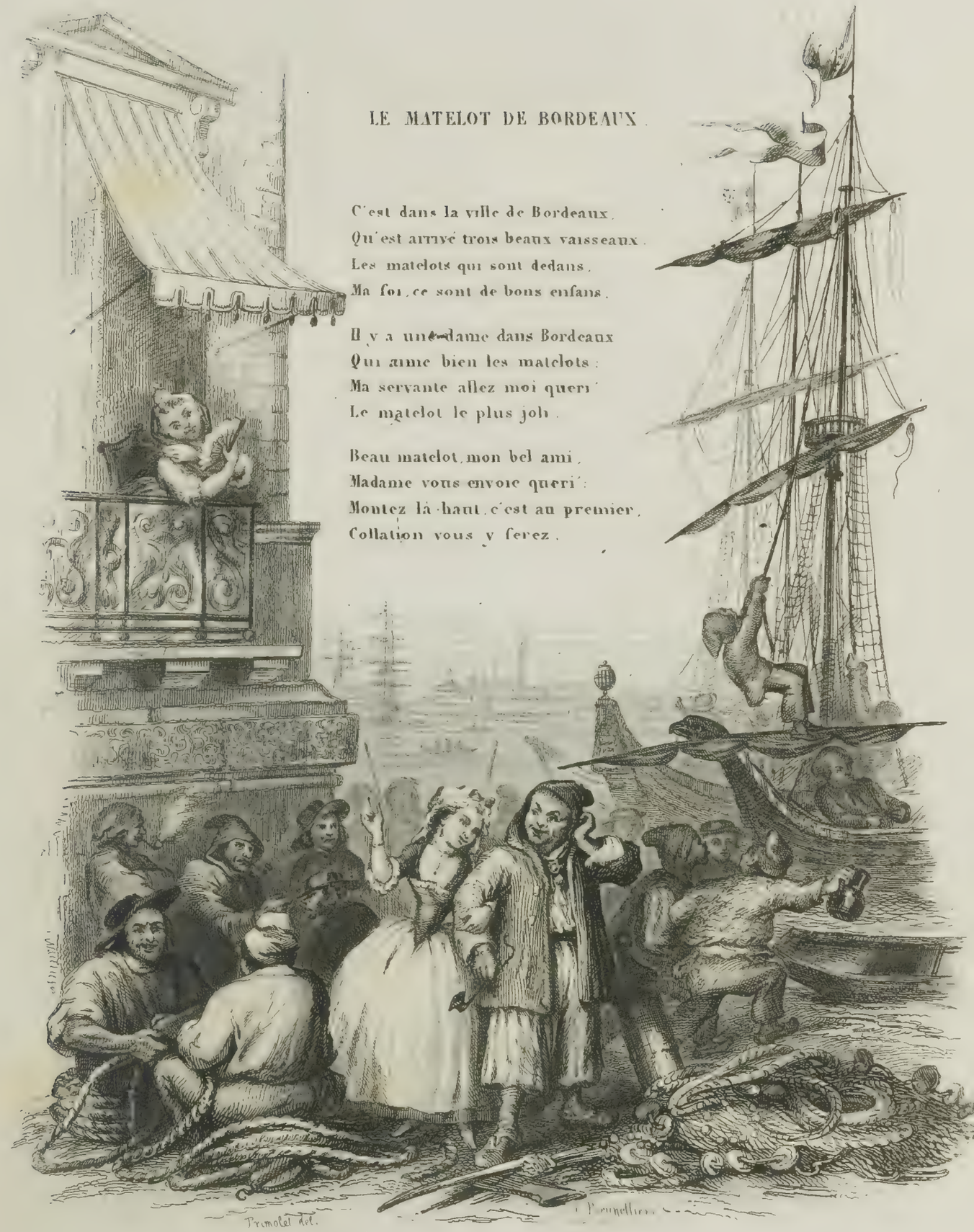
Ayant peu de chose à dire sur la chanson du Matelot de Bordeaux, je me suis rabattu sur celui qui la chantait et sur ses collègues, comme Simonide n'ayant rien à dire de son Athlète, s'était jeté sur Castor et Pollux. Mais nos lecteurs n'auront peut-être pas été fâchés de connaître ce qui amusait nos aïeux et jetait la gaîté parmi le peuple. On paye aujourd'hui partout pour entendre d'assez mauvais couplets et voir des scènes qui ne valent guère mieux. Dans ce temps là on s'amusait gratis, on riait en plein air. Il est vrai que les cigarres n'infectaient pas l'atmosphère. Il est heureux qu'ils restent encore à la porte des salles de spectacle.

Du reste, si les parades sont faites pour le peuple, il y a beaucoup d'esprits distingués qui se font peuple pour jouir de ces innocents plaisirs. Témoin l'anecdote suivante:

Français de Nantes, directeur général des droits réunis, administrateur habile, et que son goût pour les lettres avait fait surnommer l'Anacréon de la Fiscalité, avait peuplé ses bureaux de littérateurs et de poètes. Se trouvant un jour forcé, par des plaintes réitérées, de gourmander un commis très inexact aux devoirs de sa place, ce jeune homme expliqua ses retards journaliers par la puissance d'un Paradiste du Boulevart du Temple, devant lequel il était obligé de passer pour se rendre à son bureau. Bah! lui dit M. Français, avec une surprise mêlée de satisfaction : Comment se fait-il donc que je ne vous y aie jamais rencontré?

M. Français pouvait bien aimer les parades et s'y arrêter, puisque le fameux Bayle, ce philosophe si profond, ne pouvait s'empêcher de quitter son travail et de descendre sur la place de Rotterdam, lorsqu'il y paraissait des Marionnettes

DU MERSAN.



LE MATELOT DE BORDEAUX.

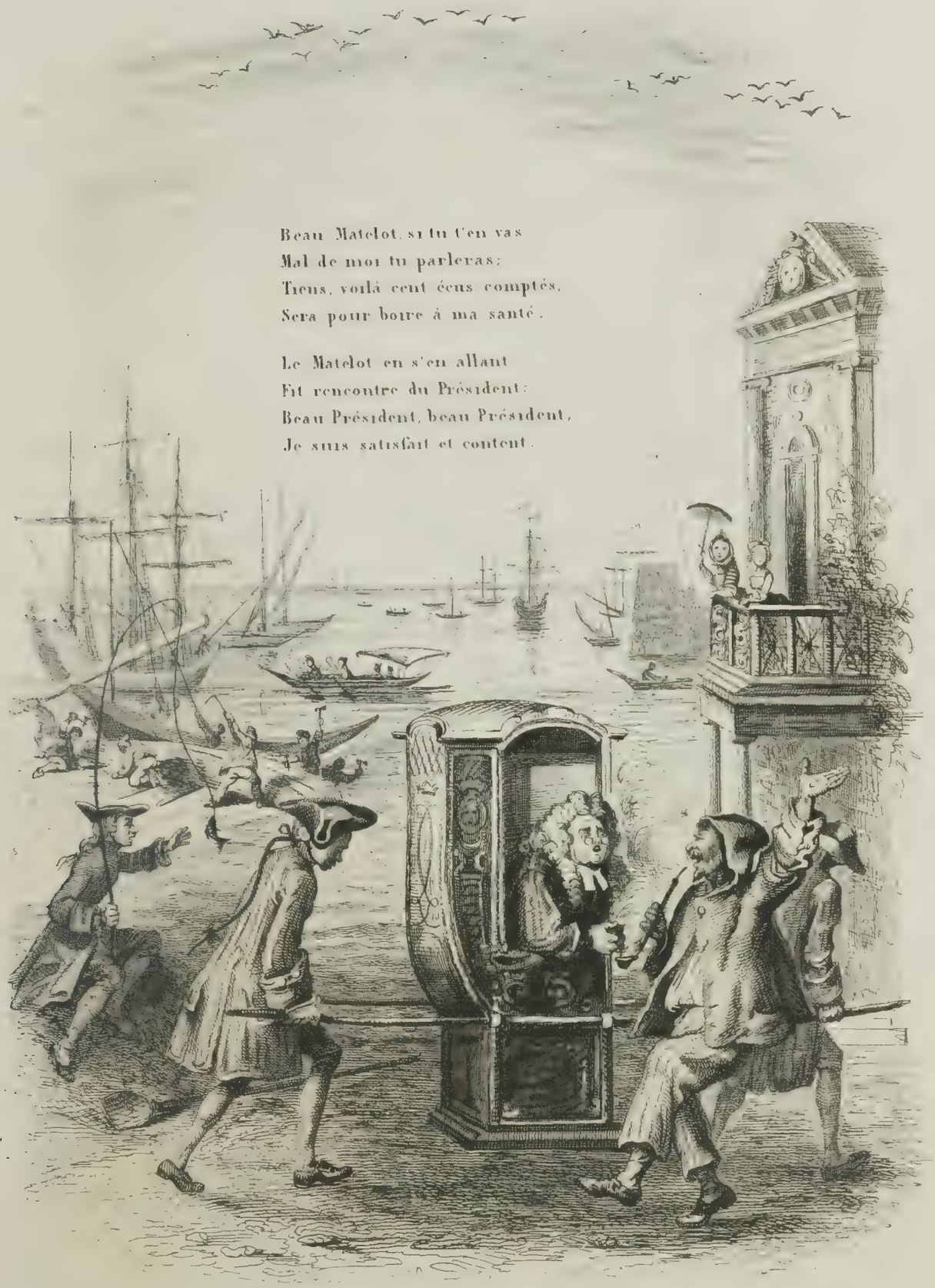
C'est dans la ville de Bordeaux,
Qu'est arrivé trois beaux vaisseaux.
Les matelots qui sont dedans,
Ma foi, ce sont de bons enfans.

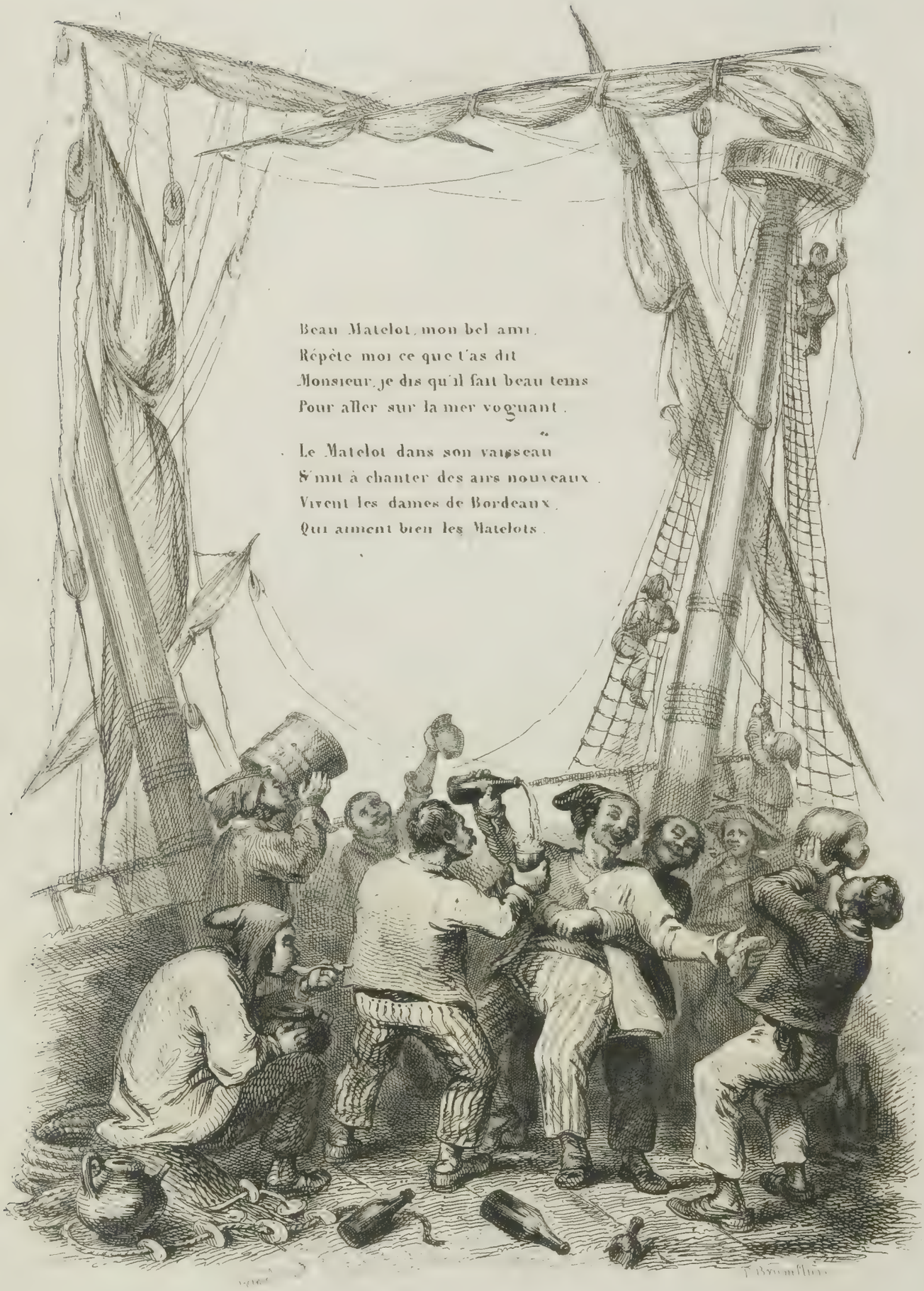
Il y a une dame dans Bordeaux
Qui aime bien les matelots :
Ma servante allez moi queri
Le matelot le plus joli.

Beau matelot, mon bel ami,
Madame vous envoie queri :
Montez là-haut, c'est au premier,
Collation vous y ferez.

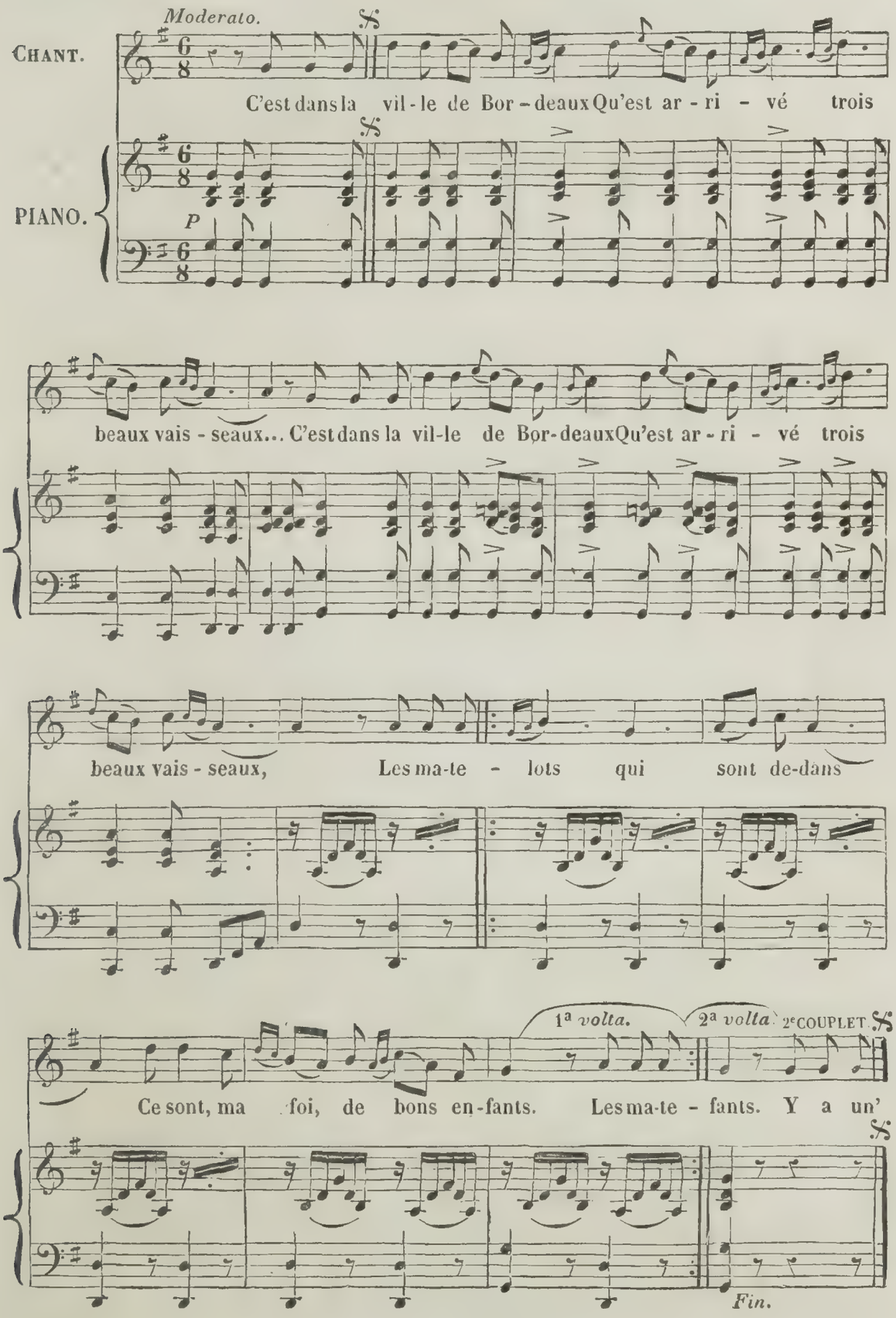
La collation a duré
Trois jours, trois nuits sans décessé,
Mais, au bout des trois jours passés,
Le Matelot s'est ennuyé.

Le Matelot s'est ennuyé;
Par la fenêtre a regardé:
Madame, donnez moi mon congé,
Il fait beau tems, j'veux m'en aller.


Beau Matelot, si tu t'en vas
Mal de moi tu parleras;
Tiens, voilà cent écus comptés,
Sera pour boire à ma santé.
Le Matelot en s'en allant
Fit rencontre du Président:
Beau Président, beau Président,
Je suis satisfait et content.


Beau Matelot, mon bel ami,
Répète moi ce que t'as dit
Monsieur, je dis qu'il fait beau tems
Pour aller sur la mer voguant.
Le Matelot dans son vaisseau
S'mit à chanter des airs nouveaux.
Vivent les dames de Bordeaux,
Qui aiment bien les Matelots.

LE MATELOT DE BORDEAUX, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Andante un poco allegro.

CHANT.

1re Voix.

2e Voix.

C'est dans la vil - le de Bor -

PIANO.

Dolce. *dolce.*

- deaux Qu'est ar - ri - vé trois beaux vais -

- seaux. Les ma-te - lots qui sont de -

Ped. dolce.

1a *volta.* 2a *volta.*

- dans, Ce sont, ma foi, de bons en - fants. - fants.

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

LA MACHINE INFERNALE

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES PAR M. FERDINAND DELANNOY,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Bonaparte était revenu vainqueur (et vainqueur en trente jours) de sa seconde campagne d'Italie, celle qu'illustrèrent surtout le passage du mont Saint-Bernard et la victoire de Marengo. Il était facile de voir que, suivant l'expression de Charles Nodier, dans sa Napoléone, le Général-Consul rêvait déjà l'Empire; et plusieurs conspirations, entre autres celle d'Aréna, n'annonçaient que trop au nouveau César qu'il pouvait aussi rêver le poignard de Brutus. Mais un attentat plus lâche, puisque ses auteurs restaient cachés tout en frappant, plus féroce puisqu'ils ne reculaient point devant l'idée de sacrifier en même temps d'inoffensives victimes, se préparait mystérieusement contre lui.

Ce fut le 3 nivose an IX de la république (24 décembre 1800) que le passage du Premier Consul par la rue Saint-Nicaise, pour se rendre à l'Opéra, où allait se donner la première représentation de l'Oratorio d'Haydn (la Création du Monde), fournit aux ténébreux conspirateurs une occasion favorable pour exécuter leur dessein.

Nous reproduisons ici le récit (connu en langage populaire sous le nom de canard) qui fut alors crié et vendu dans les rues, au sujet de cet évènement. Ces narrations improvisées sont précieuses à recueillir, parce qu'elles retracent avec fidélité les impressions du moment, et semblent ainsi nous reporter en quelque sorte à celui de la catastrophe :

GRAND DÉTAIL EXACT ET CIRCONSTANCIÉ DE L'EXPLOSION

Qui a eu lieu le 3 nivose dernier, à huit heures un quart du soir, dans la rue Nicaise.

"Le 3 nivose, à huit heures du soir, le Premier Consul se rendait à l'Opéra, avec son piquet de garde; arrivé à la rue Nicaise, une mauvaise charrette, attelée d'un petit cheval, se trouvait placée de manière à embarrasser le passage. Le cocher, quoique allant extrêmement vite, a eu l'adresse de l'éviter.—Peu d'instants après, une explosion terrible a cassé les glaces de la voiture, blessé le cheval du dernier homme de piquet, brisé toutes les vitres du quartier, tué trois femmes, un marchand épicier et un enfant. Une quinzaine de maisons ont été considérablement endommagées. — Il paraît que cette charrette contenait une espèce de machine infernale. La détonation a été entendue de tout Paris; une bande de roue de la charrette a été jetée par-dessus les toits, dans la cour du consul Cambacérès. Le Premier Consul a continué son chemin et a assisté à l'Oratorio. — Il y a deux mois, le Gouvernement fut prévenu qu'une trentaine de ces hommes qui se sont couverts de crimes à toutes les époques de la Révolution, et spécialement aux Journées de Septembre, avait conçu le même projet. Depuis ce temps, douze sont détenus au Temple. — Ces détails sont extraits du Journal Officiel. — L'explosion a produit un effet terrible sur les maisons environnantes; celles qui étaient

les plus proches sont presque détruites. Un mur de vingt-cinq pieds, qui forme le derrière des écuries du citoyen Lebrun, troisième Consul, a été renversé, et les débris de ce mur ont été jetés à vingt pieds dans l'intérieur. — Cet évènement a coûté la vie à plusieurs personnes. Il s'en trouve aussi de grièvement blessées. Les vitres de tout le quartier sont presque partout brisées, même celles de toute la façade des Tuileries qui donne sur la cour. Parmi les blessés se trouve le citoyen Trèpsa, architecte, âgé de soixante ans. — La machine infernale consiste en une espèce de baril que l'on croit être rempli de balles, de marrons et de poudre. Chevalier dit qu'il y a six à sept livres de cette dernière matière. A ce baril tient un canon de fusil solidement fixé, garni de sa batterie, mais ayant la crosse coupée."

Nous compléterons ce récit en y ajoutant quelques circonstances assez curieuses, et le dénouement de ce drame odieux.

La charrette devait être placée, à l'approche du Premier Consul, de manière à obstruer le passage, et sa voiture en la heurtant devait, par le choc, produire elle-même l'explosion; heureusement, le cocher sut éviter cet obstacle avec adresse, et sauva ainsi sans le soupçonner une grande destinée.

Le bruit des roues de la voiture ne permit pas au Premier Consul, ni à ceux qui s'y trouvaient avec lui, de reconnaître bien distinctement l'effet de l'explosion; ce fut seulement après son arrivée à l'Opéra qu'il fut mis au fait. Joséphine, allarmée, le supplia de retourner sur le champ aux Tuileries; il s'y refusa, et ne voulut partir qu'après avoir entendu l'Oratorio jusqu'à la fin, et sans que sa figure révélât aucune émotion.

Ce sang-froid ne se maintint pas à l'aspect de son ministre de la police, Fouché, qui l'attendait au Palais. — "Ce sont vos Jacobins, lui cria-t-il furieux, qui ont fait ce coup-là!" — "Je les en crois très capables, répondit tranquillement Fouché, et je vais donner des ordres pour leur arrestation. Toutefois, j'en soupçonne encore d'autres, et j'espère qu'ils ne m'échapperont pas non plus."

On commença en effet par faire une rafle des Jacobins les plus connus, au nombre de cent trente, et, quoique suivant la prévision de Fouché la découverte des vrais coupables eût lieu quelque temps après, les cent trente détenus n'en furent pas moins déportés par un bon arrêt bien juste, comme dit Figaro, de ce Sénat qui préludait ainsi à ses serviles complaisances.

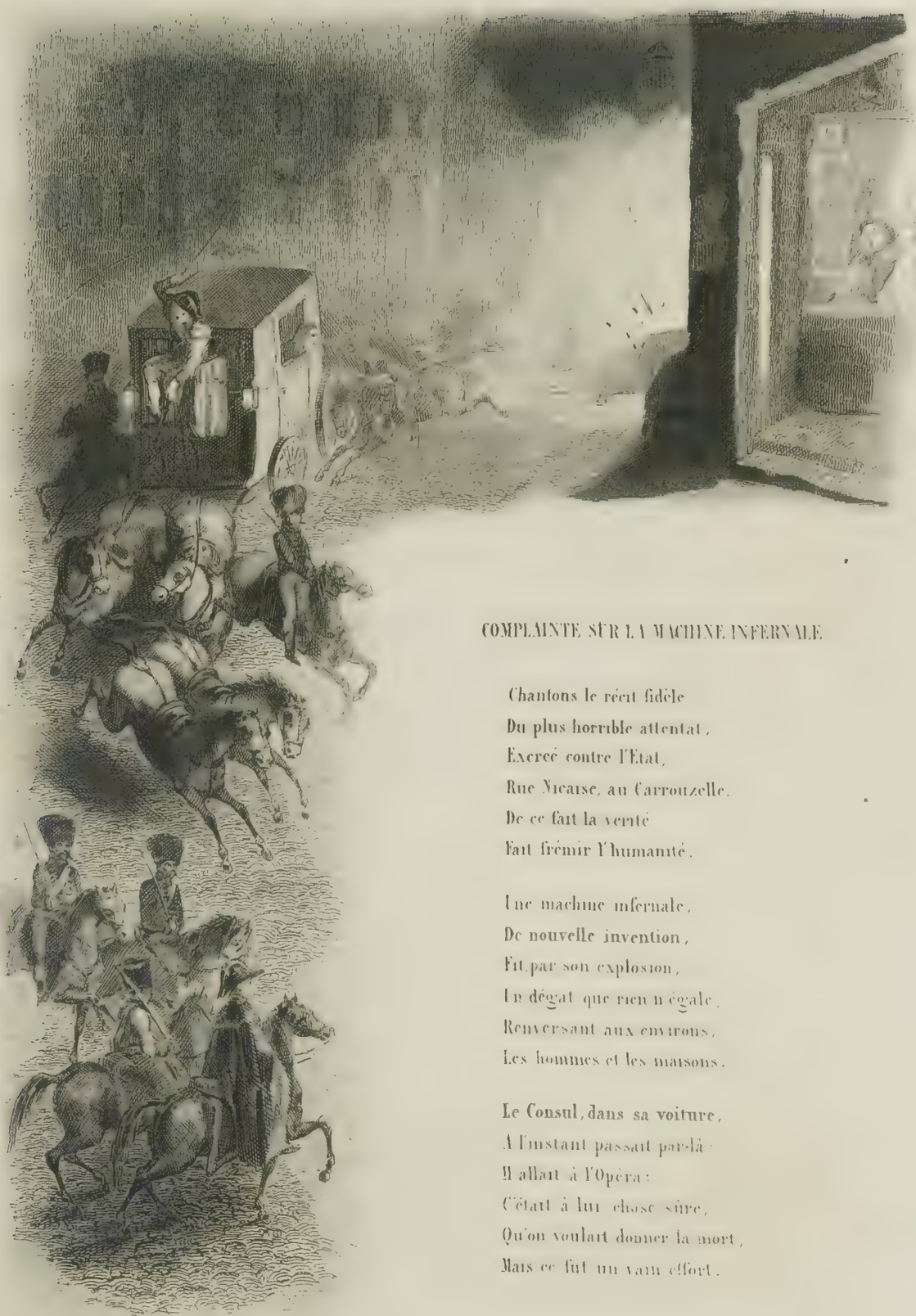
Avec une plus équitable sévérité, le Tribunal criminel de la Seine condamna à la peine de mort les véritables auteurs du crime, qui appartenaient au parti royaliste, et dont les deux plus connus étaient Carbon et Saint-Régent.

Un bruit, alors très répandu, attribua la découverte des coupables à un dîner de corps, à un louis par tête, donné par les cochers de Paris au cocher du Consul, sauvé par lui, comme nous l'avons dit plus haut. Dans ce repas, dit-on, la police, qui est partout, recueillit des détails qui la mirent sur la voie. Ce ne serait pas la première fois qu'elle n'aurait dû qu'au hasard d'importantes découvertes.

Les ravages produits par l'explosion se trouvèrent plus grands qu'on ne l'avait cru dès les premiers moments. Huit personnes furent tuées, entre autres le conducteur de la charrette; il y en eut vingt-huit de blessées, dont dix très grièvement. Quarante-six maisons furent fortement ébranlées et endommagées : ce qui produisit la suppression de l'étroite et incommode rue Saint-Nicaise, et le dégagement de la belle place du Carrousel.

La Complainte inspirée par l'attentat de la Machine Infernale eut une grande popularité, due à la fois au nom du héros de l'aventure et à l'importance de l'évènement. Sa naïveté originale la rend encore fort curieuse aujourd'hui : car on peut dire de cette pièce ce que Montaigne disait de son ouvrage : "Ceci est une œuvre de bonne foi." Le modeste auteur, qui s'était caché sous une simple initiale D***, chanté pendant plus de six mois par les ménestrels de nos rues, résista à l'ivresse du succès, et ne livra point son nom à l'admiration populaire : bel exemple pour nos auteurs d'un jour!

****

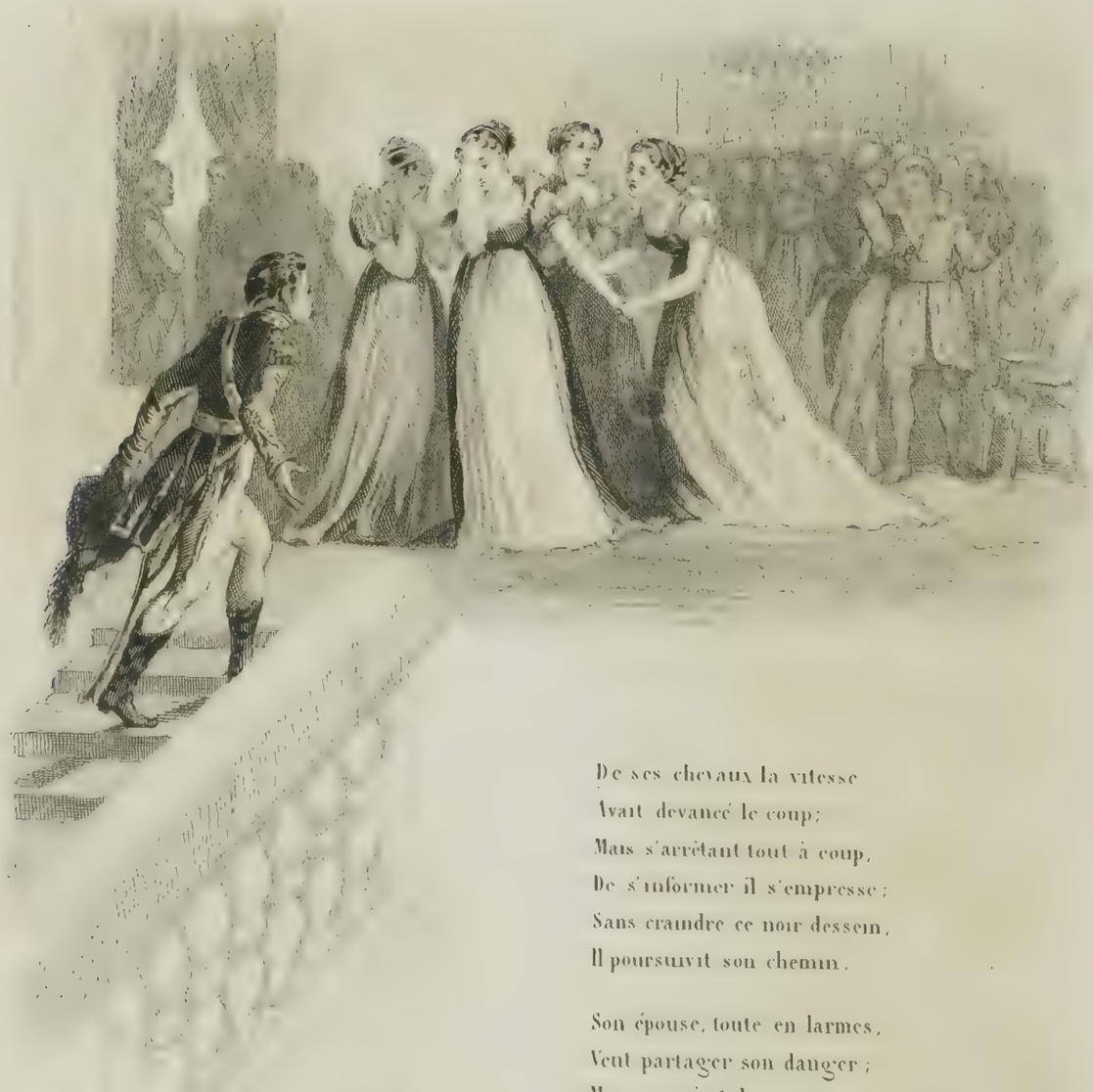


COMPLAINTE SUR LA MACHINE INFERNALE.

Chantons le récit fidèle
Du plus horrible attentat,
Excrecé contre l'Etat,
Rue Nicaise, au Carrouzelle.
De ce fait la vérité
Fait frémir l'humanité.

Une machine infernale,
De nouvelle invention,
Fit, par son explosion,
Un dégat que rien n'égale,
Renversant aux environs,
Les hommes et les maisons.

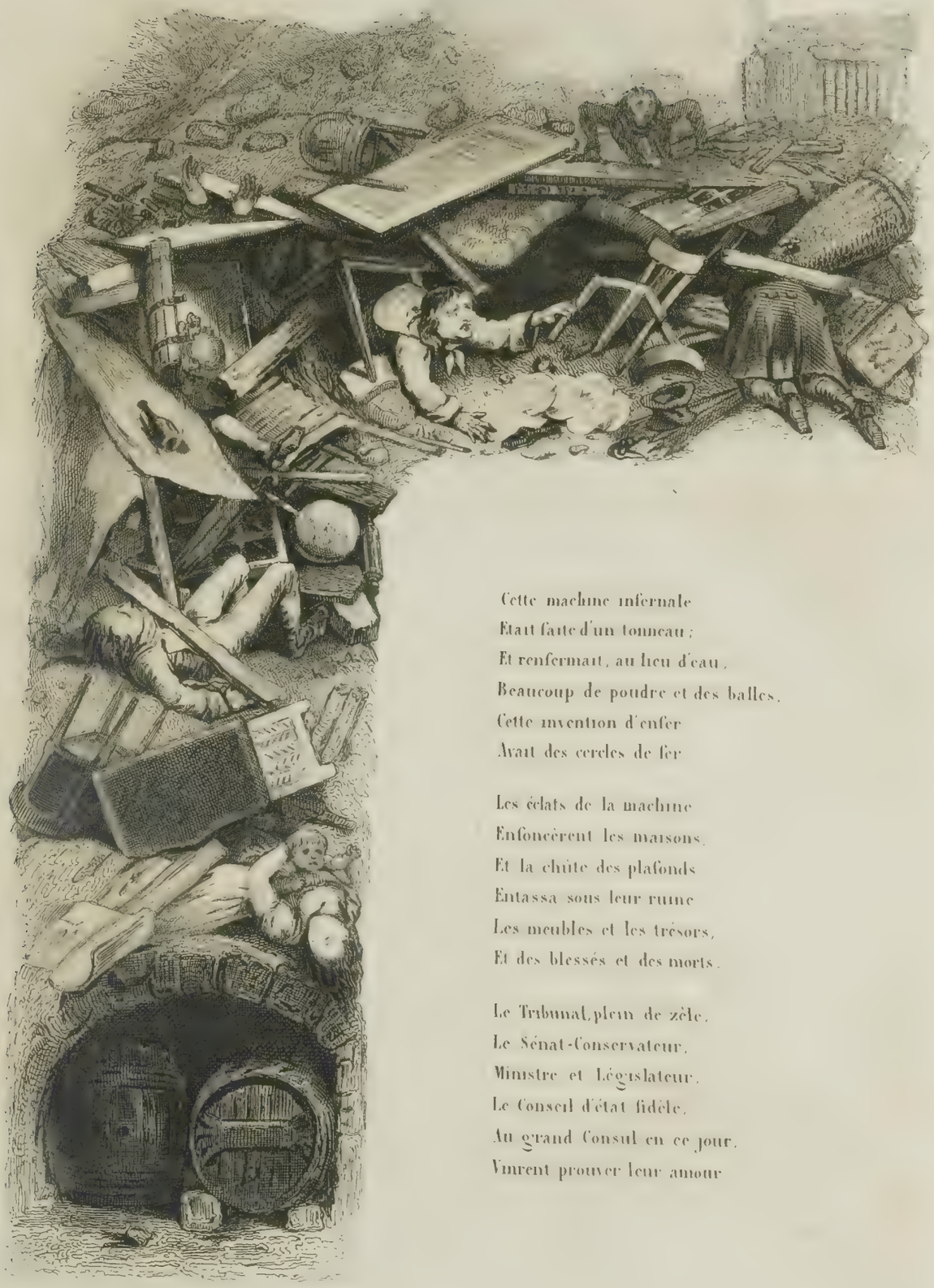
Le Consul, dans sa voiture,
A l'instant passait par-là :
Il allait à l'Opéra :
C'était à lui chose sûre,
Qu'on voulait donner la mort,
Mais ce fut un vain effort.



De ses chevaux la vitesse
Avait devancé le coup;
Mais s'arrêtant tout à coup,
De s'informer il s'empresse;
Sans craindre ce noir dessein,
Il poursuivit son chemin.

Son épouse, toute en larmes,
Veut partager son danger;
Mais on vint la rassurer
Sur ces horribles vacarmes;
Lui disant, il est passé,
Le Consul n'est point blessé.

Bientôt, dans le voisinage,
Les blessés et les mourans
Poussent des gémissemens;
D'autres se font un passage
A travers mille débris,
Pour se sauver dans Paris.



Cette machine infernale
Etait faite d'un tonneau ;
Et renfermait, au lieu d'eau,
Beaucoup de poudre et des balles.
Cette invention d'enfer
Avait des cercles de fer

Les éclats de la machine
Enfoncèrent les maisons,
Et la chute des plafonds
Entassa sous leur ruine
Les meubles et les trésors,
Et des blessés et des morts.

Le Tribunat, plein de zèle,
Le Sénat-Conservateur,
Ministre et Législateur,
Le Conseil d'état fidèle,
Au grand Consul en ce jour,
Vinrent prouver leur amour

Discours du Ministre de la Police au Premier Consul.

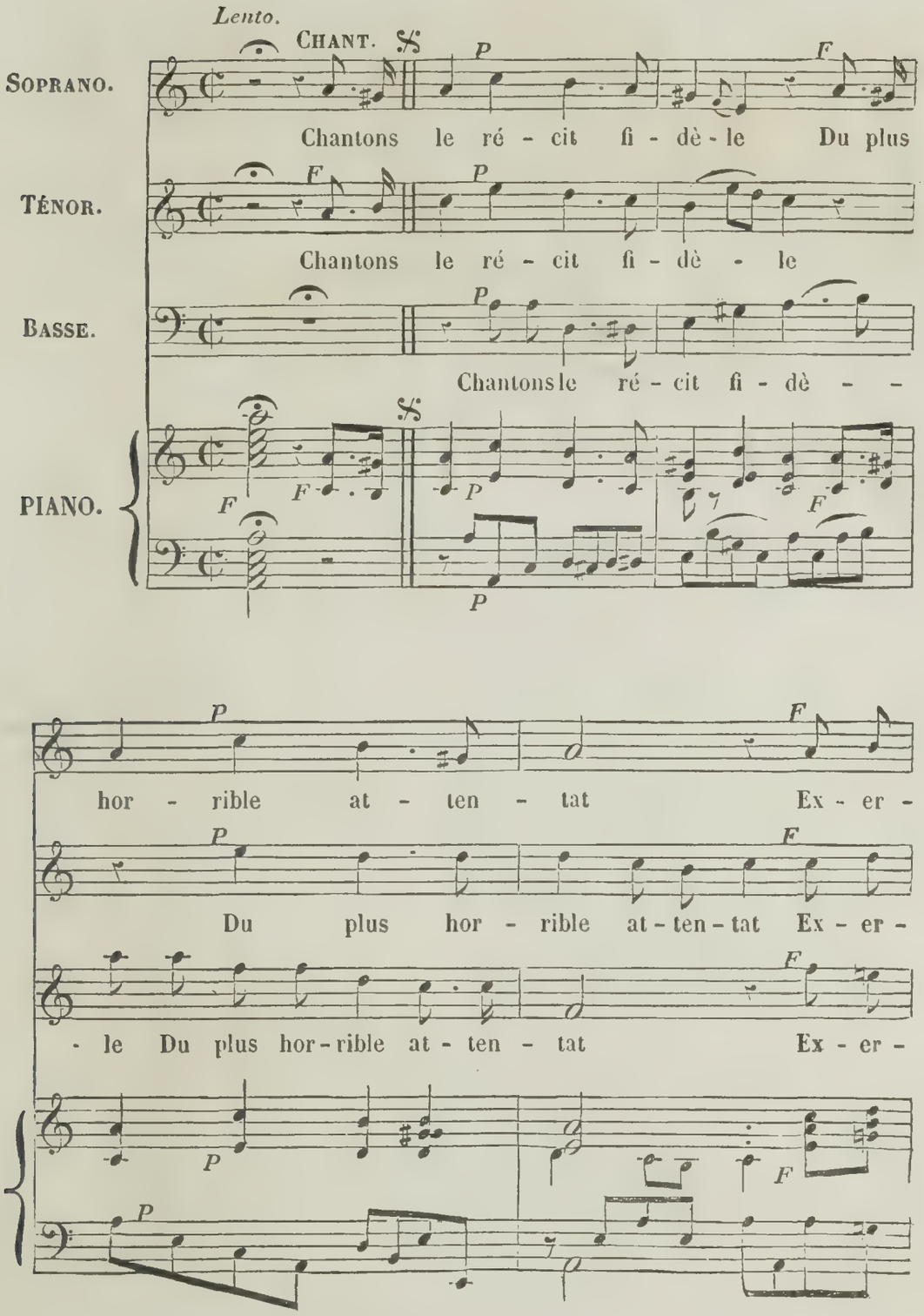
Une machine semblable
Est saisie entre les mains
De ces monstres inhumains,
Dont l'intention coupable,
Pour prolonger leurs forfaits,
Est de reculer la paix.

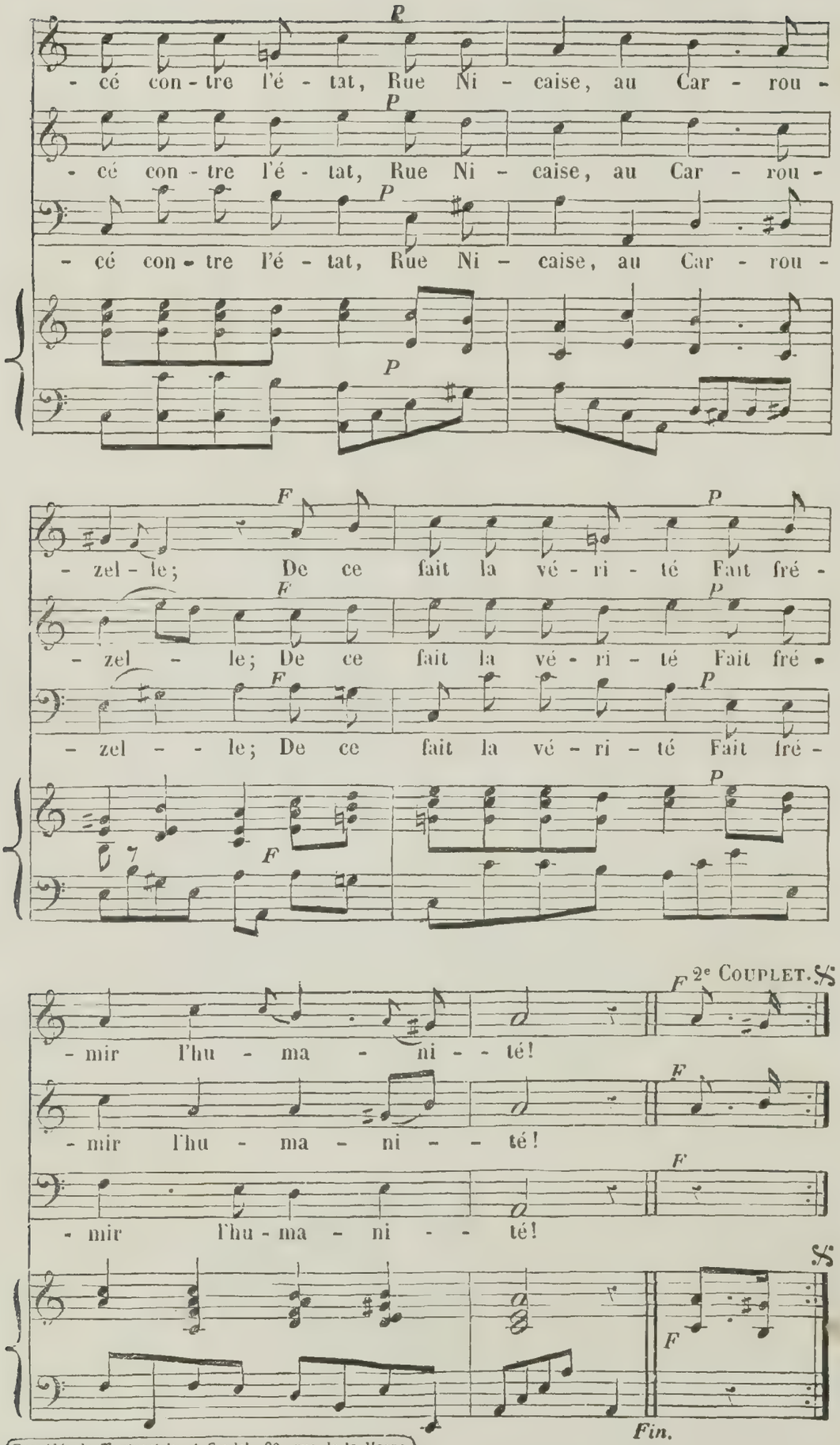
Discours des Présidens des Autorités du Gouvernement.

Quand des monstres pleins de rage,
Veulent renverser l'Etat
Par le feu, l'assassinat,
Le desordre et le carnage,
Nous punirons leurs forfaits
Pour accélérer la paix.

Bonaparte, en assurance,
De ses lâches ennemis
Saura purger son pays,
Et par sa rare prudence,
Terminer à nos souhaits,
Le grand œuvre de la paix.

LA MACHINE INFERNALE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de Tantenstein et Cordel. 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE RÉVEIL DU PEUPLE

CONTRE LES TERRORISTES,

PAROLES DE SOURIGUÈRE DE SAINT-MARC, MUSIQUE DE GAVEAUX.

DESSINS PAR M. DUBOULOZ.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. WOLFF

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Le réveil du peuple fut le réveil du lion. On voulut bien lui faire croire qu'il avait dormi, quoiqu'à cette époque personne ne dormît bien tranquille, car on n'était pas sûr d'achever la nuit dans son lit. Toutefois, le 9 Thermidor avait ouvert les yeux de bien du monde sur le pouvoir effrayant des Jacobins et des Terroristes. La chute de Robespierre n'avait pas entièrement entraîné son parti, et ceux qui lui survivaient et qui voulaient continuer ses principes étaient appelés dérisoirement la Queue de Robespierre. Mais il fallait autre chose que du ridicule pour achever de terrasser l'hydre et de lui couper la queue. Collot-d'Herbois, Billaut, Vadier, et leurs adhérents, qui avaient concouru à la chute du tyran populaire, n'avaient voulu que se défaire d'un dominateur qui menaçait à chaque instant leur vie, leur désappointement fut grand quand ils virent se développer avec une rapidité irrésistible, la réaction née du 9 Thermidor. Ils retournèrent aux Jacobins, et voulurent refaire de cette assemblée anarchique leur centre d'action. Mais le 25 Vendémiaire an IV (16 octobre 1794), un décret de la Convention défendit toute association, fédérations ; et la jeunesse de Paris commença dès lors à livrer aux Jacobins une guerre acharnée. Des collisions, quelquefois ensanglantées, s'élevaient partout et à chaque instant, entre les oppresseurs de la veille et les vainqueurs du jour. Ce fut à cette époque que parut la Chanson du Réveil du Peuple, composée par Souriguère, mise en musique par Gaveaux, et chantée sur le Théâtre de l'Opéra. Bientôt elle courut les rues et les promenades, et fut dans toutes les bouches. On la chantait à la face des Jacobins, qui ripostaient par la Marseillaise, il s'ensuivait des rixes ; on demandait cette Chanson dans les Théâtres, et les batailles recommençaient.

Le 13 Brumaire (3 novembre 1794), Billaut-Varennes s'écria à la tribune des Jacobins : Que les contre-révolutionnaires ne s'imaginent pas qu'ils pourront triompher. Les patriotes ont pu garder un instant le silence ; mais le lion n'est pas mort quand il sommeille, et à son réveil, il exterminera tous ses ennemis.

Le lendemain, ces paroles furent dénoncées à la Convention, et Tallien y répondit avec vigueur ; enfin, le 19 Brumaire, un décret proposé par Rewbell, ayant ordonné la suspension provisoire des séances des Jacobins, et ceux-ci s'étant assemblés, au mépris du décret, les jeunes gens se chargèrent de le mettre à exécution. Les portes furent assiégées, les vitres cassées à coups de pierres, et l'enceinte envahie. En vain Duhem, armé d'un énorme bâton, tenta une sortie contre les assaillants ; ceux-ci se rendirent maîtres de la salle, d'où ils chassèrent les hommes à coups de pied, après avoir donné le fouet aux femmes. Le soir, les groupes se reformèrent plus menaçants ; mais un arrêté des Comités du Gouvernement ordonna la clôture de la Salle, et les clefs en furent portées au Comité de Sûreté générale.

Souriguère de Saint-Marc, auteur de la Chanson du Réveil du Peuple, était un poète peu connu, quoiqu'il eût fait quelques ouvrages dramatiques. Il était né dans les environs de Bordeaux, vers 1770. Ses ouvrages sont : Artémidore, tragédie, au Théâtre du Marais, en 1792 ; Myrrha, tragédie en trois actes, au Théâtre Feydeau, en 1776 : cette pièce, dont le sujet était révoltant, eut une chute complète ; Céliane, opéra, au même théâtre, et la même année, eut le même sort. Cécile ou la reconnaissance, petite comédie, au Théâtre Louvois, en 1797, fut mieux accueillie ; mais Octavie, tragédie, au Théâtre Français, en 1806, fut traitée avec une extrême sévérité, que l'on attribua à la vengeance de ceux qu'il

avait attaqués dans son Réveil du Peuple. On siffla dès le premier vers, et la pièce ne fut pas achevée. Le poète Lebrun, renommé par le nombre et le sel de ses épigrammes, avait fait la suivante contre le malheureux auteur :

A tes tristes écrits,
Tu souris, Souriguère :
Mais si tu leur souris,
On ne leur sourit guère.

En 1797, Souriguère coopéra avec De Beaunoir à la rédaction du journal Le Miroir ; mais comme il était opposé au gouvernement d'alors, les deux rédacteurs furent condamnés à la déportation.

En 1809, Souriguère donna encore une tragédie de Vitellie, qui tomba comme les autres. Enfin, sa dernière apparition sur la scène littéraire et politique, fut en 1814, par un second Réveil du Peuple, qui n'eut pas la même vogue que le premier. Froissé par tant de chutes, Souriguère se résigna au silence, et tomba dans une telle obscurité que l'on ne sut s'il était mort ou vivant. L'Almanach des Spectacles de 1825 ne le porte plus sur la liste des auteurs dramatiques existants.

Son Réveil du Peuple est son titre le plus important. Les Jacobins y firent une réponse que nous croyons devoir donner ici pour satisfaire les curieux, cette pièce ne manque pas d'énergie, malgré les fautes de poésie que l'on y rencontre ; mais il eût été heureux que les Jacobins n'eussent fait que des fautes de cette espèce.

DU MERSAN.

LE VRAI RÉVEIL DU PEUPLE. — Air du Réveil du Peuple.

1

Peuple Français, peuple intrépide,
Toi le destructeur des tyrans,
Entends leur fureur homicide,
S'élever contre tes enfants ;
Entends les cris, vois l'insolence
Des muscadins, amis des rois ;
Ils menacent de leur vengeance
Tous les défenseurs de tes droits.

2

De ces mignons la horde infame
T'insulte, peuple souverain :
Ils chassent tes enfants, ta femme,
De tes palais, de tes jardins :
Ils rompent, divisent tes groupes,
Ils outragent les citoyens,
Et de leurs insolentes troupes,
Poursuivent les républicains.

3

Merveilleux, jouant les victimes
En cadenettes retroussées,
Gardez ces froides pantomimes
Pour les veuves des trépassés.
Vos brunes à perruque blonde,
Vous estiment ravissants ; mais
Que fait pour le bonheur du monde
La cadenette d'un Français.

4

Vous ne ruminez qu'hécatombes,
Fer, vengeance, nobles efforts,
Et vous soulèveriez leurs tombes,
Pour combattre... ceux qui sont morts.
Jeunes fous, courez aux frontières,
Les cannibales sont Anglais.
Quoi ! vous craignez les étrivières !
Et vous n'en voulez qu'aux Français.

5

A tes patrouilles ils résistent,
Ils bravent le frein de la loi ;
Au sein des nuits leurs cris persistent
A souiller l'air autour de toi.
Ils se ceignent d'armes brillantes,
Et ces jeunes efféminés,
De notre jeunesse vaillante,
Menacent les bras mutilés.

6

De nos légions victorieuses
Pusillanimes déserteurs,
Quelles blessures glorieuses
Reçûtes-vous au champ d'honneur ?
Vous vous cachez loin des frontières,
Vous avez fui hors des combats.
Ah ! du moins, respectez les mères
De nos intrépides soldats.

7

Ils se disent des patriotes,
Ces vils esclaves des tyrans ;
De leurs égaux fougueux despotes,
Du trône ils sont les partisans.
Le mensonge vit sur leur bouche,
Ils fondent sur lui leurs succès,
Et leur haine impie et farouche,
Brûle de perdre les Français.

8

Vainqueur du Germain, de l'Ibère,
Conquérants du Wall et du Rhin,
N'avez-vous bravé le tonnerre,
Enduré la glace et la faim,
Que pour voir au sein de la gloire,
Changer vos lauriers en cyprès ?
Ou faudra-t-il que la victoire,
Vous livre encore des Français !

9

N'insultez pas, par votre faste,
Aux maux que vous nous avez faits,
Et d'une méprisable caste,
Ne répétez pas les excès.
N'insultez pas à la patrie,
Aux héros morts pour son salut,
A ceux que la rage ennemie
A blessés, mais n'a pas vaincus.

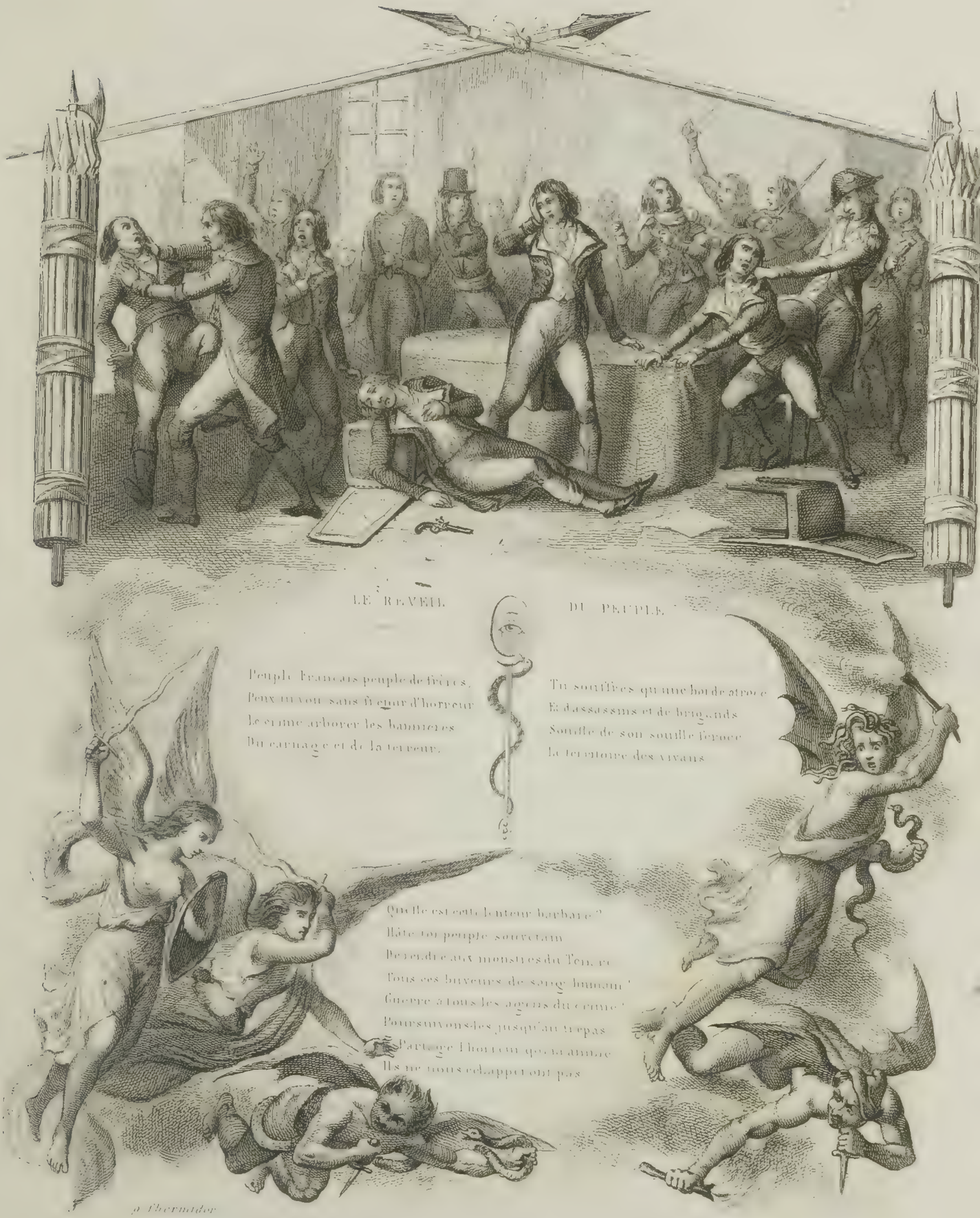
10

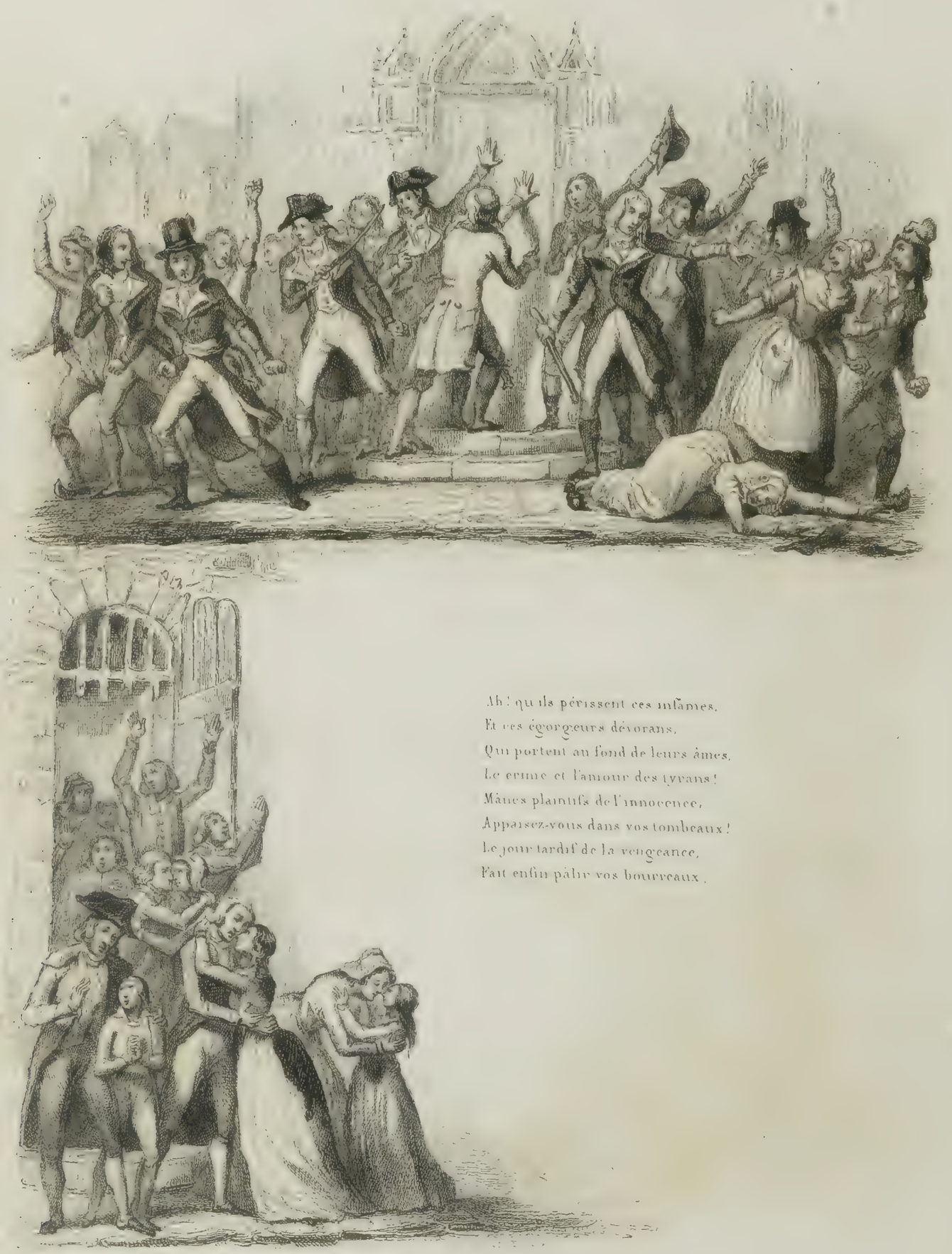
O des boudoirs bande insolente,
De débauchés impur amas,
Troupe avilie et fainéante,
Tremblez de voir armer nos bras.
Ne rappelez pas de vos pères
Les trop criminels attentats :
Le peuple arrête sa colère,
Ne l'appelez pas aux combats.

11

Législateurs d'un peuple libre,
Renversez ces audacieux.
Ils veulent rompre l'équilibre
Que la loi fait peser sur eux.
Votre serment est d'être justes,
De maintenir l'égalité,
Et les nôtres, non moins augustes,
De mourir pour la liberté.

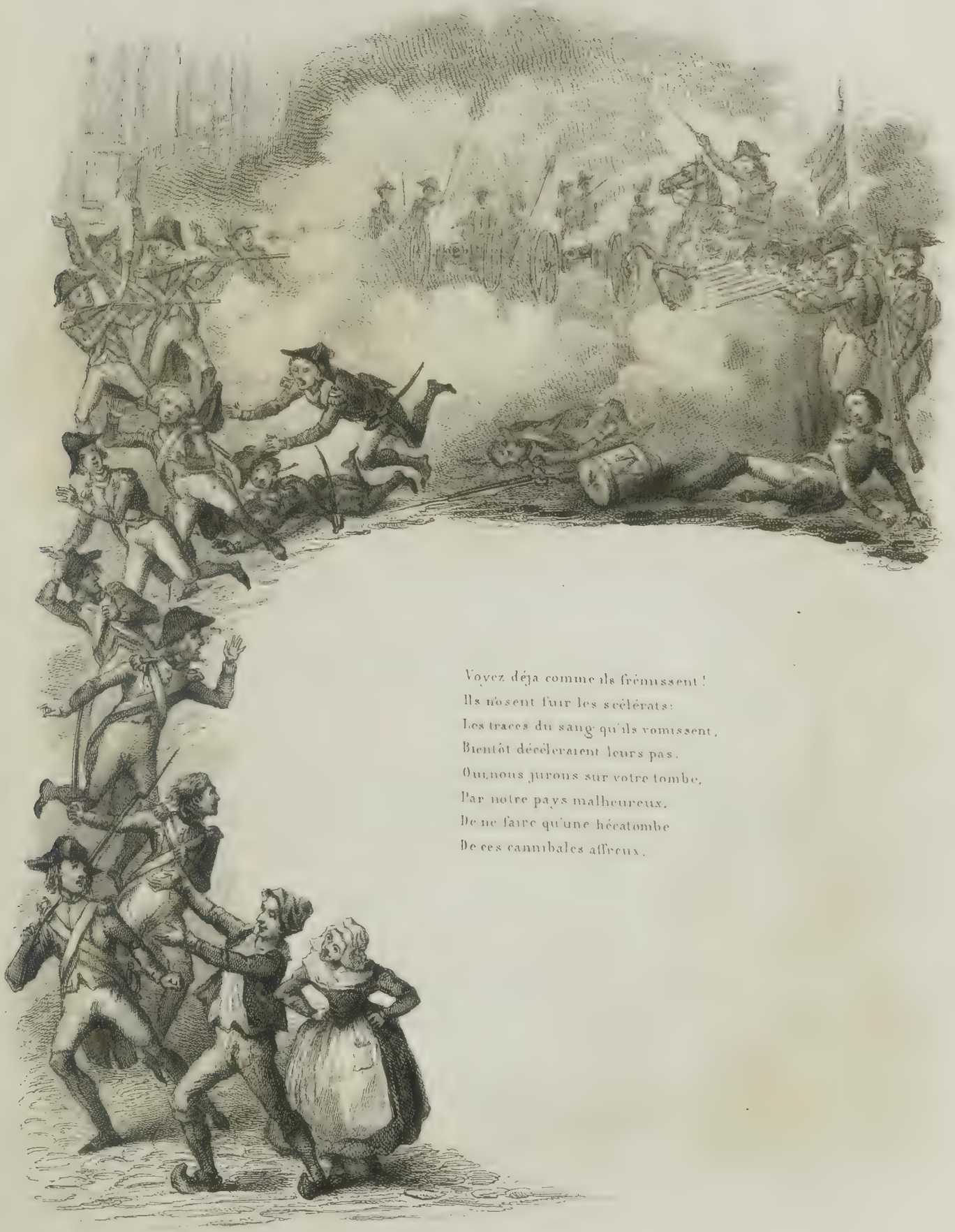
La chanson imprimée, qui se vendait et se chantait dans les rues, porte l'adresse de l'Imprimerie de Gouriet, rue Etienne des Grès, n° 9.


LE REVEIL DU PEUPLE.
Peuple Français peuple de frères,
Peux tu voir sans frémir d'horreur
Le crime arborer les bannières
Du carnage et de la terreur.
Tu souffres qu'une horde atroce
Et d'assassins et de brigands
Souille de son souffle féroce
Le territoire des vivans
Quelle est cette lenteur barbare ?
Hâte toi peuple souverain
De rendre aux monstres du Tenare
Tous ces buveurs de sang humain !
Guerre à tous les agens du crime !
Poursuivons-les jusqu'au trépas
Partage l'horreur qu'ils inspire
Ils ne nous échapperont pas
a Thermidor



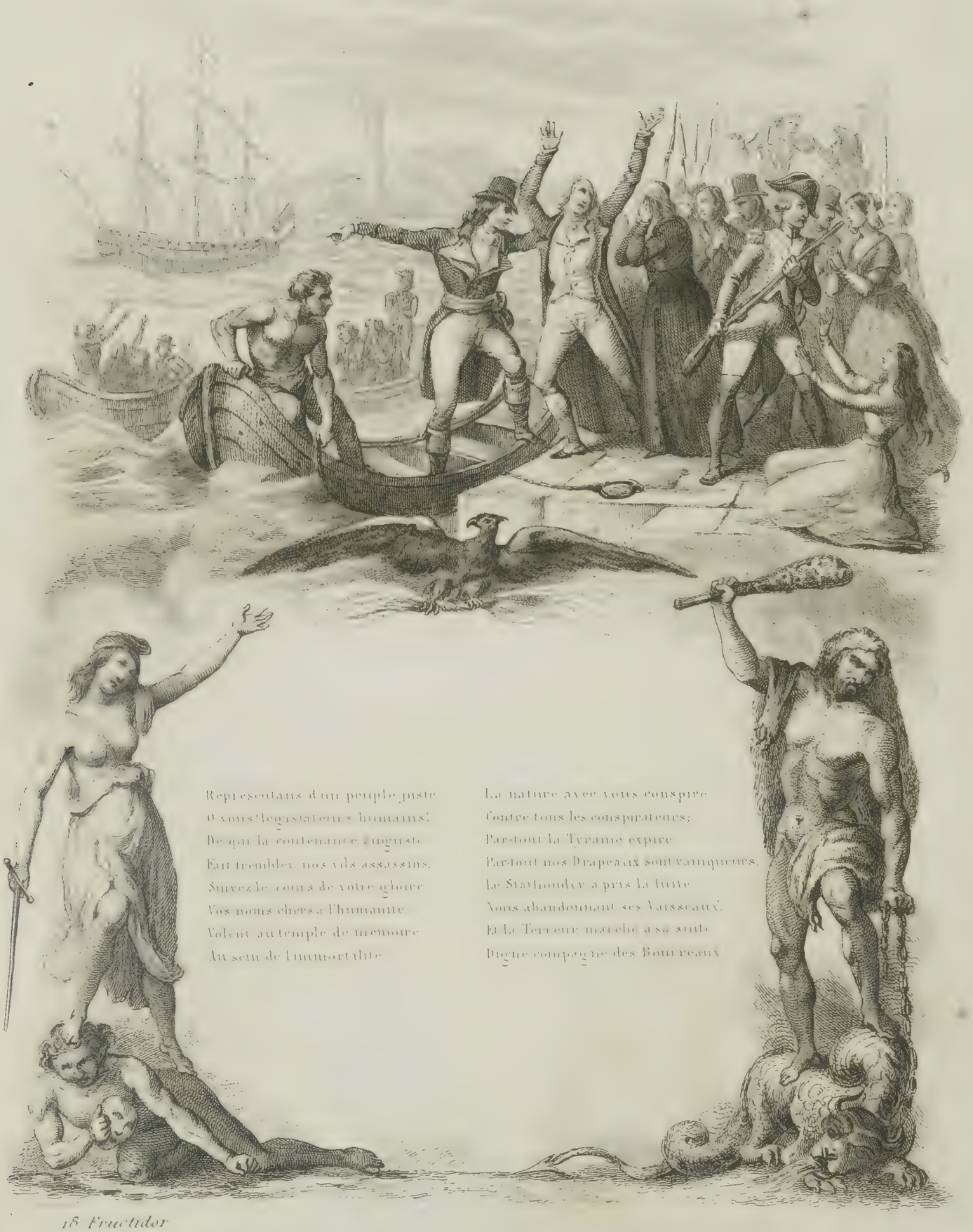
Ah! qu'ils périssent ces infâmes,
Et ces égorgeurs dévorans,
Qui portent au fond de leurs âmes,
Le crime et l'amour des tyrans!
Mânes plaintifs de l'innocence,
Apaisez-vous dans vos tombeaux!
Le jour tardif de la vengeance,
Fait enfin pâlir vos bourreaux.

Ouverture des prisons après le 9 Thermidor



Voyez déja comme ils frémissent !
Ils n'osent fuir les scélérats :
Les traces du sang qu'ils vomissent,
Bientôt décéleraient leurs pas.
Oui, nous jurons sur votre tombe,
Par notre pays malheureux,
De ne faire qu'une hécatombe
De ces cannibales affreux.

15 Vendémiaire



18 Fructidor

LE RÉVEIL DU PEUPLE

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

PIANO.

CHANT.

Peuple fran-çais, peu-ple de frè - res, Peux-tu

Fin.

voir, sans fré-mir d'hor-reur, Le crime ar-bo-rer les ban - niè - res Du carnage

et de la ter - reur? Tu souf fres qu'u - ne horde a -

- tro - ce Et d'as-sa - sins et de bri - gands, Souil-le de

FF

son souf-fle fé - ro - ce Le terri - toi - re des vi - vants.

8va *loco.*

Procedés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.

PARIS. — TYP. DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

PÈRE DE L'UNIVERS

HYMNE CHANTÉ A LA FÊTE DE L'ÊTRE SUPRÊME,

Paroles de DESORGUES, musique de GOSSEC.

DESSINS PAR M. DUBOULOZ.

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. MONIN. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. WOLFF.

NOTICE.

LE PEUPLE FRANÇAIS RECONNAIT L'ÊTRE SUPRÊME ET L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Telle fut la phrase qui fut placée sur tous les temples, par un arrêté du conseil général de la Commune, du 26 floréal an 2 (16 mai 1794), pour remplacer l'inscription : A LA RAISON, que l'on y voyait depuis que Chaumette avait fait célébrer une fête de cette nouvelle divinité, dont Robespierre, par dérision, l'avait surnommé le Grand-Prêtre. Quant à lui, il brigua un plus beau titre, celui de Pontife de l'Être Suprême, pontificat qu'il exerça un jour. En attendant qu'il fût Roi, il s'était fait Pape. En effet, ce fut Robespierre, qui, dans la séance de la Convention, du 18 floréal an 2 (7 mai 1794), avait fait un rapport sur les fêtes nationales et décadaires. Il y disait : Si l'immortalité de l'ame est un songe, elle est la plus sublime des conceptions humaines. — L'idée de l'Etre Suprême et de l'immortalité de l'ame rappelle à la justice : elle est donc républicaine. — Il proposa un décret qui commençait par ces mots : Le peuple français reconnaît l'Etre Suprême et l'immortalité de l'ame. Cet article fut décrété d'enthousiasme et au milieu des acclamations. L'assemblée, dit le journaliste Perlet, s'est levée tout entière comme par respect pour la Divinité. Et tous ces Sycophantes rendaient immortelles soixante ames par jour, au moyen de la guillotine! Il fut donc décrété que le 20 prairial, une fête serait célébrée en l'honneur de l'Être Suprême, et le plan de cette fête fut confié au peintre et représentant du peuple, David, qui fit à ce sujet un rapport dont le style fleuri est un modèle d'emphase et de faux enthousiasme. Ce rapport est trop curieux pour que nous n'en donnions pas quelques morceaux, il commence ainsi :

L'aurore annonce à peine le jour, et déjà les sons d'une musique guerrière retentissent de toutes parts, et font succéder au calme du sommeil un réveil enchanteur. A l'aspect de l'astre bienfaisant qui vivifie et colore la nature, amis, frères, époux, enfants, vieillards et mères s'embrassent, et s'empressent à l'envi d'ordonner et de célébrer la fête de la Divinité.

David avait tout prévu : jusqu'à l'ardeur des jeunes républicains, jusqu'au sourire des femmes, jusqu'aux larmes qui devaient mouiller les yeux des vieillards, jusqu'à l'enthousiasme que devait produire le discours de l'orateur. Il invite le peuple à honorer l'auteur de la nature : il dit : Le peuple fait retentir les airs de ses cris d'allégresse. Tel se fait entendre le bruit des vagues d'une mer agitée, que les vents sonores du Midi soulèvent et prolongent en échos dans les vallons et les forêts lointaines.

Les inscriptions placées dans les Tuileries étaient curieuses. En voici quelques unes :

La Révolution est fille du ciel.

La Divinité a condamné les rois; le Peuple français exécute ses arrêts.

La Vertu ne s'imite pas : chacun est vertueux à sa manière. Etc, etc.

A dix heures du matin, la Convention parut sur un amphithéâtre dressé pour elle au milieu des Tuileries. Robespierre, comme président, fit un discours; et le journaliste dit qu'il renouvela ces prodiges de l'éloquence romaine que l'on concevait à peine; que son geste était expressif, son action animée; qu'il rappelait Cicéron dans la tribune aux harangues.

Après son discours, Robespierre descendit vers un monument de sapin et de toile peinte, qui représentait le monstre de l'Athéisme; il y mit le feu avec le flambeau de la Vérité. Les flammes eurent bientôt consommé cet athéisme enduit d'essence de térébenthine, et un changement de décoration fit paraître à sa place la Sagesse au front calme et serein.

David avait dit dans son programme qu'à son aspect, des larmes de joie et de reconnaissance couleraient de tous les yeux : je ne sais si l'on s'y conforma.

Alors on chanta quelques morceaux d'un hymne de Chénier, qui n'avait pas moins de vingt strophes; puis le cortège se mit en marche pour le Champ de la Réunion (Champ de Mars), où on arriva à 4 heures, escortant la Convention et un char traîné par huit bœufs et portant les emblèmes de l'agriculture. Les

hommes marchaient d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Au milieu du Champ de la Réunion on avait construit, à la place de l'autel de la Patrie, une vaste montagne hérissée de rochers et de plantes sauvages. Là fut chanté l'hymne de Desorgues, Père de l'univers; on prêta le serment de terrasser tous les ennemis de la République; enfin tout le monde s'embrassa fraternellement, et le reste de la soirée se passa à chanter et à danser patriotiquement. Il fit un fort beau temps dès la veille, ce qui fit dire aux journaux : Un ciel calme et serein semble annoncer que l'Etre Suprême sourit à ce magnifique hommage rendu à sa toute puissance par le premier peuple de l'univers.

Les mêmes hommes qui avaient proscrit le culte catholique et traité de momeries ses cérémonies et ses processions, ne craignaient cependant pas d'amuser par ces mascarades un peuple toujours ami des spectacles.

Toutefois, les représentants avec leur habit bleu, et le grand pontife Robespierre avec sa coiffure en ailes de pigeon, en frac écourté, son gros bouquet de roses à la main, n'avaient pas la majesté d'un prêtre revêtu des habits sacerdotaux, marchant sous un dais, et portant le soleil d'or enrichi de diamants qui renferme la sainte hostie. Cette longue file de prêtres, de diacres, de chantres, en chasubles, en dalmatiques et en chapes enrichies d'or et de broderies; les enfants de chœur en aubes blanches, les corbeilles de fleurs, l'encens qui fume et s'élève au ciel, les chants religieux, et quelque chose de plus : la croyance, et l'ancienneté du culte, portent à l'ame une tout autre impression que les carmagnoles et les bonnets rouges des sans-culottes, les caracots et les baigneuses des citoyennes.

Robespierre lui-même semblait honteux du rôle qu'il jouait dans cette grotesque cérémonie. Il marchait seul en avant de la Convention, et ses collègues semblaient, en le laissant marcher ainsi et l'isolant d'eux, lui prédire qu'il avait été trop loin, et que le pontife serait bientôt victime. On dit qu'il en eut le pressentiment. Cinquante jours après, le pressentiment se réalisa, et le grand pontife de l'Être Suprême passa par l'échafaud, pour aller juger par lui-même de l'immortalité de l'ame !

Desorgues, auteur de l'hymne qui avait été chanté à cette fête, était contrefait, comme on le dit d'Esope et de Tyrtée; il était bossu par devant et par derrière. Il y avait en lui un mélange de la malignité du fabuliste et du génie lyrique du poète grec. Extrême en tout, il se passionna pour la République qu'il célébra dans ses chants. Son Hymne à l'Etre Suprême est plein de noblesse et d'énergie poétique; il fut ensuite adopté par les théophilanthropes, chanté à leurs fêtes, et imprimé dans leur recueil. Cet homme original couchait dans un hamac; sa chambre était remplie de magots de la Chine.

Malgré l'exagération de ses principes, il lança contre le poète Lebrun, qui avait fait des vers à la louange d'un terroriste forcené, cette bonne épigramme, imitée de Saadi :

Oui, le fléau le plus funeste
D'une lyre banale obtiendrait des accords :
Si la peste avait des trésors,
Lebrun serait soudain le chantre de la peste.

Il avait chanté Bonaparte général et consul; il n'épargna point les sarcasmes contre Napoléon empereur. Un jour qu'il demandait une glace au café de la Rotonde, on lui en proposait une à l'orange et au citron : — « Non, dit-il, je n'aime point l'écorce (les Corses). » Dénoncé pour ce propos et une chanson insultante dont le refrain était :

Oui, le grand Napoléon
Est un grand caméléon,

il fut arrêté et renfermé dans l'hospice des aliénés, où sa tête acheva de se déranger. Il y mourut en 1808, n'ayant que quarante-cinq ans.

GOSSEC, auteur de la musique de l'hymne de Desorgues, naquit en 1733. Il fut un des directeurs du Concert-Spirituel, maître de musique de l'Opéra et de l'Ecole de chant, fit partie du comité de l'Opéra, fut membre de la classe des beaux-arts à l'Institut. Il a fait beaucoup de musique religieuse, et a donné plusieurs compositions dramatiques à l'Opéra et à l'Opéra-Comique. Sa lyre fut aussi fort républicaine : on lui doit le Camp de Grand-Pré, ou le Triomphe de la République, dont les paroles étaient de Chénier; le Serment républicain, un grand nombre d'hymnes pour les fêtes nationales. Un de ses chefs-d'œuvre est le bel O salutaris, trio sans accompagnements, qu'il improvisa en 1780 pour une fête patronale de village, et qui fut chanté par Chéron, Laïs et Rousseau. Gossec a été un prodige de longévité, car il est mort à cent un ans en 1834.

Nous terminerons par une observation assez curieuse : c'est que l'inscription Le Peuple français reconnaît l'Etre Suprême et l'immortalité de l'ame, qui avait été mise au dessus de la porte de toutes les églises, même de celles des villages, fut effacée lors du rétablissement du culte catholique. Dans plusieurs endroits on se contenta de la badigeonner. Le temps a fait tomber le badigeon, et l'inscription a reparu. On la voit encore dans le petit village d'Ermont, situé dans la vallée de Montmorency, et je l'ai lue distinctement cette année à Nanterre sur le fronton de l'église de la bonne sainte Geneviève, patronne des Parisiens.

DU MERSAN.

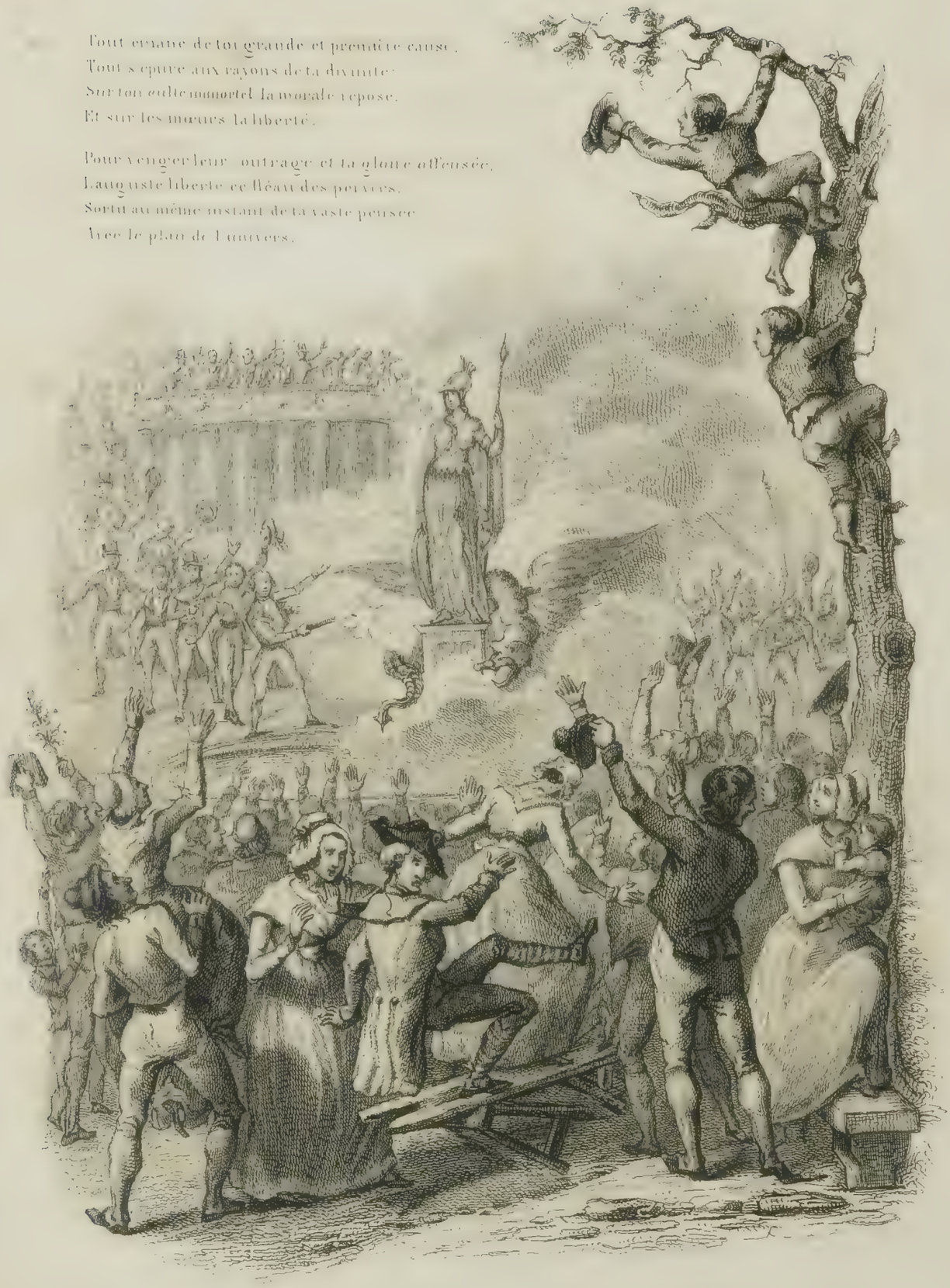
HYMNE A L'ÊTRE SUPRÊME

Père de l'univers suprême intelligence
Bienfaiteur ignoré des aveugles mortels
Tu révélas ton être à la reconnaissance
Qui seule élève tes autels.

Ton temple est sur les monts, dans les airs sur les ondes
Tu n'as point de passé, tu n'as point d'avenir
Et sans les occuper, tu remplis tous les mondes
Qui ne peuvent te contenir.

Tout émane de toi grande et première cause,
Tout s'épure aux rayons de ta divinité:
Sur ton culte immortel la morale repose,
Et sur les mœurs la liberté.

Pour venger leur outrage et ta gloire offensée,
L'auguste liberté, ce fléau des pervers,
Sortit au même instant de ta vaste pensée
Avec le plan de l'univers.



Dieu puissant! elle seule a vengé ton injure :
De ton culte elle-même instruisant les mortels
Leva le voile épais qui couvrait la nature
Et vint absoudre tes autels.

O toi! qui du néant ainsi qu'une étincelle
Fis jaillir dans les airs l'astre éclatant du jour ;
Fais plus... verse en nos cœurs ta sagesse immortelle
Embrase-nous de ton amour.

De la nature des rois, aime la Patrie,
Chasse les vains desirs, l'injuste orgueil des rangs
Le luxe corrupteur, la basse flatterie
Plus fatale que les tyrans.

Dissipe nos erreurs, rends-nous bons, rends-nous justes
Regne, regne au delà du tout-puissant
Enchaîne la nature à tes décrets augustes
Laisse à l'homme sa liberté

PÈRE DE L'UNIVERS, avec accompagnement de piano, par H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Très gracieux et religieux:

Larghetto.

DESSUS.

Pè - re de l'u - ni - vers, su - prême in - tel - li -

HAUTE - CONTRE.

Pè - re de l'u - ni - vers, su - prême in - tel - li -

TAILLÈ.

Pè - re de l'u - ni - vers, su - prême in - tel - li -

BASSE.

Pè - re de l'u - ni - vers, su - prême in - tel - li -

PIANO.

- gen - ce, Bien - fai - teur i - gno - ré des a - veu - gles mor - tels, Tu

- gen - ce, Bien - fai - teur i - gno - ré des a - veu - gles mor - tels, Tu

- gen - ce, Bien - fai - teur i - gno - ré des a - veu - gles mor - tels,

- gen - ce, Des a - veu - gles mor - tels,

ré - vé - las ton être à la re - con-nais - san - - ce, Qui seule

ré - vé - las ton être à la re - con-nais - san - - ce, Qui seule

A la re - con-nais - san - - ce, Qui seule

A la re - con-nais - san - - ce, Qui seule

é - le - va tes au - tels, Qui seule é - le - va tes au - tels.

é - le - va tes au - tels, Qui seule é - le - va tes au - tels.

é - le - va tes au - tels, Qui seule é - le - va tes au - tels.

é - le - va tes au - tels, Qui seule é - le - va tes au - tels.

FF (1)

Gossec a composé sur ces paroles deux autres chœurs en *mi* ♭, et dans la mesure à *quatre temps* ; voici le commencement du premier.

Larghetto.

Pè - re de l'u - ni - vers,

et du 2e:

Mouvement de marche animé.

Que son char pro-tec teur su vant

etc.

(1) D'abord une voix chante seule, puis quatre voix entonnent les quatre parties, et enfin vient tout le chœur.

(Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

PROPHÉTIE TURGOTINE,

PAR LE CHEVALIER DE LISLE,

AIR : J'aime mieux ma Mie, ô gué! ou la Bonne Aventure.

DESSINS PAR M. RIVOULON,

GRAVURES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H Colet.

NOTICE.

Si nous ne croyons pas aux Prophètes, nous sommes cependant obligés de croire aux Prophéties quand elles s'accomplissent. Il y en a d'ailleurs qui sont inspirées par des pressentiments dont la puissance prend sa source dans la raison. Toute chose a une conséquence que devinent les esprits prévoyants, et le Chevalier De Lisle n'était pas le seul qui eût prédit la Révolution de 1789. Fénelon écrivait dès 1710 : La France est une vieille machine qui va encore de l'ancien branle qu'on lui a donné, et qui achèvera de se briser au premier choc. Mais il est remarquable que le Chevalier De Lisle ait fait sa Prédiction avec des circonstances si particulières, que ceux même qui la préparaient n'auraient pas osé les déduire avec tant de précision. Sa Chanson intitulée Prophétie Turgotine, parut en 1777, et fut regardée sans doute comme une plaisanterie. Elle était dirigée contre les Encyclopédistes et les Economistes. On sait quelle influence exercèrent par leurs écrits les premiers, au nombre desquels se distinguaient Diderot, D'Alembert, Voltaire, Rousseau, et tous les apôtres de cette philosophie qu'on appela celle du dix-huitième siècle. On appliqua particulièrement la dénomination d'Economistes aux écrivains qui s'occupèrent d'économie politique sous le ministère de Turgot, et dont les principaux étaient : Malesherbes, Raynal, Mirabeau père, Quesnay, Condorcet, Dupont de Nemours.

On trouve dans les lettres du roi de Prusse ces mots : Selon les ENCYCLOPÉDISTES, la France doit devenir un état républicain. Et Linguet écrivait : Les ENCYCLOPÉDISTES nous ont mis à la veille de voir renouveler de nos jours les querelles, et peutètre les combats du seizième siècle.

Turgot, qui voulait faire une révolution par les lois et les mœurs, la commença par des réformes. La corvée fut convertie en argent, les droits d'entrée sur les objets de première nécessité furent modérés, il simplifia l'impôt, perfectionna l'administration générale par la popularité des administrations particulières. Les Jurandes et les Corporations qui mettaient des entraves à l'industrie furent abolies.

Mais les gens de cour ne pouvaient lui pardonner de s'être entouré de gens de lettres et de philosophes. Le ridicule est la monnaie dont on paye en France ceux qui veulent faire du bien. On l'accabla de sarcasmes, on inventa de petites voitures qu'on appela des Turgotines, et de petites tabatières auxquelles on donna le nom de Platitudes.

Malesherbes, dont les bonnes intentions ne peuvent être révoquées en doute, écrivait après leur disgrace commune : M. Turgot et moi, étions de fort honnêtes gens.

Les édits que fit rendre Turgot excitèrent cependant l'enthousiasme parmi le peuple, et à la Chanson epigrammatique du Chevalier De Lisle, nous en joindrons une d'un esprit tout différent, qui fait l'éloge du Ministre, et celui du Monarque dont on appréciait les vues bienfaisantes. Elle est sur le même air que l.

Prophétie Turgotine. On la trouve dans le 3e volume de l'Espion anglais, et dans le 1er des Entretiens de l'autre Monde, 1784.

1

Enfin, j'ons vu les édits
Du roi Louis seize;
En les lisant à Paris,
J'ons cru mourir d'aise.
Nos malheurs sont à leur fin,
Ça chantons, le verre en main,
Vive Louis seize, ô gué!
Vive Louis seize.

2

Je n'irons plus au chemin,
Comme à la galère,
Travailler soir et matin,
Sans aucun salaire:
Le Roi, je ne vous ments pas,
A mis la corvée en bas.
Ah! la bonne affaire, ô gué!
Ah! la bonne affaire!

3

On dit que le Parlement,
D'un avis contraire,
Aux vœux d'un Roi bienfaisant,
Etait réfractaire.
Du pauvre peuple souffrant,
Il se dit père, pourtant.
Le beau fichu père, ô gué!
Le beau fichu père!

4

Qu'à son age, notre Roi
Paraît déjà brave!
Il veut que chacun chez soi,
Vive sans entrave.
Et que j'ayons tous bientôt,
Lard et poule à notre pot,
Et du vin en cave, ô gué!
Et du vin en cave.

5

Il ne tient qu'à nous, demain,
En toute franchise,
D'aller vendre bière et vin,
Tout à notre guise.
Chacun peut de son métier,
Vivre aujourd'hui sans payer
Juré ni maitrise, ô gué!
Juré ni maitrise.

6

Je suis tout émerveillé
De ceci, compère!
C'est un double jubilé
Que nous allons faire.
Mais celui que notre Roi
Nous donne, vaut bien, ma foi,
Celui du Saint-Père, ô gué!
Celui du Saint-Père.

Le Chevalier De Lisle était de la cabale de M. le duc de Choiseul qui s'était réunie aux ennemis de Turgot. Voltaire, qui était en correspondance avec le Chevalier, lui écrivait le 14 mars 1776 :

Je vous avouerai que je ne suis pas tout à fait de votre avis sur les préfaces des Edits. Je peux me tromper; mais elles m'ont paru si instructives, il m'a paru si beau qu'un Roi rendît raison à son peuple de toutes ses résolutions, j'ai été si touché de cette nouveauté, que je n'ai pu encore me livrer à la critique. Le petit coin de terre que j'habite n'a chanté que des TE DEUM depuis qu'il est délivré des Corvées, des Jurandes, et des Commis des fermes.

On verra dans la Chanson du Chevalier De Lisle qu'il prédit l'abolition des privilèges : non seulement celle du culte catholique, mais même le calendrier républicain, où les noms des fruits et des légumes remplacèrent ceux des Saints.

Nous verrons un Ognon
A Jésus damer le pion.

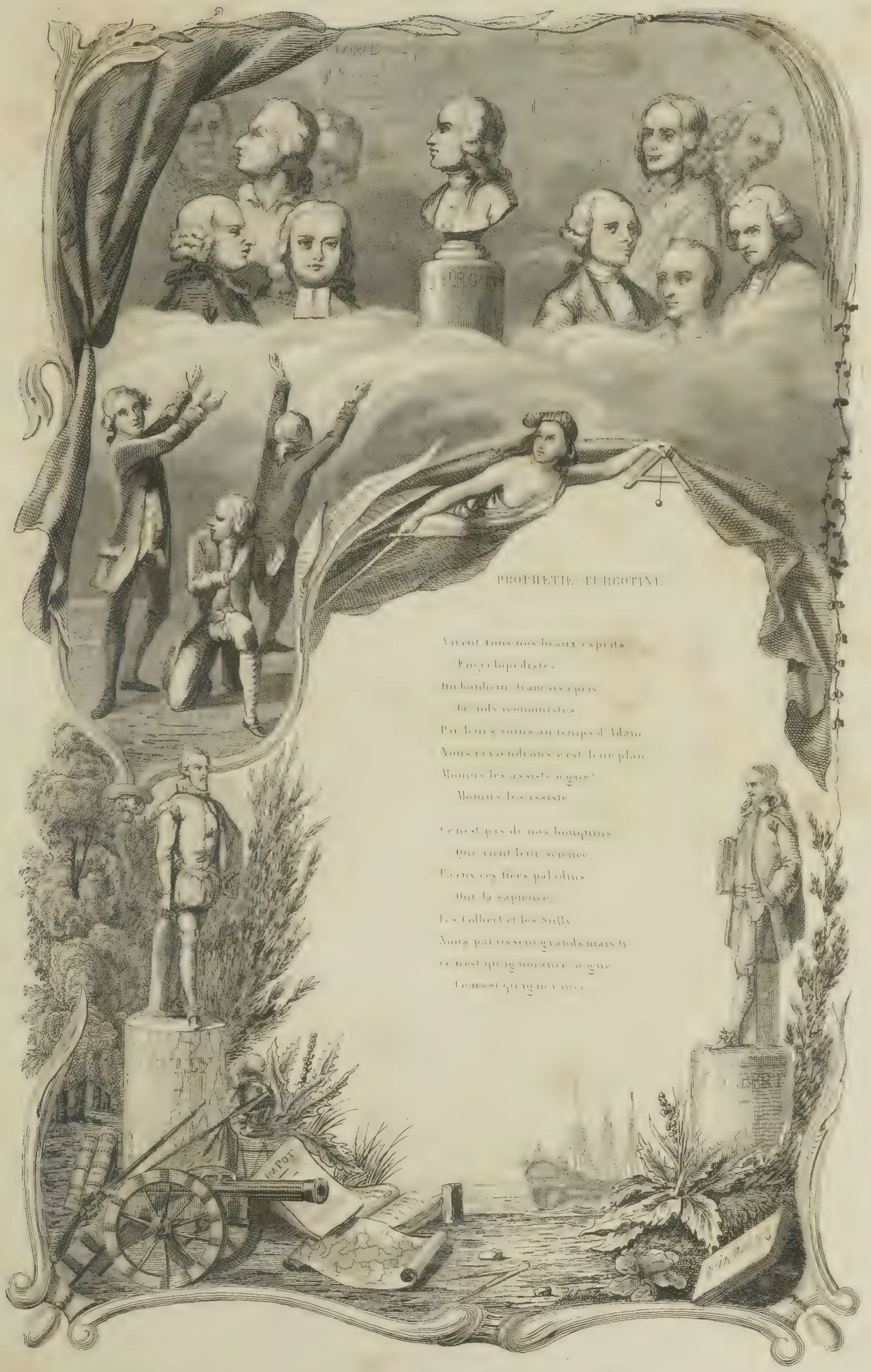
Il annonce la destruction des ordres monastiques et l'apostasie des prêtres. Enfin, dans le dernier couplet, il dit expressément : Le Roi se croyant un abus, ne voudra plus l'être. Ah! qu'il faut aimer le bien, pour, de Roi, n'être plus rien? Il est à remarquer que ce passage fait allusion au mot de Louis XVI à M. de Malesherbes qui lui demandait sa démission : Que vous êtes heureux! que ne puis-je m'en aller aussi. Cette idée est répétée dans La Constitution en Vaudeville de Marchand, où l'on trouve le couplet suivant, sur l'air : Avec les jeux dans le village :

Le Roi sera le Roi de France,
Et pourtant, IL NE SERA RIEN;
Mais comme une ombre de puissance,
Au moindre Prince sied très bien,
On pourra lui laisser par grace,
Ou, pour mieux dire, PAR ABUS,
Le doux plaisir de voir sa face,
Empreinte sur tous les écus.

Si l'on croyait la prophétie faite après coup, il suffirait de renvoyer les lecteurs à plusieurs ouvrages où elle fut imprimée lors de son apparition : le plus ancien est l'Espion anglais, où elle se trouve au tome 3 de l'édition de 1779. Elle fut mise depuis dans les Actes des Apôtres et dans plusieurs recueils. M. Castel, dans son Anthologie, en confond maladroitement l'auteur avec Rouget de Lisle, auteur de la Marseillaise, né en 1760, et qui aurait ainsi fait cette Chanson à 17 ans!

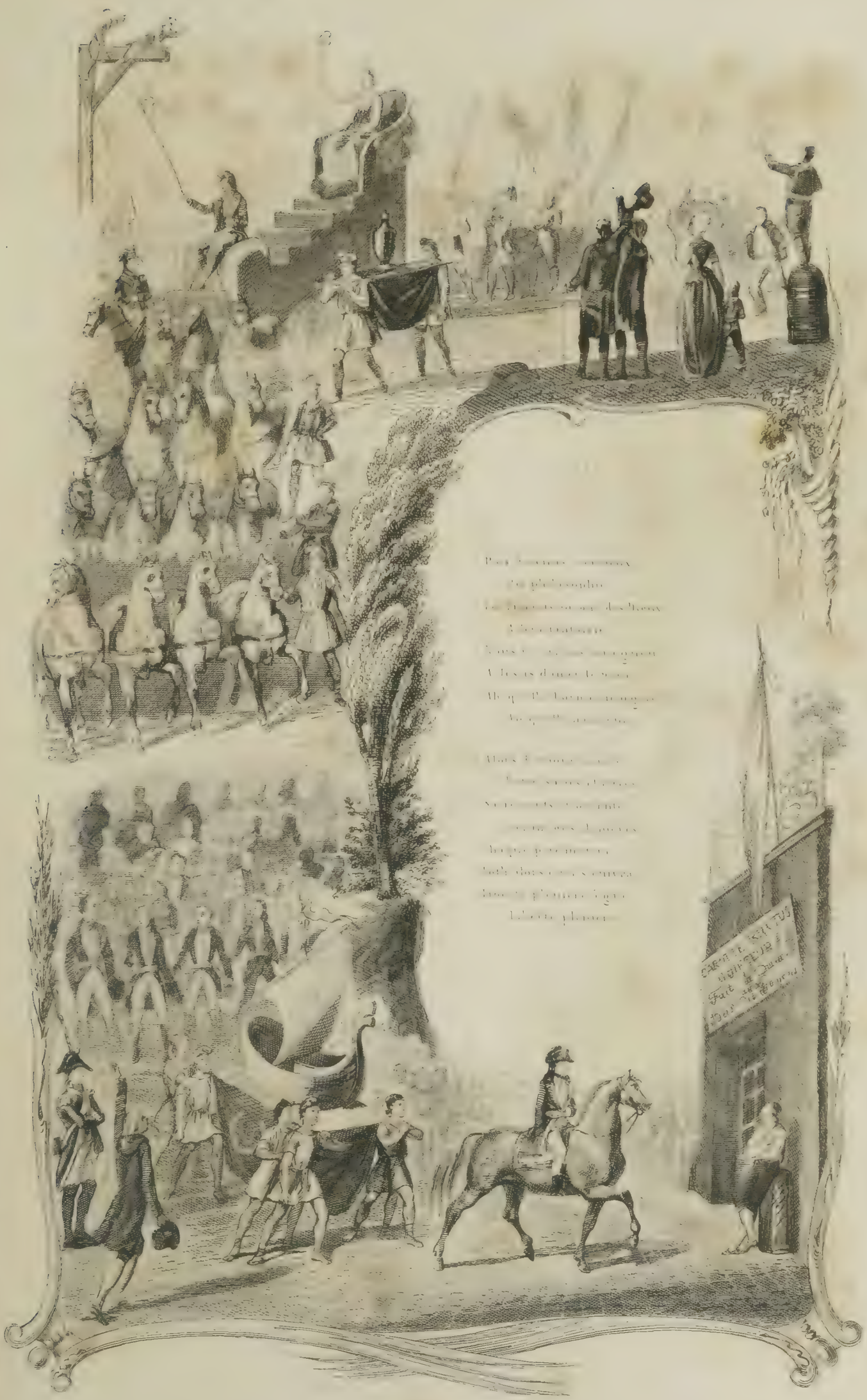
Le chevalier De Lisle, capitaine de dragons, était un littérateur aimable, qui se fit un nom par de jolis couplets et des noels de cour, ce qui l'avait fait surnommer De Lisle-Noels. Beaucoup de facilité et un talent agréable l'appelèrent auprès du duc de Choiseul, il fut un des familiers de la maison de Rohan, enfin il fut attaché au comte d'Artois (depuis, Charles X), qui lui avait fait une pension, et auquel il légua tous ses manuscrits. Il mourut en mars 1784, et ne vit pas la révolution qu'il avait prédite.

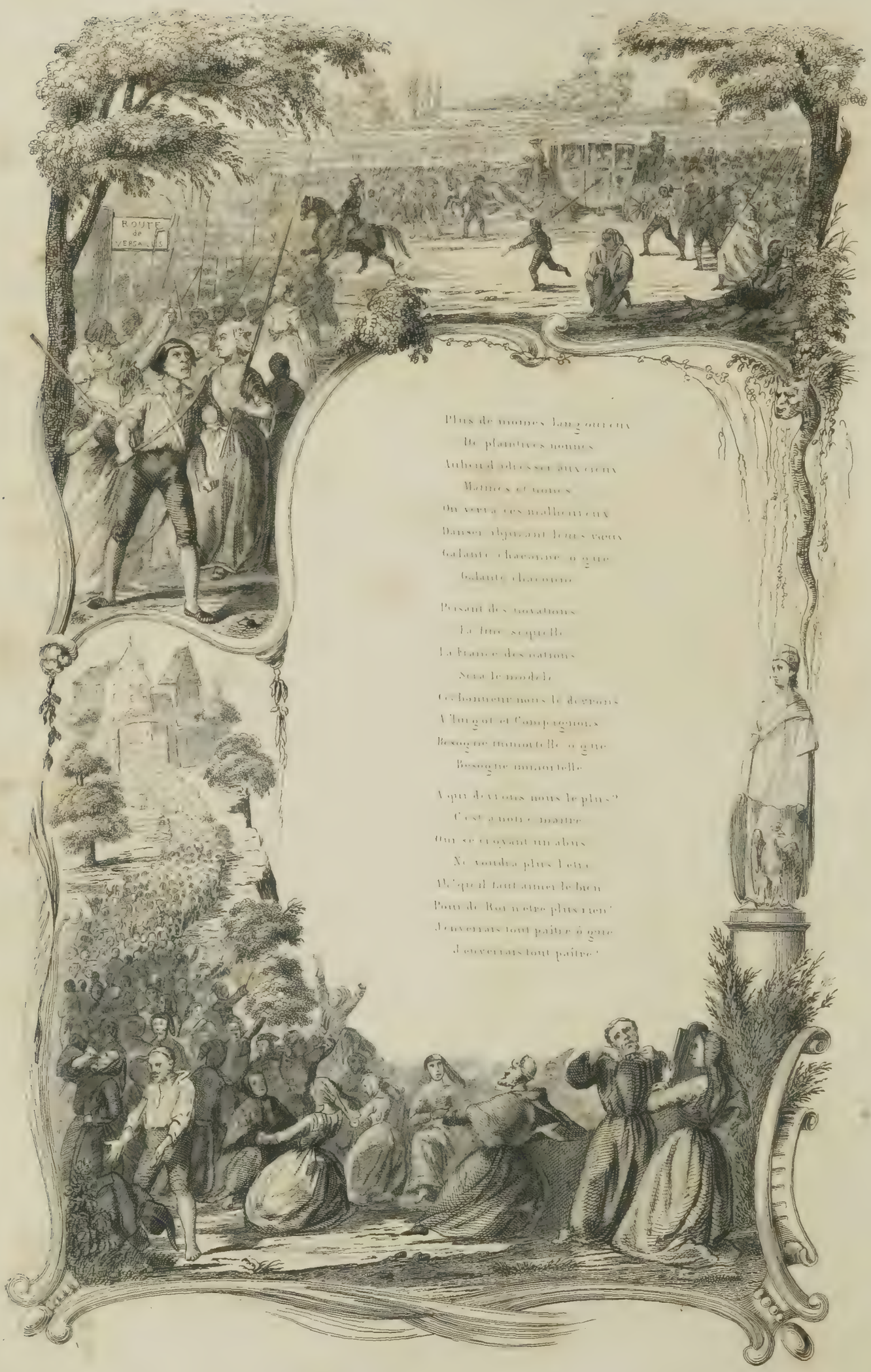
DU MERSAN


PROPHETIE TURGOTINE.
Vivent tous nos beaux esprits
Encyclopédistes
Du bonheur français épris
Grands économistes
Par leurs soins au temps d'Adam
Nous reviendrons c'est leur plan
Momus les assiste o gué!
Momus les assiste
Ce n'est pas de nos bouquins
Que vient leur science
Eh eux ces fiers paladins
Ont la sapience
Les Colbert et les Sully
Nous paraissent grands mais fi
Ce n'est qu'ignorance o gué
Ce n'est qu'ignorance

On verra tous les états
Entre eux se confondre,
Les pauvres sur leurs grabats
Ne plus se morfondre,
Des biens on fera des lots
Qui rendront les gens égaux,
Le bel œuf à pondre, ô gué,
Le bel œuf à pondre.

De même pas, marcheront
Noblesse et roture
Les Français retourneront
Au droit de nature
Adieu Parlements et Lois
Adieu Ducs Princes et Rois,
La bonne aventure, ô gué!
La bonne aventure.





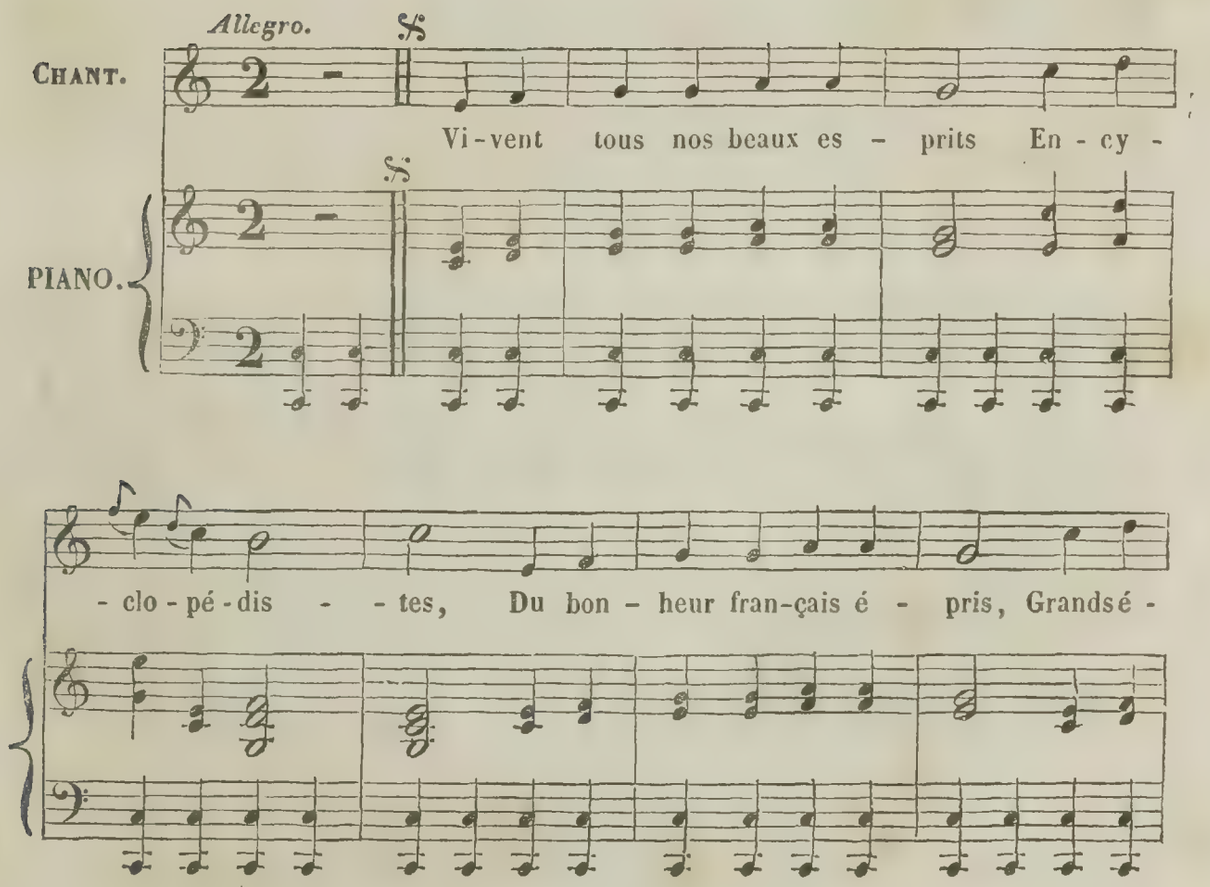
Plus de momes langoureux
De plaintives nonnes
Au lieu d'adresser aux cieux
Matines et nones
On verra ces malheureux
Danser abjurant leurs vœux
Galante chaconne ô gué
Galante chaconne

Prisant des novations
La fine sequelle
La France des nations
Sera le modèle
Cet honneur nous le devrons
A Turgot et Compagnons
Besogne immortelle ô gué
Besogne immortelle

A qui devrons nous le plus?
C'est à notre maître
Qui se croyant un abus
Ne voudra plus l'être
Ah! qu'il faut aimer le bien
Pour de Roi n'être plus rien!
J'enverrais tout paître ô gué
J'enverrais tout paître!

PROPHÉTIES TURGOTINES,

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



- co - no - mis - tes; Par leurs soins, au temps d'A - dam, Nous re -

- viendrons, c'est leur plan; Mo-mus les assiste, O gué, Mo - mus les as-sis -

- te!

tr tr

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LA GAMELLE,

CHANSON POPULAIRE SUR L'AIR : DANSONS LA CARMAGNOLE.

GRACE A LA MODE ou LA SANS-GÊNE,

CHANSON PAR DESPRÉAUX,

AIR de la Nouvelle Bourbonnaise (gravé dans la 30e Livraison).

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re, 2e et 4e PLANCHES PAR M. LALLEMAND. — 3e PLANCHE PAR M. BOSREDON.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Terreur, arrivée comme une trombe qui dévaste tout sur son passage, commençait à être vieille au bout de quatorze mois, elle s'était usée vite par ses excès, en vain on cherchait à lui redonner une vie factice. La République inventa une parodie des anciennes mœurs des chrétiens, pour faire suite aux parades des Grecs et des Romains. LA GAMELLE ou les Banquets fraternels devaient rappeler ces Agapes qui avaient pour but d'entretenir chez les enfants de la primitive église la concorde et la fraternité.

Dans cet enthousiasme, dont la représentation devait avoir lieu en plein air, les habitants du quartier boueux de la Cité oublièrent que le ciel de la Grèce, son climat, ses maisons de marbre, ses jardins de lauriers et d'oliviers, ses portiques et ses temples, ne ressemblaient en aucune façon au ciel brumeux, aux baraques sales, aux ruelles infames des environs de la place Maubert, et aux murs noircis de la paroisse Saint-Severin.

C'était au mois de juillet 1794, l'étroite rue Saint-Jacques, longue d'une demi-lieue, occupée par deux files de tables, représentait une immense guinguette où la joie populaire s'exhalait par de gros rires et des chants joyeux. Le bruit des verres et de LA CARMAGNOLE, le cliquetis des assiettes et de ÇA-IRA, les cris A boire! et Vive la République! retentissaient d'un bout à l'autre.

Le Journal de Paris, qui avait fait le premier la motion de cette réunion gastronomique, en fit l'éloge d'une façon curieuse. Sur ces tables lacédémoniennes, disait-il, il n'est besoin ni de nappes, ni de serviettes, ni de rien qui tienne au luxe : les mets y sont nécessairement simples. un morceau de viande, des légumes, du fromage, du vin, un peu d'eau de vie, et beaucoup de gaîté, voilà en quoi consiste toute la dépense. Des lampes et des chandelles éclairent

suffisamment, dit-il, et si l'on en manque, les réverbères y suppléent. Dans cet état de simplicité, digne de l'âge d'or, combien les cœurs sont disposés à la fraternité, à la douce égalité, et même à l'amitié! Les pères et mères attendris, au milieu de leurs enfants, jouissent avec délices des premiers fruits de la Révolution, leurs filles, malgré le défaut de lumières, y voyent assez pour lire leur bonheur dans les yeux de leurs amants!

Ces fêtes républicaines ne furent pourtant pas du goût de la Convention, et Barrère s'écria en pleine tribune : Je rends justice à la majorité des citoyens; mais le modérantisme pourrait être soupçonné d'avoir provoqué ces banquets. Le royaliste y était assis près du patriote et pouvait le corrompre. Ne peut-on pas croire que tel qui soupait les pieds dans la crotte, avait le cœur à Vienne ou à Coblentz? Dans une section, les mœurs n'ont point gagné à cette réunion. Il viendra sans doute un temps où ces repas alimenteront les affections républicaines; mais la fraternité n'est pas le fruit d'un jour. Il suffira que la Convention avertisse les bons citoyens du danger de ces banquets, et qu'elle renvoie l'exécution de son décret moral au tribunal révolutionnaire de l'opinion publique.

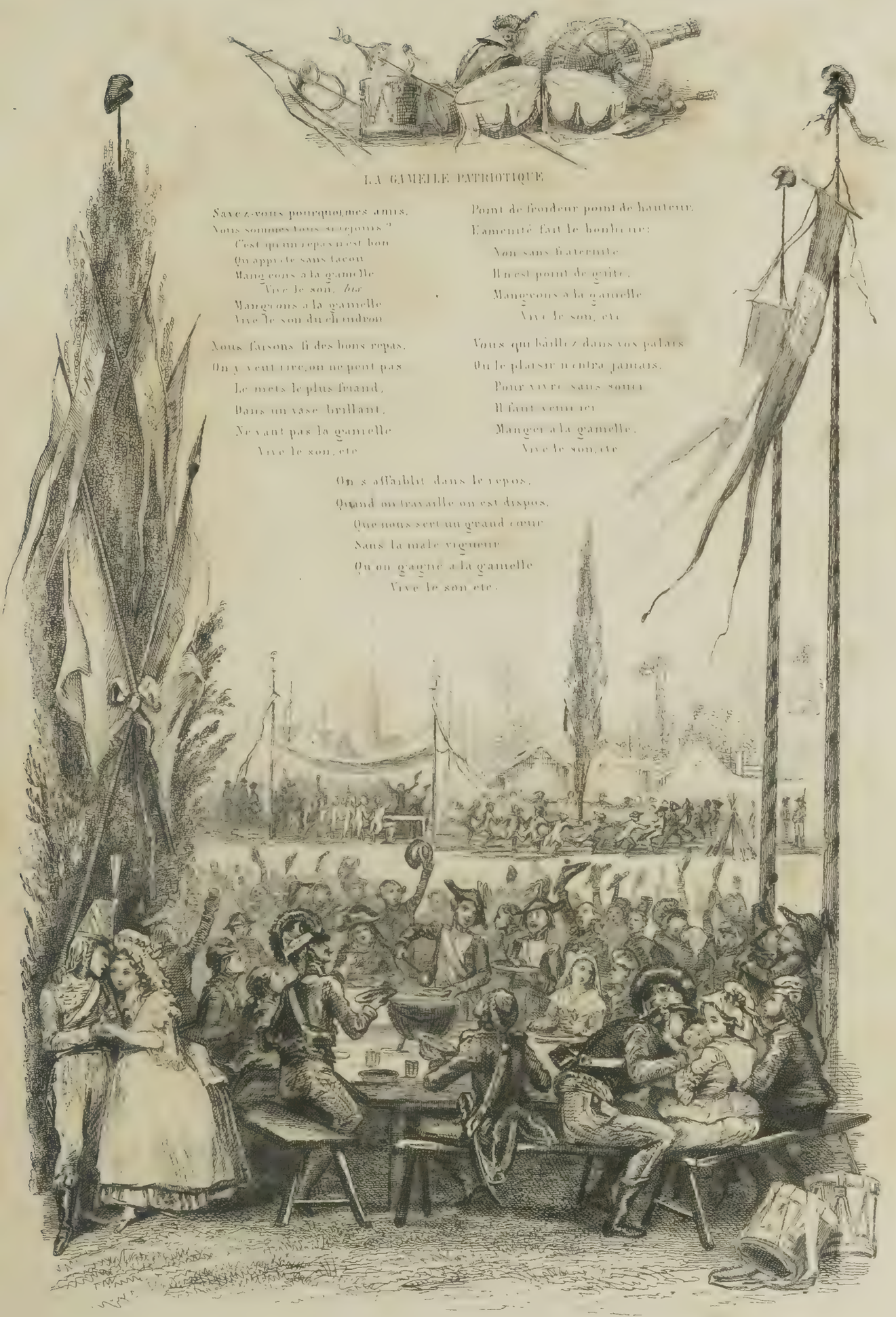
Barrère, qui avait de l'esprit, aima mieux tuer dès le principe cette institution qui n'était pas née viable, que de la voir mourir d'une apoplexie foudroyante de ridicule.

La chanson de la Gamelle courut cependant, elle est sur l'air de la Carmagnole, que nous saisissons cette occasion de donner, car notre Recueil ne peut pas admettre les horribles paroles de la chanson originale, qui fut l'accompagnement obligé de tous les crimes et de toutes les orgies de l'époque.

Après mille modes plus singulières les unes que les autres, la fin de la Révolution en vit éclore encore une dont l'école de David, et le retour des artistes à l'étude de l'antique, donnèrent la première idée. Les femmes se mirent toutes à la Grecque et à la Romaine. Le nu se dessina sous des robes légères, collantes et transparentes. On oublia encore que notre climat n'était pas celui de la Grèce et de l'Italie, et les modes d'Athènes amenèrent à leur suite celle des fluxions de poitrine, qui fit passer les femmes d'un excès à un autre. Aux robes de Laïs succédèrent les robes à la Vierge, qui dérobèrent aux yeux toutes les formes qu'on leur avait prodiguées.

C'était en l'An VI de la République, une et indivisible, 1796 vieux style, que Despréaux composa sa chanson Grace à la Mode ou la Sans-Gêne, qui dépeint à merveille le costume du temps. Despréaux (Jean-Etienne), était né en 1748; fils d'un musicien de l'Opéra, il fut d'abord danseur, mais une blessure au pied lui fit prendre sa retraite en 1781. Il fut ensuite maître des ballets de la cour jusqu'en 1787, époque où il épousa la celèbre Guimard, qui avait cinq ans de plus que lui, cette union dura trente ans. Despréaux, successivement directeur, puis inspecteur général de l'Opéra, était homme d'esprit, il composa beaucoup de parodies piquantes, quelques pièces en société, au Théâtre du Vaudeville, beaucoup de jolies chansons qu'il a publiées sous le titre de : Mes Passetemps (2 vol. in-8°, Paris, 1806), un poème sur l'art de la danse. Il fut membre de la Société des Diners du Vaudeville. Il mourut en 1820. On prétend que ce fut à la suite d'un diner du Caveau Moderne, où il éprouva une vive émotion, en entendant au dessert, les jeunes chansonniers lui décerner une espèce d'apothéose, en chantant ses plus jolies chansons. Ce serait ce qu'on peut appeler mourir de plaisir.

DU MERSAN.



LA GAMELLE PATRIOTIQUE

Savez-vous pourquoi mes amis,
Nous sommes tous si réjouis ?
C'est qu'un repas n'est bon
Qu'apprêté sans façon
Mangeons à la gamelle
Vive le son, *bis*
Mangeons à la gamelle
Vive le son du chaudron

Nous faisons fi des bons repas,
On y veut vivre, on ne peut pas
Le mets le plus friand,
Dans un vase brillant,
Ne vaut pas la gamelle
Vive le son, etc

Point de frondeur point de hauteur,
L'amenité fait le bonheur:
Non sans fraternité
Il n'est point de gaîté,
Mangeons à la gamelle
Vive le son, etc

Vous qui bâillez dans vos palais
Où le plaisir n'entra jamais,
Pour vivre sans souci
Il faut venir ici
Manger à la gamelle,
Vive le son, etc

On s'affaiblit dans le repos,
Quand on travaille on est dispos,
Que nous sert un grand cœur
Sans la mâle vigueur
Qu'on gagne à la gamelle
Vive le son etc.

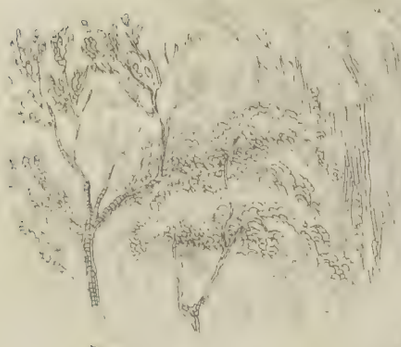
Savez-vous pourquoi les Romains
Ont subjugué tous les humains ?
Amis, n'en doutez pas,
C'est que ces fiers soldats
Mangeaient à la gamelle
Vive le son, etc.

Ces Carthaginois si hurons
A Capoue ont fait les capons.
S'ils ont été vaincus
C'est qu'ils ne daignaient plus
Manger à la gamelle
Vive le son, etc.

Bientôt les brigands couronnés,
Mourans de faim, proscrits, bernés
Vont envier l'état
Du plus pauvre soldat
Qui mange à la gamelle.
Vive le son, etc.

Ah! s'ils avaient le sens commun,
Tous les peuples n'en feraient qu'un:
Loin de s'entr'égorger,
Ils viendraient tous manger
A la même gamelle.
Vive le son, etc.

Amis, terminons ces couplets
Par le serment des bons français.
Jurons tous nos amis,
D'être toujours unis
Vive la république!
Vive le *son*, *bis*
Vive la république!
Vive le son du canon.



GRACE A LA MODE.

Grace à la mode
On n'a plus d'cheveux
On n'a plus d'cheveux
Ah' qu'c'est commode
On n'a plus d'cheveux
On dit qu'c'est mieux.

Grace à la mode,
On va sans façon,
On va sans façon,
Ah qu'c'est commode
On va sans façon
Et sans jupon.

OU LA SANS-GENE.

Grace à la mode
On n'a plus d'fichu *bis*
Ah' qu'c'est commode
On n'a plus d'fichu
Tout c'est dechu

Grace à la mode
Plus d'poche au v'et ment *bis*
Ah' qu'c'est commode
Plus d'poche au v'et ment
Et plus d'argent

Grace à la mode
On n'a plus d'corset *bis*
Ah! qu'c'est commode
On n'a plus d'corset
C'est plus tot fait.

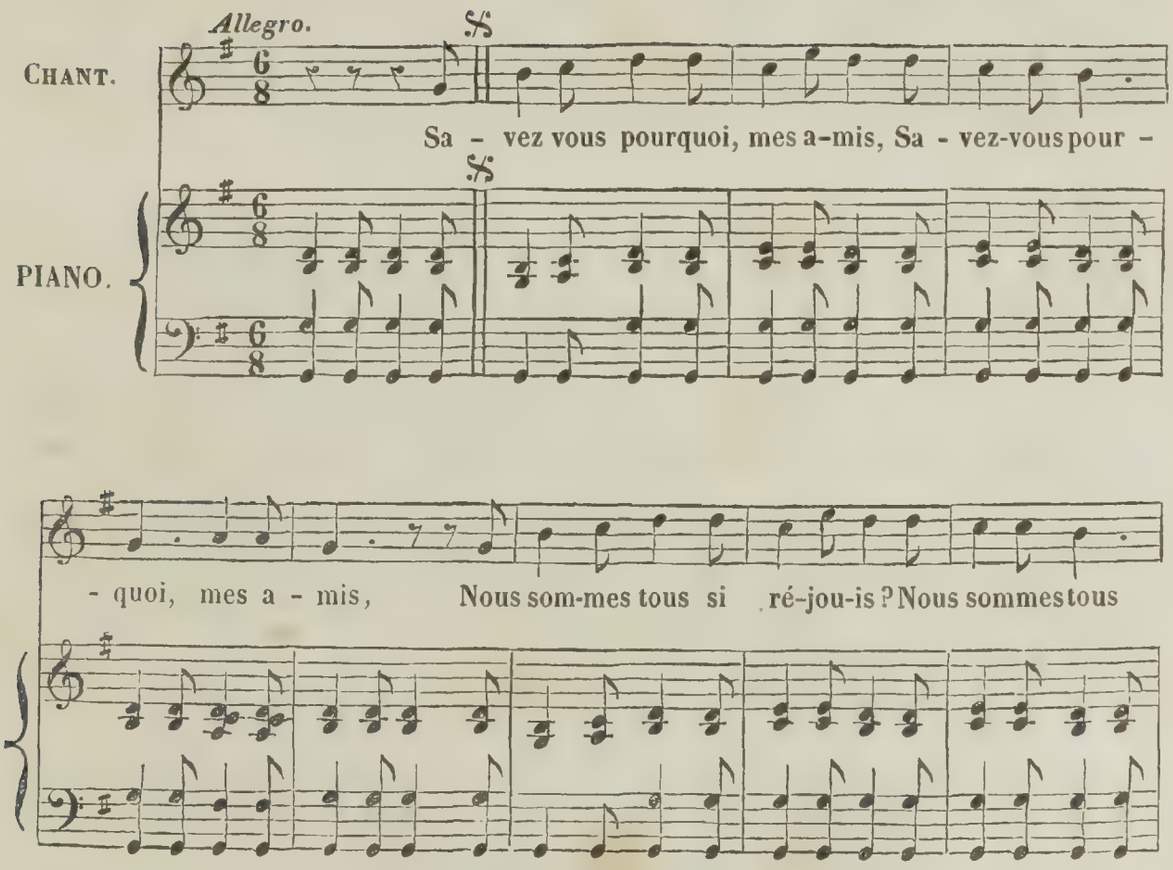
Grace à la mode
Un chemis suffit *bis*
Ah qu'c'est commode
Un' chemis suffit
C'est tout profit.

Grace à la mode,
On n'a qu'un vêtment *bis*
Ah qu'c'est commode
On n'a qu'un vêtment
Qu'est transparent

Grace à la mode
On n'a rien d'caché *bis*
Ah qu'c'est commode
On n'a rien d'caché
J'en suis fâché.

LA GAMELLE,

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



si ré-jou - is ? C'est qu'un re-pas n'est bon, Qu'ap - prê - té sans fa -

- çon : Man - geons à la ga - mel-le, Vi-ve le son, Vi-ve le son, Man -

- geons à la ga - mel-le ; Vi-ve le son du chau - dron.

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr. Augustins.

FONTAINE, TONTON.

CHANSON DE CHASSE,

PAROLES DE M. MARION DU MERSAN.

AIR DE COR.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. KOLB.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Cette Chanson de chasse, faite en 1770, pour le château de la Brosse, qui appartenait au duc de Montmorency, est de M. Marion Du Mersan, qui était poète pour son seul plaisir. M. Du Mersan a signé peu de ses ouvrages, et cependant quelques unes de ses poésies fugitives ont eu dans le monde beaucoup de succès. On en trouve plusieurs dans l'Almanach des Muses et dans le Mercure, depuis 1778 jusqu'en 1789. Lorsque le comte de Saint-Germain fut tiré de sa retraite pour être mis à la tête du département de la guerre, peu de temps après l'avènement de Louis XVI, il courut une Chanson qui eut une grande vogue, et qui commence par ces vers, sur l'air du Menuet d'Exaudet :

Saint-Germain,
Dès demain,
Je m'engage; &c.

Elle fut insérée dans tous les recueils du temps : on la trouve entre autres, dans les Mémoires secrets de Bachaumont et dans la Correspondance de Metra, mais sans nom d'auteur. J'en ai le manuscrit autographe, ainsi que celui d'une autre Chanson qui fit beaucoup de sensation au commencement de la révolution, et qui se trouve dans les Actes des Apôtres : elle est sur le même air.

Guillotin,
Médecin,
Politique,
Imagine, un beau matin,
Que pendre est inhumain
Et peu patriotique, &c.

M. Du Mersan, né à Peillac, près de Ploermel, en 1718, en pleine régence, était un de ces hommes aussi modestes que spirituels, qui attachent peu de valeur aux légères productions de l'esprit, et qui n'en font que le délassement de leurs travaux et le charme de leur société. Ses longs voyages, ses missions importantes dans l'Inde, où il avait été, en 1750, commissaire général de l'armée française et agent-général de la France dans le Dekhan, lui faisaient mettre peu de prix à des bagatelles que sa plume jetait avec une grande facilité. (Voyez la France Littéraire, par Querard.) L'air de cor sur lequel cette Chanson a été composée, avec le refrain Tontaine, tonton, est très ancien, c'est une jolie fanfare sur laquelle il parait que des paroles avaient déjà été faites; et il faut croire que ces paroles étaient des préceptes à l'usage des chasseurs, puisque le timbre de l'air porte : Ecoutez les règles succinctes. Je ne connais à ce dernier mot qu'une rime, celle de distinctes, qui fait supposer encore plus que la Chanson était une instruction élémentaire : nous n'avons pu la retrouver nulle part. A la Chanson si connue de M. Du Mersan, que nous donnons dans cette livraison, nous en joindrons une fort spirituelle, moins ancienne, puisqu'elle date de germinal an IX (mars et avril 1801). Elle est de Philippon-la-Madelaine, et insérée dans le joli recueil des Dîners du Vaudeville, dont l'auteur de cette Chanson était un des convives, comme il était un des plus spirituels soutiens de ce théâtre, que l'on appelait encore alors la Boîte à l'esprit. Nous profitons de cette occasion pour réparer une omission, et apprendre à nos lecteurs que la Chanson de la Mère Bontemps, que nous avons donnée dans notre 55e livraison, est de cet aimable chansonnier.

Philippon-la-Madelaine, alors âgé de 65 ans, avait toute la vivacité de la jeunesse, et une grace dont tous

ses ouvrages portent l'empreinte. Il ne mourut qu'en 1818, âgé de 84 ans, et sans avoir jamais eu d'ennemis, parce qu'il ne s'était jamais permis aucune épigramme directe, aucune personnalité. Il avait conservé jusqu'à ses derniers moments sa gaîté, sa douceur, sa sensibilité, son humeur égale, son caractère obligeant et affectueux, et tout le charme de l'ancienne urbanité française. Cet éloge peut convenir également à l'auteur de la première Chanson, qui, par un rapprochement assez singulier, est mort précisément au même âge. Tous deux ont prouvé que l'esprit ne vieillit jamais, surtout quand c'est du bon esprit. L'auteur de cette Notice est heureux de pouvoir consacrer quelques lignes à la mémoire de deux vieillards dont l'un fut son père, et dont l'autre l'honora de son amitié. Ce fut encore au même âge que la muse chansonnière perdit Laujon, que j'ai entendu dans nos réunions épicuriennes chanter les jolies productions de sa jeunesse, avec une grace et une gaîté que les années n'avaient pu éteindre. Tant il est vrai qu'une conscience pure, une gaîté douce qui part du cœur, sont des brevets de longévité.

Qu'il me soit permis, à ce propos, de conter un fait qui frappa mon imagination si vivement, qu'il m'est encore présent au bout de trente-deux ans. Je passais le pont des Arts, et je vis venir devant moi deux personnes qui sortaient de l'Institut. Dans l'éloignement, je distinguai un vieillard qui s'appuyait sur le bras d'un jeune homme. Celui-ci avait une allure vive et fringante, il marchait légèrement: mais il semblait ralentir son pas pour s'accommoder à la faiblesse de celui qu'il soutenait, et dont la démarche était tremblante et maladive. Ces deux personnes s'avançaient, et quand je me trouvai près d'elles, je vis que le vieillard était Chénier, âgé de 46 ans, et le jeune homme Laujon, qui en avait 84.

De ma vie je n'oublierai ce contraste.

La carrière agitée de l'homme politique avait usé le poète, qui portait sur sa figure attristée les traces de la mélancolie profonde qu'y avait imprimée la calomnie, dont il avait cependant si noblement repoussé les traits dans une belle et noble épître. L'indigence pesait aussi sur la tête de l'auteur de Charles IX et de Fénelon. Il était prêt à dire ces paroles qu'il envoya à Napoléon lorsqu'un officier du palais lui apporta le premier quartier de la pension que lui envoyait le tardif souvenir de l'empereur: Allez dire à votre maître qu'il a le coup d'œil juste, et que ses faveurs ne me seront pas longtemps nécessaires.

Laujon aussi était peu fortuné, il n'y avait que quatre ans qu'on lui avait permis de passer par l'Institut, comme l'avait dit Delille en lui donnant sa voix.

Tous deux s'éteignirent la même année, et Chénier devança de six mois Laujon qui avait 38 ans de plus que lui.

Après cette digression que m'a suggérée le souvenir de mes trois vieillards chansonniers, je reviens à celui qui a survécu aux deux autres, et je terminerai ma Notice plus gaîment, par la jolie Chanson de Philippon-la-Madelaine.

LA CHASSE.

Chacun de nous a sa folie:
Moi, la chasse est ma passion,
Tonton, tonton, toutaine tonton.
C'est un plaisir que je varie,
Suivant le lieu, l'occasion,
Tonton, toutaine, tonton.

Tantôt, les perdrix dans la plaine,
Tombent sous mes coups à foison,
Tonton, &c.
Tantôt la trompe au bois m'entraîne:
Tout gibier me plait, s'il est bon,
Tonton, &c.

Dans les vignes du vieux Silène,
La chasse est de toute saison,
Tonton, &c.
Et le plaisir passe la peine,
Car on y laisse sa raison,
Tonton, &c.

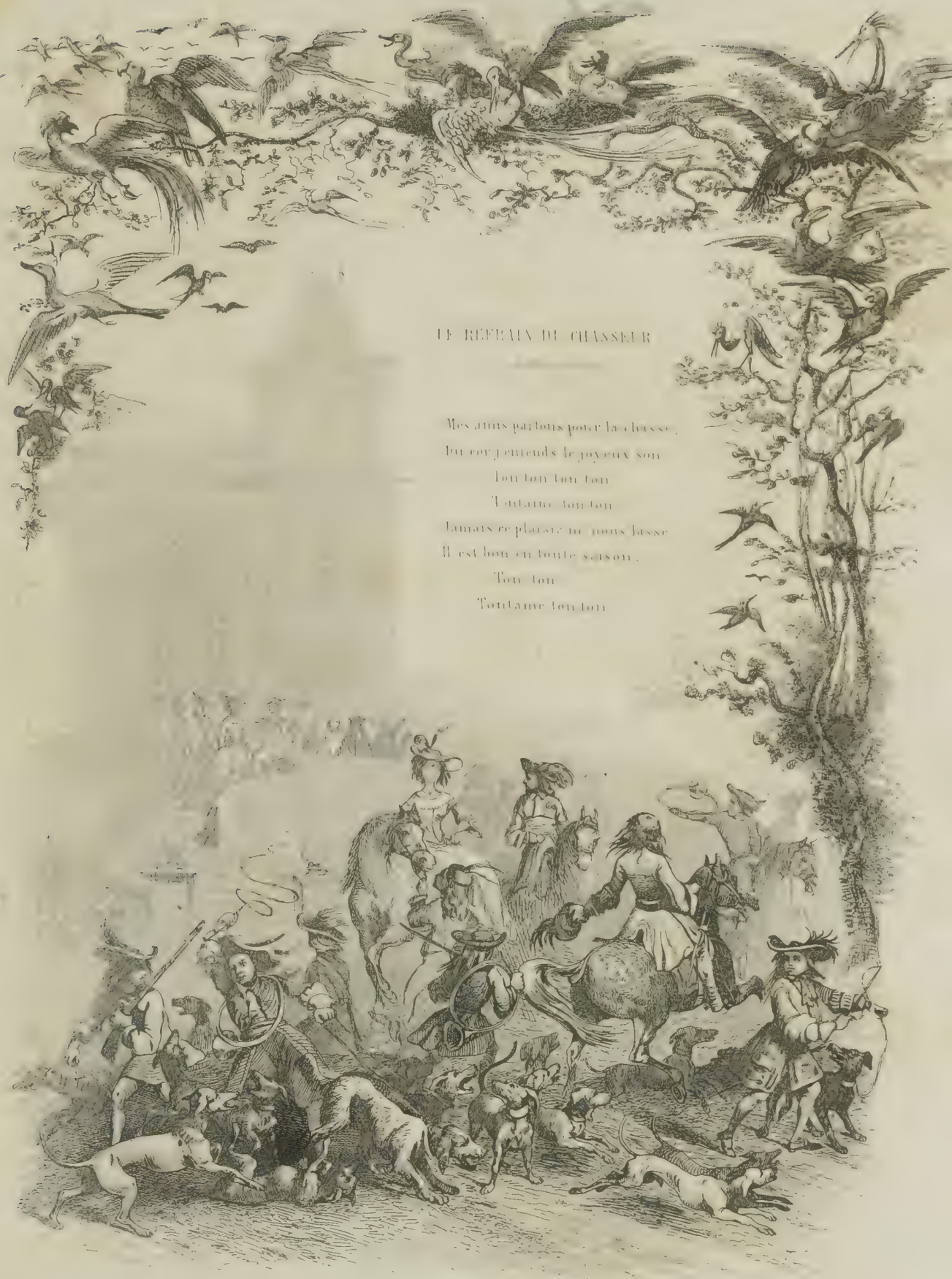
Quelquefois, je vais au Parnasse.
Mais hélas! depuis qu'Apollon,
Tonton, &c.
N'a plus le goût pour garde-chasse,
Son domaine est à l'abandon:
Tonton, &c.

Sur les terres de la fortune,
Le chasser n'est plus aussi bon,
Tonton, &c.
La chasse au vol est trop commune,
Depuis dix ans, dans ce canton:
Tonton, &c.

J'aime à braconner à Cythère:
Mais du cor j'adoucis le son,
Tonton, &c.
Les Graces ne se prennent guère,
Dans les filets du fanfaron,
Tonton, toutaine, tonton.

Nous rappellerons ici une troisième Chanson sur le même air, que tout le monde connaît et a retenue, celle de Béranger: Allons chasseurs, vite en campagne. J'ai fait comme un chasseur qui s'égare en poursuivant le gibier: mais je crois avoir rencontré en route des épisodes qui ne sont pas sans intérêt. C'est quelquefois par hasard que l'on fait bonne chasse.

DU MERSAN


LE REFRAIN DU CHASSEUR
Mes amis partons pour la chasse,
Du cor j'entends le joyeux son
Ton ton ton ton
Tontaine ton ton
Jamais ce plaisir ne nous lasse
Il est bon en toute saison,
Ton ton
Tontaine ton ton

A sa manière chacun chasse
Et le jeune homme et le barbon
Ton, ton ton ton
Tontaine, ton ton
Mais le vieux chasse la bécasse,
Et le jeune un gibier mignon.
Ton ton
Tontaine ton ton.

Pour suivre le chevreuil qui passe,
Il parcourt les bois, les vallon,
Ton, ton ton, ton
Tontaine ton ton
Et jamais en suivant sa trace,
Il ne trouve le chemin long.
Ton, ton
Tontaine, ton, ton.

A l'affût le chasseur se place
Guettant le lièvre ou l'oisillon
Ton ton ton, ton,
Tontaine ton ton,
Mais si jeune fillette passe
Il la prend, pour lui tout est bon;
Ton, ton
Tontaine, ton ton

Le vrai chasseur est plein d'audace;
Il est gai joyeux et luron
Ton ton ton ton
Tontaine ton ton
Mais quelque fanfare qu'il fasse
Le chasseur n'est pas fanfaron
Ton ton
Tontaine ton ton

Quand un bois de cerf l'embarasse
Chez sa voisine sans façon
Ton ton, ton ton
Tontaine ton, ton
Bien discrétement il le place
Sur la tête d'un compagnon.
Ton ton
Tontaine ton ton.
Quand on a terminé la chasse
Le chasseur se rend au grand rond
Ton ton, ton ton.
Tontaine ton, ton.
Et chacun boit a pleine tasse
Au grand St Hubert son patron
Ton ton
Tontaine, ton ton.

TONTAINE, TONTON, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro moderato.

CHANT.

Mes a - mis, par - tons pour la chas - se, Du cor j'en-

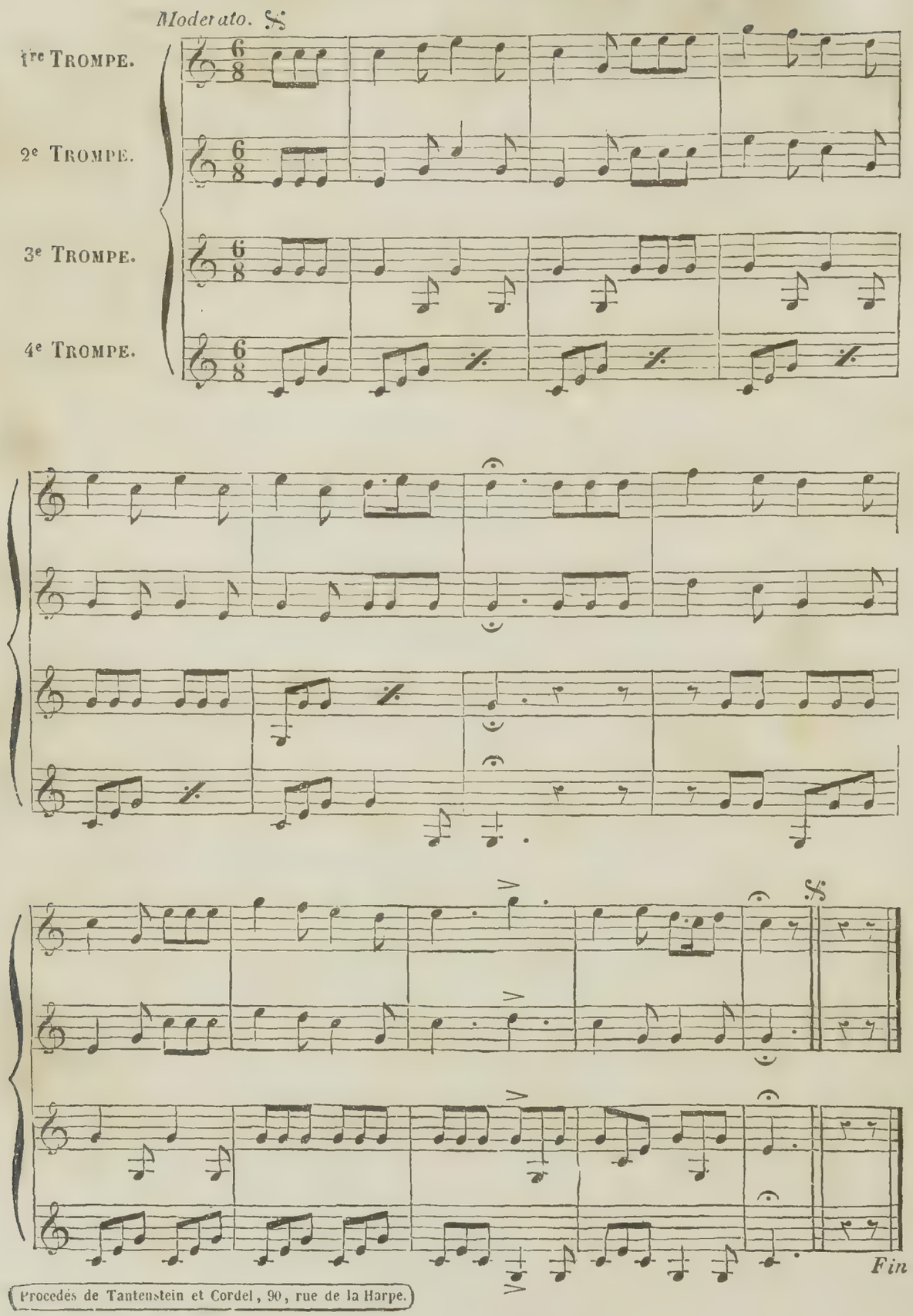
PIANO.

- tends le joyeux son. Ton ton, ton ton, ton-tai-ne, ton ton. Jamais ce plai-sir ne nous

las - se, Il est bon en tou-te sai-son, Ton ton, ton tai-ne, ton ton.

Fin.

AUTRE ACCOMPAGNEMENT.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, impr. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

CHANTS

ET

CHANSONS POPULAIRES

DE LA FRANCE

NOUVELLE ÉDITION ILLUSTRÉE

D'APRÈS LES DESSINS

DE MM. E. DE BEAUMONT, DAUBIGNY, DUBOULOZ, E. GIRAUD, MEISSONIER, PASCAL, STAAL, STEINHEIL ET TRIMOLET

GRAVÉS PAR LES MEILLEURS ARTISTES

* *

CHANSONS ET CHANSONNETTES

CHANSONS BURLESQUES ET SATIRIQUES

PARIS

GARNIER FRÈRES LIBRAIRES-ÉDITEURS

6, RUE DES SAINTS-PÈRES ET 215 BIS, PALAIS-ROYAL.

1855

PARIS. — IMPRIMERIE DE PILLET FILS AINÉ, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.

LISTE DES CHANSONS

CONTENUES DANS CE VOLUME

MONSIEUR ET MADAME DENIS. Désaugiers.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR. L'abbé Caron. Musique de Ferrari.

LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS. Ségur. Musique de Solié.

L'ÉMIGRATION DU PLAISIR. Mme de Bourdic Viot. Musique de Devienne.

COMPLAINTE DE FUALDÈS

LA TENTATION DE SAINT ANTOINE. Sedaine.

LE COMTE ORY.

HÉLOISE ET ABAILARD. Martin de Choisy.

LA MARMOTTE EN VIE. Paroles et Musique de Dorcay Duminil.

LE PETIT MAITRE. François de Neufchateau.

RESSEMBLANCE ET DIFFÉRENCE. Panard.

LA FILLE DU SAVETIER. Taconet.

ASMODÉE. Paroles et Musique de Festeau.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA. Panard.

LES GRANDES VÉRITÉS.

PARODIE DE LA VESTALE. Désaugiers. Pot pourri.

LE VIEUX CHATEAU DES ARDENNES. Garotte.

LE FLANEUR. Casimir Ménétrier.

LE MÉNAGE DE GARÇON. J. Pain. Musique de Garaudé.

LA PAILLE. Servières.

LE PLAISIR DES ROIS. Panard. Musique de Legros de la Neuville.

LES VÉRITÉS GASCONNES. Gharrin.

LES VAPEURS. Paroles et Musique de Beaumarchais.

JADIS ET AUJOURD'HUI. Panard. Musique de Mouret.

LES PORTRAITS A LA MODE. Paroles et Musique de Favart.

REPROCHE A CATHERINE.

VA-T-EN VOIR S'ILS VIENNENT. Lamothe-Houdart.

LE HOLLANDAIS. Saint-Félix.

FRÈRE ÉTIENNE. Musique de Lully.

ANNIBAL DANS UN BAL. Vadé. Musique de Rameau.

OUI, L'ACTE EST INOUI.

JOSAPHAT EST UN FAT. Vadé.

INTRODUCTION

Fille aimable de la Folie,
La Chanson naquit parmi nous.
Souple et légère, elle se plie
Au ton des sages et des fous.

BERNIS.

La nation française a toujours passé pour la plus spirituelle de l'Europe. Les Français mettent de l'esprit partout, quelquefois plus qu'il n'en faut, et même où il n'en faudrait pas ; mais si cette surabondance est un défaut, il est trop brillant pour ne pas porter avec lui son excuse. C'est à cet esprit vif, léger, moqueur, souvent caustique, mais jamais sans grâces, que la Chanson a dû le rang qu'elle occupe dans notre poésie.

La Chanson française n'a de rivales dans aucune littérature étrangère, comme elle n'a pas eu de modèles dans les littératures anciennes, qui en ont fourni à tous les autres genres de poëmes.

Le chant est, comme les pleurs, un des attributs de l'homme. L'enfant crie et verse des larmes avant de se connaître ; dès qu'il a une étincelle de raison, il rit ; dès qu'il peut former quelques sons, il chante. Les nations, avant d'être civilisées, sont comme les enfants ; des paroles mesurées et modulées sur un rhythme très-simple, voilà la première poésie et la première musique. Il y a bien loin de là à nos Poëmes lyriques, à nos Hymnes, à nos Odes, et même à nos gaies Chansons et à nos spirituels Vaudevilles. Toutefois, la Chanson a eu chez nous son enfance, et ce n'est que pas à pas qu'elle a marché, depuis nos Troubadours et nos Trouvères, jusqu'au XVIIIe siècle, où elle a pris un essor nouveau, pour devenir ce qu'elle est enfin de nos jours.

Avant que notre Langue fût formée, dès le Ve siècle, et avant le règne de

Clovis, on chantait déjà dans les Gaules. Théodoric aimait, disent les historiens, les Chansons des Gaulois. On conserve encore une Chanson latine, rimée, que chantèrent les Français pour célébrer la victoire du second Clotaire, sur les Saxons. Abeilard fit des Chansons. Dans le même temps, on reprocha à son antagoniste, saint Bernard, d'avoir fait dans sa jeunesse des Chansons bouffonnes pour les hommes du siècle. C'est en effet vers le règne de Philippe-Auguste que parurent des Chansons françaises, et la Normandie vit naître des poëtes qui chantèrent en langue vulgaire, et qui précédèrent même nos poëtes provençaux. Mais ces Chansons ne furent, jusqu'au XVIe siècle, que des récits guerriers, nommés *Chansons de gestes*, et des poésies joyeuses ou amoureuses, et c'est à dater de ce temps que la Chanson prit un caractère nouveau.

Les Chansons françaises les plus anciennes dont on a fait des recueils manuscrits, et que possède la Bibliothèque impériale, ont pour sujets les guerres de François Ier, la mort de Henri II et de Charles IX, l'insolence des mignons de Henri III, les misères et les désordres du temps de la Ligue, les folies de la Fronde et le despotisme de Mazarin.

Sous le règne galant de Louis XIV, les Chansons amoureuses, les Pastorales, les Madrigaux abondèrent. La Cour et la ville *chevrotèrent* les airs de Lambert, et fredonnèrent les Chansons de Benserade, de la Monnaie, de Dufresny, de Linière ; les Chansons à boire de Boursault et les Couplets de Coulanges. A la même époque, la Chanson populaire apparaissait sur le Pont-Neuf, où Philippe le Savoyard attirait la foule autour de ses tréteaux ; tandis que le cocher de M. de Verthamont exerçait sa verve sur des sujets de circonstance, et que Gautier-Garguille chantait les bouffonneries que composait pour lui Hugues Guéru, qui se déguisait sous le nom de ce baladin.

La régence, époque de festins, de plaisirs et de débauches, ne manqua pas de Chansons et brilla par les poésies galantes de la Fare et de Chaulieu.

Le règne de Louis XV vit fleurir Vergier, Haguenier, Latteignant, Collé, Piron, Vadé, Pannard, Favart, Gallet, Boufflers, qui faisaient des Chansons pour la société, tandis qu'une foule d'auteurs inconnus en faisaient pour le public, sur les jésuites, la bulle *Unigenitus*, les convulsions, la paix, la guerre, les parlements et les maîtresses du roi.

Les douze années du règne de Louis XVI, qui précédèrent la révolution, furent un espace trop court pour que la Chanson y prît un caractère particulier ; cependant La Harpe et Marmontel soupiraient leurs dernières romances avec Florian et Berquin. On chansonna quelques événements et quelques personnages, et il parut quelques Chansons prophétiques.

Survint alors la Chanson révolutionnaire, et tandis que la populace la hurlait dans les rues, quelques poëtes s'élevaient au-dessus de cette tourbe impure, et des Hymnes de guerre guidaient aux armées une jeunesse brillante et courageuse. D'autres aiguisaient l'épigramme et frappaient de ridicule les bourreaux dont la hache était levée sur leurs têtes.

La Harpe a eu tort de dire que le Français, chansonnier par excellence, n'a eu dans toute son histoire qu'une seule époque où il n'ait pas chansonné, et que cette époque était celle de la Terreur, car il y eut alors autant de Chansons spirituelles et de Romances pleines de sentiment et de délicatesse que de chansons furibondes et grotesques. A côté du *Chansonnier patriotique* et du *Chansonnier de la Montagne,* paraissaient le *Chansonnier des Grâces*, les *Étrennes lyriques*, celles du *Parnasse* et l'*Almanach des Muses.* Auprès de *la Carmagnole* et de *Ça ira,* on entendit les regrets touchants de Montjourdain allant au supplice, *Il faut quitter ce que j'adore!*

Les derniers soupirs de la Convention et l'aurore du Directoire furent salués d'une multitude de couplets malins sur l'emprunt forcé, sur le conseil des Cinq-Cents, sur la chute des Jacobins; en même temps les cantiques des théophilanthropes retentissaient dans les temples, veufs de leur ancien culte, et qui avaient déjà entendu les chants démagogiques des fêtes de la Raison.

L'empire reconstitua la France sur une base solide. Gloire au dehors, richesse au dedans, point d'autre préoccupation politique que celle des bulletins de victoire : il fallait une pâture à cette inquiétude de l'esprit français qui demande sans cesse un nouvel aliment. La littérature était encouragée, les poëmes, les tragédies, les comédies abondaient : le vaudeville était en pleine prospérité. La chanson s'élança plus vive et plus abondante qu'on ne l'avait jamais vue.

On organisa des académies chantantes.

Vers 1800 s'établit la société des *Dîners du Vaudeville.* Les auteurs les plus connus de ce théâtre apportèrent tous les mois à cette réunion le tribut d'une chanson; c'étaient Piis, Barré, Radet, Desfontaines, Bourgueil, Léger, Cadet-Gassicourt, auxquels se joignirent plus tard de Mautort, Du Mersan, Dieu la Foi, Chazet, Pain, De Jouy, Gersin et quelques autres.

A cette société on vit succéder celle du *Caveau moderne,* où brillèrent surtout Armand Gouffé, Désaugiers, Francis, Ourry, Brazier, Béranger, et au milieu d'eux, seul débris de l'ancien Caveau, le vieux Laujon, qui, comme Anacréon, couronnait de roses ses cheveux blancs.

C'était l'aristocratie de la Chanson.

Des réunions plébéiennes entourèrent comme des satellites cet astre rayonnant d'esprit, c'étaient : la *Société de Momus,* celles *des Bergers de Syracuse, des Lapins*, *des Oiseaux*, et d'autres plus obscures, dont les noms ne dépassèrent point les limites de l'enceinte modeste où retentissaient leurs couplets joyeux et quelquefois aussi spirituels que ceux des maîtres; la verve et l'*entrain* y remplaçaient la pureté du langage et l'élégance de la poésie.

Les Tabarins, les Gautier-Garguille et le cocher de Verthamont eurent aussi leurs successeurs dans quelques chansonniers des rues, et le peuple applaudissait à la muse roturière de Collot, de Cadot et de Duverny l'aveugle.

Nous croyons avoir bien mérité de ceux qui ne dédaignent aucune parcelle

des gloires françaises, en recueillant tous les souvenirs de notre poésie, dont les plus légères productions ne sont pas les moins aimables.

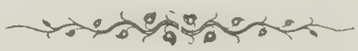
Notre publication s'est distinguée par un choix et par une variété qui ont assuré son succès. Qu'il nous soit permis de récapituler les noms littéraires, dont plusieurs jouissent d'une juste célébrité, qui ont concouru à jeter dans cette collection tant de fleurs de poésie, à côté des amusantes folies dont les auteurs inconnus n'en méritaient pas moins la place que nous leur y avons donnée.

Parmi ceux du siècle dernier, nous comptons Panard, Favard, Moncrif, Gentil-Bernard, Florian, Fabre d'Églantine, Chaulieu, Berquin, Brazier, Ségur, Lulli, M. J. Chénier, Dupaty, Collé, Millevoye, Bernis. A ces noms nous ajouterons encore ceux de Chateaubriand, Marsolier, Ducray-Duminil, Hoffmann, Emile Debraux, Désaugiers, Armand Gouffé et Béranger. De pareils noms doivent donner un grand lustre à une publication poétique.

A leurs brillantes productions nous en avons associé d'autres d'un genre bien différent, comme on met la petite pièce après un beau drame ou une excellente comédie ; la satire historique de *la Belle Bourbonnaise,* la bouffonnerie du *Matelot de Bordeaux,* la naïveté de la *Marmotte en vie,* le genre grivois de *Manon,* de l'*Amante du Garde-Française* et de la *Fille du Savetier*, la piquante critique des *Grandes Vérités,* et tant d'autres ; puis, afin de plaire à tous les âges, nous avons offert à la jeunesse un recueil de gracieuses romances, quelques rondes : *Où est la Marguerite*, le *Chevalier du guet,* la *Mère Bontemps, la Tour, Prends garde,* et ces airs du bon vieux temps, *Malbrough, La Palisse,* la *Mère Michel*, *Dagobert, Au clair de la lune*, etc.

N'oubliant pas non plus ces peintures de mœurs qui amusent le temps présent aux dépens du temps passé, nous avons emprunté à Favart son joyeux *Relantamplan,* à Vadé sa charmante histoire de Mlle *Manon la couturière,* et à Panard ses *Portraits à la mode*.

Enfin, nous avons voulu varier autant que possible en réunissant tous les genres ; le suffrage qui a accueilli notre publication a prouvé que nous avions réussi.



MONSIEUR ET MADAME DENIS

SOUVENIRS NOCTURNES

DE DEUX ÉPOUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

PAR M. A. DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES PAR M. NARGEOT,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

Cette ingénieuse bouffonnerie dialoguée est une des plus piquantes productions de la joyeuse verve de Désaugiers; ce Désaugiers qui était né chansonnier, comme Lafontaine était né fablier. Si le mot de succès populaire n'eût pas existé, il eût fallu le créer pour cette chanson modèle; l'enseigne de la rue, le devant de cheminée, l'éventail, la tabatière, tout offrit dans le temps les portraits de Monsieur et Madame Denis, nombreuses copies du tableau-chantant où ils avaient été peints de main de maître.

Quoique la chanson fût déjà elle-même une sorte de petite comédie, le théâtre ne manqua pas de s'en emparer. Le public accueillit une bluette dont elle fournit le sujet au théâtre de la Gaîté; il courut longtemps applaudir le spirituel vaudeville du théâtre des Variétés, où Désaugiers s'était fait à lui-même un fort heureux emprunt. On peut dire qu'il avait donné une nouvelle teinte de comique à ses personnages dans cette spirituelle folie, dont tout le monde a retenu ces deux vers originaux :

Deux vieux époux sont deux tisons,
Qui ne brûlent plus, mais qui fument.

Enfin, lorsqu'il y a quelques années Théaulon rendit un spirituel hommage à l'auteur qu'il est allé trop tôt rejoindre, dans son vaudeville intitulé les Chansons de Désaugiers, la scène de Monsieur et Madame Denis fut une de celles qui excitèrent les bravos les plus vifs et le rire le plus franc.

Malgré leur succès, toutes ces pièces ont disparu, mais la chanson originale leur survit et leur survivra longtemps. Elle méritait une des premières places dans notre Musée populaire, car MONSIEUR ET MADAME DENIS resteront comme un de ces TYPES qu'à l'exemple de la comédie la chanson est fière d'avoir créés.

O.

SOUVENIRS NOCTURNES DE DEUX ÉPOUX

DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Il avait plu toute la journée, et n'ayant pu aller le soir faire leur partie de loto chez madame Caquet, sage-femme, rue des Martyrs, Monsieur et Madame Denis s'étaient couchés de bonne heure. Au bout de vingt-trois minutes, Madame Denis, qui ne dormait pas, impatientée du silence obstiné de son mari, qui n'avait pas cessé de lui tourner le dos, soupira trois fois, et prit la parole :

AIR : Premier mois de mes Amours.

(Voir l'air noté à la suite des couplets.)

MADAME DENIS.

Quoi ! vous ne me dites rien?
Mon ami, ce n'est pas bien;
Jadis c'était différent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
J'étais sourde à vos discours,
Et vous me parliez toujours.

MONSIEUR DENIS, *se retournant.*

Mais m'amour, j'ai sur le corps
Cinquante ans de plus qu'alors;
Car c'était en mil sept cent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Au premier de mes amours,
Que ne duriez-vous toujours !

MADAME DENIS, *se ravisant.*

C'est de vous qu'en sept cent un
Une anguille de Melun
M'arriva si galamment !
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Avec des pruneaux de Tours
Que je crois manger toujours.

MONSIEUR DENIS.

En mil sept cent deux, mon cœur
Vous declara son ardeur :
J'étais un petit volcan :
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ..
Feu des premières amours,
Que ne brûlez-vous toujours !

MADAME DENIS.

On nous maria, je crois,
A Saint-Germain-l'Auxerrois.
J'étais mise en satin blanc ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Du plaisir charmans atours,
Je vous conserve toujours.

Mr DENIS, *se mettant sur son séant*

Comme j'étais étoffé !

Mme DENIS, *s'asseyant de même.*

Comme vous étiez coiffé !

MONSIEUR DENIS.

Habit jaune en bouracan :
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en ...

MADAME DENIS.

Et culotte de velours
Que je regrette toujours.
(Continuant)
Comme en dansant le menuet,
Vous tendites le jarret!
Ah! vous alliez joliment!
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Aujourd'hui nous sommes lourds.

MONSIEUR DENIS.

On ne danse pas toujours.
(S'animant)
Comme votre joli sein
S'agitait sous le satin!
Il était mieux qu'à présent;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Belles formes, doux contours,
Que ne duriez-vous toujours!

MADAME DENIS.

La nuit pour ne pas rougir,
Je fis semblant de dormir.
Vous me pinciez doucement;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais à présent, nuits et jours
C'est moi qui pince toujours.

MONSIEUR DENIS.

La nuit, lorsque votre époux
S'émancipait avec vous,

Comme vous faisiez l'enfant :
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais on fait les premiers jours
Ce qu'on ne fait pas toujours.

MADAME DENIS.

« Comment avez-vous dormi »?
Nous demandait chaque ami.
« Bien », répondais-je à l'instant ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en...
Mais nos yeux et nos discours
Se contredisaient toujours.

Mr DENIS, *lui offrant une prise de tabac*

Demain songez, s'il vous plait,
A me donner mon bouquet.

Mme DENIS, *tenant la prise de tabac sous le nez*

Quoi! c'est demain la Saint-Jean?

Mr DENIS, *rentrant dans son lit*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en....
Epoque où j'ai des retours
Qui me surprennent toujours

Mme DENIS, *se recouchant*

Oui jolis retours ma foi :
Votre éloquence avec moi
Eclate une fois par an ;
Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en..

Encor votre beau discours
Ne finit-il pas toujours.

Ici M. DENIS *a une réminiscence*

MADAME DENIS, *minaudant.*

Que faites-vous donc, mon cœur ?

MONSIEUR DENIS

Rien... je me pique d'honneur.

MADAME DENIS

Quel baiser! il est brûlant.

MONSIEUR DENIS, *toussant.*

Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.

MADAME DENIS, *rajustant sa coiffure.*

Tendre objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours!

Ici le couple bâilla,
S'étendit et sommeilla.
L'un marmottait en ronflant..
" Souvenez-vous-en, souvenez-vous-en.... "
L'autre. " Objet de mes amours,
Pique-toi d'honneur toujours!

MONSIEUR et MADAME DENIS, avec accomp. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Moderato.

CHANT.

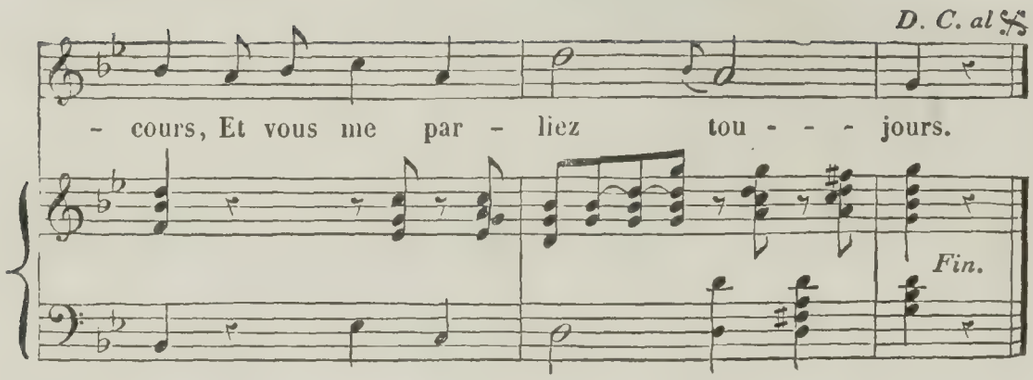
PIANO.

Quoi! vous ne me di - tes

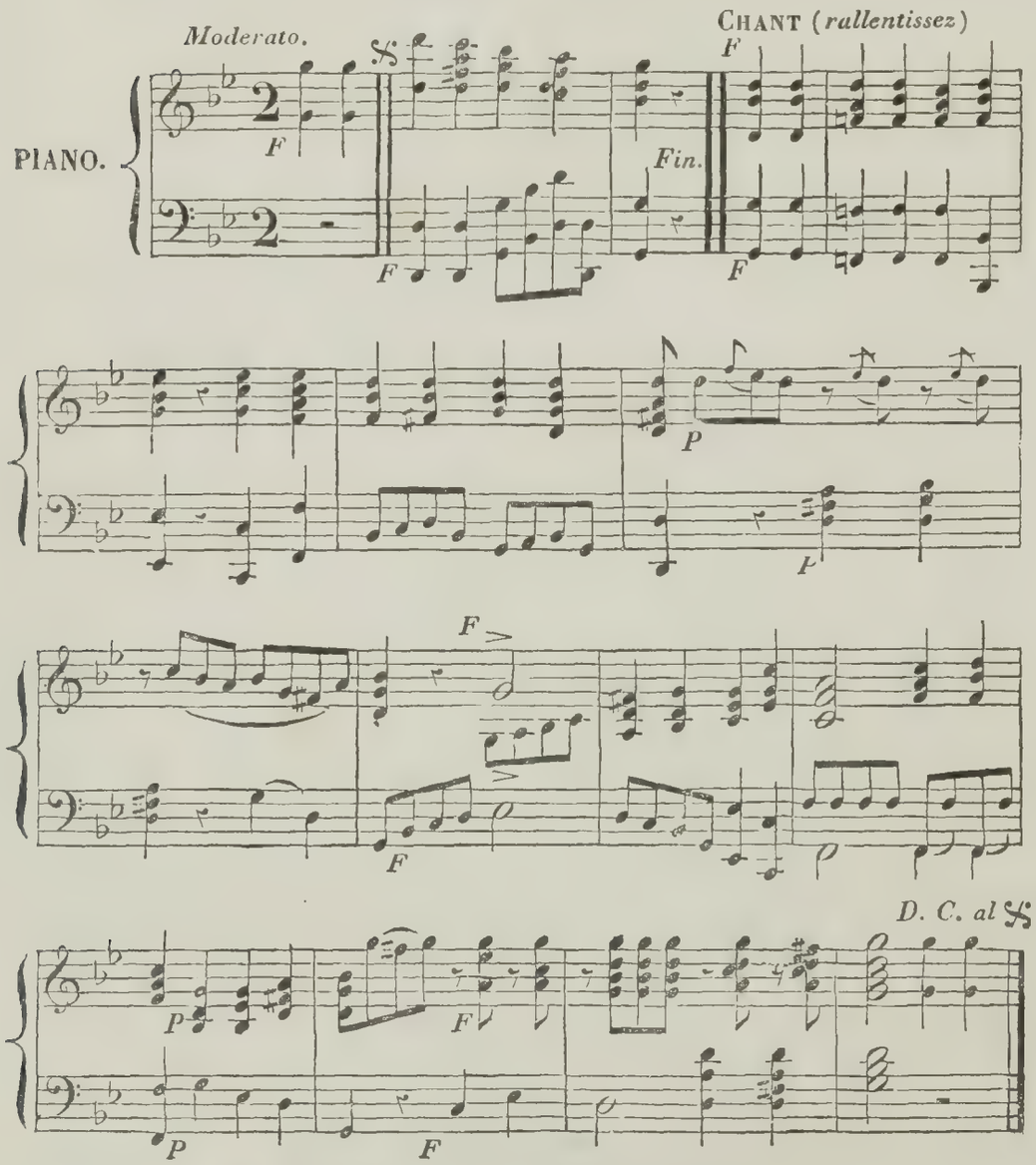
rien? Mon a - mi, ce n'est pas

bien; Ja - dis, c'é - tait dif - fé - rent, Sou-ve-nez-vous-

- en, Sou-ve-nez-vous - en!... J'é - tais sourde à vos dis -



On choisira, selon le sens des couplets, l'accompagnement qui précède ou celui qui suit.



Procédés de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LA NAISSANCE DE L'AMOUR,

Paroles de l'Abbé GARON, Musique de FERRARI.

LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS,

Paroles de SÉGUR, Musique de SOLIÉ.

DESSINS PAR M. DU BOULOZ,

GRAVURES PAR M. NARGEOT.

NOTICE.

L'Amour est un enfant aussi vieux que le monde.
Il est le plus petit et le plus grand des dieux.
PERRAULT.

Toutes les chansons et les poésies font naître l'Amour à Cythère: C'est le fils de Vénus. Il est aisé de sentir cette allégorie: la Beauté fait naître l'Amour; mais on ne sera peut-être pas fâché de savoir que l'origine de l'Amour a donné lieu chez les anciens à une multitude d'opinions différentes. Orphée le fait naître avant toutes les créatures. Sapho le dit fils du Ciel et de la Terre. Un poète comique et satyrique, Aristophane, dans sa comédie des Oiseaux, fait un oiseau de l'Amour, car il le fait sortir d'un œuf que la Terre pondit, et qu'elle avait conçu de Zéphyre. On nous permettra bien pour varier un peu nos Notices, de semer dans celle-ci un peu d'archéologie: car le sujet est si vieux, si rebattu, qu'il est difficile de dire du neuf à propos d'amour: et cependant on en parlera encore longtemps.

Cet Amour sortant d'un œuf, paraît une allégorie moins gracieuse que celle qu'on voit chez nos marchands d'images et chez nos confiseurs, où l'Amour sort d'une rose. Cependant un artiste ancien, un graveur grec, nommé Phrygillus, l'a représenté ainsi sur une charmante cornaline, citée par Winckelmann dans son Histoire de l'Art. L'Amour dès sa naissance n'y est pas un enfant, il est représenté dans l'adolescence, avec de grandes ailes d'aigle, telles que la plus haute antiquité en donnait à tous ses dieux. Le célèbre sculpteur Bouchardon, quittant la route battue, a fait de son bel Amour un adolescent, tel que doit être l'amant de Psyché.

C'est pour cette statue que Voltaire fit l'inscription:

Qui que tu sois, voilà ton maître,
Il le fut, il l'est, ou doit l'être.

Cette devise reçut une application aussi ingénieuse que méchante. On prétend que le marquis de Villette reçut un jour un paquet à son adresse avec les mêmes mots, et que l'ayant ouvert, il y trouva un bâton.

De toutes les allégories relatives à la naissance de l'Amour, une des plus anciennes est celle de Platon,

qui dit que le jour où les dieux célébraient la naissance de Vénus, Porus, dieu de l'Abondance, rendit Pénie, déesse de la Pauvreté, mère de l'Amour.

L'auteur de notre Chanson n'y a pas épargné l'allégorie, il a personnifié l'Espérance, l'Innocence, la Jouissance, et la Volupté que l'on veut donner pour nourrices à l'Amour.

L'abbé Garon à qui on attribue cette Chanson, et qui nous est parfaitement inconnu, était probablement un abbé de ruelles et de toilettes, un petit collet qu'il était à la mode d'avoir dans son salon, qui était le complaisant des dames, portait leur petit chien ou leur éventail, jouait de la guitare et chantait la romance, comme on le voit dans la comédie du Cercle, de Poinsinet, dans l'Été des Coquettes, de Dancourt. Il faisait aussi le métier de bel esprit.

L'abbé Cotin, que Molière et Boileau ont rendu si célèbre, était de ce nombre. On a conservé de lui un fort joli madrigal, le seul peutêtre qui ait mérité cet honneur:

Iris s'est rendue à ma foi
Qu'eût-elle fait pour sa défense?
Nous étions trois, elle, l'Amour et moi,
L'Amour était d'intelligence.

L'abbé de Bernis commença sa fortune par de jolis vers; et ses pièces anacréontiques ne l'ont pas empêché de devenir cardinal. Elles sont fraiches, gracieuses et élégantes· quoique le grand Frédéric ait dit:

Evitez de Bernis la stérile abondance.

Revenons à l'Amour qui a inspiré tant de poètes depuis Anacréon.

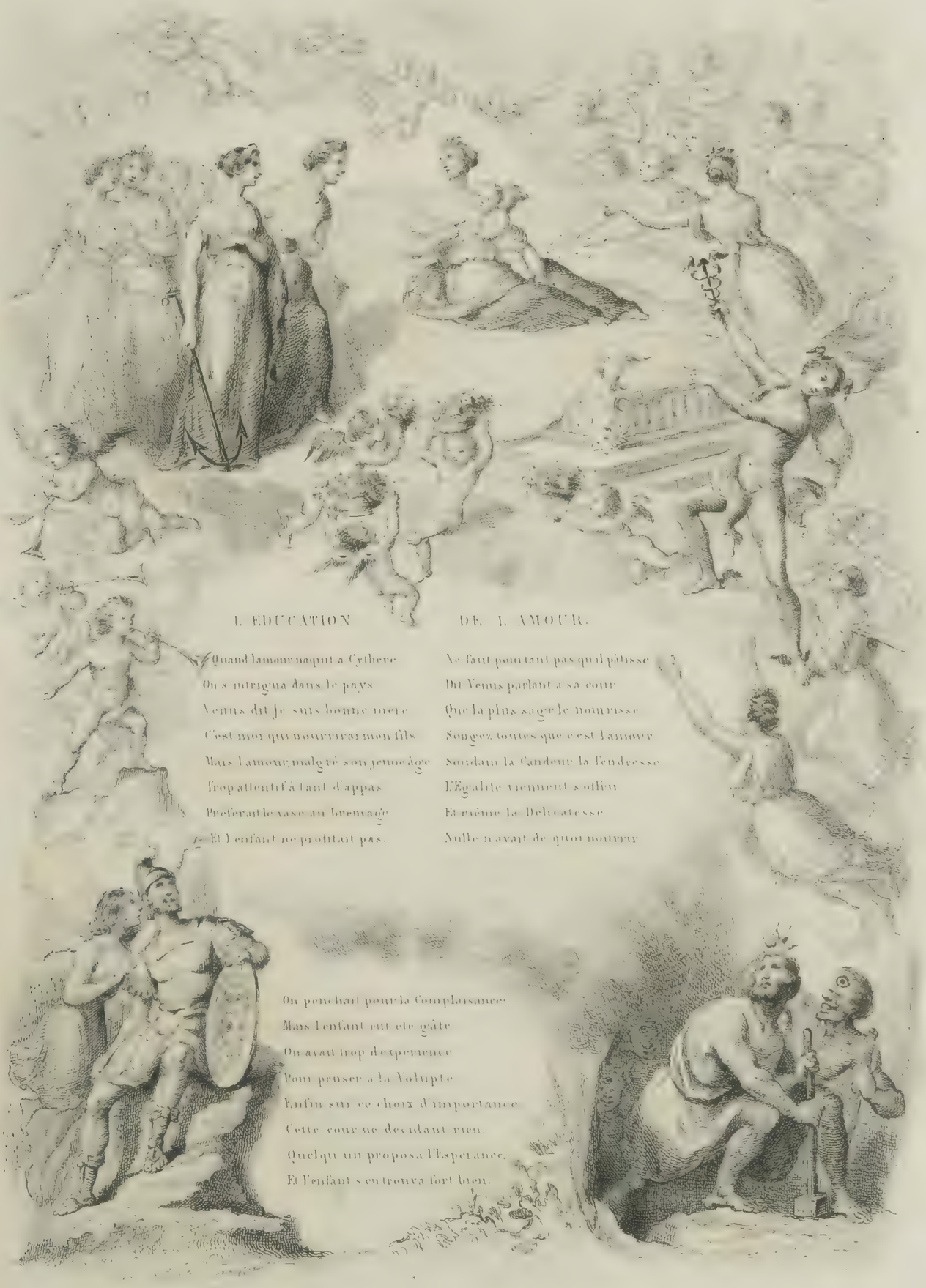
On ferait une volumineuse encyclopédie de toutes les chansons dont l'Amour est le sujet. Bacchus et l'Amour sont assurément les dieux de la Mythologie qui ont été le plus chantés, et l'Amour l'a été encore plus que Bacchus. Sa riante figure se retrouve partout dans les arts, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours.

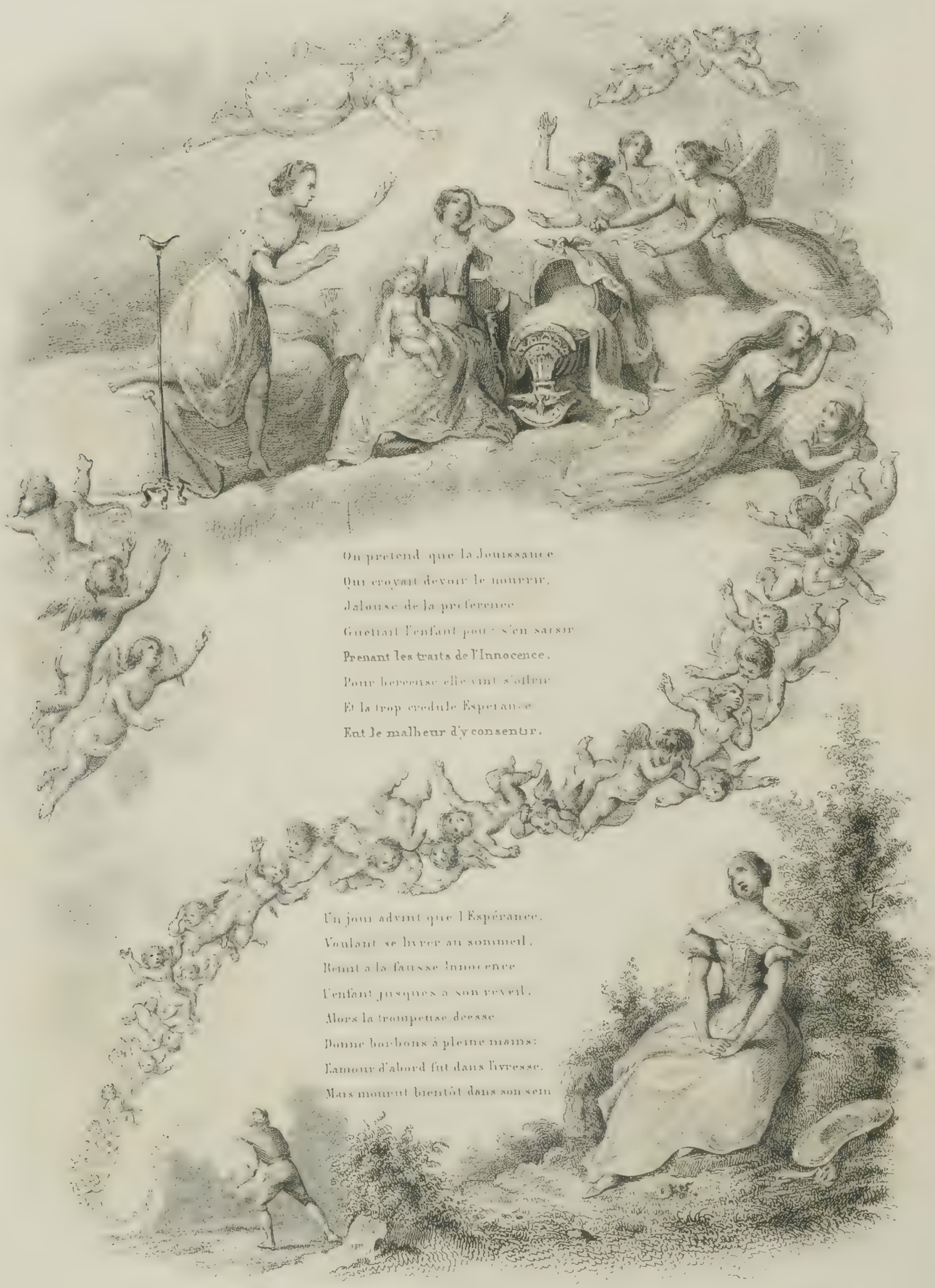
La musique de l'Amour naquit à Cithère, est de FERRARI, élève de Paesiello, né en 1759, et qui fut en 1791, accompagnateur de la troupe italienne du Théâtre de Monsieur, devenu depuis le Théâtre Feydeau. Ferrari fit beaucoup de morceaux pour les concerts publics, quatre opéras italiens, dont la Villanella rapita, et un ouvrage sur l'art du chant, qui fut traduit en français en 1827. Il a publié aussi un recueil de six romances en 1793, et un nouveau recueil en 1798. Il a donné enfin vers 1830, un recueil d'anecdotes sur sa vie, dans lequel on trouve des détails curieux sur beaucoup d'artistes célèbres.

L'allégorie de l'Amour et du Temps, par M. de Ségur, est aussi gracieuse que morale. Elle date déjà du commencement de l'empire. La Mythologie est tombée depuis dans le discrédit: notre siècle positif la proscrit par les mots pompadour et rococo. Mais à cette époque, le succès de cette Chanson fut populaire. Des gravures en reproduisirent le sujet, et on les vit sur les éventails et dans les papillottes de bonbons. M. le vicomte de Ségur qui en était l'auteur, était ainsi que son frère, l'un des plus spirituels auteurs du vaudeville, et il laissa son fils aîné courir la carrière des honneurs, pour se livrer exclusivement aux lettres. Aussi, afin de se distinguer du grand maître des cérémonies de l'empereur, il signait ses lettres: Ségur sans cérémonie.

L'air de cette Chanson a été composé par Solié, acteur de l'Opéra-Comique, où il débuta en 1782, et auteur de beaucoup de partitions qui ont eu un très grand succès, entre autres celles du Secret, du Jokey, du Locataire, du Chapitre second, et de la nouvelle musique du Diable à quatre. Solié est mort en 1812, âgé de 65 ans. C'était un comédien sage, consciencieux, un chanteur plein de goût, et un homme dont le talent était rehaussé par ses qualités sociales.

DU MERSAN.


L'EDUCATION DE L'AMOUR.
Quand l'amour naquit à Cythère
On s'intrigua dans le pays
Venus dit je suis bonne mere
C'est moi qui nourrirai mon fils
Mais l'amour malgré son jeune âge
Trop attentif à tant d'appas
Preferant le vase au breuvage
Et l'enfant ne profitoit pas.
Ne faut pourtant pas qu'il pâtisse
Dit Venus parlant à sa cour
Que la plus sage le nourisse
Songez toutes que c'est l'amour
Soudain la Candeur la Tendresse
L'Egalite viennent s'offrir
Et même la Delicatesse
Nulle n'avait de quoi nourrir
On penchait pour la Complaisance
Mais l'enfant eut été gâté
On avait trop d'experience
Pour penser à la Volupte
Enfin sur ce choix d'importance
Cette cour ne decidant rien.
Quelqu'un proposa l'Esperance.
Et l'enfant s'en trouva fort bien.


On pretend que la Jouissance
Qui croyait devoir le nourrir,
Jalouse de la preference
Guettait l'enfant pour s'en saisir
Prenant les traits de l'Innocence.
Pour heureuse elle vint s'offrir
Et la trop credule Esperance
Eut le malheur d'y consentir.
Un jour advint que l'Espérance,
Voulant se livrer au sommeil,
Remit a la fausse Innocence
l'enfant jusques a son reveil.
Alors la trompeuse deesse
Donne bonbons à pleine mains:
L'amour d'abord fut dans l'ivresse,
Mais mourut bientôt dans son sein

LE TEMPS ET L'AMOUR
A voyager passant sa vie
Certain vieillard nommé le Tems
Près d'un fleuve arrivé et s'écrie
Ayez pitié de mes vieux ans
Ile quoi! sur ces bords on m'oublie.
Moi qui compte tous les instans!
Mes bons amis, je vous supplie
« Venez, venez passer le temps.
De l'autre côté sur la plage
Plus d'une fille regardait
Et voulait aider son passage.
Sur un bateau qu'Amour guidait.
Mais une d'elles bien plus sage
Leur répétait ces mots prudens.
« Ah souvent on a fait naufrage
En cherchant à passer le temps

L'Amour gaiment pousse au rivage:
Il aborde tout près du Tems
Il lui propose le voyage,
L'embarque et s'abandonne aux vents:
Agitant ses rames legeres
Il dit et redit dans ses chants.
Vous savez bien, jeunes bergères
Que l'amour fait passer le Tems.

Mais tout à coup l'Amour se lasse
Ce fut toujours là son défaut
Le Tems prend la rame à sa place
Et lui dit — Quoi! céder si tôt!
Pauvre enfant! quelle est ta faiblesse!
Tu dors, et je chante à mon tour,
Ce vieux refrain de la Sagesse
— Ah! le Tems fait passer l'Amour.

Une beauté dans le bocage
Se riait sans ménagement
De la morale du vieux sage,
Et du dépit du jeune enfant;
Qui peut dit le Temps en colere,
Braver l'Amour et mes vieux ans?
- C'est moi, dit l'Amitié sincere
- Qui ne crains jamais rien du Tems

LA NAISSANCE DE L'AMOUR, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

PIANO.

P

Quand l'A-mour na-quit à Cythè-re, On s'intri-gua dans le pa-

-ys, Vé-nus dit: je suis bon-ne mè-re, C'est moi qui nour-ri-rai mon

fils. Mais l'amour, mal-gré son jeune â-ge, Trop atten-

-tif à tant d'ap-pas, Pré-fé-rait le vase au breu-va-ge, Et l'enfant

ne pro-fi-tait pas, Et l'enfant ne pro-fi-tait pas. Ne faut

Fin.

LE VOYAGE DE L'AMOUR ET DU TEMPS, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Andante.

CHANT.

PIANO.

A voya-ger, passant sa vi- e, Certain vieillard, nom - mé le

temps, Près d'un fleuve arrive et s'é - cri - e: «Ayez pi-tié de mes vieux ans. Eh

Ped.

quoi! sur ces bords on m'oubli - e, Moi qui compte tous les ins-tants? Mes bons a -

- mis, je vous suppli - e, Venez, ve-nez passer le temps; Mes bons a-mis, je vous sup-

- pli - e, Venez, ve-nez passer le temps, Ve-nez, ve - nez pas-ser le temps.»

Fin

(Procédés de Tanteustein et Cerdel, 30, rue de la Harpe.)

Paris Imp. de L. Lacour, 16, rue N.-D. des Victoires.

L'ÉMIGRATION DU PLAISIR,

CHANSON PAR MADAME DE BOURDIC-VIOT,

AIR : du vaudeville des Visitandines, musique de DEVIENNE.

DESSINS PAR M. DU BOULOZ.

GRAVURES. 1re ET 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. WOLFF.

NOTICE.

Nous avons déjà remarqué cette tendance de l'esprit français à tourner tout en plaisanterie. L'émigration, qui avait commencé, en juillet 1789, par un principe politique, était devenue une mode, et il était de bon ton d'émigrer. Ces mots étaient encore étrangers à la langue française. Ce fut le 23 octobre 1792 que, sur le rapport du député Buzot, la Convention nationale rendit le décret qui bannit à perpétuité du territoire de la République tous les émigrés français, et porta contre eux la peine de mort, malgré les réclamations de Tallien et de Condorcet. En 1791 on plaisantait encore sur l'émigration ; et un joujou à la mode, auquel on donna le nom d'émigrant ou d'émigrette, eut une vogue extraordinaire. C'était une roulette suspendue à un cordon au moyen duquel on la faisait descendre et remonter sans cesse sur elle-même. A la porte des boutiques, dans l'intérieur des maisons, aux fenêtres, on ne voyait que des femmes, des enfants, des jeunes gens jouer continuellement à l'émigrette ; on en vit même dans les salles de spectacle, et une actrice joua un jour son rôle, tout en s'amusant de son émigrette, ce qui fut fort applaudi du parterre.

Plusieurs pièces de théâtre sur les émigrés furent jouées à cette époque : au Théâtre-Français, en octobre 1792, l'Emigrante ou le Père Jacobin, comédie en trois actes, en vers, par Dugazon ; au Théâtre des Amis de la Patrie, la même année, les Emigrés aux terres Australes, par Gamas ; et au Théâtre du Vaudeville, en décembre 1793, les Emigrés chassés de Spa, mauvaise pièce de Guillemain.

Ce fut dans cette circonstance que madame Viot fit l'Emigration du Plaisir. Cette chanson parut en 1794, et elle a une petite teinte révolutionnaire qui prouve que l'auteur l'avait composée avant le 9 thermidor, puisqu'elle fut d'abord sur l'air de la Marseillaise. Depuis, madame Viot la mit sur un autre air, modifia quelques couplets, et supprima le refrain, dans lequel le Plaisir s'exprimait ainsi, en parlant de chaque pays qu'il avait visité :

Partons, dit-il, partons, fuyons de ce séjour;
Marchons (bis) accompagnés des Jeux et de l'Amour.

Et au dernier couplet :

Rentrons, dit-il, rentrons, rentrons dans ce séjour;
Rentrons accompagnés des Jeux et de l'Amour.

Dans le couplet de l'Angleterre, elle changea ainsi le dernier quatrain, afin de supprimer le mot sans-culotte :

Le lord-maire vers lui s'avance
Et le présente au Parlement :
Sortons, dit-il, très promptement;
On y bâille plus qu'on y pense.

Madame Viot s'était fait une réputation littéraire, d'abord sous le nom de la marquise d'Antremont, ensuite sous celui de madame de Bourdic. Son nom de famille était Payan de l'Etang. Elle était née à Dresde, en 1746, de parents peu fortunés. Amenée en France à l'âge de quatre ans, elle épousa à douze ans M. de Ribère d'Antremont, habitant du comtat venaissin, qui la laissa veuve à seize ans. Elle en avait trente lorsqu'elle devint madame de Bourdic, et quarante-six lorsqu'elle épousa, en troisièmes noces, M. Viot, attaché au ministère des relations extérieures. Dès sa plus tendre enfance, l'instinct de la poésie se réveilla chez elle, et elle fut, dans sa jeunesse, très recherchée dans la société pour sa facilité à faire des vers. Elle était loin d'être jolie, mais elle avait une taille agréable ; et elle disait elle-même assez spirituellement que la nature avait bien fait l'édifice, mais qu'elle avait manqué la façade : sa figure était très aplatie, son front étroit, et ses petits yeux ronds étaient imperceptibles. Madame Viot mourut le 7 août 1802.

Elle avait été liée intimement avec madame Du Boccage, et elle était de l'école de poésie de son époque

Son titre littéraire le plus sérieux est l'Eloge de Montaigne, qu'elle composa pour sa réception à l'académie de Nismes. Sa conversation était piquante et souvent semée de traits malins. La Harpe lui avouait un jour, lorsqu'il eut chanté la palinodie, qu'il avait dit son Confiteor. — Oui, reprit-elle, mais vous avez passé le Credo.

A l'époque où madame de Bourdic-Viot fit paraître sa chanson de l'Emigration du Plaisir, dans l'Almanach des Muses de 1795, il en parut une autre qui lui ressemble beaucoup; on croirait que les deux auteurs avaient eu l'intention de concourir pour le même sujet. Cette chanson, qui est fort jolie, mérite d'être mise en comparaison avec celle de madame Viot; et on sera sans doute bien aise de trouver ici cette gracieuse composition du spirituel ermite de la Chaussée-d'Antin, de l'auteur de tant d'ouvrages remarquables, M. de Jouy, aujourd'hui membre de l'Académie française. DU MERSAN.

LES VOYAGES DE L'AMOUR, paroles de M. De Jouy. AIR : Quand l'Amour naquit à Cythère (64e livraison).

Vénus, achevant à Cythère
L'éducation de l'Amour,
Vit bien qu'il était nécessaire
Que de l'Europe il fît le tour.
D'ailleurs, si l'on en croit les sages
De tous les lieux, de tous les temps,
L'expérience et les voyages
Forment beaucoup les jeunes gens.

Vénus veut qu'il se mette en route;
L'Amour ne voulait pas partir.
C'est le premier pas seul qui coûte :
Depuis, il veut toujours courir.
A son fils la reine des belles
Fit don, en partant, d'un flambeau;
Le Plaisir lui donna des ailes,
Et la Fortune son bandeau

Sous la conduite de Mercure,
Qu'on lui donne pour gouverneur,
L'enfant, maître de la nature,
Arrive chez le Grand-Seigneur.
Du sérail le charmant usage
Avait pour lui bien des appas;
Mais il ne put souffrir l'image
De ces messieurs qui n'en sont pas.

Après huit jours de résidence,
Ivre de parfums, de sorbet,
L'Amour tire sa révérence
Au successeur de Mahomet.
En vain l'auguste Catherine
Veut le fixer en son pays;
Il ne peut se faire à la mine
De tous ces amoureux transis.

Mercure indique l'Angleterre
Descendus sur ces bords vantés,
Cupidon se croit à Cythère,
Au milieu de tant de beautés.
Mais en appas ce lieu fertile
N'était pas son pays natal :
Il mourait d'ennui dans cette île,
Sans pouvoir exprimer son mal.

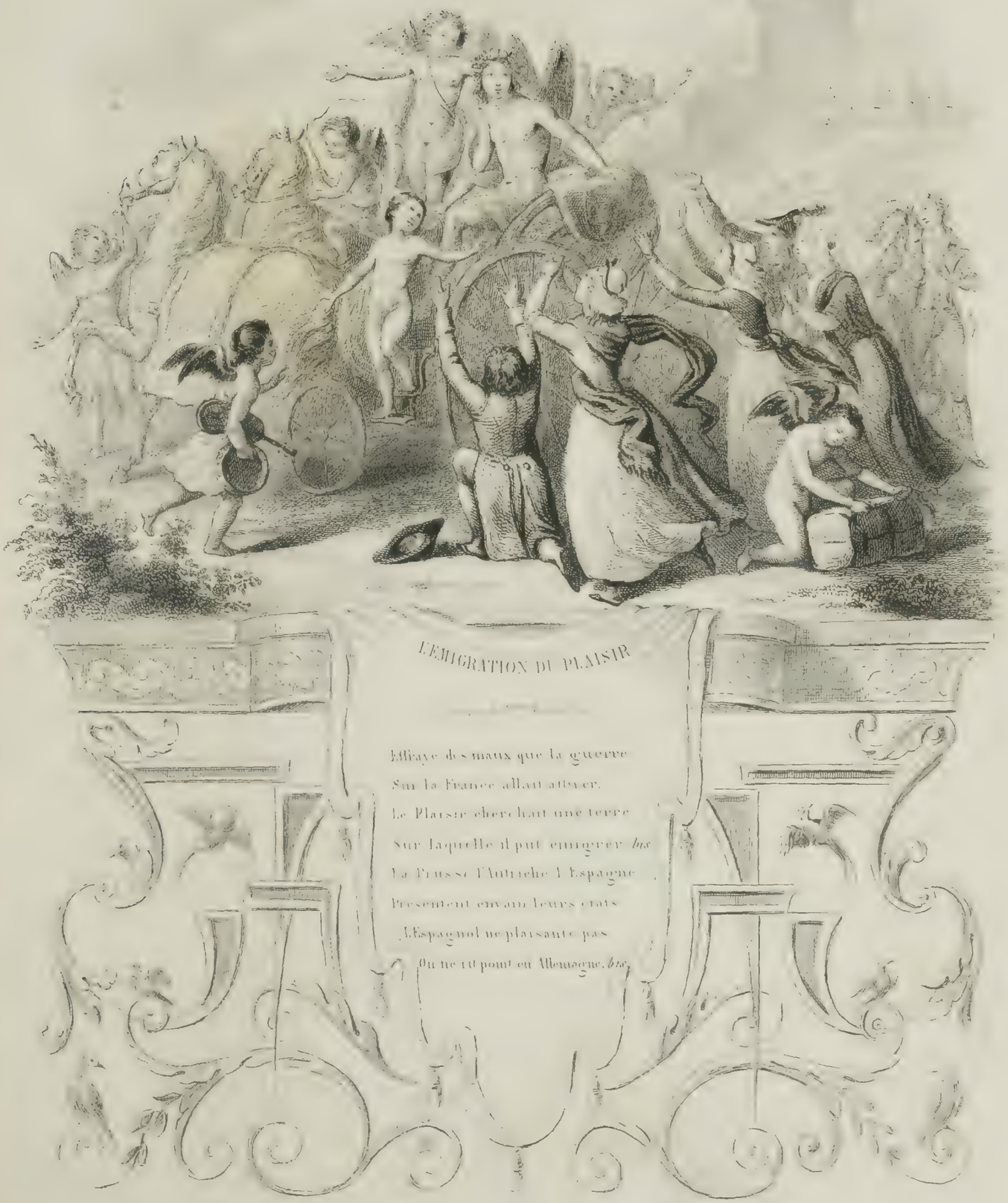
On lui conseille l'air de France,
Des Plaisirs l'asile connu,
Dont sa mère avec complaisance,
L'a tant de fois entretenu.
Un jour, à l'insu de Mercure,
Vers ces beaux lieux il prend l'essor;
Mais en descendant de voiture,
On lui demande un passeport.

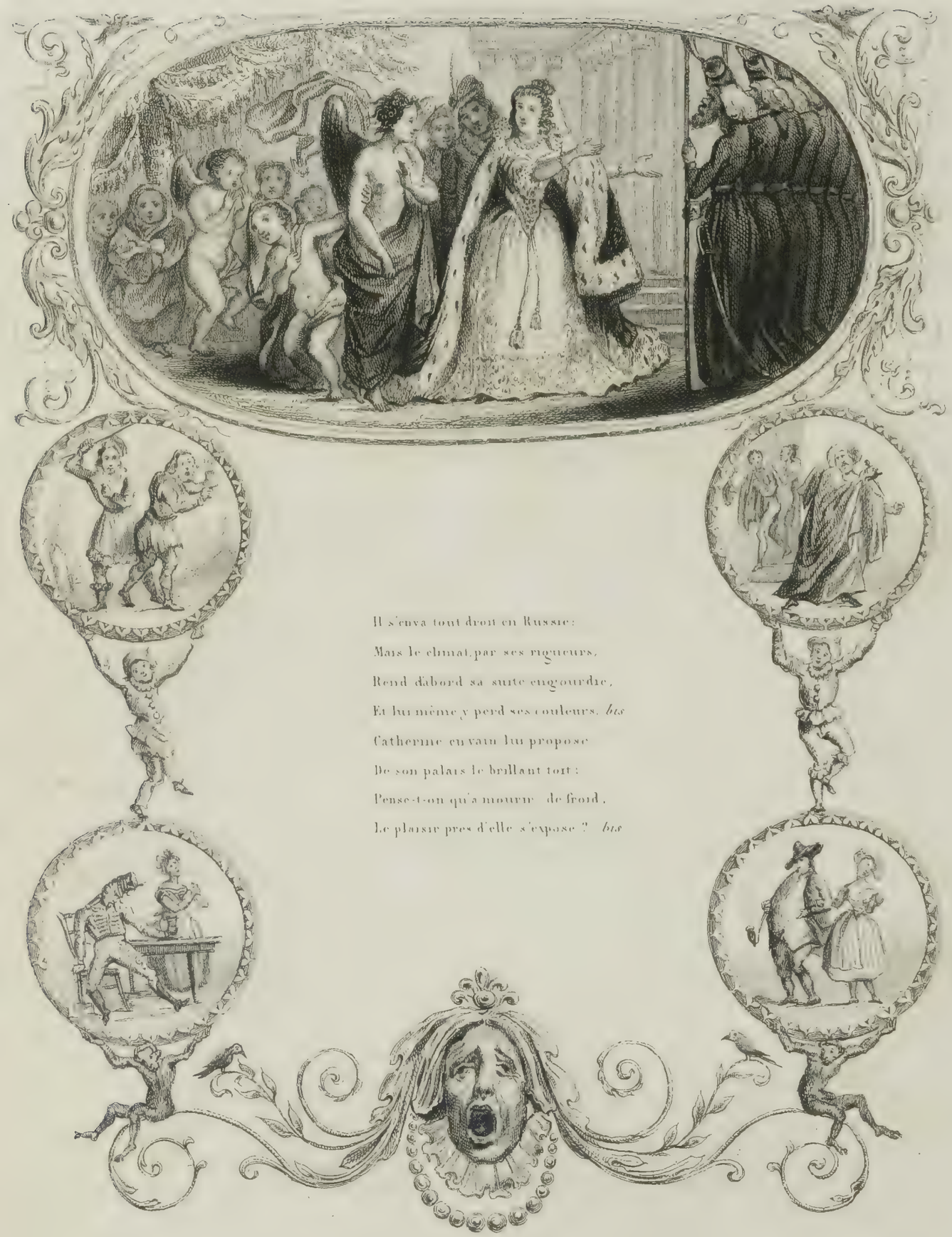
Je suis l'Amour... et je me flatte
Que ce nom de vous révéré....
L'un dit : C'est un aristocrate,
L'autre dit : C'est un émigré;
C'est, dit le troisième, un despote.
D'un ton piteux il répliqua :
Je suis un petit sans-culotte....
Aussitôt on le relâcha.

Fils du Goût et de l'Opulence,
Amant des Arts, ami des Jeux,
En pleurant il quitte la France,
Et cherche des bords plus heureux
On le fait jeûner en Espagne,
A Lisbonne il est détenu;
Mais il se sauve en Allemagne,
Sûr de n'y pas être connu.

Pour s'introduire en Italie,
Il prit l'habit de cardinal;
A Venise, avec la Folie,
L'Amour passa le carnaval.
Il allait partir pour Florence;
Mais on l'avertit à propos,
Et, sur cet avis d'importance,
A Florence il tourna le dos.

L'Amour, de retour à Cythère,
S'aperçoit qu'il est oublié :
L'une le prend pour le Mystère,
L'autre voit en lui l'Amitié.
Vénus, qui ne peut s'y méprendre,
Convient alors, sans nul détour,
Qu'il ne faut pas faire entreprendre
De longs voyages à l'Amour.


L'EMIGRATION DU PLAISIR
Effrayé des maux que la guerre
Sur la France allait attirer,
Le Plaisir cherchant une terre
Sur laquelle il put emigrer *bis*
La Prusse l'Autriche l'Espagne
Présentent en vain leurs traits
L'Espagnol ne plaisante pas
On ne rit point en Allemagne. *bis*

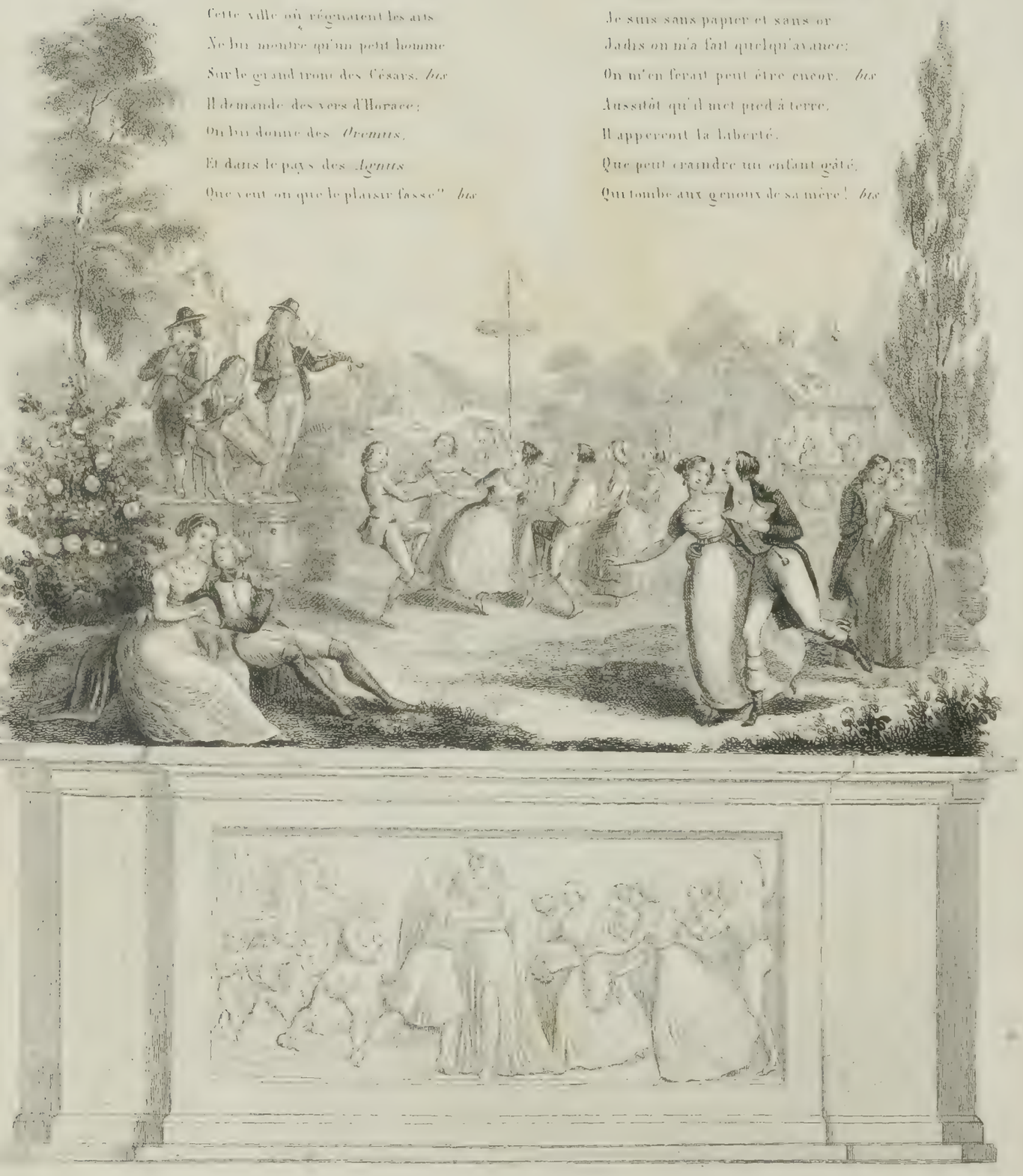


Il s'enva tout drou en Russie:
Mais le climat, par ses rigueurs,
Rend d'abord sa suite engourdie,
Et lui même y perd ses couleurs. *bis*
Catherine en vain lui propose
De son palais le brillant toit:
Pense-t-on qu'a mourir de froid,
Le plaisir pres d'elle s'expose ? *bis*

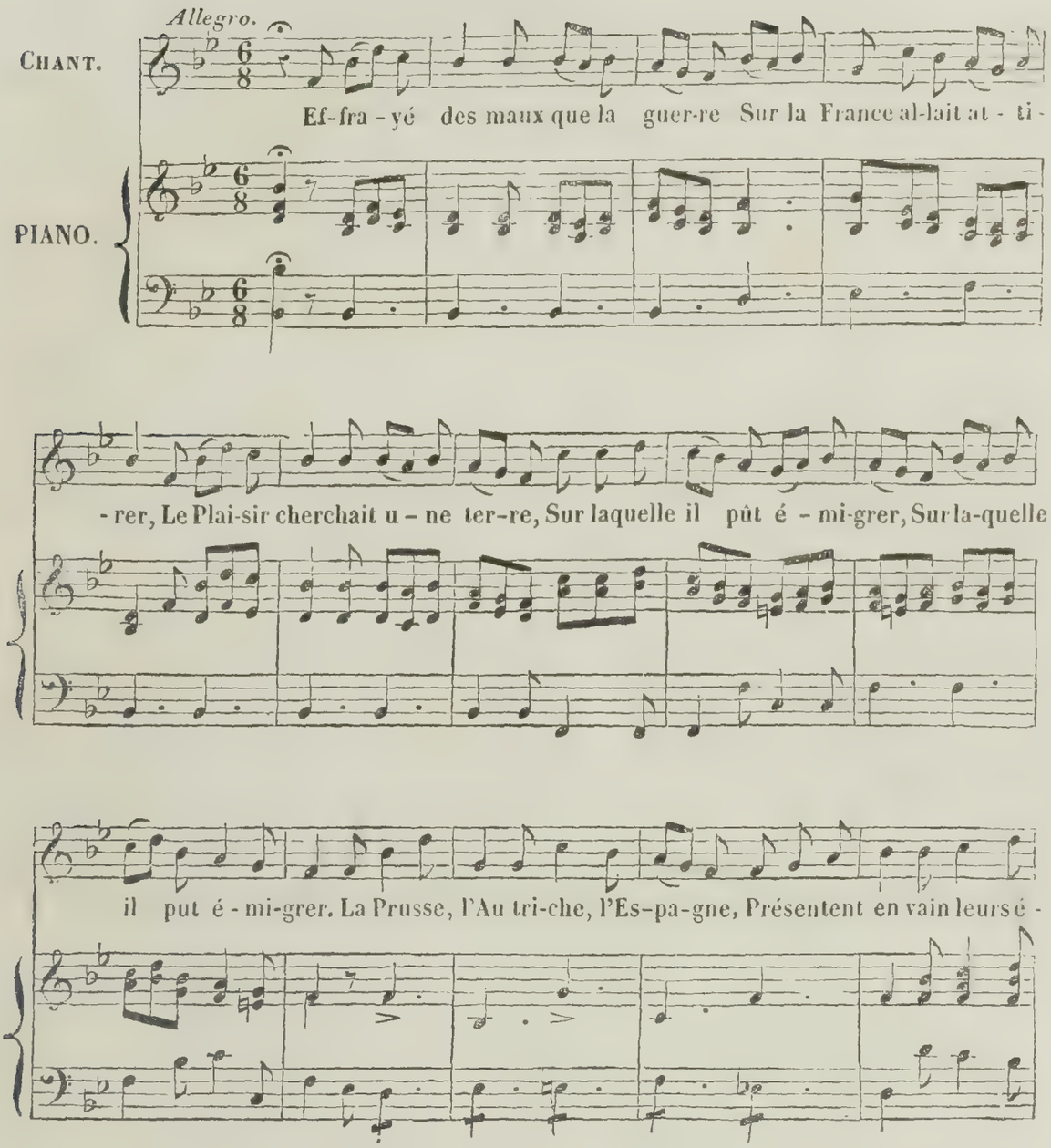
Le plaisir ne calcule guère,
Il fait en peu bien du chemin.
Sans y songer, en Angleterre,
Il se trouve le lendemain. *bis*
Le Lord-Maire vers lui s'avance
Et le présente au parlement.
Sortons dit-il très promptement
On y baille plus qu'on n'y pense. *bis*

Il dirige ses pas vers Rome :
Cette ville où régnaient les arts
Ne lui montre qu'un petit homme
Sur le grand trône des Césars. *bis*
Il demande des vers d'Horace ;
On lui donne des *Ovemus*,
Et dans le pays des *Agnus*
Que veut-on que le plaisir fasse ? *bis*

Hélas ! comment rentrer en France ?
Je suis sans papier et sans or
Jadis on m'a fait quelqu'avance ;
On m'en ferait peut être encor. *bis*
Aussitôt qu'il met pied à terre,
Il apperçoit la Liberté.
Que peut craindre un enfant gâté,
Qui tombe aux genoux de sa mère ! *bis*



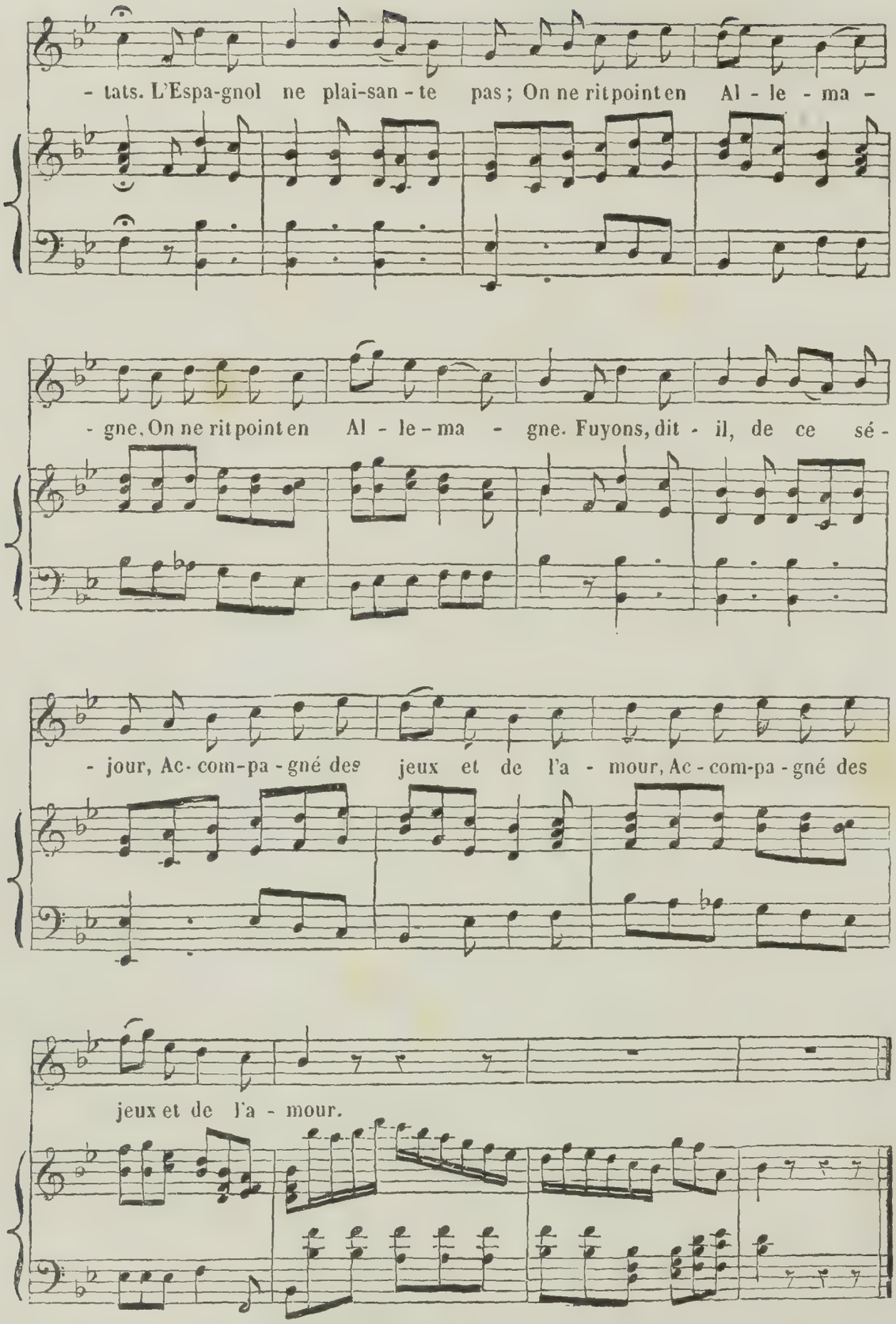
L'ÉMIGRATION DU PLAISIR, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire (1).



(1) On appliquait aussi à cette chanson l'air de la *Marseillaise,* avec le refrain suivant :

Partons, dit-il, partons, fuyons de ce séjour,
Marchons, accompagnés des jeux et de l'amour.

Excepté au dernier couplet, où l'on disait *rentrons* au lieu de *partons* et *fuyons*. Il existait encore sur ces mêmes paroles un autre air qui nous a paru trop peu chantant; nous avons préféré celui du vaudeville des *Visitandines,* qui semble avoir été plus usité pour cette chanson que les deux autres; seulement on ne disait pas les deux derniers vers.



Procédes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

COMPLAINTE

DE FUALDÈS,

SUR L'AIR DU MARÉCHAL DE SAXE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. WOLFF. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Il est convenu qu'en France on doit rire de tout, plaisanter sur tout, que les évènements les plus graves et les plus tragiques doivent être tournés en ridicule, et que les annales même du crime, doivent être consignées dans celles de la chanson. L'esprit léger des Français veut tout voir du côté plaisant. Cette moquerie perpétuelle est un des caractères de la nation ; c'est son arme, sa vengeance, sa consolation ; mais n'est-il pas à craindre que cette manie n'émousse sa sensibilité, et est-il bien raisonnable de dire, comme Figaro : Je m'empresse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

L'horrible assassinat de Fualdès fit, il y a vingt-six ans, une profonde sensation. Les circonstances mystérieuses qui l'accompagnèrent, les détails atroces de l'exécution du crime, les rôles singuliers des acteurs de ce drame, préoccupèrent vivement la société, avide d'émotions fortes. Ce procès eut dans le monde un succès du genre de celui qu'obtient aujourd'hui le roman des Mystères de Paris. C'est une singulière chose que ce goût des gens les plus parfumés, pour les tableaux de la plus hideuse dépravation ! c'est un contraste pareil à celui d'une petite maîtresse vêtue de gaze, couronnée de roses, et savourant un verre de liqueur forte. Les écrits par lesquels on enchante maintenant les esprits qui se disent les plus délicats, sont la Morgue de la Littérature.

J'avouerai que le cynisme de la plupart des productions modernes me fait regretter l'esprit maniéré de Marivaux, les guirlandes poétiques de Dorat, et les madrigaux de Boufflers et de Parny.

L'entreprise de la Complainte était le domaine des poètes de carrefour : l'extrême naïveté en était le caractère, et le peuple se contentait de ces récits à peu près rimés, parfaitement à la portée de son intelligence. Les gens qui veulent de l'esprit partout, ne pouvaient s'empêcher de sourire aux expressions grotesques et

aux phrases bouffonnes employées par les troubadours populaires pour dire les choses les plus horriblement tragiques, et bientôt des chansonniers spirituels s'amusèrent à parodier les couplets des chantres privilégiés de la cour d'assises et de l'échafaud.

La complainte de l'empoisonneur Trumeau,

Epicier droguiste et barbare,

fut longtemps regardée comme l'œuvre naïve d'un chansonnier des rues, c'était une imitation très originale de ce genre de littérature patibulaire : tout le monde fut dupe de la mystification.

Encouragé par ce succès, l'auteur de cette complainte, Catalan, dentiste et homme d'esprit, fit celle de Fualdès, qui n'eut pas moins de vogue que la première. Nous nous abstiendrons de tout commentaire, laissant aux lecteurs la liberté de juger si le mérite de l'exécution absout le poète qui a versé le ridicule sur le récit d'un attentat qui doit faire frémir l'humanité.

Le procès des assassins de Fualdès est consigné dans les journaux du temps, dans les Causes Célèbres, et dans un petit volume qui eut un grand débit. Il est donc facile d'en connaître les détails, dont la complainte donne du reste une analyse assez exacte. Nous dirons seulement, en quelques lignes, que Fualdès, magistrat distingué de la ville de Rhodès, fut attiré dans un guet-apens, conduit dans une maison mal famée, tenue par la femme Bancale, que là il fut assassiné de la manière la plus barbare, étendu sur une table, où on lui coupa la gorge, et que son sang, versé dans un baquet, fut la pâture de l'animal immonde, commensal de cet affreux logis. Le hasard avait conduit dans cette maison une femme déguisée en homme, qui y venait pour un motif bien différent, et qui fut témoin du crime et de ses horribles circonstances. Cette femme était madame Manson, née Enjalran, dont les dépositions variables, les réticences et les contradictions jetèrent sur le procès un intérêt tout à fait romanesque.

La rumeur publique accusa de cet assassinat Bastide et Jausion, beaux-frères de la victime, qui furent condamnés à mort. Leurs complices étaient des gens du plus bas étage, dont l'un, le portefaix Missonnier, était d'une stupidité qui lui fit jouer dans cette affaire le rôle du niais obligé des mélodrames du boulevart.

Pour satisfaire la curiosité publique, les portraits en cire des coupables furent moulés, montés sur des mannequins, et on vit long-temps dans la cour des Fontaines, à Paris, un endroit disposé comme le bouge de la femme Bancale, et dans lequel la scène de l'assassinat était représentée au naturel. On y assistait pour la bagatelle de deux sous, et toutes les ames sensibles s'en procurèrent la jouissance.

DU MERSAN.

Lorsque nous donnons une complainte fabriquée à plaisir, nous croyons devoir en donner une, faite de bonne foi par un chansonnier populaire qui, malheureusement, a gardé l'anonyme. Elle est du mois de février 1819, et relative à l'assassinat de deux femmes par le nommé Foulard. On peut remarquer le singulier effet des rimes masculines et féminines, transposées dans le dernier couplet.

AIR de la Soirée orageuse.

Cœurs sensibles et vertueux,
Frémissez au nom d'un barbare.
Au tigre le plus furieux,
Avec raison l'on me compare
Les femmes VIGNOT, CHAMPOUDRY,
De ma fureur furent victimes.
On crie au voleur ! Je suis pris.
Un enfant découvre mon crime.

Devant le maire de Châtillon,
Je suis interrogé de suite.
Je prends la dénégation,
Pour éviter toute poursuite.
J'ai rêvé, dit-il, cette nuit.
Je me suis livré à la sourdine,
Et je prends mon sabre, et je dis :
Je tue tout dans la cassine.

Mais quel noir démon m'inspira?
Quel serpent me souffla sa rage?
Dans mon cœur d'avance il entra,
Et mon crime fut son ouvrage.
Oui, le frein du libertinage
Nous conduit à l'échafaud.
Jeunesse, soyez toujours sage :
Les méchants n'ont point de repos.

VÉRITABLE COMPLAINTE SUR LA MORT DE FUALDES

Ecoutez peuples de France [1]
Du royaume de Chéa
Peuples de Russie aussi
Du cap de Bonne Esperance
Le memorable accident
D'un crime tres consequent

Capitale du Rouergue
Vieille ville de Rodez
Tu vis de sanglans forfaits
A quatre pas de l'Ambergue.
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De tres honnete lignee
Vinrent Bastide et Jausion
Pour la malediction
De cette ville indignee
Car de Rodez les habitans
Ont presque tous des sentimens

Bastide le gigantesque
Mons: deux pouces ayant six pieds
Fut un scelerat fielle
Et même sans politesse
Et Jausion l'insidieux
Sanguinaire avarieux

1 BASTIDE. 2 JAUSION. 3 [illegible] BANCAL
4 [illegible]. 5 BASH. 6 BOUSQUET. 7 [illegible]
8 [illegible] de la Bastide. 9 BAQUET [illegible]
10 CHAPEAU [illegible] 11 [illegible]

1 *La trop grande étendue de cette complainte ne nous a permis de graver que les principaux couplets en regard des vignettes on la trouvera en son entier à la maison*

Bas-ide le formidable,
Le dix-neuf mars à Rodez
Chez le vieillard Fualdes
Entre avec un air aimable
Dit je dois à mon ami,
Je fais son compte aujourd'hui.

De dans la maison Bancale,
Lieu de prostitution
Les bandits de l'Aveyron
Vont faire leur baccanale
Car pour un crime odieux
Rien n'est tel qu'un mauvais lieu

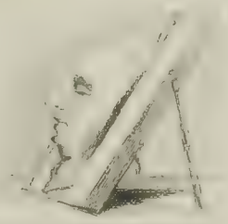
Ces deux beaux frères perfides
Prennent des associés;
Bach et le porteur Rousquier,
Et Missonnier l'imbécille,
Et Colard est pour certain
Un ancien soldat du train

Dans cet infâme repaire
Ils le poussent malgré lui
Lui déchirant son habit
Jetant son chapeau par terre
Et des vieilleurs insolents
Assourdissent les passants.

Sans égard et sans scrupule
Il a levé le couteau
Jausion lui dit, nigaud
Quelle action ridicule
Un cadavre est onéreux
Que feras-tu donc de deux?

On traîne l'infortunée
Sur le corps tout palpitant.
On lui fait prêter serment
Sitôt qu'elle est engagée
Jausion officieux
La fait sortir de ces lieux

Alors de l'affreux repaire
Sort le cortège sanglant
Colard et Bancal devant
Bousquier Basch portaient derrière
Missonnier ne portant rien
S'en va la canne à la main



Clarisse voit l'air farouche
Que sur elle on a porté
Non, *l'auguste vérité*
Ne peut sortir de ma bouche
Je ne fus point chez Bancal
Mais quoi ! je me trouve mal

On prodigue l'eau des Carmes
Clarisse aussitôt revient ;
A Bastide qui soutient
Ne connaître cette dame
Elle dit Monstre cruage,
Tu as voulu m'égorger.

Malgré la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs,
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence,
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts.

VÉRITABLE COMPLAINTE

ARRIVÉE DE TOULOUSE,

Au sujet du CRIME AFFREUX commis à Rhodès sur la personne de l'infortuné FUALDÈS, par BASTIDE, JAUSION & complices.

Ecoutez, peuples de France.
Du royaume de Chili,
Peuples de Russie aussi,
Du cap de Bonne Esperance,
Le mémorable accident
D'un crime très-conséquent.

Capitale du Rouergue,
Vieille ville de Rhodez,
Tu vis de sanglants forfaits
A quatre pas de l'Ambergue,
Faits par des cœurs aussi durs
Comme tes antiques murs.

De très honnête lignée
Vinrent Bastide et Jausion,
Pour la malediction
De cette ville indignée;
Car de Rhodez les habitants
Ont presque tous des sentiments.

Bastide le gigantesse,
Moins deux pouces ayant six pieds,
Fut un scélérat fieffé
Et même sans politesse,
Et Jausion l'insidieux
Sanguinaire, avaricieux.

Ils méditent la ruine
D'un magistrat très prudent,
Leur ami, leur confident;
Mais ne pensant pas le crime,
Il ne se méfiait pas
Qu'on complotait son trépas.

Hélas! par un sort étrange,
Pouvant vivre honnêtement,
Ayant femmes et enfants,
Jausion, l'agent de change,
Pour acquitter ses effets,
Résolut ce grand forfait.

Bastide le formidable,
Le dix-neuf mars, à Rhodez,
Chez le vieillard Fualdès
Entre avec un air aimable,
Dit: « Je dois à mon ami,
» Je fais son compte aujourd'hui.»

Ces deux beaux frères perfides
Prennent des associés;
Bach et le porteur Bousquier,
Et Missonnier l'imbécille,
Et Colard est pour certain
Un ancien soldat du train.

Dedans la maison Bancale,
Lieu de prostitution,
Les bandits de l'Aveyron,
Vont faire leur bacchanale;
Car pour un crime odieux,
Rien n'est tel qu'un mauvais lieu.

Alors le couple farouche
Saisit Fualdès au Terral;
Avec un mouchoir fatal
On lui tamponne la bouche;
On remplit son nez de son
Pour intercepter le son.

Dans cet infâme repaire
Ils le poussent malgré lui,
Lui déchirant son habit,
Jetant son chapeau par terre
Et des vielleurs insolents
Assourdissent les passants.

Sur la table de cuisine
Ils l'étendent aussitôt;
Jausion prend son couteau
Pour égorger la victime;
Mais Fualdès, d'un coup de temps,
S'y soustrait adroitement.

Sitôt Bastide l'Hercule
Le relève à bras tendus,
De Jausion éperdu,
Prenant le fer homicide,
Est-ce là comme on s'y prend,
Vas, tu n'es qu'un innocent.

Puisque sans raison plausible,
Vous me tuez, mes amis,
De mourir en étourdi,
Cela ne m'est pas possible,
Ah! laissez-moi dans ce lieu
Faire ma paix avec Dieu.

Ce géant épouvantable
Lui répond grossièrement:
Tu pourras dans un instant
Faire paix avec le Diable,
Ensuite d'un large coup
Il lui traverse le cou.

Voilà le sang qui s'épanche,
Mais la Bancale aux aguets,
Le reçoit dans un baquet,
Disant: En place d'eau blanche,
Y mettant un peu de son,
Ça sera pour mon cochon.

Fualdès meurt, et Jausion fouille.
Prenant le passepartout,
Dit: Bastide, *ramasse tout.*
Il empoigne la grenouille,
Bague, clef, argent comptant,
Montant bien à dix-sept francs.

Alors chacun à la hâte,
Colard, Benoît, Missonnier,
Et Bach, le contrebandier,
Mettant la main à la pâte,
Le malheureux maltraité
Se trouve être empaqueté.

Certain bruit frappe l'ouie
De Bastide furieux,
Un homme s'offre à ses yeux,
Qui dit: Sauvez-moi la vie,
Car, sous ce déguisement,
Je suis Clarisse Enjalran.

Lors d'une main téméraire,
Ce monstre licencieux,
Veut s'assurer de son mieux
A quel homme il a affaire,
Et trouvant le fait constant,
Teint son pantalon de sang.

Sans égard et sans scrupule
Il a levé le couteau,
Jausion lui dit: Nigaud,
Quelle action ridicule!
Un cadavre est onéreux,
Que feras-tu donc de deux?

On traîne l'infortunée
Sur le corps tout palpitant;
On lui fait prêter serment,
Sitôt qu'elle est engagée,
Jausion officieux
La fait sortir de ces lieux.

Quand ils sont dedans la rue,
Jausion lui dit d'un air fier:
Par le poison ou le fer,
Si tu causes t'es perdue.
Manson rend du fond du cœur
Grâce à son tendre sauveur.

Bousquier dit avec franchise,
En contemplant cette horreur:
Je ne serai pas porteur
De pareille marchandise.
Comment, mon cher ami Bach,
Est-ce donc là ton tabac?

Mais Bousquier faisant la mine
De sortir de ce logis,
Bastide prend son fusil,
L'applique sur la poitrine
De Bousquier, disant: Butor,
Si tu bouges, tu es mort

Bastide, ivre de carnage,
Donne l'ordre du départ,
En avant voilà qu'il part,
Jausion doit fermer la marche,
Et les autres du brancard
Saisissent chacun un quart.

Alors de l'affreux repaire
Sort le cortége sanglant;
Colard et Bancal devant,
Bousquier, Bach portaient derrière;
Missonnier, ne portant rien,
S'en va la canne à la main.

En allant à la rivière,
Jausion tombe d'effroi.
Bastide lui dit: Eh quoi!
Que crains-tu? Le cher beau-frère
Lui répond: Je n'ai pas peur,
Mais tremblait comme un voleur.

Enfin l'on arrive au terme.
Le corps désempaqueté.
Dans l'Aveyron est jeté;
Bastide alors, d'un air ferme,
S'éloigne avec Jausion:
Chacun tourne les talons.

Par les lois de la physique,
Le corps du pauvre innocent,
Se trouvant privé de sang,
Par un miracle authentique,
Surnage, aux regards surpris,
Pour la gloire de Thémis.

L'on s'enquiert et l'on s'informe
Les assises d'Aveyron
Prennent condamnation
Par un arrêt bien en forme,
Qui, pour quelque omission
A subi cassation.

En vertu d'une ordonnance
La cour d'assises d'Albi,
De ce forfait inouï
En doit prendre connaissance;
Les fers aux mains et aux pieds,
Ces monstres sont transférés.

Le chef de gendarmerie
Et le maire de Rhodez
Ont inventé, tout exprès,
Une cage bien garnie,
Qui les expose aux regards,
Comme tigres et léopards.

La procédure commence;
Bastide le Rodomont,
Au témoin qui le confond,
Parle avec impertinence,
Quoique entouré de recors,
Il fait le drôle de corps.

Tous adoptent le système
De la dénégation;
Mais cette œuvre du démon
Se renverse d'elle-même;
Et leurs contradictions
Servent d'explications.

Pressé par leur conscience,
Bach et la Bancal, tous deux
Font des aveux précieux;
Malgré cette circonstance,
Les beaux-frères accusés
N'en sont pas déconcertés.

Qui vous a sauvé, Clarisse?
Dit l'aimable président;
— Il vous faut, en ce moment,
Le nommer à la justice:
Est-ce Veynac ou Jausion?
Je ne dis ni oui ni non.

Clarisse voit l'air farouche
Que sur elle on a porté;
Non, l'*auguste vérité*
Ne peut sortir de ma bouche...
Je ne fus point chez Bancal...
Mais quoi! je me trouve mal...

On prodigue l'eau des Carmes:
Clarisse aussitôt revient;
A Bastide qui soutient
Ne connaître cette dame,
Elle dit: Monstre enragé,
Tu as voulu m'égorger.

Si l'on en croit l'éloquence
De chacun des avocats,
De tous ces vils scélérats
Manifeste est l'innocence;
Mais malgré tous leurs rébus,
Ce sont des propos perdus.

De Clarisse l'innocence,
Paraît alors dans son jour;
Elle prononce un discours
Qui commande le silence,
Et n'aurait pas plus d'éclat
Quand ce serait son état.

« Dans cet asile du crime,
« Imprudente et voilà tout,
« Pleurs, débats, *j'entendis tout*,
« Derniers cris de la victime:
« Me trouvant là par hasard,
« Et pour un moment d'écart. »

A la fin tout débat cesse
Par la condamnation
De Bastide et de Jausion;
Colard, Bach et la tigresse,
Par un légitime sort,
Subissent l'arrêt de mort.

De la clémence royale,
Pour ses révélations,
Bach est l'objet. Pour raisons
On conserve la Bancale;
Jausion, Bastide et Colard
Doivent périr sans retard

A trois heures et demie,
Le troisième jour de juin,
Cette bande d'assassins
De la prison est sortie;
Pour subir leur châtiment,
Aux termes du jugement.

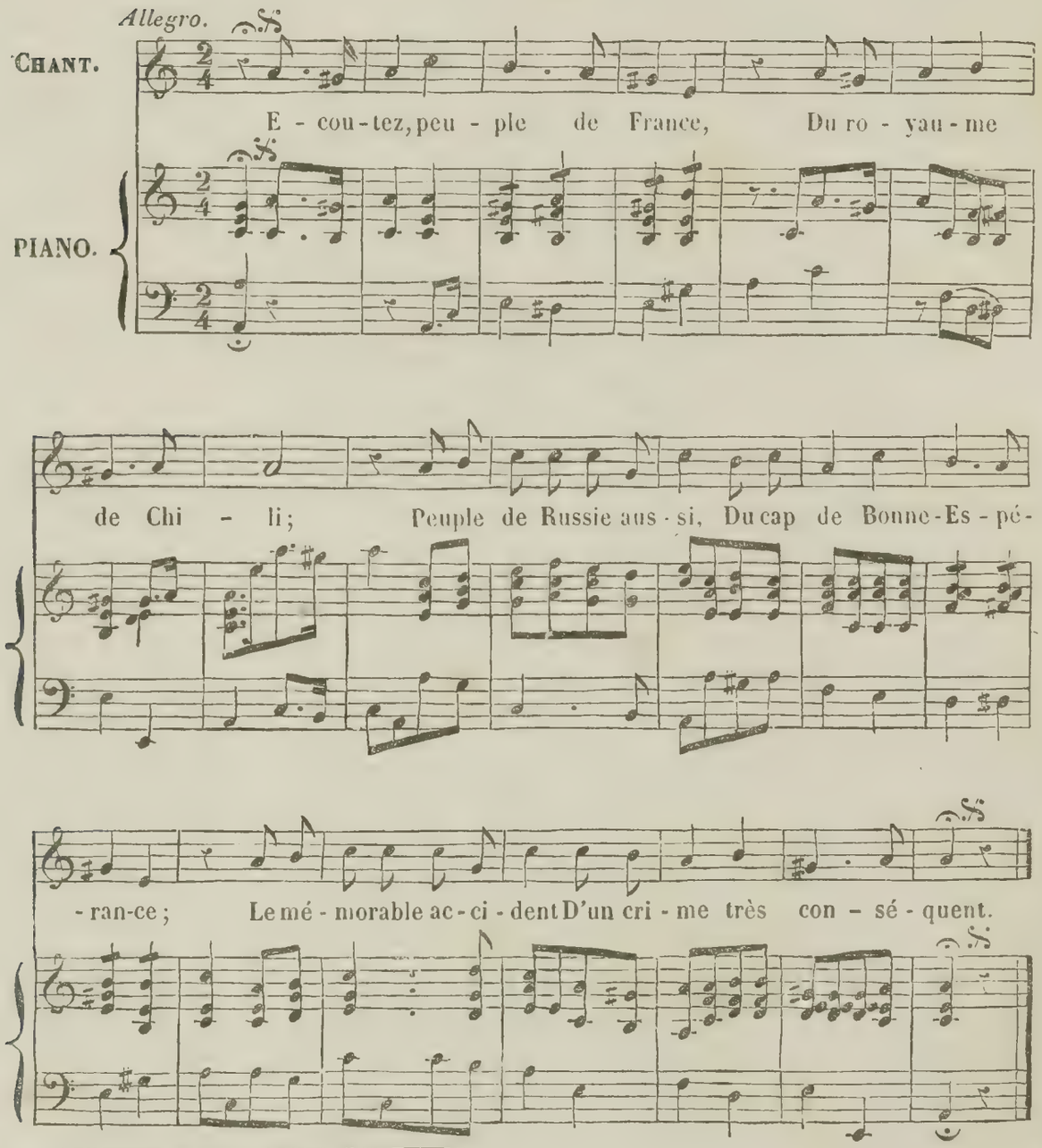
Bastide vêtu de même,
Et Colard comme aux débats,
Jausion ne l'était pas,
A sa famille qu'il aime,
Envoie une paire de bas
En signe de son trépas.

Malgré la sainte assistance
De leurs dignes confesseurs,
Ces scélérats imposteurs
Restent dans l'impénitence,
Et montent sur l'échafaud
Sans avouer leurs défauts.

(Dernières paroles de Jausion à sa femme.)

Epouse sensible et chère,
Qui, par mon ordre inhumain,
M'as si bien prêté la main
Pour forcer le secrétaire,
Elève nos chers enfants
Dans tes nobles sentiments.

COMPLAINTE DE FUALDÈS, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

(*) Ceux qui chantent cet air dans les rues font toujours le SOL BÉCARRE.

Paris, Impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands Augustins, 5.

LA
TENTATION DE SAINT ANTOINE

POT-POURRI

PAR SÉDAINE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES PAR M. DAUBIGNY.

NOTICE.

C'est une œuvre de la jeunesse de Sédaine, de l'époque où, avant de créer les drames intéressants de Richard-Cœur-de-Lion, de Félix, etc., il se livrait, en traçant Rose et Colas et le Diable à Quatre, aux vives et franches allures de l'Opéra Comique.

La fête d'une Toinette lui inspira cette folie, qui peut-être eût été jugée avec rigueur dans le siècle précédent, au temps où Boursault voyait sa Gazette supprimée pour avoir plaisanté sur la barbe d'un capucin, mais qui ne scandalisa personne à une époque où le monachisme était déjà déchu dans l'opinion même des gens les plus religieux.

En mettant en couplets la célèbre gravure de Callot, Sédaine, au surplus, ne reproduisait, comme lui, qu'une légende, tant soit peu bouffonne, que les moines eux-mêmes avaient eu la naïveté de faire sculpter dans une de leurs églises. C'est sur les stalles du chœur de l'Abbaye de Saint-Lucien, près de Beauvais, que la Tentation de Saint Antoine était ressuscitée, avec quelques scènes diaboliques plus burlesques encore, une entre autres où un cynique démon plaçait sous les yeux du Saint, en lui tournant le dos, un objet fort peu tentant. Le graveur et le poète, en supprimant ces détails, se montrèrent plus pudiques que les révérends Pères qui n'en avaient point été effarouchés.

Sédaine, toutefois, jugea plus tard qu'un de ses couplets (c'est le 9e de ce Pot-Pourri), pouvait, non à la lecture, mais par la décomposition d'un de ses vers dans le chant, être taxé de trop de grivoiserie, et, dans une nouvelle édition, il le fit imprimer avec un changement auquel on a dû ici se conformer.

Cette légère modification n'enlève rien, du reste, à la verve facile, au naïf abandon de cet espiègle enfant de la gaîté française, auquel on doit regretter que Sédaine n'ait pas donné quelques frères.

OURRY,
Membre du Caveau moderne.

AIR DU POT-POURRI DE LA TENTATION DE SAINT ANTOINE.

N° 1.

Ciel! l'u-ni-vers va-t il donc se dis-sou-dre? Quel bruit! quels cris! quel hor-

-ri-ble fra-cas! De-vant moi je vois la fou-dre, El-le tom-be par é-clats:

Tout est en pou-dre Sur mon gra-bat. Grand Dieu! du haut des cieux Vois ma dis-

-grace, Et par ta grâ-ce, Fais que je chas-se l'en-fer de ces lieux.

N° 2.

C'é-tait ain-si Qu'Antoine ex-primait ses a-larmes: C'é-tait ain-si Qu'Antoine exprimait

son souci, Lorsque le dia-ble par ses charmes Venait chez lui fai-re vacarmes, C'était ain-si.

N° 3.

On vit sor-tir d'u-ne grotte pro-fon-de Mil-le dé-mons, mil-le spec-tres di-vers:

Des noirs es-prits tou-te la troupe im-monde Pour le ten-ter dé-ser-ta les en-fers.

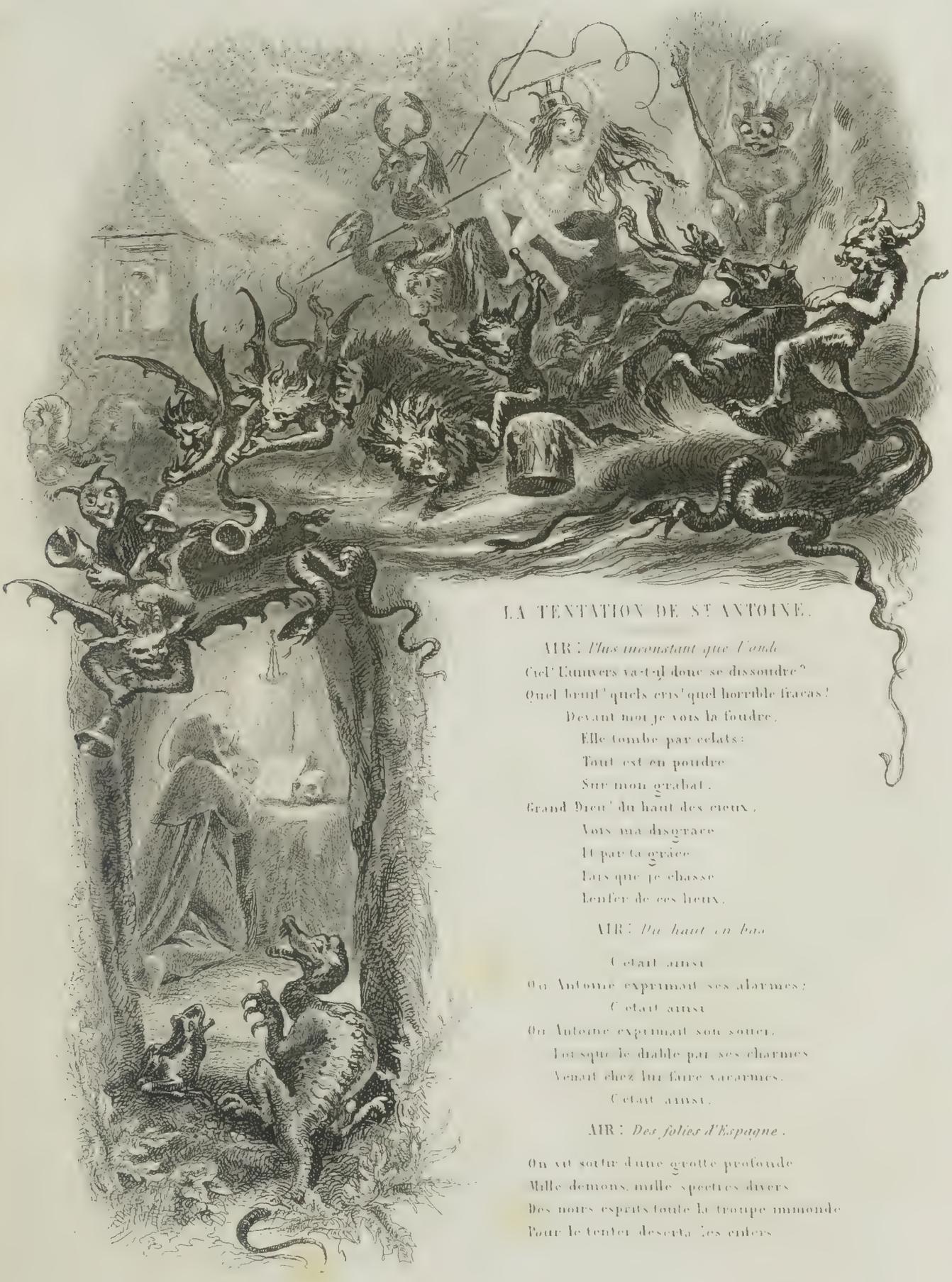
N° 4.

On vit des dé-mons, De tous les can-tons, De la ville et de la cam-

-pa-gne, De la Co-chin-chine et de l'Es-pa-gne; On y vit des diables blon-dins,

Des bruns, des gris et des châtains: Les bruns surtout, méchants lutins, Faisaient re-muer des pan-

-tins, Tu-re, lu-re, lure, Et flon flon flon, Tous a-vaient leur ton, Leur al-lu-re.



LA TENTATION DE St ANTOINE.

AIR : *Plus inconstant que l'onde*

Ciel! l'univers va-t-il donc se dissoudre?
Quel bruit! quels cris! quel horrible fracas!
Devant moi je vois la foudre,
Elle tombe par eclats:
Tout est en poudre
Sur mon grabat.
Grand Dieu! du haut des cieux,
Vois ma disgrace
Et par ta grâce
Lors que je chasse
Lenfer de ces lieux.

AIR : *Du haut en bas*

C'etait ainsi
Qu'Antoine exprimait ses alarmes:
C'etait ainsi
Qu'Antoine exprimait son souci,
Lorsque le diable par ses charmes
Venait chez lui faire vacarmes.
C'etait ainsi.

AIR : *Des folies d'Espagne.*

On vit sortir d'une grotte profonde
Mille demons, mille spectres divers
Des noirs esprits toute la troupe immonde
Pour le tenter deserta les enfers

AIR : *Turelure, lure, et flon flon flon.*

On vit des démons
De tous les cantons,
De la ville et de la campagne,
De la Cochinchine et d'Espagne;
On vit des diables blondins,
Des bruns, des gris et des châtains;
Les bruns, surtout, méchans lutins,
Faisaient remuer des pantins,
Turelure, lure,
Et flon, flon, flon,
Tous avaient leur ton,
Leur allure.

AIR : *La faridondaine.*

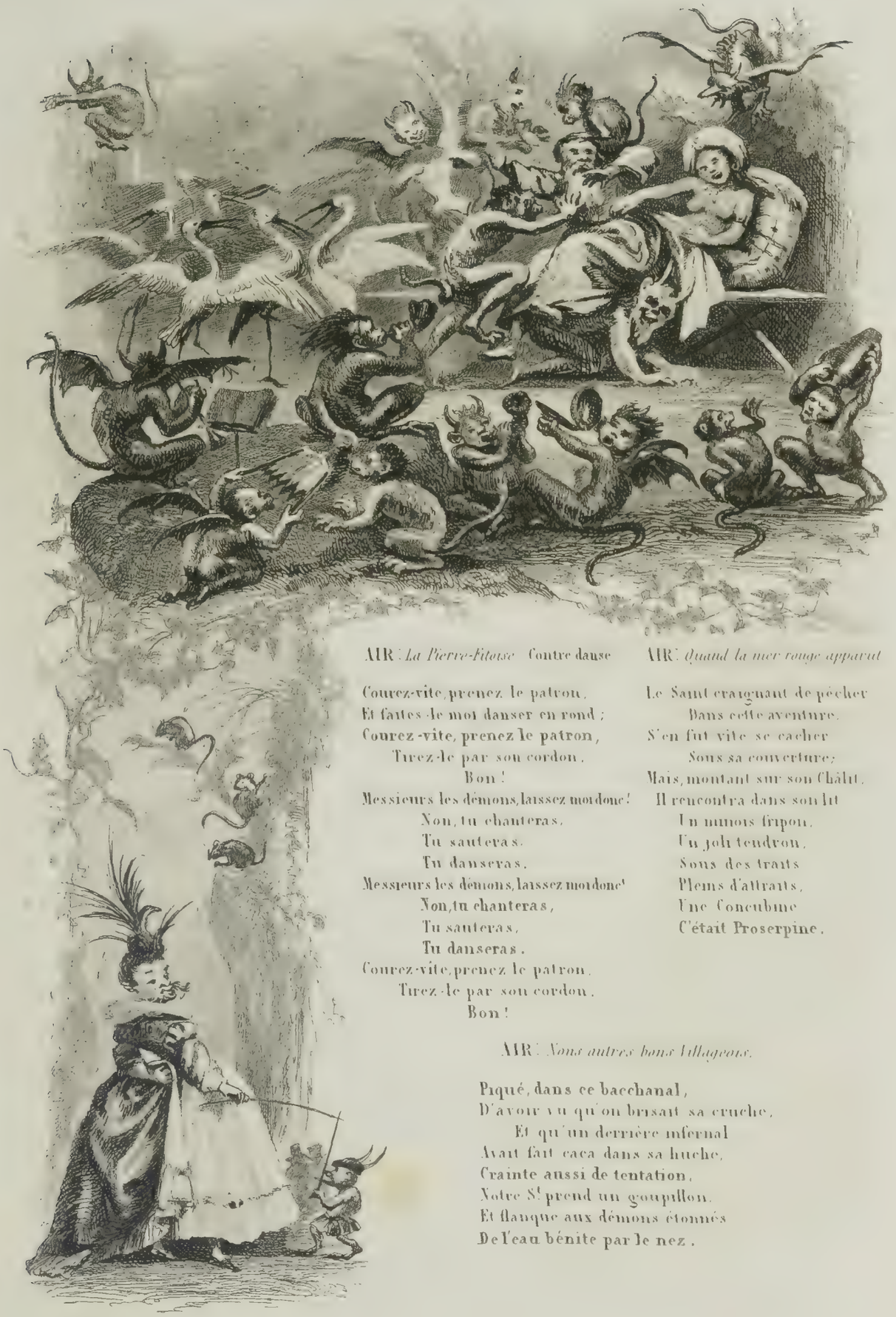
Quelques-uns prirent le Cochon
De ce bon Saint Antoine,
Et, lui mettant un capuchon,
Ils en firent un moine;
Il n'en coutait que la façon,
La faridondaine,
La faridondon:
Peut-être en avait-il l'esprit,
Biribi,
A la façon de barbari,
Mon ami.

AIR : *Dans un détour.*

Sur un Sofa
Une diablesse en falbala,
Aux regards fripons,
Découvrait deux jolis monts
Ronds.

AIR : *Au fond de mon caveau.*

Ronflant comme un Cochon,
On voyait sur un trône
Un des envoyés de Pluton;
Il portait pour couronne
Un vieux réchaud sans fond,
Et pour sceptre un tison
Sous ses pieds un démon,
En forme de dragon
Vomissait du canon.
Le diable s'éveille, s'étonne,
Et dit: garçon!



AIR : *La Pierre-Fitoise* Contre danse

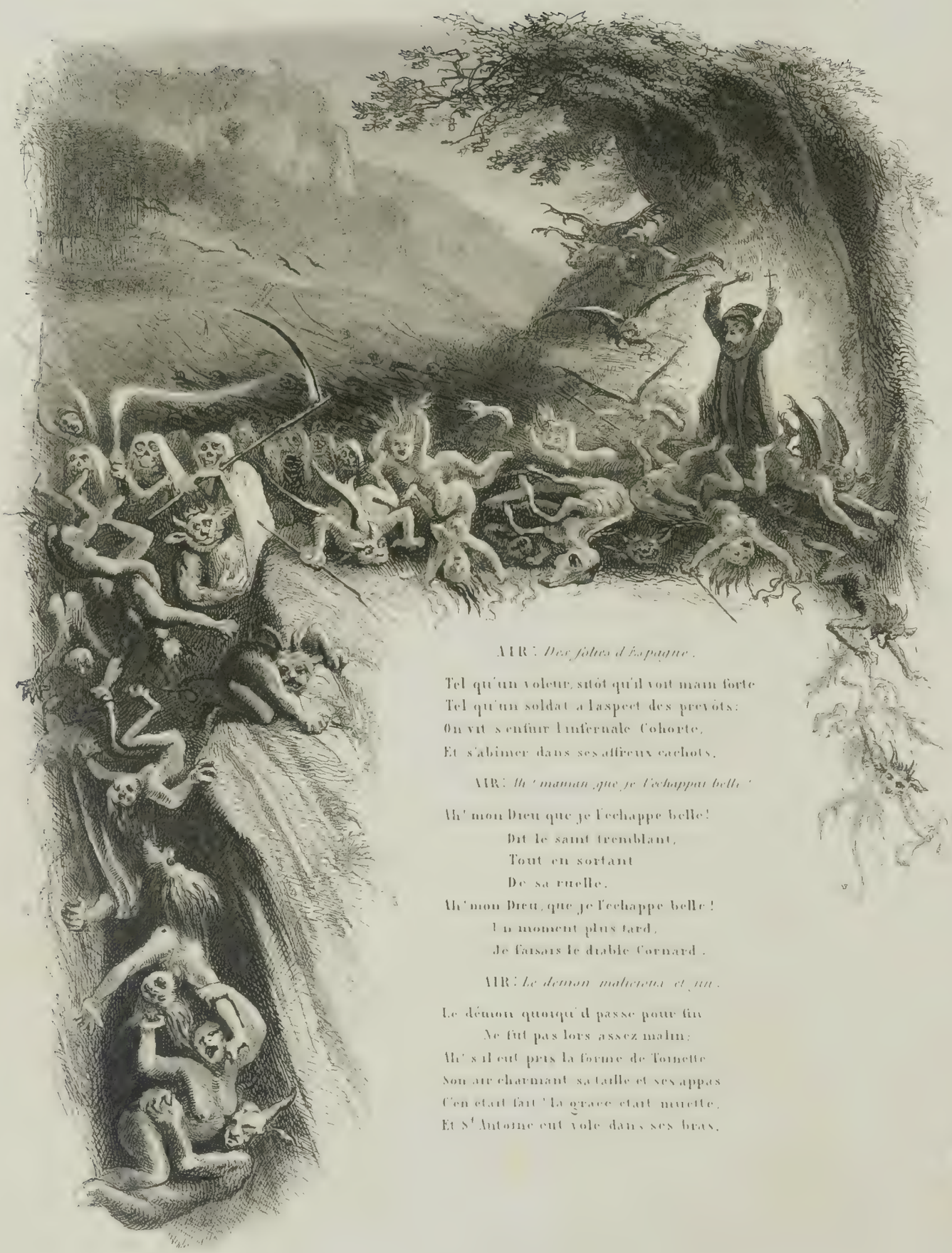
Courez-vite, prenez le patron,
Et faites-le moi danser en rond ;
Courez-vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon !
Messieurs les démons, laissez mordonc !
Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
Messieurs les démons, laissez mordonc !
Non, tu chanteras,
Tu sauteras,
Tu danseras.
Courez-vite, prenez le patron,
Tirez-le par son cordon.
Bon !

AIR : *Quand la mer rouge apparut*

Le Saint craignant de pécher
Dans cette aventure,
S'en fut vite se cacher
Sous sa couverture ;
Mais, montant sur son Châlit,
Il rencontra dans son lit
Un minois fripon,
Un joli tendron,
Sous des traits
Plens d'attraits,
Une Concubine
C'était Proserpine.

AIR : *Nous autres bons Villageois.*

Piqué, dans ce bacchanal,
D'avoir vu qu'on brisait sa cruche,
Et qu'un derrière infernal
Avait fait caca dans sa huche,
Crainte aussi de tentation,
Notre S^t prend un goupillon,
Et flanque aux démons étonnés
De l'eau bénite par le nez.



AIR : *Des folies d'Espagne.*

Tel qu'un voleur, sitôt qu'il voit main forte
Tel qu'un soldat à l'aspect des prevôts:
On vit s'enfuir l'infernale Cohorte,
Et s'abimer dans ses affreux cachots.

AIR : *Ah ! maman, que je l'échappai belle !*

Ah ! mon Dieu que je l'échappe belle !
Dit le saint tremblant,
Tout en sortant
De sa ruelle.
Ah ! mon Dieu, que je l'échappe belle !
Un moment plus tard,
Je faisois le diable Cornard.

AIR : *Le démon malicieux et fin.*

Le démon quoiqu'il passe pour fin
Ne fut pas lors assez malin:
Ah ! s'il eut pris la forme de Toinette
Son air charmant, sa taille et ses appas
C'en étoit fait ! la grace étoit muette,
Et St Antoine eut volé dans ses bras.

N° 5.

Quelques-uns pri-rent le co-chon De ce bon saint-An-toi-ne, Et, lui met-

-tant un ca-pu-chon, Ils en fi-rent un moi-ne: Il n'en coû-tait que

la fa-çon, La fa-ri-don-dai-ne, la fa-ri-don-don, Peut-être en a-vait-

-il l'es-prit, Bi-ri-bi, A la fa-çon de Bar-ba-ri, Mon a-mi.

N° 6.

Sur un so-pha U-ne dia-blesse en fal-ba-

-la, Aux re-gards fri-pons, Dé-cou-vrait deux jo-lis monts Ronds.

N° 7.

Ron-flant comme un co-chon, On vo-yait sur un trône Un des en-vo-yés

de Plu-ton. Il por-tait pour cou-ronne Un vieux réchaud de fer sans fond, Et

pour sceptre un ti-son. Sous ses pieds un dé-mon, En for-me de dra-gon, Vomissait du ca-

-non. Le dia-ble s'é-veille et s'é-ton-ne, Et dit: Gar-çon,

N° 8.

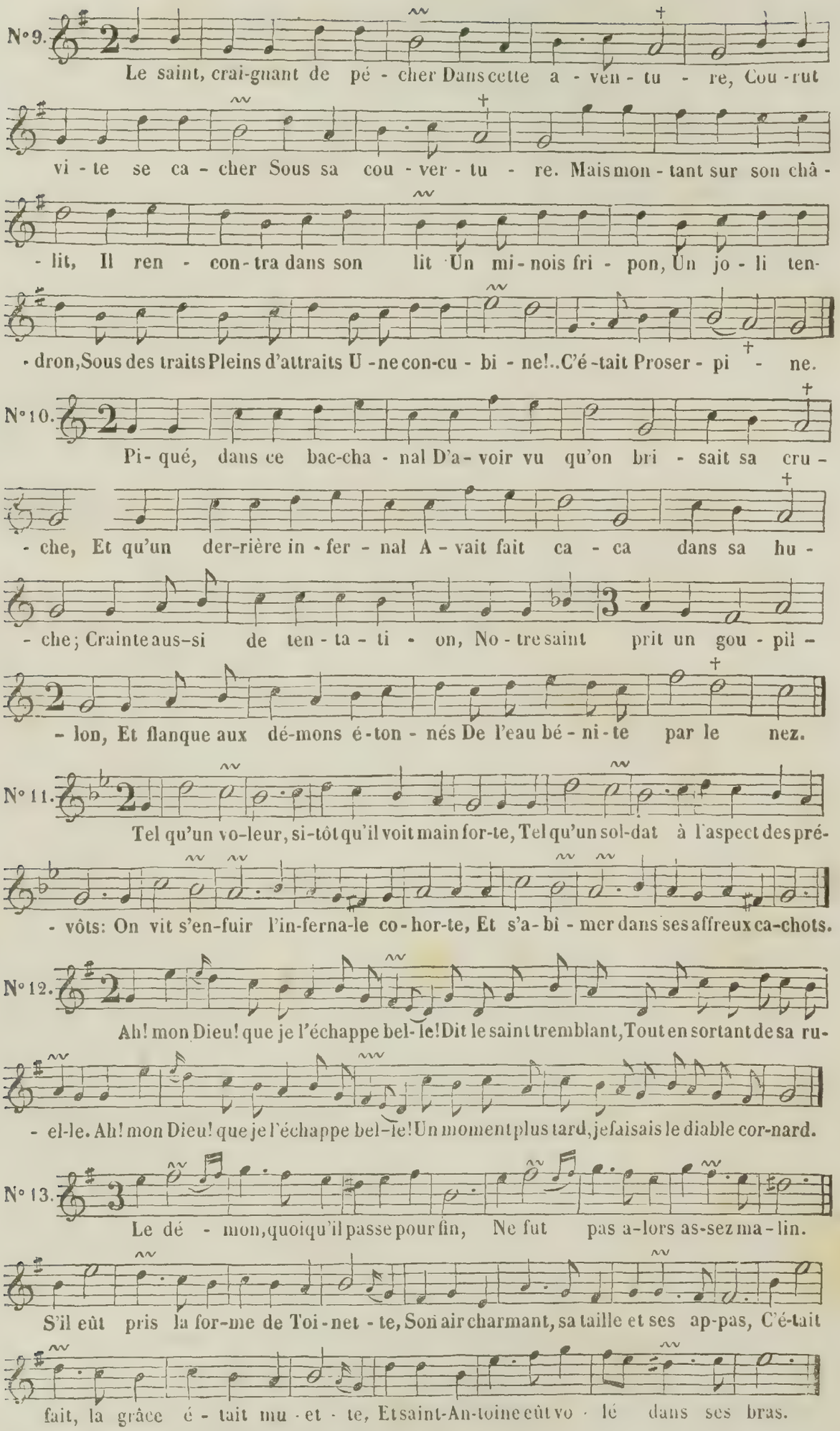
Cou-rez vi-te, pre-nez le pa-tron, Et fai-tes-le moi dan-ser en

rond: Cou-rez vi-te, pre-nez le pa-tron, Ti-rez-le par son cor-don.

Bon. Messieurs les dé-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-ras, Tu sau-te-ras, Tu dan-se-

-ras! Messieurs les dé-mons, laissez-moi donc! Non, Tu chante-ras, Tu sau-te-ras, Tu dan-se-

-ras! Cou-rez vi-te, Prenez le pa-tron, Ti-rez-le par son cor-don. Bon.



(Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands Augustins, 5.

LE COMTE ORRY

CHANSON PICARDE.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re et 4e pl., par M. WOLFF. — 2e et 3e pl., par M. LECHARD.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

NOTICE.

La Chanson du Comte Orry, après avoir joui d'une grande popularité, il y a plusieurs siècles, s'est retrouvée tout d'un coup à la mode, grace aux changements qui ont été faits dans les paroles par un littérateur moderne. Elle fut reproduite vers 1785 par De La Place qui, s'il faut ajouter foi à son témoignage, en connaissait quelques fragments du quatorzième ou quinzième siècle. Il ne craignit pas de remplir les lacunes, de rajeunir le langage, mais il en conserva l'air sur lequel il avait autrefois entendu chanter ces mêmes fragments dans la Picardie.

Si, comme antiquaire, on a lieu de regretter que La Place n'ait pas recueilli avec plus de fidélité les paroles du Comte Orry, on doit lui savoir gré de l'esprit dont il a fait preuve en les arrangeant. Non seulement il a conservé le rhythme sur lequel ce chant fut primitivement composé, mais encore il a mis dans le récit de cette aventure galante et peu chevaleresque, une finesse remarquable et beaucoup de naïveté, il a saisi avec bonheur le caractère de nos chansons populaires dans lesquelles un trait spirituel et malin fait toujours pardonner ce qu'il y a de risqué et de contraire à la morale, et où l'on ne rencontre aucune expression qui soit seulement grossière.

Peut-être quelques personnes sévères, rigides observatrices des lois de la morale, blâmeront-elles la reproduction d'un récit peu fait, sans aucun doute, pour nous édifier sur la régularité des mœurs du bon vieux temps. Mais qu'on veuille bien réfléchir qu'à toutes les époques certains désordres ont eu lieu sans qu'ils aient apporté aucun préjudice à l'accomplissement des devoirs les plus sacrés, et sans qu'une corruption générale en soit devenue le résultat nécessaire; de plus, qu'on se rappelle les Fabliaux de nos Trouvères les productions de nos Conteurs du quinzième et du seizième siècle, l'Heptaméron de la Reine de Navarre par exemple, et toutes ces facéties légères empreintes à un si haut degré de la gaité française, et l'on verra qu'on n'a craint à aucune époque, parmi nous, d'aborder le récit d'une aventure galante, pourvu toutefois que l'esprit et la finesse des détails en fissent oublier la liberté ou même la licence; c'est pourquoi je demanderai en faveur de l'ancienneté la même indulgence pour notre Comte Orry.

Comme on le pense bien, l'histoire n'a gardé aucune trace du fait raconté dans la Chanson. Orry est le nom de baptême de quelque seigneur qui se sera rendu coupable envers l'abbaye de Farmoutiers de violence

sacrilege. Quant à cette abbaye, située dans l'ancienne province de Champagne, non loin de Coulommiers, elle a été fondée, dit-on, vers 627, par Faro, sœur du fameux Saint Faron, évêque de Meaux. Enrichie peu à peu par la piété des fidèles, et les nombreux pèlerinages qu'on y faisait le 10 mai de chaque année, en l'honneur de la sainte fondatrice, l'abbaye de Farmoutiers jouissait d'un revenu de plus de vingt mille livres. Les bâtiments de l'Abbatiale existent encore aujourd'hui; ils sont remarquables par l'agrément de leur position et la beauté des jardins.

Nous avons dit précédemment que La Place avait su conserver le rhythme ancien de la Chanson du Comte Orry. Comme presque toutes les productions du même genre, elle rime par assonnance, c'est à dire que chaque vers est terminé par une voyelle, tantôt muette, tantôt ouverte, indifféremment, en ne tenant pas compte des consonnes qui la suivent. Un exemple fera mieux comprendre ma définition :

Si le roi m'avoit donné
Paris sa grand ville,
Et qu'il m'eût fallu quitter
L'amour de ma mie,
J'aurois dit au roi Henri :
Reprenez votre Paris,
J'aime mieux ma mie,
O gai
J'aime mieux ma mie.

Ce rhythme, dont l'origine remonte au berceau de notre langue, et qui se trouve dans les plus anciennes poésies françaises, a toujours été employé dans la Chanson populaire, principalement dans la Chanson populaire historique. On peut le considérer comme en étant la forme consacrée. Qu'on me permette de reproduire ici trois vers empruntés à l'un de ces poèmes, connus dans l'histoire de notre vieille littérature sous le nom de Chansons de Geste, au roman de Garin le Loherain, publié il y a quelques années par M. P. Paris. Le frère de Garin, l'un des héros de ce poème, Begon de Belin, éprouve un de ces accès de tristesse qui semblent pour les esprits superstitieux un présage de mort. Telle est la position de Begon. Il a près de lui sa femme et ses deux enfants qui se livrent aux amusements de leur âge : "Pourquoi cette tristesse? dit Béatrix au Chevalier, n'êtes-vous pas un duc riche et puissant? n'avez-vous pas de l'or dans vos coffres, des faucons sur vos perches, des chevaux, des étoffes de menu vair et de gris?" — "Il est vrai, répond Belin, mais

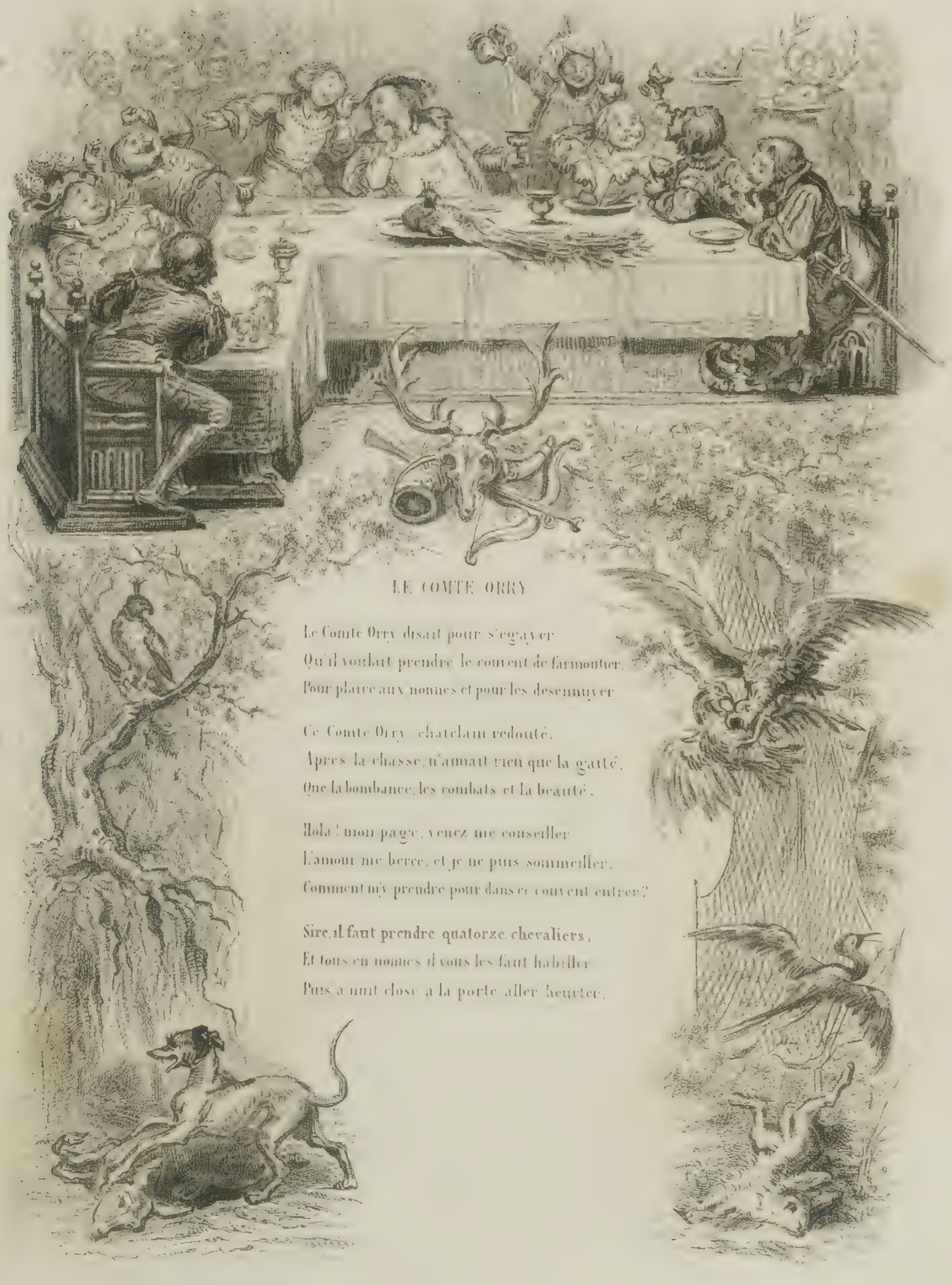
N'est pas richesse ne de vair, ne de gris.....
Mais est richesse de parens et d'amis,
Li cuers (*le cœur*) d'un homme vaut tout l'or d'un païs."

On me pardonnera, je l'espère, en faveur de cette belle pensée, cette petite excursion sur le domaine de l'érudition.

La Chanson du Comte Orry était dans toutes les bouches, quand M. Scribe, en 1816, composa sur le même sujet une de ces petites comédies spirituelles et malignes dont il possède le secret, seulement il rejeta aux temps des Croisades et dans un château l'époque et le lieu de l'action.

Ce fut sur cette donnée que Rossini, en 1828, écrivit sa charmante musique du Comte Orry, devenue presque aussi populaire que la Chanson; il avait pour but de préparer les Artistes du Grand-Opéra à l'exécution de Guillaume Tell. Il préludait ainsi par des accords harmonieux et charmants au dernier chef-d'œuvre qu'il nous a laissé.

LE ROUX DE LINCY.



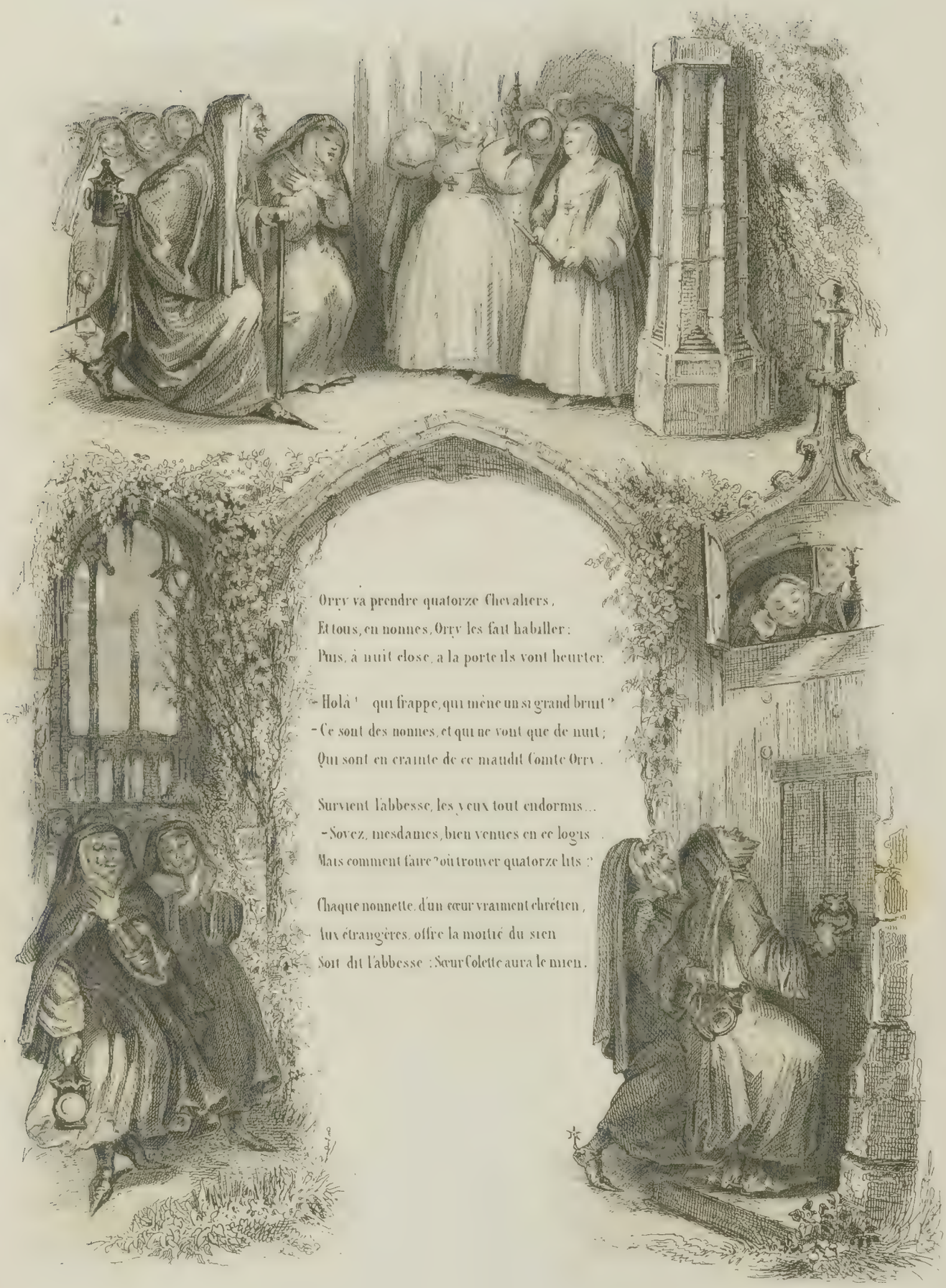
LE COMTE ORRY

Le Comte Orry disait pour s'egayer
Qu'il voulait prendre le couvent de farmoutier,
Pour plaire aux nonnes et pour les desennuyer

Ce Comte Orry chatelain redouté,
Apres la chasse, n'aimait rien que la gaîté,
Que la bombance, les combats et la beauté.

Hola ! mon page, venez me conseiller
L'amour me berce, et je ne puis sommeiller.
Comment m'y prendre pour dans ce couvent entrer ?

Sire, il faut prendre quatorze chevaliers,
Et tous en nonnes il vous les faut habiller
Puis a nuit close a la porte aller heurter.

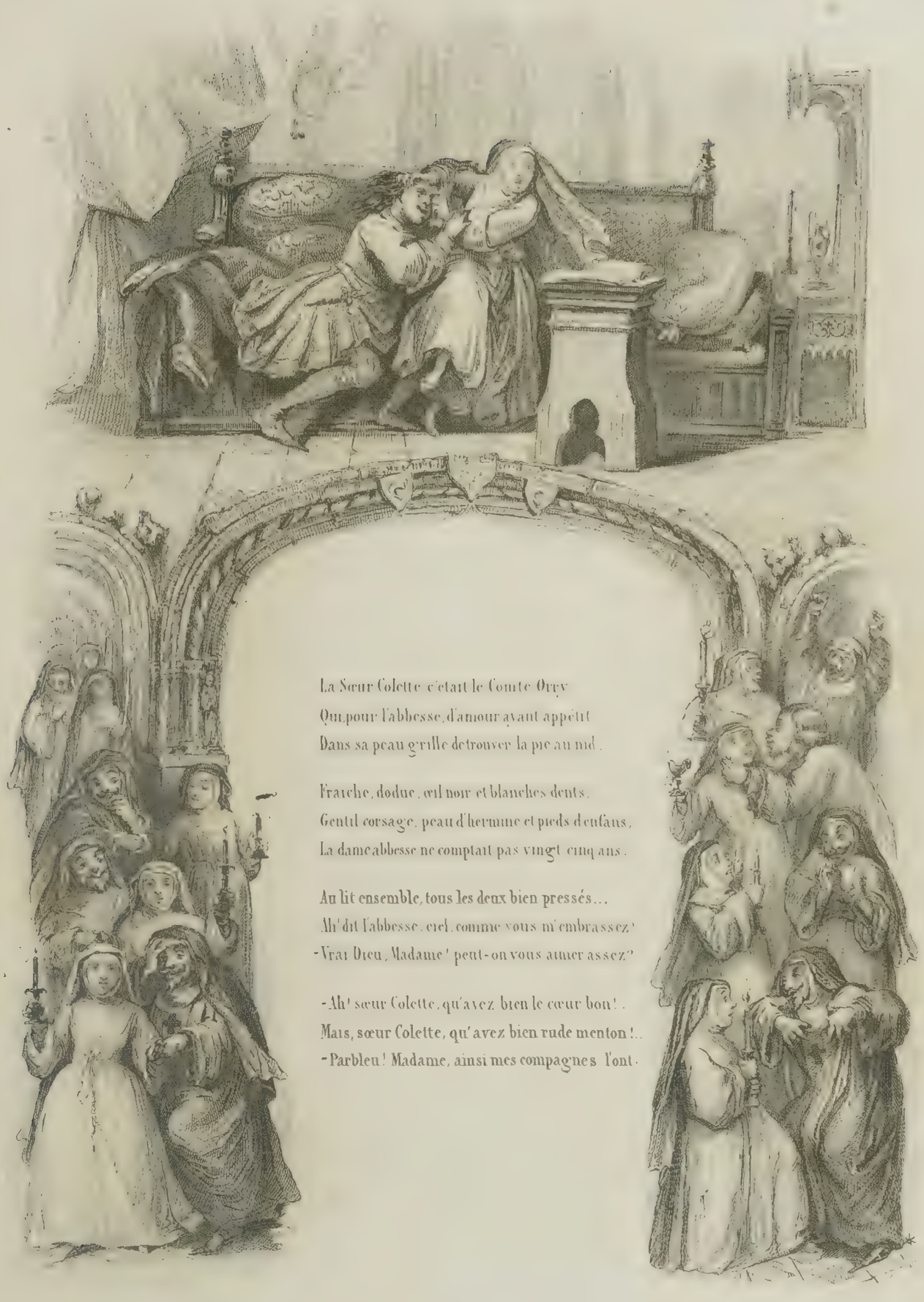


Orry va prendre quatorze Chevaliers,
Et tous, en nonnes, Orry les fait habiller :
Puis, à nuit close, à la porte ils vont heurter.

– Holà ! qui frappe, qui mène un si grand bruit ?
– Ce sont des nonnes, et qui ne vont que de nuit ;
Qui sont en crainte de ce maudit Comte Orry.

Survient l'abbesse, les yeux tout endormis...
– Soyez, mesdames, bien venues en ce logis.
Mais comment faire ? où trouver quatorze lits ?

Chaque nonnette, d'un cœur vraiment chrétien,
Aux étrangères, offre la moitié du sien.
Soit dit l'abbesse : Sœur Colette aura le mien.

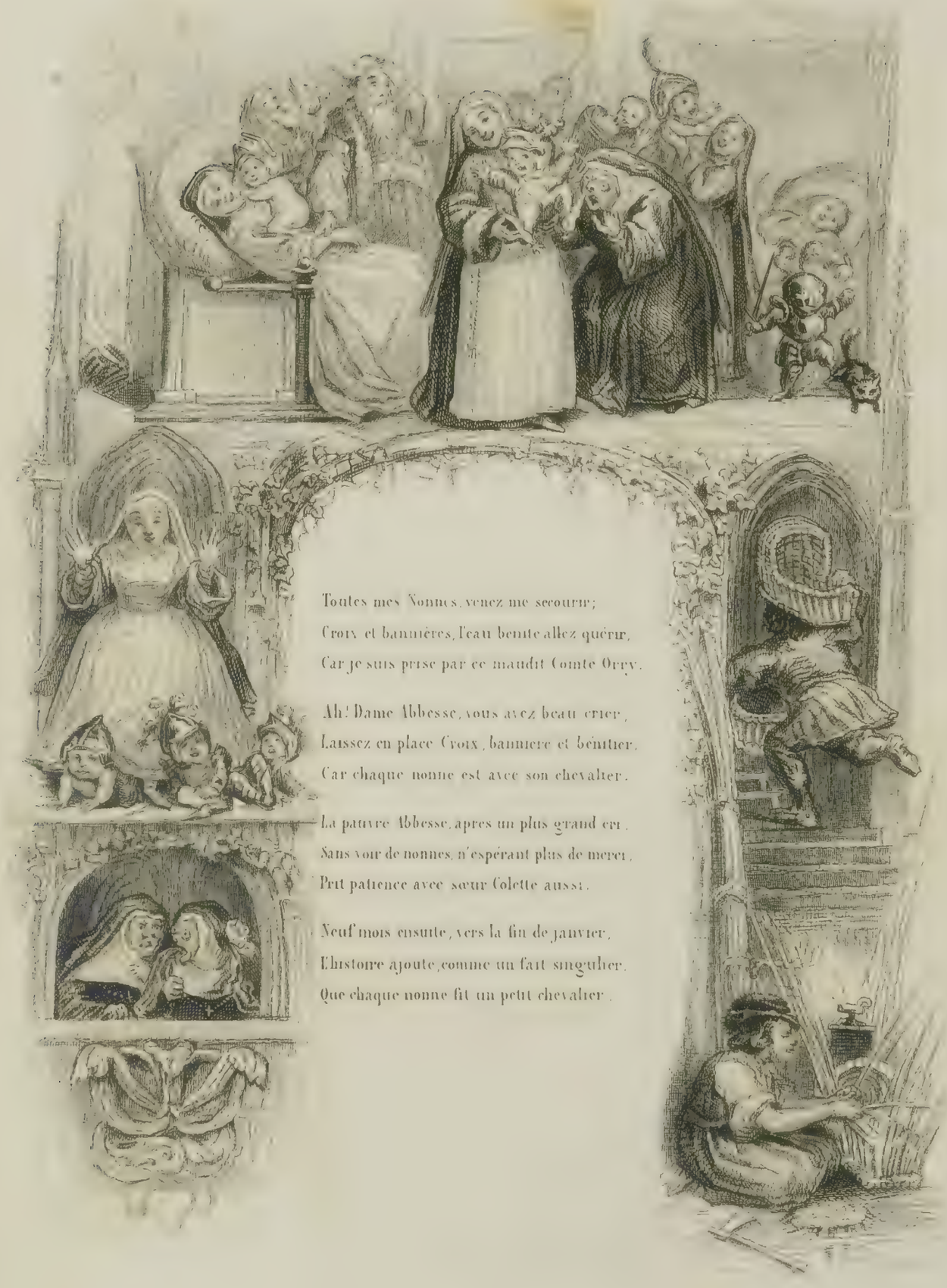


La Sœur Colette c'était le Comte Orry
Qui, pour l'abbesse, d'amour ayant appétit
Dans sa peau grille de trouver la pie au nid.

Fraîche, doduc, œil noir et blanches dents,
Gentil corsage, peau d'hermine et pieds d'enfans,
La dame abbesse ne comptait pas vingt cinq ans.

Au lit ensemble, tous les deux bien pressés...
Ah! dit l'abbesse, ciel, comme vous m'embrassez!
-Vrai Dieu, Madame! peut-on vous aimer assez?

-Ah! sœur Colette, qu'avez bien le cœur bon!..
Mais, sœur Colette, qu'avez bien rude menton!..
-Parbleu! Madame, ainsi mes compagnes l'ont.



Toutes mes Nonnes, venez me secourir;
Croix et bannières, l'eau benite allez quérir,
Car je suis prise par ce maudit Comte Orry.

Ah! Dame Abbesse, vous avez beau crier,
Laissez en place Croix, bannière et bénitier,
Car chaque nonne est avec son chevalier.

La pauvre Abbesse, après un plus grand cri,
Sans voir de nonnes, n'espérant plus de merci,
Prit patience avec sœur Colette aussi.

Neuf mois ensuite, vers la fin de janvier,
L'histoire ajoute, comme un fait singulier,
Que chaque nonne fit un petit chevalier.

AIR DU COMTE ORY, avec accompag. de piano, par M. H COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Le comte Or-ry, di-sait pour s'é-ga-yer Qu'il vou-lait prendre

PIANO.

Le couvent de Farmoutier Pour plaire aux non-nes, Et pour les dé-sen-nu-yer.

(On pourra chanter un couplet solo et l'autre en chœur.)

Allegro.

SOPRANO.

F Ce comte Or-ry, châ-te-lain re-dou-

TÉNOR.

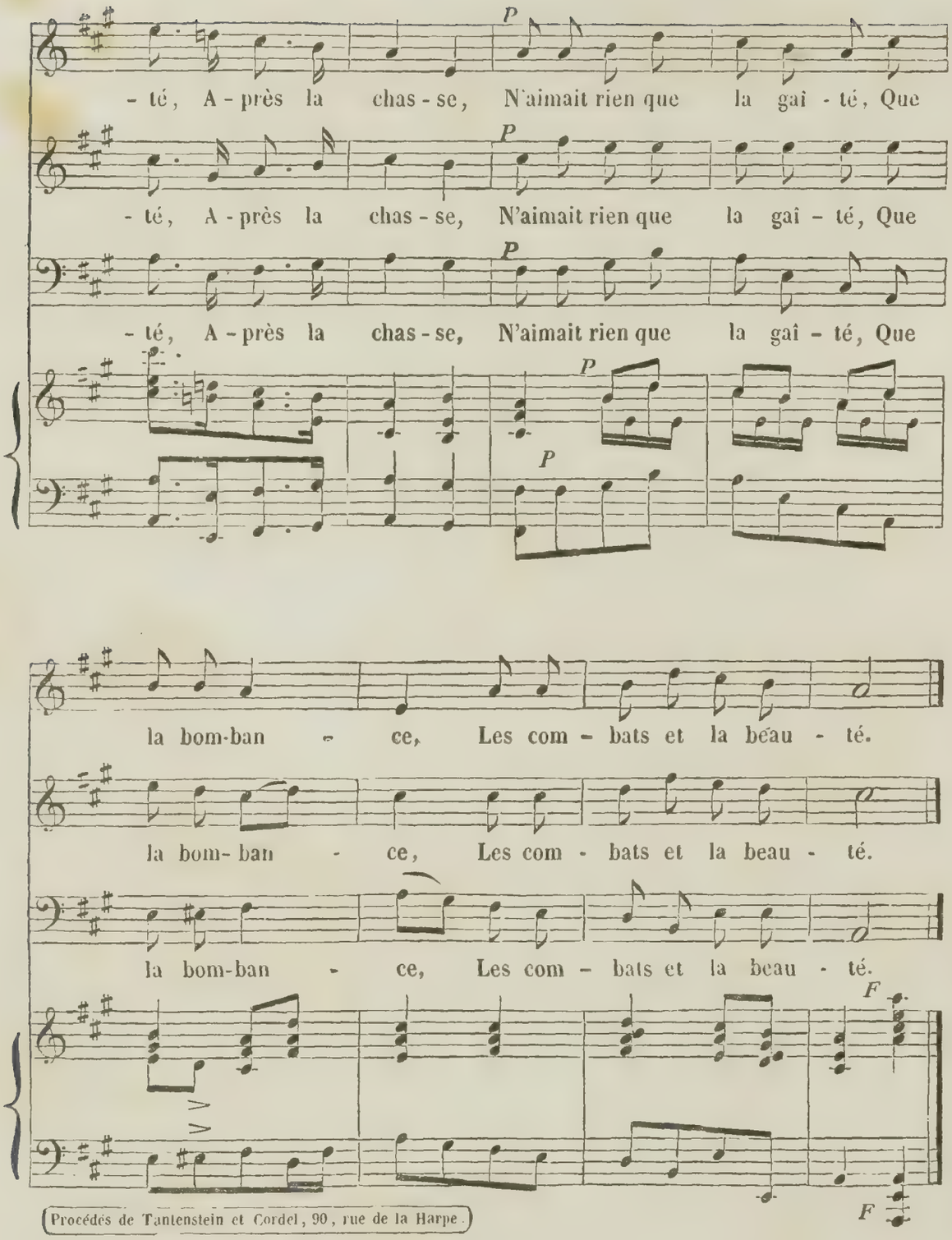
F Ce comte Or-ry, châ-te-lain re-dou-

BASSE.

F Ce comte Or-ry, châ-te-lain re-dou-

PIANO.

F



Paris, imprimerie de FILLEY FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

HÉLOÏSE ET ABAILARD,

ROMANCE PAR M. MARTIN DE CHOISY,

DE MONTPELLIER.

AIR: DE MALBROUGH.

DESSINS PAR M. EMY.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. DESJARDINS. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. MONIN.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Qui n'a pas entendu parler des amours et des malheurs d'Héloïse et d'Abailard! Il y a sept cents ans que cet amant infortuné est mort; vingt ans après on mit dans sa tombe sa fidèle Héloïse, qui lui avait survécu, et une tradition plus poétique que vraisemblable dit que, lorsque l'on déposa près de lui les restes inanimés de son amante, il étendit les bras pour la recevoir. Leur tombeau était à l'Abbaye du Paraclet, dont Héloïse avait été abbesse. En 1791, époque funeste où commencèrent des profanations qui s'étendirent jusque sur la cendre des morts, le tombeau d'Abailard et d'Héloïse qui avait été construit par les soins de Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, ami d'Abailard, fut enlevé du Paraclet, et envoyé à Nogent, puis ensuite transporté au Musée des Monuments français. Ce petit édifice forme une espèce de chapelle entourée de colonnes, il a été composé sous la direction de M. Alexandre le Noir, avec différents débris d'architecture gothique. Aux deux statues couchées qui sont sur le tombeau proprement dit, et qui paraissent avoir été rétablies au 16e siècle, on adapta des têtes sculptées par M. Desenne, après avoir mesuré et dessiné l'ossification de celles des deux personnages. Le procès-verbal de la translation qui eut lieu en 1800, porte que la tête d'Abailard n'avait pas été trouvée entière, mais que celle d'Héloïse était complète, d'une belle proportion, son front d'une forme bien arrondie, et en harmonie avec les autres parties de la tête. On remarqua que les corps avaient été de grande stature et de belles proportions.

En 1817, le tombeau d'Abailard et d'Héloïse fut transporté au cimetière du Père Lachaise, où il est aujourd'hui le but du pèlerinage de beaucoup d'amants qui vont s'y jurer une fidélité éternelle, et déposer des couronnes sur la tombe de ceux qu'ils promettent de prendre pour modèles; mais souvent les serments sont oubliés avant que les fleurs de la couronne soient flétries!

Outre le pèlerinage du tombeau, les curieux font aussi quelquefois celui de la maison où logeait le chanoine Fulbert, oncle d'Héloïse, et dont l'horrible cruauté s'exerça sur Abailard. On voit encore cette vieille maison enclavée dans de mauvaises constructions sur le quai de la Cité, au coin de la rue Basse des Ursins et de la rue des Chantres. Les propriétaires ont scellé dans la muraille de la cour, deux têtes sculptées en bas-relief, et que l'on donne comme les portraits des deux amants; mais personne n'est forcé de croire à leur identité.

Cet Abailard si connu par ses amours, et par l'infortune qui en fut la suite, l'est beaucoup moins des gens du monde, par sa science et par sa philosophie. C'était un illustre professeur, homme supérieur à son siècle, et dont les succès lui attirèrent des persécutions. On le chassa de son école qu'il tenait à Melun, et il fut obligé souvent de donner ses leçons en plein air. De Corbeil il vint à Paris, où son éclatante célébrité lui attira de nouvelles persécutions. Ce fut là qu'il connut cette Héloïse, qui joignait à la plus grande beauté l'esprit et la science, et qui partagea bientôt la passion qu'elle avait inspirée à son maître. Nous ne dirons pas ce que tout le monde sait; mais il est certain qu'un amour-propre malentendu les perdit. Un mariage secret les avait unis. Héloïse, à qui la prétendue gloire d'Abailard était plus précieuse que la sienne, nia leur union avec serment, et Fulbert irrité, aposta des gens qui entrèrent la nuit dans la chambre d'Abailard, et commirent sur sa personne la moitié d'un assassinat. Il se réfugia dans un cloître, Héloïse prit le voile: mais la séparation de leurs corps n'éteignit pas le feu dont brûlaient leurs cœurs. Il fallait un aliment à l'ame ardente d'Abailard; sollicité par ses disciples de reprendre ses leçons publiques, il rouvrit son école, et l'affluence y fut si grande, qu'on assure qu'il eut jusqu'à trois mille auditeurs. On serait bien surpris aujourd'hui de connaître les sujets qui attirèrent cette foule. C'étaient des traités de théologie, des disputes sur les dogmes et les mystères, dans lesquels le professeur montrait de l'imagination, du savoir, de l'esprit, mais encore plus d'idées singulières, et de vaines subtilités. Parmi les détracteurs les plus acharnés d'Abailard, fut Saint Bernard, qui l'appela Dragon infernal, persécuteur de la foi, précurseur de l'Ante-Christ. Ce saint lui reprocha d'avoir fait DES CHANSONS! Il en avait fait dans sa jeunesse, que n'en avons-nous une pour la mettre dans notre recueil! Ce qui reste de plus intéressant des deux illustres et malheureux époux, c'est le recueil de leurs lettres, où leur amour chaste et platonique leur inspire une éloquence touchante. (Ces lettres latines ont été traduites et publiées en français, par Bastien, 1782). Tous ceux qui aiment la poésie, connaissent l'Epitre d'Héloïse à Abailard, par Colardeau, traduction en vers de l'anglais de Pope, et qui réunit la chaleur du sentiment à celle de l'expression.

Le théâtre pouvait difficilement accueillir le sujet d'Abailard et d'Héloïse, cependant il y a quelques années qu'il a été risqué sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, et que le public populaire du boulevart y a pris un grand intérêt. En 1752, un M. Huys en avait fait un drame en cinq actes et en vers, dont la représentation eût été d'autant plus impossible, que les détails et le style portaient le cachet du plus mauvais goût: cependant il paraît avoir été fait sérieusement.

Mais comme il n'est pas de grande infortune, de chose noble ou touchante, que ce qu'on appelle l'esprit français ne se plaise à tourner en ridicule, il eût manqué à l'histoire d'Abailard et d'Héloïse d'être mise en parodie. Aussi, dans la nouveauté de l'air de Malbrough, en 1783, un Monsieur de Choisy, qui était l'un des grands fournisseurs de l'Almanach des Muses, commit au sujet des amants du Paraclet, ce que Voltaire avait commis pour la noble et infortunée Pucelle d'Orléans. Sa romance, imprimée dans plusieurs recueils du temps, est une de ces plaisanteries qui donnent une idée du goût de l'époque, et qui peuvent se placer à côté des romances de Daphné, par Marmontel, de Tarquin et Lucrèce, par Saint-Peravy, d'Orphée, de Virginie; et de Héro et Léandre, par Scarron, qui avait donné le modèle du genre.

On ne saurait parler d'Héloïse, sans rappeler la Nouvelle Héloïse, de J.-J. Rousseau, titre qu'il donna à son ouvrage, parce que les deux personnages principaux sont réduits aussi à l'amour platonique, et qu'ils s'écrivent comme s'écrivaient Abailard et Héloïse. Mais quelle différence entre ces sentiments si passionnés et si vrais, exprimés par ceux qui les éprouvent, et ceux qu'invente un auteur. Quoique plusieurs de ces lettres soient admirables par la chaleur de l'expression, l'effervescence des sentiments, l'auteur a beau vouloir varier son ton, et prendre celui de ses personnages, on retrouve toujours J.-J. Rousseau discutant et déclamant, au lieu que dans ses modèles, on retrouve toujours Héloïse et Abailard.

DU MERSAN.

HÉLOÏSE & ABEILARD

Ecoutez sexe aimable
Le recit [illegible] lamentable
D'un fait tres véritable
Qu'on lit dans St Bernard.
Le Docteur Abeilard,

Sous le même couvert
Logeait le galant vert,
Son latin avec zèle

Mais un beau jour, Helas!
Donnant leçon tout bas
Fulbert, avec main forte
Vint frapper [illegible] à la porte
Entoure d'une escorte
Nombreuse et sans pitié,
Abeilard effrayé,
Et mourant à mortie
Quand on vint le surprendre,

Maître dans plus d'un Art
Précepteur de Fillette,
Soupirait [illegible] en cachette
Pour la nièce discrète
Du Chanoine Fulbert.

Il montrait [illegible] à la belle
Et l'on dit qu'auprès d'elle
Il ne le perdait pas

Lui faisait [illegible] bien comprendre
Un passage assez tendre
Du savant art d'aimer
Il voulut s'exprimer,
Mais sans trop s'informer
L'Abbé prenant le drôle,
Lui coupa [illegible] la parole
Et le maître d'école
Par force resta court.

Dans ce funeste jour
On vit pleurer l'Amour.
Sans jeter feu ni flamme
Refroidi — pour sa Dame
Abeilard en bonne âme,
A Saint-Denis s'en fut
De Satan à l'affût,
Il trompa mieux le but
Que défunt Saint-Antome

Car la main — du Chanome
De l'ennemi du Mome
L'avait mis à couvert
Voyant tout découvert,
Loin de l'Oncle Fulbert,
La dévote Heloise
Qu'on avait — compromise,
S'en fut droit à l'Eglise
Du Couvent d'Argenteuil.

On lui fit bon accueil
Avec la larme à l'œil,
Chaque sœur se récrie
Sur la main — en furie
Qui trancha pour la vie
Le fil de ses amours
Craignant les sots discours
La belle pour toujours
Quitta ce domicile.

Abeilard — plus tranquille
Lui fit don d'un asyle,
Non loin de son Couvent,
Héloise, en pleurant,
Le mit en monument
Elle eut mieux fait d'en rire
Car avant — qu'il expire
Elle pouvait bien dire
Ici gît mon amant

HÉLOÏSE ET ABAILARD,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

É - cou-tez, sexe ai - ma - ble, Le ré - cit, Le ré-cit la-men

PIANO.

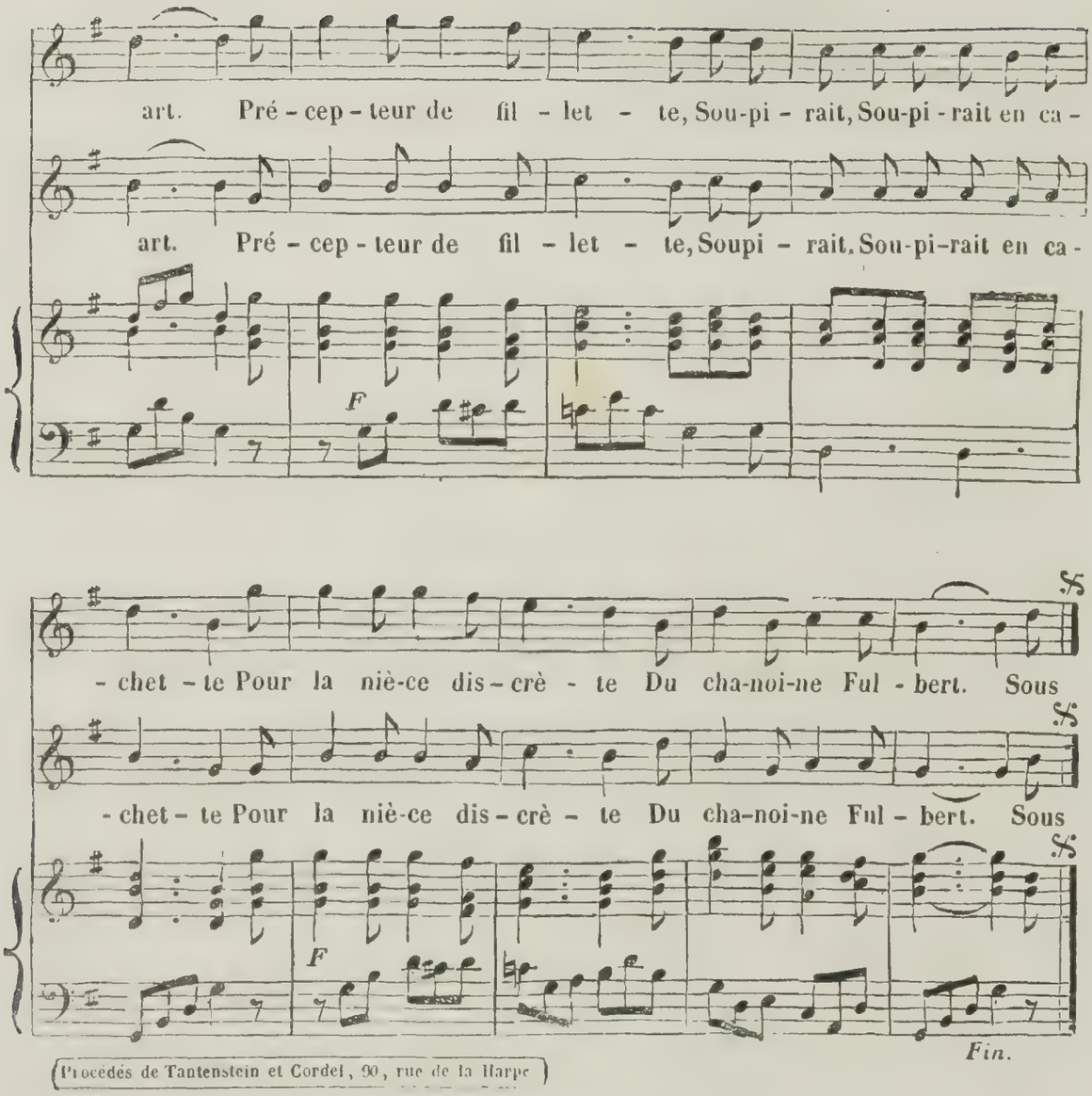
P

Duo.

- ta - ble D'un fait très vé - ri - ta - ble Qu'on lit dans saint-Ber - nard. Le

doc - teur A - bei - lard, Maî - tre dans plus d'un

doc - teur A - bei - lard, Maî - tre dans plus d'un



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5

LA MARMOTTE EN VIE,

PAROLES ET MUSIQUE DE DUCRAY-DUMINIL.

DESSINS DE M. E. GIRAUD

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. WOLFF. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. NARGEOT.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Marmotte ne sera bientôt plus qu'une tradition, son règne a passé comme tant d'autres. Les progrès de la civilisation font disparaître petit à petit tout ce qui amusait nos pères, et la perfection de la police dépouille nos boulevarts et nos places publiques de tous les embellissements qui procuraient au peuple d'innocentes récréations.

Il n'y a plus de Fanchons ni de Javottes avec leurs Vielles et leurs Marmottes. Les Montagnardes sont devenues fabuleuses, comme la Suisse, qu'un homme d'un esprit original prétend n'être qu'une contrée fantastique, existant seulement dans l'imagination des touristes.

La Marmotte en vie était une curiosité. Elle était si célèbre que l'on a composé des Chansons en son honneur. Cette pauvre bête, enlevée à ses montagnes, faisait le voyage de Paris dans une botte, et devenait le gagne-pain des pauvres petits Savoyards et Auvergnats qui émigraient chaque année pour diminuer les charges de leur nombreuse famille. Mais si la Marmotte a perdu son crédit, c'est peut-être aussi la faute des marmottiers. Le charlatanisme, je pourrais dire le macairisme du siècle les a gagnés, et c'est ce qui les a perdus. Nous avons vu un petit Savoyard pleurant au coin d'une borne, et sa Marmotte sans vie, étendue près de lui. Les passants attendris le plaignaient d'avoir perdu sa fidèle compagne, et lui faisaient d'abondantes aumônes. Il s'en allait dans un autre quartier, jouant le même rôle et versant toujours des larmes, il en versa pendant quinze jours ! Les mêmes passants le rencontrèrent, et s'étonnèrent que sa douleur fût si longue, et que la Marmotte fût morte si longtemps..... sans être enterrée. Ils crurent d'abord qu'il pleurait la mort de toutes les Marmottes. C'était bien la même ; mais elle était empaillée.

La Marmotte n'est plus guère connue en France que des naturalistes, depuis qu'elle ne court plus les rues. Ce petit animal est grand comme un chat, il a la tête comme un lièvre, sauf ses oreilles qui sont très petites. Il a quatre dents de devant avec lesquelles il mord fortement et ronge tout. Ses pieds sont courts, son ventre plat, son poil assez grand, sa queue courte, ses ongles aigus. Il marche sur ses pieds de derrière et se dresse comme l'ours. Les jeunes Marmottes s'apprivoisent facilement. Dans l'état de nature, les Marmottes se réunissent en société, amassent du foin pour leur hiver, et mettent des sentinelles sur toutes les avenues de leurs demeures pour les avertir par leur sifflement de se retirer dès qu'il paraît des chasseurs. Ces pauvres animaux ont par instinct la préscience du mal que les hommes veulent leur faire : car on ne prend pas toujours des Marmottes pour les faire danser ; et s'il n'est pas agréable de faire le métier des Essler et des Taglioni, quand on n'en a pas la vocation, il est encore plus désagréable d'être mangé !

Or, on mange les Marmottes, quand on les a salées et dégraissées, quoique leur chair ait une odeur assez

forte. Je n'en ai jamais mangé chez Véry, chez Véfour, ni au Café de Paris, et je n'en ai point encore vu chez Chevet, ce qui fait que je ne sais pas à quelle sauce on les accommode. Il est probable que c'est en civet. Si je fais un voyage dans les montagnes, je pourrai bien manger un civet de marmotte, comme mon collègue Alexandre Dumas a mangé un beefteck d'ours.

Quant à l'étymologie du nom de Marmotte, elle vient selon les uns de mures montani, selon d'autres de marmot (en grec mormô), singe assez laid auquel on a pu la comparer, comme on en a donné le nom aux enfants disgracieux. Et, à propos de Marmot, nous pouvons nous rappeler l'expression croquer le marmot, qu'un Anglais traduisait par manger le petit garçon.

C'est sans doute la rime qui est cause que dans toutes les Chansons où il s'agit de Marmotte, sa propriétaire s'appelle Javotte (diminutif de Geneviève). Ce nom, qui ne se donne aujourd'hui qu'à des filles du peuple, n'était pas autrefois dédaigné de la bourgeoisie. Dans le roman bourgeois de Furetière, publié en 1666, l'héroïne, qui se nomme Javotte, est la fille d'un procureur, et dans le Triple Mariage, de Destouches, joué aux Français en 1716, la jeune fille de la maison porte le même nom.

Dans le style familier, Javotte est synonyme de bavarde, et l'on applique même ce sobriquet aux hommes dont la langue s'exerce trop, à ceux dont La Fontaine a dit, dans la Fable des Femmes et le Secret :

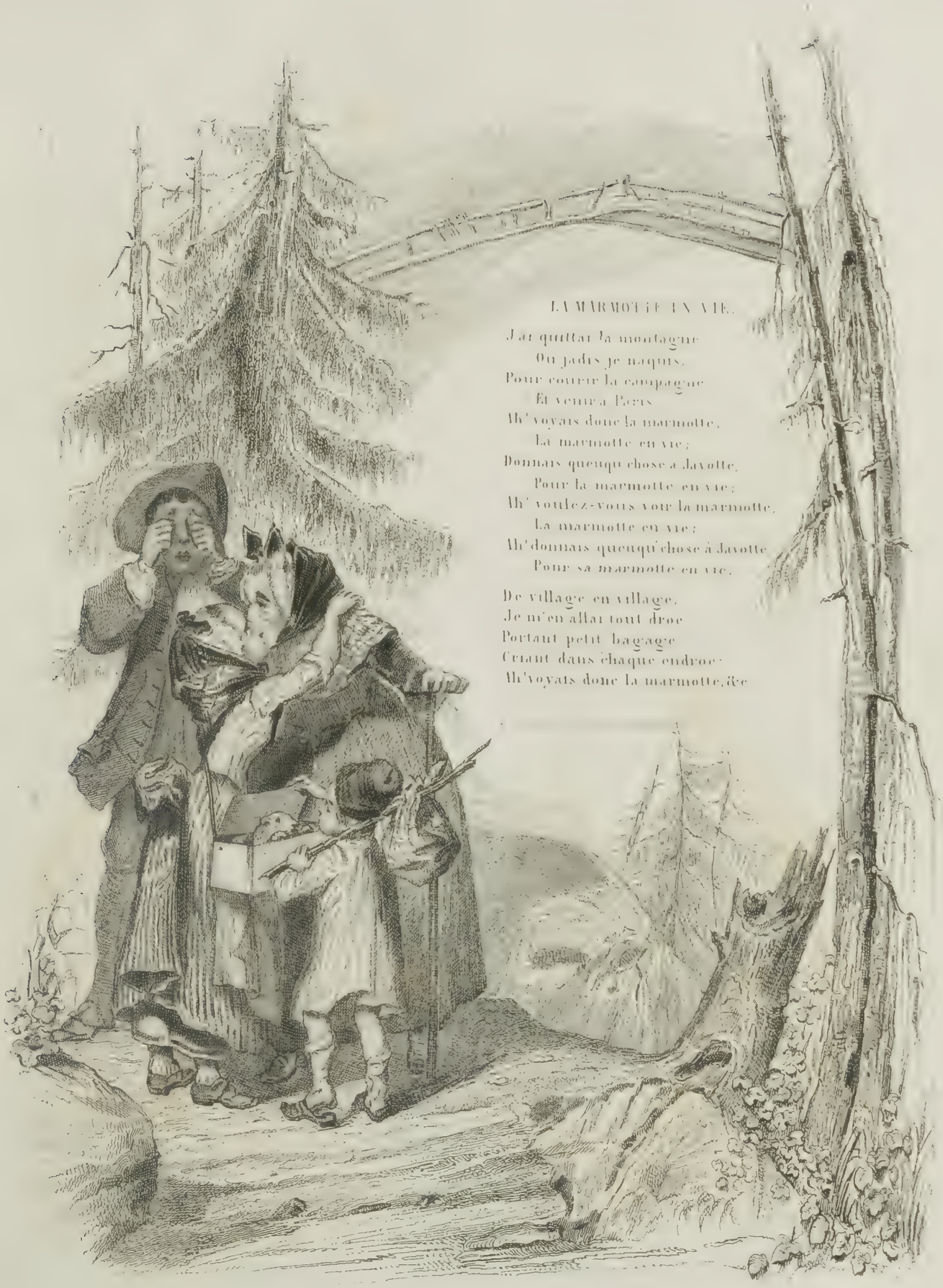
Et je sais même sur ce fait
Bon nombre d'hommes qui sont femmes.

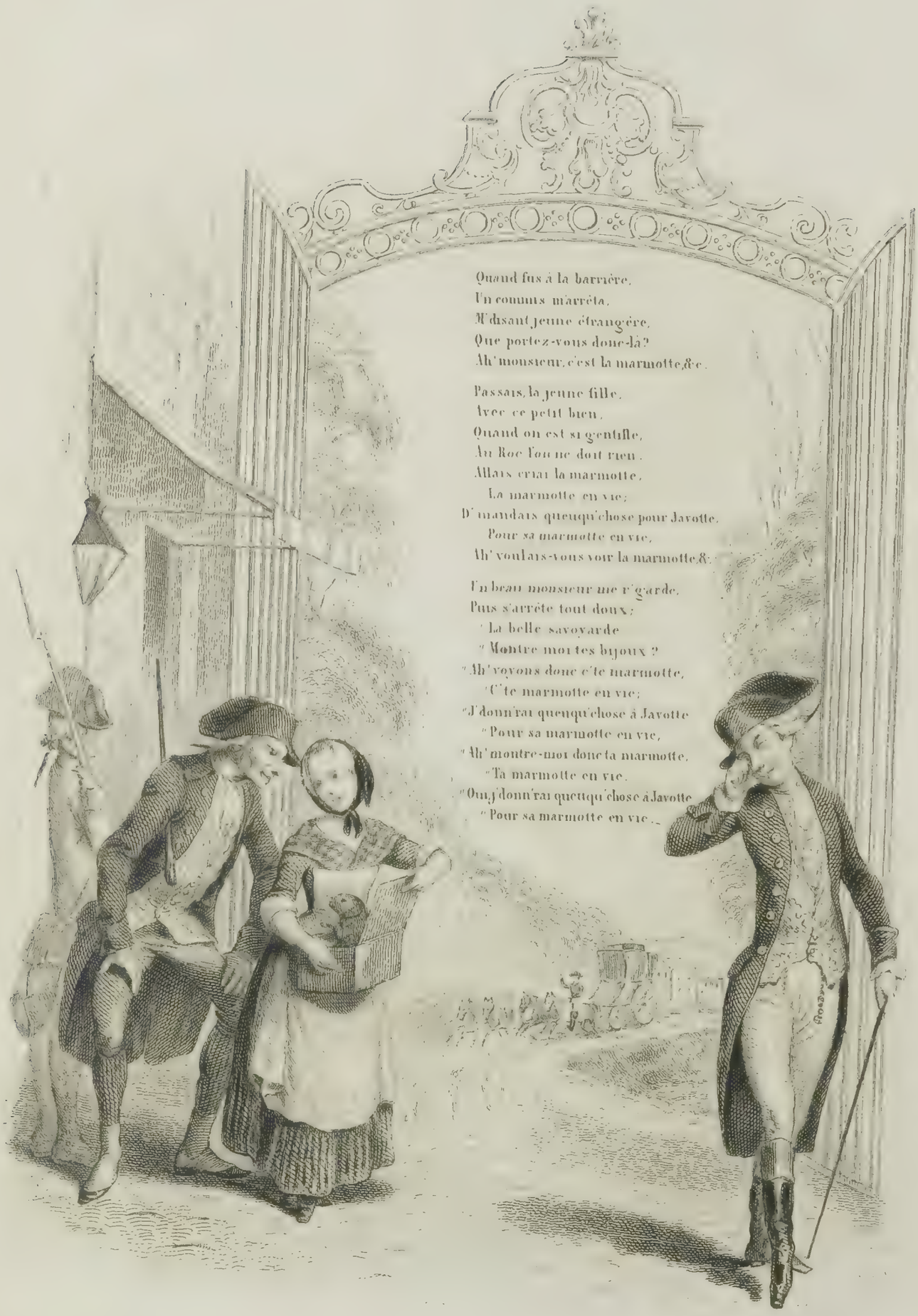
Cette Chanson est de Ducray-Duminil, romancier fécond, dont le style est peu élevé et peu châtié; mais qui ne manquait pas d'imagination, de vivacité et de naturel. Il était membre de l'académie des Arcades de Rome, du Musée de Paris, et du Lycée des arts. Presque tous ses romans ont inspiré les premiers auteurs de mélodrames : on se souvient encore au boulevart du prodigieux succès de Victor ou l'Enfant de la forêt et de Cœlina. Ducray-Duminil, né en 1761, a fait quelques pièces de théâtre, entre autres les deux Martines, parade jouée en 1787 au Théâtre de Nicolet, à la Foire : au Théâtre de la rue Feydeau; la Journée dérangée, comédie, en 1792. En 1790, il succéda à l'abbé Aubert dans la rédaction des Petites-Affiches. Parmi ses vingt romans qui ont eu beaucoup de débit, on remarque, le premier, Colotte et Fanfan, publié en 1787; Alexis ou la Maisonnette dans les bois, 1790; Petit Jacques et Georgette, ou les Petits Montagnards auvergnats, 1791; les Cinquante francs de Jeannette, 1793; les Petits Orphelins du hameau, 1800; Paul ou la Ferme abandonnée, 1802; le Petit Carillonneur, 1809.

On trouve dans ses romans beaucoup de romances et de chansons dont il faisait lui-même les paroles et les airs; Ducray-Duminil, avant de se faire littérateur, avait été maître de musique, et donnait des leçons de guitarre, ce qu'il a prouvé lui-même, dans une Chanson à Mademoiselle Roy..., qui me reprochait d'être distrait en lui donnant une leçon de musique, imprimée dans l'Almanach des Graces de 1788. Ses airs et ses chansons eurent beaucoup de vogue, et ce fut probablement le succès de la Danse du petit Marmot, dans Petit Jacques et Georgette, qui lui fit faire les Aventures de la Marmotte. Cette chanson, qui a paru dans les Etrennes lyriques, anacréontiques, de 1793, est restée populaire jusqu'à présent, et l'air qui est naïf et original, a été employé avec succès dans la fameuse Fanchon la Vielleuse. On a souvent employé dans les vaudevilles l'air de la Croisée, qui est de cet auteur. Les Almanachs chantants sont remplis de ses productions, dont Rivarol se moquait. Ducray-Duminil est mort en 1819, dans sa maison de campagne de Ville-d'Avray.

L'allégorie de la Chanson que nous publions est facile à saisir : la Marmotte en vie de Javotte, c'est son innocence, c'est cette fleur précieuse des campagnes, qui se flétrit dans le séjour des grandes villes. Elle apprend aux jeunes filles à ne pas écouter les séducteurs, et à ne pas préférer l'opulence à la vertu! C'est donc une chanson très morale.

DU MERSAN.

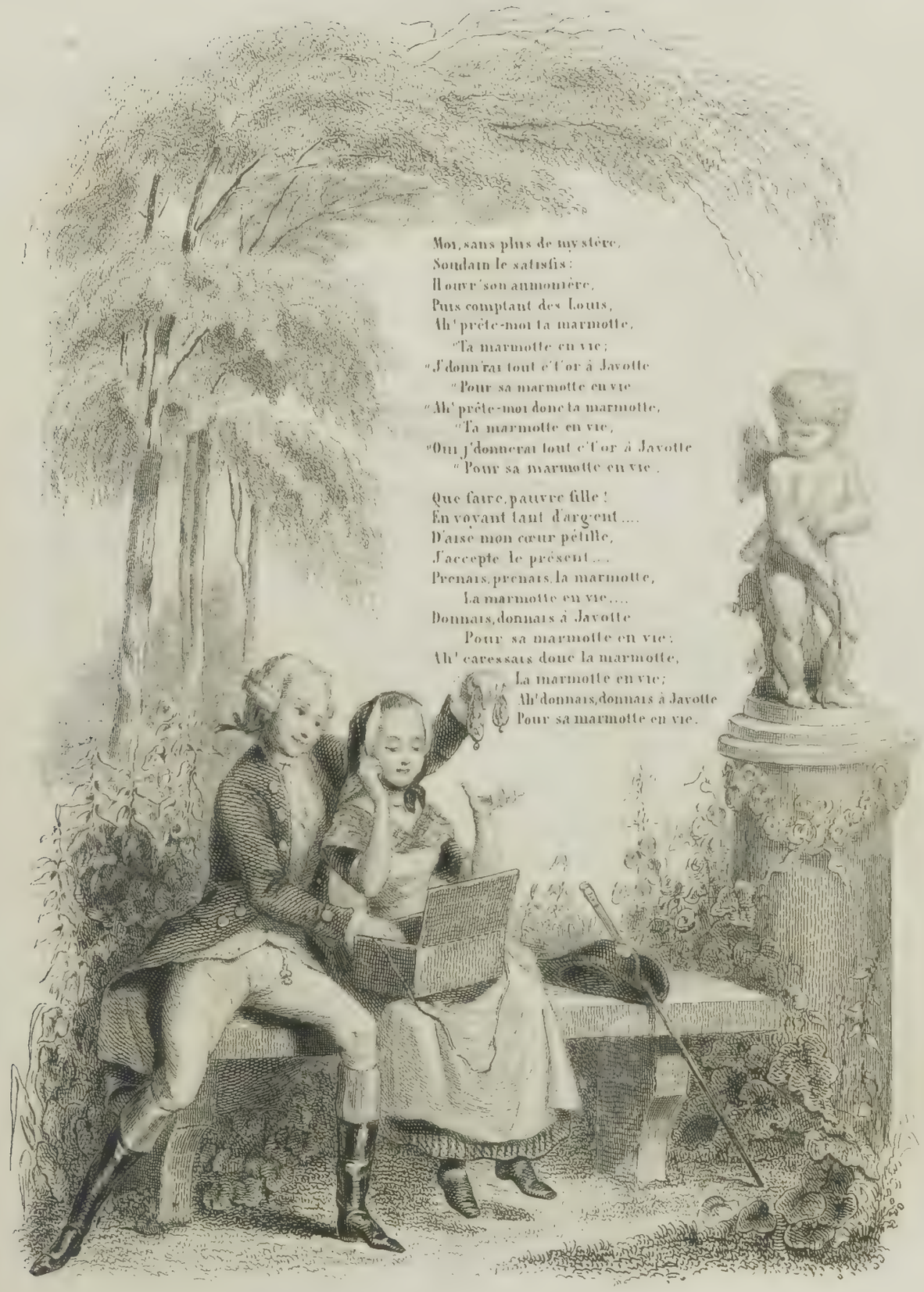

LA MARMOTTE EN VIE.
J'ai quittai la montagne
Ou jadis je naquis,
Pour courir la campagne
Et venir a Paris
Ah' voyais donc la marmotte,
La marmotte en vie;
Donnais queuqu'chose a Javotte,
Pour la marmotte en vie;
Ah' voulez-vous voir la marmotte,
La marmotte en vie;
Ah'donnais queuqu'chose à Javotte
Pour sa marmotte en vie.
De village en village,
Je m'en allai tout droe
Portant petit bagage
Criant dans chaque endroe:
Ah'voyais donc la marmotte, &c



Quand fus à la barrière,
Un commis m'arrêta,
M'disant jeune étrangère,
Que portez-vous donc-là?
Ah' monsieur, c'est la marmotte, &c.

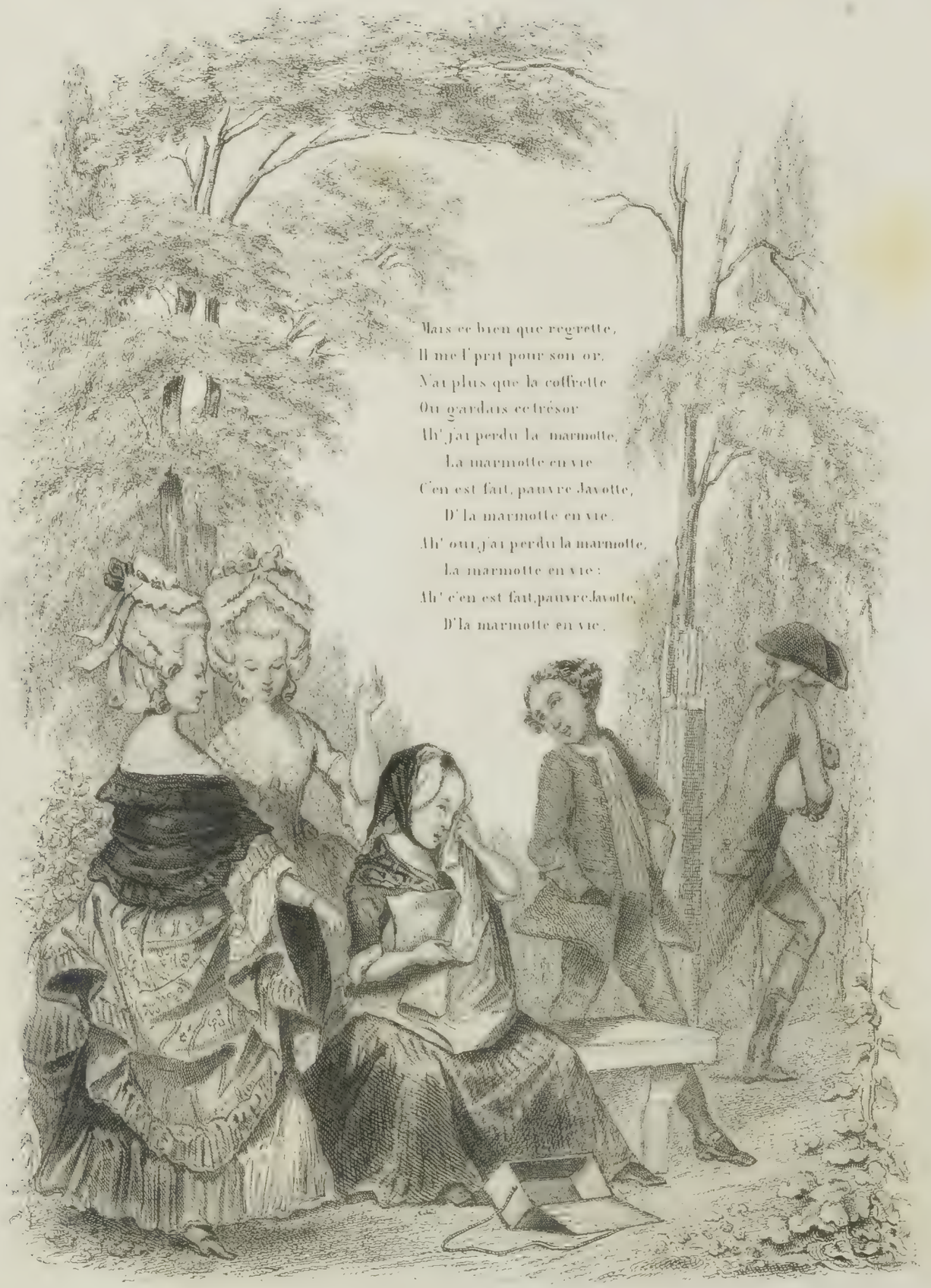
Passais, la jeune fille,
Avec ce petit bien,
Quand on est si gentille,
Au Roc l'on ne doit rien.
Allais criai la marmotte,
La marmotte en vie;
D'mandais queuqu'chose pour Javotte,
Pour sa marmotte en vie,
Ah' voulais-vous voir la marmotte, &c.

Un beau monsieur me r'garde,
Puis s'arrête tout doux;
" La belle savoyarde
" Montre moi tes bijoux ?
" Ah' voyons donc c'te marmotte,
" C'te marmotte en vie;
" J'donn'rai queuqu'chose à Javotte
" Pour sa marmotte en vie,
" Ah' montre-moi donc ta marmotte,
" Ta marmotte en vie.
" Oui, j'donn'rai queuqu'chose à Javotte
" Pour sa marmotte en vie.



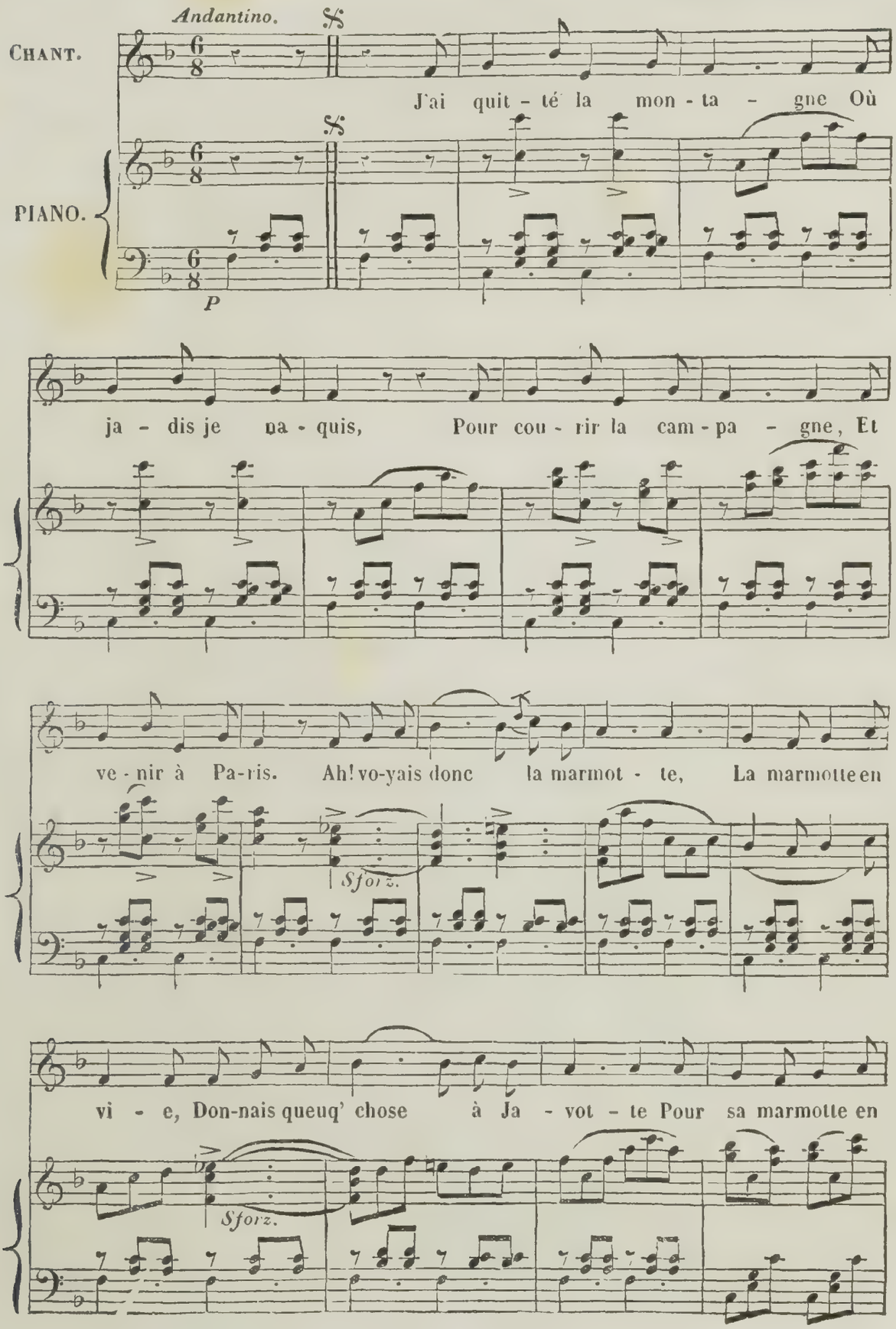
Moi, sans plus de mystère,
Soudain le satisfis :
Il ouvr' son aumonière,
Puis comptant des Louis,
Ah' prête-moi ta marmotte,
"Ta marmotte en vie ;
"J'donn'rai tout c't'or à Javotte
"Pour sa marmotte en vie
"Ah' prête-moi donc ta marmotte,
"Ta marmotte en vie,
"Oui j'donnerai tout c't'or à Javotte
"Pour sa marmotte en vie.

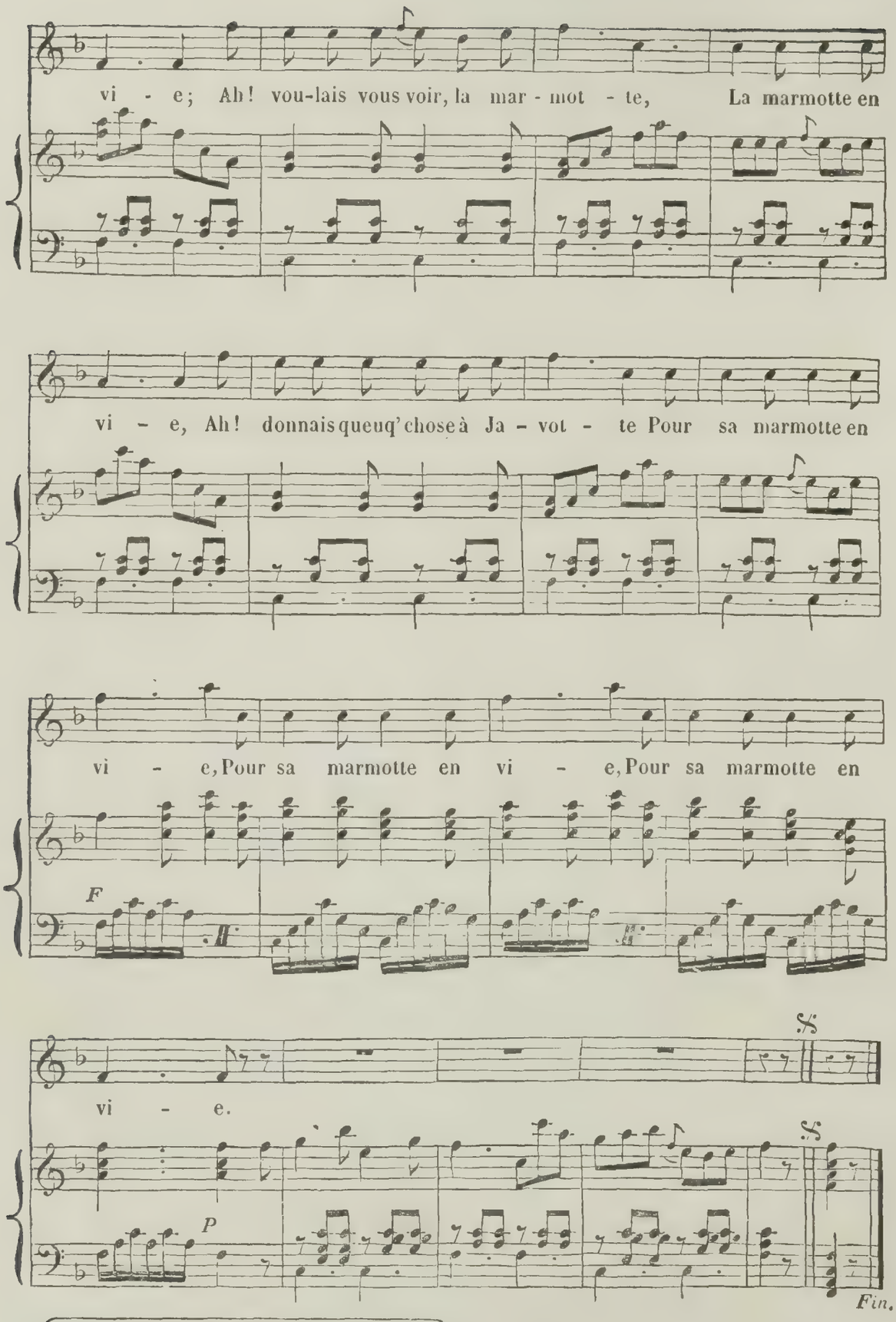
Que faire, pauvre fille !
En voyant tant d'argent....
D'aise mon cœur pétille,
J'accepte le présent....
Prenais, prenais, la marmotte,
La marmotte en vie....
Donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie :
Ah' caressais donc la marmotte,
La marmotte en vie ;
Ah' donnais, donnais à Javotte
Pour sa marmotte en vie.


Mais ce bien que regrette,
Il me l'prit pour son or.
N'ai plus que la coffrette
Où gardais ce trésor
Ah! j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie
C'en est fait, pauvre Javotte,
D'la marmotte en vie.
Ah! oui, j'ai perdu la marmotte,
La marmotte en vie:
Ah! c'en est fait, pauvre Javotte,
D'la marmotte en vie.

Hautefeuille Paris.

LA MARMOTTE EN VIE, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire





Procédes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Im p. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LE PETIT MAÎTRE,

CHANSON PAR FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,

AIR DE LA CALOTINE.

DESSINS DE M. TRIMOLET. -- GRAVURES PAR M. DESJARDINS.

Musique arrangée pour le piano par M. G. Colet.

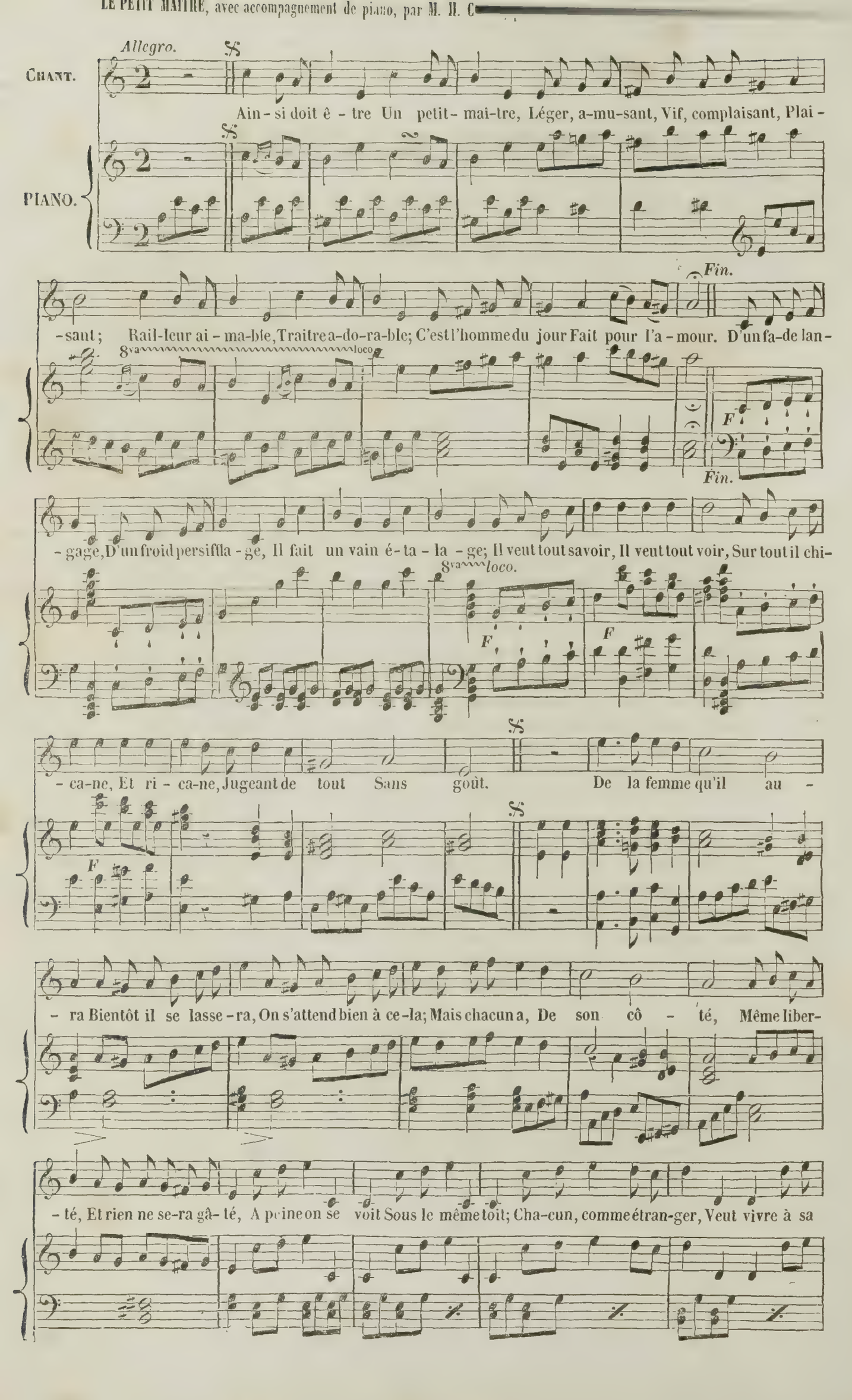
NOTICE.

Les travers et les ridicules changent de nom et de formes, et restent au fond toujours les mêmes. On ne parle plus aujourd'hui des **petits maîtres**; mais leur race n'est pas éteinte. On appela d'abord ainsi les jeunes gens de la cour qui prétendaient maîtriser les autres par leurs manières libres et hardies. Sous Henri III, le duc de Guise appelait le roi de Navarre son **petit maître**, et il traitait les autres de **muguets**. C'étaient ceux que dans cette cour corrompue on appelait les **mignons**. Le mot de **petit maître** ne fut généralement en usage que du temps où le duc de Mazarin, fils du maréchal de La Meilleraie, fut reçu en survivance de la charge de grand maître de l'artillerie; on donna le nom de **petits maîtres** aux gens de qualité qui étaient du même âge que lui; ce nom passa ensuite sans distinction à tous ceux qui prenaient l'air et les manières des gens de qualité. Vers le même temps parurent les **raffinés**, et sous la Régence, les **roués**. Jusqu'à la Révolution, on nomma toujours **petits maîtres** les élégants et les fats. Les auteurs de théâtre s'emparèrent de ce caractère qui succéda aux **marquis** de Molière et de Regnard. Molé et Fleury excellèrent dans ces rôles. Pendant la Révolution, les gens qui portaient la carmagnole et le bonnet rouge, appelèrent **muscadins** ceux qui conservaient dans leur toilette un peu de goût et de propreté. Après le 9 Thermidor, parut la **jeunesse dorée** de Fréron. A cette époque, les élégants exagérèrent leur costume et leur langage, ce qui leur fit donner les noms d'**incroyables** et de **merveilleux** : cela dura jusque sous le Directoire. On dit aussi ironiquement un **mirliflore**, et dans le grand monde, un **beau**! Après la Révolution de Juillet parurent les **dandys**, imitateurs des Anglais. Quant au mot **lion**, adopté dernièrement en France, c'est une fausse interprétation de l'expression anglaise, qui ne s'applique pas à une classe d'individus; mais à la personne ou à la chose qui est momentanément l'objet de la curiosité ou de l'enthousiasme du public pendant quelque temps. On dit, quand on a vu le phénomène du moment, **I have kill'd a Lion**, j'ai tué un lion; ce qui signifie : **J'ai vu, je n'ai plus besoin de voir le lion.**

La **Chanson du Petit Maître** est un des premiers ouvrages de François de Neufchâteau, né en 1750, et dont le véritable nom était FRANÇOIS, fils d'un maître d'école de Sassay, petit village près de Neufchâteau en Lorraine. Espèce de phénomène littéraire, il n'avait que quatorze ans, quand on publia un petit volume de ses poésies. Depuis, il fut avocat du roi au bailliage de Vezelize, à vingt-un ans; lieutenant-général civil et criminel au bailliage de Mirecour, à vingt-six ans; député à l'Assemblée législative en 1791; enfin, ministre de l'intérieur, sénateur, membre de l'Institut, &c. On a de cet auteur, qui a commencé par être poète, et qui a fini par être homme d'état, plus de quarante ouvrages importants, ce qui prouve que l'on peut être un homme d'un grand talent et avoir fait des Chansons.

DU MERSAN.

LE PETIT MAÎTRE, avec accompagnement de piano, par M. H. C[redacted]



LE PETIT-MAITRE.

Ainsi doit être
Un petit Maître
Léger, amusant,
Vif complaisant
Plaisant,
Railleur aimable
Traître adorable
C'est l'homme du jour
Fait pour l'Amour.

D'un fade langage
D'un froid persiflage,
Il fait un vain étalage :
Il veut tout savoir
Il veut tout voir
Sur tout il chicane
Ergotane,
Jugeant de tout
Sans goût.

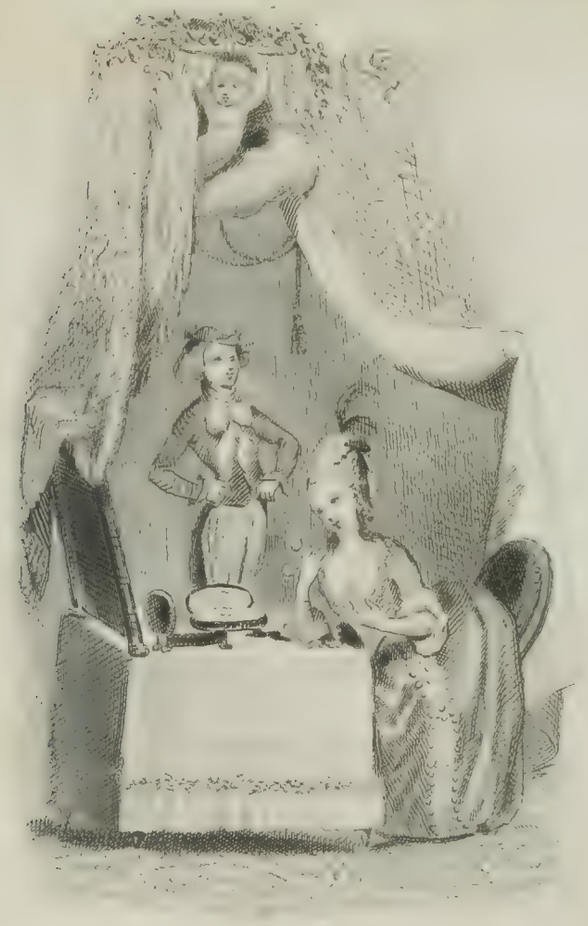
Ainsi doit être
Un petit-Maître
Léger, amusant,
Et sur le ton plaisant
Railleur aimable,
De tout capable,
C'est l'homme du jour
Fait pour l'Amour.

De la femme qu'il aura
Bientôt il se lassera.
On s'attend bien à cela :
Mais chacun de son côté
Même liberté
Et rien ne sera gâté.
A peine on se voit
Sous le même toit :
Chacun, comme étranger,
Pour vivre à sa guise,
Et s'arranger,
Sans qu'on s'en formalise.

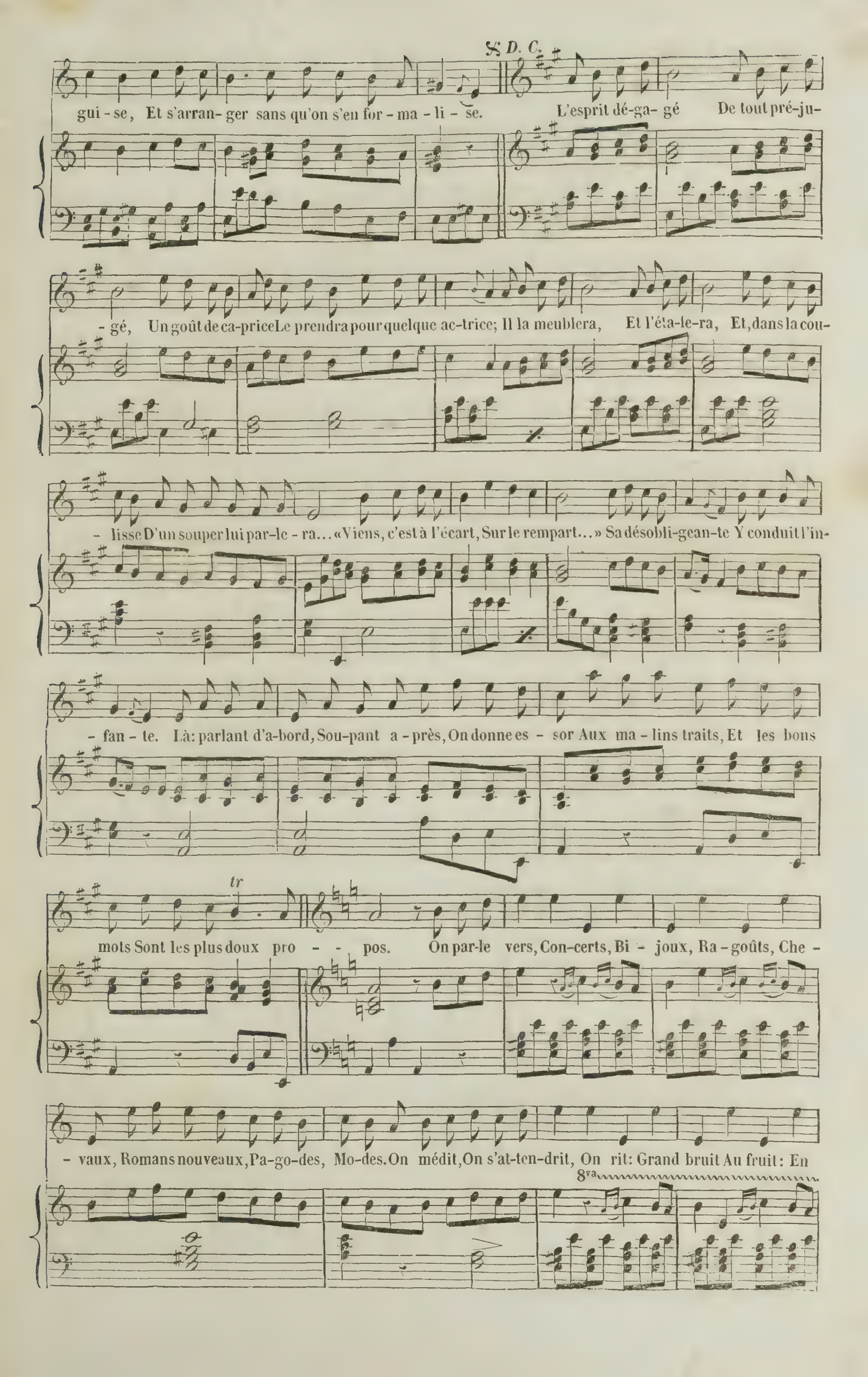
Ainsi doit être
Un petit-Maître
Libre en ses desirs,
De plaisirs en plaisirs
Sans cesse il vole,
Toujours frivole :
C'est l'homme du jour,
Fait pour l'Amour.

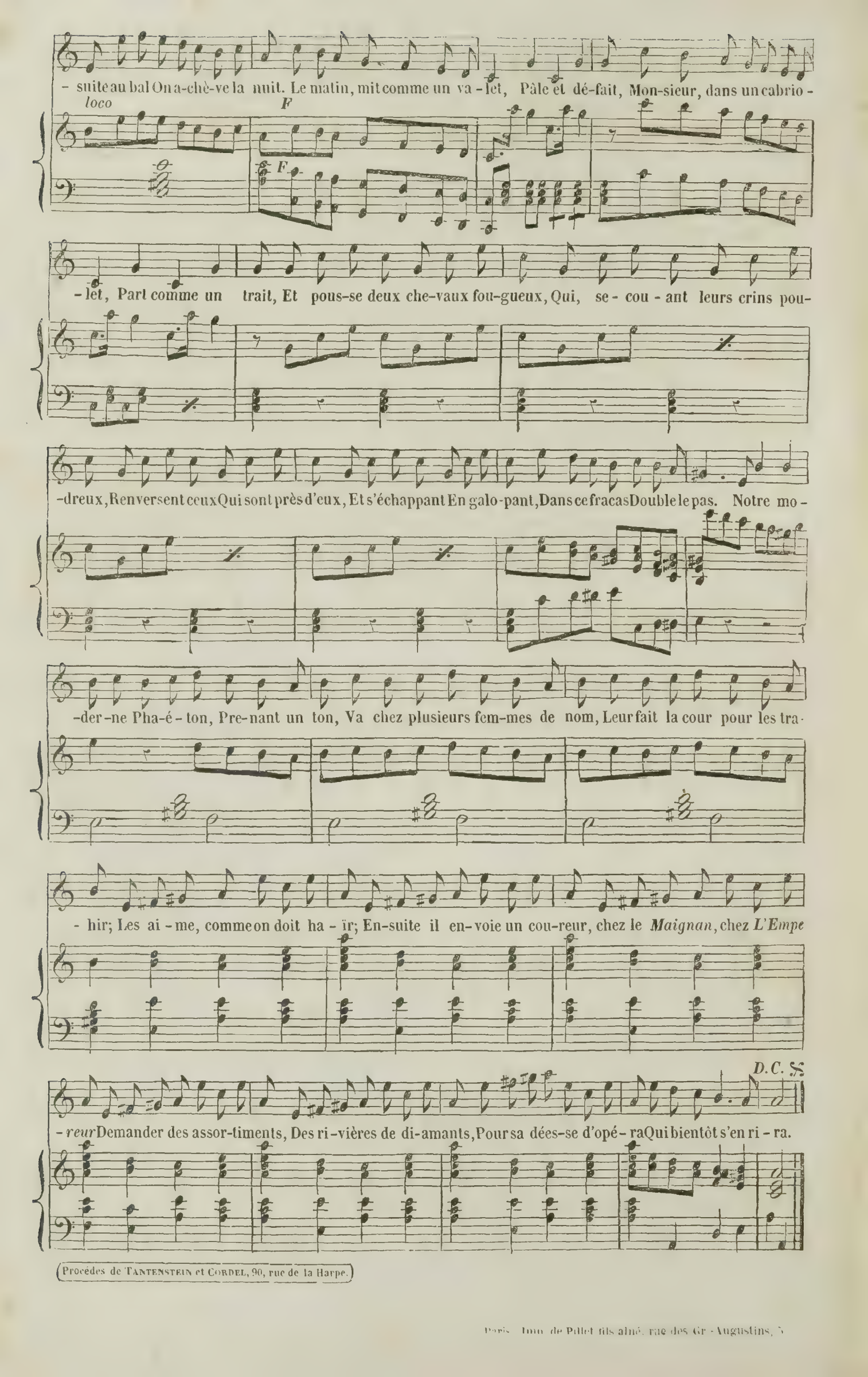
L'esprit dégagé
De tout préjugé
Un goût de caprice
Le prendra pour quelque femme ;
Il la meublera
Et l'étalera.

Et dans la coulisse,
D'un souper lui parlera
Vieus c'est a l'écart
Sur le Rempart
Sa Desobligeante
Y conduit l'Intante
La parlant d'abord
Soupant apres,
On donne essor
Aux malins traits:
L'absent a tort,
Et les bons mots
Sont les plus sots propos
On parle Vers,
Concerts
Bijoux
Ragouts
Chevaux
Romans nouveaux,
Pagodes,
Modes;
On medit,
On s'attendrit,
On rit;
Grand bruit
Au fruit.



Ensuite au Bal, on achève la nuit,
Le matin, mis comme un Valet,
Pâle et défait,
Monsieur, dans un Cabriolet,
Part comme un trait,
Et pousse deux
Chevaux fougueux,
Qui secouant leurs crins poudreux,
Renversent ceux
Qui sont près d'eux;
En s'échappant,
En galoppant,
Dans ce fracas,
Doublent le pas.
Notre moderne Phaëton
Prenant un ton,
Va chez plusieurs femmes de nom,
Leur fait la cour, pour les trahir;
Les aime, comme on doit haïr;
Ensuite il envoye un Coureur
Chez le Marignan, chez l'Empereur,
Demander des assortimens,
Des rivieres de diamans,
Pour sa Déesse d'Opera,
Qui bientôt s'en riera.
Ainsi doit être, &c.


D. C.
gui - se, Et s'arran- ger sans qu'on s'en for - ma - li - se. L'esprit dé-ga- gé De tout pré-ju-
- gé, Un goût de ca-price Le prendra pour quelque ac-trice; Il la meublera, Et l'éta-le-ra, Et, dans la cou-
- lisse D'un souper lui par-le - ra... «Viens, c'est à l'écart, Sur le rempart...» Sa désobli-gean-te Y conduit l'in-
- fan - te. Là: parlant d'a-bord, Sou-pant a - près, On donne es - sor Aux ma - lins traits, Et les bons
tr
mots Sont les plus doux pro - - pos. On par-le vers, Con-certs, Bi - joux, Ra - goûts, Che -
- vaux, Romans nouveaux, Pa-go-des, Mo-des. On médit, On s'at-ten-drit, On rit: Grand bruit Au fruit: En
8va



(Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.)

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5

LES RESSEMBLANCES ET LES DIFFERENCES,

PAR PANNARD.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONNIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. JOURDAIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Nous avons déjà donné deux Chansons de Pannard, et si nous n'étions pas obligés de faire un choix et de varier notre Recueil, nous donnerions le sien tout entier ; mais nos lecteurs seraient dans le cas du Manant de La Fontaine, qui se lassait de toujours manger du pâté d'anguille : nous aimons mieux dire avec le Fabuliste :

Diversité, c'est ma devise.

Cependant, après Les Ressemblances et les Différences, nous tenons en réserve un petit chef-d'œuvre du même Chansonnier, qu'on ne se plaindra pas de pouvoir trouver sous sa main. La Ressemblance et la Différence était un Vaudeville chanté dans le divertissement de la pièce intitulée : La Répétition interrompue, jouée en 1735. Le comique et l'esprit ne vieillissent pas, car Tiercelin chantait encore, il y a une quinzaine d'années, le couplet : le Tailleur et le Voleur, dans la pièce de Préville et Taconnet, et faisait de nouveau applaudir Pannard.

La fécondité de Pannard était égale à la vivacité de son esprit. Le total de ses pièces représentées tant à l'Opéra-Comique qu'aux spectacles de la Foire, s'élève à plus de quatre-vingt, et quant à ses Chansons, on ne les compte pas. C'est le cas de dire que l'on ne compte pas avec ses amis. Ses Œuvres diverses, imprimées à Paris en 1763 (4 vol. in-12), contiennent des Chansons galantes et bacchiques, des Divertissements, des Vaudevilles, de petits Morceaux détachés sur l'Amour, des Plaisanteries et des Bons Mots, des Pièces anacréontiques, des Fables, des Allégories, des Tableaux de la Nature et des Mœurs du siècle, des Comparaisons et des Maximes, des Épigrammes et des Madrigaux, des Cantates, des Bouquets, des Étrennes. Ses Conseils à une jeune Demoiselle sont pleins de la morale la plus aimable, et lui ont valu les vers suivants, de Favart.

J'ai vu tes Conseils à Cécile :
Ce ne sont point là des chansons :
Tu joins aux agrémens du style,
La solidité des leçons.
D'instruire en riant la fillette
Ton art a trouvé le moyen :
En toi j'estime le poète,
Et plus encor l'homme de bien.

Les derniers ouvrages de Pannard ont été des Moralités religieuses. Il est à remarquer que toutes les ames honnêtes, quel qu'ait été l'entraînement de leur vie, font, vers le déclin de leurs années, un retour à

des sentiments de piété. Corneille traduisit l'Imitation, Piron paraphrasa le De Profundis, et Newton commenta l'Apocalypse. La Fontaine n'a-t-il pas fait dire à L. Racine.

Et l'auteur de Joconde est armé d'un cilice !

Pannard n'avait rien à expier, car l'auteur des précédentes Notices a rendu cette justice à son caractère, que cet homme qui savait si bien aiguiser les traits de l'épigramme, ne s'en servit jamais contre personne, et qu'il chansonna le vice et non le vicieux.

Ce poète estimable s'est peint lui-même dans des vers que nous nous plaisons à transcrire :

Mon corps, dont la structure a cinq pieds de hauteur,
Porte sous l'estomac une masse rotonde,
Qui de mes pas tardifs excuse la lenteur.
Peu vif dans l'entretien, craintif, distrait, rêveur,
Aimant, sans m'asservir : jamais brune ni blonde,
Peut-être pour mon bien, n'a captivé mon cœur.
Chansonnier, sans chanter; passable couplèteur,
Jamais dans mes chansons on n'a vu rien d'immonde.
D'une indolence sans seconde,
Paresseux s'il en fut, et toujours endormi,
Du revenu qu'il faut je n'eus pas le demi;
Plus content toutefois que ceux où l'or abonde.

En effet Pannard s'endormait souvent après s'être enivré; mais lorsqu'on venait l'éveiller pour lui demander des Couplets, il les faisait charmants, en balbutiant, et se rendormait ensuite. Il y a dans tous ses ouvrages beaucoup de facilité, de naturel, d'esprit et même de sentiment; mais des négligences qui tenaient à son caractère insouciant, et souvent des fautes contre la langue et la poésie. L'auteur de la Nouvelle Bibliothèque d'un Homme de goût, remarque avec raison que si Pannard avait vécu dans le grand monde, ses idées, dans ses Vaudevilles, eussent été moins circonscrites : car ses traits ne tombent guère que sur les marchands, commis, procureurs, banquiers, gens de lettres et quelques états subalternes. Sa première éducation avait été incomplète. Ainsi que Boursaut, il n'avait pas appris le latin, ce qu'il a encore de commun avec l'un des meilleurs Chansonniers de nos jours. Béranger nous a avoué lui-même qu'il n'avait jamais lu Horace, auquel on l'a comparé.

Pannard avait passé ses premières années dans l'étude d'un procureur, et c'est sans doute ce séjour maussade qui lui a inspiré la jolie Chanson intitulée : Portrait du malheureux état de Clerc de procureur, imprimée dans le premier volume du Chansonnier Français, sans nom d'auteur; mais qui mérite de lui être attribuée.

Échappé à cette galère, il ne vécut plus que pour boire et faire des Couplets. Il avoue qu'aucun tendre sentiment ne charma son existence. Heureusement que l'amitié, plus sure que l'amour, ne l'abandonna pas dans la pénurie où il était souvent. Ce ne fut qu'au moment où il n'allait plus en avoir besoin, qu'il lui prit fantaisie de chercher des ressources. Il avait 74 ans, lorsqu'un jour, il vint chez Marmontel, et lui dit: Faites-moi avoir une pension sur le Mercure. Surpris de ce changement, Marmontel le regarda en tremblant, et dit : Mon Dieu ! il va mourir ! En effet, il mourut peu de jours après.

Quand Marmontel avait besoin de vers pour remplir son Mercure, il allait chez Pannard, et lui disait : Papa Pannard, il me faut des vers. — Regardez, répondait-il, dans la boîte à perruque. Marmontel ouvrait la vieille boîte, où il trouvait des chiffons de papier taché de gros vin rouge. Prenez, disait Pannard, c'est le cachet du Génie.

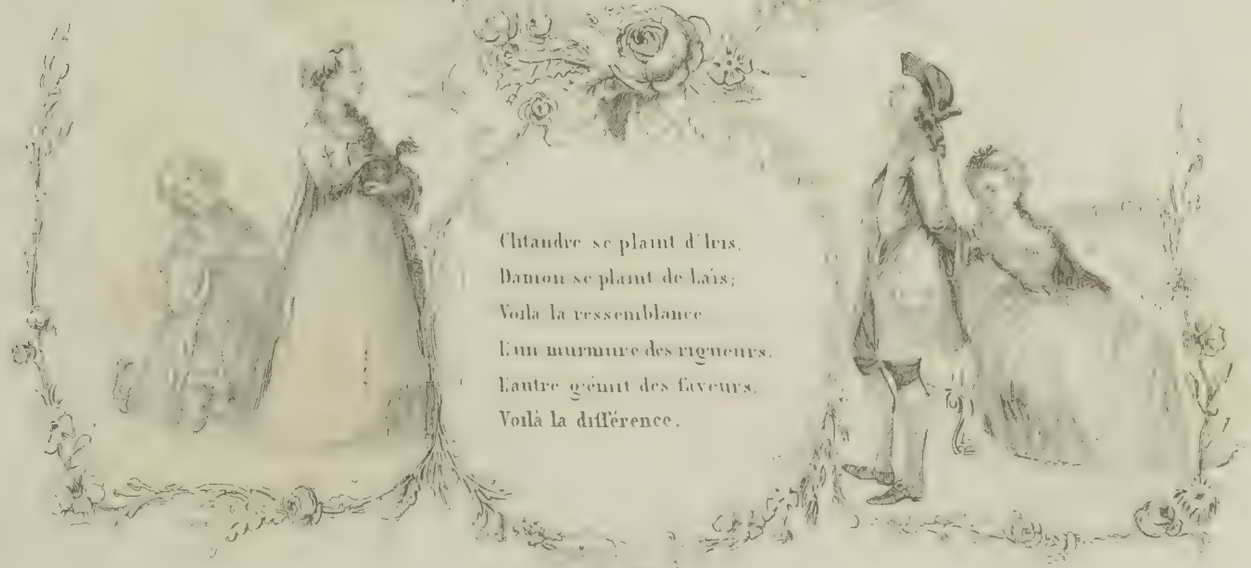
DU MERSAN.

LA RESSEMBLANCE ET LA DIFFÉRENCE.

Mars et l'amour en tous lieux
Savent triompher tous deux,
Voilà la ressemblance.
L'un regne par la fureur,
Et l'autre par la douceur,
Voilà la différence.

Le voleur et le tailleur
Du bien d'autrui font le leur
Voilà la ressemblance.
L'un vole en nous dépouillant,
Et l'autre en nous habillant,
Voilà la différence.

L'amourette et le procès
Tous deux causent bien des frais,
Voilà la ressemblance
Dans l'un on gagne en perdant,
Dans l'autre on perd en gagnant,
Voilà la différence.

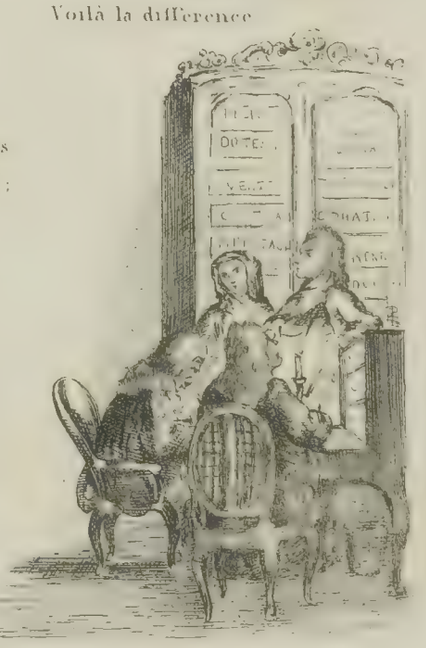


Belle femme et bon mari
Font aisément un ami ;
Voilà la ressemblance
L'une en se servant des yeux,
L'autre en les fermant tous deux,
Voilà la différence.

Le chasseur et l'amoureux
Battent le buisson tous deux ;
Voilà la ressemblance ;
Bien souvent, dans le taillis,
L'un attrape, et l'autre est pris ;
Voilà la différence

Un rien détruit une fleur,
Un rien fait périr l'honneur ;
Voilà la ressemblance.
La fleur peut renaître un jour,
L'honneur se perd sans retour,
Voilà la différence

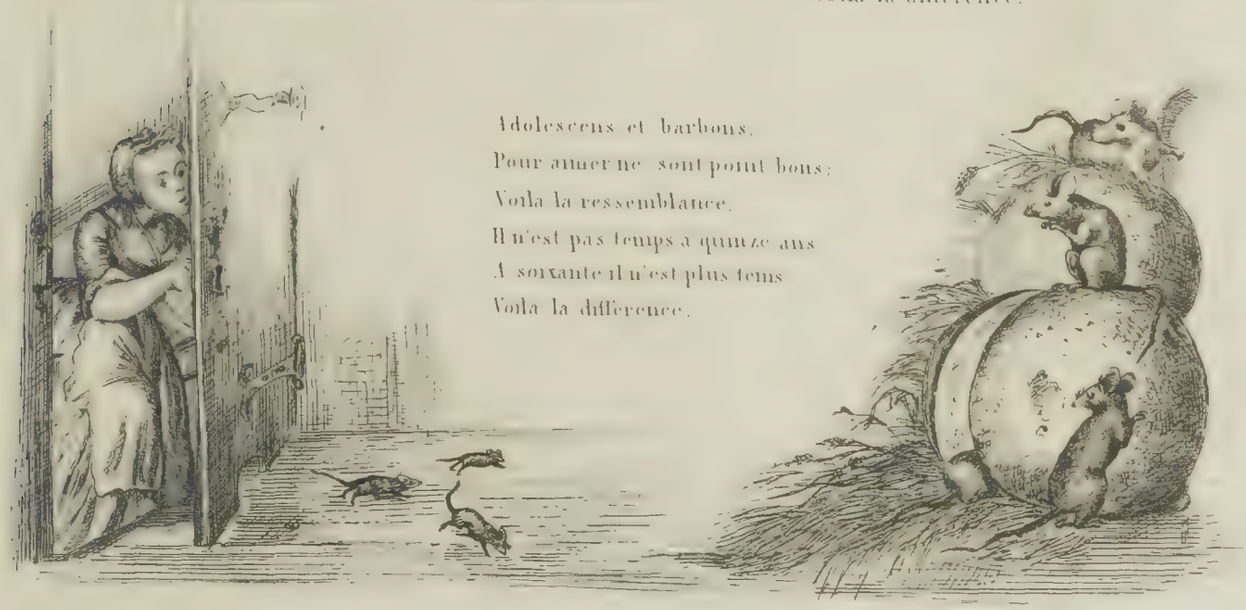
Par gens prudens et discrets
Clystere et contrat sont faits ;
Voilà la ressemblance ;
L'un est fait pour engager,
Et l'autre pour dégager ;
Voilà la différence.



Clef de fer et clef d'argent
Ouvrent tout appartement ;
Voilà la ressemblance :
Le fer ouvre avec fracas,
L'argent sans bruit et tout bas.
Voila la différence.

La douceur et la beauté
Font notre félicité ;
Voilà la ressemblance.
La beauté deux ou trois ans.
La douceur dans tous les tems.
Voila la différence.

Hipocrate et le canon.
Nous dépêchent chez Pluton
Voila la ressemblance
L'un le fait pour de l'argent
Et l'autre gratuitement.
Voila la différence.



Adolescens et barbons.
Pour aimer ne sont point bons :
Voila la ressemblance.
Il n'est pas temps à quinze ans
A soixante il n'est plus tems
Voila la différence.

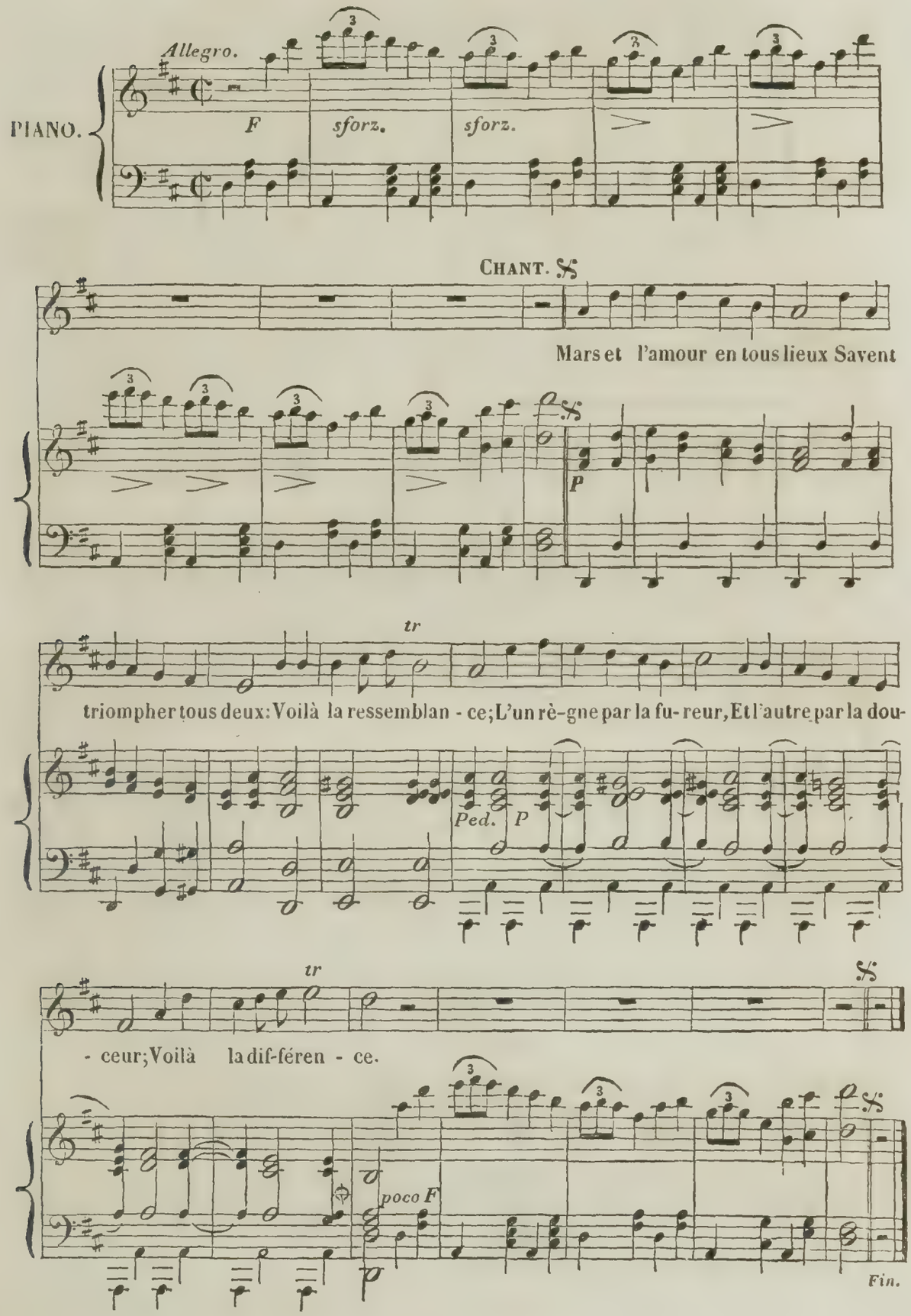
L'amour donne un grand désir,
Il cause aussi grand plaisir;
Voila la ressemblance:
Le désir est son berceau,
Le plaisir est son tombeau;
Voila la différence.

Maint procureur et drapier
D'allonger font leur métier;
Voila la ressemblance.
L'un allonge le procès
Et l'autre le Van Robez;
Voilà la différence.

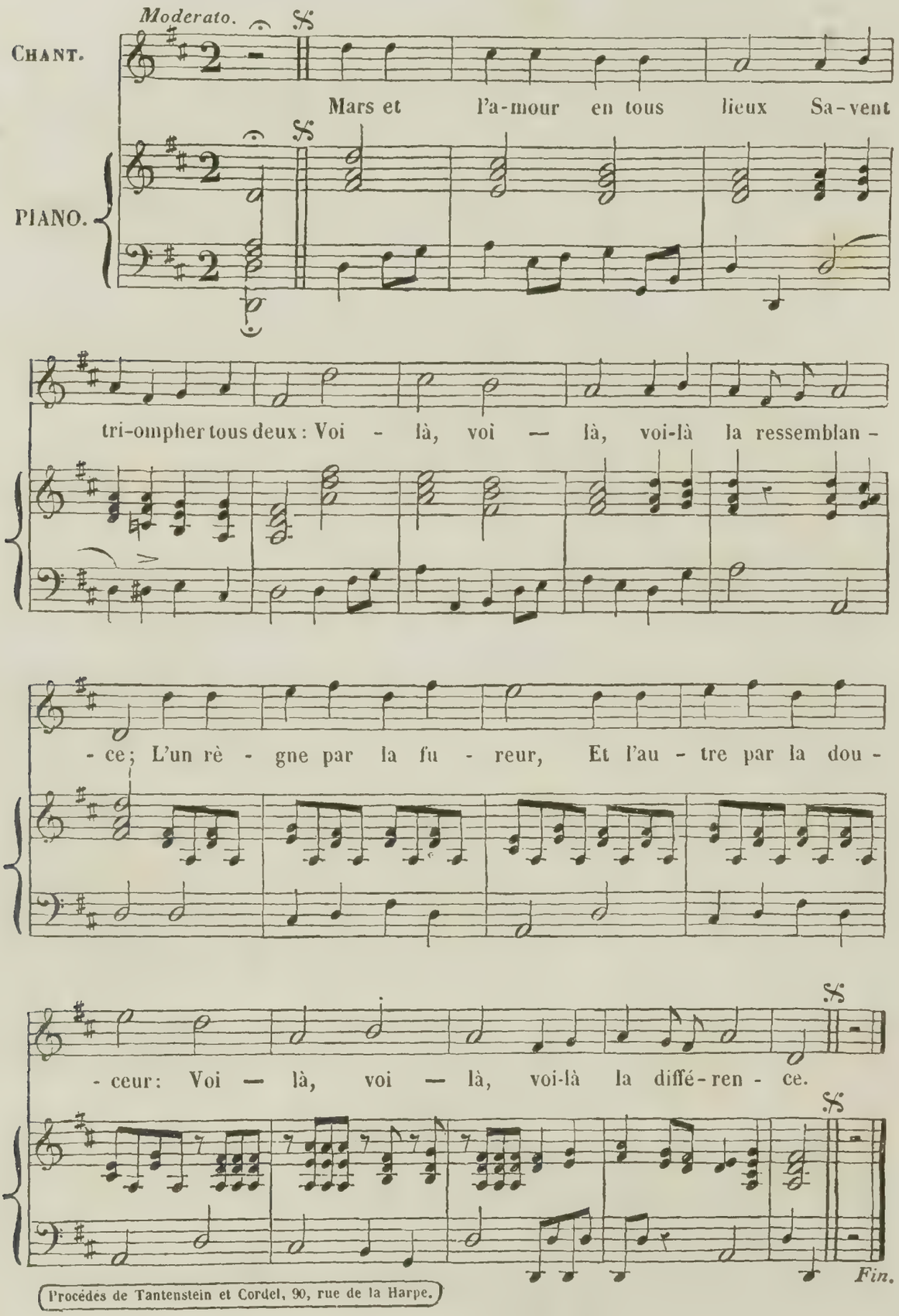
Le perroquet et l'acteur
Tous deux récitent par cœur;
Voila la ressemblance:
Devant le monde assemblé
L'un siffle, l'autre est sifflé;
Voilà la différence.

Critiquer, satiriser,
C'est aux abus s'opposer;
Voilà la ressemblance.
Par l'un on veut outrager,
Par l'autre on veut corriger,
Voila la différence.

RESSEMBLANCE ET DIFFÉRENCE, avec accomp. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.



Air différent, tiré d'un Recueil de Chansons choisies, avec les airs notés ; Genève, 1785 (ou air de la Soixantaine).



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LA FILLE DU SAVETIER.

DESSINS PAR M. STEINHEIL.

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR Mlle GOUJON. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les Chansons ont été un des amusements de nos pères, et celles d'un certain genre ont eu un grand succès dans la bourgeoisie. Autrefois on chantait à table, ce qui ne serait plus reçu maintenant, même chez un marchand de la rue Saint-Denis. On chantait le soir autour de la cheminée, il n'y avait pas alors un piano dans chaque salon : il y en a maintenant jusque dans les arrière-boutiques et dans des loges de portières. Le clavecin ne se trouvait que dans une certaine classe, la guitare était un peu plus plébéienne, et la voix des jeunes filles était la ressource des sociétés qui ne jouissaient pas du luxe de l'instrument.

La grande quantité de Chansonniers qui ont été imprimés pendant le siècle dernier, prouve combien la Chanson plaisait à cette époque, et quelle consommation on en faisait.

Les papas chantaient des Chansons à boire, les demoiselles des Chansons d'amour ; mais de temps en temps on s'égayait avec la Chanson-grivoise, et celle que nous donnons est du nombre de celles que j'ai entendu chanter dans mon enfance, par de graves personnages, lorsqu'ils se permettaient un moment de gaîté. Nous l'avons en vain cherchée dans les Recueils du temps, et nous serions fort embarrassé de l'attribuer à un Chansonnier connu, si je ne croyais me rappeler qu'on la supposait être une des productions du bouffon TACONET.

Ce comédien-poète eut vers 1760, une grande célébrité au Théâtre de Nicolet, où il jouait dans la perfection les rôles de savetiers.

Je ne sais pourquoi les savetiers ont été dans ce temps les héros de quantité de Pièces et de Chansons populaires. Leur vogue théâtrale a commencé à Taconet et s'est éteinte avec Tiercelin, qui a été le Dernier des Savetiers. Ce personnage n'a pas été dédaigné par les plus grands auteurs : car tout le monde connait la Fable de LA FONTAINE : le Savetier et le Financier, et MOLIÈRE, dans le Médecin malgré lui, a introduit un M. Robert que la tradition a toujours habillé en savetier.

Les savetiers travaillaient alors en plein air, ou dans des échoppes découvertes, ils étaient gais et railleurs, chantaient perpétuellement, et entretenaient leur bonne humeur par la fréquentation des commères et des jeunes filles du quartier, qui venaient leur apporter leurs chaussures à raccommoder. Aujourd'hui les savetiers qui s'honorent du titre de cordonniers en vieux, sont en boutique comme les décroteurs, et il n'est plus de leur dignité de chanter et de s'enivrer. On ne les décore plus du nom pompeux de pontifes qu'on leur avait donné je ne sais trop pourquoi.

De même, on ne voit plus la ravaudeuse dans un tonneau, où elle trônait au coin de la rue. On ne voit plus la ravaudeuse depuis qu'on ne voit plus de bas. L'usage des bottes a tué la ravaudeuse. Jadis un faraud ne dédaignait pas, lorsqu'il avait une maille échappée, de s'arrêter auprès de la gentille Javotte, de poser sa jambe sur ses genoux, et de se faire faire une reprise.

Nous sommes loin du temps où le grand Corneille, arrivant tard à l'Académie, s'excusait en ce que, sur le Pont-Neuf, il avait fait recoudre son soulier. Et comme on s'étonnait de cette simplicité plus que bourgeoise, le bonhomme répondit : Je n'en suis pas moins Corneille.

Voyez donc aujourd'hui un Académicien faire raccommoder son soulier sur le Pont-Neuf!

Les temps sont bien changés!

Les mœurs des différentes époques se trouvent peintes dans les Chansons comme dans les Comédies, c'est l'histoire en déshabillé; et il serait digne d'un observateur de rechercher dans les archives du Pont-Neuf une quantité de traditions que les historiens en gros ont toujours négligées, oubliant sans doute que c'est dans les détails qu'on trouve les traits de ressemblance qui donnent de la vérité aux tableaux.

Venons à la Chanson, qui, sous l'apparence d'une histoire grotesque, est le développement de cette haute moralité qui est son début :

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité!

Cet enchaînement de circonstances qui d'un rendez-vous innocent amène un coup de bâton, dont le résultat fait mourir un père et un amant, conduit une mère à la potence, et une fille à la Salpétrière, n'est-il pas un tableau frappant des grands effets produits par de petites causes. L'élévation d'un homme, la chute d'un empire, ont souvent tenu aux petites circonstances les plus inaperçues.

On peut y trouver aussi le dogme de la fatalité qui pèse sur une famille obscure, comme elle poursuit dans l'histoire héroïque la famille des Atrides.

Ne peut-on pas y voir encore l'image de l'injustice des hommes et des malheurs de l'innocence?

Une pauvre fille qui n'a pas commis d'autre faute que celle de s'être trouvée, sans mauvais desseins, dans la chambre de son amant, est envoyée sans égards à la Salpétrière, où elle se trouve confondue avec celles qui avaient reçu dans la leur tous ceux qui n'étaient pas leurs amants.

Or, savez-vous ce que c'était que la Salpétrière?

Les noms ne veulent pas toujours dire ce qu'ils ont l'air de signifier. Le palais des Tuileries est ainsi appelé parce qu'il a été bâti dans un lieu où jadis on fabriquait des tuiles, et la Salpétrière est ainsi nommée parce que ses bâtiments ont été construits dans un endroit où l'on faisait autrefois du salpètre. Ils furent commencés en 1632, pour devenir un hôpital général destiné à renfermer l'innombrable quantité de mendiants et de vagabonds qui infestèrent Paris après les guerres de la Fronde. Ils ne furent terminés qu'en 1657. Près de cinq mille pauvres s'y rendirent d'eux-mêmes, et en 1662, le nombre s'en augmenta jusqu'à près de dix mille. En 1720, on établit dans cet hôpital un quartier séparé, où fut la maison de force pour les femmes que quelques écrivains du jour appellent femmes sans nom. C'était là qu'avant la Révolution, une lettre de cachet, un ordre du lieutenant de police, ou la simple volonté d'un homme en robe noire et en bonnet carré, que l'on appelait Monsieur le Commissaire, suffisait pour faire enfermer une honnête fille.

C'est ce qui prouve que notre Chanson date de cette époque, contre l'opinion de ceux qui ont contesté son ancienneté; car si aujourd'hui les filles vont encore dans la chambre de leur amant, le progrès de la civilisation a limité le pouvoir des juges inférieurs, et détruit la potence, où il était fort indécent d'accrocher une femme.

Quant à la morale, elle est de tous les temps, et c'est une grande leçon pour ceux qui lèvent un bâton sans savoir où il peut retomber, et pour les hommes d'état qui soulèvent une question sans savoir à quoi elle peut aboutir. Nous ne pouvons que les engager à graver dans leur mémoire et à chanter tous les matins à leur réveil, ce refrain :

Qu'un moment de vivacité,
Peut causer de calamité!

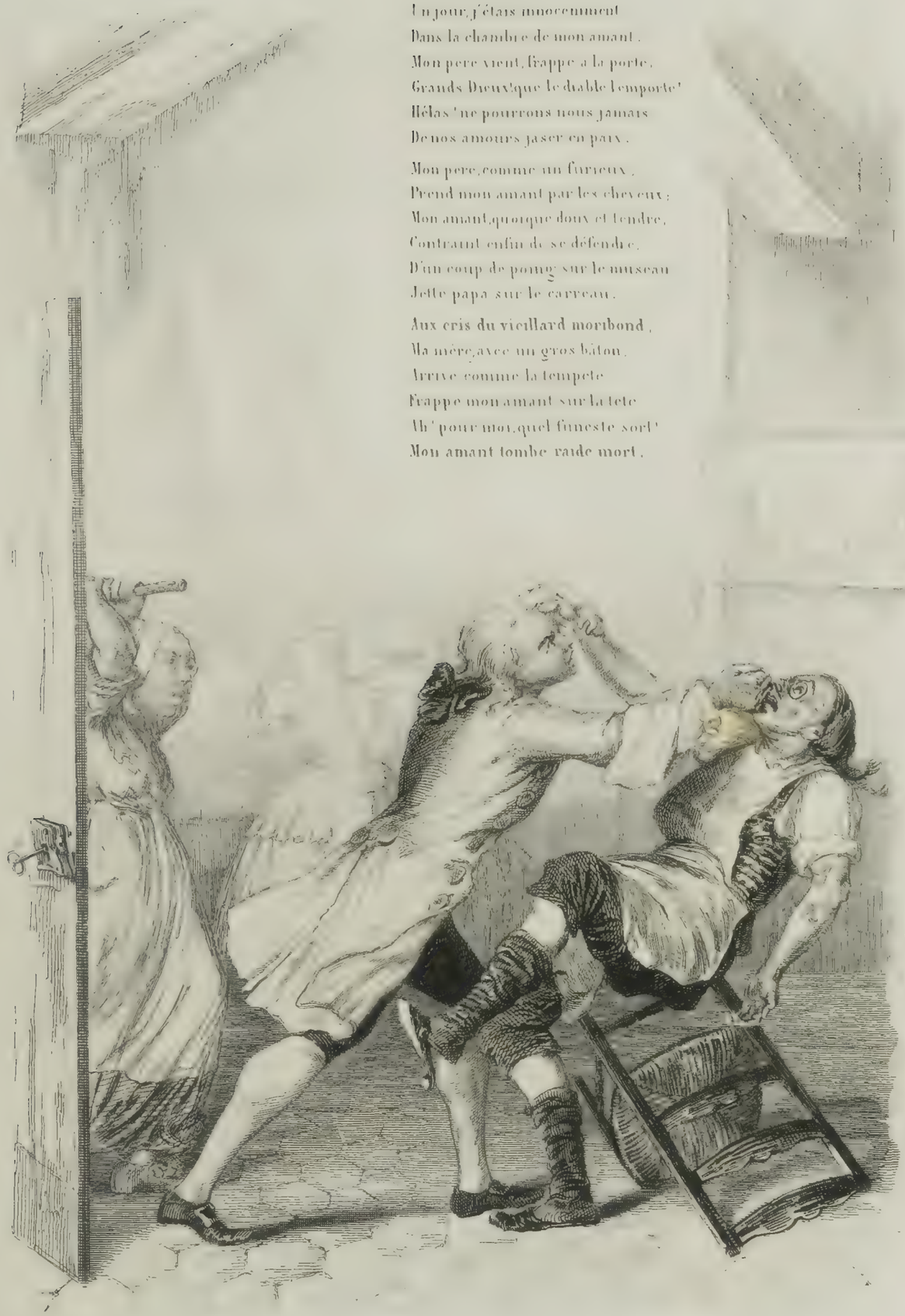
DU MERSAN.

LA FILLE DU SAVETIER.

Qu'un moment de vivacité
Peut causer de calamité;
Sexe chéri pour qui les larmes
Sont un besom rempli de charmes.
Ah! qu'au récit de mes malheurs
Vos beaux yeux vont verser de pleurs.

Mon pere etant un savetier
Fort estimé dans son métier
Et ma mére etant blanchisseuse.
Moi deja j'étais lavandeuse,
Gagnant jusqu'a dix sols par jour.
Mais qu'est l'or sans un peu d'amour.

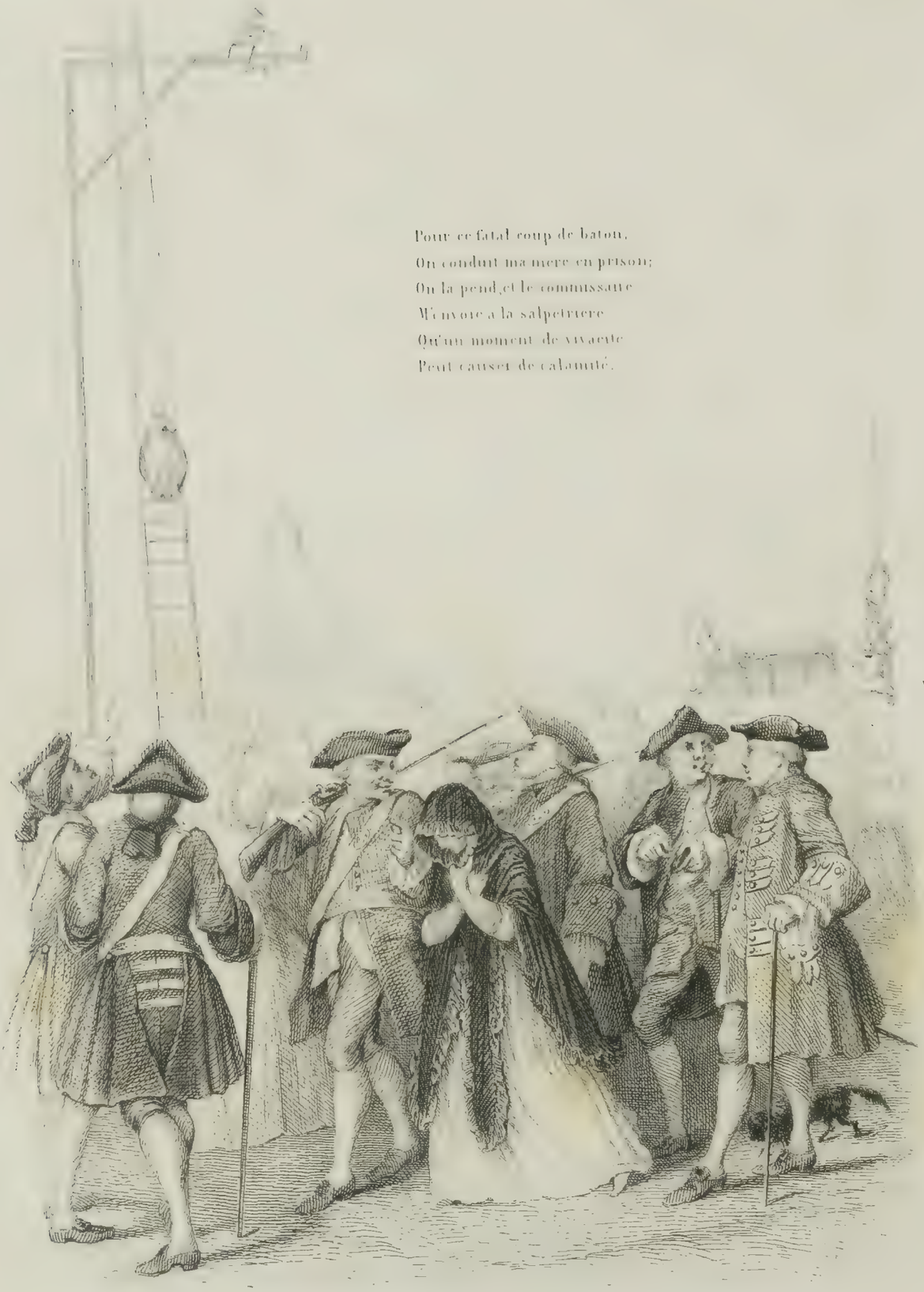
Sur le même carré que nous
Logeait un jeune homme fort doux;
Soit que j'entre ou bien que je sorte,
Toujours il était sur la porte;
A chaque heure il suivait mes pas;
Mais mes parens ne l'aimaient pas.



Un jour, j'étais innocemment
Dans la chambre de mon amant.
Mon père vient, frappe à la porte,
Grands Dieux! que le diable l'emporte!
Hélas! ne pourrons nous jamais
De nos amours jaser en paix.

Mon père, comme un furieux,
Prend mon amant par les cheveux;
Mon amant, quoique doux et tendre,
Contraint enfin de se défendre,
D'un coup de poing sur le museau
Jette papa sur le carreau.

Aux cris du vieillard moribond,
Ma mère, avec un gros bâton,
Arrive comme la tempête
Frappe mon amant sur la tête
Ah! pour moi, quel funeste sort!
Mon amant tombe raide mort.



Pour ce fatal coup de baton,
On conduit ma mere en prison;
On la pend, et le commissaire
M'envoie a la salpetriere
Qu'un moment de vivacite
Peut causer de calamite.

LA FILLE DU SAVETIER, avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire

Andantino.

CHANT.

Qu'un moment de vi - vaci - té Peut causer de ca-la - mi-

PIANO.

Dolce.

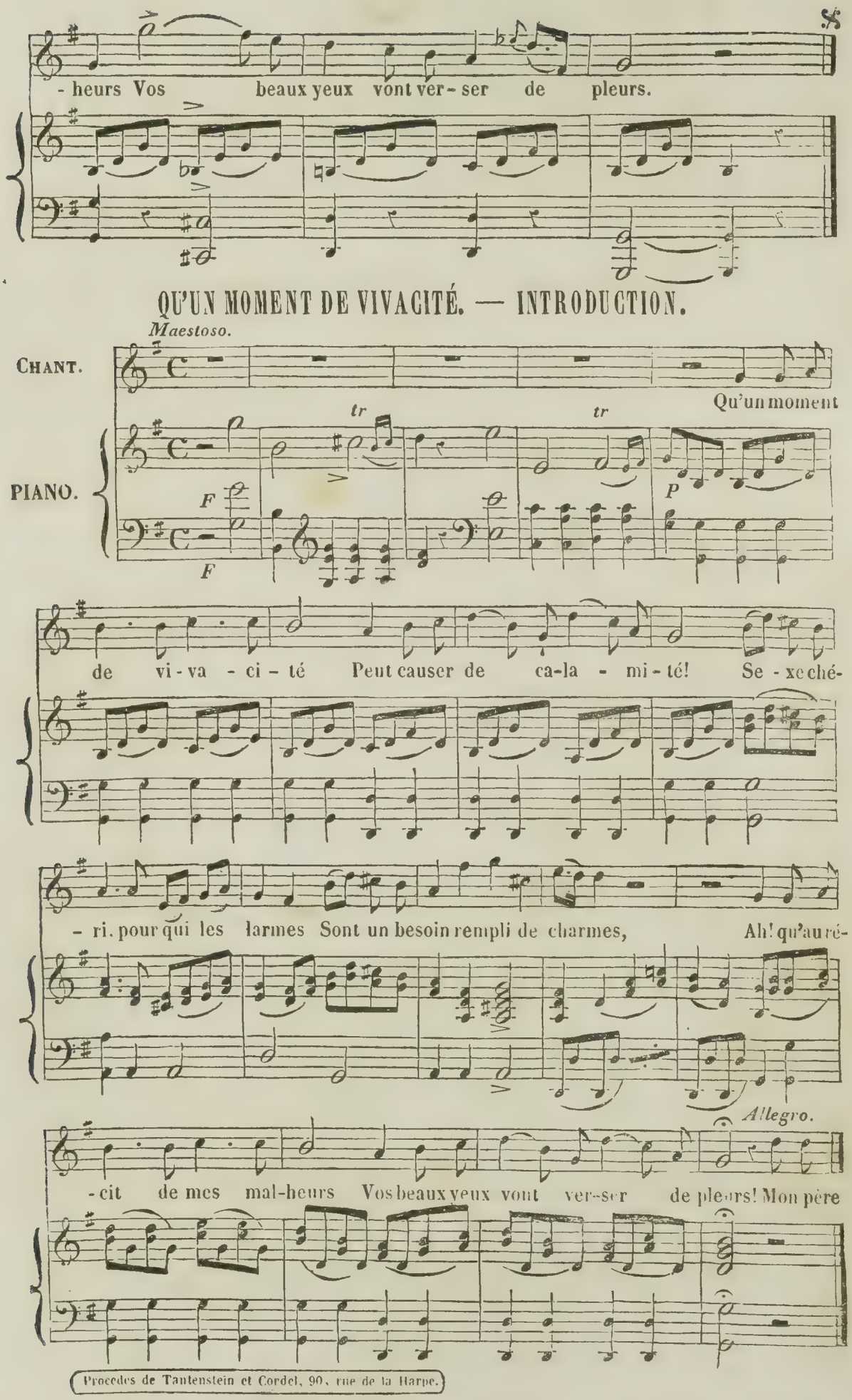
- té! Se-xe ché-ri, pour qui les lar-mes Sont un be-soin rem - pli de

char-mes, Ah! qu'au ré - cit de mes mal - heurs Vos beaux

yeux vont ver-ser de pleurs! Ah! qu'au ré - cit de mes mal-heurs Vos beaux

Dolce.

yeux vont ver - ser de pleurs! Ah! qu'au ré - cit de mes mal -



Si on chante le premier couplet sur cet air, on dira tous les autres couplets sur l'air qui précède, en remplaçant le mouvement *andantino* par le mouvement *allegro*.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

ASMODÉE

OU LE VOYAGE NOCTURNE,

PAROLES ET MUSIQUE DE M. FESTEAU.

DESSINS DE M. J. BOILLY,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. A. BOILLY. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. KOLB

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

On ne chante plus en France, disait l'autre jour un Monsieur qui passait devant le Théâtre du Vaudeville, à un de ses amis qui allait à l'Opéra-Comique, et ils s'arrêtèrent tous deux devant les vitres d'Aubert et Philippon, où était exposée la dernière livraison des Chants et Chansons populaires de la France. Un jeune homme en blouse et en casquette, mais propre comme le prince Rodolphe des Mystères de Paris, lorsqu'il est déguisé en peintre d'éventails, avait ôté de sa bouche son cigare, par galanterie pour les dames qui examinaient ce Musée en plein air, et il fredonnait l'air de Mamsell' Manon la Couturière, en disant :

« Ce Vadé était-il un drôle de chansonnier ! S'il vivait encore nous l'inviterions à notre Société chantante.

— Est-ce qu'il y a encore de ces Sociétés-là ? lui demanda le Monsieur d'un air surpris.

— S'il y en a, Monsieur, répondit en souriant le Jeune Homme ; la preuve, c'est que j'en suis d'une, et que je vais à plusieurs : et comme il faut une autorisation pour se réunir, même quand on se réunit pour chanter, je puis vous apprendre qu'il y a dans Paris et la banlieue, quatre cent quatre-vingts Sociétés chantantes autorisées.

— Je croyais la gaîté française moins vivace, reprit le Monsieur. Je croyais qu'on n'avait plus pour s'épanouir que les romans-feuilletons et la Gazette des Tribunaux.

— Pardon, Monsieur, dit le Jeune Homme : on a encore des Chansons ; et en supposant au minimum que les quatre cent quatre-vingts Sociétés chantantes n'aient chacune que vingt membres, cela fait, si je sais compter, neuf mille six cents chansonniers. Chacun d'eux fait sa Chanson tous les mois, or en multipliant leur nombre par douze, nous avons tous les ans cent quinze mille deux cents Chansons nouvelles. Voilà, j'espère, de quoi faire chanter les Français, et à mon avis, quand ils chantent, ils ne songent pas à mal faire. Ils oublient leurs fatigues de la semaine passée, et allègent leurs travaux de la semaine suivante, en fredonnant gaiment les refrains qu'ils ont appris dans l'intervalle d'une goguette à l'autre.

— Et comment retient-on toutes ces Chansons là? demanda le Monsieur.

— On les imprime, reprit le Jeune Homme, en tirant de dessous sa blouse un petit volume. Voici celles de mon ami Festeau, cent vingt Chansons, trente-deux Airs gravés, paroles et musique du même.

— Qu'est-ce que Monsieur Festeau? demanda le Monsieur.

— Un membre du **Nouveau Caveau**, un ami de Béranger qui ne chante plus, mais qui aime encore la Chanson : car, comme il dit : **En France, la Chanson est une plante indigène.** Si vous voulez, Monsieur, je vais vous faire sa biographie :

« Monsieur LOUIS FESTEAU est un des Chansonniers-Musiciens les plus féconds de l'époque, ce qui ne l'empêche pas d'être joaillier, bijoutier et commerçant, moitié sédentaire et moitié cosmopolite, il prend, il butine partout des sujets de Chansons, tantôt balancé sur le lac de Genève, ou déroulant les montagnes de la Suisse, tantôt traversant les villes et les provinces de la France, il s'inspire, il s'exalte aux beautés de la nature, parfois aussi, un crayon à la main et rôdant silencieusement aux barrières et dans les rues de Paris, il suit, il saisit, il **croque** au passage et à l'improviste des sujets comiques et populaires dont plus tard il fait des tableaux, sur lesquels il module, il décalque des airs graves, originaux ou gracieux.

« Le pont d'un bateau à vapeur et l'impériale d'une diligence sont pour lui les cabinets d'étude où il élabore, où il châtie, où il compose ses Airs, ses Chansons et ses Poésies, c'est de là qu'il les lance dans les Sociétés chantantes et les goguettes qui fredonnent à l'intérieur et autour de la capitale.

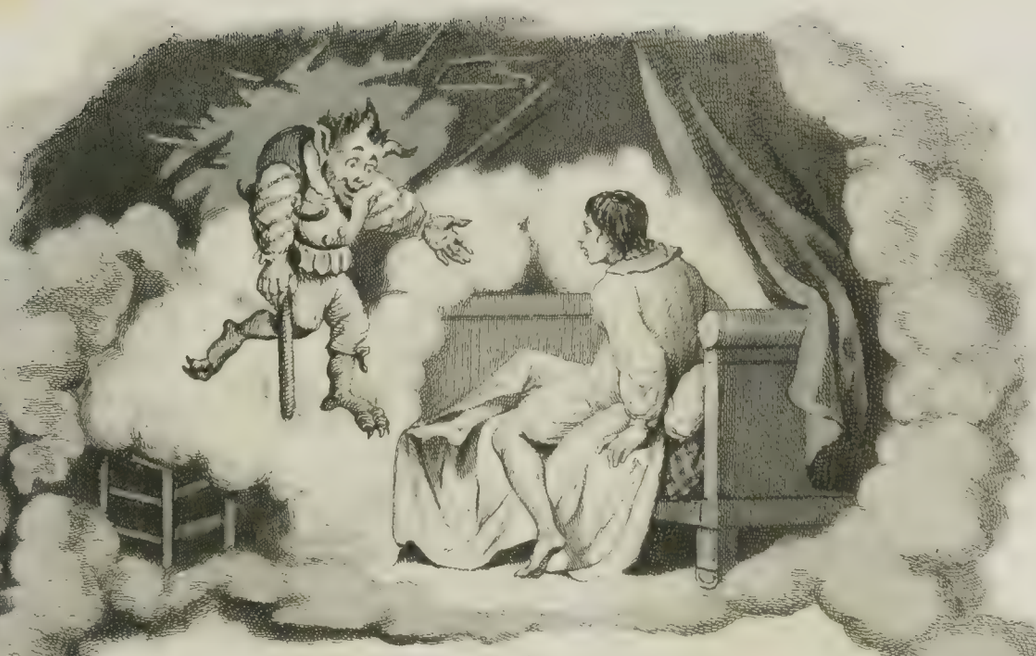
« L'édition de ses Chansons, intitulée **Les Ephémères**, tirée à deux mille cinq cents exemplaires, a été épuisée en six mois ; la seconde édition, corrigée et augmentée, tirée à dix mille, est presque entièrement vendue ; enfin, un nouveau volume, toujours accompagné de musique, vient de paraître, et je l'emporte à mon atelier.

— Seriez-vous aussi Chansonnier? demanda le Monsieur d'un air un peu ironique.

— Pourquoi pas? reprit le Jeune Homme, en relevant la tête. Parce que je suis ouvrier? Notre patron, Maître Adam, était menuisier ; son ami Dereault, poète comme lui, était serrurier ; Olivier Basselin, le père du vaudeville, était foulon ; Favart était pâtissier, Sedaine était maçon, Réboul, le poète de Nismes, est boulanger. Et sans compter le perruquier Bearnais qui fait la barbe à beaucoup de ses confrères, et le chapellier de la rue Montmartre, dont beaucoup d'amateurs de chansons sont coiffés, il y a une grande quantité d'ouvriers qui savent lire, écrire, compter et chanter. Tenez, Monsieur, ajouta le troubadour en blouse, vous m'avez l'air d'un bon enfant : si vous l'êtes véritablement, acceptez mon invitation. Nous avons aujourd'hui une réunion, chacun de nous a le droit de présenter un convive : je vous engage à y assister. Cela vous amusera autant qu'une séance de l'Académie des sciences morales. »

Le Monsieur accepta par curiosité, et fut fort étonné de trouver des artisans dont les manières franches et gaies étaient assaisonnées de beaucoup d'esprit naturel. Il en sortit convaincu que le peuple français était le plus chantant de l'Univers.

DU MERSAN.



ASMODÉE.

Hier, à l'heure où l'étoile scintille
J'étais plongé dans un sommeil profond.
Un petit diable, armé d'une béquille
Dans mon grenier entra par le plafond.
Avant, dit-il, de rêver à la noce,
Ami veux-tu choisir dans les houris
Que l'amour sème en ce vaste Paris ?..
Partons ! lui dis-je en sautant sur sa bosse
Bon Asmodée, allons, allons toujours.
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

Par la fenêtre après un vol rapide,
Nous nous perchons sur un brillant palais
De là je vois une imposante Armide
Menant au doigt ses femmes ses valets.
D'adorateurs une petite armée
A genoux flatte et son âme et ses sens
Sous les lambris où l'orgueil vit d'encens
Le vrai bonheur s'évapore en fumée
Bon Asmodée allons allons toujours
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

Un peu plus loin, sémillante et coquette,
Clara consulte un complaisant miroir ;
Un art cruel préside à sa toilette
Où tout se cache et se laisse entrevoir ;
Devant la glace, enjouée, mi-nue,
Elle s'assied, pleure et rit aux éclats.
C'est l'oiseleur apprêtant ses appâts
Gare au moineau que retendra la glue !
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

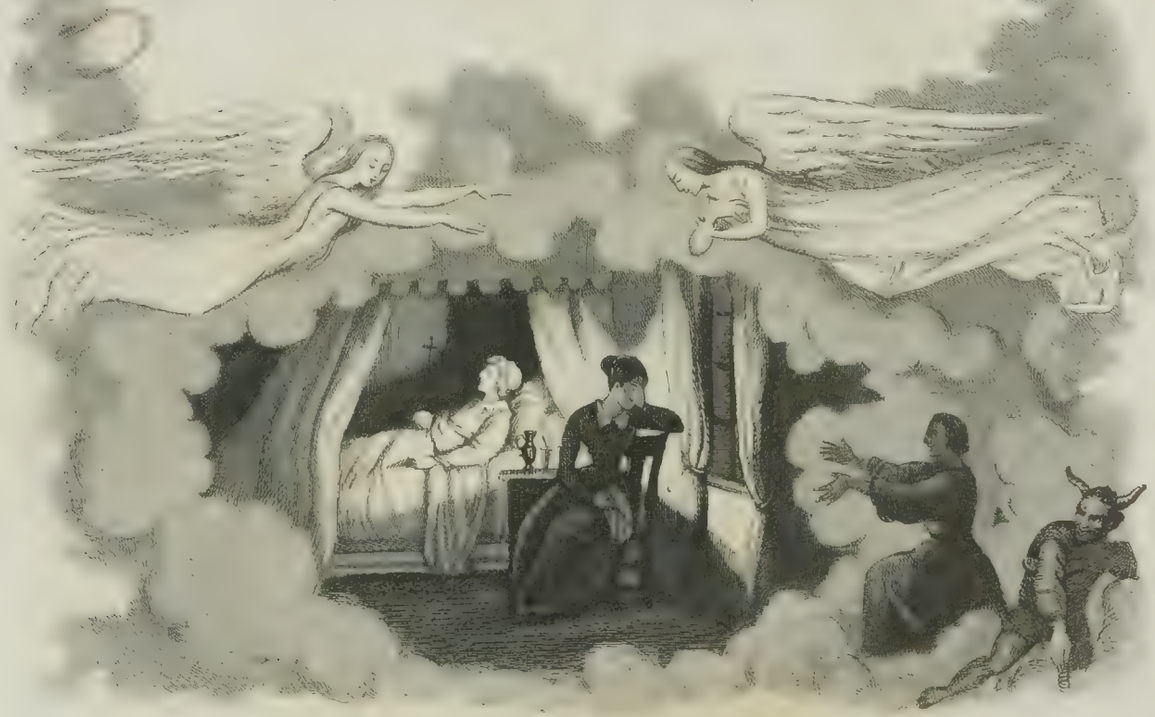
Plus haut, que vois-je ? un salon à l'antique ;
Sur un divan repose une *Clairon*,
Qui, suspendant sa tirade tragique,
S'est endormie en maudissant Néron ;
Sous le manteau de Phèdre ou de Lucrèce,
Qu'elle est superbe et qu'elle a de talens !
Hélas ! Hélas ! pourquoi depuis vingt ans
Rend-elle heureux les Romains et la Grèce ?
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

A la lueur d'une pâle veilleuse
Zoé dévore un lourd in octavo,
Ses yeux sont vifs, sa pose est gracieuse
Chez elle s'ouvre... un sentiment nouveau,
Furtivement cette tendre vestale,
Dont le cœur cherche et pourtant une époux,
Prend chez *Ricard* son style à billet doux,
Et chez *de Kock* des leçons de morale
Bon Asmodée allons, allons toujours
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours

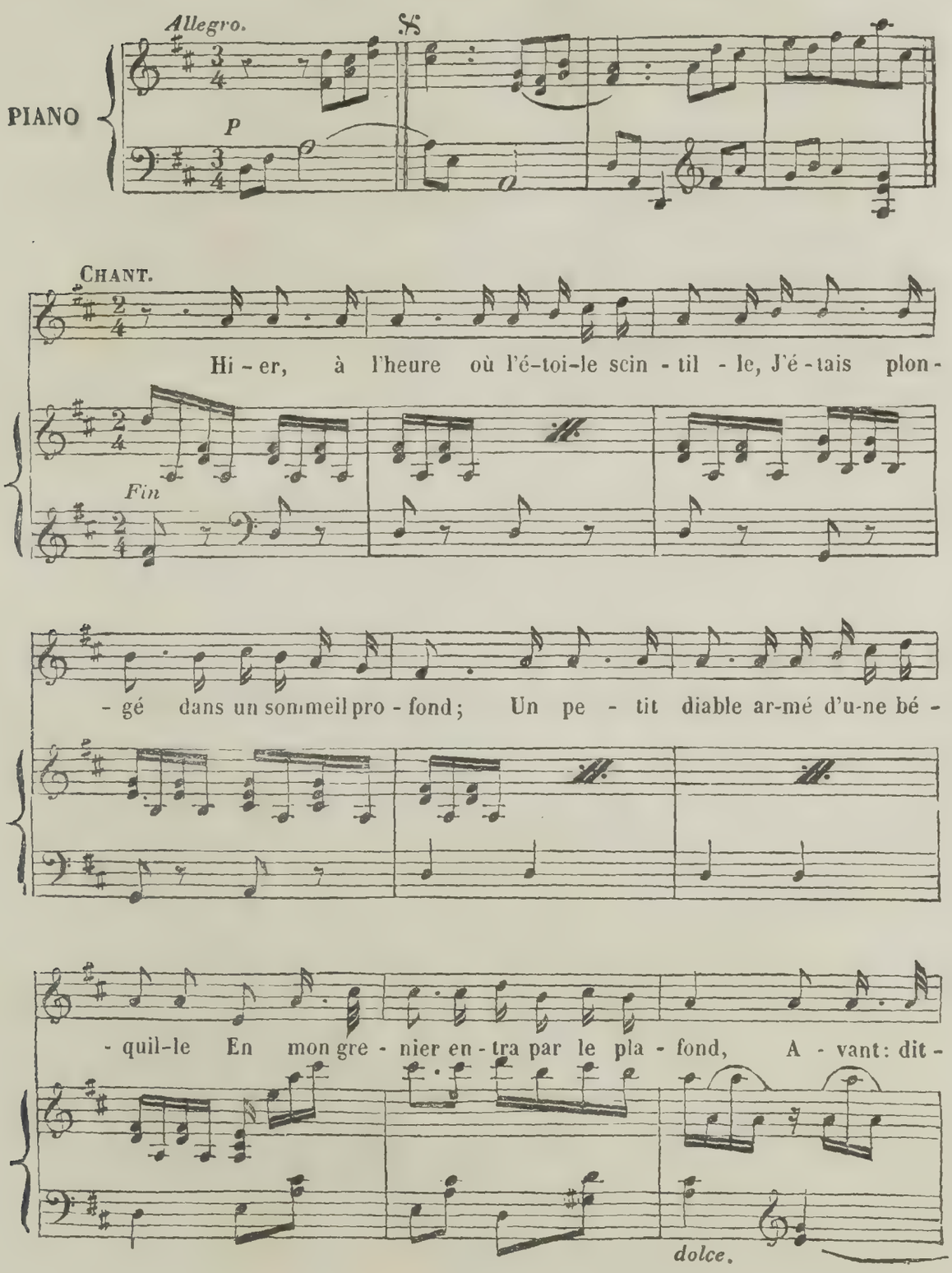
Là-bas, drapant son foulard, sa pelisse
Marche une femme au regard inspiré
Elle est en feu, comme la Pythonisse
Improvisant sur le trépied sacré
C'est une Muse à la voix creuse et vaide
Dans sa mansarde est l'immortel vallon
En y grimpant, l'amante d'Apollon
A déchiré sa robe virginale
Bon Asmodée, allons, allons toujours
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours

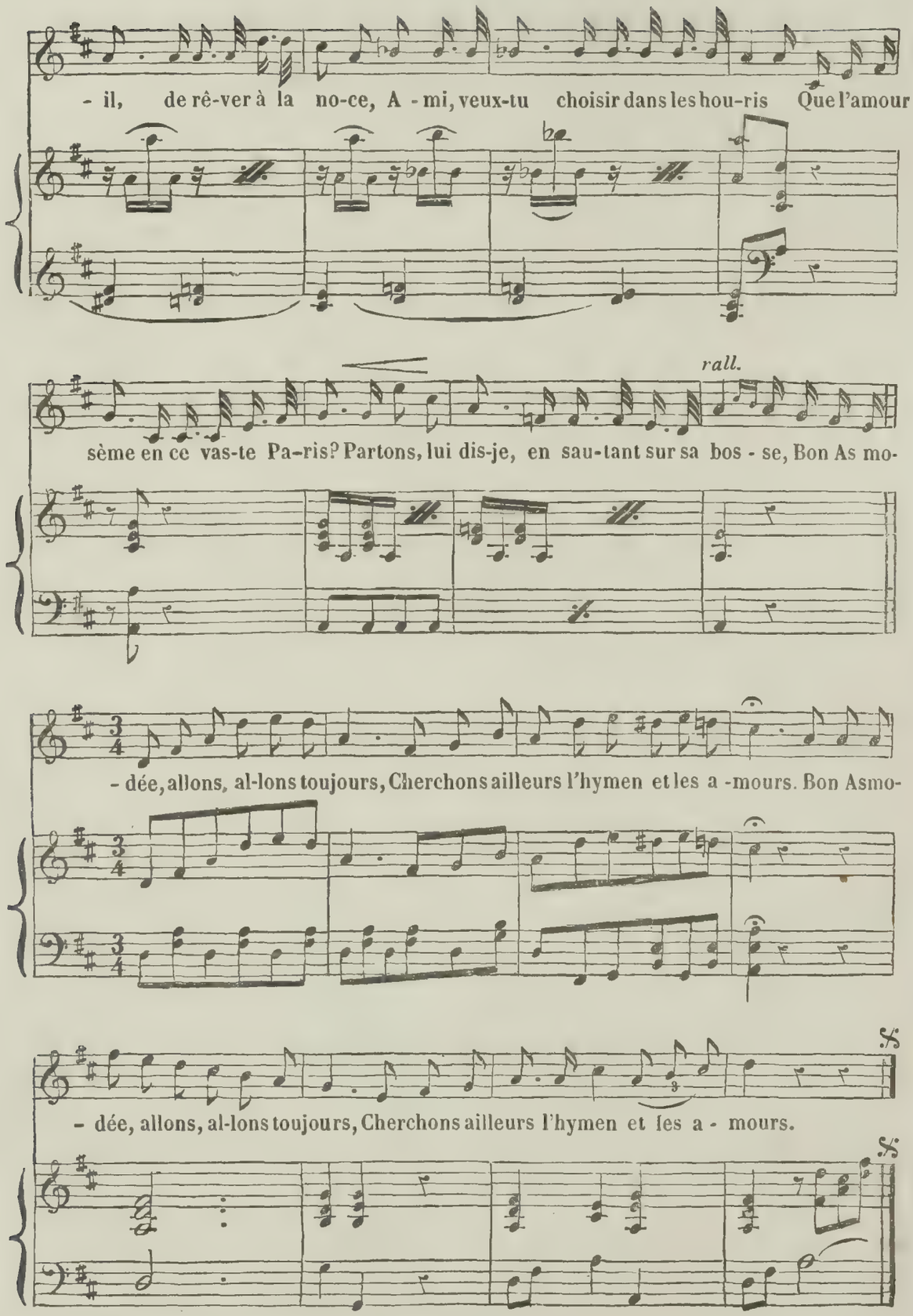
Que vois je encor ? c'est une jeune artiste
Aux doigts legers aux modestes atours,
Son noir crayon fidele anatomiste
D'un Spartacus arrondit les contours,
Dans chaque trait chaque ombre chaque ligne
On apercoit son goût pour les beaux-arts
Rien n'est omis tout s'offre a nos regards,
Tout jusqu'aux plis de la feuille de vigne
Bon Asmodée, allons, allons toujours,
Cherchons ailleurs l'hymen et les amours.

Là qu'apercois-je auprès d'une croisée
C'est une vierge aux mourantes couleurs
Veillant la nuit sur sa mere epuisée,
En lui cachant son travail et ses pleurs,
Ange aux yeux doux que l'amour te reclame
Pour captiver les epoux, les amans,
Ton front n'est pas orné de diamans,
Mais Dieu versa des tresors dans ton âme.
Bon Asmodée arrêtons pour toujours;
Je trouve ici l'hymen et les amours



ASMODÉE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de TANTENSTEIN et CORDEL, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins.

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA

PAROLES DE PANNARD.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. ALÈS. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. PFITZER,

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. G. Ce[illegible].

NOTICE.

Chez notre nation railleuse, l'Opéra a toujours été l'un de ces sujets devolus à la critique maligne. C'est un privilège qu'il partage avec le Mariage, la Médecine, la Justice, ou du moins la procédure judiciaire. On ne s'en marie pas moins; on n'en meurt, ou l'on n'en guérit pas moins avec l'aide de la Faculté; on n'en gagne, ou l'on n'en perd pas moins ses procès avec celle des gens de loi; l'Opéra, enfin, n'en a pas un spectateur de moins.

On composerait des volumes avec les Satyres, Boutades, Chansons, Couplets, Épigrammes, etc., qu'a fait naître cet Opéra, qui pourtant ne compte guère encore chez nous que deux siècles d'existence, et qui la dut à la protection d'un Cardinal. Les uns se sont attaqués au style de ses poèmes, et cela remonte jusqu'au sévère Boileau, proscrivant le tendre Quinault,

Et tous ces lieux communs de morale lubrique

D'autres censeurs moins graves, tels que Furetière, reprochèrent seulement à cet auteur d'avoir choisi exclusivement dans le Dictionnaire deux ou trois cents mots pour les ressasser continuellement dans ses vers langoureux; d'avoir, suivant une expression assez pittoresque, désossé la langue française.

Dès ce temps même, l'ensemble de l'Opéra avait trouvé chez nos écrivains des juges peu indulgents, et l'on sait que La Bruyère demandait comment, avec une magnificence toute royale, on était parvenu à produire quelque chose de fort ennuyeux.

Ce reproche a été renouvelé par bien d'autres plumes, et le dirons-nous, il n'est pas jusqu'à M. Scribe, ce fécond auteur de poèmes lyriques, qui, avant de se livrer à ce genre, il est vrai, avait aussi décoché à la royale Académie de Musique sa petite flèche épigrammatique dans l'un des couplets du Vaudeville final de sa Somnambule :

Amateurs du sublime Opéra. . .
. . . . . .
Ah! combien vous devez être riches,
Si vraiment le bien vient en dormant.

En général les autres théâtres ne se sont jamais fait faute d'attaquer ce colosse dramatique qui, presque toujours crut qu'il était de sa dignité de ne pas daigner s'en apercevoir. Non seulement ils parodièrent ses héros et héroïnes par des Arlequins, des Pierrots, des Colombines; mais plus d'une fois ils dirigèrent leurs épigrammes contre le genre lui-même. Ainsi, dans une de ces pièces épisodiques dont l'ancien Théâtre-

Italien était prodigue, un Poète bouffon assurait que rien n'était plus facile et plus prompt à faire qu'un Opéra, parce que la coupe et la marche en étaient invariablement réglées sur le modèle suivant :

PREMIER ACTE. — Le prince ou héros s'éprend d'une jeune beauté :

Peuples, chantez, dansez, célébrez son amour.

DEUXIÈME ACTE. — Il obtient la préférence sur un rival et épouse sa belle. Fête du mariage :

Peuples, chantez, dansez, célébrez son hymen.

TROISIÈME ACTE. — Ce rival éconduit était un prince déguisé qui vient porter la guerre dans les états de son heureux concurrent. Celui-ci en triomphe de nouveau :

Peuples, chantez, dansez, célébrez sa victoire.

QUATRIÈME ACTE. — Mais, à la fin du combat, le vainqueur a péri couvert de gloire; ce qui change peu de chose à la formule obligée :

Peuples, chantez, dansez, déplorez son trépas.

Et en effet, on danse encore, mais tristement, comme l'avait indiqué M. de Pixérécourt dans un de ses mélodrames.

CINQUIÈME ET DERNIER ACTE. — Enfin, comme la Mythologie était alors en grande faveur, et très commode surtout pour les dénouements, un Dieu ou une Déesse descendait de l'Olympe pour rendre le prince à ses sujets éplorés, et le refrain consacré de reprendre de nouveau :

Peuples, chantez, dansez, célébrez ce prodige.

Le Vaudeville du commencement de l'autre siècle, le Théâtre de la Foire, exploité par des auteurs en renom, tels que Pannard, Piron, Lesage, Dorneval, Fuzelier, etc., livra partout une rude guerre à l'Opéra, et il faut reconnaître que ces hostilités n'étaient que des représailles fort mesurées en raison de ses hostilités. Tyran exclusif du chant, l'Opéra ne permettait point alors qu'une seule note se fît entendre sur un autre théâtre sans son autorisation. Tantôt il la faisait payer fort cher, tantôt il formulait un veto absolu. Plus d'une fois il fit porter cette interdiction sur ces pauvres Forains, et l'on sait que ne pouvant plus chanter eux-mêmes, ils imaginèrent de faire descendre du cintre des écriteaux sur lesquels étaient tracés en gros caractères les couplets pour le chant desquels ils étaient suppléés par les spectateurs.

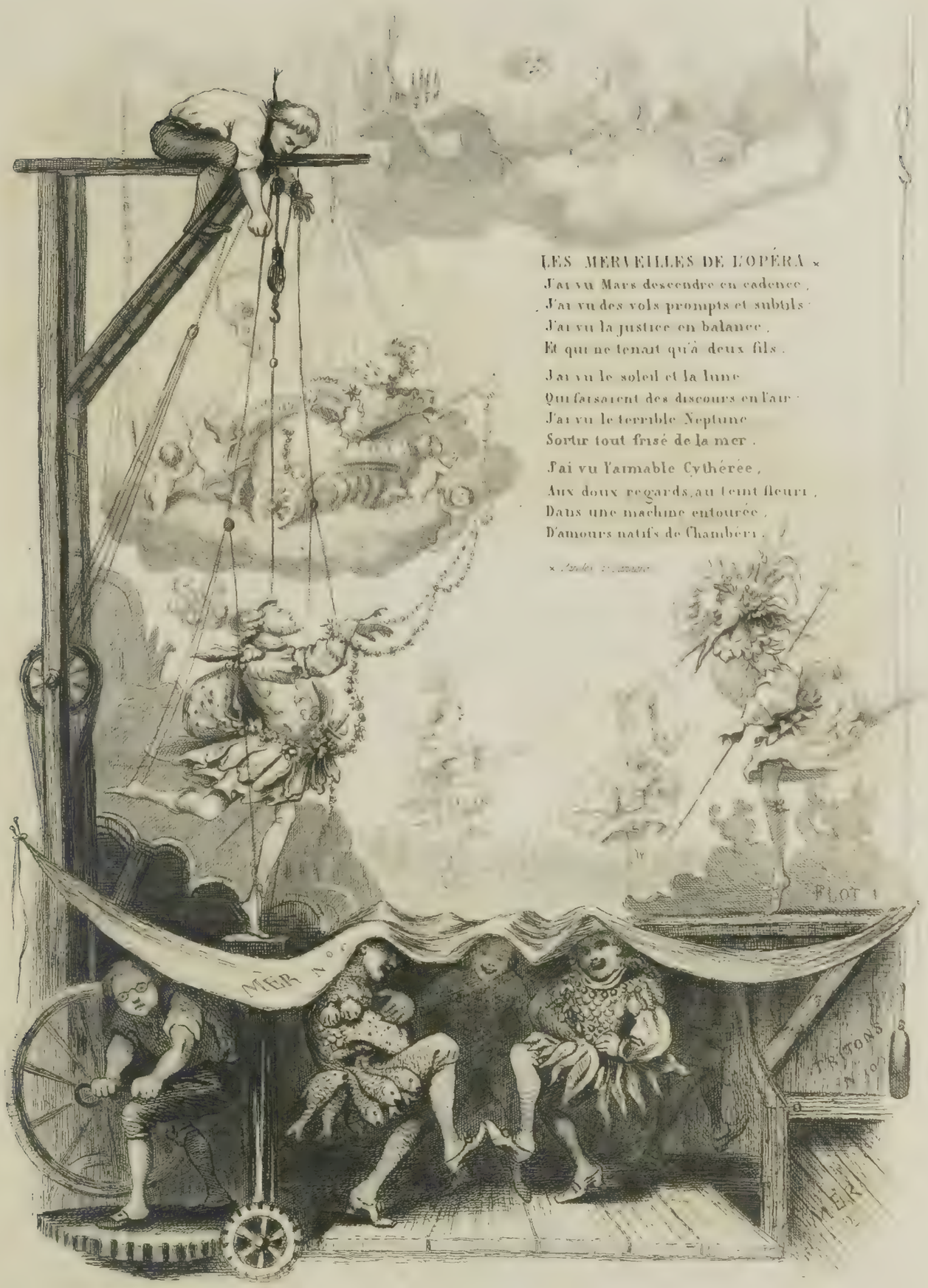
Vengeur de ses confrères et de son théâtre, Pannard saisit un moment où le Vaudeville avait recouvré ses droits lyriques pour lancer sur la scène l'ingénieuse et maligne critique que contient cette Livraison. Il attaqua l'ennemi corps à corps, et dépouilla l'Enchanteur de tous ces prestiges en montrant le charlatanisme des Merveilles de l'Opéra et les fils qui en dirigeaient l'exécution. Ce fut dans le petit acte, intitulé le Départ de l'Opéra-Comique, joué en 1733, qu'il plaça ces couplets, qui eurent un succès prodigieux et que l'on cite encore aujourd'hui comme un modèle de fine raillerie.

Sans doute le siècle qui s'est écoulé depuis ce temps, par les changements qu'il a introduits sur notre grande scène lyrique, par les progrès de la mécanique théâtrale, le meilleur goût des costumes, etc., a enlevé quelque chose à la justesse de plusieurs de ces traits. Mais combien il en est qui trouvent encore aujourd'hui leur fréquente application. N'avons-nous pas toujours les guerriers qui crient : courons aux armes, sans quitter la place, les héros blessés,

Qu'au lieu de mettre entre deux draps,
Pour trépasser en compagnie
On amène sous les deux bras.

et plusieurs autres de ces merveilles que Pannard avait vues et qu'il a si bien chantées?

OURRY, Membre du Caveau moderne.


LES MERVEILLES DE L'OPÉRA ×
J'ai vu Mars descendre en cadence,
J'ai vu des vols prompts et subtils :
J'ai vu la justice en balance,
Et qui ne tenait qu'à deux fils.
J'ai vu le soleil et la lune
Qui faisaient des discours en l'air :
J'ai vu le terrible Neptune
Sortir tout frisé de la mer.
J'ai vu l'aimable Cythérée,
Aux doux regards, au teint fleuri,
Dans une machine entourée,
D'amours natifs de Chambéri.
MER
FLOT
TRITONS

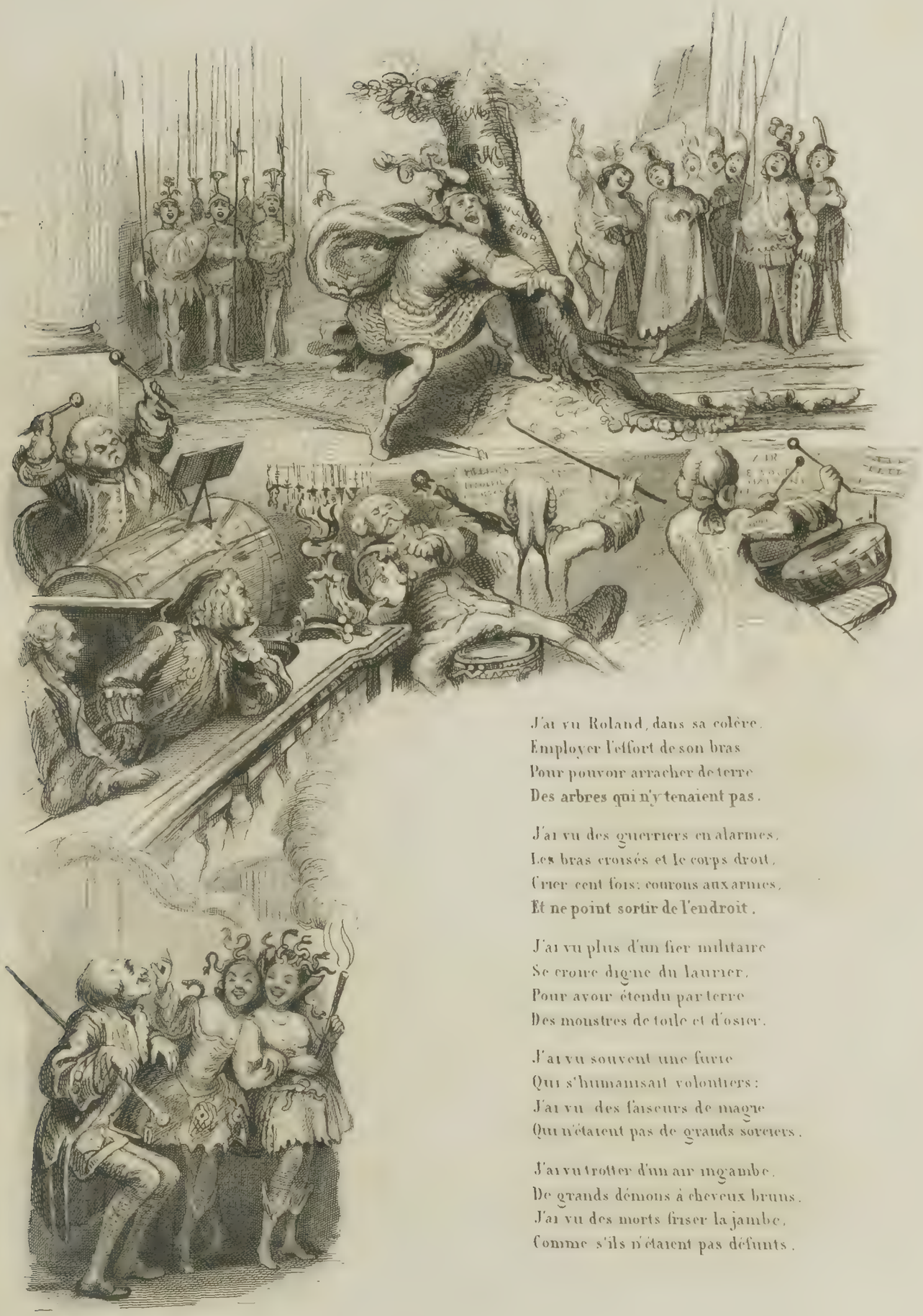
Dans le char de monsieur son père
J'ai vu Phaëton, tout tremblant,
Mettre en cendre la terre entière
Avec des rayons de fer blanc.

J'ai vu Mercure, en ses quatre ailes
Ne trouvant pas de sureté,
Prendre encor de bonnes ficelles
Pour voiturer sa déité.

J'ai vu l'amant d'une bergère,
Lorsqu'elle dormait dans un bois,
Prescrire aux oiseaux de se taire
Et lui chanter à pleine voix.

J'ai vu des dragons fort traitables
Montrer les dents sans offenser;
J'ai vu des poignards admirables
Tuer les gens sans les blesser.

J'ai vu, du ténébreux empire,
Accourir, avec un pétard,
Cinquante lutins pour détruire
Un palais de papier brouillard.



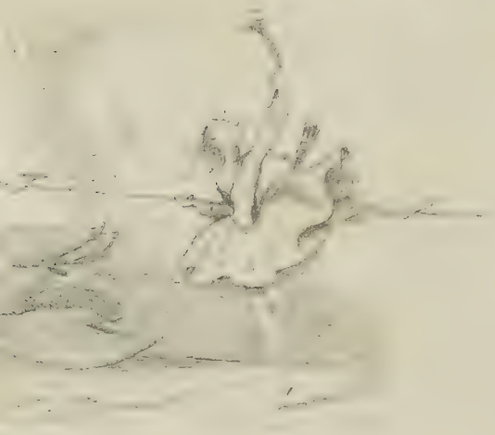
J'ai vu Roland, dans sa colère,
Employer l'effort de son bras
Pour pouvoir arracher de terre
Des arbres qui n'y tenaient pas.

J'ai vu des guerriers en alarmes,
Les bras croisés et le corps droit,
Crier cent fois: courons aux armes,
Et ne point sortir de l'endroit.

J'ai vu plus d'un fier militaire
Se croire digne du laurier,
Pour avoir étendu par terre
Des monstres de toile et d'osier.

J'ai vu souvent une furie
Qui s'humanisait volontiers:
J'ai vu des faiseurs de magie
Qui n'étaient pas de grands sorciers.

J'ai vu trotter d'un air ingambe,
De grands démons à cheveux bruns.
J'ai vu des morts friser la jambe,
Comme s'ils n'étaient pas défunts.



J'ai vu le maître du tonnerre,
Attentif au coup de sifflet,
Pour lancer ses feux sur la terre,
Attendre l'ordre d'un valet.

J'ai vu, ce qu'on ne pourra croire,
Des Tritons, animaux marins,
Pour danser troquer leur nageoire
Contre une paire d'escarpins.

J'ai vu Diane en exercice
Courir le Cerf avec ardeur,
J'ai vu derrière la coulisse
Le gibier courir le chasseur.

J'ai vu la vertu dans un temple
Avec deux couches de carmin,
Et son vertugadin très ample
Moraliser le genre humain.

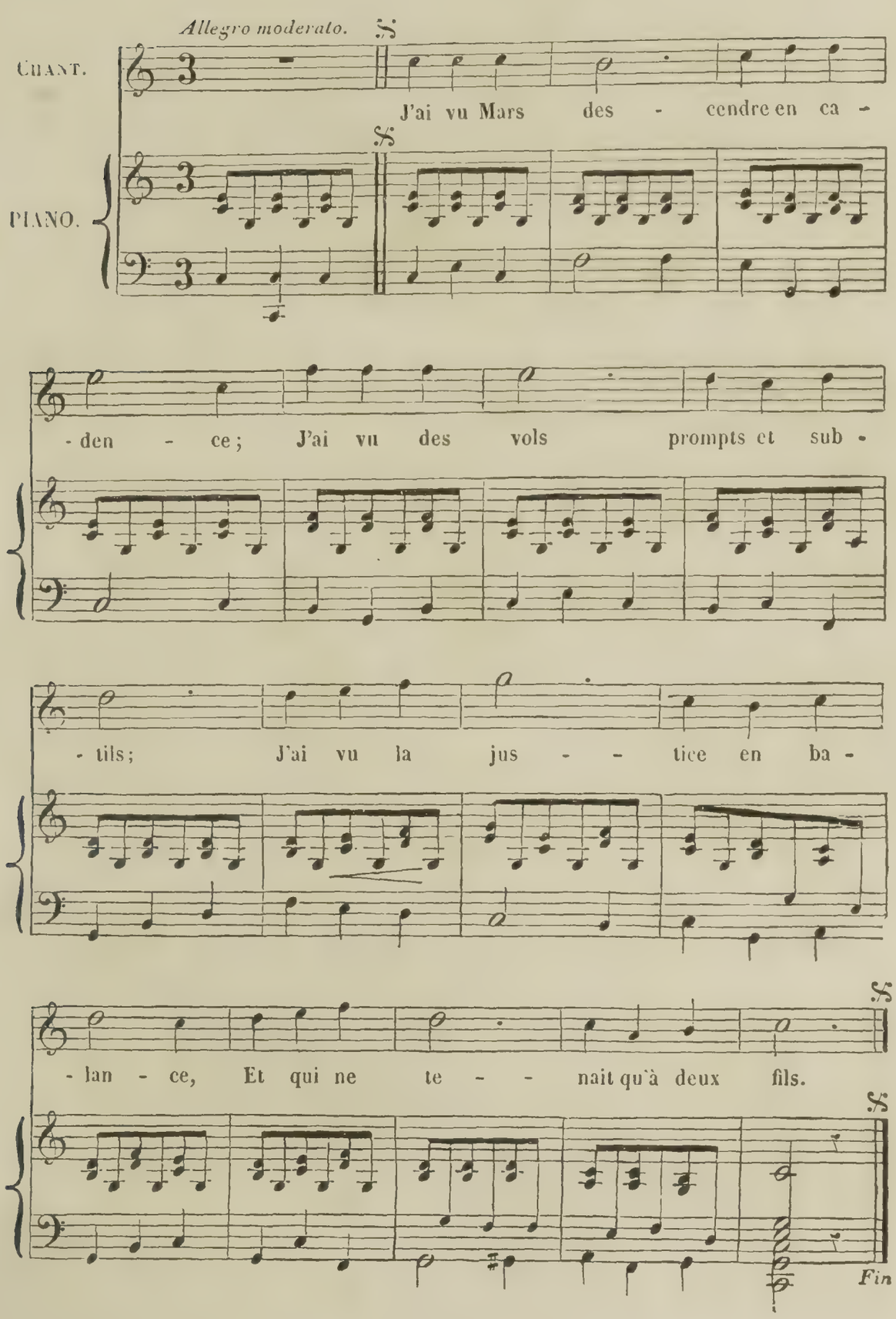
Dans des Chaconnes et Gavottes
J'ai vu des fleuves sautillans :
J'ai vu danser deux Matelottes,
Trois jeux, six plaisirs et deux vents.

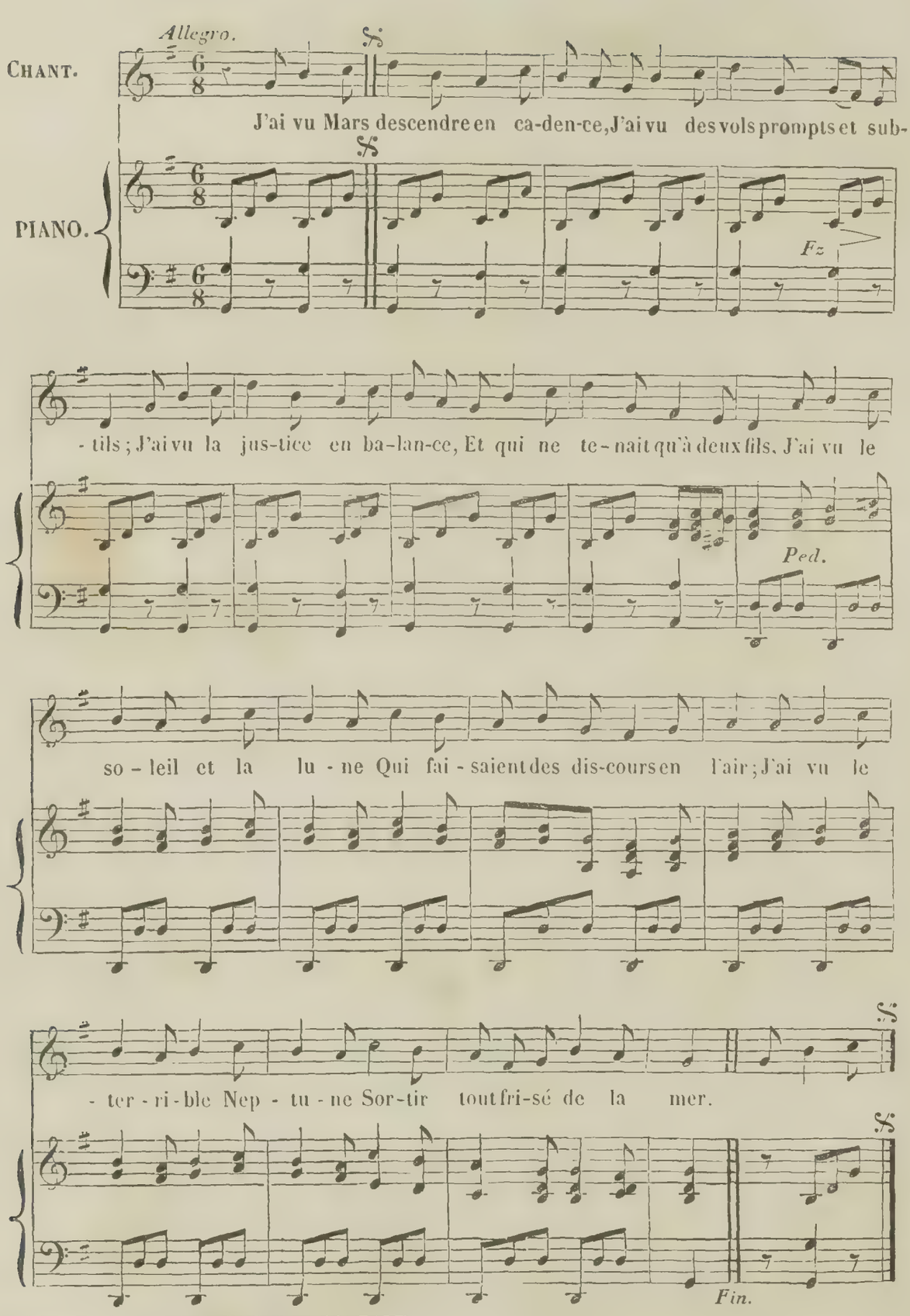
J'ai vu, par un destin bizarre,
Les héros de ce pays-là
Se désespérer en bécarre,
Et rendre l'ame en ré-mi-la.

J'ai vu des ombres très palpables
Se trémousser au bord du styx ;
J'ai vu l'enfer et tous les diables
A quinze pieds du paradis.

Imp. [illegible] Paris

LES MERVEILLES DE L'OPÉRA





Procédes de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

LES GRANDES VÉRITÉS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES :

1re ET 4e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.—2e PLANCHE PAR M. ALÈS.—3e PLANCHE PAR M. TORLET.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson des Grandes Vérités paraît être une plaisanterie dans laquelle l'auteur n'aurait pas même cherché à donner à ses idées une corrélation qui en eût fait une pièce satyrique ou morale. Les grandes vérités qu'il annonce au Peuple, et qu'il débite les unes au bout des autres, sont des lieux communs dont l'accumulation seule semble faire tout le mérite. C'est en effet un tour de force que d'avoir réuni sous la forme d'une Chanson bien écrite et bien rimée, tant de trivialités proverbiales. Nous en dirons plus loin ce que nous en pensons ; mais d'abord, comme il n'y a point de vérités absolues, excepté deux et deux font quatre, ce dont encore tout le monde ne convient pas, on peut contester quelques unes des grandes vérités de cette Chanson.

On ne dira pas de ce qu'elle avance :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

mais plutôt :

Parfois le vraisemblable est bien loin d'être vrai.

La première vérité que je lui contesterai est celle-ci :

On dort bien dans un bon lit.

On y dort mal quand on est malade, quand on n'a pas la conscience tranquille, quand on a des inquiétudes pour sa fortune, pour ses affaires ou pour ses amours.

Le plus sot n'est qu'une bête.

Il y a une grande différence entre une bête et un sot. La bêtise est naïve, la sottise est prétentieuse. La Rochefoucault dit, dans ses Maximes : Il n'y a point de sots si incommodes que ceux qui ont de l'esprit. Et Mademoiselle Arnould disait très finement : Depuis que j'ai vécu six mois avec un sot, je connais tout le prix d'une bête.

Quand un malade a la fièvre,
Il ne se porte pas bien.

Cela est vrai, mais il n'a pas besoin pour cela d'avoir la fièvre : car il ne se porte pas bien dès qu'il est malade.

Qui veut courir plus d'un lièvre,
A coup sûr n'attrape rien.

Il peut attraper toute autre chose qu'un lièvre, soit un lapin, soit une fluxion de poitrine, soit une entorse.

Enfermez votre potage,
Ou le chat le mangera.

Fort bien, si vous avez pensé à ne pas enfermer le chat avec le potage, ou comme on dit : le loup dans la bergerie.

Les chemises ont des manches.

Cela n'arrive pas toujours. Il y a même des gens qui ont des manches et point de chemises.

Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Il est vrai que c'est toujours en reculant qu'elle nage ; mais elle peut marcher, et marche en effet, à reculons, de côté et en avant.

Point de mets que l'on ne mange.

Il y a des personnes qui ont pour certains mets une répugnance invincible.

Trente francs font trente livres.

Quiconque a étudié le système monétaire, sait que la livre a différé de valeur selon les époques et les pays, et que le franc a une valeur fixe dans le nôtre.

Nous ignorons quel est l'auteur de cette Chanson, que l'on pourrait attribuer à Beffroy de Reigny, qui se faisait appeler le Cousin Jacques. C'est un homme instruit, comme le prouve ce qu'il dit de Romulus et de Caton, et surtout de Philoxène. On sait que ce poète grec, ayant encouru la disgrace de Denys, tyran de

Syracuse, fut jeté dans la prison qu'on appelait les Carrières. Le tyran, qui était aussi poète, et poète médiocre, voulut avoir sur quelques uns de ses vers l'avis de Philoxène, c'est à dire son suffrage; il le fit amener dans son palais, et lui lut sa pièce de poésie : mais celui-ci ne voulant pas sacrifier au mauvais goût, ou peut être par une vanité de poète, se contenta de répondre au tyran : Qu'on me remène aux Carrières!

Plutarque raconte que Denys l'ayant chargé de corriger une de ses tragédies, il l'effaça depuis le commencement jusqu'à la fin. Denys furieux, l'envoya vendre comme esclave dans l'île d'Égine. Selon une autre tradition, il le fit empoisonner. Mais si l'on peut tuer celui qui a dit la vérité, on ne peut la tuer elle-même.

Notre auteur, après avoir dit dans son premier couplet, que dans le bon siècle où il vit, on ne craint plus les Carrières pour quelques opinions, semble se contredire dans le dernier, où il dit :

Dans ce siècle de lumière,
De talents et de vertus,
Heureux qui ne parle guère,
Et qui n'en pense pas plus.

Cette contradiction me ferait croire que le premier couplet est entièrement ironique, et que la Chanson a été composée à l'époque de la Révolution. En effet, je sais qu'on la chantait en 1797. Le vers du onzième couplet :

Du papier n'est pas de l'or,

s'applique probablement aux assignats, et la Chanson, composée à cette époque, devient une satire plaisante de ce bon temps de liberté, où il était sage de penser au proverbe : Toute vérité n'est pas bonne à dire. Aussi l'auteur ne dit-il prudemment que celles qui ne peuvent compromettre personne. Quant aux autres, il s'est sans doute souvenu du mot de Fontenelle : Si ma main était pleine de vérités, je me garderais bien de l'ouvrir.

Il était aussi dangereux à cette époque de dire la vérité aux gouvernants, que l'on a toujours pensé qu'il était difficile de la faire connaître aux rois. Et quoique La Motte ait dit que leur palais devait être

Le temple de la vérité.

quoique Montaigne ait écrit :

Il n'est aucune condition d'homme
Qui ait si besoin que les rois de la vérité,

le duc de Nivernais a dit avec raison :

La vérité est le seul bien qui manque aux rois.

On ne la dit même pas au peuple.

Il y a long-temps qu'il faut penser avec Démocrite, que la vérité est au fond d'un puits, et que personne n'a trouvé le moyen de l'en tirer.

On dit en Italie que le Pape ne voit jamais la vérité que lorsqu'il lit l'Évangile.

Il y a eu des Princes qui l'ont aimée, et Louis XII, que ses courtisans exhortaient à punir des comédiens qui avaient osé le jouer sur le théâtre, leur répondit : Non, ils me croient digne d'entendre la vérité. Elle déplaît quand elle est nue, selon l'expression d'Horace, qui l'appelle nuda veritas.

Il n'y a que la vérité qui offense, dit un proverbe, et selon le poète Desmarets,

Avec plaisir chacun l'entend,
Lorsque sur les défauts des autres
Elle vient à nous éclairer.
Nous avertit-elle des nôtres?
On ne la peut plus endurer.

On peut envoyer à ces gens-là le mot de Figaro à Basile : Souffre la vérité, coquin, puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur. La Fontaine n'a-t-il pas dit :

L'homme est de glace aux vérités,
Il est de feu pour les mensonges.

Voilà peut-être un peu trop de philosophie à propos d'une Chanson, et nous avons l'air de marcher sur les traces de Malebranche, l'illustre auteur de la Recherche de la Vérité. C'est qu'on ne saurait en trop dire sur ce sujet. Les Perses, au rapport d'Hérodote, étaient les peuples qui estimaient le plus cette vertu. Ils apprenaient à leurs enfants, dit ce père de l'histoire, à tirer de l'arc, à monter à cheval et à dire la vérité.

Quant aux livres où l'on peut la trouver chez nous, ils sont rares. Il en est un pourtant, que désigne Fontenelle, et que nous pouvons recommander à nos lecteurs : L'Almanach des adresses de Paris, disait ce philosophe spirituel, est l'ouvrage qui contient le plus de vérités incontestables.

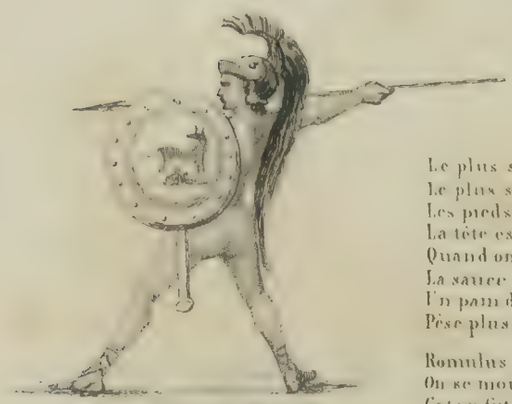
DU MERSAN.

LES GRANDES VÉRITÉS

Oh! le bon siècle mes frères
Que le siècle où nous vivons!
On ne craint plus les carrières
Pour quelques opinions.
Plus libre que Philoxène
Je déchire le rideau
Coulez, mes vers de ma veine:
Peuples voici du nouveau

La chandelle nous éclaire,
Le grand froid nous engourdit,
L'eau fraîche nous désaltère
On dort bien dans un bon lit
On fait vendange en Septembre
En Juin viennent les chaleurs
Et quand je suis dans ma chambre
Je ne suis jamais ailleurs

Rien n'est plus froid que la glace,
Pour saler il faut du sel
Tout fuit tout s'use et tout passe
Dieu lui seul est éternel
Le Danube n'est pas l'Oise
Le soir n'est pas le matin
Et le chemin de Pontoise
N'est pas celui de Pantin



Le plus sot n'est qu'une bête,
Le plus sage est le moins fou.
Les pieds sont loin de la tête,
La tête est bien près du cou.
Quand on boit trop on s'enivre;
La sauce fait le poisson;
Un pain d'une demi livre
Pèse plus d'un quarteron.

Romulus a fondé Rome
On se mouille quand il pleut.
Caton fut un honnête homme.
Ne s'enrichit pas qui veut.
Je n'aime point la moutarde
Que l'on sert apres diné
Parlez moi d'une camarde
Pour avoir un petit nez.

Quand un malade a la fievre
Il ne se porte pas bien
Qui veut courir plus d'un lièvre
A coup sûr n'attrappe rien.
Soufflez sur votre potage
Bientôt il refroidira;
Enfermez votre fromage,
Ou le chat le mangera.

Les chemises ont des manches.
Tout coquin n'est pas pendu
Tout le monde court aux branches
Lorsque l'arbre est abattu.
Qui croit tout est trop crédule,
En mesure il faut danser.
Une écrevisse recule
Toujours au lieu d'avancer.

Point de mets que l'on ne mange,
Mais il faut du pain avec,
Et des perdrix sans orange
Valent mieux qu'un hareng sec.
Une tonne de vinaigre
Ne prend pas un moucheron.
A vouloir blanchir un nègre
Le barbier perd son savon.

On ne se fait pas la barbe
Avec un manche à balais
Plantez moi de la rhubarbe,
Vous n'aurez pas des navets.
C'était le cheval de Troie
Qui ne buvait pas de vin;
Et les ânes qu'on emploie
Ne sont pas tous au moulin.

J'ai vu des cailloux de pierre
Des arbres dans les forêts
Des poissons dans la riviere
Des grenouilles au marais
J'ai vu le lievre imbecille
Craignant le vent qui soufflait,
Et la girouette mobile
Tournant au vent qui tournait

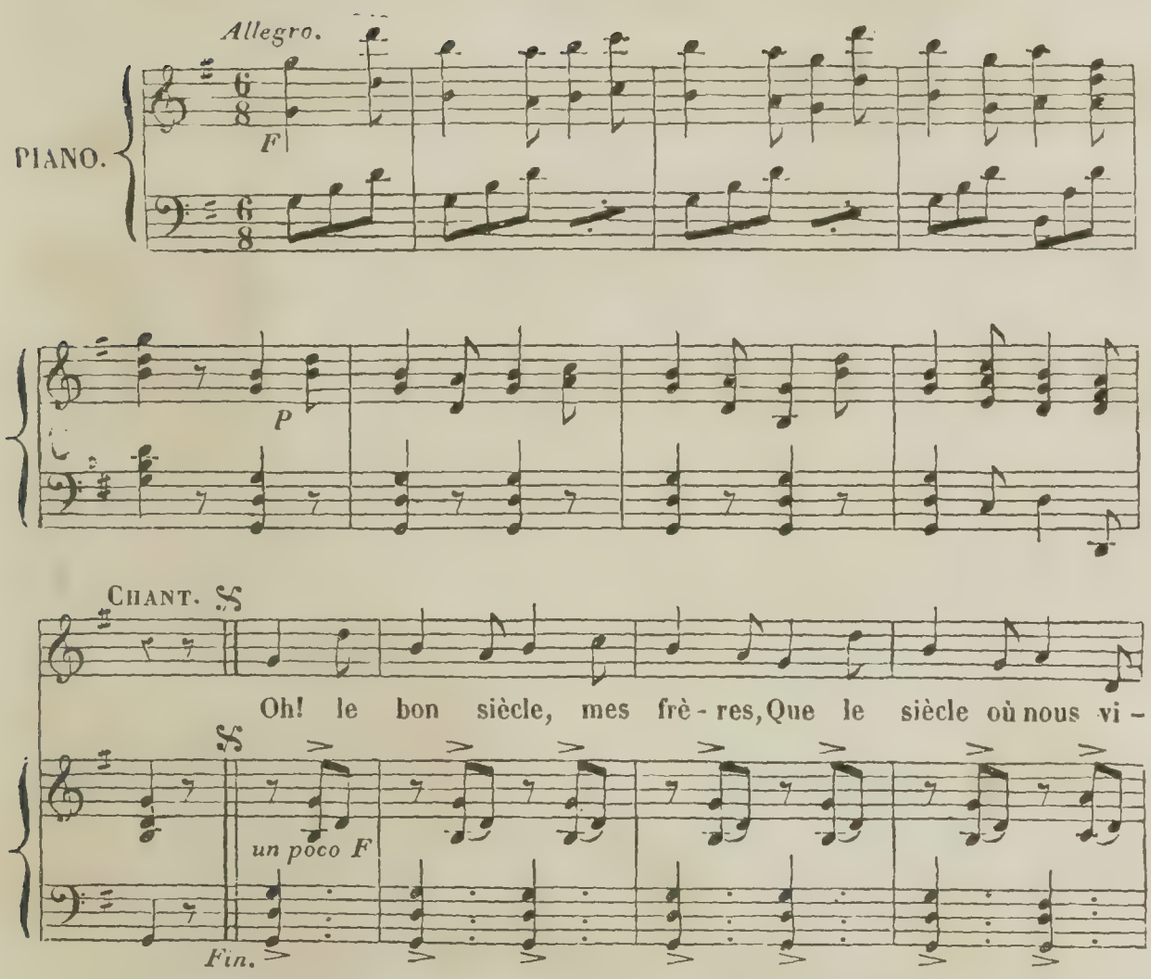
Le bon sens vaut tous les livres
La sagesse est un trésor
Trente francs font trente livres
Du papier n'est pas de l'or
Par maint babillard qui beugle
Le sourd n'est point etourdi
Il n'est rien tel qu'un aveugle
Pour n'y voir goutte à midi.

Ne nous faites pas un crime
De ces couplets sans facon:
On y trouve de la rime
Au défaut de la raison
Dans ce siècle de lumieres,
De talens et de vertus
Heureux qui ne parle guères
Et qui n'en pense pas plus.

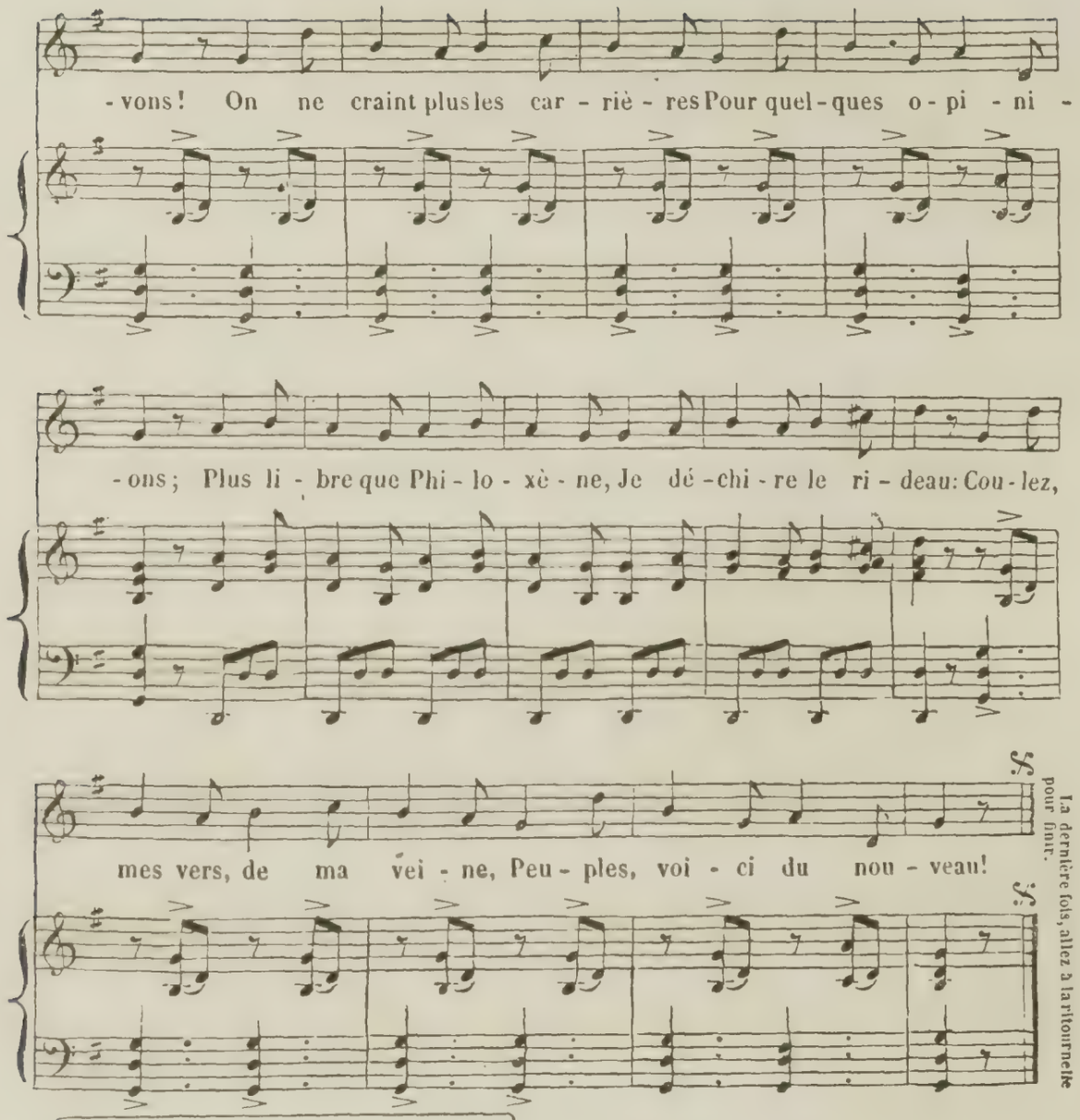
LES GRANDES VÉRITÉS.

AIR *de la Fanfare de Saint-Cloud.*

Arrangé avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire (1).



(1) Ces couplets ont été composés sur l'air : *Aussitôt que la lumière*, dont nous avons donné la musique dans notre 8e Livraison.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

LA PARODIE DE LA VESTALE,

POT-POURRI PAR DÉSAUGIERS.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

1re et 8e planches par M Bosredon. — 2e et 7e pl par M. Gaitte. — 3e et 6e pl. par M. Lallemand. — 4e et 5e pl par M Nargeot.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

L'Opéra de la Vestale, joué le 15 décembre 1807, obtint un succès prodigieux. Le sujet bien coupé, les situations intéressantes, une belle mise en scène, ne nuisirent pas à la poésie de M. de Jouy. La musique de Spontini fut admirée : aucun ouvrage, depuis les chefs-d'œuvre de Gluck, de Sacchini et de Piccini, n'avait été plus applaudi. Le succès de la Vestale se soutint pendant plusieurs années; et le jury institué en 1810, pour décerner les prix décennaux fondés par Napoléon, lui donna la préférence, même sur les Gardes de Lesueur. Le jeu admirable de Madame Branchu, aussi grande tragédienne qu'excellente cantatrice, ajouta à la vogue de cet Opéra.

Les honneurs de la parodie ne pouvaient lui manquer, et ce fut M. de Jouy lui-même qui fit celle de sa pièce, et la donna au Vaudeville, sous le titre de la Marchande de Modes. Minette parodiait la Vestale et fit beaucoup rire, surtout, lorsque condamnée au pain et à l'eau, elle chanta ce refrain connu, et nouveau alors, avec une légère modification :

Trempe ton pain, Marie, (Bis.)
Trempe ton pain dans l'eau claire

Désaugiers, qui n'avait pas encore sa réputation de chansonnier, venait cependant de se faire remarquer par sa chanson si comique de M. et Mme Denis. (Voir notre 2e livraison.) Il avait ensuite donné son Cadet Buteux aux expériences du sieur Olivier. Il composa la deuxième soirée de Cadet Buteux à l'Opéra, et fit de la Vestale une véritable parodie, sous le titre de Pot-pourri. Il faut l'avoir entendu chanter par lui-même, pour se faire une idée de l'effet que produisit cette charmante plaisanterie.

Ce terme de Pot-pourri, dont tout le monde ne connait peut-être pas l'origine, vient du mélange de différentes fleurs que les femmes mettent dans un pot, ou vase couvert, et qu'elles y laissent pourrir, du moins tant qu'elles exhalent un certain parfum. De là on a appelé Pot-pourri, en cuisine, les ragoûts composés de plusieurs ingrédients friands; et, au figuré, on dit d'un homme qui sait beaucoup de bonnes choses, mais qui les sait confusément, que c'est un Pot-pourri.

Voltaire, dans ses facéties, a intitulé Pot-pourri, un chapitre en prose, composé de divers paragraphes plaisants et satyriques, dans lesquels il fait intervenir Brioché et Polichinelle.

une pièce intitulée le Pot-pourri, a été jouée sur le Théâtre du Vaudeville, le 4 juillet 1792. Les couplets étaient composés de tous les refrains connus, amalgamés ensemble.

On a donné le même nom à une Chanson composée de plusieurs airs, comme la Tentation de saint Antoine, par Vadé. (Voyez notre 25e livraison.) Ce genre est du reste assez ancien, car on trouve dans les Œuvres de Madame Deshoulières une lettre en Chansons, qui est un véritable Pot-pourri. Désaugiers a remis ce genre à la mode : il y a eu beaucoup d'imitateurs, mais peu de rivaux.

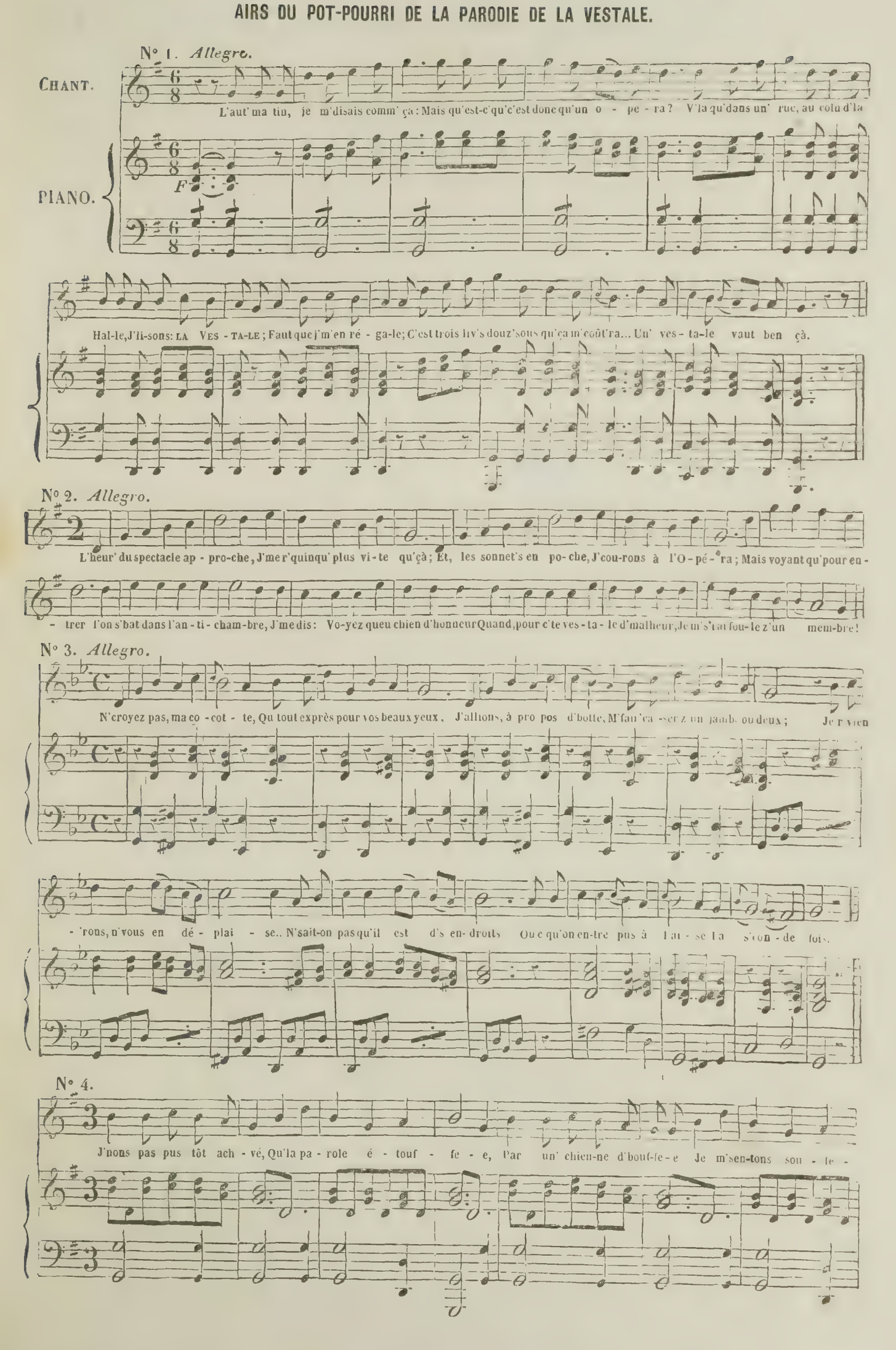
DU MERSAN.

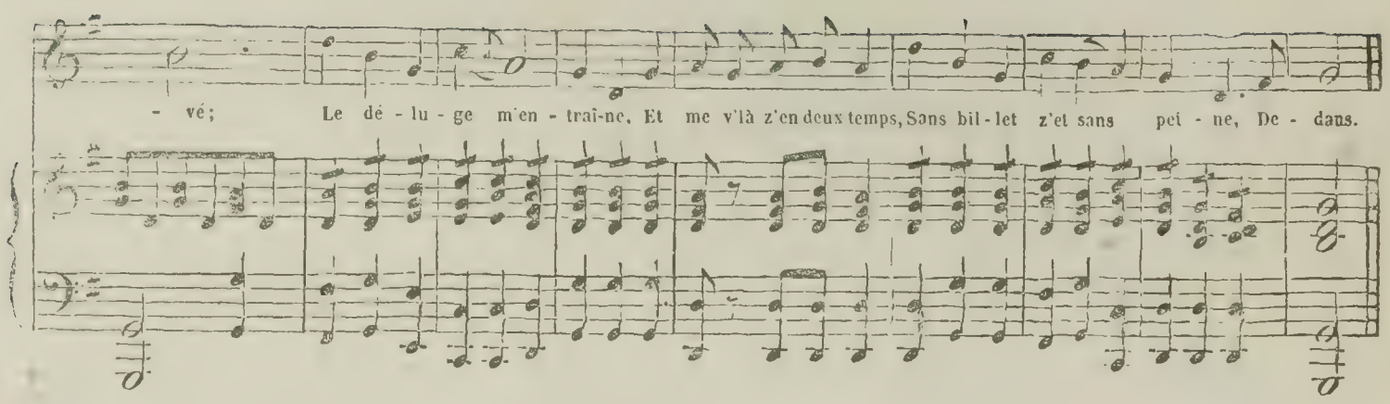
LISTE DES AIRS ANCIENS

SUR LESQUELS ONT ÉTÉ COMPOSÉS LES COUPLETS DE LA PARODIE DE LA VESTALE.

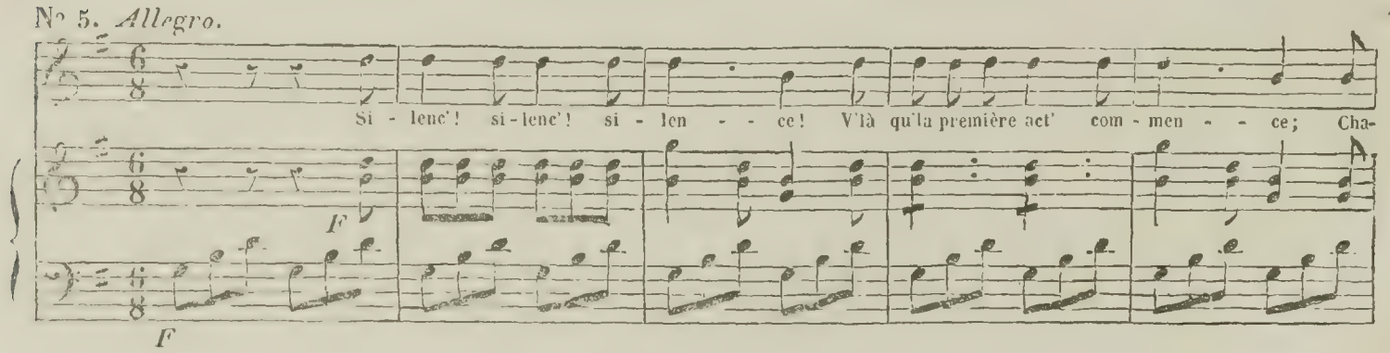
1er	Couplet,	sur l'air :	V'là c' que c'est qu' d'aller au bois.
2e	—	—	Tous les bourgeois de Châtres
3e	—	—	Du lendemain.
4e	—	—	Tarare Ponpon.
5e	—	—	A boire ! à boire ! à boire !
6e	—	—	Il était une fille.
7e	—	—	Quoi ? ma voisine, es-tu fâchée ?
8e	—	—	Dans les Gardes françaises.
9e	—	—	Traitant l'amour sans pitié.
10e	—	—	Bon soir la compagnie.
11e	—	—	A boire ! à boire ! à boire.
12e	—	—	J'arrive à pied de province
13e	—	—	Des fraises.
14e	—	—	Du haut en bas.
15e	—	—	Une fille est un oiseau.
16e	—	—	Au coin du feu.
17e	—	—	Des Trembleurs.
18e	—	—	Dépêchons, dépêchons, dépêchons-nous
19e	—	—	Des Pendus.
20e	—	—	A boire ! à boire ! à boire
21e	—	—	Au clair de la lune.
22e	—	—	Des Fleurettes.
23e	—	—	Le port Mahon est pris.
24e	—	—	Bonjour, mon ami Vincent.
25e	—	—	Nous nous marierons dimanche.
26e	—	—	R'lantanplan tirelire.
27e	—	—	Il a voulu, il n'a pas pu.
28e	—	—	N'est-il, Amour, sous ton empire.
29e	—	—	Ciel ! l'Univers va-t-il donc se dissoudre !
30e	—	—	Ah ! maman que je l'échappai belle.
31e	—	—	O filii et filiæ.

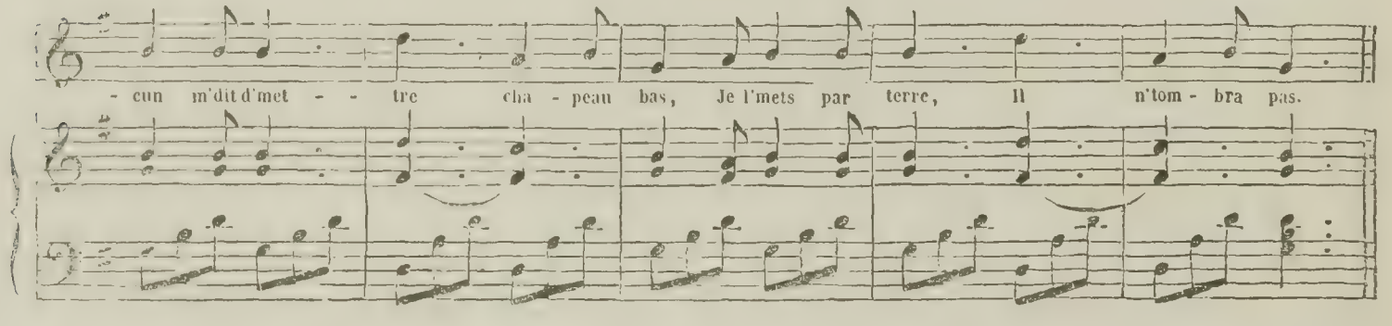
AIRS DU POT-POURRI DE LA PARODIE DE LA VESTALE.



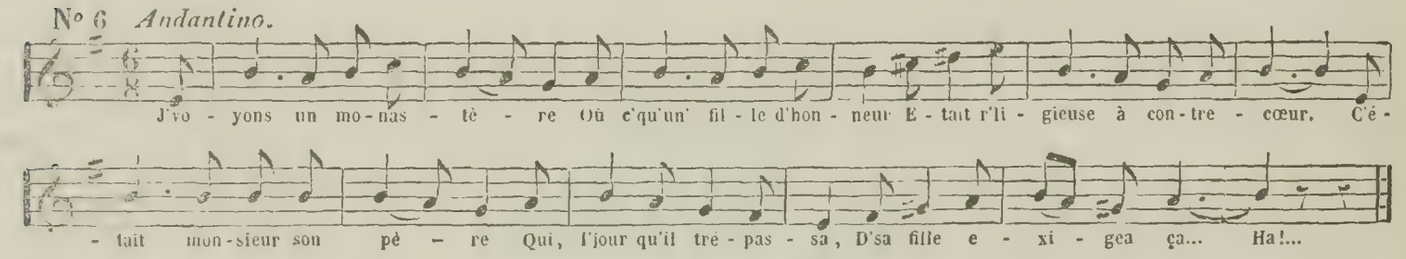


N° 5. *Allegro.*

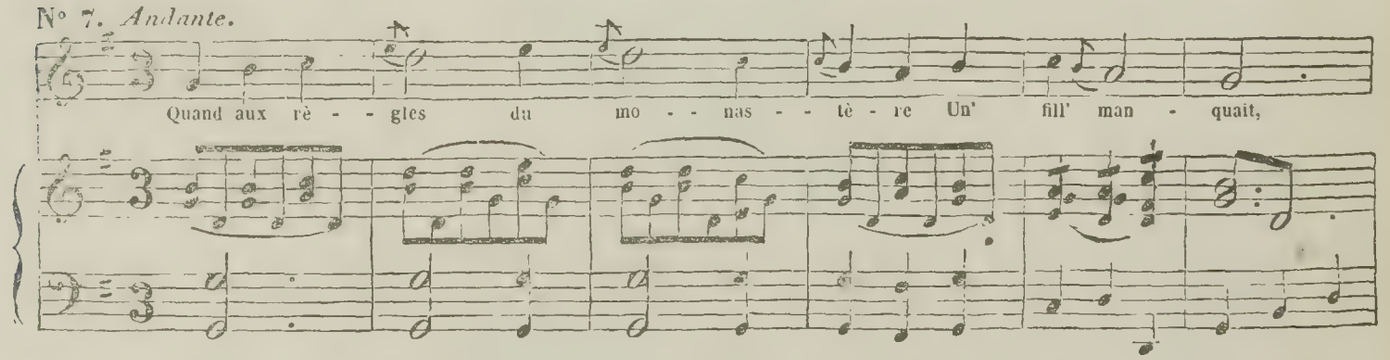


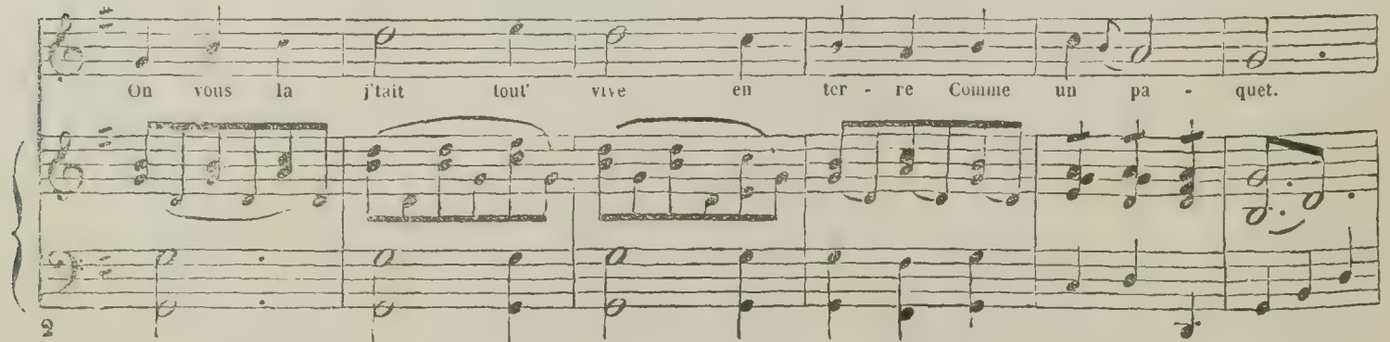


N° 6 *Andantino.*



N° 7. *Andante.*





Si la terre au - jour - d'hui d'nos bel - les Cou - - vrait l's a - - bus,

tr

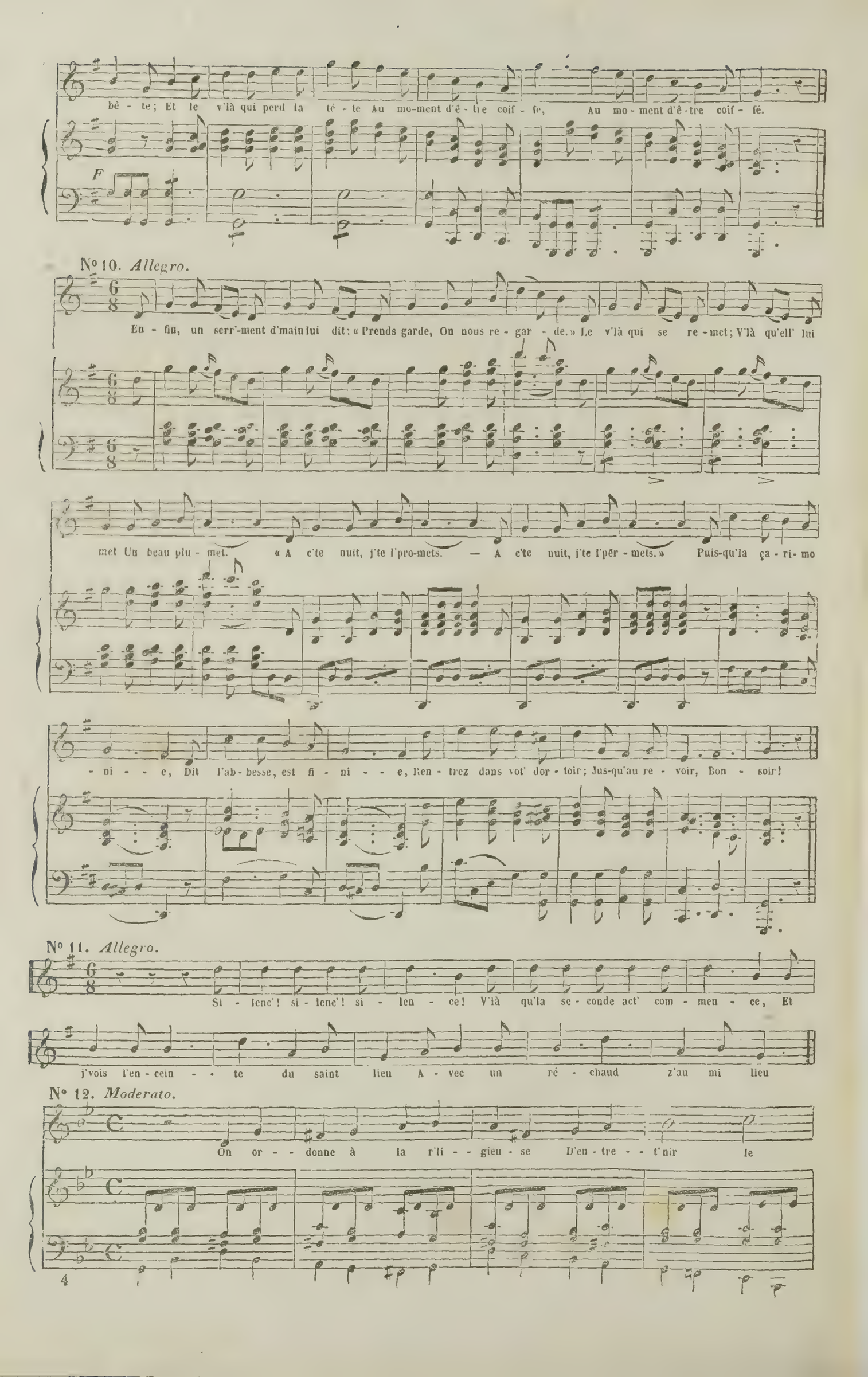
J'crais ben qu'j'au - rions pus de d'moi - - sel - les Des - - sous que d'sus.

N° 8. *Andante.*

V'là z'en - fin un bel hom - me, Qu'alle a - vait pour a - mant, Qui r'vient vain-queur à Ro - me, A - vec son ré - gi - ment; Il apprend que l'cher pè - re A cloî - tré son ob - jet... Il pleure, il s'dé - ses - pè - re; Mais c'est comm s'il chan - tait.

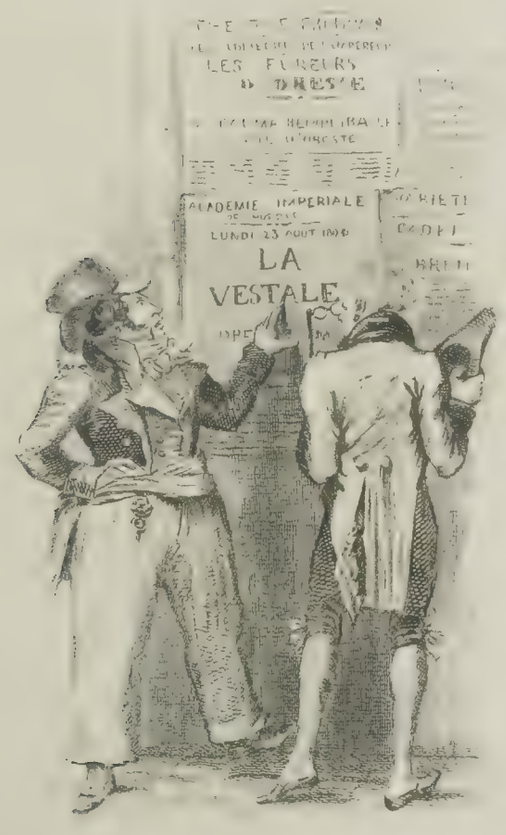
N° 9. *Allegro.*

Dans c'pa - ys - là, par bon-heur, La loi vou - lait qu'on choi - sis - se La ves - tal' la plus no - vi - ce Pour cou - ron-ner le vainqueur. « Tu r'viens comm' Mars en ca - rê - me » (Lui dit tout bas cell' qu'il ai - me) Pour r'ce - voir le di - a - dê - me Du cœur dont t'as tri - om - phé. » Il veut ré - pondre, il s'ar - rê - te, Il la r'gar - de d'un air


bê - te; Et le v'là qui perd la tê - te Au mo-ment d'ê - tre coif - fe, Au mo - ment d'ê - tre coif - fé.
F
N° 10. Allegro.
En - fin, un serr'-ment d'main lui dit: « Prends garde, On nous re - gar - de. » Le v'là qui se re - met; V'là qu'ell' lui
met Un beau plu - met. « A c'te nuit, j'te l'pro-mets. — A c'te nuit, j'te l'pêr - mets. » Puis-qu'la ça - ri - mo
- ni - - e, Dit l'ab - besse, est fi - ni - - e, Ren - trez dans vot' dor - toir; Jus-qu'au re - voir, Bon - soir!
N° 11. Allegro.
Si - lenc'! si - lenc'! si - len - ce! V'là qu'la se - conde act' com - men - ce, Et
j'vois l'en - cein - - te du saint lieu A - vec un ré - chaud z'au mi lieu
N° 12. Moderato.
On or - - donne à la r'li - - gieu - se D'en - tre - - t'nir le

LA VESTALE

POT POURRI EN 5 ACTES



1.

L'aut' matin je m' disais comm' ça
Mais qu'est-c' qu'c' est donc qu'un opera?
V'la qu' dans un' rue au coin d' la Halle,
J' lisons *LA VESTALE*,
Faut que j'm' en regale
C'est trois liv's donz' sous qu'ça m' coutra
Un' vestale vaut ben ça

2

L'heur' du spectacle approche
J'me r' quinqu' pus vite qu' ça
Et les sonnett's en poche,
J' courons à l' Opera
Mais voyant qu' pour entrer lon s' bat dans l'antichambre,
J' me dis Voyez queu chien d' honneur
Quand pour c'te Vestale d' malheur
J' me s' rai foule' z' un membre!

3

N'croyez pas, ma cocotte,
Qu' tout exprès pour vos beaux yeux
J' allions, à propos d' botte,
M' fair' casser z' un jambe ou deux
Je r' vien' tous, n' vous en deplaise
N' sait-on pas qu' il est d' s' endroits
Ou c' qu' on entre plus à l' aise
La s' conde fois?

4

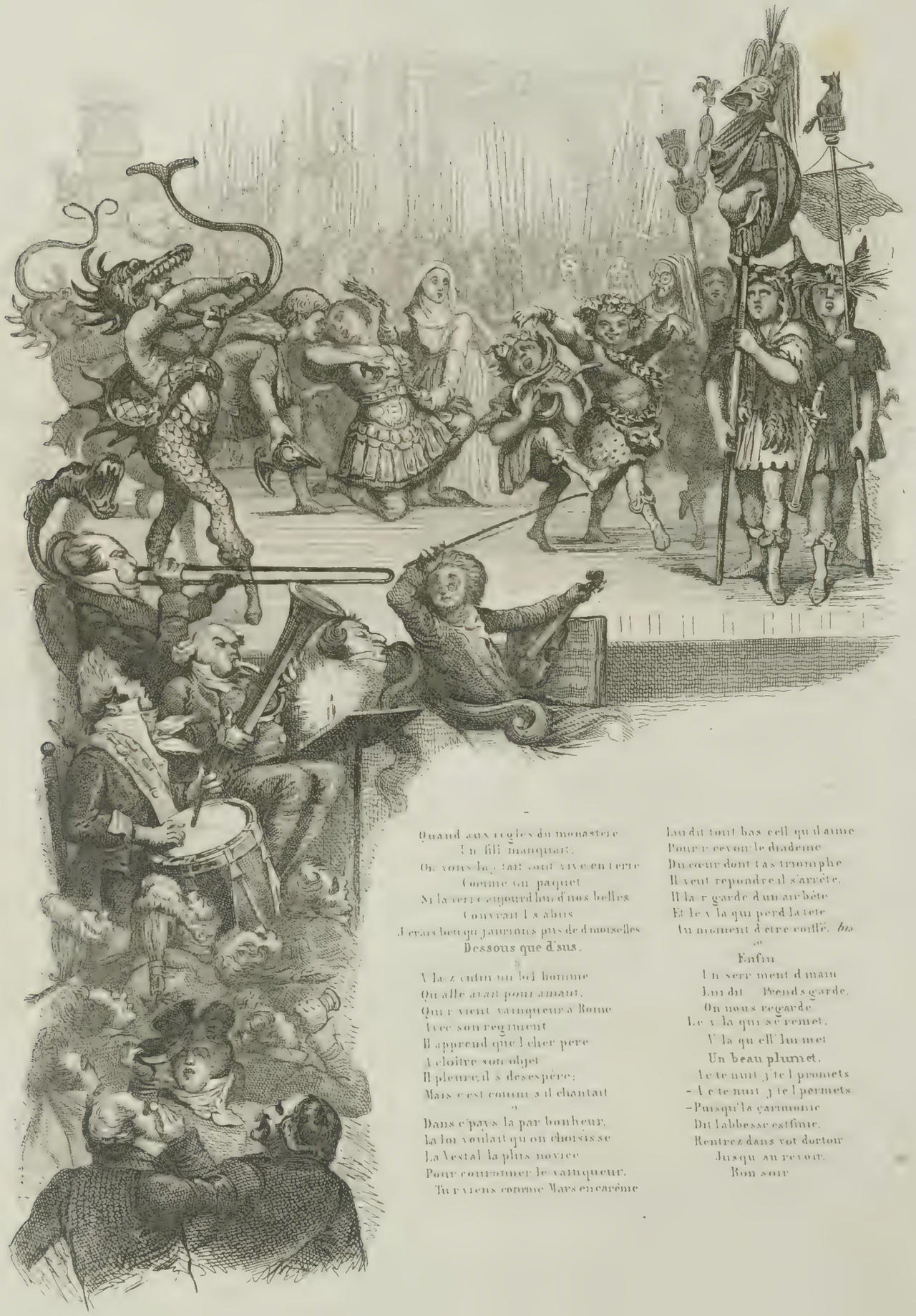
J' n' ons pas pus tot ach' ve
Qu' la parole étouffée
Par un chienne d' bouffée
Je m' sentons soulevé;
Le deluge m' entraine
Et me v' la z' en deux temps
Sans billet z' et sans peine
Dedans

5

Silenc'! silenc'! silence!
V'la qu' la premiere act' commence
Chacun m' dit d' mettre chapeau bas
Je l' mets par terre il n' tombra pas

6

J' voyons un monastere
Ou c' qu' un fille d' honneur
Etait r' ligieuse à contre-cœur
C' etait monsieur son pere
Qui l' jour qu' il trepassa
D' sa fille exigea ça
Ha!



Quand aux règles du monastère
Un fili manquait,
On vous la jetait tout vive en terre
Comme un paquet
Si la terre aujourd'hui d'nos belles
Couvrait l's abus
J'crais ben qu'j'aurions pus de d'moiselles
Dessous que d'sus.

V'la z'enfin un bel homme
Qu'alle avait pour amant,
Qui r'vient vainqueur à Rome
Avec son régiment
Il apprend que l'cher père
A cloître son objet
Il pleure, il s'désespère;
Mais c'est comm's il chantait

Dans c'pays là par bonheur,
La loi voulait qu'on choisisse
La Vestal la plus novice
Pour couronner le vainqueur.
Tu r'viens comme Mars en carême
Lui dit tout bas c'ell' qu'il aime
Pour r'cevoir le diadème
Du cœur dont t'as triomphé
Il veut répondre il s'arrête,
Il la r'garde d'un air bête
Et le v'la qui perd la tête
Au moment d'être coiffé. *bis*

Enfin
Un serr'ment d'main
Lui dit — Prends garde,
On nous regarde
Le v'la qui s'e remet,
V'la qu'ell' lui met
Un beau plumet.
A c'te nuit j'te l'promets
— A c'te nuit j'te l'permets
— Puisqu'la cérémonie
Dit l'abbesse est finie,
Rentrez dans vot' dortoir
Jusqu'au revoir,
Bon soir

11.

Silence ! silence ! silence !
V'là qu'la seconde act' commence
Et j'vois l'enceinte du saint lieu
Avec un réchaud z au milieu.

12.

On ordonne à la v'higieuse
D'entret'nir le feu,
S'il s'éteint, la malheureuse
N'aura pas beau jeu.
A son devoir ell' s'apprête
N'osant dir tout haut
Qu'ell'a bien d'aut's feux en tête
Que l'feu du rechaud

13

La v'là seule, et dans son cœur
Où qu'la passion s'concentre,
Elle appelle son vainqueur,
Mais que d'viendra son honneur,
S'il entre, s'il entre, s'il entre ?

14

« Il entrera,
S'dit-elle au bout d'un bon quart d'heure,
Il entrera,
Et puis apres il sortira.
Gn'y a bien assez long-temps que j'pleure :
Du moins j'dirai,
S'il faut que j'meure
Il est entré. »

15

Sitôt pris, sitôt pendu ;
Elle court ouvrir la porte
L'amant que l'plaisir transporte,
Accourt d'amour éperdu.
« Faut qu'ce soir je t'appartienne.
J'ai ta parole t'as la nuenne.
Pus d'feu pus d'réchaud qu'tienne.

– Ciel ! m'arracher de c' lieu saint !
Bref, mem' rage les consume ;
Et tandis qu' leur feu s'allume
V'là-t-i pas qu'l'autre s'éteint ! *bis*

16.

« O ciel, je suis perdue !
Dit la Vestale émue,
Gn'y a pas d'bon dieu.
Et v'la qu'la pauvre amante
Tomb' glacée et tremblante
Au coin du feu. *3 fois*

17.

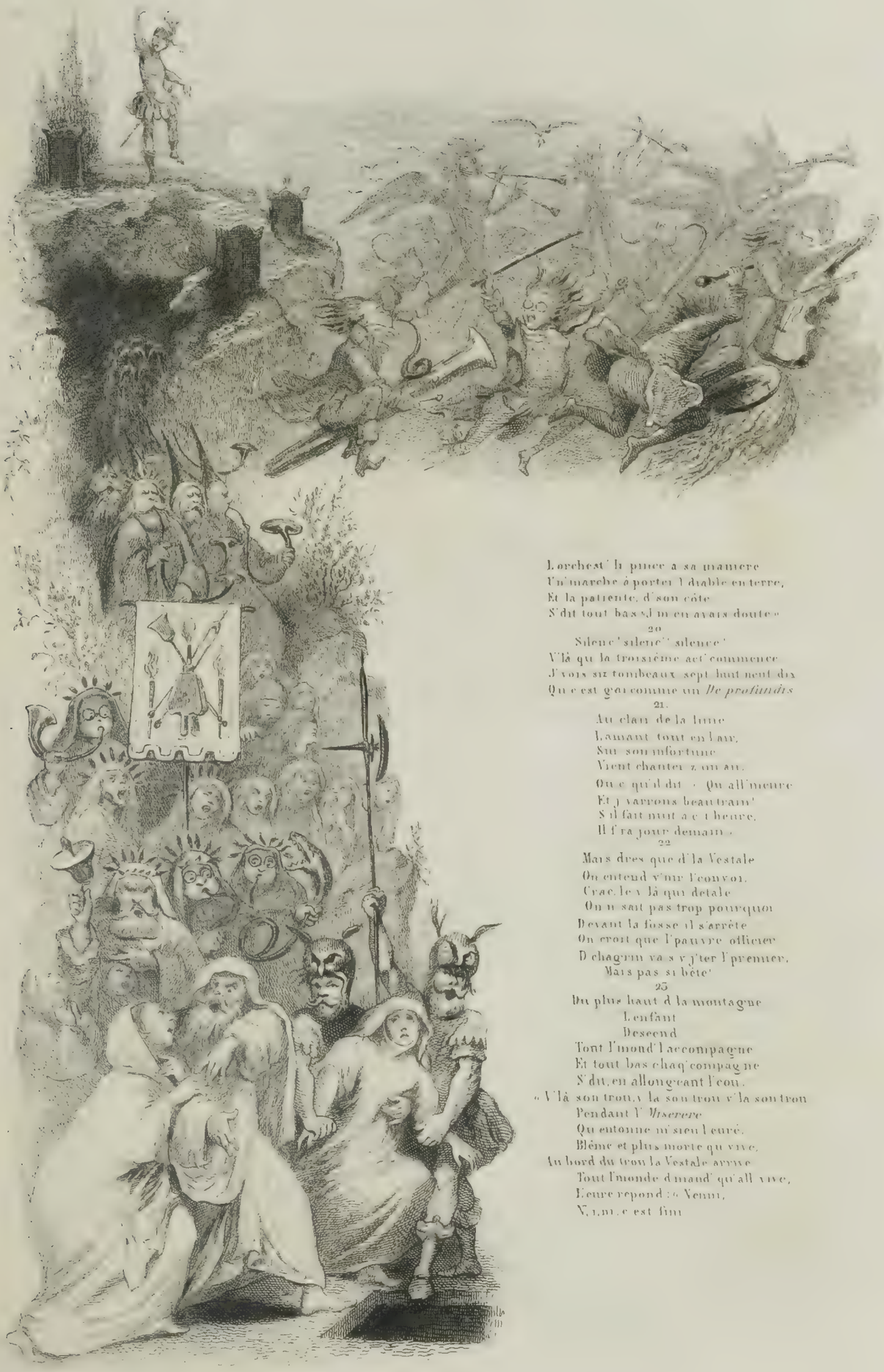
Les cris d'la belle évanouie
Donn'nt l'alerte à l'abbaye
Qui s'éveill' tout ébahie :
Et l'amant qui s'sent morveux,
Voyant qu'on crie à la garde,
S'esbigne en disant : Si j'tarde
Si j'm'amuse à la moutarde,
Nous la gobons tous les deux. »

18

« Ah ! mamsell', qu'avez-vous fait là !
Dit d'un voix de tonnerre
Le révérend du monastère,
Ah ! mamsell' qu'avez-vous fait là !
Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cuira.
D'shabillez, d'shabillez, d'shabillez-là,
Son affaire
Est claire
Qu'à l'instant même on l'enterre,
Et qu'ça, mor... et qu'ça, mor... et qu'ça, morbleu !
I'i apprenne une aut' fois à bien souffler son feu !

19

Là d'sus on lui couv' l'estomac
D'un ling' tout noir qu'à l'air d'un sac,



L'orchest' li pince à sa manière
Un' marche à porter l'diable en terre,
Et la patiente, d'son côté
S'dit tout bas : « J'm'en avais doute. »

20

Silenc' ! silenc' ! silenc' !
V'là qu'la troisième act' commence
J'vois six tombeaux sept huit neuf dix
Qu'c'est gai comme un *De profundis*

21.

Au clair de la lune
L'amant tout en l'air,
Sur son infortune
Vient chanter z'un air.
Ou c'qu'il dit : « Qu'all'meure
Et j'varrons beau train !
S'il fait nuit à c't heure,
Il f'ra jour demain. »

22

Mais dres que d'la Vestale
On entend v'nir l'convoi,
Crac, le v'là qui détale
On n'sait pas trop pourquoi
Devant la fosse il s'arrête
On croit que l'pauvre officier
D'chagrin va s'y j'ter l'premier,
Mais pas si bête !

23

Du plus haut d'la montagne
L'enfant
Descend
Tout l'mond' l'accompagne
Et tout bas chaq' compagne
S'dit, en allongeant l'cou :
« V'là son trou, v'là son trou v'là son trou
Pendant l'*Miserere*
Qu'entonne m'sieu l'curé,
Blême et plus morte qu'vive,
Au bord du trou la Vestale arrive
Tout l'monde d'mand' qu'all' vive,
L'eure répond : « Venni,
V, i, ni, c'est fini

24.

« Ctapendant qu il dit, j veux bien
Faire encor queuq chose pour elle;
Sur c réchaud ou gn y a plus rien
Mettez l fichu d la d moiselle;
Si l' lung brule, on n l'enter ra pas;
S il n'brûle pas, ell n l echapp ra pas.
Vous l' voyez aucune étincelle
N vient contremander son trépas.
Or plus d'debats;
Du haut en bas,
Gn'y a point za dir, faut qu ell' saute l pas

25.

« Douc' ment,
Dit l amant,
Qui guettait l moment,
Faut qu'enfin l'chap'let s'debrouille
C'est moi qu'a tout fait;
Grâc' pour mon objet,
Sinon j'ai la ma patrouille.
Par son trépas
D'un crim' vot' bras
Se souille;
Si ça n'est pas,
J'veux qu'mon damas
Se rouille!
-Mon Dieu, comme il ment!
Dit la pauvre enfant;
N i vu ni connu, j't'embrouille..

26.

« Vite a moi, mon régiment!
En plein, plan,
Rlantanplan,
V' là z' un enterr'ment

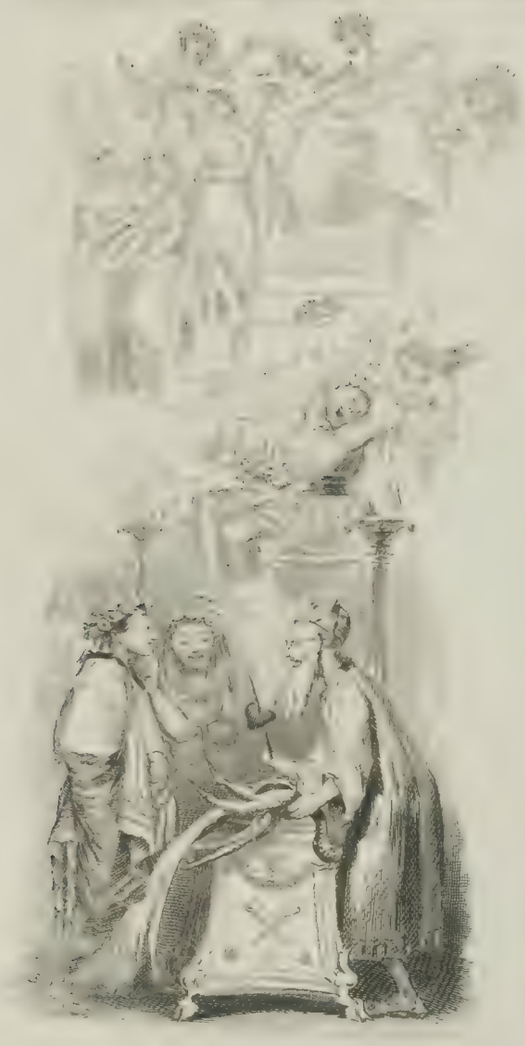
Qu'à l'instant
Et d'but en blanc
Il faut mettre en déroute,
Battons-nous, coût' qui coûte
Quoique j'n'y voyons goutte.
Mais l'régiment
Du couvent,
En plein plan,
Flantanplan,
Qu'est pour l'enterr'ment,
Répond qu'il vers'ra son sang
Jusqu'à la dernier' goutte
Pendant quelqu' temps on doute
Qu'est-c' qu'emport'ra la s'doute
Au bout d'un combat sanglant,
En plein plan,
Flantanplan
Au lieu d'l'enterr'ment,
C'est l'régiment
De l'amant
Qui s'trouve être en déroute.

27.

Qu'y a pas d'milieu
Faut s'dire adieu,
C'est-ç'-ça qui vous l'coupe?
Rien que d'les voir,
V'là mon mouchoir
Qu'est trempe comme un' soupe.

28.

L'pauvre agneau descend dans la tombe!
Qu'c'est pam bêm!
Sur sa tête l'couvercle s'tombe:
V'là qu'est fini.



Pour si peu s'voir si maltraitée!
L'beau chien d'plaisir!
Et n'la v'la-t-i pas ben plantée
Pour raverdir!

29

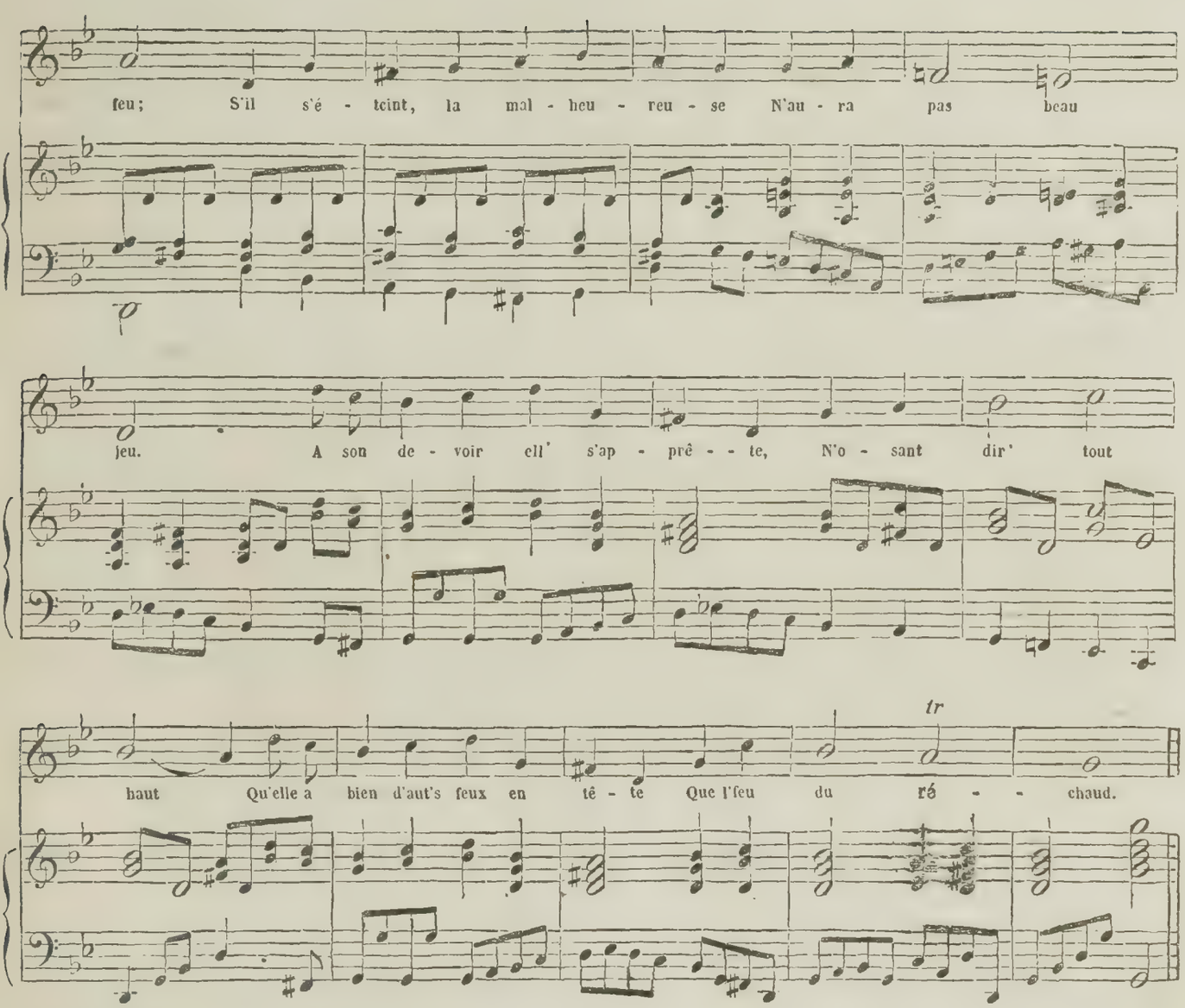
Mais patatras, v'la z'un éclair qui brille;
Et l'Tout Puissant, qui, j'dis, n'est pas manchot,
Pour sauver la pauvre fille,
Vous lâche un pétard qui grille
L'diable d'chiffon qui pendait sur l'rechaud.
Vive l'Père Éternel,
Qui d'son tonnerre,
Arrange l'affaire!
J'n'y comptions guère;
C'est z'un coup du ciel.

30

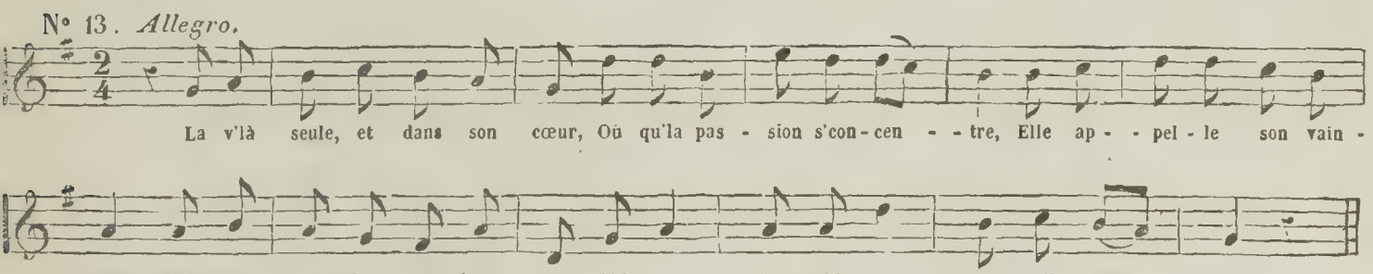
Ah! mon dieu! que je l'échappe belle!
Dit en haussant l'cou
Au d'sus du trou
La demoiselle.
Au bon Dieu je d'vons un fier chandelle!
Car je n'pourons pas
M'dissimuler qu'j'étions ben bas.

31

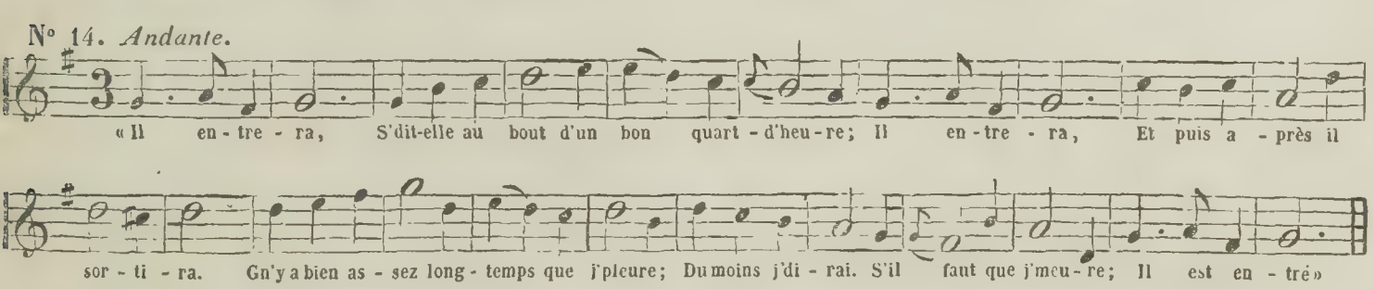
Tant y'a que l'coupl' s'épousa.
Et qu'chaqu' Vestal dit voyant ça,
Quand est-ce qu'autant m'en arriv'ra?
Alleluya.



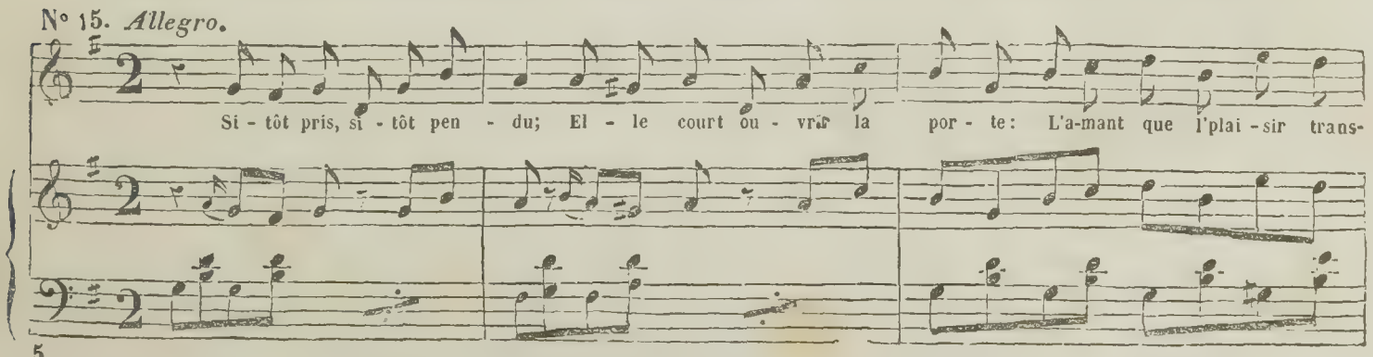
N° 13. *Allegro.*



N° 14. *Andante.*



N° 15. *Allegro.*



— por - te, Ac - court, d'a - mour é - per - du. «Faut qu'ce soir je t'ap - par - tien - ne; J'ai ta pa - rol', t'as la

8va

mien-ne, Pus d'feu, pus d'ré - chaud qui tien - ne.—Ciel! m'ar-ra - cher de c'lieu saint!» Bref, mêm' ra - ge les con -

loco.

— su - me; Et tan - dis qu'leur feu s'al - lu - me, V'là - t-i pas qu'l'autre s'é - teint, V'là - t-i' pas qu'l'autre s'é - teint!

N° 16. *Allegro.*

«O ciel! je suis per - du - - e!» Dit la Ves - tale é - mu - - e; «Gn'y a

tr

pas d'bon dieu» Et v'là qu'la pauvre a - man - - te Tomb' gla - cée et trem -

- blan - - te Au coin du feu, Au coin du feu, Au coin du feu.

N° 17. *Allegro.*

Les cris d'la belle é-va - nout-e Donn'nt l'a - ler-te à l'ab - ba-ye, Qui s'é - veil' tout e - ba - hi - e. Et l'a-mant qui s'sent mor-veux, Voyant qu'on crie à la gar - de S'es bigne en di - sant: «Si j'tar-de, Si j'ma-muse à la mou-tar - de, Nous la go - bons tous les deux.»

N° 18. *Allegro.*

« Ah! mam'sell', qu'a-vez-vous fait là! Dit d'un' voix d'ton-ner-re Le ré - ve-rend du mo-nas - tè - re; Ah! mam-sell', qu'a-vez-vous fait là! Vot' feu s'est éteint, mais il vous en cui - ra. D'shabillez, d'shabillez, d'sha - bil-lez - la; Son af-faire Est claire; Qu'à l'instant même on l'en - ter - re, Et qu'çà, mor..., et qu'çà, mor..., et qu'çà, mor - bleu! L'i apprenne un' aut' fois à mieux souf - fler son feu!»

N° 19. *Allegro.*

Là - d'sus on lui couv' l'es - to - - mac D'un ling' tout noir qu'a l'air d'un sac; L'or - chest' l'y pince à sa ma - niè - re Un' marche à por - ter l'diable en ter - re; La pa - tien - te, d'son cô - - té S'dit tout bas: «J'men a - vais dou - - té.»

N° 20. *Allegro.*

Si - lenc'! silenc'! si - len-ce! V'l'à qu'la troisième act' com-mence. J'vois six tombeaux, sept, huit, neuf, dix; Qu'c'est gai comm' un DE PROFUNDIS.

N° 21. *Andante.*

Au clair de la lu - ne L'a-mant, tout en l'air, Sur son in - for - tu - ne Vient chanter z'un air, Où c'qu'il dit: «Qu'all' meu - re, Et j'varrons beau train! S'il fait nuit à c't'heure, Il f'ra jour de - main.»

N° 22. *Allegro.*

Mais dès que d'là ves - ta - le Il en - tend v'nir l'con - voi, Crac, le v'là qui dé - ta - le... On n'sait pas trop pour - quoi. De - vant la fosse il s'ar - rête: On croit que l'pauvre of - fi - cier D'chagrin va s'y j'ter l'premier; Mais pas si bê - te!

N° 23. *Allegro.*

Du plus haut d'la mon - ta — gne, L'en-fant Descend, Tout l'mond' l'accompa - gne, Et tout bas chaqu'com-

8va *loco.*

Fz > *Fz* > *P* *F*

- pa — gne, S'dit en al - longeant l'cou: «V'là son trou, v'là son trou, v'là son trou.» Pen-dant l'Mi - se - re - re Qu'en-

morendo.

- ton - - ne m'sieu l'cu — ré, Blême et plus mor - te qu'vi - ve, Au bord du trou la

P *P*

Vestale ar - ri - - ve: Tout l'mon - de d'mand' qu'all' vi - ve; L'cu - ré répond. «Nen - ni, N, i, ni, c'est fi - ni.»

F *F*

N° 24. *Allegro.*

«C'ta-pen - dant, qu'il dit, j'veux bien Faire en - cor queuq' chos' pour el - le; Sur c'ré - chaud où gu'y a plus rien Met - tez

l'fi-chu d'la d'moi-sel - le; Si l'ling' brûle, on n'l'en-ter - ra pas; S'il n'brûl' pas, all' n'lé-chap-p'ra pas.—Vous l'vo-yez au-cune é - tin -

- cel - le N'vient con - tre-man-der son tré - pas; Or, plus d'dé - bats; Du haut en bas, Gn'y a point zà dir', faut qu'ell' sau - te l'pas.»

N° 25. *Allegro.*

«Douc'ment, dit l'a - mant Qui guet-tait l'mo - ment, Faut qu'en-fin l'cha - p'let s'dé-brouil - le: C'est moi qu'a tout fait; Grac' pour mon ob -

- jet, Si - non j'ai là ma pa-trouil - le. Par son tré - pas D'un crim' vot' bras Se souil - le; Si ça n'est pas, J'veux qu'mon da -

8 - mas Se rouil - le!» «Mon Dieu! comm' il ment! Dit la pauvre en - fant; Ni vu, ni con - nu, j't'embrouil - le.»

N° 26. *Allegro.*

Vite, à moi, mon ré-gi-ment! En plein, plan, Rlantanplan, V'là z'un en-terr'ment Qu'à l'instant Et d'but en blanc Il faut mettre en dé - rou -

- te; Battons-nous, coût' qui coû - te, Quoique j'n'y voyons gout-te.» Mais l'ré-giment Du couvent, En plein, plan, Rlantan-plan, Qu'est pour l'en-terr-

- ment, Répond qu'il vers'ra son sang Jusqu'à la dernièr' gout - te. Pendant queuqu' temps on dou-te Qu'est-c' qu'emport'ra la r'dou-te. Au bout

d'un combat san-glant, En plein, plan, Rlantan - plan, Au lieu d'l'enterr'ment, C'est l'ré-gi-ment De l'a - mant Qui s'trouve être en dé - rou - te.

N° 27. *Allegro.*

Gn'ya pas d'milieu, Faut s'dire a-dieu; C'est-i-çà quivous l'cou-pe? Rien que d'les voir, V'là mon mouchoir Qu'est trem-pé comme un' sou - pe.

N° 28. *Andante.*

L'pauvre a - gneau des-cend dans la tom - be! Qu'c'est pain bé - ni! Sur sa tê - te l'cou-ver - cle r tom - be; V'là qu'est fi -

- ni. Pour si peu s'voir si mal - trai - té - e! L'beau chien d'pl ri - sir! Et n'la v'là - t-i pas ben plan - té - e Pour ra - ver - dir.

N° 29. *Allegretto.*

Mais, pa - ta - tras, v'là z'un e - clair qui bril - - le; Et l'Tout - Puis - sant, qui, j'dis,

n'est pas man — chot, Pour sau-ver la pau-vre fil — — le, Vous lâche un pé-tard qui

8va

gril - - le L'dia-ble d'chif-fon qui pen-dait sur l'ré - chaud. Vi - ve l'Père E - ter - nel, Qui d'son ton -

loco.

tr

- nerre Arrang' l'af — fai - - re!... J'n'y comp-tions guè - re; C'est z'un coup du ciel.

No 30. *Allegro.*

« Ah! mon Dieu! que je l'é-chap-pe bel - le! Dit en haus-sant l'cou |Au-d'sus du trou La de-moi -

- sel-le; Au bon Dieu je d'vons un fièr' chan - del - le! Car je n'pou-vons pas M dis-si-mu-ler qu'j'é-tions ben bas.»

No 31. *Andante.*

Tant y a que l'coupl' s'é - pou - sa, Et qu'chaqu' Ves - tal' dit,

FF Ped. *bien accentué* *FF Ped.*

vo - - yant çà: «Quand est-c' qu'au-tant m'en ar - riv' - ra? AL - LE - LU - IA!»

PP

ritard.

(Procédés de Tautenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Paris Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LE

VIEUX CHATEAU DES ARDENNES,

OU

LE RÉVEIL D'ENGUERRAND,

PAROLES DE CAZOTTE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. BOILLY. — 2e et 3e planche, par M. ALÈS.

NOTICE.

L'ingénieux auteur du Diable amoureux et de plusieurs autres productions originales, Cazotte, composa, au milieu du dernier siècle, la Romance ou Ballade fantastique publiée dans cette Livraison. Ce fut à la demande de Madame Poissonnier, née comme lui à Dijon, et son amie d'enfance, qui venait d'être choisie pour nourrice du Duc de Bourgogne, premier enfant du Dauphin fils de Louis XV. Adaptée par Cazotte à un air déjà populaire, son œuvre, destinée à bercer le royal enfant, obtint beaucoup de succès à la Cour, et plus encore à la ville. Ce dernier suffrage lui est resté fidèle; un siècle entier aura bientôt passé sur ce petit Poème lyrique et diabolique; on le chante encore aux marmots, et les grands enfants n'y prennent pas moins d'intérêt. Allez dans les ateliers de nos artistes, et vous l'entendrez exécuter avec un accompagnement de pincettes, de pelles, de marteaux, etc., parfaitement assorti au sujet, par son tapage infernal. Dans les veillées de celles de nos provinces où les villageoises sont moins esprits-forts que les paysannes des environs de Paris, souvent aussi l'une d'elles se hasarde, non sans quelque émotion, à chanter cette terrible Histoire de Revenant, et procure ainsi à ses compagnes, comme à elle-même, le plaisir d'avoir peur.

Le Château des Ardennes fut la base de la renommée littéraire de Cazotte, car il y trouva le sujet de son Ollivier. Tout en traçant de riantes fictions, plus d'une fois encore le spirituel Conteur paya tribut au genre sombre. Cet homme de bien, dont on voulut à tort faire un prophète, aurait-il eu du moins le pressentiment de sa tragique destinée? On sait qu'après avoir échappé au 2 Septembre par le dévouement de sa fille, il fut une des premières victimes de la hache révolutionnaire; et c'est de lui qu'un Poète a dit :

" Des bourreaux l'ont absous, des juges l'ont frappé! "

OURRY, membre du Caveau moderne.

LE VIEUX CHATEAU DES ARDENNES,

OU

LE RÉVEIL D'ENGUERRAND.

Tout au beau milieu des Ardennes,
Est un château sur le haut d'un rocher,
Où fantômes sont par centaines;
Les voyageurs n'osent en approcher :
Dessus ses tours
Sont nichés les vautours,
Les oiseaux de malheur.
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand' peur.

Tout à l'entour de ses murailles,
On y entend les loups-garoux hurler;
On entend traîner des ferrailles,
On voit des feux, on voit du sang couler,
Tout à la fois
De très sinistres voix
Qui vous glacent le cœur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Sire Enguerrand venait d'Espagne,
Passant par là, cuidait se délasser;
Il monte au haut de la montagne :
Faites mon lit; je veux me reposer.
Beau cavalier,
Restez en étrier;
Vous mourriez de frayeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Par la sembleu, par la cent diable!
Me prenez vous pour un jeune écolier?
Faites du feu, dressez la table;
Mettez des draps, venez me débotter.
Nous les verrons
Tous ces esprits félons
Qui font tant de frayeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

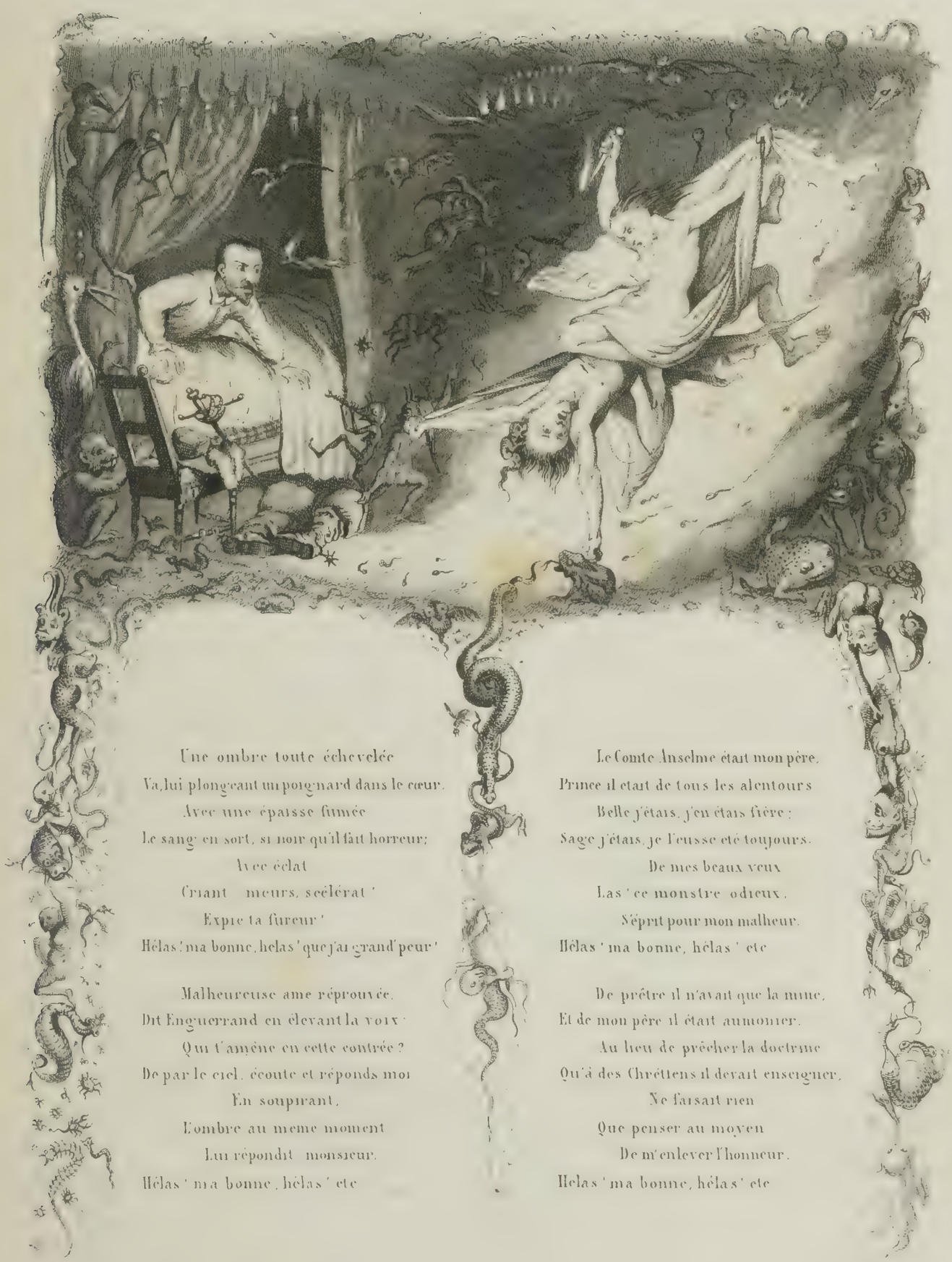
Bonsoir, vous dis, mon capitaine,
Tenez-vous bien ferme sur l'oreiller. —
De moi ne soyez point en peine,
Le diable y soit, j'ose le défier. —
Monsieur, tout doux!
D'aussi fermes que vous
Y ont manqué de cœur. —
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand' peur.

Vers minuit, voilà grand tapage,
Tout le château commence à s'ébranler;
On entend des cris pleins de rage,
Tous les enfers semblent se rassembler.
Quels hurlements!
Quels grincements de dents!
Que de cris! que d'horreur!
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Tout à coup, par la cheminée,
On voit et têtes et cornes tomber;
Des pieds, des mains, une nuée
Sur les parois, partout semblent flamber.
En même temps,
Des portes les battants
S'ouvrent avec rumeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Un démon de figure hideuse
Était traîné par cent diables affreux;
Sa bouche était tout écumeuse,
Le plomb fondu lui découlait des yeux;
Et ses cheveux,
Tout embrasés de feux,
S'hérissaient de douleur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Sur ses épaules déchirées,
Les démons fouettaient à coups redoublés;
Les fouets dont leurs mains sont armées
Sont des serpents des plus envenimés;
Il veut crier;
Un crapaud, du gosier
Lui sort avec clameur.
Hélas! ma bonne, hélas! que j'ai grand' peur

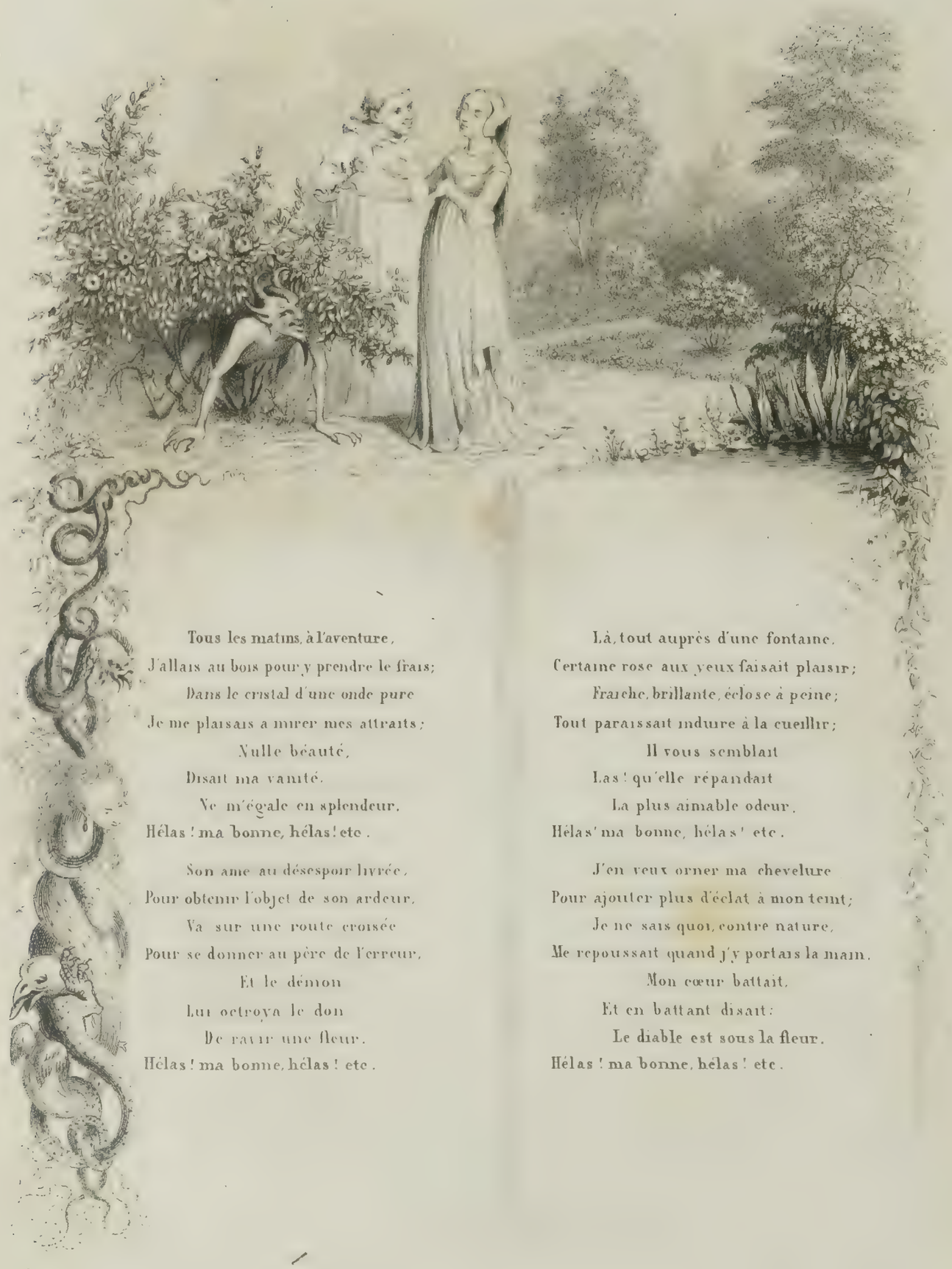


Une ombre toute échevelée
Va, lui plongeant un poignard dans le cœur,
Avec une épaisse fumée
Le sang en sort, si noir qu'il fait horreur;
Avec éclat
Criant : meurs, scélérat !
Expie ta fureur !
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur !

Malheureuse ame réprouvée,
Dit Enguerrand en élevant la voix :
Qui t'amène en cette contrée ?
De par le ciel, écoute et réponds moi
En soupirant,
L'ombre au même moment
Lui répondit : monsieur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc

Le Comte Anselme était mon père,
Prince il était de tous les alentours
Belle j'étais, j'en étais fière ;
Sage j'étais, je l'eusse été toujours.
De mes beaux yeux
Las ! ce monstre odieux,
S'éprit pour mon malheur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc

De prêtre il n'avait que la mine,
Et de mon père il était aumonier.
Au lieu de prêcher la doctrine
Qu'à des Chrétiens il devait enseigner,
Ne faisait rien
Que penser au moyen
De m'enlever l'honneur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc

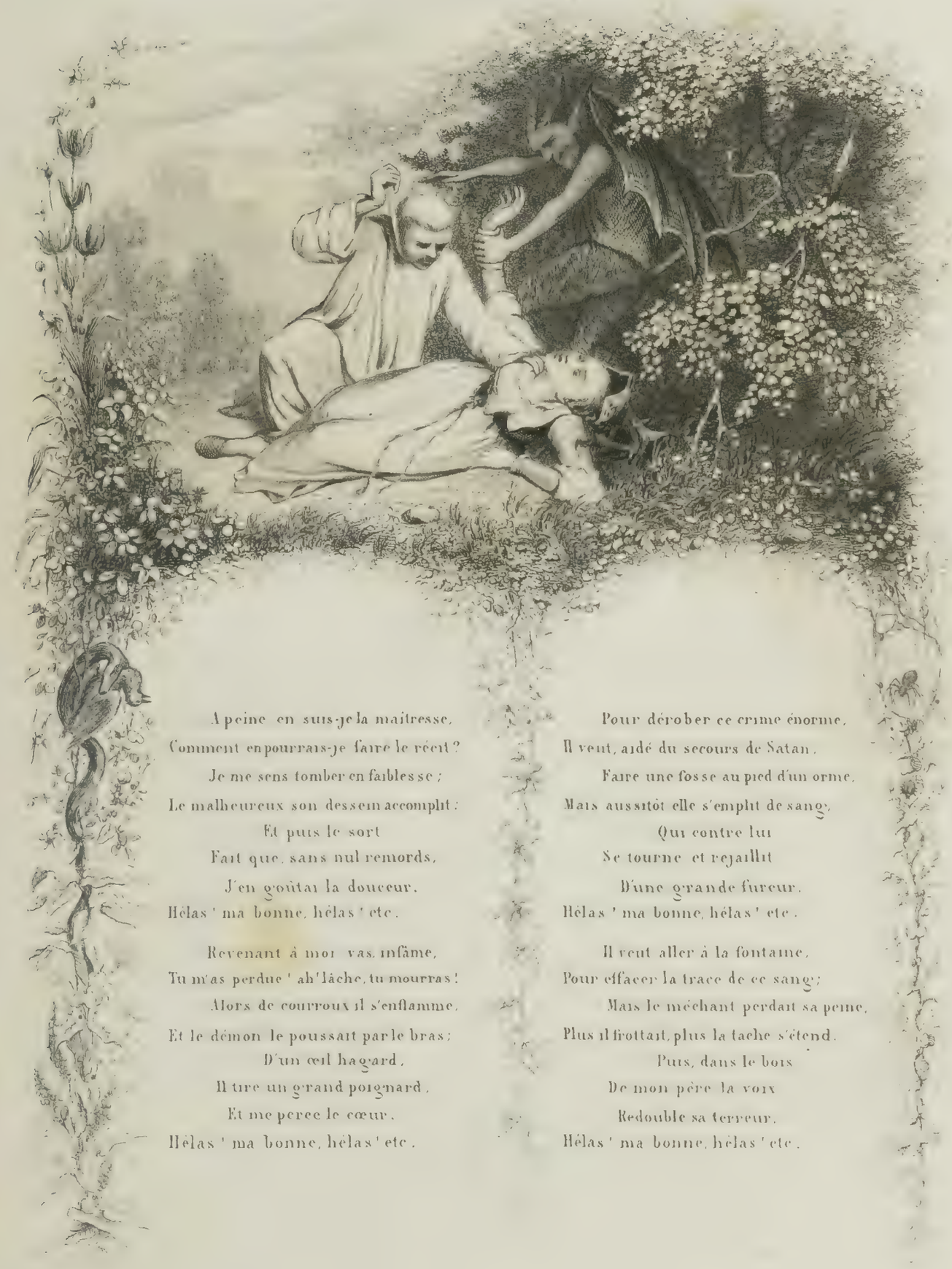


Tous les matins, à l'aventure,
J'allais au bois pour y prendre le frais;
Dans le cristal d'une onde pure
Je me plaisais à mirer mes attraits;
Nulle beauté,
Disait ma vanité,
Ne m'égale en splendeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Son ame au désespoir livrée,
Pour obtenir l'objet de son ardeur,
Va sur une route croisée
Pour se donner au père de l'erreur,
Et le démon
Lui octroya le don
De ravir une fleur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

Là, tout auprès d'une fontaine,
Certaine rose aux yeux faisait plaisir;
Fraiche, brillante, éclose à peine;
Tout paraissait induire à la cueillir;
Il vous semblait
Las! qu'elle répandait
La plus aimable odeur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.

J'en veux orner ma chevelure
Pour ajouter plus d'éclat à mon teint;
Je ne sais quoi, contre nature,
Me repoussait quand j'y portais la main.
Mon cœur battait,
Et en battant disait:
Le diable est sous la fleur.
Hélas! ma bonne, hélas! etc.



A peine en suis-je la maîtresse,
Comment en pourrais-je faire le récit ?
Je me sens tomber en faiblesse ;
Le malheureux son dessein accomplit :
Et puis le sort
Fait que, sans nul remords,
J'en goûtai la douceur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Revenant à moi vas, infâme,
Tu m'as perdue ! ah ! lâche, tu mourras !
Alors de courroux il s'enflamme,
Et le démon le poussait par le bras ;
D'un œil hagard,
Il tire un grand poignard,
Et me perce le cœur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Pour dérober ce crime énorme,
Il veut, aidé du secours de Satan,
Faire une fosse au pied d'un orme,
Mais aussitôt elle s'emplit de sang,
Qui contre lui
Se tourne et rejaillit
D'une grande fureur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Il veut aller à la fontaine,
Pour effacer la trace de ce sang ;
Mais le méchant perdait sa peine,
Plus il frottait, plus la tache s'étend.
Puis, dans le bois
De mon père la voix
Redouble sa terreur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc.

Où m'enfuirai-je ? misérable !
Pour m'engloutir, abîme, entrouvre-toi
D'un air officieux, le diable
Se change en bouc, monte, dit-il, sur moi.
Et ne crains rien ;
Viens, mon cher ami, viens,
Fidèle serviteur
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc

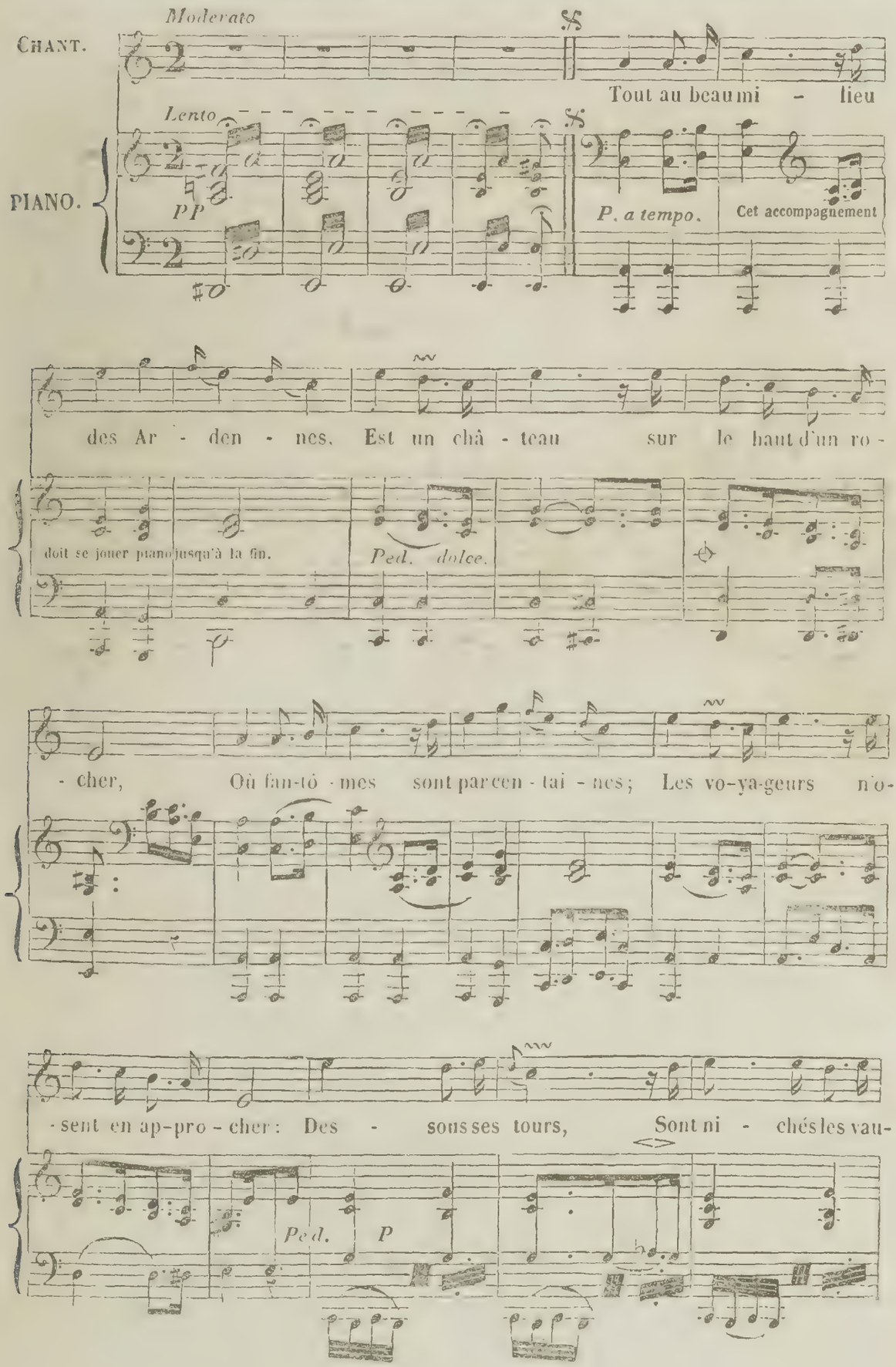
Il monte ; et, sans qu'il s'en étonne,
Il sent sous lui le diable détaller
Sur son chemin l'air s'empoisonne
Et le terrain sous lui semble brûler
En un instant
Il le plonge vivant
Au séjour de douleur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! etc

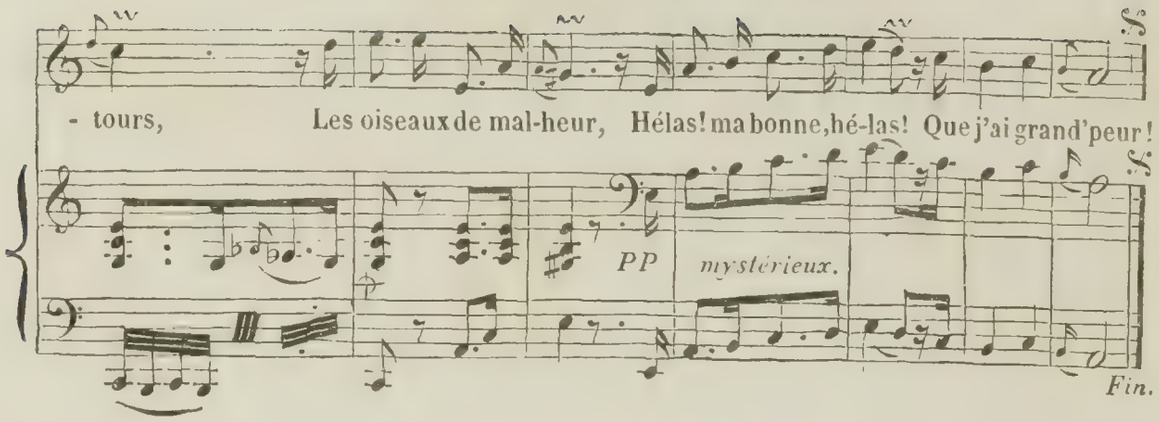
Enfin l'ombre parlant encore,
Quand par hazard dit notre chevalier
Mon bon Jésus, je vous adore ;
Et de la croix commence à se signer
Ce seul nom,
Les suivans du démon
Se sauvent pleins d'horreur,
Hélas ! ma bonne hélas ! etc

MORALITÉ

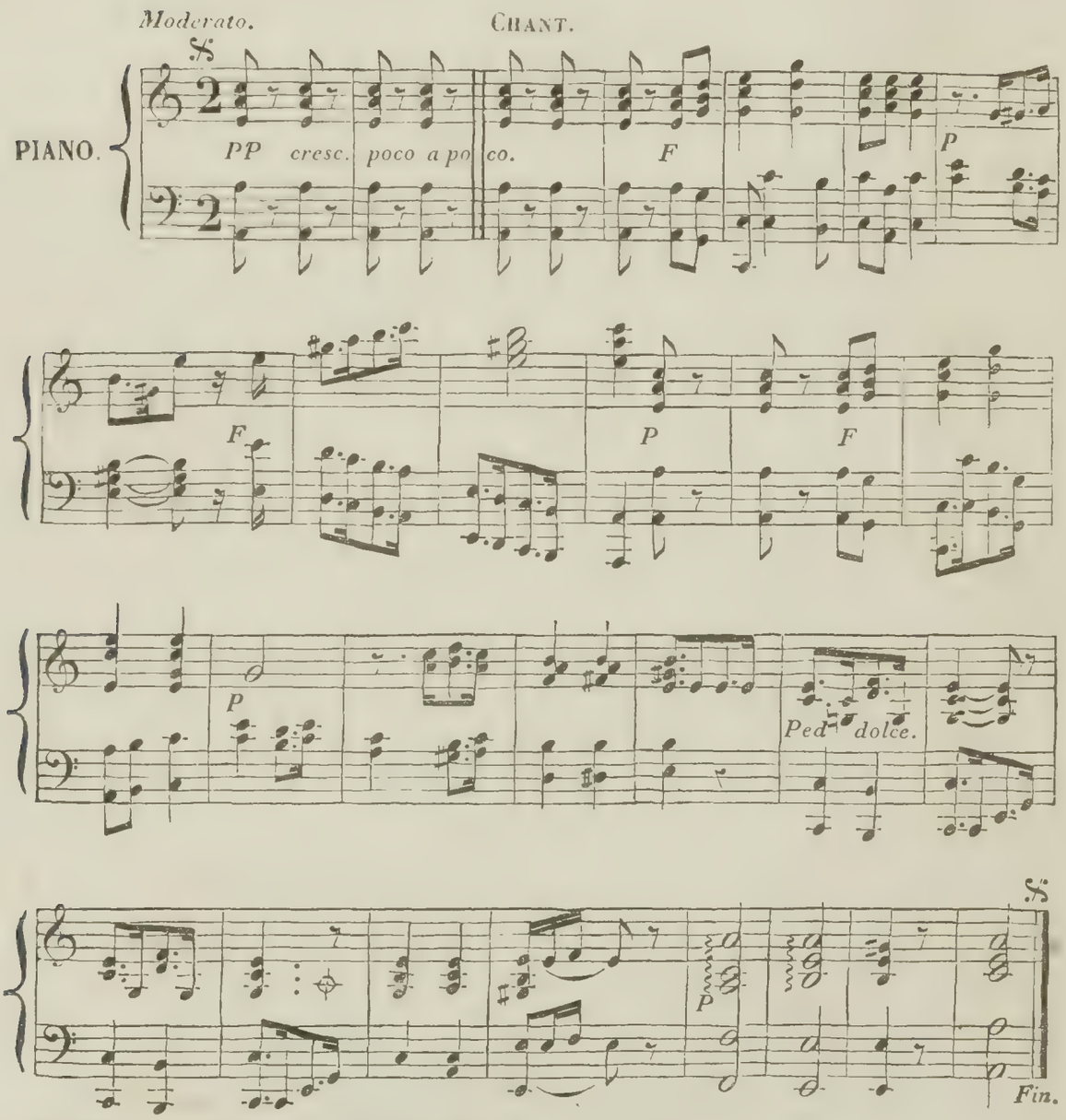
Apprenez par ceci, mesdames,
A ne pas croire à votre vanité
Et vous qui courtisez les femmes,
Retenez bien cette moralité.
Qu'il ne faut pas
Du traître Satanas
Invoquer la faveur.
Hélas ! ma bonne, hélas ! que j'ai grand'peur.

LE VIEUX CHATEAU DES ARDENNES avec accomp. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire.





Autre accompagnement.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Cet air, que j'ai trouvé dans un *Recueil de Romances historiques, tendres et burlesques* de M. D. L. (Paris), est sans contredit le véritable. Sa mélodie, qui est charmante, semble se retrouver dans quelques compositions modernes.

Paris, impr. de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LE FLÂNEUR,

PAR

CASIMIR MENÉTRIER,

AIR DE LA CONTREDANSE DE LA LÉGÈRE.

DESSINS PAR M. JULES BOILLY,

GRAVURES PAR M. ALPH. BOILLY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Le Flâneur ne trouvera bientôt plus dans les rues et dans les promenades de Paris le moyen d'égayer ses loisirs. Paris brille maintenant de l'absence de tout ce qui nous y amusait autrefois, et le métier de flâneur est bien moins agréable depuis que la flânerie est moins amusante.

S'il y avait autrefois trop de chanteurs publics, il y en a trop peu aujourd'hui. Les chansons des rues pourraient être un moyen d'enseignement populaire, tout en amusant utilement les flâneurs. Ce serait, comme c'était jadis, un spectacle gratis pour le peuple, qu'il est toujours bon d'occuper et de distraire.

Du temps que Collot, Cadot, Duvernis l'aveugle et autres, parcouraient les rues et s'arrêtaient le soir sur les quais et aux carrefours, j'ai vu la foule les entourer, écouter leurs chansons avec avidité, rester des heures entières auprès d'eux, c'était autant de dérobé aux cabarets, aux jeux de cartes, aux réunions dangereuses, et aux rixes qu'elles enfantent. Le chant dispose l'ame à la gaîté, les refrains joyeux détruisent les mauvaises pensées. Chacun s'en allait avec son cahier de deux sous, et le souper modeste qui terminait la soirée, était égayé par la chanson que le mari apprenait à sa femme, et que retenaient ses enfants.

Que faudrait-il faire pour que ces chansons fussent utiles? rien que d'empêcher que l'on en chantât de licencieuses, de trop ridicules ou de nuisibles aux mœurs.

L'auteur de la Chanson du Flâneur est feu Casimir Ménétrier, l'un des convives de la Société de Momus, bon vivant, pendant qu'il vivait, et qui a passé sa vie à manger, boire et chanter. Il y a au moins une vingtaine d'années qu'il est venu, jeune encore, et trop vite, au terme vers lequel on ne devrait aller qu'en flânant.

Le flâneur est assurément un type ancien; mais le mot est moderne, il n'a guère plus d'une trentaine d'années, et au commencement du siècle, on employait encore celui de musard, que Picard a donné pour

titre à une jolie comédie jouée en 1803. Molière avait jeté en passant un mot sur ce caractère, dans le **Misanthrope**, où il peint le grand flandrin de Vicomte qui s'amuse pendant trois quarts d'heure à cracher dans un puits pour faire des ronds. Le mot **muser** n'est pas nouveau, puisque nous le trouvons dans Rabelais (liv. 2), où Panurge dit : **Allons, enfants, c'est trop musé.** En termes de vénerie, le cerf **muse** avant que d'entrer en rut, c'est à dire qu'il va pendant quelques jours, la tête basse, le long des chemins et dans la campagne. Aujourd'hui, on pourrait dire qu'il flâne.

En 1803, on joua au **Théâtre du Vaudeville** les **Bêtes Savantes**, et dans cette pièce il y avait un **M. Flanard**, c'est, je crois, la première fois qu'on a employé ce mot dans une comédie. En 1827, on donna au **Théâtre des Variétés** la **Journée d'un Flâneur**, et l'excellent Brunet joua ce rôle avec le naturel qu'il mettait dans toutes ses créations. Sa servante lui disait :

Des choses les moins utiles,
Vous vous montrez curieux :
S'il s'arrêt' trois imbécilles,
On vous voit au milieu d'eux.
Qu'on pose le long d'un mur
Une affiche, et l'on est sur,
Malgré la pluie et le vent,
De vous voir collé devant.
&c.

Le bon M. Courtaud, bourgeois de Paris, s'occupant sur sa route de tout ce qui ne le regardait pas, et ne songeant point à ce qui était utile, éprouvait mille tribulations plus ou moins plaisantes.

Cependant, il est quelquefois bon de flâner : et quand le **flânage** n'est pas une habitude, mais une distraction, c'est une ressource contre l'ennui et un repos pour l'esprit.

Esope, jouant aux noix sur la place avec les gamins de Phrygie, était un flâneur.

Le célèbre Bayle, descendant sur la place de Rotterdam pour y voir les marionnettes, était un flâneur.

Mais qui fut jamais plus flâneur que le bonhomme La Fontaine? Il s'égarait dans les rues et dans les promenades en songeant à Janot-Lapin ou à compère le Renard, et il oubliait pourquoi il était sorti. Il s'assoyait sous un arbre et regardant passer le monde, et la Duchesse de Bouillon qui l'y avait vu le matin, en allant à Versailles, l'y revoyait le soir à son retour. En allant à l'Académie, il prenait le plus long.

Flâner est le grand plaisir des gens très occupés. Qui de nous, dans son cabinet, ayant un travail très pressé, ne l'a pas quitté pour tailler une plume qui n'en avait pas besoin, ranger des livres qui étaient fort bien à leur place, regarder voler des mouches, ou passer des nuages.

Une autre sorte de flâneurs sont les employés de bureau, qui ayant des appointements fixes, s'inquiètent peu de les gagner en conscience, arrivent tard, causent entre eux, déjeunent, remuent des papiers, regardent par les fenêtres le temps qu'il fait, lisent les journaux, et viennent à bout de n'avoir rien fait à force de flâner. C'est un talent qui leur est particulier.

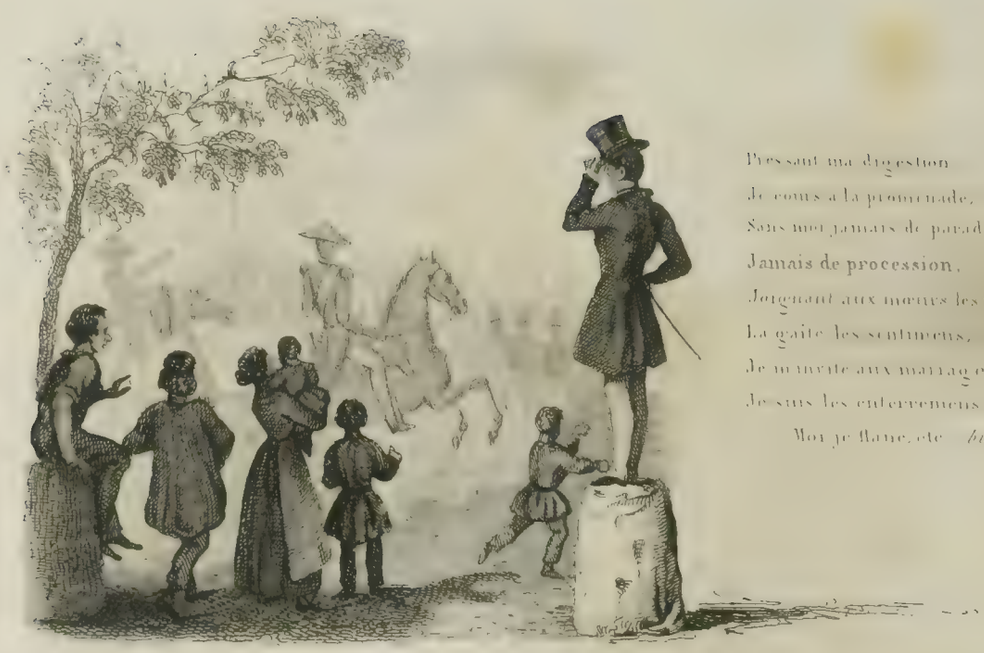
Mais les flâneurs ne sont pas tous aussi heureux que l'homme qui attendait la Fortune dans son lit, pendant que l'autre courait après inutilement pour l'attraper. Ils sont plutôt comme le lièvre qui s'étant amusé en route, vit gagner le prix de la course par la tortue.

DU MERSAN

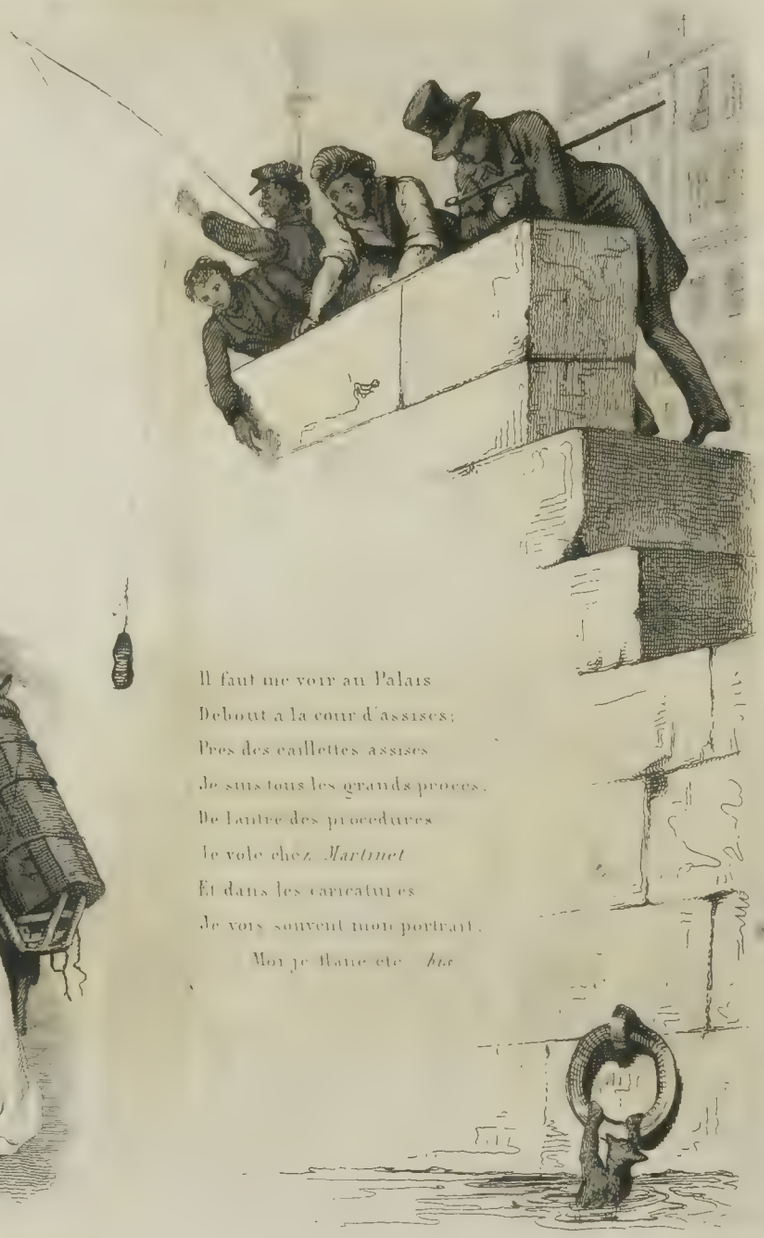
LE FLANEUR.

Moi je flâne *bis*
Qu'on m'approuve ou me condamne?
Moi je flâne *bis*
Je vois tout
Je suis partout
Des sept heures du matin
Je demande à la nation
Des nouvelles de Nanterre
Ou bien du marché voisin.
Ensuite au café je flûte
Un verre d'eau pectoral
Puis, tout en mangeant ma flûte
Je dévore le journal
Moi je flâne, etc. *bis*

J'ai des soins très assidus
Pour les *Peines Affiches*
J'y cherche les chiens canichés
Que l'on peut avoir perdus
Des gazettes qu'on renomme
Je suis le premier lecteur
Après je fais un bon somme
Sur l'éternel *Moniteur*.
Moi je flâne, etc. *bis*

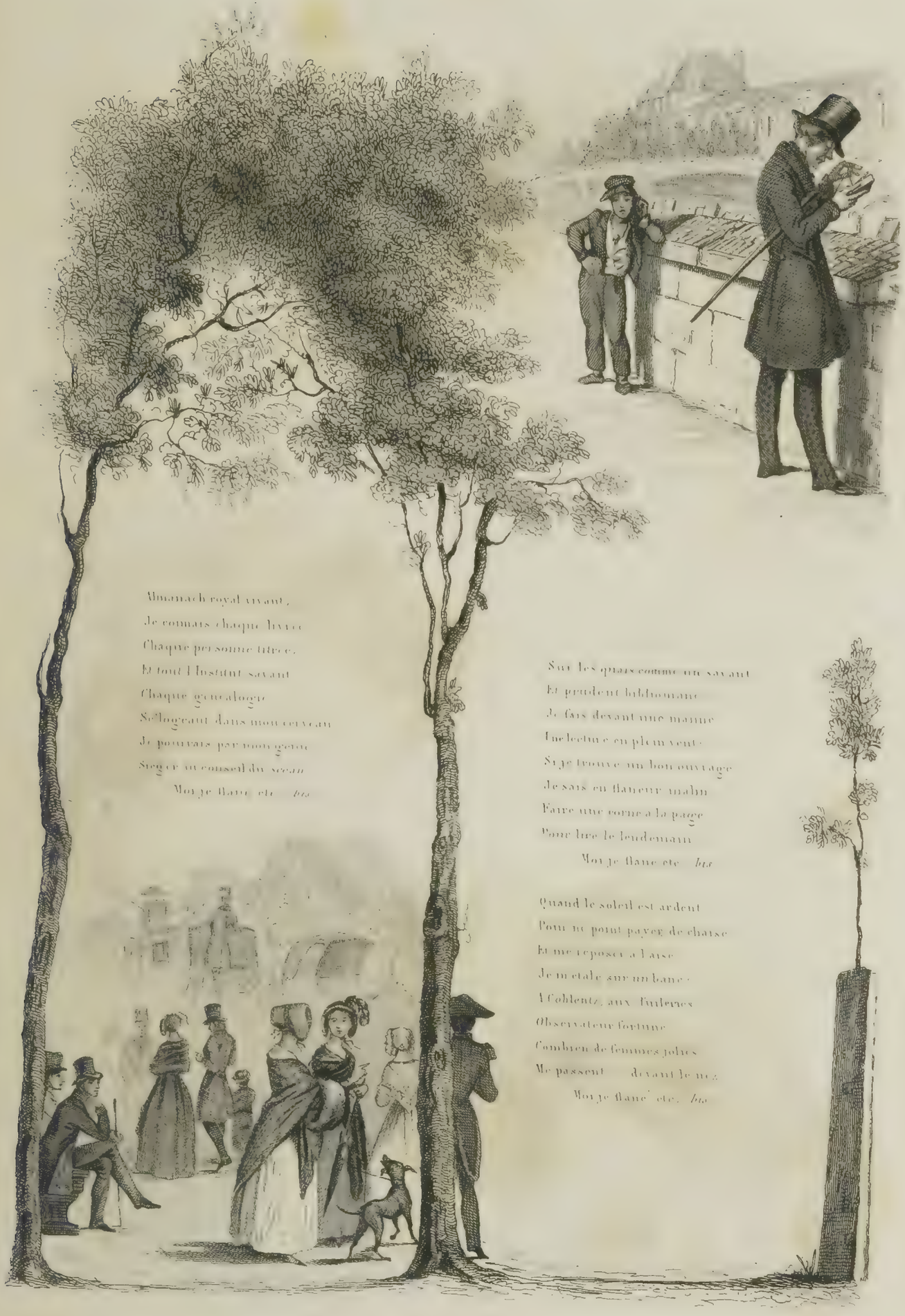


Pressant ma digestion
Je cours à la promenade,
Sans moi jamais de parade
Jamais de procession,
Joignant aux mœurs les plus sages
La gaîté les sentimens,
Je m'invite aux mariages,
Je suis les enterremens
Moi je flâne, etc. *bis*



J'inspecte le quai nouveau
Qu'on a bâti sur la Seine,
J'aime à voir d'une fontaine
Tranquille, peut couler l'eau,
Quelquefois une heure entière
Appuyé sur l'un des ponts,
Je crache dans la rivière
Pour faire de petits ronds
Moi je flâne etc. *bis*

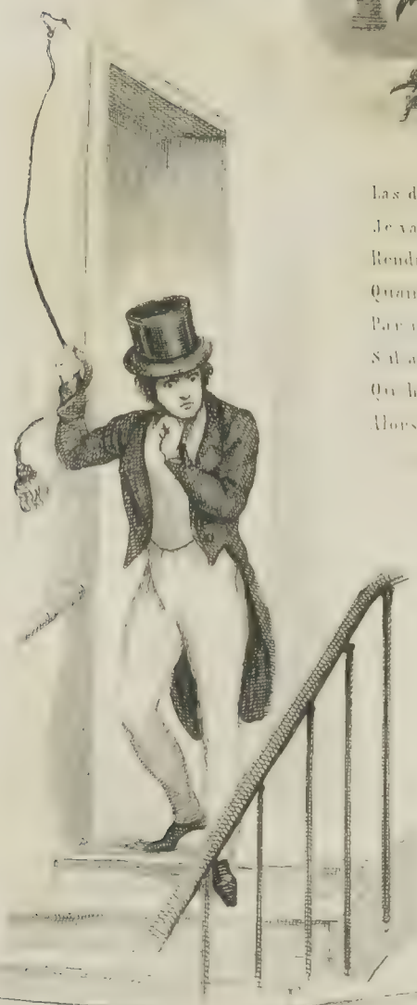
Il faut me voir au Palais
Debout à la cour d'assises;
Près des caillettes assises
Je suis tous les grands procès,
De l'antre des procédures
Je vole chez *Martinet*
Et dans les caricatures
Je vois souvent mon portrait.
Moi je flâne etc. *bis*



Almanach royal vivant,
Je connais chaque livre
Chaque personne titrée,
Et tout l'Institut savant
Chaque généalogie
S'élogeant dans mon cerveau
Je pourrais par mon génie
Siéger au conseil du *sceau*
Moi je flâne etc. *bis*

Sur les quais comme un savant
Et prudent bibliomane
Je fais devant une manne
Encyclopédique en plein vent.
Si je trouve un bon ouvrage
Je sais en flâneur malin
Faire une corne à la page
Pour lire le lendemain
Moi je flâne etc. *bis*

Quand le soleil est ardent
Pour ne point payer de chaise
Et me reposer à l'aise
Je m'étale sur un banc.
A Coblentz, aux Tuileries
Observateur fortuné
Combien de femmes jolies
Me passent devant le nez
Moi je flâne etc. *bis*



Las de m'être promené
Je vais, en gai parasite,
Rendre à mes amis visite
Quand vient l'heure du dîne,
Par une mode incivile
S'il arrive, par malheur
Qu'hélas! ils dînent en ville,
Alors je dîne par cœur.
Moi je flâne, etc. *bis*

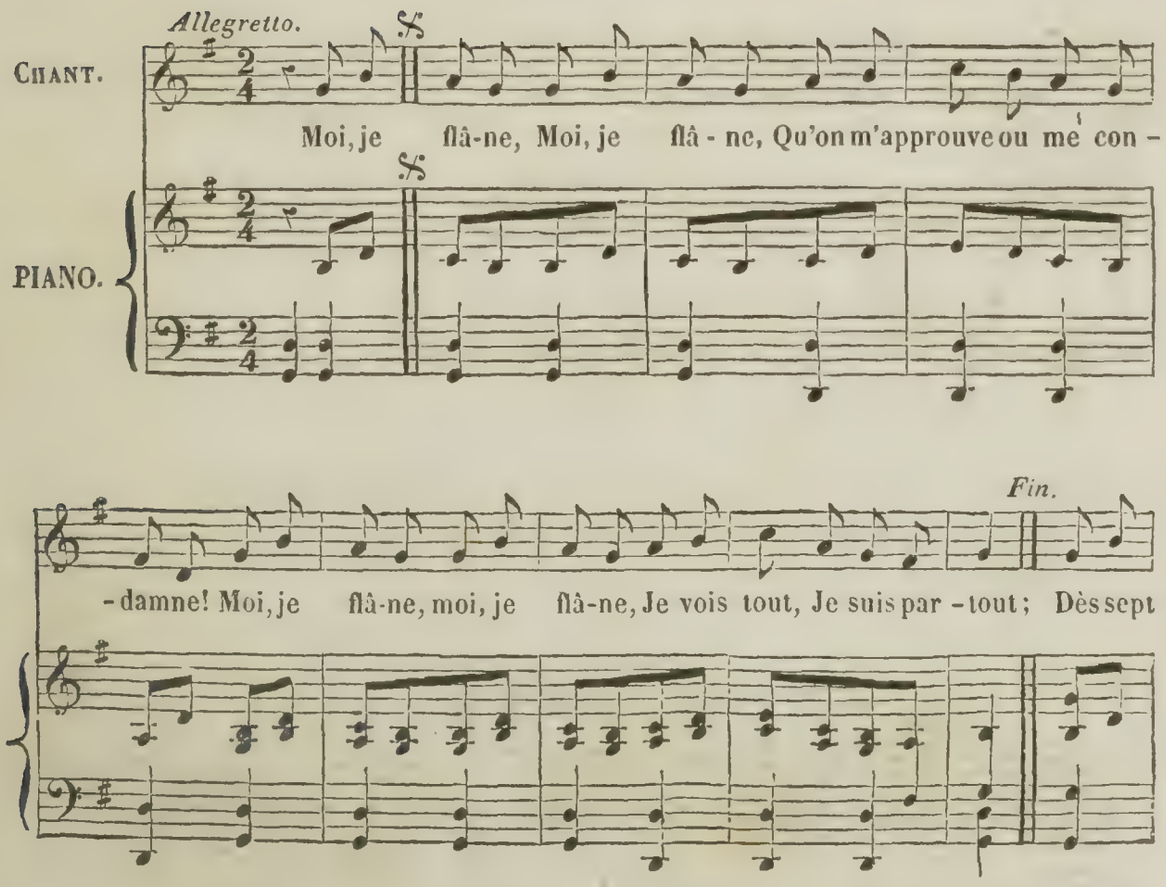
Le soir près des étourneaux
A mon café je babille
Sur les effets d'une bille
Sur un coup de dominos.
Je fais la paix ou la guerre
Avec quelque vieux ingaud,
Qui sable un cruchon de bière,
En raisonnant comme un *pot*
Moi je flâne, etc. *bis*

Enfin soyez avertis
Que je ne vais au spectacle
Que quand, par un grand miracle
Les *Français* donnent *Gratis*,
Sans maîtresse et sans envie,
Buvant de l'eau pour soutien,
Ainsi je mène la vie
D'un joyeux *Epicurien*.
Moi, je flâne, *bis*
Qu'on m'approuve ou me condamne!
Moi, je flâne, *bis*
Je vois tout
Je suis partout.

[illegible] 30 [illegible] PARIS

LE FLANEUR,

Avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



heu-res du ma - tin, Je de - mande à la lai - tiè - re des nou - vel-les de Nan -

- ter - re, Ou bien du marché voi - sin; Ensuite au ca - fé je flû - te Un ver-

- re d'eau pecto - ral; Puis, tout en mangeant ma flû-te, Je dé-vo-re le jour-nal. Moi, je

Procédés de Tanteustein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

LE MÉNAGE DE GARÇON

(JE LOGE AU QUATRIÈME ÉTAGE),

Paroles de JOSEPH PAIN, Musique de M. A. DE GARAUDÉ.

LA PAILLE,

PAROLES DE SERVIÈRES.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. PFITZER. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. DANOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. G. Colet.

NOTICE.

Joseph Pain, l'un des auteurs qui ont cultivé avec talent et bonheur le véritable genre du Vaudeville, le Vaudeville où l'on chantait, avait fait ses premières armes au Théâtre des Variétés. Plus gracieux que gai, peu disposé à franchir les limites du comique pour arriver au Bouffon, il n'eut point à ce spectacle ces succès de fou rire qui faisaient courir tout Paris aux Grunetiades. Il sut toutefois s'y faire remarquer par quelques petites pièces agréables, et surtout par la piquante arlequinade, intitulé : Allez voir Dominique.

Des succès plus éclatants attendaient Joseph Pain au théâtre de la rue de Chartres. L'auteur de l'Abbe de l'Epée et des Deux Journées, Bouilly, à ces couronnes conquises sur deux de nos grandes scènes, voulut joindre les palmes plus légères du Vaudeville ; mais Bouilly, habile héritier de Sedaine, dans l'art de charpenter les pièces, n'était nullement Chansonnier, ni même faiseur de Couplets. Il s'associa Joseph Pain, qui possédait ce talent, et bientôt leur communauté littéraire compta ses triomphes par ses ouvrages.

A cette époque, un public moins blasé, et qui n'en était pas venu à ne plus demander au théâtre que des émotions, à tous prix, ou des charges, aimait ce qu'on avait nommé des pièces de galerie, c'est à dire qui mettaient en scène des auteurs, des peintres, etc., renommés par des travaux honorables pour leur patrie, les deux associés introduisirent pour leur par' avec de brillantes réussites, dans ce Musée lyrique, Téniers, Florian et Berquin. Le premier de ces tableaux offrait toute la vérité et l'animation de ceux du célèbre peintre flamand ; le second rappelait, d'une manière touchante, le souvenir de l'aimable poète et prosateur qui eut l'honneur de recevoir du vertueux Duc de Penthièvre le titre de son ami ; le troisième, enfin, plaçait dans un cadre parfaitement assorti à ses modestes et utiles productions, l'auteur qui sut écrire pour les Enfants : ce que beaucoup d'hommes (sans parler des dames) ont essayé depuis, sans y réussir comme lui.

En 1802, Bouilly et Joseph Pain obtinrent un de ces succès de vogue qui font époque au théâtre, et le

plus grand que le Vaudeville ait eu jusqu'à ce jour à enregistrer dans ses fastes. Fanchon la Vieilleuse triompha de la grippe meurtrière qui sévissait alors dans la capitale, pendant toute une année.

L'Été n'eut plus de feux, l'Hiver n'eut plus de glace,

pour arrêter la foule qu'attirait chaque soir cette heureuse fille de la Savoie. Tout le troupeau des imitateurs voulut lui donner des jours (qui toutefois ne firent pas la fortune réservée plus tard à celle de la Grâce de Dieu), et l'argot théâtral créa le terme de Fanchonner pour les rares exemples de ces réussites productives et prolongées.

En donnant quelques années après sa jolie pièce Amour et Mystère, Joseph Pain montra que même sans l'appui de son habile collaborateur, il savait tisser avec art les fils d'une intrigue dramatique, et que malgré la mauvaise plaisanterie des calembouristes de ce temps, le pain sans bouilli pouvait encore flatter le goût des habitués gourmets du Vaudeville.

Ses Chansons, qui sont en petit nombre, ont comme ses pièces l'esprit et la finesse pour cachet. Il a laissé un modèle en ce genre dans celle qui fait partie de cette Livraison, le Ménage de Garçon. C'est à la fois un petit tableau de mœurs et d'intérieur que nos plus célèbres Chansonniers n'auraient point désavoué, et l'on ne pouvait allier mieux que dans cette piquante bluette l'observation, le trait et le naturel.

Il est juste de dire que le joli air de M. A. de Garaudé contribua également à la vogue de cette Chanson. Auteur lui-même d'Une Vie de Garçon, pour laquelle il avait composé cet air, plus d'une année auparavant, on se rappelle aussi une charmante Romance (l'Amour au Village) dont il fit les paroles et la musique. Du reste, ces légères productions n'ont été que des distractions pour ce compositeur distingué, ancien Professeur de Solfège au Conservatoire de Musique, des œuvres plus importantes consacrées aux diverses méthodes d'enseignement musical, ainsi que des quintetti, quatuors, sonates, etc., lui ont assuré les suffrages des connaisseurs, comme ses agréables bluettes lyriques ceux des dilettanti de nos salons.

Ainsi que la Chanson précédente, La Paille, de Servières, est une de celles que leur mérite et leur popularité recommandaient doublement à l'Éditeur de ce Recueil. Cet auteur, qui, d'abord employé dans l'administration des finances, suivit ensuite Lucien Bonaparte dans son exil en Italie, sous l'Empire, et plus tard fut appelé aux graves fonctions de Référendaire à la Cour des Comptes, n'a guère pu donner au Théâtre et à la Muse badine que les fruits de quelques loisirs. Il a cependant obtenu dans la carrière dramatique plusieurs succès, dont le plus marquant fut celui de Madame Scarron, où il eut, à la vérité, pour associé le joyeux et spirituel Désaugiers.

A l'époque où la chanson de La Paille fut une des distractions des travaux financiers de Servières, nos faiseurs de couplets avaient assez l'usage de s'imposer ou de recevoir, pour les Dîners du Vaudeville et ensuite du Caveau, un mot sur lequel il leur fallait trouver des idées et des vers. C'est ainsi qu'ils chantèrent successivement le Vent, la Chaleur, la Pluie, etc., etc. Mais parfois, dans ces thèmes donnés aux Chansonniers et remplis par eux, on trouvait les traces d'une sorte de gêne et de contrainte; renfermé ainsi dans ce cercle de Popilius, leur esprit ne s'y mouvait plus avec autant de facilité et de verve. Ce qui distingue avantageusement La Paille, c'est qu'elle n'offre aucun vestige de labeur pénible et de gaieté travaillée. Le couplet y a sa franche et libre allure; on sent qu'il a pour ainsi dire glissé en même temps de la tête et de la plume de l'auteur. Or, c'est ainsi que doivent éclore les bonnes Chansons, les Chansons qui restent; car ce n'est pas pour ces légers produits de la Muse française qu'a été prononcé cet adage :

Le Temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui.

OURRY, Membre du Caveau moderne.

LE MÉNAGE DE GARÇON.

Je loge au quatrième étage
C'est là que finit l'escalier:
Je suis ma femme de ménage
Mon domestique et mon portier.
Des créanciers quand la cohorte
Au logis sonne à tour de bras
C'est toujours en ouvrant ma porte
Moi qui dis que je n'y suis pas

De tous mes meubles l'inventaire
Tiendrait un carré de papier:
Pourtant je reçois d'ordinaire
Des visites dans mon grenier
Je mets les gens fort à leur aise
A la porte un bavard maudit
Tous mes amis sur une chaise
Et ma maîtresse sur mon lit.

Vers ma demeure quand tu marches
Jeune beauté, va doucement:
Crois moi, quatre vingt dix-huit marches
Ne se montent pas lestement.
Lors que l'on arrive à mon gîte,
On se sent un certain émoi;
Jamais sans que son cœur palpite
Une femme n'entre chez moi.

Gourmands, vous voulez, j'imagine,
De moi, pour faire certain cas,
Avoir l'état de ma cuisine;
Sachez que je fais trois repas.
Le déjeuner m'est très facile,
De tous côtés je le reçoi;
Je ne dine jamais qu'en ville,
Et ne soupe jamais chez moi.

Je suis riche et j'ai pour campagne
Tous les environs de Paris;
J'ai mille châteaux en Espagne;
J'ai pour fermiers tous mes amis.
J'ai pour faire le petit maître,
Sur la place un cabriolet;
J'ai mon jardin sur ma fenêtre,
Et mes rentes dans mon gilet.

Je vois plus d'un millionnaire
Sur moi s'égayer aujourd'hui:
Dans ma richesse imaginaire
Je suis aussi riche que lui;
Je ne vis qu'au jour la journée,
Lui vante ses deniers comptans;
Et puis, à la fin de l'année
Nous arrivons en même temps.

Un grand homme a dit dans son livre
Que tout est bien, il m'en souvient.
Tranquillement laissons nous vivre,
Et prenons le temps comme il vient.
Si, pour recréer ce bas monde,
Dieu nous consultait aujourd'hui,
Convenons-en tous à la ronde,
Nous ne ferions pas mieux que lui.

LA PAILLE.

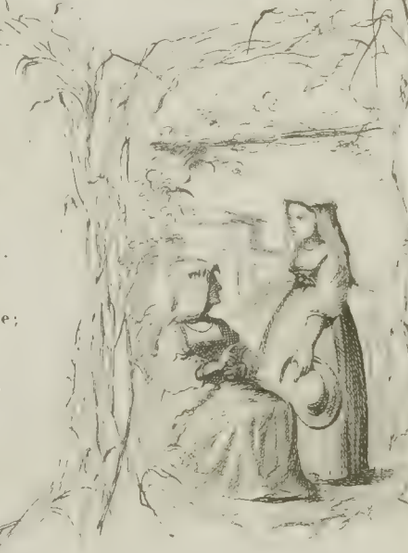
Sur tout on a fait des chansons :
On a chanté le vin, les belles,
L'eau, le feu, les fleurs, les moissons,
Les brebis et les tourterelles ;
Un auteur dont je suis bien loin,
Fit des vers sur l'huître à l'écaille,
Un autre en a fait sur le foin,
Je vais m'étendre sur la paille.

La paille couvre l'humble toit,
Du laboureur modeste asyle :
Un lit de paille aussi reçoit
Son corps fatigué, mais tranquille ;
Le riche, au sein de ses palais,
Sur le duvet s'ennuie et baille :
Peines, tourments, sont sous le dais
Quand le bonheur est sur la paille.

La paille tressée en réseaux,
Du soleil garantit nos belles;
Grâce à ces immenses Chapeaux,
Elles n'ont plus besoin d'ombrelles:
Mais ils voilent trop leurs appas,
Et Zéphir leur livre bataille,
Il a raison, on ne doit pas
Cacher les roses sous la paille.

Jadis respectant ses serments,
L'amant, fidèle à sa maîtresse,
Pour elle encor, après trente ans,
Brûlait d'une égale tendresse:
Hélas! on n'aime plus qu'un jour!
De la constance l'on se raille;
Et maintenant les feux d'amour
Ne sont plus que des feux de paille.

Mais je n'aurais jamais fini,
Si, dans l'ardeur qui me travaille,
J'entreprenais de dire ici
Tout ce qui se fait sur la paille.
Ami lecteur, je meurs d'effroi
Que ta rigueur ne me chamaille;
Sois indulgent, car avec toi
Je ne veux pas rompre la paille.



LE MÉNAGE DE GARÇON. avec accompag. de piano, par M. H. COLET, prof. d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Je loge au qua - tri - ème é - ta - ge, C'est là que fi - nit l'es - ca -

PIANO.

- lier; Je suis ma fem-me de mé-na - ge, Mon domestique et mon por-tier, Mon domes-

- tique et mon por-tier. Des cré- an-ciers quand la co - hor - te Au lo-gis

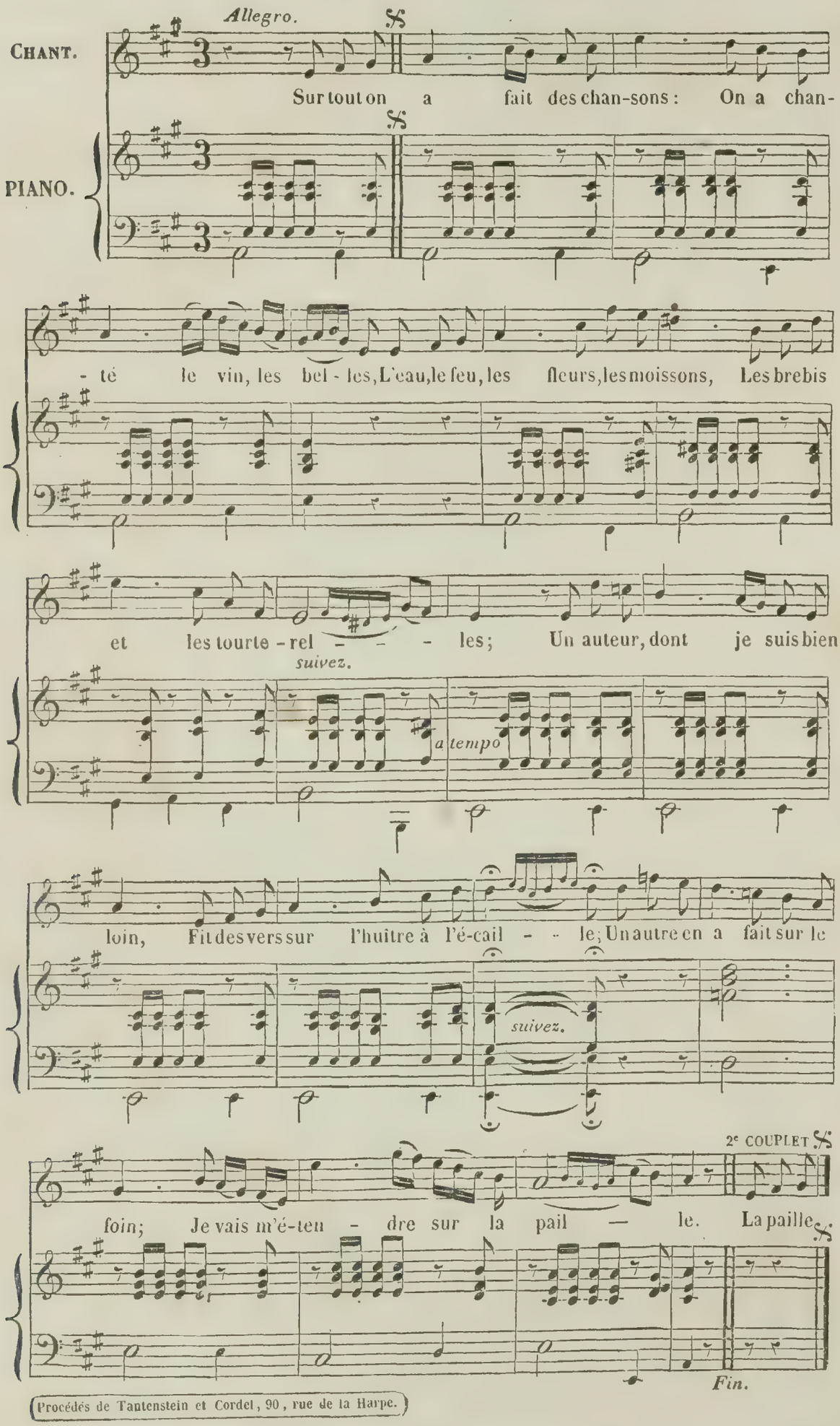
sonne à tour de bras, C'est toujours, en ou - vrant ma por - te, Moi qui dis que je n'y suis

2e COUPLET.

pas; C'est toujours, en ouvrant ma por- te, Moi qui dis que je n'y suis pas. De tous mes

Fin.

LA PAILLE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5

LE PLAISIR DES ROIS

ET

LE ROI DES PLAISIRS.

CHANSON PAR PANNARD.

MUSIQUE PAR LEGROS DE LA NEUVILLE.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES. 1re ET 4e PLANCHES PAR M. MONIN. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

NOTICE.

Les Chansons de Pannard sont en général de petites satires déguisées sous une forme joyeuse et amusante. Il est le père de la satire chantée comme du vaudeville moral. Ses refrains font passer gaîment la vérité; La Fontaine lui avait mis le voile de la Fable, il lui a donné le voile de la Chanson.

Le contraste du Plaisir des Rois et du Roi des Plaisirs, ne semble au premier abord qu'un jeu d'esprit: mais si l'épicurien se révèle dans la seconde partie de chaque couplet, le satirique reprend sa férule, et en touche vivement les grands de la terre. Il définit d'une façon assez piquante l'usage qu'ils font de leur puissance. Et remarquons qu'il écrivait sous un règne où les frondeurs avaient à craindre la Bastille.

La Fontaine avait dit sous Louis XIV:

Notre ennemi c'est notre maître,
Je vous le dis en bon français.

Pannard, sous Louis XV, mettait le plaisir des rois à se voir entourés de luxe, escortés d'une foule d'adorateurs, à briller par la prodigalité, à donner pour lois leurs volontés, à appuyer leurs droits par la force, et à donner pour raisons le canon,

Ultima ratio regum.

Il peint le roi voluptueux, prodiguant ses bienfaits à des maîtresses, faisant retentir les gazettes des succès militaires qu'il ne doit qu'au bonheur ou au talent de ses généraux et à la valeur de ses soldats.

Bientôt il le montre chasseur, s'enivrant aux cris d'une meute et mettant sa gloire

A réduire un cerf aux abois;

puis s'étourdissant dans le bruit des fêtes et des concerts; et pour dernier trait, il le fait voir récompensant la vile flatterie et la bassesse des courtisans, par le don des emplois auxquels le mérite seul devrait parvenir. Tout cela était d'une grande hardiesse, et le bonhomme Pannard ne se doutait pas qu'on pouvait faire de sa Chanson, une application dangereuse pour lui.

Mais il ne parlait que du roi, et n'attaquait point ceux qui gouvernaient la France sous son nom.

Cela rappelle Charles II, qui voyant un pauvre poète au pilori, lui demanda pourquoi il était là? — Sire, répondit le patient, c'est pour avoir fait une satire contre un de vos ministres — Imbécille, lui dit le roi, que ne la faisais-tu contre moi, on t'aurait laissé tranquille.

DU MERSAN.

J'ai cru pouvoir, à cette Chanson de Pannard, en joindre une, d'une philosophie plus douce et moins railleuse. C'est une thèse générale, dont l'application n'a point de but particulier, et qui semble la paraphrase de cette pensée d'un sage grec qui disait : Ces peuples seront heureux quand les rois seront philosophes, ou quand les philosophes seront rois, ce qui est arrivé rarement. Aussi l'auteur conclut-il d'une manière encore plus philosophique.

DELLOYE.

SI J'ÉTAIS ROI,

CHANSON PAR M. DU MERSAN.

Air : T'en Souviens-tu ! (45e Livraison).

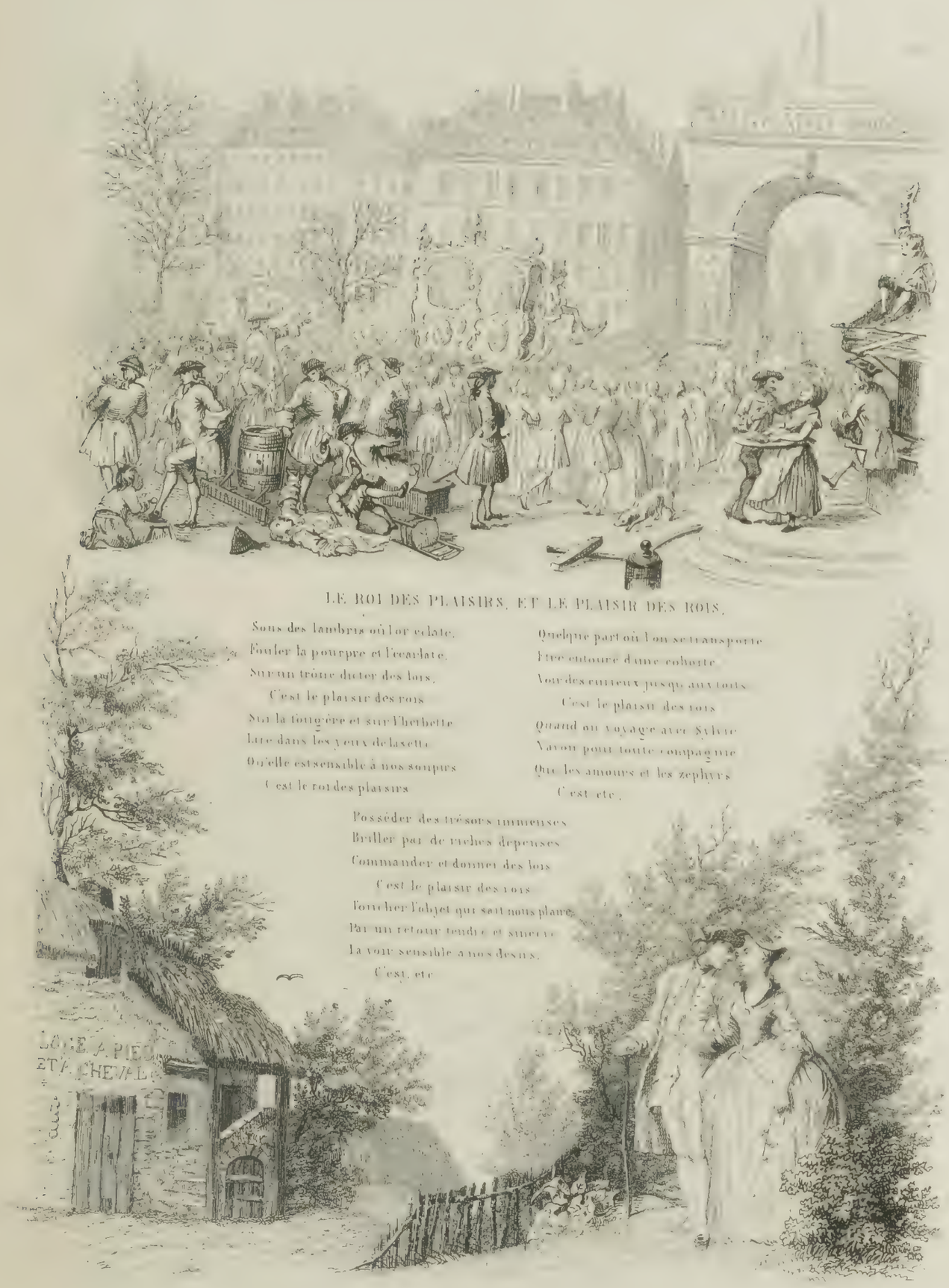
Si j'étais roi, si l'injuste fortune
M'avait privé des douceurs du repos,
J'irais parfois vers la classe commune,
Voir le malheur qui nous rend tous égaux.
De temps en temps j'oublierais ma couronne,
Pour qu'en amour l'espoir me fût permis;
Et quelquefois je descendrais du trône
Pour être sûr d'avoir quelques amis.

Si j'étais roi, craignant la fausse gloire
Qu'il faut payer du sang de ses sujets,
Sur les débris du temple de Mémoire,
Je fonderais le temple de la paix.
Mes courtisans n'auraient ni rang ni titre,
Le seul mérite entrerait au château,
Et mes pasteurs n'auraient crosse ni mître,
Mais leurs vertus garderaient leur troupeau.

Si j'étais roi, je dirais au ministre:
Frappez le crime, épargnez un abus;
Point de rigueur, point de prison sinistre,
Pour des bons mots, des couplets, des rébus.
Il faut tâcher qu'on rie en mon empire
Et contre moi nul ne voudra s'armer.
Si l'on tremblait, le mal deviendrait pire,
Celui qu'on craint on ne peut pas l'aimer.

Si j'étais roi, souvent dans la campagne,
Du laboureur j'irais voir les travaux,
Encourager ses enfants, sa compagne,
De mes bienfaits enrichir les hameaux.
Des simples fleurs j'aimerais la culture;
Et déposant le faste et la grandeur,
En me trouvant moins loin de la nature,
Je me croirais rapproché du bonheur.

Si j'étais roi, j'aurais, au lieu d'armée,
Pour me garder, l'amour de mes sujets:
Pour tout trésor, ma bonne renommée,
Et pour sénat, des hommes toujours vrais.
Point de flatteurs: mais, las!... qui me réveille!
Un songe vain s'est donc joué de moi.
Si je pouvais faire cette merveille,
Je serais sage et ne serais pas roi.

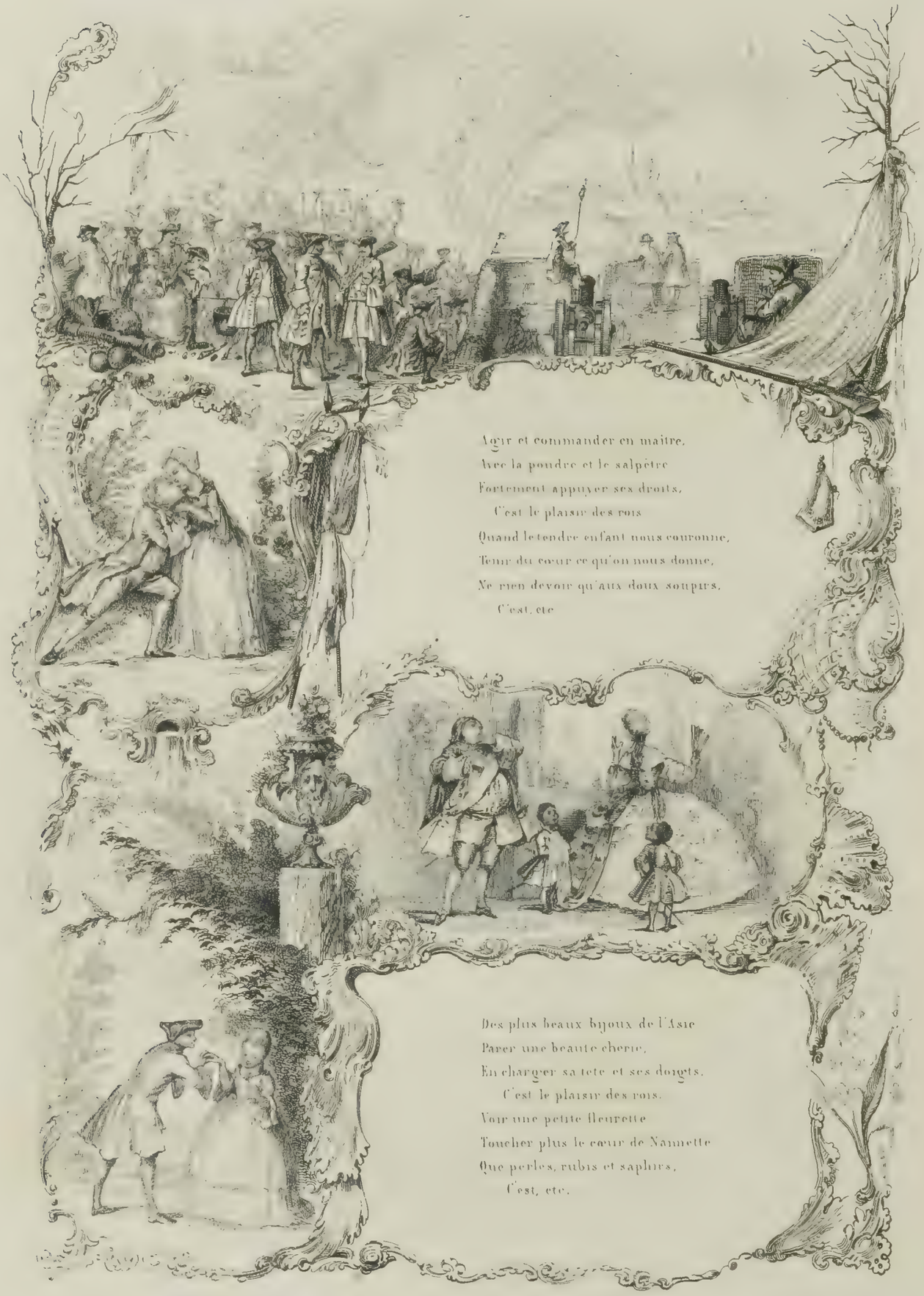


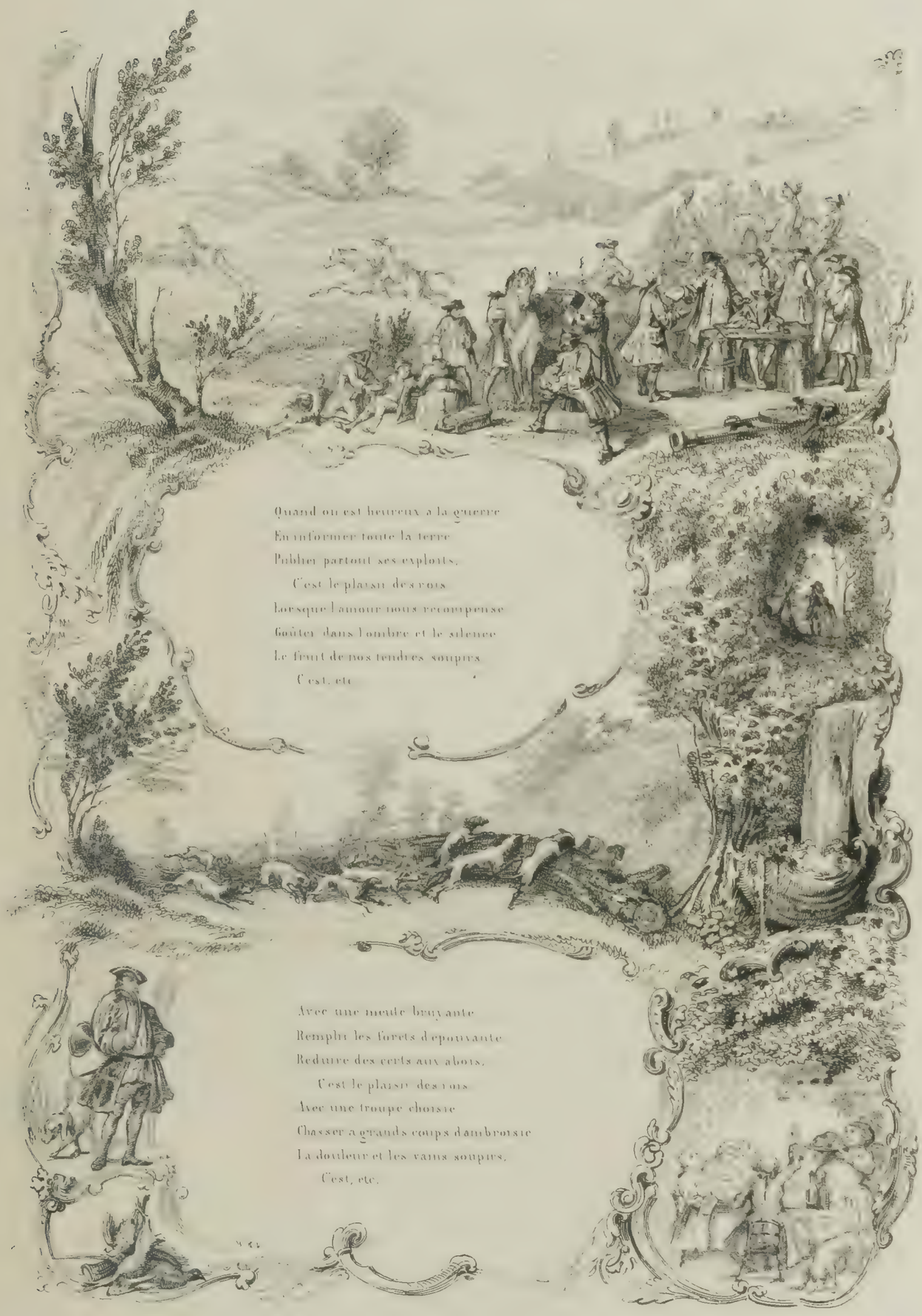
LE ROI DES PLAISIRS, ET LE PLAISIR DES ROIS.

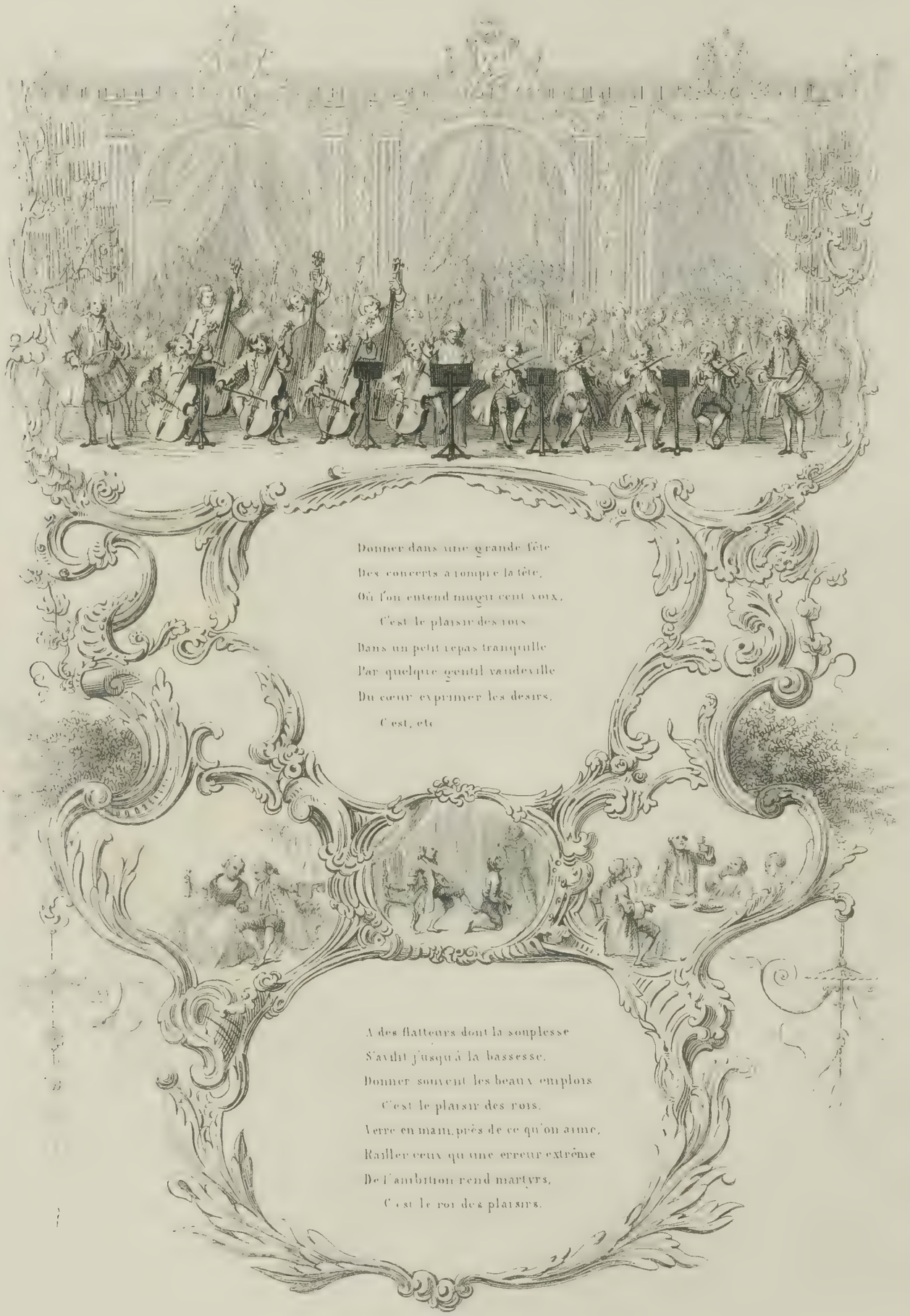
Sous des lambris où l'or éclate,
Fouler la pourpre et l'écarlate,
Sur un trône dicter des lois,
C'est le plaisir des rois.
Sur la fougère et sur l'herbette
Lire dans les yeux de la sette
Qu'elle est sensible à nos soupirs
C'est le roi des plaisirs.

Quelque part où l'on se transporte
Être entouré d'une cohorte
Voir des curieux jusqu'aux toits
C'est le plaisir des rois.
Quand on voyage avec Sylvie
N'avoir pour toute compagnie
Que les amours et les zéphyrs
C'est, etc.

Posséder des trésors immenses
Briller par de riches dépenses
Commander et donner des lois
C'est le plaisir des rois.
Toucher l'objet qui sait nous plaire
Par un retour tendre et sincère
La voir sensible à nos désirs.
C'est, etc.


Agir et commander en maître,
Avec la poudre et le salpêtre
Fortement appuyer ses droits,
C'est le plaisir des rois
Quand le tendre enfant nous couronne,
Tenir du cœur ce qu'on nous donne,
Ne rien devoir qu'aux doux soupirs,
C'est, etc
Des plus beaux bijoux de l'Asie
Parer une beauté chérie,
En charger sa tête et ses doigts,
C'est le plaisir des rois.
Voir une petite fleurette
Toucher plus le cœur de Nannette
Que perles, rubis et saphirs,
C'est, etc.

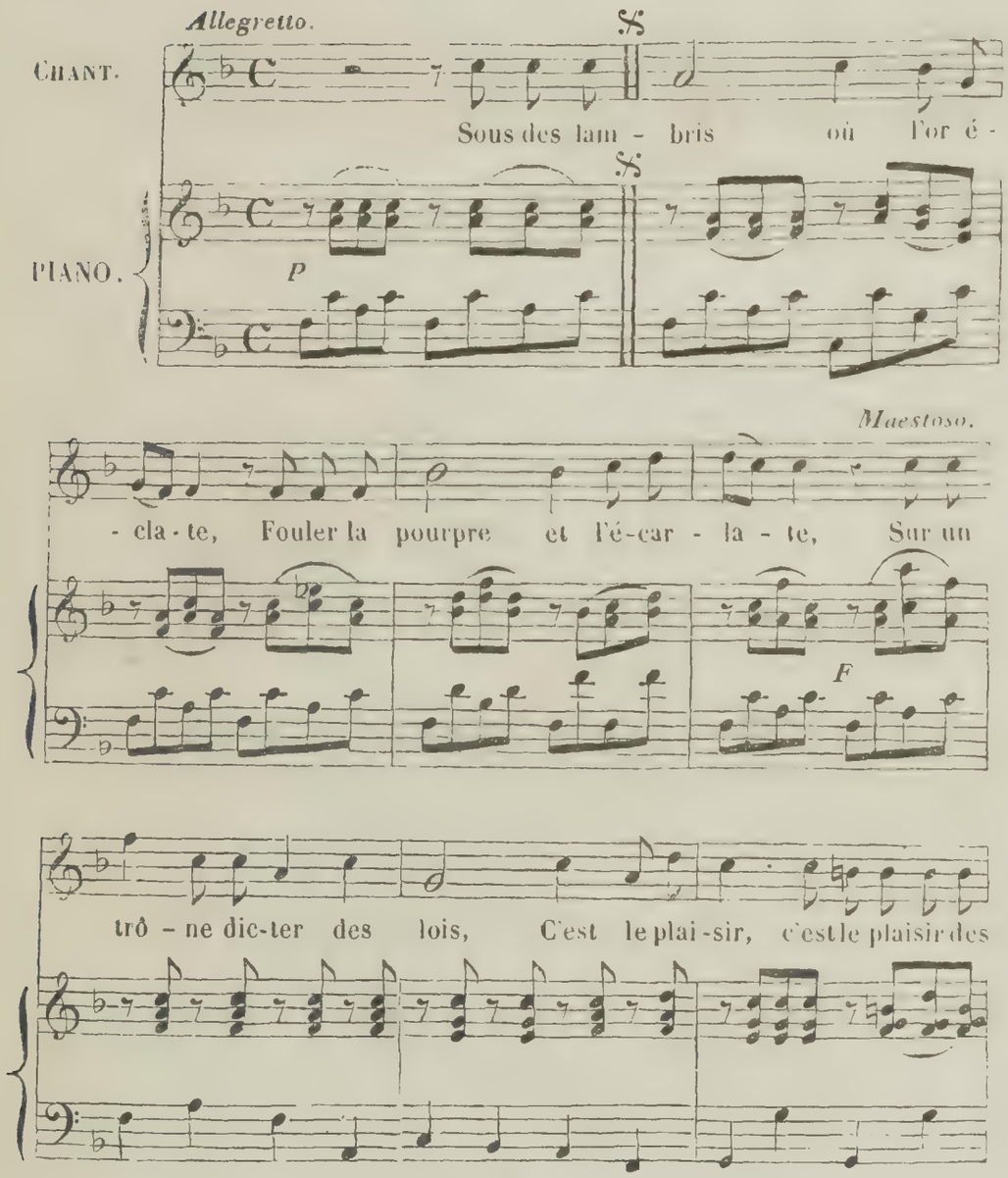

Quand on est heureux à la guerre
En informer toute la terre
Publier partout ses exploits,
C'est le plaisir des rois
Lorsque l'amour nous récompense
Goûter dans l'ombre et le silence
Le fruit de nos tendres soupirs
C'est, etc.
Avec une meute bruyante
Remplir les forêts d'épouvante
Réduire des cerfs aux abois,
C'est le plaisir des rois
Avec une troupe choisie
Chasser à grands coups d'ambroisie
La douleur et les vains soupirs,
C'est, etc.


Donner dans une grande fête
Des concerts à rompre la tête,
Où l'on entend mugir cent voix,
C'est le plaisir des rois
Dans un petit repas tranquille
Par quelque gentil vaudeville
Du cœur exprimer les desirs,
C'est, etc
A des flatteurs dont la souplesse
S'avilit jusqu'à la bassesse,
Donner souvent les beaux emplois
C'est le plaisir des rois.
Verre en main, près de ce qu'on aime,
Railler ceux qu'une erreur extrême
De l'ambition rend martyrs,
C'est le roi des plaisirs.

LE PLAISIR DES ROIS ET LE ROI DES PLAISIRS,

MUSIQUE DE LEGROS DE LA NEUVILLE.

Avec accompag. de piano par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire



Dolce.

rois: Sur la fou - gère et sur l'her - bet - te, Li-re dans

les yeux de Li - set - te, Qu'elle est sen - sible à nos sou -

- pirs, C'est le roi des plai - sirs, C'est le

2e COUPLET.

roi, C'est le roi des plai - sirs. Quel-que part

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de Félix Locquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

LES VÉRITÉS GASCONNES

PAR M. P.-J. CHARRIN.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES PAR M. WOLFF.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Les réputations chansonnières ne se bornent point à l'Ancien Caveau et au Caveau Moderne. Ces deux Sociétés eurent une digne rivale dans la Société de Momus, qui comptait parmi ses membres des hommes de beaucoup d'esprit, et qui ont produit des Chansons piquantes, gracieuses et de bon goût. Notre Recueil ne serait pas complet, si nous ne donnions pas un échantillon de la verve des Momusiens. La Chanson que nous avons choisie entre beaucoup d'autres qui eurent de la vogue, est une des plus populaires; elle est due à la plume de M. Charrin, l'un des fondateurs de la Société de Momus et l'un de ses meilleurs soutiens. Son album poétique est rempli de très jolies Chansons. Celle de l'Invalide Français a eu partout un succès mérité, ainsi que celle des Vérités Gasconnes.

Les mots Gascon et Vérité forment une antithèse qui s'appuie sur la réputation qu'ont les habitants de la Gascogne d'exagérer, de hâbler, et même de mentir. Il y a longtemps qu'on plaisante sur les Gascons, et Henri IV, qui l'était, ajoutait une qualité aux trois que l'on reconnaissait aux enfants de la Garonne. Le jardinier de Fontainebleau disait à ce Prince que le terrain était ingrat, qu'il perdait ses peines à le labourer et à l'engraisser, et que rien n'y profitait. — Semez-y des Gascons, lui dit le Roi, ils prennent partout.

La Fontaine, dans sa fable du Renard et les Raisins, pour peindre la finesse de cet animal, dit: Certain Renard Gascon. Dans un de ses contes, en parlant d'amour, il dit :

Tout homme est Gascon sur ce point.

La gasconnade n'est pas toujours un mensonge : c'est souvent une fanfaronade. Aussi Regnard fait-il dire dans le Joueur, en parlant du Marquis faux brave :

Le tour
Est volé d'un Gascon, ou le Diable m'emporte.

Le recueil intitulé Gasconiana, sans nom d'auteur; mais fait par De Montfort, imprimé à Paris en 1710, est rempli de beaucoup de traits plaisants, ils ne sont peutêtre pas tous vrais; mais on ne prête qu'aux riches. On sait assez, dit l'auteur dans son avertissement, que les plus grands Gascons ne sont pas toujours de la Gascogne, que les Gasconnades sont de tous les pays, et que la Seine n'en produit pas moins que la Garonne.

La Gascogne, ajoute-t-il, est un pays de gloire et de mérite, où l'envie va moissonner de toutes parts : le mépris n'y trouve rien à glaner après elle.

La vivacité naturelle du Gascon, l'originalité de son jargon, et son habitude d'orner les récits de faits surnaturels et d'aventures incroyables, a fait souvent introduire ce personnage dans les comédies

On l'y représente assez ordinairement comme peu avantagé par la fortune. Dans la comédie du Fleuve

d'Oubli, de Legrand, un Gascon demande cent bouteilles de son eau pour en faire boire à ses créanciers, et leur faire oublier sa porte. Cela surprend Trivelin, à qui il dit : Vous êtes surpris qu'un Gascon emprunte? — Non pas, répond Trivelin, mais qu'on lui prête.

Un ouvrage fort curieux, pour connaître le caractère Gascon, est le roman de D'Aubigné, intitulé : Les Aventures du Baron de Foeneste. Dans ce livre, il fait de son personnage un Baron en l'air, qui a pour Seigneurie Foeneste, qui signifie en grec paraître : C'est, dit-il, un jeune éventé, demi courtisan, demi soldat. Je désire faire savoir au lecteur, ajoute-t-il, que celui qui écrit ces choses affectionne la Gascogne, et ne loue rien tant que les Gascons, et que ce personnage a été choisi comme l'écume de ces cerveaux bouillants, d'entre lesquels se tirent plus de capitaines et de maréchaux de France que d'aucun autre lieu.

On peut douter de la bonne foi du spirituel D'Aubigné, qui vivait sous le Gascon Henri IV, et qui, selon quelques uns, a représenté dans son Baron de Foeneste, le Duc d'Épernon, à qui il en voulait, et contre lequel il est probable qu'il a écrit cette satyre. Ce qu'il y a de piquant et d'original dans cet ouvrage, c'est que le Baron de Foeneste y parle continuellement Gascon, en employant tous les termes du patois. Les gasconismes s'y trouvent joints aux plus plaisantes gasconnades. On me permettra de citer celle qu'il prête au brave Bayard :

Un courtisan ayant cherché querelle au Chevalier sans peur, lui proposa un duel, et lui dit à l'oreille : Rendez-vous à la porte de la tranchée. Le brave repartit : Je n'en ferai rien, car je ne me rends jamais.

Toute la cour, sous Henri IV, était devenue gasconne, on y parlait gascon. Malherbe travaillait à dégasconner la cour, et reprenait jusqu'aux Princes même.

L'habitude d'employer les b pour les v, et les v pour les b, fit faire à Scaliger l'épigramme où il disait que pour les Gascons vivere était la même chose que bibere, ou qu'ils confondaient la vivacité avec la bibacité. Cependant les Gascons ne passent pas pour buveurs.

Le fameux La Calprenède, auteur de romans et de tragédies, prêtait à ses héros son caractère gascon. Et le Cardinal de Richelieu, qui avait eu la patience d'entendre la lecture d'une de ses pièces, ayant dit que les vers étaient lâches. Cadédis, s'écria le poète, il n'y a rien de lâche dans la maison de La Calprenède.

Un Gascon allait se battre avec un Normand, on les sépara. Si vous m'aviez laissé faire, dit le Gascon, je l'allais nicher dans la muraille, et je ne lui aurais laissé de libre que le bras, pour m'ôter son chapeau toutes les fois que j'aurais passé devant lui.

Les Gascons font des calembourgs. L'un d'eux jouait avec un Duc à brevet, qui perdait beaucoup : Oh! dit-il, il est Duc et perd.

Ils ont souvent de la fierté. Un ministre disait à un officier gascon : Le Roi vous accorde mille écus de gratification.— Monseigneur, répondit l'officier, dites de récompense ; je l'ai mérité.

Vive la Guyenne, disait un Gascon, c'est le pays de Cocagne. Les moineaux y sont des cailles et les mouches des ortolans.

Je suis venu si vite, disait un abbé gascon qui courait un bénéfice, que mon Ange gardien avait peine à me suivre.

Un Prince disait à un gentilhomme gascon qui l'avait servi dans plusieurs ambassades, qu'il ressemblait à un bœuf. — Je ne sais à qui je ressemble, reprit le Gascon, mais j'ai eu souvent l'honneur de vous représenter.

Nous ferions un volume des traits que l'on pourrait ajouter à ceux que nous venons de citer.

Par un rapprochement assez piquant, la Chanson des Vérités Gasconnes a été faite sur l'air de la Treille de Sincérité, jolie Chanson de Désaugiers, dans laquelle il dit :

Cette treille miraculeuse
Dont la vertu tient du roman,
Passa longtemps pour fabuleuse,
Chez le Gascon et le Normand.

On a souvent assimilé ces deux pays dont les habitants ne se ressemblent pourtant pas beaucoup, car, en fait de vérité, le Normand la dissimule et le Gascon l'exagère. Ce n'est pas sans raison que l'on a comparé les Gascons aux coquettes qui fardent la vérité. Ils font pour elle comme ce peintre grec qui ne pouvant faire Vénus belle, l'avait couverte de riches ornements.

DU MERSAN.

LE GASCON

Plus d'un gascon erre
Exagere,
Ment
Constamment,
Mais cadedis!
On peut croire ce qué jé dis

Jé suis d'une illustre noblesse,
Tout en moi le fait pressentir
Neveu d'un duc d'une duchesse
Leurs biens doivent m'appartenir
Un intrus vient me les ravir
Ma plainte en justice est formée,
Jé veux plaider titres en mains,
Mais uné souris affamée
A devoré mes parchemins
Plus d'un gascon, etc.

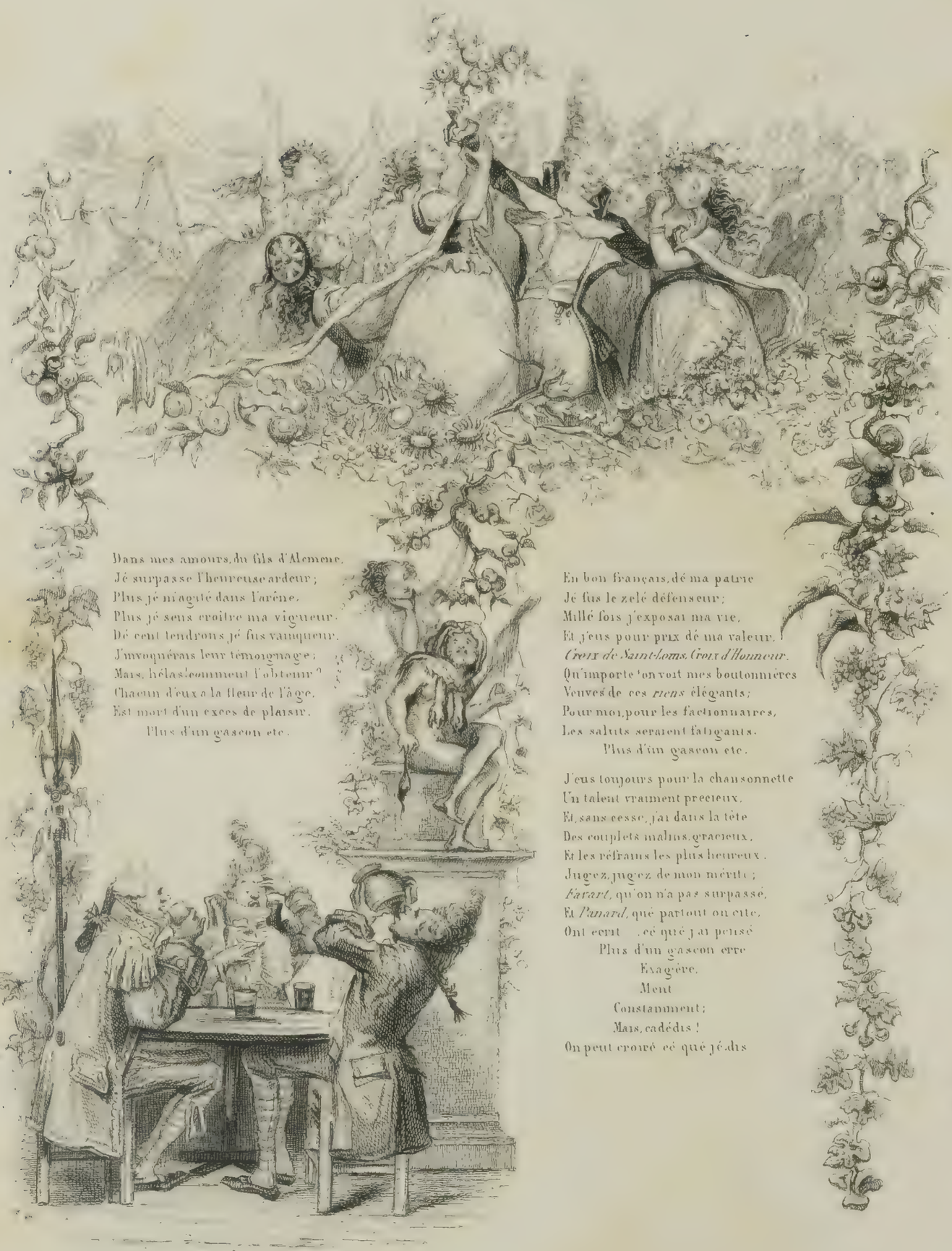
Cé revers né m'affligé guères,
Car je possédé beaucoup d'or;
A charun de vous, chers confreres,
J'offrirais un petit trésor
Que jé serais trop riche encor.
Lé croirez-vous ? j'ai la manie
Dé toujours sortir sans argent ;
Bien certain qu'uné bourse ame
Souvrira dans un cas urgent.
Plus d'un gascon etc.

Ma gardé-robe bien garnie
Est celle d'un homme de cour.
Bijoux, dentelles, broderie,
Chez moi sé trouvent tour a tour ;
J'en puis changer vingt fois par jour.
Courant les bouchons la grisette,
Incognito, j'aime à jouir ;
Et si jé fais peu de toilette,
C'est que l'eclat nuit au plaisir.
Plus d'un gascon etc.

En fait d'armes, mieux qu'un St George
Jé manie épée, espadon.
Voulez-vous vous couper la gorge?
Pour un *oui*, comme pour un *non*
Moi jé mé bats comme un demon.
Si j'avais eu l'ame moins belle,
Dieux ! qué d'imprudents seraient morts !
Mais avec eux, quand j'eus quérelle,
Noblement j'oubliai leurs torts.
Plus d'un gascon etc

On a vu de l'académie
Les membres les plus érudits
Céder la palme à mon génie
En lisant les doctes écrits
Qu'un plat écrivassier m'a pris.
Leurs titres ! j'en fais un mystère,
Le sot, qui leur doit un renom,
Parvint au fauteuil littéraire
En les publiant sous son nom.
Plus d'un gascon etc.

J'éclipse en grâce en assurance
Terpsichore et ses favoris
Et je fais pâlir quand je danse
Les plus grands talens de Paris.
Paul, Duport, Gardel et *Vestris*,
Vous le prouver dans la minute,
Ne m'aurait point embarrassé,
Si je n'avais dans une chute,
Eu le genou droit fracassé.
Plus d'un gascon etc.

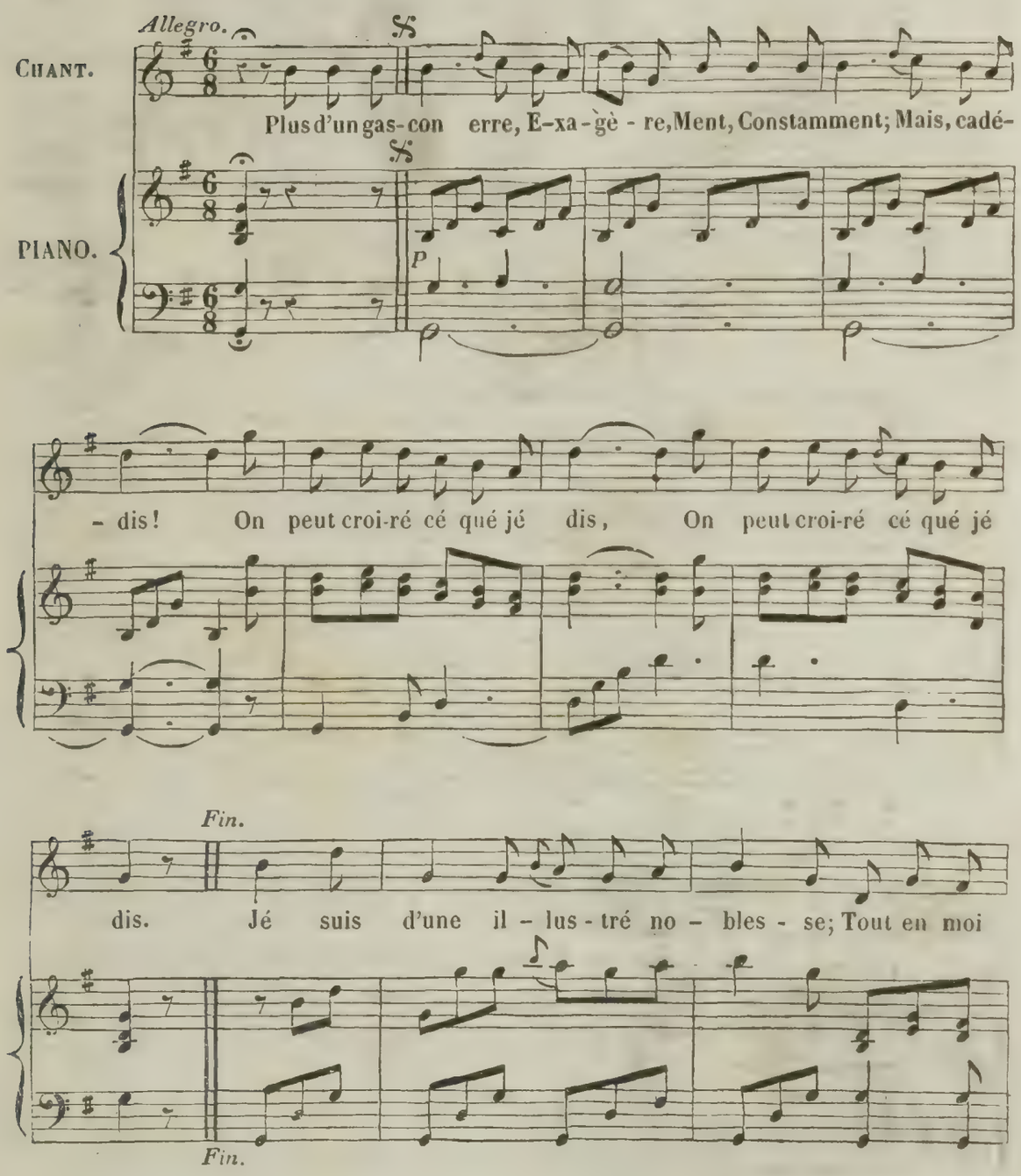


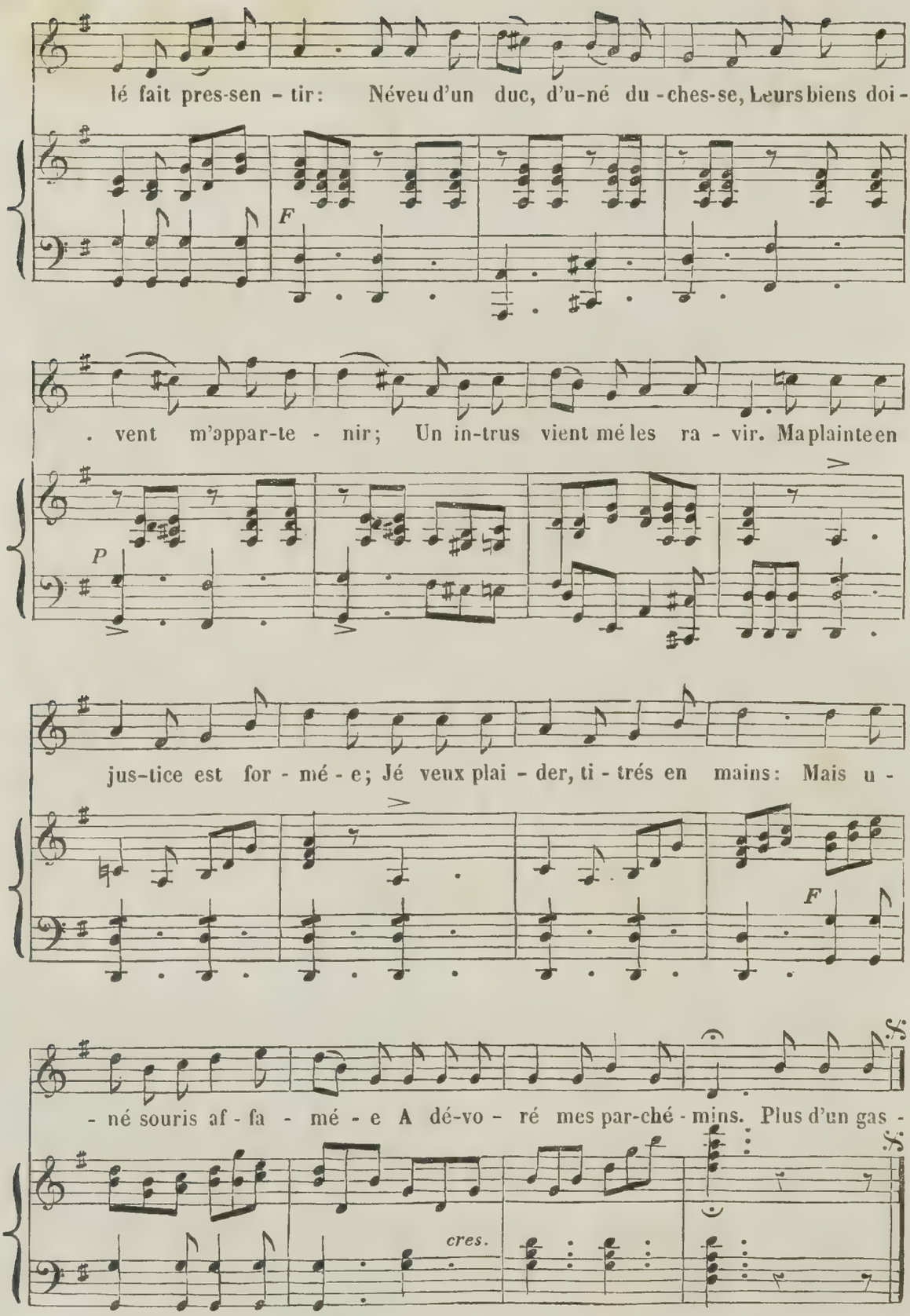
Dans mes amours, du fils d'Alcmene,
Jé surpasse l'heureuse ardeur;
Plus jé m'agité dans l'arène,
Plus jé sens croitre ma vigueur.
Dé cent tendrons jé fus vainqueur.
J'invoquérais leur témoignage;
Mais, hélas! comment l'obtenir?
Chacun d'eux a la fleur de l'âge,
Est mort d'un excès de plaisir.
Plus d'un gascon etc.

En bon français, dé ma patrie
Jé fus le zelé défenseur;
Millé fois j'exposai ma vie,
Et j'eus pour prix dé ma valeur,
Croix de Saint-Louis, Croix d'Honneur.
Qu'importe! on voit mes boutonnières
Veuves de ces *riens* élégants;
Pour moi, pour les factionnaires,
Les saluts seraient fatigants.
Plus d'un gascon etc.

J'eus toujours pour la chansonnette
Un talent vraiment precieux,
Et, sans cesse, j'ai dans la tête
Des couplets malins, gracieux,
Et les réfrains les plus heureux.
Jugez, jugez de mon mérite;
Favart, qu'on n'a pas surpassé,
Et *l'Panard*, qué partout on cite,
Ont écrit ce qué j'ai pensé
Plus d'un gascon erre
Exagère,
Ment
Constamment;
Mais, cadédis!
On peut croiré cé qué jé dis

LE GASCON, avec accompagnement de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

LA COUR ORDINAIRE

d'une Femme de l'extrêmement bonne Compagnie,

CHANSON ATTRIBUÉE A BEAUMARCHAIS,

Musique du même Auteur.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e et 3e PLANCHES PAR M. ROZE.

NOTICE.

Nous avons déjà dit qu'on trouvait dans les Chansons l'histoire des mœurs, et le tableau des modes fugitives dont le règne si court laisse à peine derrière lui quelques traces. Vers le milieu du siècle dernier, les vapeurs furent une maladie extrêmement à la mode. Une femme de bon ton ne pouvait se dispenser d'avoir au moins une fois la semaine ses Vapeurs. Elle disait : J'ai mes Vapeurs, comme : J'ai ma petite loge à l'Opéra. Cette journée servait à une petite maîtresse, pour se débarrasser des importuns et ne laisser entrer que les personnes qu'elle favorisait de son intimité. Caraccioli n'a pas oublié cette fantaisie dans son piquant ouvrage intitulé : le Livre à la Mode, imprimé en quatre couleurs. Nous trouvons le passage suivant, dans la nouvelle édition en rouge, marquetée, polie et vernissée, imprimée en 1759 :

Il faut aujourd'hui des doses continuelles d'hypocondrie, surtout chez nos sages de vingt ans, et des magasins DE VAPEURS chez nos prudes de dix-sept. On est malade, sans savoir où l'on a mal ; on souffre sans s'apercevoir qu'on souffre ; mais on le dit : et le visage s'ajustant au discours, on meurt à chaque quart d'heure, en mangeant, et vivant toujours.

Une dame singulièrement aimable arrange sa vie avec un art et une prévoyance si admirables, que rien n'est plus délicieux que le tissu des quarts d'heures qui forment la chaîne de ses beaux jours. Elle sonne le matin LA CLOCHE AUX VAPEURS ; car elle en a autour de son lit pour tous les besoins et pour toutes les maladies.

Poinsinet, dans sa jolie comédie du Cercle ou la Soirée à la Mode, jouée en 1764, a introduit un médecin qui définit ainsi les Vapeurs :

De la pesanteur, des dégoûts..... m'y voici..... quelques éblouissements..... des impatiences de fibres..... VAPEURS que tout cela, Vapeurs..... le fluide nerveux que la chaleur électrise..... des nerfs qui se crispent..... une sorte de spasme..... Vapeurs.

Beaumarchais fait dire à Figaro, dans la Folle Journée :

Les femmes du commun n'ont guère de Vapeurs ; c'est un mal de condition qui ne prend que dans les boudoirs.

Mais les femmes n'étaient pas les seules qui voulussent avoir cette maladie de bon goût, et les hommes à la mode en affichaient la prétention.

Un pauvre diable qu'on traitait de fou et d'insensé, étant interrogé par une dame de qualité, lui répondit : Madame, parce que je suis pauvre, on dit que je suis fou : mais si j'étais bien riche, on dirait que j'ai des Vapeurs.

L'abbé Mongault, l'un des précepteurs du duc d'Orléans, Régent, était très vaporeux. C'était un homme de naissance, qui avait de l'esprit, des lumières et de la probité. Un jour on lui demandait ce que c'était que les Vapeurs dont il se plaignait : **C'est une terrible maladie**, dit-il, **elle fait voir les choses telles qu'elles sont.**

Les Vapeurs durèrent à Paris jusqu'à la Révolution de 1789, et disparurent à cette époque, avec beaucoup d'autres abus de l'ancien régime. A peine sait-on aujourd'hui ce que c'est.

Cependant, cette mode qui fit fureur surtout sous Louis XV, n'était pas tout à fait nouvelle en France, elle y avait été apportée dès le règne de Louis XIII, par l'abbé Ruccelai, gentilhomme florentin, qui avait été introduit à la cour par le maréchal d'Ancre. Sa délicatesse en toutes choses allait à l'excès. Il ne buvait que de l'eau, mais qu'il fallait pour ainsi dire choisir goutte à goutte. Un rien le blessait. Le soleil, le serein, le chaud, le froid, ou la moindre intempérie de l'air, altérait sa constitution. La seule appréhension de tomber malade, l'obligeait à se mettre au lit.

Le chartreux Dom Bonaventure d'Argone, qui donne ces détails dans ses **Mélanges d'Histoire et de Littérature**, publiés sous le nom de Vigneul-Marville, dit que c'est à lui que nos médecins sont redevables de l'invention des Vapeurs ; cette maladie sans maladie qui fait l'occupation des gens oisifs, et la fortune de ceux qui les traitent. L'abbé Ruccellai fut le premier modèle de ceux qu'on appela **petits-maîtres.**

La Chanson qui motive cette Notice, et dont le refrain est :

J'ai des Vapeurs quand un amant soupire,

est attribuée à Beaumarchais, dans le Chansonnier français, intitulé : **Anacréon en belle humeur**, sous le titre de **la Dame difficile.** Elle n'est pas imprimée dans ses Œuvres ; mais beaucoup de pièces fugitives échappées à la plume de cet écrivain spirituel et original et disséminées dans divers recueils, n'y ont pas été insérées. Toutefois, si cette Chanson n'était pas de lui, ce qui n'est pas prouvé, elle est de son temps, puisqu'elle a été faite sur un air de sa composition : car Beaumarchais était aussi musicien.

La musique était l'un de ses goûts les plus vifs, il jouait de plusieurs instruments, et avec supériorité, de la harpe et de la guitare, ce qui commença sa fortune, en le faisant admettre dans la société de Mesdames, filles de Louis XV. L'air sur lequel notre Chanson a été faite, est celui d'une autre Chanson dont Beaumarchais avait composé les paroles et la musique ; elle parut en 1775, et eut la plus grande vogue, quoiqu'elle fut assez ordurière, et peutêtre même par cette raison. On prétend que Beaumarchais s'est peint lui-même dans ces couplets, dont nous ne pouvons donner que le premier :

Toujours, toujours, il est toujours le même ;
Jamais Robin
Ne connut le chagrin :
Le temps noir ou serein,
Les jours gras, le carême,
Le matin ou le soir,
Dites blanc, dites noir ;
Toujours, toujours, il est toujours le même.

Cette Chanson inspira à Marmontel la parodie suivante :

Toujours, toujours, il est toujours le même,
Ce polisson,
Qui se croit beau garçon.
On voit dans sa chanson
Son impudence extrême.
Quand Thémis le flétrit,
Loin d'en être contrit,
Toujours, toujours, il est toujours le même.

On sait qu'en 1774, Beaumarchais avait été condamné à être **blâmé** et **amendé** dans le fameux procès contre M. Goësman, qui lui avait fait produire ces Mémoires si piquants et si spirituels, chefs-d'œuvre de plaisanterie, de discussion et d'éloquence.

Beaumarchais dut la plupart de ses succès à sa hardiesse. Des Anglais, étonnés de l'énergie qu'il montrait sous un gouvernement absolu, lui écrivirent : **A M. de Beaumarchais, le seul homme libre qu'il y ait en France** ; et ces lettres lui furent remises. On ne peut nier qu'il n'eût beaucoup de talent. Certaines gens prétendaient qu'il n'avait que du bonheur. L'un d'eux dit un jour : **Beaumarchais sera pendu.** Une femme d'esprit répondit : **Oui, mais la corde cassera.**

DU MERSAN.

LES VAPEURS
Hier Lindor du jeu toujours martyre,
Perd sur un as
Plus de mille ducats
Je vais son embarras,
Il veut que je l'en tire
Il me jure avec feu
Qu'il déteste le jeu...
Qu'il y renonce à jamais qu'il ne veut plus
aimer que moi et je lui réponds
J'ai des vapeurs, quand un amant soupire
A ma toilette un abbé me fait rire
Mon perroquet
Retient tout son caquet
Mon singe est plus coquet
Depuis qu'il vient l'instruire
Mais il m'offre son cœur
Percé d'un trait vainqueur...
[illegible]
J'ai des vapeurs quand un abbé soupire

Un President s'en vient un jour me dire
Dieux que d'appas!
On n'y résiste pas.
Et puis, d'un ton plus bas,
Aimez, belle Thémire
Un peu de volupté
Sied bien à la beauté.
Vous allez me dire des fadeurs ah!
President déjà le cœur me manque car
J'ai des vapeurs, quand un Robin soupire.

Un beau marquis, que tout le monde admire,
Me divertit.
Il chante, il danse, il rit.
Il conte avec esprit.
Il folâtre, il se mire.
Quelque fois d'un air doux,
Il tombe à mes genoux.
Mais Marquis vous êtes fou levez vous
levez, vous donc, ou je vais sonner car
J'ai des vapeurs, quand un marquis soupire.

Un financier n'allez pas en médire
Me traite au mieux
Ses soupers sont joyeux
Son champagne mousseux,
En petillant l'inspire
Mais dès qu'il s'attendrit,
Tout son feu me transit
Fi donc un premier général qui fait aussi
l'enfant d'honneur je ne reviendrai plus
dans notre petite maison car
J'ai des vapeurs, quand un traitant soupire.
Un jour, en consultant,

Certain rimeur que j'ai pris pour me lire,
Vient à son tour,
Pour me faire la cour,
Qu'il est gauche en amour,
Dans son plaisant délire !
Il se met en fureur
Ses transports me font peur.
Monsieur le bel esprit, je vous permets tous les écarts
poétiques, mais non ceux de cette nature — car
J'ai des vapeurs quand Apollon soupire.
J'ai des vapeurs sitôt que l'on soupire
De déplaisir
L'amour me fait mourir.
Ne pouvez vous languir,
Messieurs sans me le dire ?
Epargnez la fadeur
Trêve de vive ardeur !
Mourez, messieurs, mais ne m'ennui
vingt amans de moins ne doivent p
donner la migraine à une jolie femm
J'ai des vapeurs, quand un galant soupi

CHEZ F. CHARDON AINÉ, 30 R. FAUVEGUINOIS, PARIS

LES VAPEURS, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Hi - er Lin - dor, du jeu tou-jours mar -

PIANO.

ty - re, Perd, sur un as, Plus de mil - le du - cats. Je

vois son em-bar - ras, Il veut que je l'en ti-re; Il me jure a-vec

feu Qu'il dé - tes - te le jeu; (*Parlé.* Qu'il y renonce à jamais, qu'il ne veut plus aimer que moi... et je lui réponds: J'ai

des va - peurs quand un a-mant sou - pi - re.

poco F

2e COUPLET.

A

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr. Augustins, 5.

JADIS ET AUJOURD'HUI

OU

LES VIEILLARDS,

PAROLES DE PANNARD,

MUSIQUE DE MOURET,

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re et 4e planche, par M. FONTAINE. — 2e et 3e planche, par M. PH. LANGLOIS.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

Pannard, auteur dramatique des plus féconds, et l'un des membres les plus distingués de cette Académie lyrique, si connue sous le nom du Caveau, fut en outre chez nous le créateur, comme il est resté le modèle du Vaudeville satyrique et moral. C'est dans ce genre principalement qu'il a laissé de petits chefs-d'œuvre, dont plusieurs doivent figurer à bon droit dans ce Recueil.

Surnommé par ses contemporains le La Fontaine de la Chanson, Pannard eut, en effet, beaucoup de rapports dans le caractère avec le célèbre Bonhomme, il en avait surtout les distractions et l'insouciance, mangeant aussi le fond avec le revenu de ses ouvrages, la vieillesse le surprit à peu près dépourvu de toutes ressources. S'il ne rencontra pas une La Sablière, du moins trouva-t-il des amis qui se chargèrent de nourrir, d'habiller ce vieil enfant, et le logèrent..... dans une espèce de grenier, il est vrai, mais, comme l'a dit son confrère Collé, cela ne l'affectait guère.

C'était, du reste, un homme généralement estimé pour son honnêteté, la régularité de ses mœurs, et

surtout son extrême modestie. Il ne se donnait le titre que de passable couplétcur, lui, l'un des plus spirituels chansonniers de son époque, et dont Favart a dit, avec plus de justice :

Il chansonna le vice et chanta la vertu.

Pannard mérita également que l'on fît à ce vers une variante non moins honorable pour lui :

Il chansonna le vice et non le vicieux.

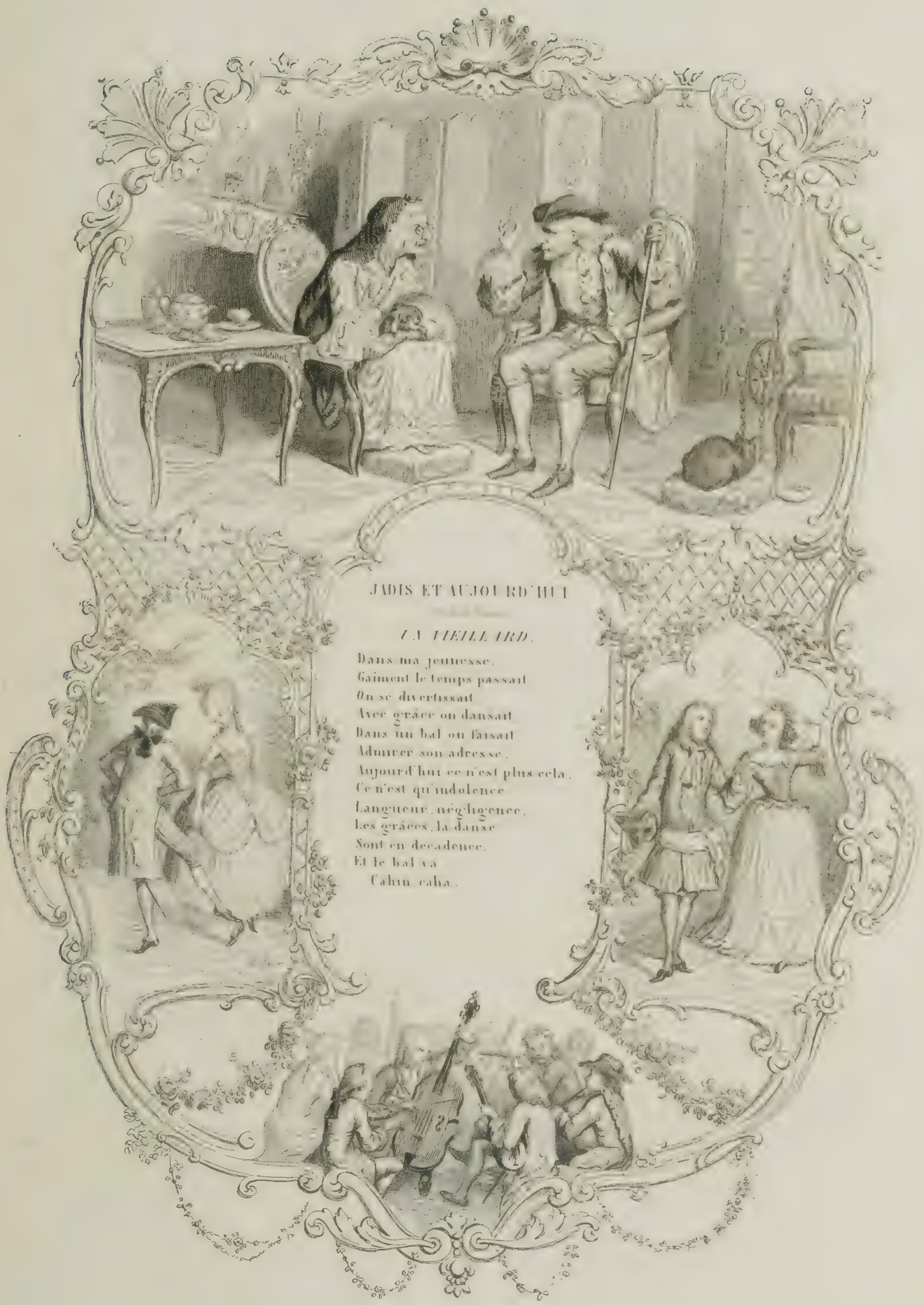
Cet auteur, dont le trait est si piquant, si incisif, ne se permit que des critiques générales; " il n'a, dit encore Collé, jamais dit un mot, ni fait un vers contre personne."

Pannard avait une telle facilité que près de cent opéras-comiques s'échappèrent de sa plume. De plus, éparpillant son esprit avec un désintéressement dont s'étonneraient beaucoup les vaudevilliste-spéculateurs de nos jours, il faisait, à peu près pour tous ceux qui le lui demandaient, des vers, des couplets et même de petites pièces de fêtes et de société, sans en exiger aucun prix, sans même y mettre aucune prétention.

Plus d'un auteur de son temps l'appela aussi à son aide, pour terminer par d'ingénieux vaudevilles les comédies qu'ils donnaient au Théâtre-Français et sur celui des Italiens. C'est une de ces circonstances qui nous a valu Les Vieillards, publiés dans cette Livraison. Ces couplets, où il y a de l'Horace et du Boileau, et dont la morale est si vraie, si maligne, si enjouée, furent chantés en 1726, à la Comédie Italienne, à la fin d'une pièce assez médiocre de l'abbé Dalainval, intitulée : Un Tour de Carnaval. Ils lui valurent un tel succès que le public débaptisa l'ouvrage pour le nommer, d'après le refrain des couplets, Les Cahin-Caha. Le joli air qu'y fit Mouret, compositeur de cette époque, qui a mis en musique beaucoup des vaudevilles de Pannard, contribua aussi à leur vogue méritée.

Nul doute que Les Vieillards de l'habile chansonnier ne paraissent encore aujourd'hui de spirituels frondeurs, et que le temps présent n'apprécie de nouveau le mérite de cet éloge du temps passé.

OURRY,
Membre du Caveau moderne.


JADIS ET AUJOURD'HUI
LA VIEILLARD.
Dans ma jeunesse,
Gaiment le temps passait
On se divertissait
Avec grâce on dansait
Dans un bal on faisait
Admirer son adresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela,
Ce n'est qu'indolence
Langueur, négligence,
Les grâces, la danse
Sont en decadence.
Et le bal va
Cahin caha.

UNE VIEILLE.

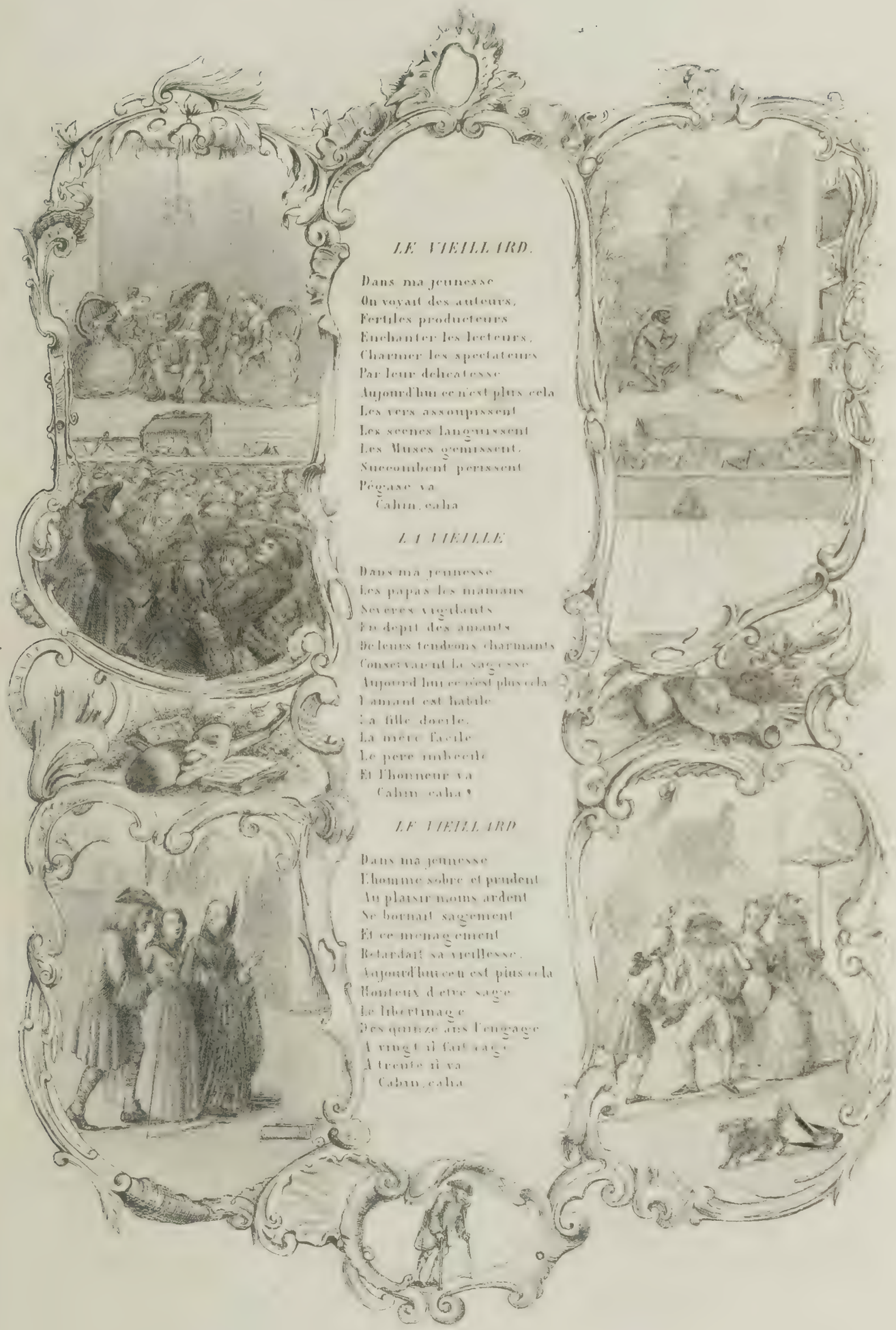
Dans ma jeunesse
La verité regnait,
La vertu dominait,
La constance brillait,
La bonne foi reglait
L'amant et la maitresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela.
Ce n'est qu'injustice,
Trahison, malice,
Changements, caprice,
Détours, artifice,
Et l'amour va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Les veuves, les mineurs
Avaient des défenseurs;
Avocats, procureurs,
Juges et rapporteurs
Soutenaient leur faiblesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
L'on gruge, l'on pille
La veuve, la fille,
Mineur et pupille;
Surtout on grapille,
Et Thémis va
Cahin, caha.

LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Quand deux cœurs amoureux
S'unissaient tous les deux,
Ils sentaient mêmes feux;
De l'hymen les doux nœuds
Augmentaient leur tendresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela:
Quand l'hymen s'en mêle,
L'ardeur la plus belle
N'est qu'une étincelle;
L'amour bat de l'aile,
Et l'époux va
Cahin, caha.



LE VIEILLARD.

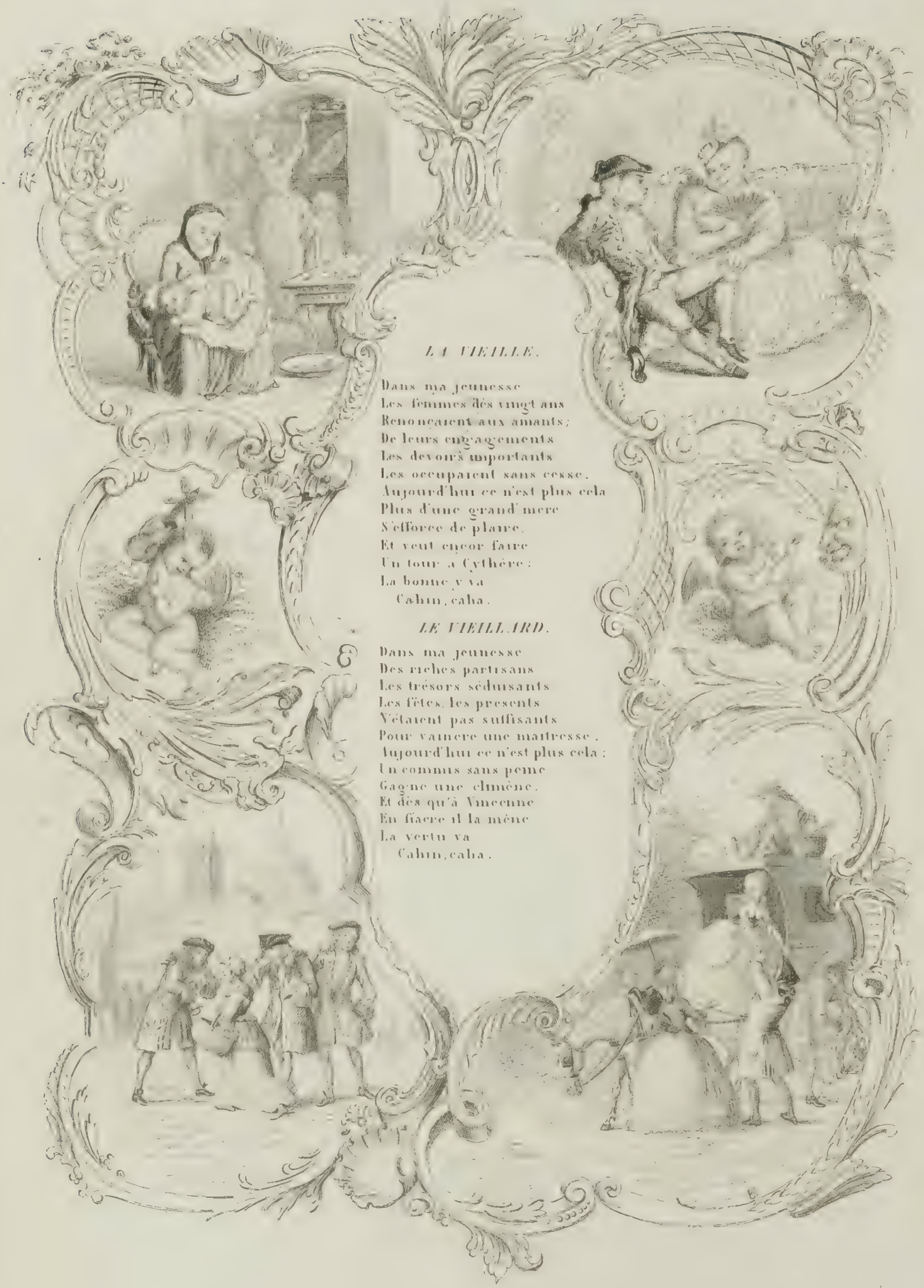
Dans ma jeunesse
On voyait des auteurs,
Fertiles producteurs
Enchanter les lecteurs,
Charmer les spectateurs
Par leur delicatesse
Aujourd'hui ce n'est plus cela
Les vers assoupissent
Les scenes languissent
Les Muses gemissent,
Succombent perissent
Pégase va
Cahin, caha

LA VIEILLE

Dans ma jeunesse
Les papas les mamans
Severes vigilants
En depit des amants
De leurs tendrons charmants
Conservaient la sagesse
Aujourd'hui ce n'est plus cela
L'amant est habile
La fille docile,
La mère facile
Le pere imbecile
Et l'honneur va
Cahin, caha !

LE VIEILLARD

Dans ma jeunesse
L'homme sobre et prudent
Au plaisir moins ardent
Se bornait sagement
Et ce menagement
Retardait sa vieillesse.
Aujourd'hui ceu est plus cela
Honteux d'etre sage
Le libertinage
Des quinze ans l'engage
A vingt il fait rage
A trente il va
Cahin, caha



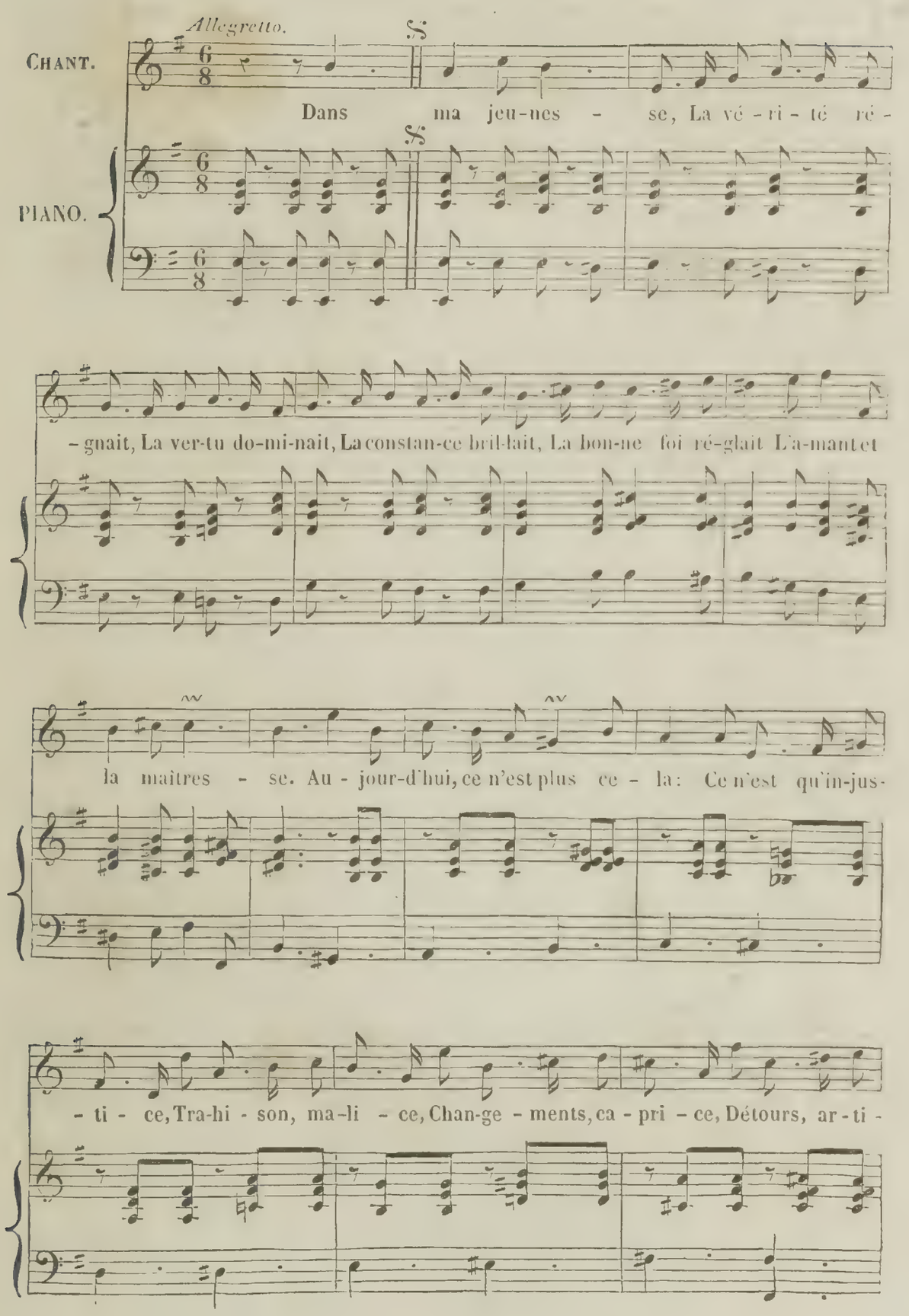
LA VIEILLE.

Dans ma jeunesse
Les femmes dès vingt ans
Renonçaient aux amants;
De leurs engagements
Les devoirs importants
Les occupaient sans cesse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela
Plus d'une grand'mere
S'efforce de plaire,
Et veut encor faire
Un tour à Cythère:
La bonne y va
Cahin, caha.

LE VIEILLARD.

Dans ma jeunesse
Des riches partisans
Les trésors séduisants
Les fêtes, les presents
N'étaient pas suffisants
Pour vaincre une maîtresse.
Aujourd'hui ce n'est plus cela;
Un commis sans peine
Gagne une climène,
Et dès qu'à Vincenne
En fiacre il la mène
La vertu va
Cahin, caha.

JADIS ET AUJOURD'HUI



2e COUPLET.

- fi - ce; Et l'amour va ca-hin ca - ha; Et l'amour va ca-hin ca-ha. Dans

Fin.

Autre accompagnement.

Allegretto. CHANT.

PIANO.

Fin.

(Procédes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.)

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, 7, rue des Grands-Augustins.

LES PORTRAITS A LA MODE,

VAUDEVILLE DE LA RESSOURCE DES THÉATRES,

PAROLES ET MUSIQUE DE FAVART.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. LALLEMAND.

Musique arrangée pour le piano par M. H. Colet.

NOTICE.

La Chanson des Portraits à la Mode eut dès son apparition un succès extraordinaire. L'Almanach des Théâtres, en rendant compte de la Ressource des Théâtres, prologue pour l'ouverture de l'Opéra-Comique, auquel ces couplets servaient de vaudeville, dit : Ce Prologue est terminé par une contredanse bourgeoise, nommée les Portraits à la Mode, et par des couplets sur l'air de cette contredanse; ils ont fait le plaisir le plus vif, et ont été chantés pendant une bonne partie de la Foire. De la bouche des acteurs, ils ont passé dans celle du peuple, qui les a répétés et parodiés pendant toute l'année. C'était en 1760.

L'air et les paroles étaient de Favart, ainsi que l'indique la note mise au bas des couplets, dans ses Œuvres.

Cette Chanson peint les mœurs du temps, et c'est ce qui a fait dire par un de nos Académiciens, dans son discours de réception, que si l'histoire d'un peuple était perdue, on la retrouverait dans ses Comédies, et à un autre, qu'on la retrouverait dans ses Vaudevilles.

Cette assertion nous paraît un peu paradoxale, surtout si on lui donne une trop grande extension; mais il est vrai que le Vaudeville, en frondant les abus et les ridicules du moment, constate au moins l'époque de leur règne. Cependant, il y a des travers qui ne passent point aussi rapidement que les modes, et la Chanson de Favart serait encore aujourd'hui un fort bon apropos. Ce qui motiva son titre, fut la mode des Silhouettes, portraits ainsi appelés du nom du contrôleur général et ministre d'état Silhouette, qui vint aux finances en 1759. C'était dans des temps difficiles; une guerre ruineuse avait épuisé les coffres du Roi et les ressources des particuliers. Silhouette voulut réparer ces maux par des réformes et par l'économie. Loin de lui savoir gré de ses intentions, on les tourna en ridicule. Toutes les modes prirent la tournure de la sécheresse et de la mesquinerie. Les surtouts n'avaient point de plis; les tabatières étaient de bois brut; les portraits furent des visages tirés de profil avec un crayon noir, d'après l'ombre de la chandelle ou découpés sur un papier noir que l'on collait sur un fond blanc; c'est à quoi fait allusion la fin de ce couplet :

On fait la figure avec des ciseaux,
On nous rend aussi noirs que des corbeaux,
Voilà les portraits à la mode.

On ne se borna pas à faire de ces portraits un objet de plaisanterie, on en décora même quelques ouvrages sérieux. J'ai vu un exemplaire de l'Histoire de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain, par le célèbre Gibbon, où cet historien est représenté en silhouette, avec cette note au dessous de son portrait : M. Gibbon, triturant une prise de tabac. Le portrait de Gibbon, ainsi vu de profil, était une chose d'autant plus singulière, que l'on sait que son nez, extrêmement court, se perdait dans une face très volu-

mineuse et dans des joues d'une forte dimension. Et à ce propos, on peut se rappeler l'anecdote de Madame Du Deffant, qui, étant aveugle, avait la manie de vouloir juger des physionomies, en tâtant les visages. Ayant désiré de tâter celui de Gibbon, il se prêta à cette fantaisie: mais Madame Du Deffant n'eut pas plutôt senti les deux formes rondes qu'elle avait sous la main, qu'elle s'écria : Ah ! Messieurs, quelle horrible plaisanterie.

Nous avons à la tête de l'ouvrage en quatorze volumes du savant numismatiste Christophe Rasche, intitulé : Lexique universel de la science des Médailles, son portrait en silhouette. La mode de ces portraits dura plus longtemps que le règne du contrôleur général, car peu de temps avant la Révolution, on en faisait encore; et sous le Directoire, et au commencement de l'Empire, on a vu un pauvre homme qui gagnait sa vie en allant dans les cafés, et surtout à Tivoli, et qui, en quelques coups de ciseaux, faisait en silhouette un profil assez ressemblant, qu'il venait offrir pour une modique rétribution.

Personne n'ignore que ce fut, dit-on, l'origine de la peinture. On raconte que Dibutade, jeune fille de Sycione, voulant conserver les traits de son amant qui allait partir pour un voyage, imagina de tracer son ombre dont le profil se dessinait sur la muraille par la lumière d'une lampe; son père, qui exerçait la profession de potier, admirant cette invention, appliqua l'argile sur ces traits, en observant leurs contours, et produisit ainsi la sculpture en bas-relief.

Il y avait donc à peu près deux mille ans que la Silhouette avait été inventée par l'amour, quand elle reparut tracée par la main de la satyre. Ainsi fut payé par la nation ou plutôt par quelques étourdis qui prétendaient la représenter, un homme dont les vues étaient sages, mais dont il est vrai que les idées ne pouvaient guère être exécutées au milieu d'une guerre qui exigeait de l'argent et du crédit.

Silhouette, ayant quitté sa place après neuf mois d'exercice, se retira dans sa terre de Brie-sur-Marne, où il vécut en philosophe, et se consola de n'avoir pu être utile à la nation, en répandant des bienfaits sur ses vassaux, et profitant de toutes les occasions de faire le bien. Il mourut le 20 janvier 1767, et peu de personnes savent que c'est à lui qu'on doit les Portraits à la Mode.

On sera peut-être bien aise aussi de savoir ce que c'étaient que les calotins et les pantins, dont parle le premier couplet.

Le régiment de la Calotte avait été formé par une joyeuse bande d'hommes d'esprit, qui constitua une espèce de police. Il eut pour premiers chefs, Aymon, un des douze portemanteaux de Louis XIV, et Torsac, exempt des gardes du corps; il dura depuis les dernières années de ce prince, jusque sous le ministère du cardinal De Fleury. Bientôt, on envoya le brevet de la calotte à ceux qui s'étaient couverts de quelque ridicule. Le régiment de la Calotte avait pour devise : C'est régner que de savoir rire, et en effet, l'esprit de ses membres le rendait très redoutable. On a publié à Bâle, en 1725, des Mémoires pour servir à l'histoire de la Calotte, recueil très piquant de vers et de chansons. On a donné dans le Magasin Pittoresque, année 1841, page 289, le portrait d'Aymon, premier généralissime du régiment de la Calotte, d'après Coypel fils. Il mourut à Versailles en 1731, à l'âge de 74 ans.

Les Pantins furent une mode de la Régence. Madame De Staal ne l'a pas oubliée dans sa jolie comédie de l'Engouement, où elle a peint le caractère de la Duchesse de La Ferté. Ces pantins étaient des figures de carton dont des fils faisaient jouer les bras et les jambes, et que l'on donne encore aujourd'hui aux enfants : mais à cette époque, ils étaient dans toutes les mains; et dans un salon, au milieu d'une conversation, il n'était pas étonnant de voir un officier ou un grave magistrat faire danser un pantin. C'est sans doute de ce temps que date la Chanson :

Que Pantin serait content
S'il avait l'art de vous plaire.
Que Pantin serait content
S'il vous plaisait en dansant.

Aux pantins ont succédé les bilboquets, les émigrants, les diables, dont nous aurons occasion de parler, car le chapitre des folies à la mode n'est pas près de finir.

DU MERSAN.

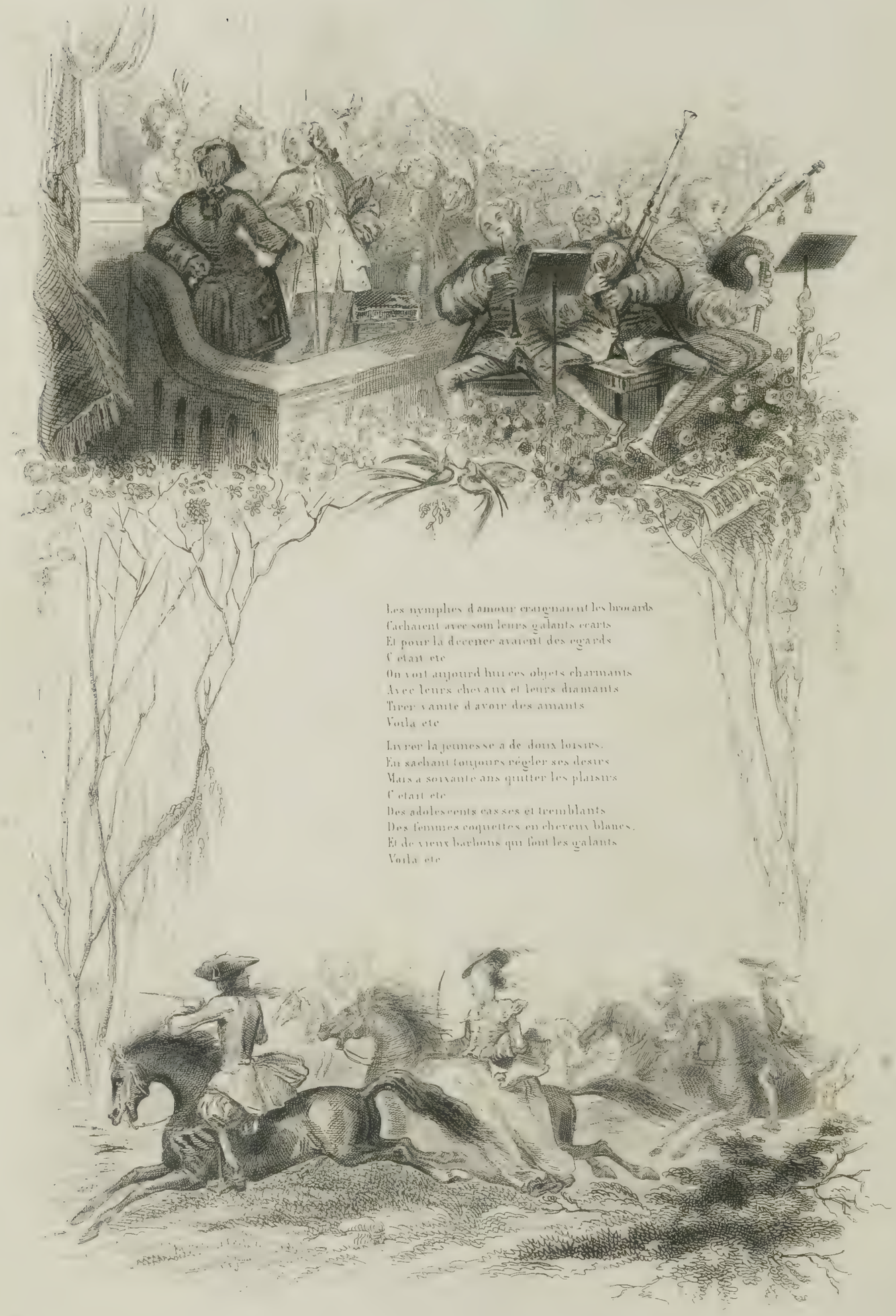
LES PORTRAITS A LA MODE

Toujours suivre avec uniformité
Le naturel et la simplicité
Ne point aimer la frivolité
C'était la vieille méthode
J'ai peuplé Paris de mes Calotins [1]
Je les fais courir après des pantins
J'amuse aujourd'hui leurs goûts enfantins
Avec les portraits à la mode

Valet modeste au service d'un grand
Marquis du bel air soutenant son rang
Marchand qui ne s'élevait pas d'un cran
C'était etc.
Laquais insolents portant des plumets
Les plus grands seigneurs vêtus en valets
Des fils d'artisans en cabriolets
Voilà etc.

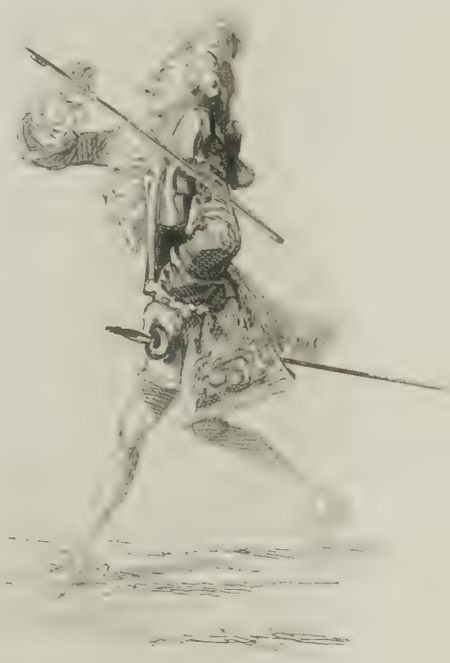
Graves magistrats s'occupant des loix
Riches financiers vivant en Bourgeois
Commis sans orgueil dans de hauts emplois
C'était etc.
Gentils Conseillers courant les concerts
Financiers qui tranchent des Ducs et Pairs
Et petits commis prenant des grands airs.
Voilà etc.

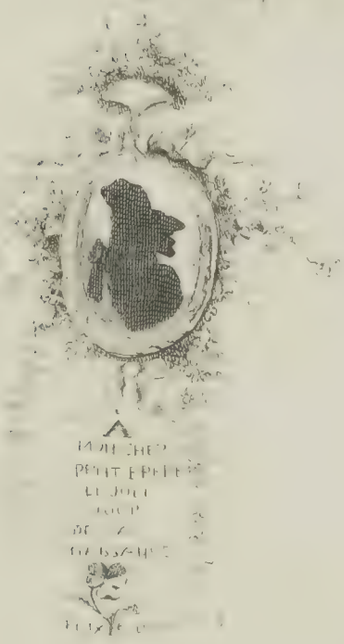
1 *Voir la notice pour l'origine de ce mot*


Les nymphes d'amour craignaient les brocards
Cachaient avec soin leurs galants écarts
Et pour la décence avaient des égards
C'était été
On voit aujourd'hui ces objets charmants
Avec leurs chevaux et leurs diamants
Tirer vanité d'avoir des amants
Voilà été
Livrer la jeunesse à de doux loisirs,
En sachant toujours régler ses désirs
Mais à soixante ans quitter les plaisirs
C'était été
Des adolescents cassés et tremblants
Des femmes coquettes en cheveux blancs,
Et de vieux barbons qui font les galants
Voilà été

L'hermine marquait un sçavoir profond
La vertu brillait sous un habit long
Et la bourgeoisie était sans façon
C'était etc.
Je peins l'ignorance en manteau fourré
Je peins le plaisir en bonnet carré
Je peins la roture en habit doré
Voilà etc.

Le faste n'était que pour la grandeur
Les gens à talent n'avaient point l'ardeur
De vivre comme elle dans la splendeur
C'était etc.
Dans ce joli siècle colifichet,
Un petit danseur un tireur d'archet
En Phaeton va courir le cachet
Voilà etc.

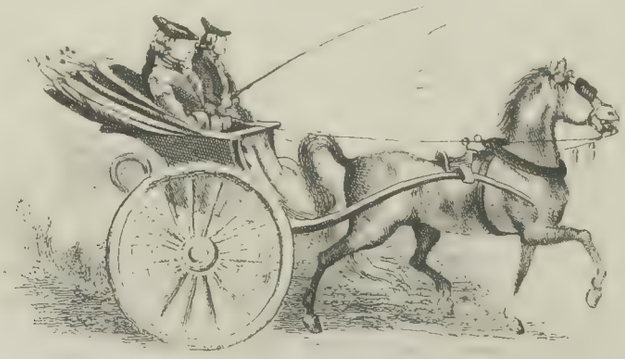




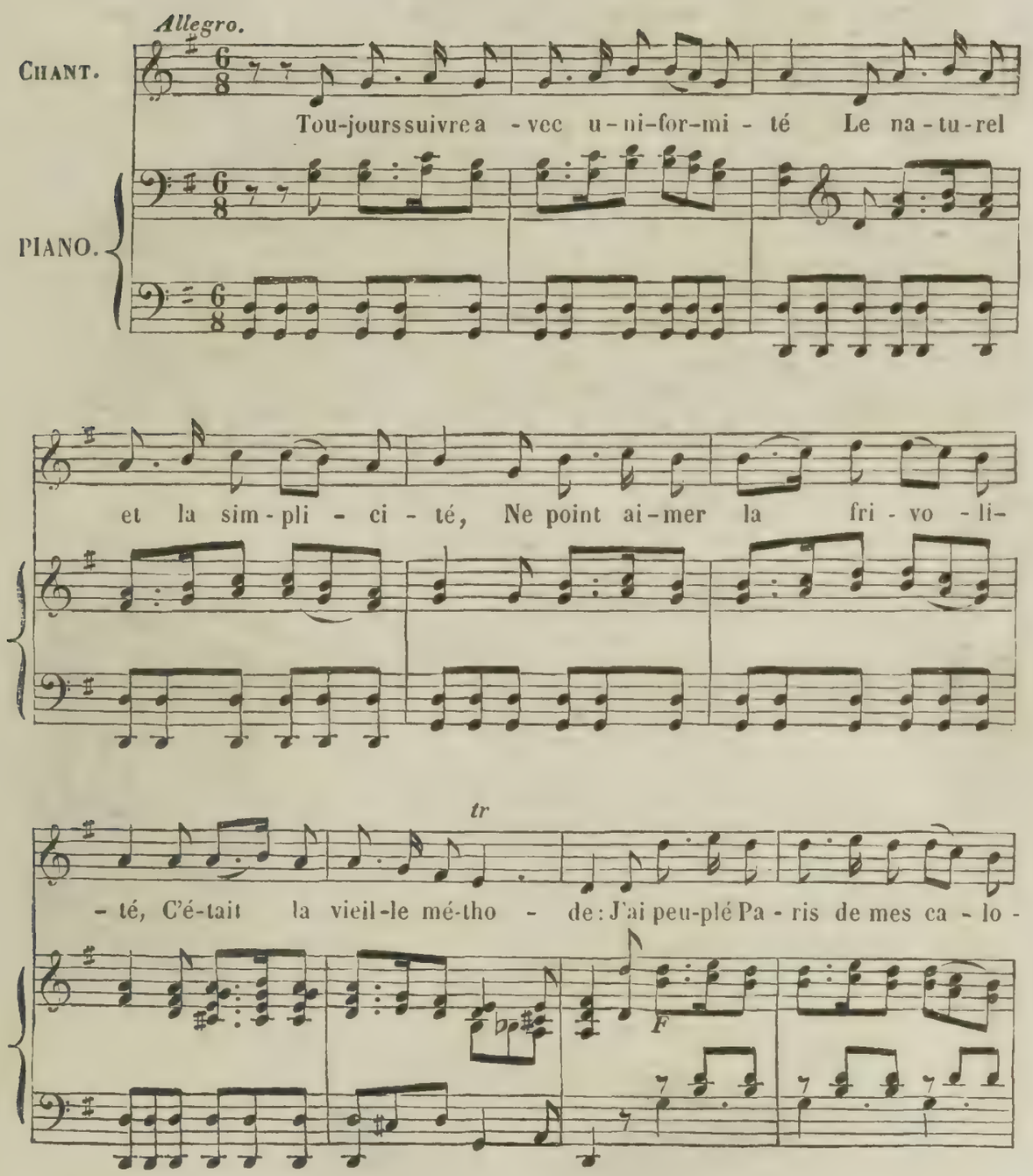
En habit lugubre le medecin
Traitait gravement son art assassin.
Une mule composait tout son train.
C'etait ete
Charges de bijoux plus que de latin
De petits Docteurs ont le ton badin
Et vont dans un char verni par Martin
Voila ete

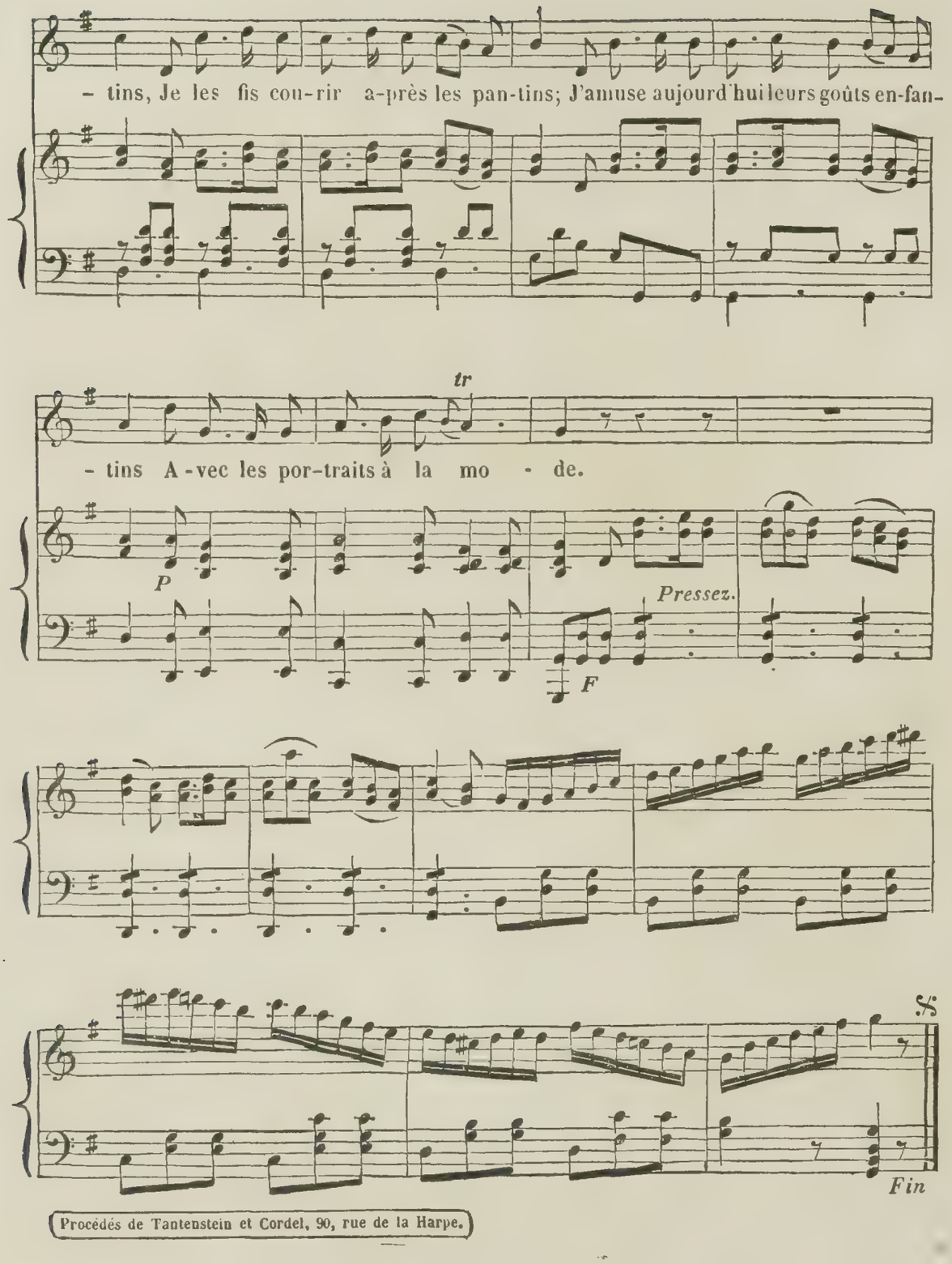
Avant de rimer trouver un sujet
Avoir le bon sens pour premier objet
Avec intérêt remplir son projet.
C'etait ete
Sans ces regles la toujours nous brillons
Heros des Corneille et des Crebillon
En bel orpeau nous vous habillons.
On vous met en vers a la mode.

Les fameux artistes dans leurs tableaux
Se avaient exprimer les traits les plus beaux
Le gout conduisait leurs savans pinceaux
C'etait la vieille methode
A present tout est pieces et morceaux
On fait la figure avec des oiseaux.
On nous rend aussi noirs que des Corbeaux.
Voila les portraits à la mode.



LES PORTRAITS A LA MODE, avec accompagn. de piano, par M. H. COLET, profess. d'harmonie au Conservatoire.





Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5

REPROCHES A CATHERINE,

CHANSON VILLAGEOISE.

DESSINS PAR M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. KOLB. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. MONIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Le recueil des **Chants et Chansons populaires** doit donner au moins un échantillon de chaque genre, et nous avons offert à nos lecteurs du Pastoral, du Grivois, du Burlesque et du Gracieux ; mais nous n'avons pas encore abordé ce qu'on peut appeler de la bonne, grosse et franche **paysannerie**. C'est un genre qui a été assez rarement traité. Il y faut du naturel et de la naïveté, il y faut cependant de l'esprit, car on a de l'esprit au village comme à la halle, comme dans les salons et dans les boudoirs. La Chanson **Ton humeur est, Catherine**, est un petit chef-d'œuvre de ce genre. C'est un paysan qui parle, et non pas comme un Colin d'opéra-comique, mais comme un vrai Guillot, ou comme Molière a fait parler le Pierrot du **Festin de Pierre**. Qu'on nous pardonne cette comparaison, elle est juste, et l'auteur inconnu de cette Chanson a dû s'inspirer du langage que le père de la comédie a mis dans la bouche de son paysan.

Nous savons que des gens délicats ont blâmé Molière d'avoir fait parler sur le théâtre ce langage grossier.

> **Les délicats sont malheureux,**
> **Rien ne saurait les satisfaire.**
>
> (La Fontaine.)

A ce sujet, nous pouvons citer La Monnaie, dans ses **Notes sur le Ménagiana** (tome 1, page 263) ; il prend la défense des auteurs qui font parler à chacun le langage qui lui convient. Il prouve que Pétrone, dans son **Souper de Trimalcion**, a eu raison, comme fin et judicieux écrivain, en y introduisant des gens de la lie du peuple, de les avoir fait parler naturellement comme ils parlaient, et d'avoir mis dans leur bouche des expressions barbares, pour faire connaître la différence qu'il y a entre le langage des personnes de qualité et celui des gens de la basse classe. Il remarque que, dans Plaute et Térence, un valet s'exprime aussi poliment que son maître, tandis que nos comiques français ont observé la vraisemblance en donnant à leurs personnages le langage de leur condition. Cependant, la plaisanterie qui ne consiste que dans l'incongruité du langage, ne doit pas dégénérer en abus, et ne doit être employée qu'avec modération. Quelques auteurs de nos scènes secondaires poussent aujourd'hui beaucoup trop loin cette liberté : elle devient licence, car au lieu d'un dialogue naturel, ils en composent un qui n'est qu'un pur jargon, et ils font parler le peuple, comme le peuple n'a jamais parlé. Leur style ressemble quelquefois à un véritable argot.

Quant aux paysans, il serait fâcheux que quelques bonnes scènes de comédies et quelques bonnes chansons ne nous eussent pas conservé le langage naïf du village à certaines époques. On peut y faire de véritables études de **linguistique**, et il est aussi curieux de les retrouver, qu'il est intéressant de connaître le style de Montaigne et de Rabelais. **Le baron de Foeneste**, de d'Aubigné, **le Pédant joué**, de Cyrano de Bergerac, la comédie des **Proverbes**, de Montluc, nous ont conservé des expressions très originales de paysans, comme

le Roman bourgeois, de Furetière, nous fait connaître les mœurs et le langage de la bourgeoisie du temps de Louis XIV.

Le Paysan du Festin de Pierre, la Martine des Femmes Savantes, la Nicole du Bourgeois Gentilhomme, sont des portraits aussi bien dessinés que ceux des Vadius, des Trissotins ou des Précieuses ridicules, qui nous ont transmis le jargon des beaux esprits de l'hôtel Rambouillet.

De même que les tableaux de Boucher et de Vateau représentaient des bergers vêtus de soie et ornés de rubans, les pastorales de Florian et les opéras-comiques de Marmontel représentaient des bergers qui parlaient comme des académiciens, et des bergères qui semblaient sortir des boudoirs de Versailles.

Les chansons pastorales n'étaient remplies que d'Amintes, d'Amarantes, d'Iris et de Colinettes, qui ne ressemblaient guère, comme le dit crûment La Fontaine,

A certaines Philis qui gardent les dindons,
Avec les gardeurs de cochons.

Vadé a le premier fait parler le peuple des halles et des ports, d'une manière franche et naturelle; l'auteur de notre Chanson fait comme lui, dans son idylle, qui n'a ni le parfum de celles de Virgile ou de Théocrite, ni celui du Pastor fido. Ce ne sont plus les bergers de la Vallée de Tempé, ni ceux des bords du Lignon : ce sont de bons gros paysans des campagnes de la Normandie ou de l'Auvergne, et il semble que l'auteur de notre Chanson ait paraphrasé les Reproches de Pierrot à Charlotte, quand il lui dit : Vois-tu, ça n'est ni biau ni honnête de n'aimer pas les gens qui nous aimont. Je passerais vingt fois devant toi, que tu ne grouillerais pas pour me donner le moindre coup. — C'est mon himeur, et je ne me pis refondre. — Ignia himeur qui tienne, etc.

La Chanson Ton humeur est, Catherine, eut un très grand succès; les plus belles dames furent charmées de pouvoir s'amuser à chanter ces paroles qui contrastaient avec le jargon musqué de la Cour; et l'air en fut tellement connu, qu'il est resté longtemps comme type, et qu'on le trouve indiqué dans tous les Chansonniers que l'on a imprimés depuis soixante ans. Ce qui prouve la vogue de cette Chanson, c'est qu'on y fit une réponse en sept couplets, dont nous allons citer quelques-uns, et qui est imprimée dans les Chansonniers du temps. C'est Catherine qui répond à Pierrot, sur le même air :

Pierrot, finis ta légende;
Pourquoi tant me quereller?
Si tu veux que je me rende,
Il faut autrement parler.
Je t'ai souvent mis à même;
Mais tu n'es qu'un pauvre sot,
Qui n'a jamais de toi-même
Su comprendre à demi-mot.

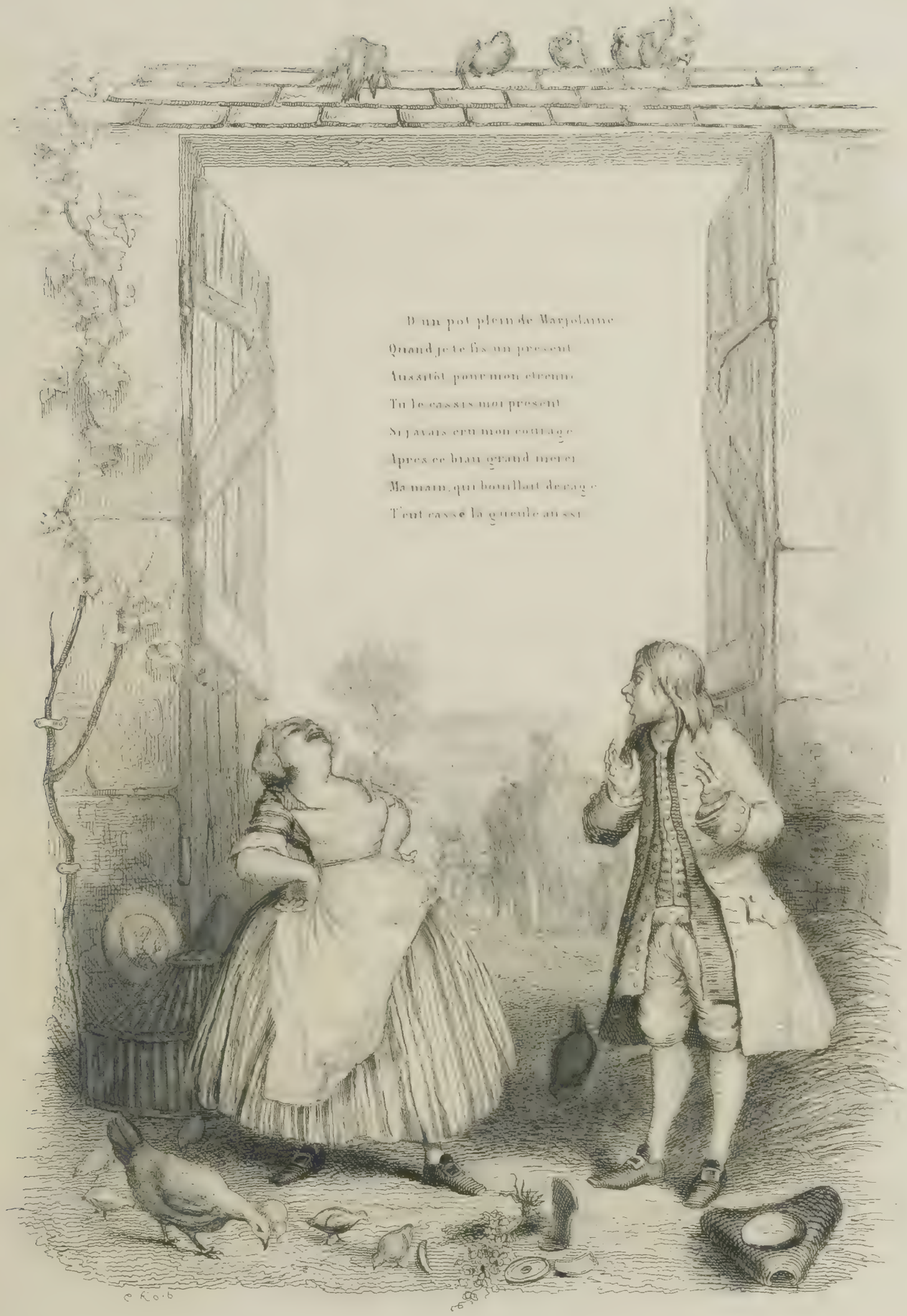
Etant près d'un bois, seulette,
Je te vis de loin venir,
Je me couchis sur l'herbette,
Et fis semblant de dormir.
Tu m'appellis paresseuse
Sitôt que tu m'aperçus :
J'eus beau faire la dormeuse,
Tu m'éveillis, et rien plus.

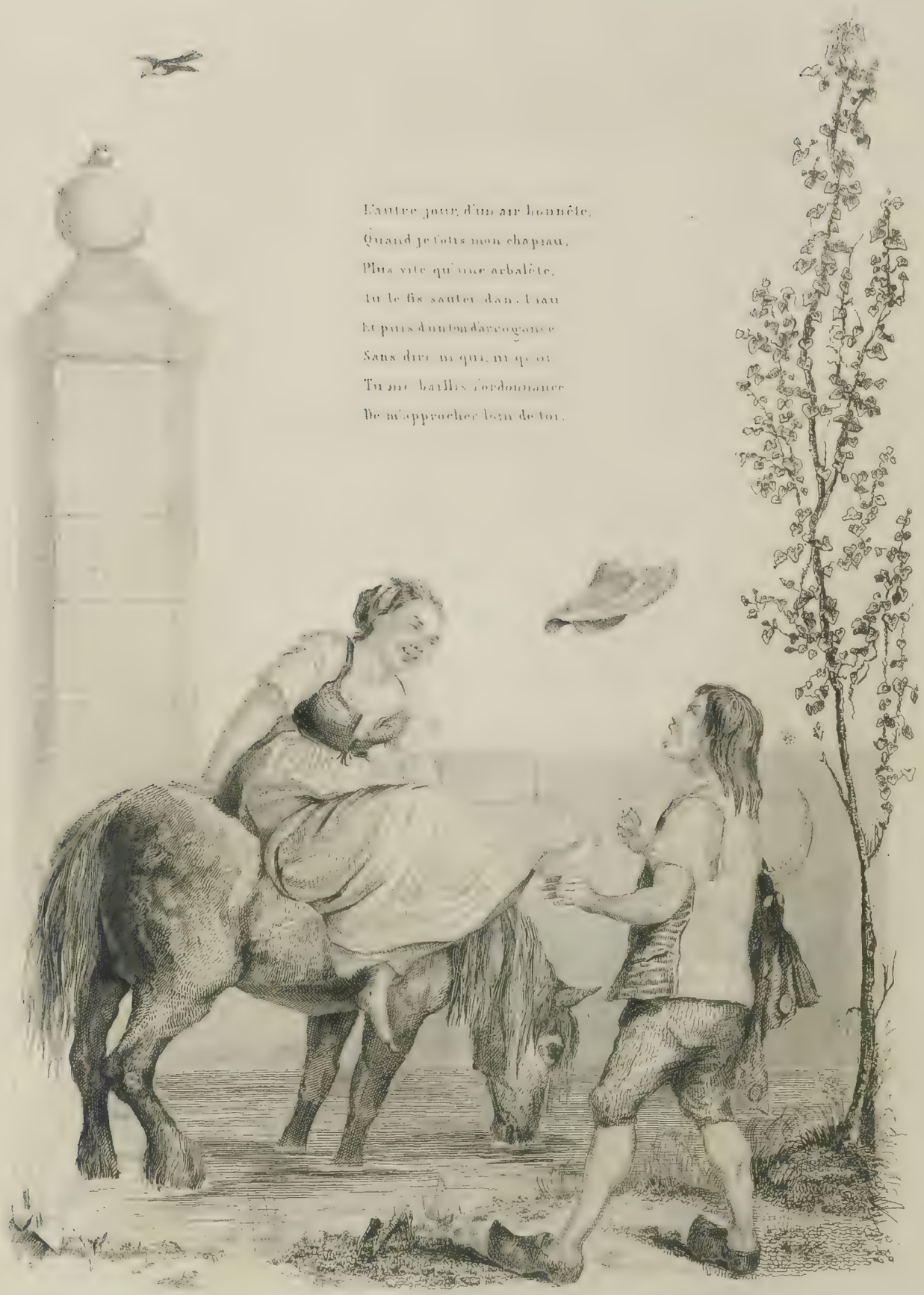
L'autre jour, dans ma pochette
Tu fouillais tout doucement,
Et ta main toujours discrète
Y restit tranquillement,
Puis la retirant bian vite,
Tu ne pris que mon coutiau :
Si tu prends un lièvre au gite,
Ce sera du fruit nouviau.

Lorsque tu me fais la meine,
De ce que j'aime Colas,
Et que ton himeur chagreine
S'oppose à tous nos ébats :
Tu me parais plus étrange
Que le chien du jardinier,
Qui ne veut pas que l'on mange
Les choux qu'il ne peut croquer.

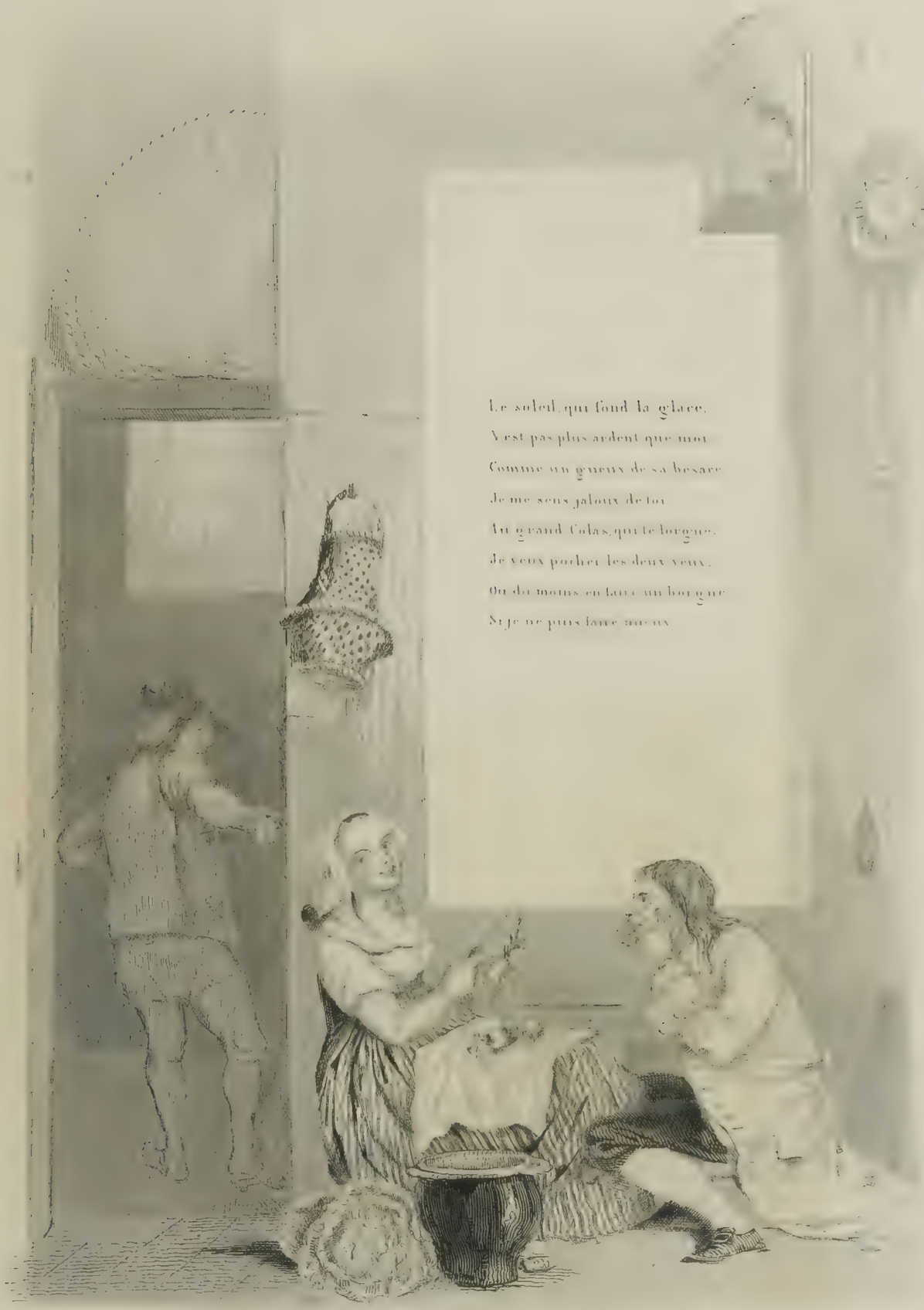
Les auteurs de la Chanson et de la réponse sont inconnus. Dans le dernier siècle, beaucoup d'auteurs ne signaient point leurs bluettes lyriques. Les auteurs même d'ouvrages importants laissaient ignorer leur nom. Le savant Barbier ferait aujourd'hui un bien petit volume du Dictionnaire des Anonymes, car on signe tout, un quart de Vaudeville, un Couplet, un Feuilleton, et moi-même je signe cette Notice.

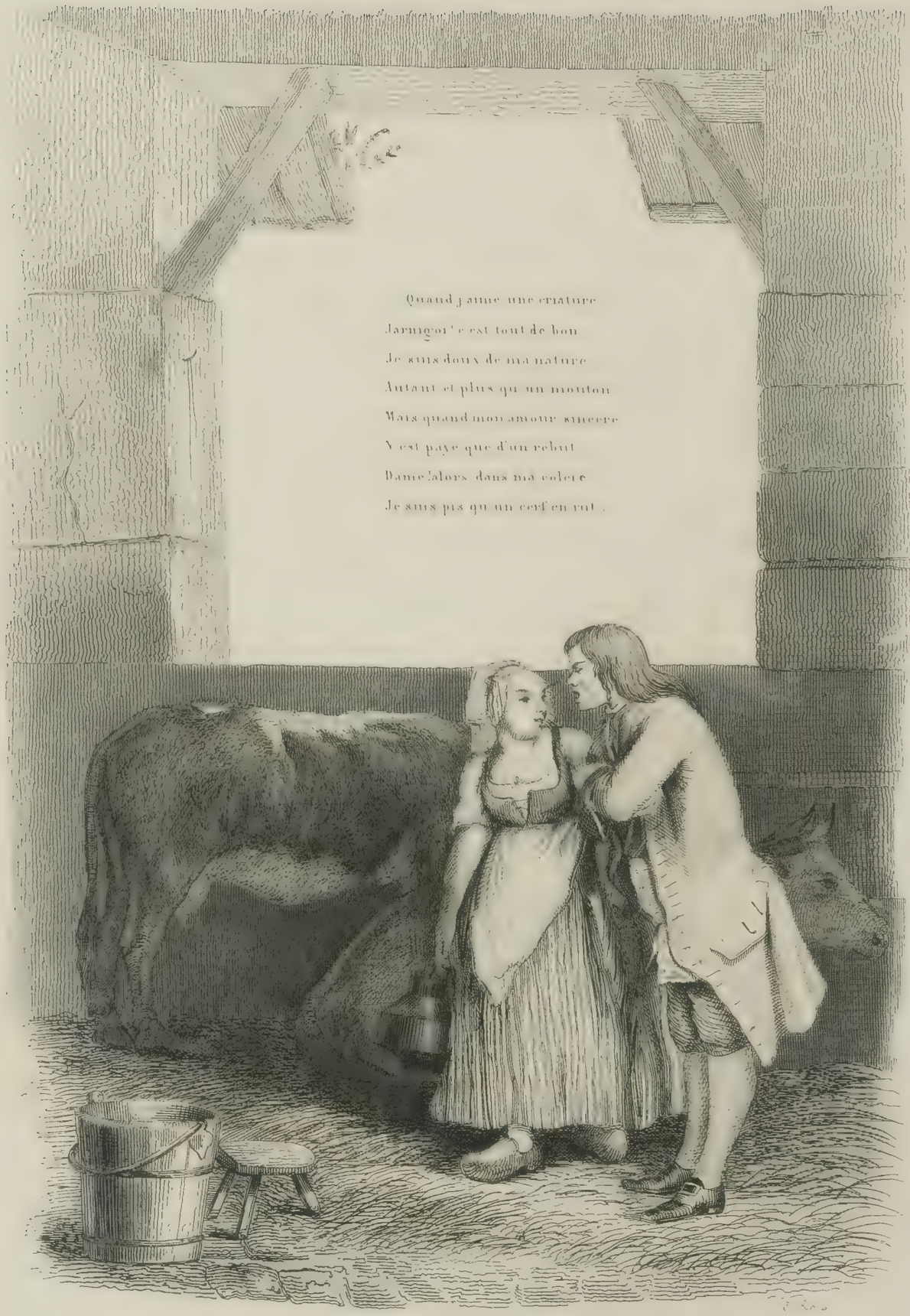
DU MERSAN.


D un pot plein de Marjolaine
Quand je te fis un present
Aussitôt pour mon etrenne
Tu le cassis mon present
Si j avais cru mon courage
Apres ce bran grand merci
Ma main qui bouillait de rage
T eut casse la gueule aussi



L'autre jour, d'un air honnête,
Quand je t'ôtais mon chapeau,
Plus vite qu'une arbalète,
Tu le fis sauter dans l'eau
Et puis d'un ton d'arrogance
Sans dire ni qui, ni quoi
Tu me bailles l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.


Le soleil, qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi
Comme un gueux de sa besace
Je me veux jaloux de toi
Au grand Colas, qui te borgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne
Si je ne puis faire mieux


Quand j'aime une créature
Jarnigoi' c'est tout de bon
Je suis doux de ma nature
Autant et plus qu'un mouton
Mais quand mon amour sincère
N'est payé que d'un rebut
Dame! alors dans ma colère
Je suis pis qu'un cerf en rut.

REPROCHES A CATHERINE.

1.

Ton humeur est, Cathereine,
Plus aigre qu'un citron vard;
On ne sait qui te chagreine,
Ni qui gagne, ni qui pard.
Qu'on soit sage, ou qu'on badeine,
Avec toi c'est choux pour choux,
Comme un vrai fagot d'épeine
Tu piques par tous les bouts.

2.

Si je parle, tu t'offenses;
Tu grogues, si je me tais:
Lorsque je me plains, tu danses;
Quand je ris, je te déplais.
A ton oreille mal faite,
Mes chansons ne valent rien,
Et ma tant douce musette
N'est qu'un instrument de chien.

3.

Cependant, quoi que tu dises,
Je ne puis quitter ces lieux:
Et quoique tu me méprises,
Partout je suivrai tes yeux.
Je m'en veux mal à moi-même;
Mais quand on est amoureux,
Un cheveu de ce qu'on aime
Tire plus que quatre bœufs.

4.

D'un pot plein de marjolaine,
Quand je te fis un présent,
Aussitôt, pour mon etrenne,
Tu le cassis, moi présent.
Si j'avais cru mon courage,
Après ce biau grand merci,
Ma main, qui bouillait de rage,
T'eût cassé la gueule aussi.

5.

Pour te mettre en oubliance,
A d'autres j'ai fait la cour;
Mais par cette manigance,
Tu m'as baillé plus d'amour:
Je crois que tu m'ensorcelles;
Car à mes yeux ébaubis,
Auprès de toi, les plus belles
Ne me sont que du pain bis.

6.

L'autre jour, d'un air honnête,
Quand je t'ôtis mon chapiau,
Plus vite qu'une arbalête,
Tu le fis sauter dans l'iau:
Et puis d'un ton d'arrogance,
Sans dire ni qui, ni quoi,
Tu me baillis l'ordonnance
De m'approcher loin de toi.

7.

Chacune de tes deux joues
Semble une pomme d'apis,
Comme deux morceaux de roues
Sont à tout point tes sourcils.
Tes yeux, plus noirs que des marles,
Semblent mouches dans du lait;
Et tes dents, un rang de parles
Aussi blanches que du lait.

8.

Pour ta bouche, elle est plus rouge
Que n'est la crête d'un coq;
Et ta gorge, qui ne bouge,
Paraît plus ferme qu'un roc.
Quand au reste, il m'en faut taire,
Car je ne l'ai jamais vu:
Mais je crois que tu dois faire
Sans chemise un beau corps nu.

9.

Par là morgué! c'est dommage
Que tant de rares beautés
Ne me soient pour tout partage,
Qu'un sac plein de duretés.
Quand ton humeur est revêche,
Je rumine en mon cerviau,
Et tu me semble une pêche
Dont ton cœur est le noyau.

10.

Le soleil, qui fond la glace,
N'est pas plus ardent que moi:
Comme un gueux de sa besace,
Je me sens jaloux de toi;
Au grand Colas, qui te lorgne,
Je veux pocher les deux yeux,
Ou du moins en faire un borgne,
Si je ne puis faire mieux.

11.

Avec lui dans nos prairies,
Tu t'en vas batifoler;
Vous jasez comme deux pies,
Et moi je n'ose parler.
Il t'embrasse, il te chatouille,
Te caresse le grouin:
Et moi, d'abord que je grouille,
Tu me flanque un coup de poing.

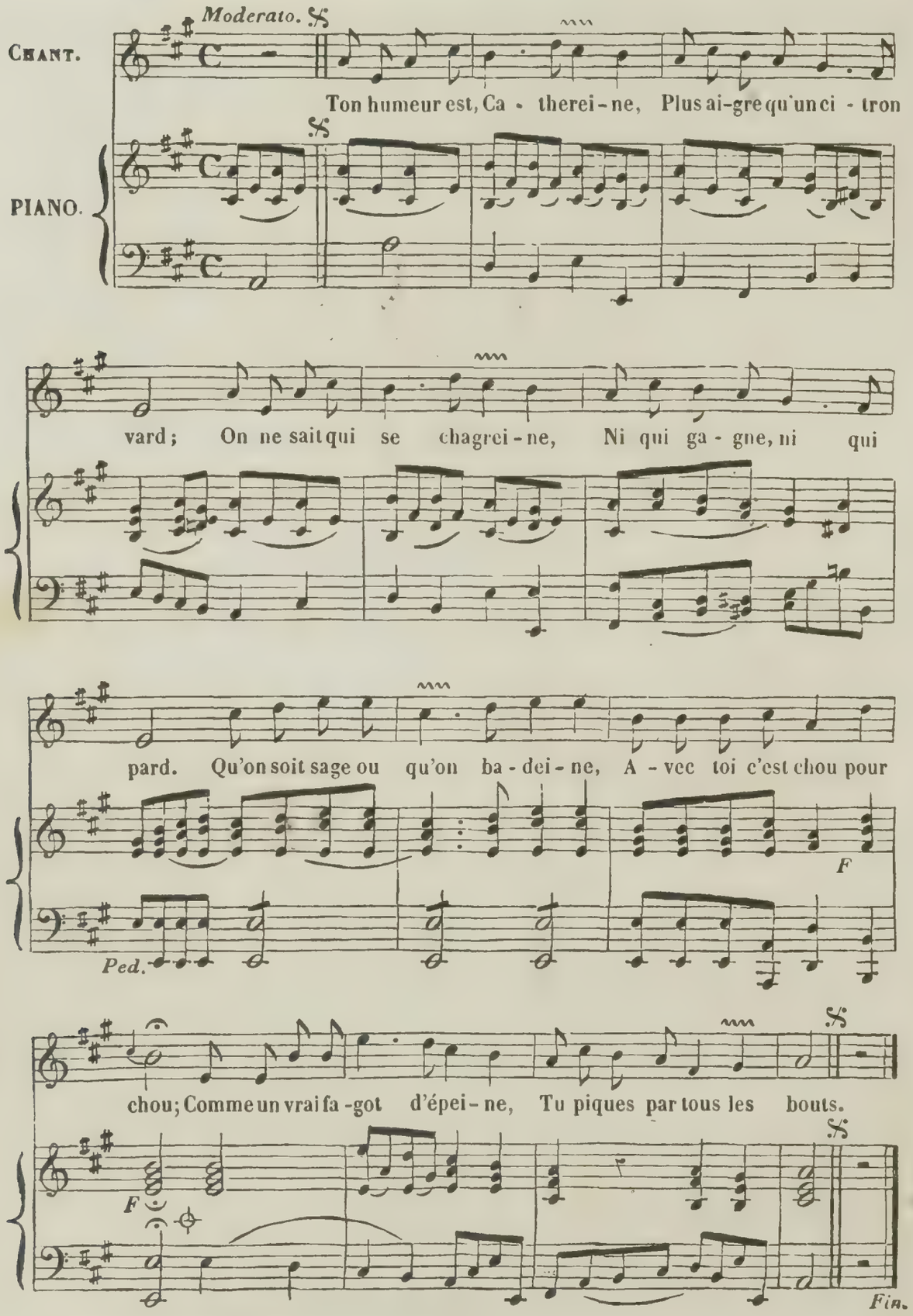
12.

Sangué! vois-tu Cathereine?
Je n'y saurais plus tenir;
Je crève dans ma poitreine,
Il faut changer, ou finir.
Tu me prends pour une bûche,
Parce que j'ai l'air benin:
Mais tant à l'eau va la cruche,
Qu'elle se casse à la fin.

13.

Quand j'aime une criature,
Jarnigoi! c'est tout de bon:
Je suis doux de ma nature
Autant et plus qu'un mouton.
Mais quand mon amour sincère
N'est payé que d'un rebut,
Dame! alors dans ma colère,
Je suis pis qu'un cerf en rut.

REPROCHES A CATHERINE, avec accompag. de piano par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



Procédes de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris. Impr. de F. Locquin, 16, rue N.-D. des Victoire

LES RARETÉS

(VA-T'EN VOIR S'ILS VIENNENT, JEAN)

PAR LAMOTTE-HOUDART.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. NARGEOT. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. BOILLY.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet

---

NOTICE.

Aux Raretés chantées par l'auteur dans cette maligne revue, on pourrait en ajouter une : c'est sa Chanson elle-même, car c'est à peu près la seule qui se trouve dans les œuvres de ce fécond écrivain.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité,

a dit Lamotte-Houdart, et pour mettre à profit sa maxime, nul plus que lui ne varia le genre de ses compositions ; Poèmes, Odes, Fables, Opéras, Tragédies, Comédies, Traités et Discours en prose, il a fait de tout, jusqu'à des Manifestes politiques pour le gouvernement et des Mandements pour des évêques. Je me trompe, il est un seul genre où il ne s'exerça point, celui de l'Epigramme, du moins de l'Épigramme personnelle ; il ne répondit point à celles de J.-B. Rousseau, et aux attaques de la pédante madame Dacier il n'opposa que les armes les plus courtoises. Aussi a-t-on dit de lui :

Jamais, contre le noir frelon,
Il n'employa ses nobles veules ;
Et comme le roi des abeilles,
Il fut toujours sans aiguillon.

Lamotte obtint dans la carrière littéraire tous les succès que peut, à défaut de génie, conquérir le talent. On rendit justice à l'esprit de ses Fables, ne pouvant y louer la naïveté ; dans ses Odes, qui manquaient

d'une verve soutenue, on cita du moins de belles strophes; sa Prose élégante reçut de justes tributs d'estime, deux de ses tragédies, **Romulus** et **les Machabées**, réussirent par de belles tirades, et l'on sait que son **Inès de Castro** dut à l'intérêt de l'ouvrage une vogue prodigieuse. Le mot de Voltaire, qui le menaçait de la mettre **en vers**, est bien connu; elle en inspira un qui l'est moins, et qui mérite de l'être, à la spirituelle frondeuse madame Du Deffand : " **Cette fois**, dit-elle, **M. De Lamotte a imité M. Jourdain, il a fait de la prose sans le savoir.**"

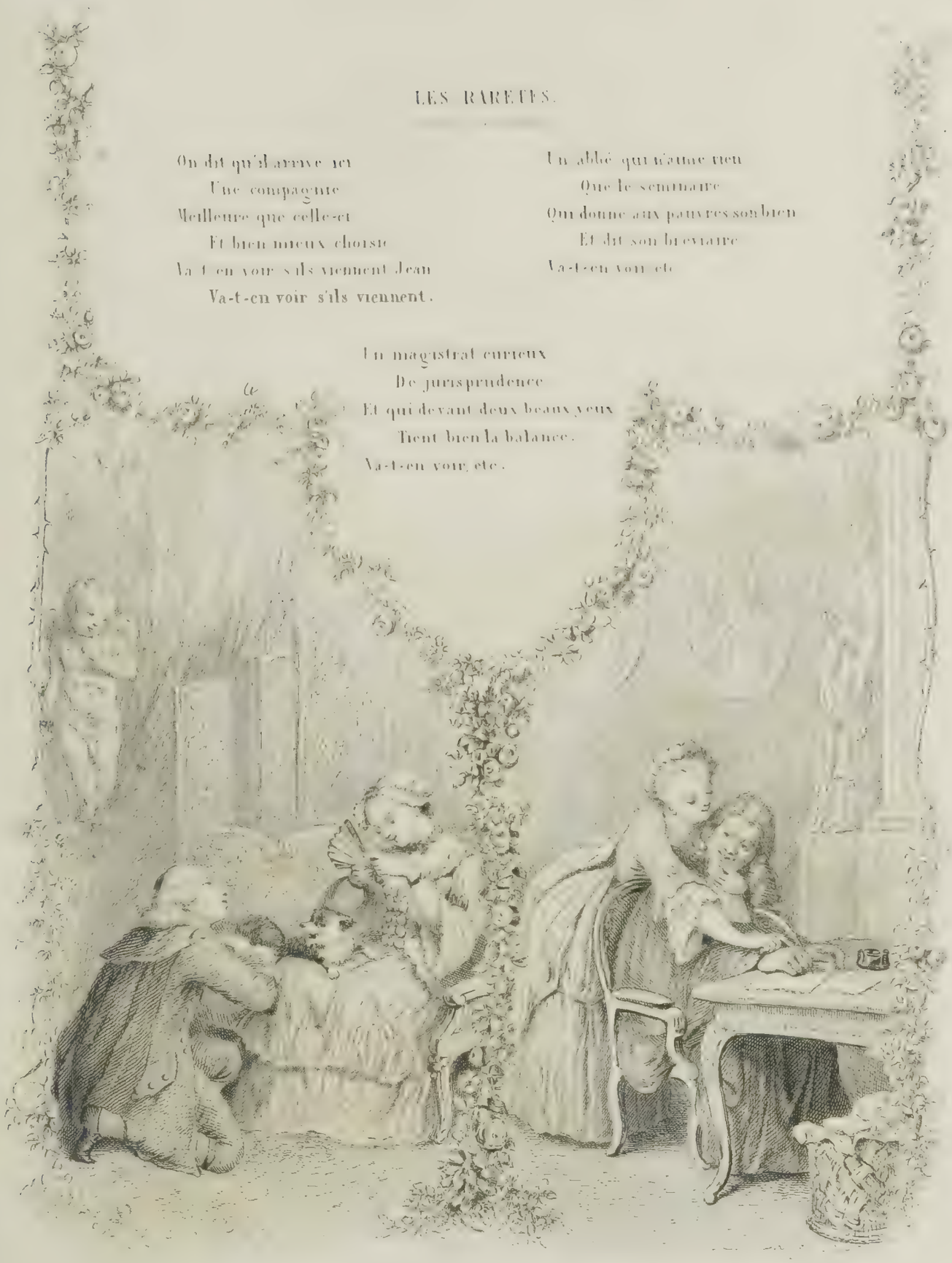
Les plus beaux fleurons de la couronne dramatique de Lamotte-Houdart furent ses Opéras. Émule heureux de Quinault, il mit dans ses pièces beaucoup d'esprit et de grace, parfois même du sentiment, comme dans les deux vers suivants :

Avant d'aimer, on ne vit point encore;
On ne vit plus quand on cesse d'aimer.

La Chanson, ou, comme on le nommait alors, le Vaudeville critique des **Raretés**, que contient cette Livraison, est une preuve de plus à l'appui de ce que nous avons dit du caractère inoffensif de Lamotte. Ce sont des traits satyriques, sans doute, mais qui ne s'adressent à aucune personne en particulier et ne portent que sur des travers généraux. L'Hymen, la Médecine, la Coquetterie, la Chicane, en reçoivent la plus grande partie, et de tout temps la Poésie et la Chanson françaises les ont aguerris contre de pareilles attaques, par leur multiciplité même. Lamotte avait là une belle occasion de placer dans cette galerie épigrammatique les portraits de ses adversaires; mais il ne sut jamais dire de mal, même de ses ennemis: ce qui doit paraître bien extraordinaire dans un temps où l'on n'a pas toujours cette réserve, même pour ses amis.

L'air de **Va-t'en voir s'ils viennent, Jean**, sur lequel il composa cette Chanson, vers l'année 1720, avait déjà popularisé ce refrain dans plus d'une maligne bluette du **Théâtre de la Foire**, et les couplets de Lamotte contribuèrent beaucoup à lui conserver cette popularité dont il jouit encore aujourd'hui.

OURRY.
Membre du Caveau moderne.

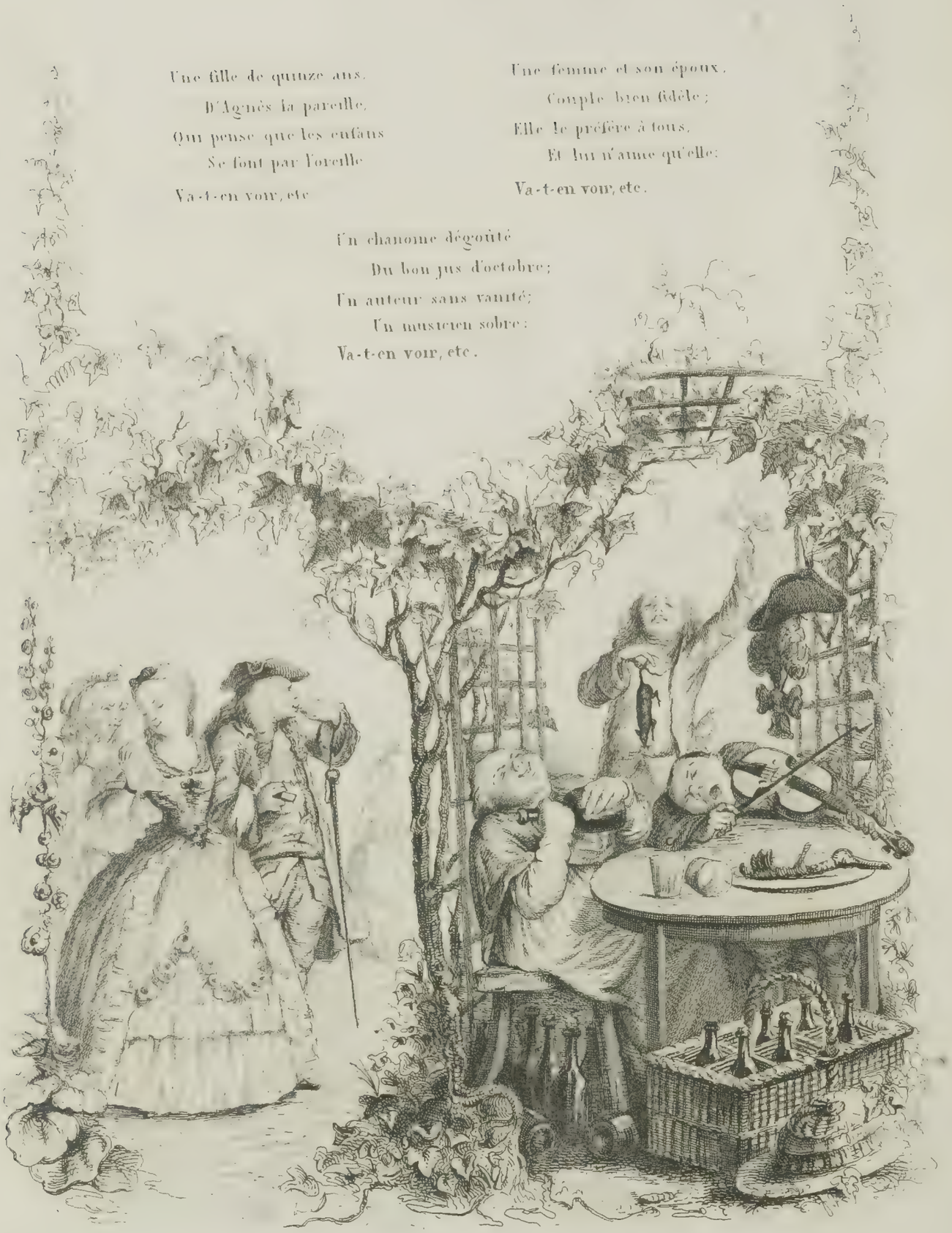


LES RARETÉS.

On dit qu'il arrive ici
Une compagnie
Meilleure que celle-ci
Et bien mieux choisie
Va-t-en voir s'ils viennent Jean
Va-t-en voir s'ils viennent.

Un abbé qui n'aime rien
Que le séminaire
Qui donne aux pauvres son bien
Et dit son bréviaire
Va-t-en voir, etc.

Un magistrat curieux
De jurisprudence
Et qui devant deux beaux yeux
Tient bien la balance.
Va-t-en voir, etc.



Une fille de quinze ans,
D'Agnès la pareille,
On pense que les enfans
Se font par l'oreille
Va-t-en voir, etc

Une femme et son époux,
Couple bien fidèle;
Elle le préfère à tous,
Et lui n'aime qu'elle:
Va-t-en voir, etc.

Un chanoine dégoûté
Du bon jus d'octobre;
Un auteur sans vanité;
Un musicien sobre:
Va-t-en voir, etc.

Un Breton qui ne boit point,
Un Gascon tout bête;
Un normand franc de tout point;
Un Picard sans tête
Va-t-en voir, etc.

Une femme que le temps
A presque flétrie,
Qui voit des appas naissans
Sans aucune envie
Va-t-en voir, etc.

Une belle qui cherchant
Compagne fidèle,
La choisit en la sachant
Plus aimable qu'elle.
Va-t-en voir, etc.

Un savant predicateur
Comme Bourdaloue,
Qui veut toucher le pécheur
Et craint qu'on le loue:
Va-t-en voir, etc.

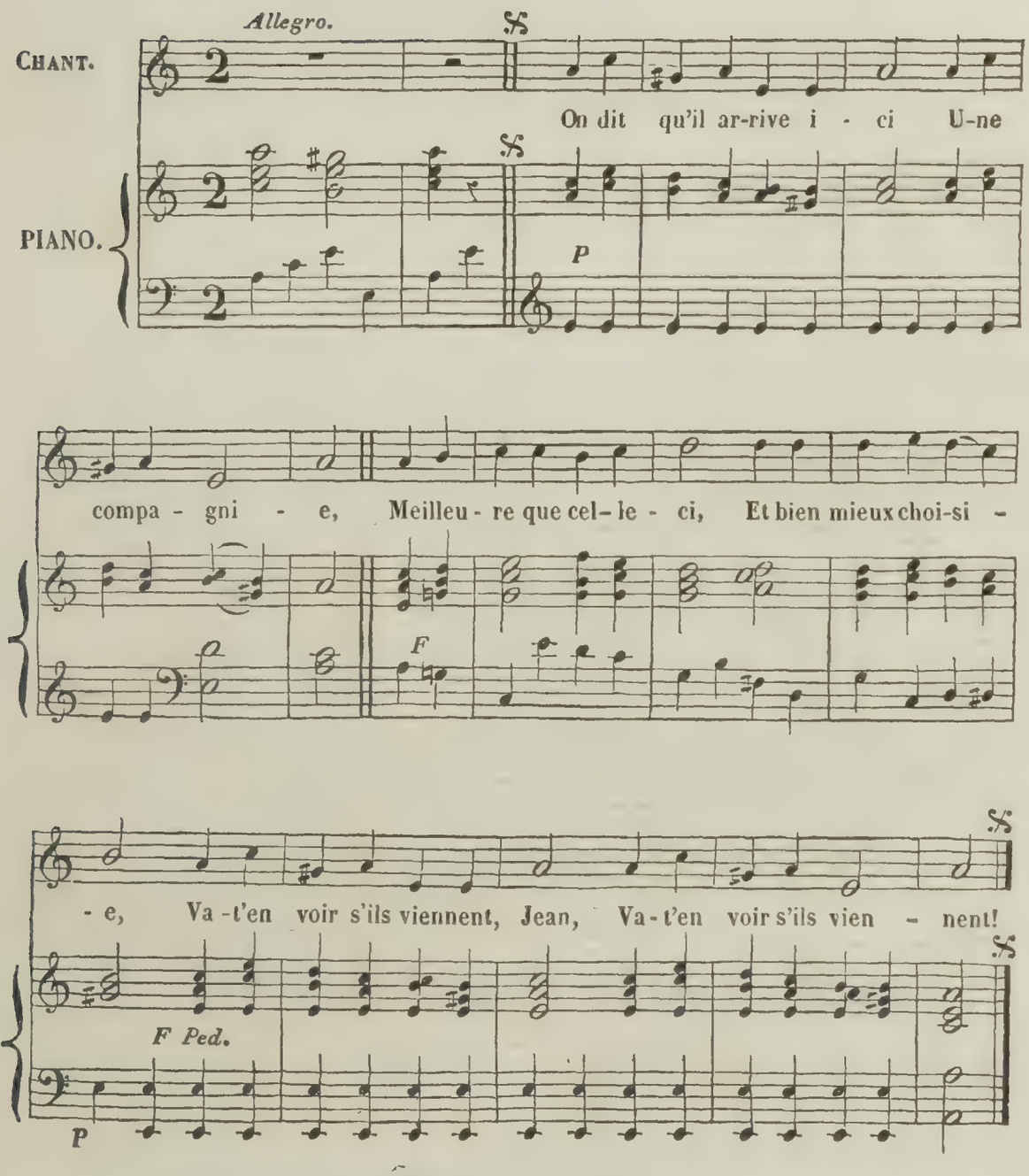
Une nonne de Long-Champs
Belle comme Astrée,
Qui brûle en courant les champs
D'être recloitrée.
Va-t-en voir, etc.

Un médecin, sans grands mots
D'un savoir extrême,
Qui n'ordonne point les eaux
Et guerit lui-même:
Va-t-en voir etc.

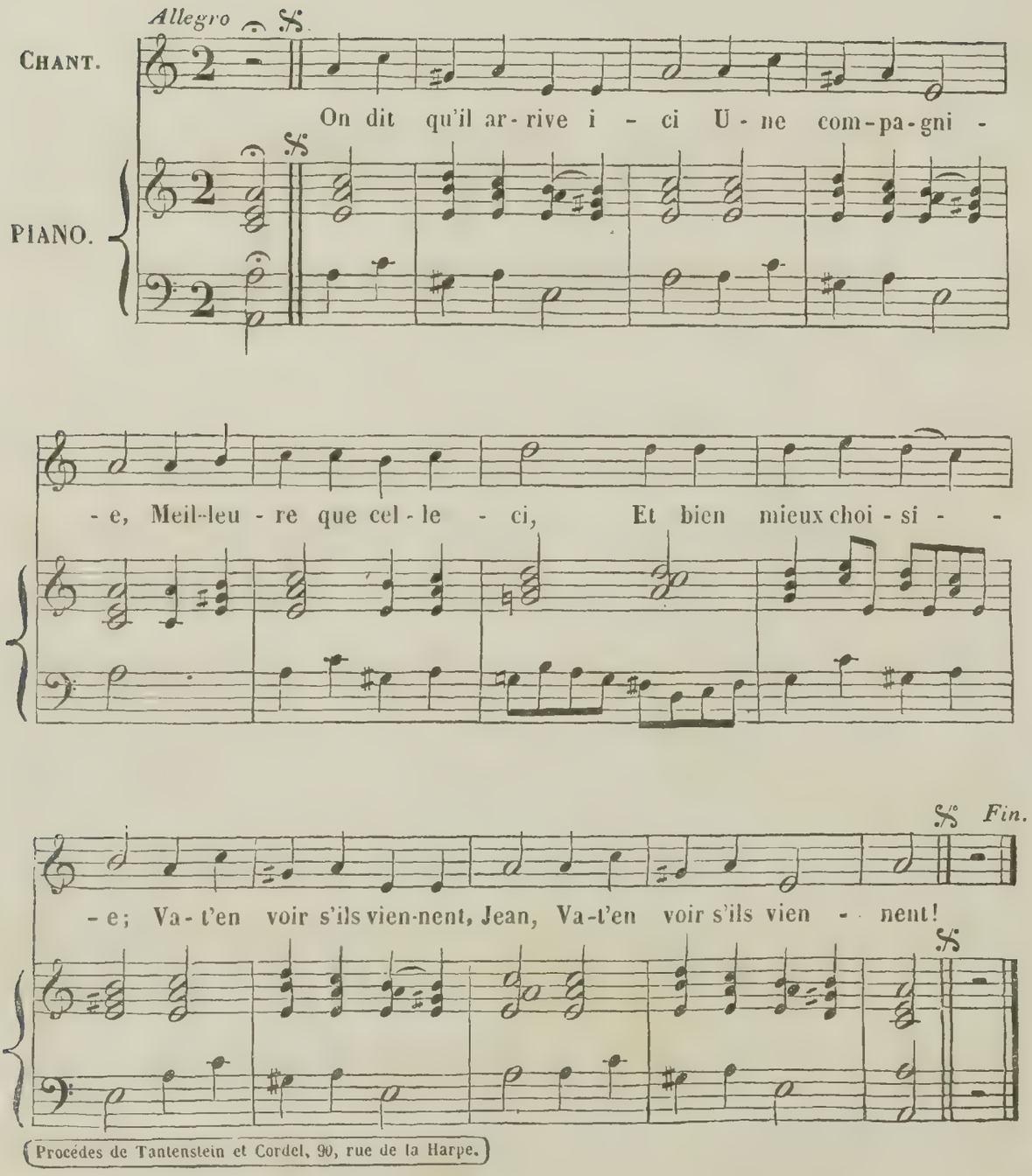
Et pour benédiction,
Nous aurons un moine
Fort dans la tentation
Comme St Antoine.
Va-t-en voir s'ils viennent Jean
Va-t-en voir s'ils viennent.

LES RARETÉS,

Avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.



AUTRE ACCOMPAGNEMENT.



Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, Imp. de Pillet fils aîné, rue des Gr.-Augustins, 5.

POT DE BIÈRE, PIPE ET MAITRESSE

OU

LE HOLLANDAIS,

PAROLES DE SAINT-FÉLIX.

FRÈRE ÉTIENNE

OU

LE FOND DE LA BESACE.

DESSINS DE M. STEINHEIL,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHE PAR M. WOLFF. — 2e ET 3e PLANCHE PAR M. MONIN.

Musique arrangée avec accompagnement de piano par M. H. Colet.

NOTICE.

A l'époque où fut composée la première de ces Chansons (Pot de Bière, Pipe et Maîtresse), c'est à dire vers 1809, son second titre, Le Hollandais, était à peu près une superfluité; car, dans cette triplicité de jouissance, les deux premières, du moins dans la vie civile, n'étaient guère encore recherchées que par les habitants de la Batavie et de l'Allemagne. Aujourd'hui les choses ont bien changé; la France est devenue pour le moins leur émule sur ce point, comme l'a dit un poète frondeur,

Cigarres et vertus, tabac et renommée,
A présent tout chez nous s'évapore en fumée;
Oui, la Pipe a passé dans nos goûts, dans nos mœurs,
Et le Palais-Royal est en proie aux fumeurs!

Quoique les voluptés de l'estaminet fussent encore peu appréciées chez nous, la Chanson reproduite dans cette Livraison n'en fit pas moins honneur au talent de son auteur anonyme. C'était M. de Saint-Félix,

maître des cérémonies à la cour impériale, lorsque M. de Ségur y occupait les fonctions de grand maître. Digne à tous égards de son célèbre chef, M. de Saint-Félix avait déjà fait ses preuves, en fait de couplets, par deux ou trois pièces agréables (entre autres **Hortense**), données également sous le voile de l'anonyme au **Théâtre du Vaudeville**.

Tout en peignant une nature un peu vulgaire, la Chanson de **Pot de Bière** est d'une facture élégante et soignée. On voit que l'homme du monde a écouté à la porte d'une tabagie, mais qu'il est revenu écrire dans le salon. Ce gai et spirituel apologue est d'ailleurs une leçon morale à l'adresse des faiseurs de projets, des gens en quête des plaisirs ou du bonheur, c'est à dire de presque tous les hommes.

Frère Etienne date d'une époque (le commencement du siècle dernier) où l'on permettait à la Chanson et la bouffonnerie et même une certaine crudité d'expressions. C'est de ce temps là que Pannard disait dans une des siennes :

Grosse santé, gros ton, gros rire,
Qui pétillait dans de gros yeux;
Grosse gaîté, grosse satyre,
Gros Vaudeville au ton joyeux;
Qui tout, jusqu'à l'art de médire
Tout était gros chez nos aïeux

Le gros sel de ces couplets, composés sur l'air des **Trembleurs**, seul fragment subsistant encore de la musique de Lully, peut aussi, au surplus, être excusé à un autre titre. Quoique cette Chanson se trouve dans quelques recueils au milieu de celles des Piron, des Vadé, des Collé, la négligence de plusieurs de ses rimes ne permet pas de la leur attribuer; mais sous d'autres rapports, elle est du moins de leur école, et reproduit souvent leur naturel, leur facilité et leur verve joyeuse.

OURRY,
Membre du Caveau moderne.

LE HOLLANDAIS.

Un Hollandais, riche comme un Crésus,
Au lourd maintien, à face ronde,
Se dit un jour : « consacrons mes écus
« Aux jouissances de ce monde.
« Rassemblons à la fois
« Les objets dont le choix
« Offre aux mortels la plus suave ivresse
« Pour me bien divertir ce soir.
« Dans mon logis je veux avoir
« Pot de bierre, pipe et maîtresse.

Il va chercher au fond d'un cul de sac,
Dans la plus belle tabagie,
Un pot de bierre, une once de tabac,
Et la femme la plus jolie,
Il reprend son chemin,
Bierre et tabac en main,
Et sous son bras l'objet de sa tendresse;
Il revient chez lui tout joyeux
D'avoir, pour contenter ses vœux,
Pot de bierre, pipe et maîtresse.

Qu'un Hollandais doit bénir son destin,
Quand il boit, qu'il aime et qu'il fume !
A ses côtés il pose un verre plein,
Et puis sa pipe qu'il allume.
Dans un fauteuil à bras
Il place les appas
De sa moderne et robuste Lucrèce.
Mais, dit-il par ou commencer ?
Qui dois-je d'abord caresser,
« Pot de bierre, pipe ou maîtresse ? »

Il prend sa pipe, et puis il réfléchit
Qu'il devrait commencer par boire ;
Il prend son verre, et soudain il se dit ;
« Non, l'amour aura la victoire. »
Mais tout en se hâtant,
L'infortuné répand
Le pot de bierre, et cette maladresse
Fait sauver la belle, et du coup
Sa pipe s'éteint il perd tout,
Pot de bierre, pipe et maîtresse.

Faibles mortels, c'est ainsi qu'à vos yeux
Le bonheur s'envole en fumée,
Soit qu'à l'amour vous adressiez vos vœux,
Soit à l'or, à la renommée.
Un grand perd ses états,
Un gourmand un repas,
L'auteur sa rime, un traitant sa richesse.
Hélas ! au moment de jouir,
On voit tomber, s'éteindre ou fuir
Pot de bierre, pipe et maîtresse.

LE FOND DE LA BESACE.

Un jour le bon frère Etienne,
Avec le joyeux Eugène,
Tous deux la besace pleine,
Suivis du frère François,
Entrant tous *à la Galère*;
Y firent si bonne chère
Aux depens du monastère,
Qu'ils s'enivrèrent tous trois.

Ces trois grands coquins de frères,
Perfides dépositaires
Du dîner de leurs confrères
S'en donnent jusqu'au menton;
Puis ronds comme des futailles,
Escortés de cent canailles,
Du corps battant les murailles,
Regagnèrent la maison.

Le portier qui les voit ivres,
Leur demande où sont les vivres.
Bon! dit l'autre, avec ses livres,
Nous prend-il pour des savans?
Je me passe bien de lire,
Mais pour chanter, boire et rire,
Et tricher la tirelire,
Bon! à cela je m'entends.

Au réfectoire on s'assemble,
Vieux dont le ratelier tremble
Et les jeunes, tous ensemble
Ont un égal appétit;
Mais, ô fortune ennemie!
Est bien fou qui s'y confie,
C'est ainsi que dans la vie
Ce qu'on croit tenir nous fuit.

Arrive frère Pancrace,
Faisant piteuse grimace
De ne rien voir à sa place
Pour boire ni pour manger:
A son voisin il s'informe
S'il serait venu de Rome
Quelque bref portant réforme
Sur l'usage du diner.

Bon! répond son camarade,
N'ayez peur qu'on s'y hasarde,
Sinon je prends la cocarde
Et me ferai Prussien.
Qu'on me parle d'abstinence
Quand j'ai bien rempli ma panse,
J'y consens; mais sans pitance
Je suis fort mauvais chrétien.

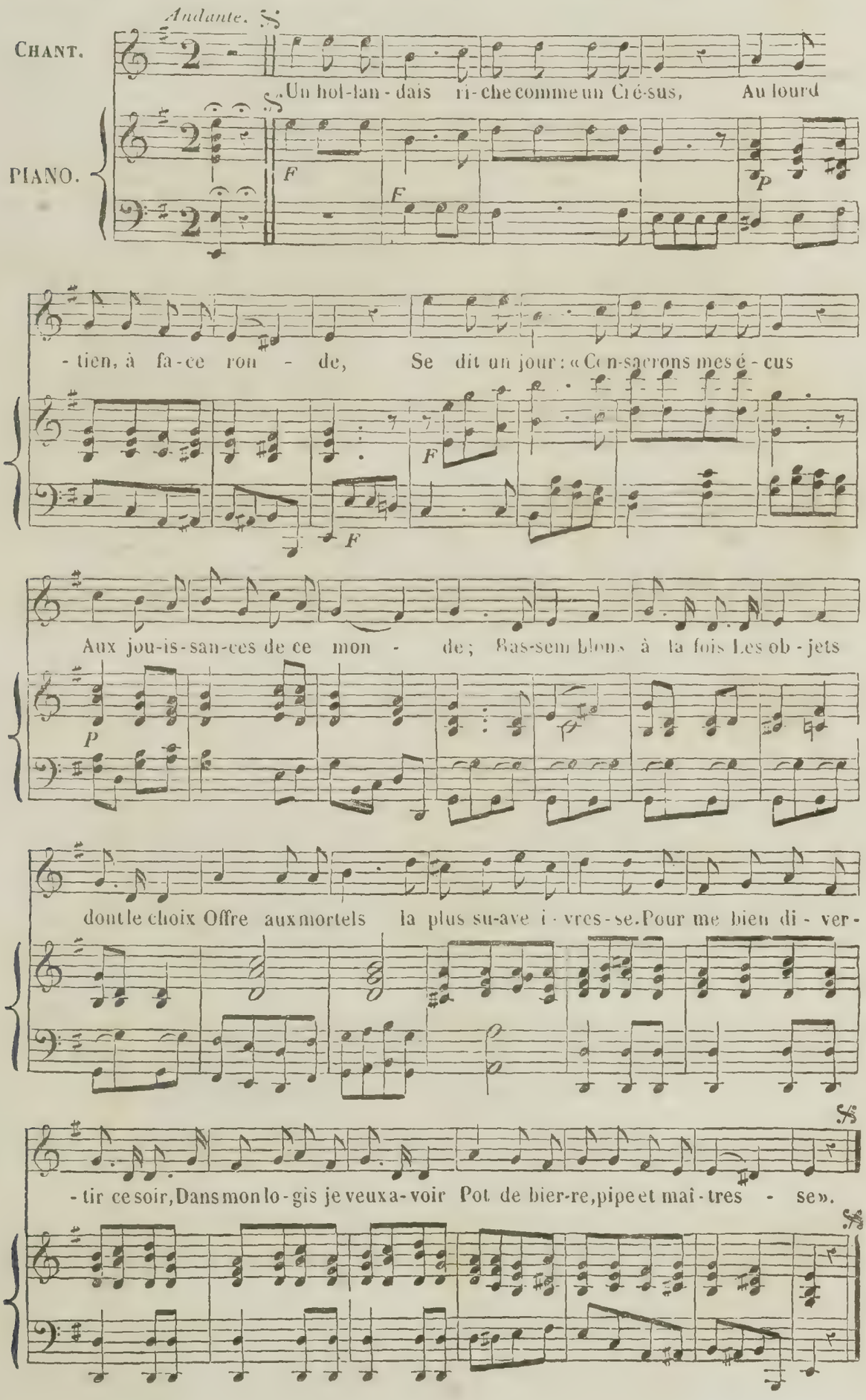
Ainsi finit la mêlée,
Car la troupe épouvantée,
S'enfuyant sur la montée,
Pensa se rompre le cou,
Tandis que le frère Etienne,
Riant à perte d'haleine,
Et frappant sur sa bedaine,
Amorçait un second coup.

Resterons-nous donc tranquilles
Comme de vieux imbécilles,
Répliqua père Pamphile?
Oh! pour le moins vengeons-nous;
Prenons tous une sandale,
Et, sans crainte de scandale,
Allons battre la Cymbale
Sur les fesses de ces loups.

Chacun ayant pris son arme,
Fut partout porter l'alarme;
Mais au milieu du vacarme
Frère Etienne fit un P
Mais un P de telle taille,
Que jamais jour de bataille,
Canon chargé de mitraille
Ne fit un pareil effet.

Imp.ie Chardon aîné et fils 30 r. Hautefeuille Paris.

POT DE BIÈRE, PIPE ET MAITRESSE, avec accompag. de piano, par M. H. COLET, profes. d'harmonie au Conservatoire



FRÈRE ÉTIENNE, avec accompagnement de piano, par M. H. COLET, professeur d'harmonie au Conservatoire.

Allegro.

CHANT.

Un jour, le bon frère E - tien-ne, A - vec le jo-yeux Eu-

PIANO.

- gè - ne, Tous deux, la be - sa - ce plei-ne, Sui-vis du frè - re Fran -

- çois, S'en-fu - rent à la ga - lè-re, Et fi - rent si bon-ne chè-re Aux dé -

2e COUPLET.

- pens du mo-nas - tè - re, Qu'ils s'en - i - vrè-rent tous trois. Ces trois

Fin.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Paris, imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

ANNIBAL, DANS UN BAL,
OUI, L'ACTE EST INOUÏ,
JOSAPHAT EST UN FAT,

AMPHIGOURIS PAR VADÉ.

DESSINS PAR M. TRIMOLET,

GRAVURES : 1re ET 4e PLANCHES PAR M. BEYER. — 2e ET 3e PLANCHES PAR M. WOLFF.

NOTICE.

L'AMPHIGOURI est à peu près le synonyme de GALIMATHIAS, ou de ce que l'on appelait plus anciennement le Phébus. Nous ne savons pas trop pourquoi l'Académie a changé l'orthographe primitive de ce mot, et l'a détourné de son étymologie en l'écrivant Antigouri; mais l'Académie est une despote qui ne donne pas de raisons de ses volontés, et dont Saint-Évremond disait : On peut disputer à Messieurs de l'Académie le droit de régler notre langue comme il leur plaît. (Disser. sur le mot Vaste.) Nous ne sommes pas bien sûrs qu'Amphigouri soit masculin, quoique l'usage lui donne cette qualité. Il pourrait bien être hermaphrodite, car l'abbé Prévost, dans son Manuel lexique, le fait féminin et l'écrit Amphigourie. Il définit assez bien ce mot pour que nous lui empruntions sa définition, qui s'applique particulièrement à l'emploi qu'en ont fait les poètes badins. Ce mot, dit-il, est composé d'un adverbe grec qui signifie autour et d'un substantif qui signifie cercle (guros). Cet auteur, qui écrivait à l'époque où Collé, Vadé, Piron et quelques autres s'amusèrent à faire des amphigouris, ajoute : Ce mot est devenu depuis peu fort à la mode, pour servir de nom à de petites parodies lyriques, qui tiennent du burlesque, et qui roulant sur des mots et des idées sans ordre et sans aucun sens déterminé, n'ont pour objet que de faire rire par ce bizarre assemblage. Une autre définition dit : L'amphigouri consiste à ne mettre ni liaison ni sens dans des vers comme rassemblés au hazard, mais beaucoup de folies. Il y faut surtout des rimes pleines et singulières. C'est un mauvais genre, de l'aveu de ceux même qui s'en sont amusés. Mais ce ne serait pas assez que d'assembler des mots il faut que leur désordre et leur bizarrerie présentent une apparence de pensée, que l'incohérence des images forme un contraste bouffon et inattendu, et que la richesse de la rime déguise l'absence de la raison.

Souvent un beau désordre est un effet de l'art. (Boileau.)

L'amphigouri ne serait qu'une platitude, si sa monstruosité n'avait pas une forme élégante, et si un trait comique n'en relevait pas l'absurdité. Il faut que l'amphigouri puisse être comparé à ces chimères que la riante imagination des Grecs avait formées de l'assemblage de divers animaux, mais dont les proportions et l'amalgame composent un tout gracieux et dont le charme excuse l'invraisemblance.

Voyez ces arabesques dans lesquels le pinceau de Raphael s'est plu à faire suivre le buste d'une jolie femme d'un corps d'oiseau ou d'une queue de poisson, ou à l'entourer des enroulements de la tige d'une plante, ou à la faire sortir du calice d'une fleur, au milieu des feuillages entrelacés : ce sont les amphigouris de la peinture.

Les chimères, formées de l'association de plusieurs êtres existants, et monstrueuses suivant les lois de la nature, reçoivent de l'art des formes pittoresques; la chimère poétique doit avoir les mêmes qualités : mais comme l'amphigouri doit exciter le rire, on lui permet de couvrir son tableau d'un vernis burlesque.

Les airs choisis par les auteurs d'amphigouris sont ceux dont les vers courts et le rhythme pressé les oblige à accumuler une plus grande quantité de mots, et même à les couper en deux, pour que la rime amenée d'une manière bizarre, produise un effet plus comique. C'est ce que Vadé a fait dans l'amphigouri de Josaphat.

Presque tous les amphigouris sont composés sur l'air du Menuet d'Exaudet, fort en vogue alors, et qui offrait les avantages de la difficulté vaincue. La célébrité s'acquiert souvent à peu de frais, celle d'Exaudet date de son menuet. Ce musicien, né à Rouen en 1710, entra comme violoniste à l'Opéra en 1749 et mourut en 1763. Toutefois, un menuet n'est pas peu de chose : on sait que le fameux Marcel, maître de danse, y voyait tout, même la Passion de J. C. Nous donnons aussi un amphigouri sur le bel air de la Marche des Sauvages de Rameau, saisissant avec empressement cette occasion de remettre sous les doigts de nos aimables abonnées une admirable composition de ce génie musical.

Vadé est celui qui a composé le plus d'amphigouris, ses Œuvres en contiennent neuf, et nous donnons les trois qui sont le plus connus. Collé en a fait aussi un grand nombre; mais il n'en a placé qu'un seul dans ses Œuvres imprimées (nouv. édit., 1777, t. 3, p. 116). L'amphigouri, dit-il, n'est qu'un galimathias richement rimé. J'ai fait trop de couplets dans ce genre méprisable; je les regarde comme les delicta juventutis meæ (les péchés de ma jeunesse). Je me permets, ajoute-t-il, de donner celui-ci, parce qu'il a toute l'apparence d'avoir quelque sens, puisque le célèbre Fontenelle, l'entendant chanter chez Madame de Tencin, crut le comprendre un peu et le fit recommencer pour l'entendre mieux. Madame de Tencin interrompit le chanteur, et dit à Fontenelle : « Eh! grosse bête, ne vois-tu pas que cet amphigouri n'est que du galimathias? » Voici le couplet de Collé, sur l'air du Menuet de la Pupille :

Qu'il est aisé de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu!
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
Quand le bonheur est suspendu.
Par un discours sans suite et tendre,
Egarez un cœur éperdu :
Souvent, par un mal-entendu,
L'amant adroit se fait entendre.

Il y a plus d'un couplet moderne dont le public a été dupe et qu'il serait aussi difficile d'expliquer

Du reste l'amphigouri fait exprès est une plaisanterie amusante; mais on trouve bien des amphigouris que les poètes ont faits sans s'en douter, et que les spectateurs et les lecteurs ont adoptés sans les comprendre, comme les plus belles choses du monde. C'est surtout dans le style pindarique, dans l'ode, que l'on trouve des amphigouris, dont nos poètes, tant anciens que modernes, pourraient fournir beaucoup d'exemples; mais on en trouve même dans des tragédies, et pour ne point nous constituer juges de nos confrères, nous aimons mieux citer l'arbitre du goût, Voltaire, qui dans les notes de sa satyre du Pauvre Diable, reproche à Lefranc de Pompignan, l'amphigouri de sa pièce de Didon, dont voici un fragment :

Pour la dernière fois, en proie à ses hauteurs,
Je viens sous le faux nom de mes ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère :
Que sais-je?

On peut venir sous le nom d'un autre, mais on ne vient point sous le nom de plusieurs personnes. On ne prend pas le faux nom d'un ambassadeur quand on prend le véritable nom de cet ambassadeur. Cette reine n'est point étrangère dans sa propre cour, &c., &c.

Napoléon disait que les Pensées de Pascal étaient du Galimathias. Voltaire, qui aimait aussi la clarté, appellait l'ode de Thomas sur le Temps, du Galithomas. Voltaire a fait lui-même un amphigouri sur l'air du Menuet d'Exaudet, où il met en jeu son ami le célèbre Maupertuis.

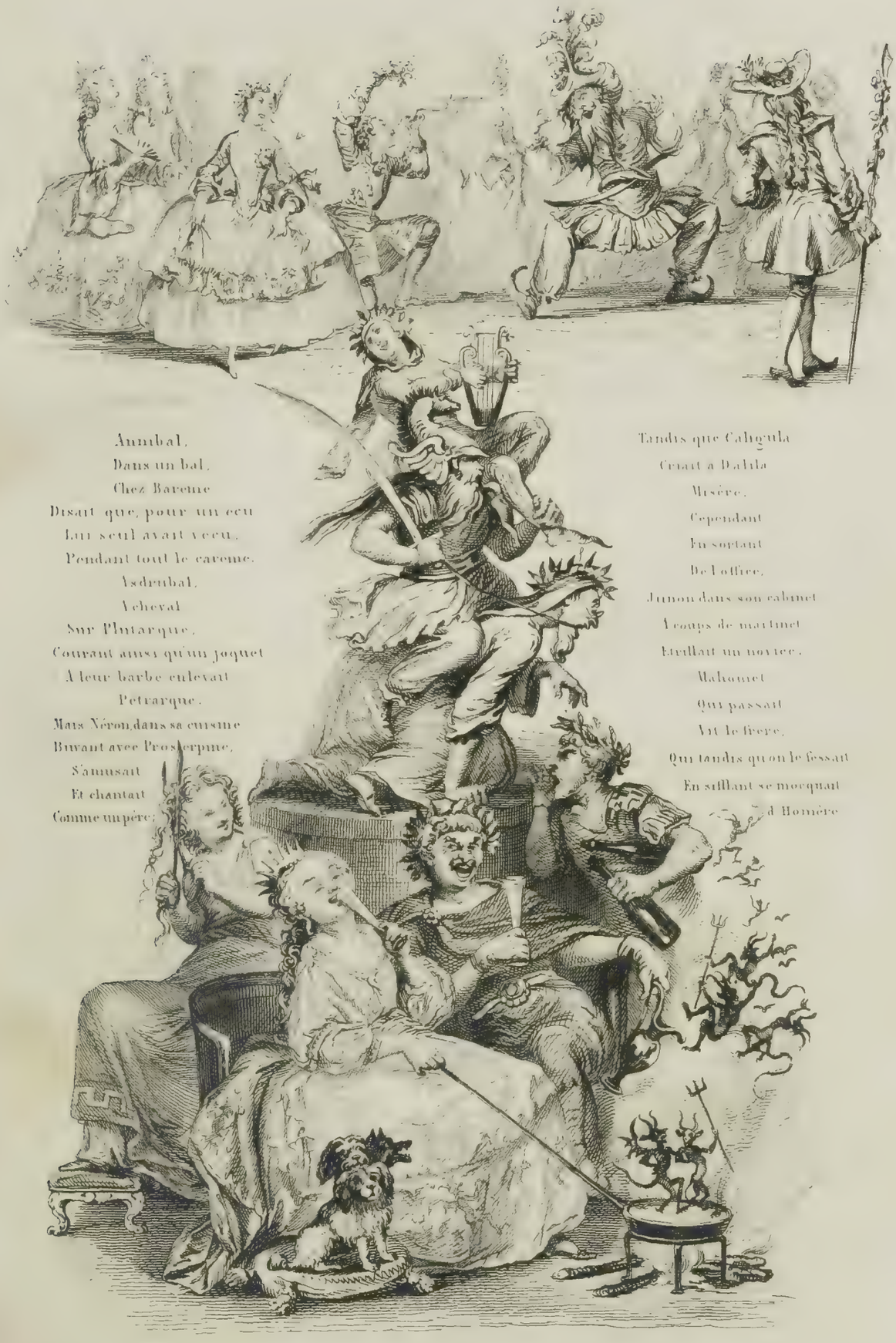
Les anachronismes sont une des licences bouffonnes de l'amphigouri. Il est assez plaisant de voir Annibal, général carthaginois, qui vivait 200 ans avant J. C., au bal chez le calculateur Barême, qui vivait en 1700. Asdrubal, autre carthaginois, à cheval sur le philosophe Plutarque, est d'un grotesque achevé. Cela nous rappelle J.-J. Rousseau marchant à quatre pattes dans la comédie des Philosophes de Palissot. Neron n'est pas moins comique, trinquant avec la Reine des Enfers, tandis que la femme de Jupiter, la fière Junon, donne la discipline à un petit moine qui fait la grimace au Père de la Poésie.

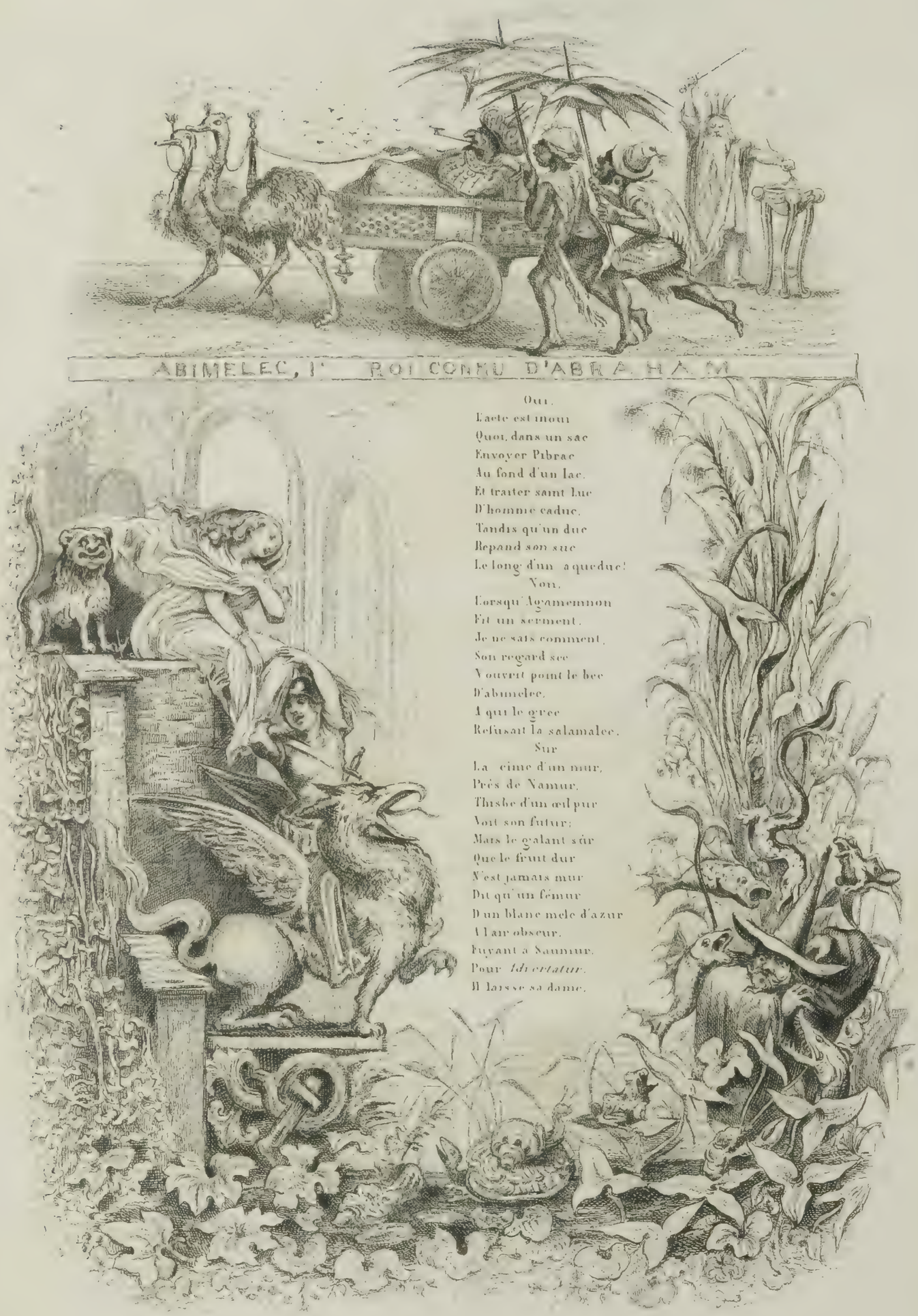
Quant à Josaphat qui critique Agrippine pour avoir fait lire les ouvrages de Proserpine à Prault; on ne sera peut-être pas fâché de savoir que ce M. Prault était un libraire, à qui M. de Bièvre, le grand faiseur de calembourgs, disait : Vous êtes un Problème (Prault blême), votre femme est Profanée (Prault fanée), votre fille Pro nobis (pour nous).

Tout le monde a su jadis, par cœur, et on nous faisait encore apprendre dans notre jeunesse les quatrains de Pibrac. Ils sont fort ignorés aujourd'hui. Gui Du Faur, seigneur de Pibrac, né à Toulouse en 1528, mort à Paris en 1584, était destiné par Catherine de Médicis à être Chancelier de France, lorsqu'une intrigue de cour l'éloigna de cette dignité. On rit aujourd'hui du style de Pibrac; ses maximes ont cependant été traduites dans toutes les langues, et les formes vieillies de l'élocution ont disparu dans les traductions qui en laissent admirer l'énergie et la sagesse.

Nous ne doutons pas que tout le monde ne sache par cœur la charmante histoire de Pyrame et Tisbé, si naïvement contée par La Fontaine, et nous terminerons nos notes par le nom de Copernic, cet astronome illustre, né à Thorn, dans la Prusse, en 1473, et dont le système a placé le Soleil au centre de l'Univers; nous laisserons ainsi nos lecteurs dans le Ciel, à propos d'amphigouri.

DU MERSAN.


Annibal,
Dans un bal,
Chez Barème
Disait que, pour un écu
Lui seul avait vécu,
Pendant tout le carême.
Asdrubal,
A cheval
Sur Plutarque,
Courant aussi qu'un joquet
A leur barbe enlevait
Pétrarque.
Mais Néron, dans sa cuisine
Buvant avec Proserpine,
S'amusait
Et chantait
Comme un père;
Tandis que Caligula
Criait à Dalila
Miséré,
Cependant
En sortant
De l'office,
Junon dans son cabinet
A coups de martinet
Etrillait un novice,
Mahomet
Qui passait
Vit le frère,
Qui tandis qu'on le fessait
En sifflant se moquait
d'Homère



ABIMELEC, 1er ROI CONNU D'ABRAHAM

Oui,
L'acte est inouï
Quoi, dans un sac
Envoyer Pibrac
Au fond d'un lac,
Et traiter saint Luc
D'homme caduc,
Tandis qu'un duc
Repand son suc
Le long d'un aqueduc!
Non,
Lorsqu'Agamemnon
Fit un serment,
Je ne sais comment,
Son regard sec
N'ouvrit point le bec
D'abimelec,
A qui le grec
Refusait la salamalec.
Sur
La cime d'un mur,
Près de Namur,
Thisbe d'un œil pur
Voit son futur;
Mais le galant sûr
Que le fruit dur
N'est jamais mur
Dit qu'un fémur
D'un blanc mêlé d'azur
A l'air obscur,
Fuyant à Saumur,
Pour *Advertatur*,
Il laisse sa dame.

VIVE L'EMPEREUR
Mais la vieille Sara,
Du rameau d'or aussitôt s'empara
Pour l'offrir à qui dira,
Oui, &c
Pan
Pour avoir un Paon,
Souffre quatre fois le trépan;
Et pour son filleul
Exhérede son bisayeul,
Parce que Cinna
Qui condamna
Jean & Nina
Defrisait sa femme;
Mais dans ses œuvres Copernic
Dit que ce n'est pas là le hic,
Et que Trajan avait le tic
D'être franc dans un pacme,
Ce qui fit dire au public:
Oui, &c.

GAGNE PETIT
PRAULT LIBRAIRE
Josaphat
Est un fat
Frès aride,
Qui croit être fort savant
Parce qu'il va souvent
Sous la Zone torride
Critiquant
Et piquant
Agrippine.
Pour avoir fait lire à Prault
Les ouvrages de Pro-
Serpine
Si le public lui pardonne
Tous les travers qu'il se donne,
Il faut donc
Que Didon
Ait pour elle
Le droit d'aller dans le parc
Qu'on destinait à Marc-
Aurele.
En ce cas,
Le fracas
D'abord cesse.
Chacun pourra sans respect,
Persister à l'aspect
D'une auguste Princesse;
Et malgré
Le congé,
Ariane,
Pourra vendre au plus offrant
Une tourte de fran-
Chipane.

LES AMPHIGOURIS

Allegro.

CHANT.

PIANO.

Oui, L'acte est inou-i; Quoi! dans un sac, En-vo-yer Pibrac Au foud d'un lac, Et traiter saint

Luc D'hom-me ca-duc, Tan-dis qu'un duc Ré-pand son suc Le long d'un a-qué-duc!

Non, lorsqu'Aga-memnon Fit un ser-ment, Je ne sais comment Son re-gard sec N'ouvrît point le

Fin.

bec D'A-bi-me-lec, A qui le Grec Re-fu-sait le Sa la-ma-lec. Sur la ci-me d'un mur, Près de Na-

-mur, Thisbé d'un œil pur Voit son fu-tur; Mais le ga-lant sûr Que le fruit dur N'est ja-mais

J'ai cru devoir conserver les accompagnements, les chiffres et l'harmonie de Rameau. C'est dans le ballet des *Indes galantes*, à la 4e et nouvelle entrée (*les Sauvages*, scène 6), qu'on trouve cette musique; mais l'air que nous donnons ici, est joué par les violons qui accompagnent un chœur en duo des Sauvages.

mur, Dit qu'un fémur D'un blanc mêlé d'azur A l'air obscur. Fuyant à Saumur, Pour *adverta tur*, Il laisse sa

da-me; Mais la vieil-le Sa-ra Du ra-meau d'or aus-si-tôt s'empa-ra, Pour l'of-frir à qui di-ra:

Allez au signe 𝄋 jusqu'au mot FIN; puis revenez à ce qui suit.

Pan, Pour avoir un paon, Souffre quatre fois le trépan; Et pour son fil-leul Exhéré de son bisaïeul, Parce que Cin-

-na Qui condamna Jean et Ni-na Défrisait sa fem-me; Mais, dans ses œuvres, Copernic Dit que ce n'est pas

là le hic, Et que Trajan a-vait le tic D'être franc dans un picnic; Ce qui fit dire au public:

Allez au signe 𝄋 jusqu'au mot FIN.

Procédés de Tantenstein et Cordel, 90, rue de la Harpe.

Imprimerie de PILLET FILS AINÉ, rue des Grands-Augustins, 7.

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

OCT 11 1978
NOV 18 '81
NOV 22 '81
MAR 02 '85

a39003 001937142b

CE M 1730
.C46 1855 V1-2
COO
ACC# 1166832

CHANTS ET CH

GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart